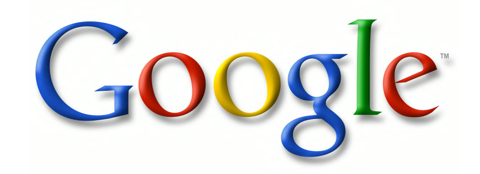
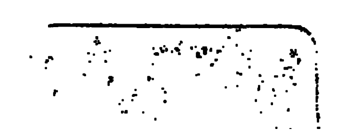



EARCH LIBRARIES
07598870 3











MENTOR

DES ROIS.

si subite et si redoutable, paraît avoir fait quelques vict
mes, toutefois je n'ai pas eu ce malheur dans le cercle c
ma pratique.

L'on a remarqué moins d'inflammations des organ
digestifs, et lorsque ces affections se sont montrées ce n'é
tait guère que comme accessoires et rarement comme m
principal.

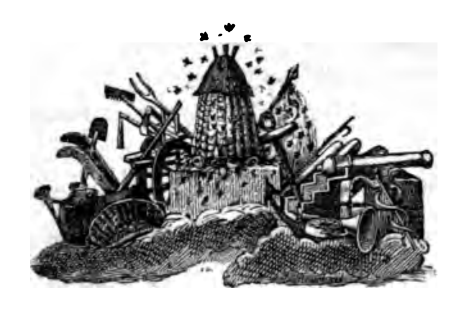
En un mot, les diverses maladies qui règnent en c
moment tiennent toutes à ce que la vie semble prendre plu
d'essor, et que le sang, et les humeurs circulent avec plu
d'activité. Il faut donc s'attacher à modérer cette surabon
dance de force, et c'est pour cette raison que les législa
teurs de l'antiquité, plus sages que le vulgaire ne
pense aujourd'hui, firent du carême et du jeûne une obli
gation religieuse à l'époque du printemps. Il convient d
diminuer la quantité de nourriture que l'on donne au
enfans, et surtout de nourriture animale. Il faut préfére
des alimens humectans, plutôt bouillis que grillés et de
sechés, et tremper son vin davantage. L'emploi des végé
taux, des légumes, est alors indiqué par la nature elle
même qui nous en donne l'instinct et le désir, en offran
des primeurs délicates, des asperges, des petits pois, etc

Les enfans dont la peau se couvre facilement de bouton
ou d'écailles farineuses doivent s'abstenir, maintenan
plus que jamais, de la chair de porc et des alimens d
haut goût fortement salés ou épicés. Si les humeurs se por
tent vers la tête, il faut éviter de la trop couvrir et d'aug
menter par un excès de chaleur le malaise qu'ils éprouven
déjà; il importe de les coucher sur un plan incliné en te
nant la tête aussi élevée que possible. Ceux dont la po
trine est faible ou déjà souffrante doivent être garantis de
inégalités brusques de température. Des bains tièdes
25 degrés environ seront utiles pour prévenir les inflam
mations des organes digestifs; de fréquens exercices, de
jeux de toute espèce, des promenades réitérées, achève
ront de rétablir ceux qu'une indisposition légère peu
avoir atteints, et sauront en préserver les autres.

MENTOR DES ROIS.

PAR

LE GÉNÉRAL D'ALVIMAR, Octavien,



A PARIS,

CHEZ J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU COLOMBIER, N° 21.

MDCCCXXVI.

qui ne sera pas revêtu de la

REGULATIONS OF THE LIBRARY

OF THE

NATIONAL ACADEMY OF DESIGN.

The Library of the Academy shall be open to the Members and visitors personally introduced by them.

ACADEMICIANS and ASSOCIATES of the Academy, resident in the City, have the privilege of taking out of the Library, for their own use, Books and bound Volumes; but no Prints, Drawings, Medals or Works in loose sheets, shall be permitted to be taken from the Library without an order of the Council.

All Works to be returned within two weeks, and if detained more than that period, a fine of 6¼ cents shall be exacted for every day they are so detained.

All Periodicals, Newspapers, etc. shall be regularly filed, nor shall they be permitted to be taken from the Library.

It shall be the duty of the Librarian to examine every book or other work on its return, and report to the Council any injury it may have sustained, which damage or injury shall be repaired at the cost of the member by whom it may have been taken out, who shall also be liable in the amount of its full value if lost or materially injured.

The Librarian shall require a receipt for every work borrowed, to be made in a book kept for that purpose, in which shall also be entered the date of its return, etc.

In all cases of penalties incurred by losses or injuries to works, or fines for not returning them within the time specified, the member to whom they may be chargeable, shall forfeit the privileges of the Library until the same be paid.

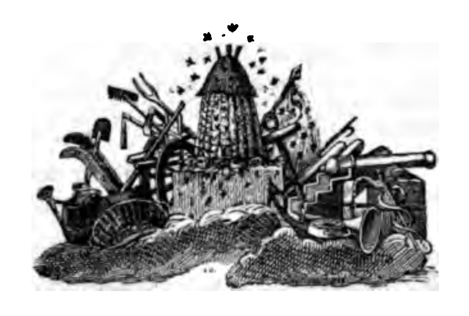
No works deposited for safe keeping in the Library, shall be taken out unless by permission in writing, from their owners, which prohibition the Council may, at their discretion, extend to any other works to be so designated in the Catalogue.

pompeusement

MENTOR
DES ROIS.

PAR

LE GÉNÉRAL D'ALVIMAR, Octavien,



A PARIS,
CHEZ J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU COLOMBIER, N° 21.

MDCCCXXVI.



AVERTISSEMENT.

On se récriera peut-être sur le titre de cet ouvrage ; j'ai été le premier à le trouver trop hardi. Toutefois, quelque inférieur que lui soit l'écrit que je publie, ce n'est pas manque de réflexion si je n'ai pu l'intituler autrement. Mais les *Considérations politiques*, les *Traités*, *Essais*, *Instructions*, *de l'Éducation d'un prince*, etc., et beaucoup d'autres titres sont si usés, que je n'ai pas cru devoir m'en servir. En outre, les périphrases ou circonlocutions que j'aurais employées équivaudraient toujours à peu près au mot de *Mentor*, que, loin de choisir par aucun sentiment déplacé, je n'ai pris que faute d'en trouver d'autre qui puisse se rattacher à la diversité des matières que je traite. *Manuel des rois* est sans contredit ce qui convenait le plus, c'était même le premier titre de cet ou-

vrage quand je le commençai; mais j'ai vu depuis tant de *Manuels* dans tous les genres, et ceux pour les métiers les plus communs de la vie sont en si grand nombre, qu'ils m'ont tout à fait dégoûté. Serait-il juste néanmoins, surtout sans l'avoir lu, de décrier un livre, à peu près comme on condamne *un sac sur l'étiquette?* Cependant s'il faut que l'on me censure, puisse le titre de cet ouvrage attirer sur lui seul la critique à laquelle tout homme qui soumet ses idées au public est exposé!

TABLE
DES MATIÈRES
contenues dans cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.
DE L'ÉDUCATION ET DE LA JEUNESSE DU PRINCE.

CHAPITRE II.

DU GOUVERNEMENT ET DES ACTIONS DU PRINCE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE III.

DE LA CONDUITE DU PRINCE RELATIVEMENT A SES ÉTATS.

CHAPITRE IV.

DE LA CONDUITE DU PRINCE AVEC LES ÉTRANGERS.

CHAPITRE V.

DES MINISTRES.

CHAPITRE VI.

DE LA GUERRE.

... une guerre à la fois, ne réussit point toujours; la témérité n'est pas t reuse, 449. Celui qui parvient jeune au souverain p de ne pas trop tôt porter l'admiration au point c plus que redescendre, 450. Le triomphe qu'on dresse est le meilleur. Une victoire sanglante ress vengeance qu'au résultat du courage. Jamais la trop tard pour celui qui la prépare incessammer pas être battu, 452. De l'inconstance de la fortune qui y contribue quelquefois. Le prince doit rentr après la victoire, 455. C'est surtout à la guerre conservant sa sérénité, la grande âme passe entr mauvaise fortune, et jette sur l'une et l'autre un pris, 457. Combien ceux qui commandent les plaindre. Les rois ne sauraient trop être en garde leurs courtisans disent des généraux; plaintes co derniers; celui qui gouverne agit bien en ne se re jours à leurs idées, 458. Souvent les troupes n'ont intérêt que ceux qu'elles défendent. Le plus sage de cas est de chercher à réussir par les négociations on n'est pas toujours libre de suivre cette maxime ples de ce que peut quelquefois la présence d'un 464. C'est un principe essentiel de ne confier l'aut qu'à un âge mûr, et à une capacité éprouvée, 465. d'avoir deux généraux d'un talent supérieur dan 466. Mauvaise composition des troupes dans les ét réflexions à cet égard. 467. Que gagnerait-on tout prit militaire prévalait davantage? Erreur de la pl qui écrivent sur la guerre, 470. Sans doute plus d' ment faible a vu ce qui lui manquait pour deveni est probable qu'il a également calculé le peu d'ava rait retiré de plus de force, 471. Le prince doit-il c armées? 475. Cas dans lesquels il peut s'en dispe tances où sa présence est ...

CHAPITRE VII.

DE L'ART MILITAIRE.

CHAPITRE VIII.

DE LA VIEILLESSE DU PRINCE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

MENTOR DES ROIS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'éducation et de la jeunesse du prince.

Si tenir dignement le sceptre offre tant de difficultés, combien l'éducation des rois ne doit-elle pas en présenter ! On regarde comme un des plus grands efforts de l'esprit humain d'en développer un autre : que dira-t-on de développer les facultés de l'individu né pour régner ? S'oublier entièrement pour n'être qu'à son élève ; ne pas le perdre un seul instant de vue, même quand on en semble le moins occupé ; jeter dans son ame les premières semences du bonheur des peuples et des empires ; ne pas se permettre un mot ou une démarche qui ne soient un exemple ; s'opposer à ceux de ses goûts qu'on croit préjudiciables, sans néanmoins avoir l'air de le contraindre, et régler de bonne heure ses passions, qui bientôt n'auront plus de frein, dès qu'il jouira de l'autorité ; empêcher qu'il n'entre rien que de noble

dans son cœur, et ne mettre aucune entrave à sa liberté de tout voir, pour apprendre à connaître les hommes; le porter à la gloire par la modération; fomenter en lui tout ce qui peut nourrir l'héroïsme, sans qu'il oublie jamais qu'il se doit entièrement au bien de l'État; lui montrer la source de sa grandeur dans l'humanité; combattre les penchans que la flatterie encourage, et les caprices que la séduction fortifie; le précautionner contre la corruption des cours, et l'espèce de gens qui l'entourent, sans néanmoins médire de personne; l'accoutumer à laisser à la vérité l'accès que l'adulation usurpe sur elle; étouffer ses vices, et encourager ses vertus, qui pour ainsi dire seront autant de vices et de vertus publics; enfin, diriger sa sensibilité, et l'éloigner de la faiblesse; lui faire sentir qu'il est grand, et lui apprendre à l'oublier; ne jamais tromper l'état, son disciple, ni sa conscience : telles sont en partie les obligations de l'homme qui doit donner aux peuples un maître et un père.

En effet, certain cri du cœur avertissant toujours de la grandeur, qu'on sent même avant de la connaître, quel esprit peut se flatter d'avoir assez de lumière, de circonspection, de dextérité, de prudence et de sagesse, pour reprendre son roi sans lui déplaire, et le contredire sans l'irriter? Quel homme, dis-je, peut espérer de tellement concilier le respect dû à l'enfant qui sera roi avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être, qu'il lui fasse adroitement contracter le goût de l'étude malgré les prestiges et les dissipations qui l'assiégent pour le distraire : en un

mot, quel est celui qui ose assez présumer de lui-même pour croire que, capable d'en imposer par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturel dans un prince, il puisse continuellement allier la fermeté à la complaisance, le ton de maître à la soumission du sujet? Philippe de Macédoine était bien convaincu de ce qui précède, quand lors de la naissance d'Alexandre il écrivit à Aristote cette lettre si connue, qui seule eût suffi pour immortaliser le philosophe et le monarque. On n'ose le dire : mais il est peut-être aussi difficile de former un grand roi, que de l'être.

Les fils des princes ne naissent pas plus intelligens que le reste des humains : et si ce sont des diamans qui parfois jettent un grand éclat, on peut ajouter qu'il est bien difficile de les tailler. Les rois étant les instrumens du bonheur public, et la source de la bonne ou mauvaise fortune des peuples, l'éducation est plus essentielle pour eux que pour les autres hommes. Un particulier mal élevé ne fait tort qu'à lui ou à quelques individus : mais la mauvaise éducation du prince est fatale à tous ses sujets; parce qu'outre qu'elle offense les uns, son exemple influe sur les autres. Les Perses le reconnaissaient tellement, qu'ils mettaient auprès des enfans de leurs rois, pendant les sept premières années, des personnes qui veillaient à la bonne organisation de leurs jeunes corps, c'est-à-dire de leur constitution physique; tâchant qu'elle se fortifiât pendant les sept années suivantes : après quoi on les confiait à quatre personnes distinguées par leur mérite. La première était un sage éclairé, chargé de leur

enseigner les arts; la seconde un homme prudent et modéré, qui corrigeait leurs mauvaises inclinations en s'opposant à leurs vices, et en les accoutumant adroitement à la tempérance et au mépris des voluptés; la troisième, magistrat connu par son intégrité, les guidait dans la manière d'administrer la justice; et la quatrième, militaire renommé par sa valeur et son expérience, leur enseignait l'art de la guerre et des combats; ayant soin de leur rappeler les plus beaux exemples de leurs ancêtres, et de fomenter tout ce qui pouvait exciter l'amour de la gloire dans leur cœur.

Les souverains ne doivent confier la jeunesse de leurs enfans qu'à des hommes qui aient l'ame grande, noble et généreuse. Comment un esprit bas inculquerait-il des idées magnanimes à un prince? Si l'on donnait au hibou l'aigle à guider, loin de le conduire au sommet des hauts cèdres, il ne le menerait que dans des trous obscurs, parmi les ombres de la nuit, et ne lui apprendrait point à fixer le soleil, en bravant ses rayons d'un œil fier et courageux.

De même que la perfection d'un tableau se doit à son premier trait et à son ébauche, la bonne éducation dépend des impressions de cet âge tendre où les passions n'ont point encore assez d'empire pour qu'on ne puisse les dompter. L'arbre né d'une simple semence est d'abord une faible baguette qu'on plie ou redresse à son gré : mais si l'on attend qu'il se couvre d'écorce, et que ses branches soient étendues, la force n'y peut plus rien. Les mauvais penchans de la

jeunesse ressemblent au poison. Nul remède contre la pâleur qu'il laisse une fois qu'il a touché le cœur.

Les grandes qualités naissent plutôt avec nous qu'elles ne s'acquièrent : et faisant partie de l'ame, elles se manifestent dès que celle-ci commence. Un grand cœur, comme celui d'Hercule, se découvre même au berceau. Le lion à peine né regarde ses ongles, agite sa queue, et, se redressant d'un air où brillent déjà la vigueur et la fierté, secoue sa crinière encore humide, avec une noblesse qui révèle qu'il est le roi des animaux. Ainsi les princes font voir dans les momens de l'enfance où ils ne s'observent point ce qu'ils seront dans l'âge adulte; et pendant celui-ci ce qu'ils seront le reste de leur vie. Mais quelque heureux naturel qu'ils aient, il ne faut par le négliger, ou s'en occuper moins. Le plus parfait a ses défauts, comme tout ce qui tient à la nature humaine : et de même qu'il est à peine un arbre sans fruit amer, si la culture ne l'adoucit, une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, produit le vice aussi bien que la vertu; semblable à ces bonnes terres mal cultivées, où la plante nuisible croît près de celle qui est utile.

C'est l'éducation et non la naissance qui fait l'homme; car, bien qu'il soit élevé par son père, il est formé par son instituteur. Si l'un le fait naître, l'autre le façonne : et malgré le grand talent de Philippe, Alexandre avouait qu'il lui devait moins qu'à Aristote. Ce serait folie d'imaginer que parce qu'un prince est né de parens vertueux il le deviendra. Do-

mitien était fils de Vespasien, Commode de Marc-Aurèle, Caracalla de Sévère : et si l'on en excepte Alexandre-le-Grand et Théodose, il est peu de rois célèbres dont les pères aient inscrit leurs noms dans les fastes de la gloire. Je le répète; ce n'est pas la génération qui produit les qualités des enfans, mais l'éducation qu'on leur donne : et les vices prennent souvent racine dans les meilleurs caractères, quand l'art ne vient point au secours de la nature. L'instruction contribue à rendre les bons meilleurs, et corrige les méchans. C'est ainsi qu'Aristote, dont je viens de parler, développa les heureux germes qu'Alexandre avait reçus en naissant; et que Philippe son père acquit tant de talent près d'Epaminondas. C'est encore ainsi, pour ne pas citer d'autres exemples, qu'Anaxagore forma Périclès; et que Trajan, qui joignait le savoir à la bonté du cœur, fut en sortant des mains de Plutarque un être si propre à bien régner.

Un des plus grands vices de la façon d'élever les princes est le manque d'émulation, cette ame de l'éducation des particuliers, dont elle réveille à la fois l'esprit, les sens et l'industrie. Car au lieu de rivaux les rois n'ont guère que des adulateurs, même parmi ceux qu'on élève à leurs côtés : ce qui faisait dire à Carnéade que l'équitation est ce qu'ils apprennent le mieux, parce que leurs chevaux ne les flattent point. Il faut donc porter les princes à l'héroïsme par des semences qui germent si profondément en eux, qu'elles leur semblent naturelles. L'honneur peut fomenter la vertu; la peinture de l'infamie

éloigner du vice; et l'exemple exciter l'émulation, qu'une noble origine, mère de l'orgueil dans une petite ame, fait toujours naître dans les grandes. Car si l'exemple est un mobile pour tous les cœurs, il agit plus puissamment encore sur les princes, quand il tient à leurs aïeux; corrigeant ce que le sang n'a pas fait, comme pour perfectionner un rejeton, il faut l'enter sur une branche de l'arbre dont il est né.

Les exemples héroïques sont une greffe qui fait passer dans les enfans la vertu de leurs pères. On doit viser à ce qu'ils aspirent cette dernière par tous les sens : car il ne suffit point d'en parler au jeune prince dans ses leçons, il faut que les chefs-d'œuvre de l'art et tous les objets la lui rappellent sans cesse; que l'histoire, les bronzes, le marbre, les tableaux lui représentent les faits glorieux de ses ancêtres, pour le porter à les imiter; et que la musique élève son ame, en chantant leurs trophées ou leurs victoires. Que les panégyriques de ses aïeux l'engagent à marcher sur leurs traces : qu'il les apprenne même par cœur, ainsi que les plus beaux endroits des harangues des plus grands capitaines; et qu'il les récite, afin de s'habituer à parler avec dignité. Qu'il représente aussi avec ses menins les actions les plus éclatantes, pour s'enflammer le courage. Qu'il imite avec eux la conduite de ceux qui gouvernent, comme le faisait Charles-Quint; feignant de punir, récompenser, donner audience, assiéger une ville, commander des armées, livrer bataille : toutes choses mâles qui l'instruiront dans ce qu'il doit faire un jour, et qui servaient d'amusement

à l'enfance de Cyrus, qui fut après un si grand roi. J'ajouterai plus : même ses jeux doivent être des livres et des armes, afin que s'y accoutumant il les aime dans la suite; les souverains ne devant pendant leur jeunesse s'occuper d'aucune chose qui ne soit une imitation de celles qu'ils sont destinés à faire en d'autres temps. Il faut, en un mot, que ceux qui sont chargés de l'éducation d'un prince tâchent de le former à la politique, comme autrefois un maître de gymnase formait un athlète aux combats.

Découvre-t-on dans un jeune roi des penchans qui devraient être étrangers à l'individu né pour le trône, qu'on mette à ses côtés des personnes qui aient des qualités opposées, et dont les vertus corrigent ses vices, comme un tuteur redresse l'arbre auquel on l'attache. Ainsi, par exemple, quelqu'un de hardi le défera de ses dispositions à la timidité; sa paresse se corrigera par quelqu'un d'actif; un être libéral détruira son penchant à l'avarice; de même pour le reste : car, comme l'eau prend la forme du vase où on la met, l'enfance se pénètre de ce qu'elle voit, avec le désir d'imiter ce qui la frappe chez ceux qui l'environnent.

L'éducation des rois permet à peine de les reprendre, et exclut toute espèce de châtiment, comme un manque de respect à leur dignité. De plus, la rigueur laisse dans l'esprit une crainte qui sied mal à ceux qui sont nés pour commander : et tout être qui a l'ame noble ressemble assez dans sa jeunesse au poulain de bonne race, qui se précipite fougueux si l'on use avec lui d'un frein dur, tandis que la douceur le contient.

L'emportement vient chez les princes des penchans qu'on veut réprimer trop vite, comme les exhalaisons trop resserrées entre les nuages donnent naissance à la foudre, qui, n'ayant de force que dans l'opposition, lorsqu'elle en sort si menaçante, se dissout au milieu des airs quand elle est sans obstacle.

En comprimant indiscrètement toutes les inclinations de la nature, on les réduit à faire effort de manière ou d'autre pour se manifester. L'infant don Carlos, fils de Philippe II, était si furieux de l'autorité que son gouverneur voulait prendre sur lui, qu'il le menaça de le poignarder. Il ne faut pas rudoyer les princes; il vaut mieux leur complaire jusqu'à un certain point dicté par la prudence, que d'employer avec eux la rigueur; car elle les rend fougueux, violens, vindicatifs et cruels. Charles IX, qui avait été si bien élevé par Amiot et Cipière, n'aurait peut-être pas mal tourné, sans l'espèce de tutelle où sa mère s'efforça de le retenir; corrompant de plus sa jeunesse par des combats de coqs, de chiens et d'autres animaux, qui étaient ses divertissemens ordinaires, ainsi que les exécutions à la Grève, où le menait Catherine de Médicis, qui, pour le rendre aussi lascif que sanguinaire, donnait de petites fêtes où ses filles d'honneur, les cheveux épars, et couronnées de fleurs, servaient à table demi-nues.

Mais revenant à la dureté vis-à-vis des princes, comme celui auquel on résiste s'en moque et n'écoute pas, le mieux est d'avoir l'air de se prêter à sa faiblesse, parce qu'alors il ne rompt le frein qu'à demi,

et l'on conserve sur lui son autorité pour mille autres choses d'importance. Il faut se contenter du convenable quand on ne peut obtenir davantage : et si le prince qu'on élève a de mauvaises dispositions, ceux qui sont chargés de son éducation doivent au moins faire en sorte qu'il soit exempt des vices qui font haïr les rois. Burrhus et Sénèque connaissant le caractère violent de Néron, et s'apercevant de sa passion pour jouer de la flûte et conduire des chars, dans l'intention de lui éviter le plus honteux de ces deux ridicules, qui sans contredit était de se donner en spectacle sur le théâtre, firent arranger un terrain pour qu'il pût mener ses chevaux sans être vu de personne; adroit artifice qui réussit assez bien, jusqu'à ce que Néron, tourmenté par le désir de recevoir des applaudissemens comme bon cocher, voulut absolument paraître sur son char au milieu du public.

Mais laissant là ce caractère intraitable, il faut toujours choisir le moindre des maux, en accordant quelque chose aux faiblesses de l'humanité, pour la conduire à la vertu par des plaisirs honnêtes : et quant aux princes plus heureusement nés, comme il est impossible que le meilleur n'ait ses défauts, il suffit de corriger les plus nuisibles, sans trop s'occuper de ceux qui ne s'opposent point aux grandes qualités. Les taches du soleil se perdent dans son éclat; cependant on ne doit pas non plus oublier qu'il ne faut qu'un nuage pour l'obscurcir.

En général, il est bien difficile qu'un prince né dans la pourpre, et nourri dans l'attente de monter

sur le trône, puisse jamais apprendre l'art de gouverner, parce que les personnes dans les mains desquelles il tombe pendant son bas-âge le trompant, au lieu de tourner son esprit vers des choses utiles, elles ne l'occupent que de bagatelles indignes de lui, sans qu'il ait même la facilité de s'en apercevoir. L'entretenant dans une profonde ignorance des affaires, le malheureux, qui n'est jamais contredit et se voit toujours adoré, sans aucune expérience, et n'ayant jamais souffert le moindre besoin, bien qu'il soit absolu dans ses caprices et présomptueux dans ses volontés, à peine parvient-il à l'âge mûr, qu'il est le premier à se reconnaître incapable de régner. On sait comment Mazarin en agit avec Louis XIV; et certes un des plus beaux traits du caractère de ce roi est la façon dont il refit lui-même son éducation après la mort du cardinal, au lieu comme beaucoup d'autres l'auraient fait à sa place de se livrer à la fougue de l'âge, et de s'abandonner aux prestiges continuels qui l'entouraient.

Ce fut un bonheur pour Henri IV d'être élevé dans les montagnes, où Jean d'Albret voulait qu'on l'accoutumât à grimper sur les rochers, pour l'habituer à la fatigue et le rendre plus robuste, défendant qu'il eût d'autre nourriture que celle des enfans du commun; c'est-à-dire qu'on ne lui donnait que du fromage, du bœuf et du pain bis; s'opposant également à ce qu'on le flattât, le vêtît richement, et même qu'on le traitât de *prince*, parce que ces choses fomentent la vanité dans les jeunes cœurs, et les por-

tent à l'orgueil plutôt qu'à la générosité. L'éducation seule forma les bons empereurs que les Turcs eurent pendant quelque temps : on voit leur changement depuis qu'ils sont élevés dans le sérail.

Les princes sont d'autant plus malheureux si on ne les instruit pas bien dès l'enfance, que presque séquestrés du monde, et sans cesse attachés à la même sorte de gens et d'idées, ils ne peuvent après ouvrir leur cœur à de nouvelle connaissances, ni leur esprit à de nouvelles choses. Avec tant de Galiens pour le corps, ils ont rarement un Epictète pour l'ame ou la raison, non moins sujettes aux maladies et aux accidens. Il faut donc que ceux qui sont chargés de leur éducation se rappellent souvent que l'enfant confié à leurs soins approche d'une nuit où la vérité l'abandonnera, et qu'il n'a que ce moment pour l'entendre, afin de lui imprimer d'avance tout ce qui lui sera nécessaire pour se conduire dans les ténèbres que sa condition porte avec elle comme une espèce de nécessité; car être roi proprement dit, c'est être circonvenu de personnes qui abondent dans nos sentimens, et n'en pas trouver qui osent dire les leurs : c'est avoir des sujets, et point d'amis. Comment celui qui gouverne en aurait-il? L'égalité, qui permet de rendre l'équivalent des services qu'on reçoit, fait seule la base de l'amitié, et point du tout le pouvoir d'accorder des faveurs. La fortune semble défendre ce sentiment aux souverains. C'est une loi qu'ils ne sauraient enfreindre impunément : et celui d'entre eux qui se trompe assez pour chercher un ami, ne trouve

la plupart du temps qu'un favori qui cause la ruine de ses affaires; quoique Henri IV ait eu le rare bonheur de rencontrer Sully.

Concluons de ce qui précède, que l'étude des hommes est une des premières vers laquelle on doive chercher à tourner l'esprit des rois; car puisqu'ils sont obligés de les employer pour tout, ils ne sauraient trop s'appliquer à les connaître : chose difficile dans la prospérité, où, ne les trouvant que polis et raisonnables, on ne peut les observer qu'à demi. C'est en les fréquentant, c'est à force de les voir, de traiter avec eux en particulier; c'est en cherchant à les sonder pour deviner leurs maximes, en les tâtant et retournant de tous côtés, qu'on peut remarquer leurs défauts ou leurs imperfections, et qu'ils deviennent plus familiers.

Un des points les plus essentiels avant de se livrer aux hommes, est de bien se pénétrer de ce qu'on peut attendre d'eux en général, et de chacun en particulier; quand, sans les prétendre tous indistinctement corrompus, ils sont tels que si la méchanceté prend le masque de la vertu pour nuire, le meilleur des êtres également n'en est point exempt, soit par la fragilité inhérente à ce qui nous concerne, les changemens d'âge, les diverses positions où le besoin et les passions peuvent précipiter; soit par les intérêts personnels, la légèreté, le manque d'expérience ou de connaissance, et mille autres choses qui entraînent. Car à combien de circonstances indépendantes de nous tient l'article effrayant de la délicatesse ou de la

dépravation de nos sentimens! Notre vertu même dépend si souvent de notre fortune!

Rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe au même instant dans le cœur humain. On a beau tâcher d'en régler les mouvemens par les principes les plus solides de sagesse, le corps et l'esprit sont tellement unis ensemble, que les changemens de l'un rejaillissant sur l'autre, le cœur est forcément un théâtre où chaque passion représente tour à tour. En effet, un sang un peu plus ou moins vif, sa circulation plus ou moins prompte, une transpiration trop forte ou trop faible, quelques onces d'alimens de plus ou de moins, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, et cent choses semblables suffisant pour varier notre façon de voir les objets, les moindres révolutions de la machine font sentir et penser différemment d'une heure à l'autre, et nous inspirent à leur gré de nouveaux principes de vices et de vertus, qui bouleversent continuellement l'ordre des choses, que nous n'estimons pas selon ce qu'elles valent, mais d'après notre caprice ou notre humeur.

L'esprit humain est si peu capable d'une égalité parfaite! S'élevant pour les grandes choses, il ne fait qu'y toucher, et bientôt se lasse et retombe. S'animant quand il est en spectacle, et négligent sans témoins, il a des vertus par saillies, et s'en dégoûte par faiblesse : de façon que le même homme est tantôt un héros, tantôt un enfant. Nos qualités sont si contradictoires, si douteuses en bien comme en mal ; elles sont tellement à la merci des occasions, nos penchans

sont si forts et si versatiles, nos volontés si indéterminées, que chacun de nous est plutôt l'individu de tel ou tel jour, que fixe et régulier dans sa conduite, le meilleur ayant quelque chose de pervers et de mesquin, comme le plus mauvais quelque chose de bon, et même parfois quelque chose de grand.

Mais vient-on à définir l'espèce humaine en général, nulle autre n'est plus inconséquente sur la terre. L'aigle n'attaque point l'aigle, l'aspic ne cherche point à nuire à l'aspic : mais, non moins préjudiciable à lui-même qu'aux autres, l'homme ne peut se passer d'agir contre son semblable. Intéressé, colère, chagrin, pointilleux, il obéit à la vengeance, et se targue de cruauté. Changeant incessamment avec l'âge, les circonstances et les passions, le temps varie moins qu'il ne fait en devenant leur jouet. Adroit à cacher ce qu'il a dans l'ame avec les paroles, le rire et les pleurs, rien n'égale son talent pour la dissimulation; et protée indéfinissable, il marche fixement à son but, en s'efforçant de persuader le contraire par le mensonge, l'hypocrisie et les sermens. Le prétexte du bien le jette dans une erreur, et l'amour-propre l'y fait persévérer. Esclave de l'espoir et de la crainte, la faveur qu'on lui témoigne en bannit la reconnaissance; et, se gonflant superbe armé de l'autorité, la force seule peut le rendre utile, et la loi soumis. Amalgame des élémens les plus contraires, il prêche sans cesse la vertu, et n'est que faiblesse; poursuit partout le bonheur, et s'en éloigne à chaque pas. Méprisant ce qu'il possède, pour convoiter ce qu'a son

voisin, plus il obtient, plus il désire. La prospérité d'autrui le ronge d'envie; et non moins nuisible comme ami que comme ennemi, il exige dans les autres une rigueur d'équité qu'il abhorre à son égard. Humble et vil dans le malheur, il devient arrogant et dédaigneux au moindre sourire de la fortune; écrit sur le sable les services qu'on lui rend, sur le marbre les injures qu'il reçoit, sur le bronze celles qu'il fait. Toujours prompt à louer en lui ce dont il manque, il se vante surtout d'être capable d'amitié, quoiqu'il n'en parle le plus souvent que comme des revenans, c'est-à-dire comme d'une chose qu'il a entendu raconter. Enfin, au milieu de son amour de lui-même, et de l'oubli total de ses semblables, il est si rempli de sa personne qu'il y rapporte l'univers; et toujours égaré dans la profonde obscurité de son cœur, qui jamais ne sait ce qu'il voudra, souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui ne l'abuse pas moins qu'il ne trompe les autres, on peut dire que l'inquiétude d'esprit, l'obstination et les caprices sont ses moindres défauts, comme la jalousie, l'ingratitude et l'orgueil ses moindres vices.

Quant au physique des princes, il est indubitable que ceux qui sont trop élevés dans la pourpre, sans s'exposer aux intempéries des saisons, et qui ne connaissent d'autre atmosphère que celle des parfums, ont en général une mauvaise santé, et sont peu propres à gouverner, tandis que rien n'est impossible au corps que l'exercice a fortifié. Les travaux prolongent la vie, abrégée par les plaisirs. Le vase

qu'un simple souffle tire du verre se détruit avec la même facilité : celui d'or, fait à coups de marteau, résiste à tout. Peu importe la mollesse du particulier qui, ne vivant que pour lui, n'est responsable de rien envers les autres : il ne semble né que pour se promener sur la surface du monde. Mais celui qui doit le porter sur ses épaules a besoin de vigueur.

Le corps humain est comme le fer, qui s'use, il est vrai, quand on l'emploie, mais qui se rouille davantage dès qu'il ne sert point. Rien n'est plus fatal aux princes que d'être esclaves du repos. Les peuples méprisent les rois efféminés, qui leur semblent toujours un châtiment du Ciel, et sont pleins d'admiration pour celui fait à la poussière et aux armes. En campagne, on profite du temps pour acquérir de l'expérience : à la cour, on le perd dans les cérémonies, la représentation, ou les plaisirs ; et le prince y étudie plus ce qui sert à l'ornement de sa personne, que de son esprit. Cependant, tout en cultivant ce dernier, il ne faut point négliger la parure, ni la bonne grace du corps. Les yeux en sont épris, et l'autre transporte l'ame avec eux.

Un air agréable a pour la vue des charmes qui gagnent le cœur, tandis qu'un abord hautain, ou même trop fier, nuit à la modestie qui sied à la vertu. Ce grand défaut était celui de l'infortuné Charles I[er] d'Angleterre, dont le dehors impérieux obscurcissait l'inclination bienfaisante. La reine Elisabeth, au contraire, possédait si bien l'art de s'insinuer dans l'esprit de ses sujets, que, quoiqu'on la trouvât trop co-

médienne, elle réussit, et se fit plus aimer par ses petites complaisances, par son désir de plaire et de se montrer, en regardant tout le monde quand elle sortait, que plusieurs autres souverains ne le firent en répandant les graces à pleines mains. Louis XIII avait une sécheresse dégoûtante qu'il tenait de sa mère; car Henri IV avait tant d'agrémens dans le caractère, qu'il fit souvent faire par son amabilité des choses auxquelles sa situation ne lui permettait pas d'engager autrement.

De la façon dont les hommes sont faits, ils préfèrent malheureusement toujours l'apparence au vrai mérite; et l'on voit des rois qui, avec des qualités essentielles, ne savent point se faire aimer. Ils perdent à n'être pas connus, et souvent rendent inutile un fonds très-heureux, en le couvrant sous des dehors qui n'attirent et n'attachent personne, pendant que d'autres avec un mérite superficiel enlèvent tout le monde, et répandent sur ce qu'ils disent et ce qu'ils font tant d'agrémens, qu'on ne cherche même point à voir si la bonté de leur esprit et de leur cœur répond à ce qui charme en eux. Le prince également doit fuir toutes les manières affectées, et s'efforcer d'acquérir celles qui par leur noblesse indiquent une grande ame, car le corps ne peut avoir de plus beaux ornemens que ceux qu'il reçoit de cette dernière.

Parmi les exercices qui fortifient la jeunesse, la chasse est un des meilleurs. On pourrait même dire qu'elle doit précéder la guerre, tant savoir manier les chevaux et les armes est un talent commun au

chasseur et au guerrier. L'habitude du mouvement, de la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir et même pour seconder le courage, s'acquièrent par cet amusement, le seul qui fasse diversion entière aux affaires, en procurant un délassement sans mollesse, et le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange, sans satiété.

La chasse développe, rend agile, et peut même conduire à la sobriété, une des qualités les plus nécessaires aux jeunes rois. École agréable d'un art malheureusement indispensable, elle est une image de la guerre, que Xénophon dit, en propres termes, *ne pas être autre chose :* forçant à reconnaître le terrain, profiter de l'occasion et du moment, pour attaquer et frapper avec des stratagêmes toujours nouveaux, selon la diversité des cas. De plus, l'émulation y est excitée par l'ardeur des chevaux, le bruit des cors, la fureur bouillante d'une meute acharnée; et la vue du sang, les combats, les souffrances, la mort de certains animaux, leurs cadavres palpitans et les chairs pantelantes, donnent à l'âme quelque chose de mâle qui lui sied, en bannissant la peur.

La chasse offre même un aspect auguste, quand on y joint la solitude des rochers, celle des montagnes ou des forêts. Car quelque idée que les rois veuillent avoir d'eux-mêmes, ils s'aperçoivent bientôt que toujours représenter est une existence insupportable, et devient souvent aussi pénible que de toujours méditer. Moins faits pour penser que pour agir, nous ne sommes pas plus créés pour une vie tumultueuse en proie

au mouvement des autres hommes, parmi lesquels on est sans cesse obligé de s'observer, que pour la contemplation des choses abstraites, en s'occupant sans relâche d'études pénibles avec une existence sédentaire. On ne s'habitue point à ces extrêmes sans mille difficultés; et nos vrais plaisirs consistant dans un libre usage de nous-mêmes, comme nos vrais biens dans ceux de la nature, il s'ensuit que le ciel et les campagnes peuvent seuls nous offrir une jouissance inépuisable. Les vaines rumeurs, les distractions tumultueuses, les bruyantes frivolités, les intrigues fuient loin d'eux; et leur spectacle rappelant l'ame à la liberté originelle, elle y brise ses liens, la pensée en sort plus fière, plus indépendante; les demeures champêtres sont l'aiguillon de la gloire.

Ceux qui gouvernent, d'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, ne sentiraient que le poids des honneurs s'ils ne se dérobaient par instant même aux flatteurs. On a besoin de solitude pour jouir de soi, pour se rappeler ses affections personnelles, et nombre d'autres sentimens intimes beaucoup plus précieux que toutes les idées de grandeur. Or quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse? quel exercice plus sain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'esprit?

Toutefois il faut user modérément de cette diversion, pour ne pas devenir cruel, et qu'elle n'abrutisse point; le moral étant sujet à s'endurcir comme le physique, ce qui conduit à la grossièreté. Comines dit que la chasse était le plus grand plaisir de Louis XI, mais

qu'il en revenait presque toujours en colère contre quelqu'un : car, ajoute-t-il, *c'est matière qui est rarement conduite au gré de ceux qui la conduisent;* chose à remarquer pour les rois qui aiment ce divertissement, de même que les dangers qu'ils y courent, car c'est l'instant où leur personne est le moins en sûreté. Nombre d'entre eux y ont été tués, faits prisonniers, ou y sont devenus victimes de conjurations.

Mais revenant à ce que je disais avant, la retraite, surtout quand elle dégénère en une solitude prolongée, rend les princes farouches, bourrus, intraitables : elle contribue à l'âpreté des manières, même à la férocité. Pline le jeune attribue celle de Domitien à la vie solitaire qu'il menait, enfermé dans son palais comme une bête féroce dans son antre, pour tantôt s'y abreuver du sang de ses proches, ou méditer la mort des plus illustres citoyens; le carnage seul le portant à s'élancer hors de ce lieu où, caché dans l'ombre, et fuyant tous les regards, il restait dans une profonde solitude, excepté quand il en sortait pour faire de Rome un désert.

Les soins du gouvernement, la vue des hommes et la société adoucissent les rois, pour l'éducation desquels il faut continuellement avoir présent tout ce qui peut fortifier le corps, ennoblir l'ame, former le jugement; l'instituteur d'un prince devant sans cesse étudier son caractère pour découvrir les germes de tous ses sentimens, et tâcher d'étouffer les mauvais à mesure qu'il développe les bons, comme un souffle léger étend les feux d'une étincelle.

Le talent est indispensable pour bien gouverner, tandis que la circonspection et même quelquefois l'ignorance suffisent en sous ordre. La tête travaille au plan d'un édifice, et c'est la main qui l'élève. Il faut de la pénétration pour commander ; mais un aveugle, ou même en quelque sorte un imbécille, peut obéir. On doit donc compter les sciences au nombre des instrumens politiques qui servent à régner ; et si l'histoire fournit l'exemple de princes qui aient bien gouverné sans les avoir cultivées, ce ne sont guère que ceux dont une longue expérience avait mûri les facultés, et qui étaient doués par la nature d'une assez grande dose de jugement pour saisir à l'instant le vrai sens des affaires, sans avoir besoin d'être aidés par la réflexion et l'étude, quoique ces dernières soient toujours nécessaires pour devenir plus parfait. Car, quelque prudent qu'on puisse être, il faut nécessairement avoir idée des choses pour bien choisir entre elles : or cela ne s'acquiert qu'en méditant sur les exemples passés et présens, dont l'étude seule donne connaissance. Tel est ce prétendu génie familier si vanté de Socrate, qui ne consistait que dans la lumière de sa raison fortifiée par l'expérience.

Mais il est à cet égard plus de difficultés qu'on ne croit, surtout avec les princes : et de même que la science, suivant l'usage qu'on en fait, est un sceptre dans quelques mains, et dans d'autres une marotte ; si comme le mercure elle est le plus puissant des remèdes, administrée par une main habile, elle est souvent funeste avec un méchant homme. L'araignée ne

tire que du poison de la fleur qui donne le miel à l'abeille.

L'art de régner n'est point un don de la nature, mais une science toute morale, le fruit de l'expérience, de la réflexion; et l'instruction convient d'autant plus à ceux qui sont nés pour le trône, qu'elle les fait estimer et respecter. On craint plus le talent des souverains que leur pouvoir. Un roi sage est la sûreté de ses peuples, comme un ignorant en est la ruine : sans ajouter que ceux qui gouvernent voyant encore plus promptement que les autres qu'il n'y a guère que du vide dans les choses d'ici-bas, l'étude est peut-être celle où l'on en rencontre le moins, malgré l'uniformité reprochée à ses douceurs. Elle nourrit l'ame jusqu'au dernier instant. Je sais que la nature sans instruction a communément plus de pouvoir que l'instruction sans nature; mais si l'on est assez heureux pour joindre à l'une tout ce que peut ajouter l'autre, c'est alors qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus admirable dans l'humanité. Laissant même de côté l'importance de l'instruction, pour la façon dont elle apprend à connaître les hommes, en les montrant non seulement tels qu'ils ont été, mais tels qu'ils auraient dû être, quand on ne verrait dans l'étude que le plaisir ou l'agrément, c'est le seul qui soit de tous les lieux, de tous les temps, de tous les âges : car enchantant notre jeunesse elle plaît à l'âge mûr, pare la vieillesse de fleurs, sert d'amusement à la retraite, d'ornement dans la prospérité, de consolation dans l'infortune;

et dissipant les chagrins, calmant les douleurs, écartant les ennuis, elle soulage du souci des affaires pénibles, et même parfois allège aussi le fardeau du pouvoir. Quelle adversité l'étude n'adoucit-elle pas!

Je ne crains donc point de dire que, si les lettres sont de l'argent pour le commun des hommes, et de l'or pour la classe la plus relevée, ce sont de vraies perles pour les rois. César n'était pas moins jaloux de se distinguer par elles que par les armes, et Charles-Quint regrettait souvent dans son âge mûr de n'avoir pas plus sacrifié à l'étude pendant sa jeunesse. En effet, si l'expérience apprend à peser ou comparer quelques circonstances les unes avec les autres, il est certain que le coup d'œil général, les grands desseins et l'arrangement concentré des affaires, sont plutôt le produit de l'homme instruit. La lecture nous rapprochant de ceux qui, dans tous les temps, se sont le plus distingués par leur savoir et leur génie, il est impossible de n'en pas retirer des avantages sans nombre, puisque les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances, le fruit de leurs veilles, et que l'étude entière d'une longue vie peut s'y recueillir dans quelques heures.

Mais il faut bien distinguer les livres qu'on ne doit que goûter et ceux qu'il faut dévorer, mâcher et digérer : ces derniers malheureusement sont en petit nombre; cependant, quand on est assez heureux pour les connaître, la façon dont ils exercent les sens et l'imagination augmente la force et la sensibilité de l'ame; et l'effet naturel de se familiariser avec les

grandes et sublimes idées, telles qu'on les rencontre dans les ouvrages de goût, est de faire contracter une habitude d'élégance et de dignité qui ne saurait manquer de passer dans le caractère, pour répandre une certaine bonne grace sur tout ce qu'on fait, principalement sur les manières, et sur ce qu'on dit dans la conversation.

L'avantage du beau idéal est de sortir les hommes de leur sphère, pour les agrandir en leur élevant l'ame, quand il expose à leurs yeux toutes les richesses de l'univers. Il n'est pas même déraisonnable de croire que ceux qui réfléchissent sur les belles formes de la nature et de l'art, ou sur ce qu'il y a de plus frappant dans les divers exemples de l'histoire et de la fable, savent toujours mieux apprécier ce qui est noble en fait de conduite, et s'en rapprocher. Cette étude, je le répète, offre ce que le monde a de plus grand, ce que les siècles ont de plus remarquable; elle ne peut donc manquer d'adoucir le caractère en rendant docile à la raison, et il est impossible qu'un commerce habituel avec les muses n'orne point l'ame des vertus les plus utiles, telles que l'amour de l'honnête, la patience, la douceur, l'équité, la modestie, la prudence et l'honneur. Enfin, la lecture étant à l'esprit ce que l'exercice est au corps, si la nature produit le germe du talent, la réflexion est seule capable de le développer; et si l'usage du monde fait penser naturellement, l'habitude du travail peut seule donner de penser profondément.

Cependant les extrêmes sont dangereux en cela comme en tout; et si l'ignorance excite le mépris, la

dérision, si, dis-je, elle fait commettre les erreurs les plus grossières, le trop d'application à l'étude absorbe, et détourne des affaires. Je ne veux donc point que le bon sens des rois soit accablé sous le poids de l'érudition, ni que perdant tout leur temps à apprendre les pensées des autres ils soient réduits à ne plus penser eux-mêmes. Il ne faut pas que l'art qui ne doit qu'aider la nature la rende impuissante en l'étouffant, ni qu'un prince s'enferme avec des livres dans son cabinet comme un particulier, mais qu'il ait près de lui des personnes qui cultivent les sciences et la vertu, pour que ses conversations avec elles lui en rendent l'habitude plus familière. Quant au reste, le roi le plus savant est celui qui sait le mieux gouverner. Or cela ne s'apprend point par la lecture de tous les livres, ni par des entretiens avec des gens de lettres, mais par l'expérience, en traitant avec les ministres, les ambassadeurs, et en donnant des audiences où, chacun venant préparé, le prince peut exercer son talent et sa curiosité, pourvu toutefois qu'il ait du discernement, sache écouter, discourir et questionner; car autrement sa nullité ne paraîtra jamais plus que dans ces occasions, où il peut être sûr de se voir deviner par un endroit ou par un autre.

Il suffit que les rois soient assez instruits pour savoir distinguer le vrai mérite. Cependant comme les livres ne fardent point la vérité, et que les individus qui donnent des conseils peuvent facilement se laisser entraîner à la flatterie, il est essentiel pour les princes de ne pas négliger ceux des bons auteurs qui ont eu

le maniement des affaires ; et malgré tout ce que j'ai dit (qui sans doute les rendrait plus parfaits), ce sont les seuls livres qu'il leur importe véritablement de connaître. Car, à moins d'être doués d'une grande supériorité d'esprit, si les rois trop adonnés aux sciences gagnent de la réputation chez l'étranger, ils la perdent fréquemment avec leurs peuples. Bien que leur talent soit un objet d'admiration pour leurs états, ils font souvent le malheur de leurs sujets, comme Alphonse, roi de Castille, par exemple, si mal surnommé *le Sage*, malgré le code de bonnes lois publié sous son règne ; et ils vérifient presque le dire de Thucydide, que *la rudesse vaut mieux pour gouverner qu'un esprit trop raffiné.*

Ceux qui sont entiers à la spéculation ne savent agir ni résoudre, parce qu'ils ont pour tout de nombreuses raisons qui les aveuglent ou les confondent. Je crois dangereux que les princes se livrent trop aux sciences abstraites, quoique j'approuve qu'ils en aient une teinture. On peut être aussi exposé aux excès avec elles qu'avec les vices, et elles sont quelquefois des maladies pour l'esprit, comme ceux-ci pour le corps ; de façon qu'il suffit au roi d'en avoir une idée, avec la connaissance pratique de leurs effets en tout genre, s'occupant plus directement de ce qui apprend à gouverner, soit pendant la paix ou pendant la guerre, de ce qui peut éclairer, orner l'esprit, former le jugement, laissant à d'autres de faire plus de progrès qu'eux dans les sciences et les arts.

Il suit de là que les hommes les plus savans, et

qui vivent pour l'ordinaire dans la retraite, loin du théâtre de leurs semblables, étant généralement timides, irrésolus et peu propres aux affaires, ne sont point ceux qu'il faut mettre auprès des jeunes princes, mais ceux qui ayant l'habitude, la connaissance et l'expérience des choses du monde, peuvent les instruire dans les sciences en même temps que dans l'art de régner, qui bien certainement n'a pas de meilleurs maîtres que la morale et l'histoire.

La morale est proprement la science des rois, parce qu'elle est la connaissance des hommes, que je leur ai tant recommandée, et celle de tous leurs devoirs. Le prince en fera donc une étude sérieuse et profonde. C'est par elle qu'il découvrira les motifs des actions jusque dans leurs principes; et parvenant à savoir ménager les esprits avec adresse, qu'il les conduira plus sûrement par leurs inclinations que par tous les autres moyens. Pour apprendre à se connaître lui-même, il descendra dans son propre cœur, afin d'en étudier tous les mouvemens, et d'approfondir aussi par cette étude ce qui est le plus capable d'influer sur les autres hommes; car, en général, ils se ressemblent pour les choses qui les intéressent, quoiqu'ils en fassent différens usages, et soient partagés par mille diversités qui ne viennent pas des principes, mais de l'application qu'ils en font.

Quant à l'histoire, étant seule capable d'enseigner les maximes de la vraie politique, elle fait voir comme dans un miroir les moyens qu'ont employés tous les gouvernemens passés, et la prudence ainsi

que le jugement qui ont précédé leurs actions. C'est un conseiller qui ne nous quitte jamais. Elle est le témoin des temps, le flambeau de la vérité, l'école de la vie : et la raison de l'homme, naturellement lente dans ses progrès, ayant besoin d'un guide éclairé qui hâte sa marche tardive, l'histoire est la seule qui puisse remplir cette fonction, en le prenant pour ainsi dire par la main dès son enfance pour assurer ses pas, et prévenir par ses conseils les écarts de la faiblesse et de l'inexpérience, en lui offrant cette foule de témoins dont l'accord unanime d'âge en âge entraîne d'autant plus la conviction, que l'esprit se rend sans peine à une autorité qui ne le soumet qu'en l'éclairant.

L'histoire offrant souvent dans un seul ouvrage plus de choses que n'en pourraient voir cent individus qui vivraient les uns après les autres, combien l'admiration qu'on ressent pour les grands modèles de l'immense galerie dont ses relations se composent ne porte-t-elle point à l'amour de la gloire! Il y a dans ce monde comme une parenté de cœurs et de génie : et chérir les héros étant un instinct secret que la nature donne à ceux qu'elle veut conduire à l'héroïsme, heureux le peuple gouverné par un roi dont l'ame est émue en lisant les vies de Plutarque! Henri IV avouait sur le trône tout ce qu'il leur devait. Mais, je le répète, il faut que la réflexion, cet œil de l'entendement par lequel s'introduisent la lumière et la vérité, aide l'histoire de tout son secours : car mieux vaut forger son ame que la meubler ; et négliger ses propres idées pour ne courir qu'après celles d'autrui

devient nuisible à la longue. C'est piller le champ du voisin, et laisser le sien en friche.

Tout le savoir humain consistant dans la science des faits, si les hommes en étaient réduits à l'expérience de chacun d'eux, ils surpasseraient de bien peu le castor ou l'orang-outang : et la civilisation n'étant guère que le résultat des traditions, il s'ensuit que l'histoire est un vaste domaine où l'on peut anatomiser les états déchus, afin de remédier aux maux de ceux qui existent. Ce sont des cartes pour naviguer, où les tempêtes sont marquées, les golfes et les fonds reconnus, les écueils signalés, en un mot toutes les aires de vent de l'art de régner observées avec soin. Car bien que, suivant les âges et les circonstances, les peuples plus ou moins civilisés diffèrent de langages, de costumes et de couleurs, l'esprit de l'homme se ressemblant dans tous les temps et dans tous les lieux, ce qui est a déjà été et sera ; les acteurs seuls changent.

C'est surtout au caractère des hommes que le prince doit être attentif : ce sont leurs motifs, leurs intérêts, les moyens qu'ils ont employés pour réussir, qu'il doit tâcher d'analyser. Cependant la politique a beau spéculer sur le passé, l'on se tromperait en ne se guidant que par lui, pour la diversité des évènemens qui, bien que les mêmes en grand, ont toujours des causes secondaires qui les modifient : car la science de l'histoire, quelque parfaite qu'on la suppose, se borne à combiner des matériaux défectueux, comme un habile architecte, qui sur de savantes ruines trace de la

manière la plus vraisemblable le plan d'un édifice, en suppléant par d'heureuses conjectures à des restes tronqués.

Ce qu'on lit ne doit donc pas servir de loi, mais se graver dans l'esprit comme autant d'avertissemens : car on voit les choses qui ont réussi dans certaines occasions devenir inutiles ou pernicieuses dans d'autres. L'activité, par exemple, qui dans quelques circonstances a tout établi, a aussi tout perdu quelquefois : de même que le délai peut remettre les affaires d'un prince, et ruiner celles de son voisin. Tel s'est fait craindre des séditieux en montrant de la sévérité; tel autre au contraire les a irrités par la sienne : et l'on peut dire qu'il en est ainsi de presque tous les moyens suggérés par la politique, parce que dépendant de la situation des esprits des hommes, qui est toujours différente selon les temps, il est rare que l'un ne se perde où l'autre s'est sauvé.

Louis XIV devint maître paisible de son royaume en souffrant l'exil de Mazarin, et Charles Ier périt sur l'échafaud pour avoir abandonné Strafford au Parlement. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès différens, parce que le roi de France, ou plutôt la reine-mère, en renversant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple fatigué de la guerre, et qui aimait la royauté, tandis que Charles Ier, en livrant son ministre, enhardit un peuple qui respirait la guerre, et haïssait les rois.

La fortune a la plus grande part aux choses d'ici bas; et la gloire d'un héros ne doit point assez aven-

gler, pour s'exposer à devenir le fléau d'un peuple en courant après des chimères. L'exemple de ces pêcheurs de Scio, qui prirent un trépied si magnifique qu'il semblait l'ouvrage de Vulcain, et de leurs compagnons qui s'efforcèrent vainement d'en obtenir un semblable, pourrait s'appliquer à la fortune d'un prince, par laquelle sont si souvent trompés ceux qui veulent l'imiter. Malgré l'ordre constant qui règne dans les choses de l'univers, leur variété est telle qu'on ne voit pas deux feuilles qui se ressemblent parfaitement ; et c'est une des grandes folies humaines que de croire voir recommencer le passé. Il est d'autant plus difficile de marcher exactement sur les traces de quelqu'un, que les circonstances mettent toujours mille différences dans les situations. Que de rivaux de gloire, que d'imitateurs aussi braves, et d'une ame aussi noble que la sienne n'a pas eus Alexandre, sans qu'aucun ait rencontré le même succès, ou que l'histoire en ait conservé la mémoire ! C'est parce que les Spartiates savaient combien il est difficile de perpétuer le souvenir des belles actions, que pour avoir des chantres dignes d'eux ils sacrifiaient aux muses avant d'aller au combat.

Les places que la postérité donne sont, comme les autres, sujettes aux caprices de la fortune, qui parfois est tellement aveugle, qu'on regarde comme une excellente idée celle de ce peintre qui la représenta sur une autruche, pour montrer qu'elle accorde souvent ses faveurs à la sottise. Malheur surtout à la réputation de celui qui a voulu détruire un préjugé qui lui

survit, ou qu'opprime un parti qui devient le dominant! On ne doit pas s'en décourager, mais la gloire est souvent le prix des circonstances : sans doute bien des hauts faits sont ignorés. De plus, selon la diversité des temps, la même action conduit au Capitole ou aux gémonies.

Il dépend de nous d'être bons, mais non de paraître tels aux autres. Le hasard ne dirige pas moins ce qui tient à notre réputation qu'il n'influe sur le reste de la vie, et jamais il ne se ressemble pour le même fait. Ce qui arriva à Sagonte se passa également à Estépa : cependant le nom de cette dernière ville s'est à peine conservé, soit que pauvre elle n'ait pu jouir de la même gloire, ou qu'on loue chez les grands ce qu'on dédaigne de remarquer chez les petits. De même, dans l'histoire des crimes qui déshonorent l'humanité, l'on a toujours présent le massacre de la Saint-Barthélemi; et celui des protestans en Irlande, sous Charles Ier, est presque entièrement ignoré, quoiqu'il ait fait autant de victimes, et soit tout aussi digne d'être rappelé par les horreurs qui l'accompagnèrent. Cette différence ne tient qu'au théâtre de ces scènes abominables, parce que l'Irlande, île peu connue, ne pouvait attirer l'attention de l'Europe comme la France, où de plus les choses se passaient entre d'illustres personnages, tels que son roi, Catherine de Médicis, l'amiral de Coligni, le duc de Guise, et tant d'individus non moins puissans. Dans un autre genre également, c'est en vain que Machiavel a dit, et que plusieurs ont répété, que César Borgia, pour envahir

huit ou dix villes et se défaire de quelques petits seigneurs, avait employé plus d'art que les Alexandre, les Mahomet, les Gengis et les Tamerlan n'en mirent à subjuguer la terre : n'ayant pas réussi dans ce qu'il voulait, et ce qui le touche n'intéressant que peu de monde, à peine le nom du fils de Vanozia est-il séparé de celui des scélérats obscurs, tandis que les autres dont je viens de parler font encore l'étonnement du monde.

J'ai dit que la gloire est quelquefois le partage des circonstances ; il en est malheureusement ainsi du résultat des vertus. En effet, de deux princes qui ont les mêmes belles qualités à des époques différentes, l'un acquiert la réputation de bon, l'autre celle de méchant. Ce n'est la faute d'aucun d'eux, mais celle des temps ou des peuples. Car, par exemple, si les nations sont corrompues, comment pourraient-elles manquer de trouver mauvais le chef qui désire les ramener à l'ordre ? Agis s'est perdu pour avoir tenté de réformer Lacédémone.

En vain tel monarque suit-il les principes qui en ont illustré d'autres, il n'est pas vu de bon œil, si le caractère de son peuple n'est pas le même que celui des sujets du souverain qu'il s'efforce d'imiter, en raison du haut éclat dont son règne a brillé. Chaque état veut un chef à sa guise. Italus, roi des Chérusques, quoiqu'il fût né à Rome, et qu'on l'eût imbu de maximes qui n'étaient point celles des barbares, plut à son peuple en l'imitant dans la débauche ; tandis que les Parthes ne purent souffrir Vonon, parce

qu'il avait conservé les manières de la cour d'Auguste, qui leur étaient odieuses. L'aveuglement des Goths, également, s'indigna de ce que la sage Amalasonte avait fait élever Athalaric comme les Romains. Dans un autre genre, Philippe II, par sa roideur et son affectation de paraître Espagnol à tout le monde, n'était pas moins insupportable aux Anglais qu'odieux aux Flamands, accoutumés à l'humeur affable et populaire de Charles-Quint, dont l'esprit au contraire était si maniable, qu'il changeait de mœurs aussi facilement que de séjour; vivant à l'allemande en Allemagne, à l'italienne en Italie, à l'espagnole en Espagne, et partout aussi aimé qu'en Flandre, qui était le pays de sa naissance.

On peut conclure de ce qui précède, que nul souverain ne doit se flatter de régner avec tranquillité, ni de voir jamais sa puissance bien établie, à moins qu'il ne se conforme aux opinions dominantes : car quelque grandes qualités et même quelques vertus qu'il ait, si elles ne sont point en harmonie avec son siècle, comme des fruits hors de saison, supposant même qu'on les admire, elles ne peuvent que bien rarement être utiles à l'état. On ne saurait vivre au milieu d'un peuple corrompu comme dans la république de Platon. Aussi les rois vraiment grands sont-ils ceux qui, saisissant bien l'esprit de leur temps, ont su céder à l'impulsion de leur siècle ; le règne de ceux qui ne l'ont pas fait a presque toujours été faible ou malheureux.

Je sais que le propre du génie est de tout ramener

à lui; mais l'opinion est une reine dont l'empire est indestructible. Il faut une grande supériorité pour savoir la créer; et si la prudence armée du pouvoir suffit pour diriger sa marche, rien n'est plus dangereux que de la heurter en la méprisant. L'esprit du siècle est comme un fleuve large et rapide : il est difficile de le traverser, presque impossible de le remonter.

Cependant, revenant à l'histoire et à l'utilité qu'on peut tirer du passé, quelles que soient les leçons qu'il donne à ceux qui l'étudient, ce monde n'en est pas moins une suite d'évènemens dont les causes, toujours diverses, sont impénétrables. C'est pour cela que la politique, cet art d'errer non moins que de gouverner, se conduit avec tant de prudence; car elle sait combien peu la plus haute sagesse est capable de voir dans l'avenir, et combien sont erronés tous les jugemens fondés sur des suppositions.

Le prince, en consultant l'histoire, pour se former l'esprit par la diversité des cas, ne doit donc pas être esclave de ce qu'il y voit, ni se méfier assez de ses propres forces pour ne jamais agir par lui-même. Les nouveautés, souvent dangereuses, ne le sont pas toujours. Rien ne se perfectionnerait sans innover. Il est des instans où l'on doit imaginer au lieu d'imiter; et quoique je sois loin de conseiller les changemens, leurs difficultés, comme je le dis au troisième chapitre, ne se rencontrent guère que dans la façon de s'y prendre. Les coutumes les plus anciennes ont commencé par être neuves. Ce qu'on fait sans exem-

ple en devient un pour la suite : les choses dont l'expérience a confirmé la bonté ont commencé sans qu'on pût assurer ce qu'elles deviendraient.

Enfin, quoique la plus grande prudence humaine n'aille presque jamais qu'à tâtons; quoiqu'il faille sans cesse être en garde contre la fable en lisant l'histoire, et que douter soit le parti le plus sage à son égard, comme en philosophie, il n'en est pas moins vrai que c'est en resserrant les nœuds de cette utile société que la lecture de l'histoire établit entre les vivans et les morts, dont elle ranime les cendres pour former le modèle de notre conduite, qu'on peut le mieux se pénétrer dans tous les genres des plus beaux exemples de sagesse, de grandeur d'ame, de générosité, d'amour de la patrie; et qu'en offrant des peintures vives de la gloire qui accompagne la vertu, et du mépris qui suit le vice, elle est la meilleure école où les souverains puissent apprendre leurs devoirs, à se précautionner contre les fautes communes au reste des hommes, et surtout contre les préjugés particuliers aux rois.

Sans vouloir faire des jurisconsultes des princes, je ne crains pas de dire qu'une des choses les plus indispensables pour eux, après l'étude de l'histoire, est la connaissance des lois de leurs états, surtout de celles qu'un long usage a approuvées, et que le génie de la nation a consacrées.

L'éloquence est aussi d'autant plus nécessaire à ceux qui gouvernent, que (si je peux m'exprimer ainsi) c'est le seul genre de tyrannie qu'ils doivent

[redacted]

mettre en usage pour se concilier les esprits, se faire obéir et respecter. C'est un si grand avantage pour un roi de régner par ce qu'il dit, comme par sa sagesse et son autorité! Ses vertus en tirent un nouvel éclat. Ecouté dans les conseils avec admiration pour des discours pleins de force, d'agrément et de lumière, qui sont toujours reçus avec une nouvelle avidité, non seulement il persuade au lieu de commander, et rend aimable ce qu'il propose, mais tourne les esprits comme il veut, sans autre moyen que celui de plaire et de toucher.

Que le prince ne tienne en rien du sophiste néanmoins, et qu'il tâche de ressembler à un lutteur vigoureux; car l'éloquence des rois doit être naturelle, simple et nerveuse; plutôt brusque, hardie et véhémente, que délicate, pédantesque et soignée. Il faut, comme dit Montaigne, que *chaque lopin y fasse son corps;* qu'elle soit pleine de choses, et que chaque mot porte. Que les souverains se gardent donc bien de la confondre avec le jargon de ces déclamateurs fleuris, qui, sachant parler avec grace sans savoir ce qu'il faut dire, ignorent presque toujours le fond du sujet qu'ils traitent, et ne cherchent que des phrases brillantes ou des tours ingénieux. Loin d'affaiblir la vérité par des ornemens excessifs, le langage des rois doit se rapprocher de ce ton mâle qui fait de l'éloquence une arme propre à soutenir les lois, corriger les mœurs, réprimer les passions. Celle qui part du cœur surtout est la plus essentielle, en raison de sa puissance pour électriser; et je ne connais

point d'aussi beau modèle en ce genre qu'Henri IV, pour la noble franchise, la tendre bienveillance et la grace touchante, qui ne manquaient jamais d'accompagner ce qu'il disait. Un prince réduit à ce qu'on parle à sa place est moins roi que simulacre de majesté. Néron est le premier empereur romain qui ait eu besoin de l'élocution d'autrui.

La connaissance des langues est également essentielle à un prince, toujours sujet à être trompé s'il a recours aux interprètes, ou quand il ne lit que des traductions, dans lesquelles la vérité perd sa force; sans ajouter combien il est désagréable pour les peuples de voir qu'ils ne sauraient être entendus par celui qui doit leur rendre justice, récompenser leurs travaux, et soulager leurs peines en tout genre. Ce qui précède, néanmoins, ne peut avoir lieu que quand tous les sujets d'un souverain ne parlent pas la même langue, comme ceux de Charles-Quint, par exemple : aussi ce prince était-il remarquable par la manière dont il se faisait entendre dans ses divers états, et surtout par celle dont il savait prendre le caractère qui leur était propre, comme je l'ai déjà dit.

Quant aux langues mortes, je n'en parlerai que pour dire qu'on se tromperait en croyant que les progrès qu'on y fait n'en amènent pas toujours d'autres, d'autant plus intéressans qu'ils appartiennent à la connaissance morale de l'homme, et au développement de ses plus nobles facultés. Car ce n'est pas seulement l'interprétation d'Homère ou de Virgile, de Démosthène ou de Cicéron, de Longin ou d'Horace,

mettre en usage pour se concilier les esprits, se faire obéir et respecter. C'est un si grand avantage pour un roi de régner par ce qu'il dit, comme par sa sagesse et son autorité! Ses vertus en tirent un nouvel éclat. Ecouté dans les conseils avec admiration pour des discours pleins de force, d'agrément et de lumière, qui sont toujours reçus avec une nouvelle avidité, non seulement il persuade au lieu de commander, et rend aimable ce qu'il propose, mais tourne les esprits comme il veut, sans autre moyen que celui de plaire et de toucher.

Que le prince ne tienne en rien du sophiste néanmoins, et qu'il tâche de ressembler à un rhéteur vigoureux; car l'éloquence des rois doit être naturelle, simple et nerveuse; plutôt brusque, hardie et véhémente, que délicate, pédantesque et soignée. Il faut, comme dit Montaigne, que *chaque lopin y fasse son corps;* qu'elle soit pleine de choses, et que chaque mot porte. Que les souverains se gardent donc bien de la confondre avec le jargon de ces déclamateurs fleuris, qui, sachant parler avec grace sans savoir ce qu'il faut dire, ignorent presque toujours le fond du sujet qu'ils traitent, et ne cherchent que des phrases brillantes ou des tours ingénieux. Loin d'affaiblir la vérité par des ornemens excessifs, le langage des rois doit se rapprocher de ce ton mâle qui fait de l'éloquence une arme propre à soutenir les lois, corriger les mœurs, réprimer les passions. Celle qui part du cœur surtout est la plus essentielle, en raison de sa puissance pour électriser; et je ne connais

point d'aussi beau modèle en ce genre qu'Henri IV, pour la noble franchise, la tendre bienveillance et la grace touchante, qui ne manquaient jamais d'accompagner ce qu'il disait. Un prince réduit à ce qu'on parle à sa place est moins roi que simulacre de majesté. Néron est le premier empereur romain qui ait eu besoin de l'élocution d'autrui.

La connaissance des langues est également essentielle à un prince, toujours sujet à être trompé s'il a recours aux interprètes, ou quand il ne lit que des traductions, dans lesquelles la vérité perd sa force, sans ajouter combien il est désagréable pour les peuples de voir qu'ils ne sauraient être entendus par celui qui doit leur rendre justice, récompenser leurs travaux, et soulager leurs peines en tout genre. Ce qui précède, néanmoins, ne peut avoir lieu que quand tous les sujets d'un souverain ne parlent pas la même langue, comme ceux de Charles-Quint, par exemple : aussi ce prince était-il remarquable par la manière dont il se faisait entendre dans ses divers états, et surtout par celle dont il savait prendre le caractère qui leur était propre, comme je l'ai déjà dit.

Quant aux langues mortes, je n'en parlerai que pour dire qu'on se tromperait en croyant que les progrès qu'on y fait n'en amènent pas toujours d'autres, d'autant plus intéressans qu'ils appartiennent à la connaissance morale de l'homme, et au développement de ses plus nobles facultés. Car ce n'est pas seulement l'interprétation d'Homère ou de Virgile, de Démosthène ou de Cicéron, de Longin ou d'Horace,

dont on s'occupe avec ces auteurs, mais de toutes les richesses de sentiment et de pensée répandues dans leurs ouvrages. De même, quand on lit Tite-Live, Xénophon, Tacite, Quinte-Curce, Plutarque et Thucydide, on ne fait pas attention uniquement au mécanisme, même à la précision énergique, et à la facile abondance de leur style; ce qui frappe encore, ce qui frappe surtout, ce sont les grands caractères, les grands évènemens, les révolutions éclatantes dont ils offrent les traits, dont ils montrent les résultats, et dont ils analysent les causes dans leurs écrits.

Mais le savoir, qui rebute chez la plupart des hommes quand il n'est point orné de qualités aimables, doit toujours être tempéré chez les princes par la connaissance des beaux-arts, afin d'adoucir ce que l'habitude du commandement a de sévère. Je le répète : ils n'ont pas moins d'éclat pour les rois que les diamans de la couronne; et la majesté ne déroge nullement pour un travail où l'esprit s'exerce, sans que la gravité du prince et les soins du gouvernement souffrent.

Toutefois il est des choses dont un souverain ne doit s'occuper que dans son intérieur : telles sont, par exemple, la musique et la peinture; car il semble au peuple que l'archet et le pinceau ne siéent pas bien dans la main qui tient le sceptre. En outre, le temps qu'on emploie pour ces arts, quand on y réussit, semble perdu pour des travaux plus essentiels; ils ne doivent jamais dérober un instant aux affaires. *N'as-tu pas honte de si bien chanter?* disait Philippe à Alexandre, en l'écoutant dans un festin.

Il faudrait qu'un roi pût toujours répondre comme Iphicrate, à qui certain orateur demandait : *Qu'es-tu pour tant faire le brave? es-tu piquier, homme d'arme, fantassin, archer? — Je ne suis rien de cela, mais celui qui leur commande à tous.* En effet, c'est une injure de faire valoir un souverain par des qualités messéantes à son rang, bien que souvent estimables en elles-mêmes; et ces louanges ne lui font honneur que quand elles viennent à la suite de celles qui lui sont propres, comme de savoir conduire son peuple dans la paix et dans la guerre.

Il est même à souhaiter que le prince ne fasse pas trop de progrès dans les talens agréables, de peur qu'il ne devienne plus jaloux de s'y distinguer que dans l'art épineux de gouverner. Néron, par un aveuglement méprisable, laissa les rênes de l'empire pour celles d'un char, et fut plus jaloux du rôle d'acteur sur un théâtre que de celui de maître de l'univers.

Un roi sage ne perdra donc jamais son temps avec des choses de pur agrément, à moins qu'elles ne contribuent à la bonne grace du corps, si nécessaire à ceux qui doivent représenter, ou qu'elles ne tendent à former l'esprit et le jugement. Quant au reste, soit relativement à la musique ou à tant d'autres occupations qui ne peuvent se considérer que comme délassement, le prince aura toujours soin de fuir les extrêmes, et trouvera facilement le juste milieu entre le ridicule de Néron, que je viens de citer pour ne vouloir être qu'un flûteur, et le goût barbare dont le Scythe Athéas se vantait, en préférant

le hennissement de son cheval à la voix d'Isménias.

La poésie même, qui, bien qu'elle agisse sur les sens comme la musique, est une occupation plus noble, en ce qu'elle ne tient absolument qu'à l'esprit, et instruit en même temps qu'elle amuse, tandis que l'autre ne fait que récréer; la poésie, dis-je, serait dangereuse pour un prince qui s'y livrerait trop : sa douceur, à la longue, enchaîne le courage, qu'elle amollit; et le poëte, épris des fruits de son imagination, comme le rossignol de son chant, ne peut plus s'abstenir d'y penser. En outre, la délicatesse de la poésie aiguise tellement l'esprit en le rendant difficile, qu'il s'émousse et ne peut plus résister à ce que l'art de gouverner a d'âpre et de dur. Or, ce dernier n'offrant point le même charme que les vers, on le méprise bientôt, on finit par le haïr, et on s'en détache pour l'abandonner à d'autres.

Cependant la poésie est si familière dans les cours, où elle polit en adoucissant les mœurs, qu'il serait honteux à un prince de n'en avoir pas au moins assez de connaissance pour distinguer le bon du mauvais. Il doit également être initié dans les arts qui fomentent la culture de l'esprit, parce que se tenant par un point commun, et l'habitude de suivre les règles primitives sur une matière conduisant à le faire sur d'autres, ils ont entre eux comme un lien de parenté, et forment pour ainsi dire une même famille en s'éclairant mutuellement. Car l'observateur profond trouve plus de rapports qu'on ne pense entre ce qui fait la beauté d'une statue, par exemple, et ce

qui aide à celle d'un écrit; entre ce qui constitue la perfection d'un édifice et la bonté d'un code de lois; entre l'ordonnance d'une bataille et la conduite d'un poëme; entre le talent d'un peintre et les vertus d'un héros; et même entre les élémens de l'harmonie musicale et l'accord des différentes parties d'un gouvernement.

Enfin, quelles que puissent être les connaissances de ceux dont on entoure les fils des rois, il est nombre de choses que personne ne leur peut aussi bien enseigner que leur prédécesseur. Car qui mieux que le monarque lui-même apprendra jamais à ses enfans ce qui convient à leur situation? Si celui qui règne ne donne pas à son successeur de fréquentes leçons à cet égard, en arrivant à la couronne il faudra toujours qu'il passe par les mains de ministres intéressés, qui profiteront de son ignorance pour se rendre indispensables, et ne lui feront voir les affaires que par l'endroit qui le dégoûtera du travail, afin d'augmenter leur autorité.

Qui, dis-je, mieux que le souverain lui-même peut enseigner à son fils comment il doit agir; jusqu'à quel point il doit se donner aux affaires, et quel temps il doit se réserver; quel usage il doit faire de sa douceur et de son pouvoir; quelle part de la puissance on peut accorder, et quelle on doit retenir; ce qu'il faut écouter et approfondir, ou ce qu'il convient de mépriser; ce qu'il importe de corriger d'abord, et ce qui peut être dissimulé; à quelles connaissances il peut s'attacher, et de quelles il doit s'abs-

tenir, quoiqu'il y ait beaucoup de dispositions; quelles il doit se contenter d'effleurer, bien qu'il les aime; en un mot, qui mieux que le prince lui-même peut savoir représenter dignement la majesté, conserver le décorum, se faire respecter, et surtout gouverner ses états? Outre que, dans ce cas, le disciple est plus docile à cause du respect que le maître lui inspire, et le maître plus soigneux à cause de l'intérêt qu'il prend à l'éducation du disciple, le prince est le seul qui ait la science pratique de ces choses, que les autres ne possèdent nullement, et ne peuvent tout au plus connaître que par théorie.

Je viens maintenant aux passions, contre lesquelles on ne saurait trop armer ceux qui doivent occuper le trône. Naissant avec nous, la raison ne vient que long-temps après, quand ces tyrans se sont déjà emparés de notre esprit, qui, trompé par une fausse apparence de bien, leur cède aveuglément, jusqu'à ce que la sagesse acquérant des forces, et l'expérience ayant reconnu la nécessité de lui obéir, ces dernières mettent un frein à la violence des passions. Mais ce discernement a lieu plus tard chez les rois, en raison de leurs désirs, qui les maîtrisent davantage au milieu de la dissipation des cours, où ceux qui les approchent visant à la faveur, qu'ils savent qu'on accorde plus par goût que par raison, ne s'appliquent qu'à la flatterie pour surprendre leur bienveillance. Nul prince ne peut donc craindre ses passions de trop bonne heure, ni se mettre assez tôt en défense contre ceux qui cherchent à se servir d'elles pour le

conduire. Car si l'on considère les changemens des états, les morts violentes des rois, la chute des empires, on verra qu'ils ont presque toujours pour cause les passions des souverains. Le bien public n'a pas de plus grand ennemi qu'elles, et les vues particulières de ceux qui gouvernent, quand elles lui sont opposées.

Je ne suis cependant point d'avis qu'on étouffe les inclinations des princes, car ils ne seraient capables de rien de grand. Les passions sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau. Il est vrai qu'elles le submergent quelquefois; mais sans elles il ne pourrait naviguer: et la nature ne nous a point en vain donné l'amour, l'espérance et la crainte, qui bien que n'étant pas des vertus, en sont souvent les auxiliaires, ou du moins nous aident à les acquérir. L'excès seul est funeste; c'est lui qu'il faut diriger vers les choses utiles, en le corrigeant dans les souverains, qui doivent moins se conduire d'après leurs goûts, que selon la raison d'état. Le cœur de celui qui gouverne doit toujours être dans sa tête.

La colère surtout, qui trop souvent se familiarise avec la pourpre, ne doit jamais avoir accès dans le cœur des souverains. La patience et la résignation sont deux vertus qu'on ne rencontre guère chez les princes. La pompe est mère de l'orgueil, et celui-ci père de la colère. La situation d'un roi est délicate. C'est une glace qui se ternit facilement; un ciel qui, chargé des plus légères vapeurs, voit promptement l'orage se former, les éclairs et la foudre sortir de son

sein : espèce de tempête dont même les cœurs les plus généreux sont souvent le théâtre; semblables à la mer qui, bien qu'un corps si puissant et si noble, s'agite et se trouble au moindre vent.

Mais la bourrasque dure plus long-temps dans l'ame des grands, principalement quand les offenses touchent leur honneur, qu'ils ne croient jamais à couvert sans vengeance. La colère des rois est comme la poudre, qui ne peut manquer de produire son effet une fois allumée. Celui qui commande ne doit point obéir à cette passion. Nulle maladie de l'esprit n'est plus capable de porter atteinte au décorum d'un prince. Car dès qu'il se fâche, cela suppose un manque de respect à son égard, ou qu'il a reçu quelque injure. Rien également n'est plus opposé à sa dignité, parce rien ne trouble autant le jugement, qu'il est si nécessaire qu'un chef ait toujours libre. Le souverain que la colère emporte remet les clefs de son cœur dans les mains de celui qui l'irrite. Si les rois se voyaient quand ils y sont en proie, ils apercevraient dans le dérangement de leurs traits quelque chose de bien indigne de la majesté, dont le calme et la douce harmonie des paroles avec les gestes doivent plutôt attirer qu'effrayer, et moins se faire craindre qu'aimer.

La colère entre presque toujours par les oreilles, ou du moins elle est sans cesse à leur entrée : raison pour laquelle le prince doit se défier de ce qu'il entend, sans jamais être altéré des rapports les plus sinistres. C'est pour cela que, selon quelques-uns, la statue de Jupiter, dans l'île de Crète, était sans oreilles,

pour montrer qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles à celui qui gouverne. Cependant un roi peut s'en servir utilement, pourvu qu'il consulte la prudence sans se livrer aux premières impressions. Car il est une juste et noble colère qui ne messied pas, quand, excitée par la raison, elle a pour guide la sagesse. Trop de patience excite le mal, et rend effrontés ceux qui ne devraient être qu'obéissans. C'est ignorance, esclavage, même quelquefois mépris de soi-même, que de tout souffrir. La vertu qui constitue la douceur n'est pas moins éloignée de l'insensibilité que de la fureur. Mais il faut agir sans emportement, et que l'esprit reste toujours ferme sur le roc de la tranquillité. S'il en quitte le sommet, il ne peut plus se reconnaître, entraîné par la passion avec une violence qui croît sans cesse. On a souvent le moyen d'arrêter le commencement de choses qui maîtrisent après. Ainsi, libre de ne pas tomber dans un précipice, une fois la chute commencée, il faut l'achever malgré soi. La colère a les mêmes effets.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que, de quelque nature qu'elles soient, toutes les explications ne font qu'irriter davantage ; de même que quand on attise le feu, l'agitation lui donne plus d'intensité. Même les paroles les plus douces ne sont guère dans ce cas que comme une rosée d'eau qui rend la forge plus ardente. Le meilleur remède à la colère est dans la distraction ou l'éloignement de ce qui la cause : alors elle se consume et s'éteint d'elle-même.

Il n'est pas non plus sans exemple que les rois

soient en proie à l'envie, d'autant plus indigne d'eux que c'est le vice d'un inférieur, l'apanage caractéristique d'un cœur sans étoffe. La gloire qui ne peut briller sans obscurcir les autres ne saurait être éclatante. Une des raisons pour lesquelles les pyramides d'Égypte furent mises au nombre des merveilles du monde, est qu'elles sont toujours éclairées sans réfléchir aucune ombre sur les objets qui les environnent. L'envie est basse chez ceux qui gouvernent, même à l'égard de leurs égaux, et surtout des princes de leur famille qui servant l'état leur sont utiles; car la carrière de l'honneur doit être également ouverte à tous, et le meilleur moyen d'abaisser les trophées qui nous offusquent est d'en élever de plus nobles par nos belles actions. On ne déprime point la vertu d'autrui lorsqu'on a dans le cœur le témoignage de la sienne. Le souverain qui ne peut souffrir de rival en ce genre ressemble à ces potentats de l'Asie qui croient ne pouvoir bien régner qu'en étranglant leurs frères, ou à ces rois de France de la première race qui n'assuraient leur puissance qu'en crevant les yeux à leurs parens.

Mais combien l'envie est encore plus méprisable chez un roi, quand elle se dirige contre le talent de ses ministres ou de ses généraux! Le prince qui, au lieu d'obéir dans sa conduite au bien de l'état, a la passion pour guide, est le plus coupable des hommes, quand ne pouvant faire lui-même des choses auxquelles il est obligé, l'envie l'empêche de souffrir qu'elles soient faites par autrui. Car être capable de

se laisser servir est une des grandes qualités des rois; et ceux qui leur sont utiles n'étant que des parties d'eux-mêmes, ils doivent penser que la tête n'en veut point aux pieds parce qu'ils la soutiennent, ni aux mains parce qu'elles agissent. Au contraire, elle se fait gloire de les avoir pour instrumens. Il en est de même de ceux dont la transcendance est généralement reconnue. Dès qu'un souverain les aime, il devient leur égal : pourquoi craindrait-il leur supériorité ? La perfection de l'art de régner ne saurait mieux se découvrir qu'en appelant à soi le mérite personnel, l'honneur et la vertu. Une grande ame est inaccessible à la jalousie : quand elle est assez malheureuse pour que l'envie l'atteigne de la part des autres, elle se contente pour toute vengeance de l'abandonner à l'ulcère qui la ronge.

Agir et souffrir avec fermeté sont le propre de ceux qui gouvernent; comme leur premier devoir est de travailler au bonheur des peuples, dussent-ils même ne s'attendre à aucune reconnaissance. Malgré les plus constans efforts pour arriver au mieux possible, l'ingratitude est souvent au bout de la carrière : mais la gloire y est avec elle; et si par hasard elle n'y est pas, la vertu qui vaut mieux s'y trouve toujours. Ne faire du bien qu'à ceux dont on espère de la reconnaissance est un trafic indigne des rois, qui, comme la Divinité, doivent s'efforcer d'obliger tout le monde par pure grandeur d'ame et libéralité; se fiant pour la vengeance des outrages qu'on peut leur faire à cet égard sur la postérité, qui rend avec usure à leur mémoire ce dont

on les a privés de leur vivant. Pourquoi de vains murmures les arrêteraient-ils dans ce qu'ils entreprennent? Le sauvage a beau blasphémer l'astre du jour, cet astre n'en poursuit pas moins son cours en versant sur lui des torrens de lumière.

Que les princes soient donc au-dessus de l'envie, qu'un roi, si supérieur aux autres hommes, doit toujours mépriser. Celui qui n'en a pas le courage en manquera également pour régner. L'envie étant inséparable du monde et des hauts emplois, comme les ombres le sont de la lumière du soleil, il est inutile de vouloir employer la force, ou chercher à la vaincre par des bienfaits. Hercule, qui a dompté tous les monstres, n'a rien pu contre elle. Comme sa fureur existe parfois entre souverains, je terminerai son article en disant que celui qui la redoute, ou du moins ses effets, peut y trouver un remède en embarquant dans la même fortune que lui ceux dont il a quelque crainte. Tel le rémora auquel les anciens attribuaient le pouvoir d'arrêter un vaisseau, perdait toute sa force dès qu'on le recueillait dedans.

Quoique mon intention soit de reparler de l'ambition au chapitre sur la guerre, je crois néanmoins devoir prévenir ici combien il est nécessaire de précautionner les jeunes rois contre cette passion, aussi funeste dans ses excès qu'elle est noble quand on la consacre au bien de l'état. Modérée chez les particuliers, qui regardent sans envie ce qu'ils ne peuvent souhaiter sans extravagance, s'ils forment quelquefois des projets d'élévation, ce sont plutôt de ces chimères

agréables qui bercent un esprit oiseux, que des inquiétudes qui le dévorent. Mais si ce poison infecte l'ame du prince ; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire au bien de son peuple ; s'il aime mieux conquérir des provinces, que de régner sur les cœurs en rendant heureuses celles qu'il a déjà ; s'il lui paraît plus beau d'être le destructeur de ses voisins que le père de ses sujets, et si la désolation ou le deuil sont les seuls trophées qui signalent ses victoires, quel fléau pour les hommes ! Le Ciel dans sa colère ne pourrait leur faire un plus funeste présent : et les conquérans ne s'immortalisant guère que comme les irruptions des volcans, qui sont éternelles dans les annales des hommes pour leurs ravages, ce n'est pas sans raison si l'on regarde la mort de Gengis-Khan, de Tamerlan et de quelques autres, comme des époques aussi heureusement mémorables pour l'humanité que celle où, lors de la cessation du déluge, la terre sortit de dessous les eaux qui la submergeaient.

Loin de moi de vouloir former un prince pusillanime, dont l'existence inanimée n'offrirait qu'une eau stagnante, plus propre à corrompre l'atmosphère qu'à fertiliser le sol. Je sais que la conscience d'un roi ne se mesure point par les règles ordinaires ; qu'il est des fautes qui l'honorent, des qualités qui le flétrissent, et qu'un souverain peut être doué de toutes les vertus chrétiennes et morales, sans avoir aucune des vertus royales et politiques. Mais il faut être utile aux hommes, pour être vraiment grand dans l'opinion des

hommes. Loin de moi donc également ces conquérans qui ravagent la terre, comme un fougueux torrent dont la vue étonne un instant, quoiqu'il soit dangereux et sans utilité dans son cours. Si la sûreté d'une nation exige quelque agrandissement, qu'elle le cherche ; mais alors que son prince ressemble à ces fleuves majestueux qui portent la joie et l'abondance où ils se répandent, sans que ses intérêts personnels soient jamais pour rien dans cette conduite. Car, dès que l'ambition s'empare de l'ame, les désirs augmentent en proportion de ce qu'on acquiert ; et du petit au grand la puissance ou les richesses font sur le cœur humain le même effet que le poids d'un pendule, qui se meut avec d'autant plus de violence qu'il s'augmente davantage.

De même que lorsqu'on marche dans la campagne la vue se borne à un certain cercle, et quoiqu'on avance par un endroit, et que le cercle avançant en même temps, on voie toujours autant d'espace devant soi ; ainsi l'ambitieux croit que, lorsqu'il sera dans un certain état, il ne désirera plus rien. Mais il se trompe. L'horizon recule toujours ; et, tandis qu'il poursuit son chemin à travers les difficultés, le bonheur le fuit comme l'eau de Tantale. Le premier besoin à peine assouvi, la passion ouvre de nouveaux gouffres. On croyait une faible source capable d'étancher la soif ; mais bientôt il faut un fleuve, et l'Océan après ne suffit plus. Alexandre ne songeait d'abord qu'à l'Illyrie et à la Thrace, quand, maître de l'Asie, il pleure inconsolable en apprenant qu'il est d'autres mondes,

parce que la conquête d'un seul ne le satisfait point. Ainsi le cœur humain compte pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il en est une fois en possession, et se tourmente sans cesse pour ce qu'il ne possède point encore.

En général, un état gagne plus à être gouverné par un roi citoyen que par un héros, par un cœur sensible que par un esprit qui n'a que de l'élévation; car le sentiment a presque toujours des idées justes. Au lieu de cela, si le guerrier fait parfois des choses plus brillantes, il commet également un bien plus grand nombre de fautes; et malheur aux peuples qui ont un chef que l'excès de l'ambition domine, quand sa force inquiète ne se tourne pas vers ce qui peut augmenter leur bonheur. Car, en y réfléchissant, quel bien un ambitieux fait-il à son pays? La guerre est le plus grand fléau dont le Ciel puisse affliger un état : les plus heureuses finissent par accumuler presque autant de calamités que les plus sanglantes défaites.

Les conquêtes ont toujours été funestes aux nations: et revenant à Alexandre, dont l'exemple a fait tourner tant de têtes ou perdu tant de princes qui ont voulu l'imiter, malgré les éloges prodigués à la manière dont il avait assuré son vaste empire, sans analyser ici la cause qui peut avoir mis fin à ses jours, je crois que son plus grand bonheur est d'être mort à temps; car si la coupe d'Hercule ne l'eût tiré d'affaire, il est probable qu'il aurait été victime d'un autre accident. En effet, malgré son règne momentané sur l'Asie, la prospérité l'avait déjà corrompu ainsi que les Grecs,

qui ne connaissaient plus d'autres mœurs que celles des vaincus; ce à quoi il les encourageait lui-même, quoique si ce moyen pouvait être utile à sa conquête, je doute qu'il eût servi pour la consolider. En outre, son armée s'était déjà mutinée, plusieurs provinces étaient en révolte, diverses conjurations avaient éclaté; de façon que plus d'un sage avait prévu sa fin.

Quant à la Macédoine, quel fruit retira-t-elle de deux rois comme Alexandre et Philippe? Devenue le théâtre des plus cruelles révolutions, la famille royale y périt déplorablement au milieu de l'infortune des peuples, qui, jusqu'à ce qu'ils se vissent soumis aux Romains, n'eurent plus qu'une suite de tyrans dont le caprice était l'unique loi. Mais toute guerrière et toute vertueuse qu'était Sparte, dès qu'elle oublia le principe de ne point faire de conquêtes, quel fut le résultat de ses trophées et de l'avilissement d'Athènes? Les troupes victorieuses de Lysandre semblaient n'avoir acquis tant de gloire que pour se voir humilier par ces lourds Béotiens de Thèbes que Lacédémone avait si long-temps méprisés.

Le mal se mêle aux affaires humaines par trop de causes pour qu'on soit capable de les prévoir toutes, et avec trop d'impétuosité pour qu'on puisse en arrêter le cours. L'histoire est pleine d'exemples semblables à ceux que je viens de citer, quant aux nations qui ont voulu s'agrandir mal à propos: et depuis Nembrod ou Sésostris jusqu'à Charles XII, et quelques ambitieux encore plus modernes, elle ne varie point à cet

égard; quoique les hommes soient toujours également incorrigibles.

Les Romains offrent seuls un phénomène, pour avoir organisé pendant long-temps un système de conquêtes. Mais quand on médite leur histoire avec attention, combien ce noble peuple qui n'eut de tranquillité vraie que sous Auguste a-t-il été malheureux! Où ces hauts projets de tout envahir ont-ils abouti, si ce n'est à assouvir la brutalité de quelques monstres, dont la dépravation en tout genre est encore l'opprobre de l'univers? Quel prince sage envierait le sort de tels empereurs!

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de sa gloire, si l'on veut qu'elle soit immortelle: chose d'autant plus difficile avec une ambition outrée, qu'on ne le peut guère que par des bienfaits. Les grands talens qui nous élèvent au dessus des peuples, sans rien faire à leur bonheur, les éblouissent au lieu de les toucher, et sont plutôt l'objet de l'envie, que celui de leur estime et de leur affection. Il peut même en être pour les nations des qualités trop brillantes d'un roi, comme du soleil qui brûle quand il est trop chaud. Enfin, ce ne sont pas les statues dont on repaît l'orgueil d'un ambitieux qui immortalisent le bon prince; elles deviennent promptement le jouet du temps et de la vicissitude des choses humaines. Ce qui n'est écrit que sur le marbre ou l'airain est bientôt effacé: ce que l'amour grave dans les cœurs dure à jamais.

En raison de l'habitude où sont les souverains de ne connaître dans autrui d'autre moralité que les bas-

sesses, et d'autre religion que les prières, accoutumés à la fausseté des courtisans, dont ils mesurent l'attachement par la véhémence des expressions, en admirant leur sincérité quand ils ne les encensent qu'à demi, la flatterie est aussi un des plus grands fléaux des rois. Elle en a plus renversé que la force. Quelle pourpre royale cette peste n'attaque-t-elle point! Infectant de toutes parts les lambris dorés, on voit plutôt les effets que les causes de ce mal dangereux. L'adulation crée plus de méchans princes que la nature. A peine en verrait-on, s'il n'existait point de flatteurs.

Ceux qui sont destinés au trône ne peuvent donc trop s'efforcer d'apprendre à distinguer la fausseté de la vérité : car il est également autour d'eux des personnes qui louent sans flatter; et il y aurait quelque chose de trop farouche, même de la férocité de leur part, à rejeter obstinément toute espèce de louanges, surtout celles qui sont données par quelqu'un d'estimable. La différence est en ce que l'adulateur approuve indistinctement le bon et le mauvais, et l'être véridique seulement ce qu'il y a de bon. Or, dès qu'un prince voit qu'on lui attribue des succès dûs à d'autres, ou aux circonstances; qu'on le loue pour des riens, sur des choses qui tiennent plus à son plaisir qu'à sa réputation, ou celles qui l'écartant des affaires sont moins relatives au bien de son peuple qu'à ses intérêts personnels : quand, dis-je, celui qui le flatte ainsi sourit à tous ses regards, applaudit à toutes ses paroles, étudie ses penchans pour les

suivre, et que loin de le reprendre s'il lui voit faire quelque action indigne de son rang, il cherche au contraire à pallier ses défauts : que le prince, je le répète, s'en méfie avec le plus grand soin. Qu'il ne croie pas davantage à la fidélité de celui qui, s'occupant plus de son avancement particulier que du bien de son service, dissimule toute espèce d'offense et de mépris, pour ménager ses bonnes graces en rampant à son côté. Qu'il se méfie également, dis-je encore, du lâche complaisant qui affecte de l'éloignement pour ceux qui ont une réputation de zèle et d'intégrité, et qui faisant l'éloge de celui qu'il soupçonne jouir de la faveur, tant qu'il ne peut se l'approprier à lui-même, sitôt qu'il croit l'avoir ravie, cherche à dominer, et à s'attirer la bonne opinion des autres, en s'attribuant seul tout le succès des choses. Enfin, parmi tant de gens à redouter, quand un individu se permet aussi parfois de blâmer son souverain de n'avoir pas suivi ses avis, et que pour se faire valoir il se vante publiquement de l'avertir de ses fautes, tandis qu'il les encourage en secret, que les jeunes princes ne s'y méprennent point, et regardant cet être vil comme un flatteur, qu'ils le fuient comme la plus grande peste qu'ils puissent avoir auprès d'eux, en un mot comme l'imposteur le plus éloigné de l'amour sincère avec lequel on devrait les servir : car il est impossible de garder long-temps un serpent dans son sein, sans s'exposer au danger d'en être piqué.

Cependant quoique ces signes du mensonge soient frappans, et que de même que le caméléon prend

toutes les couleurs excepté le blanc, le flatteur imite tout excepté ce qui est bien (semblable à ces mauvais peintres qui ne savent pas rendre la beauté des traits, mais qui saisissent parfaitement les difformités) : l'amour-propre est si aveugle qu'il méconnaît le poison, entraîné par la louange qui maîtrise tellement, que quelque outrée qu'elle soit on croit toujours l'avoir méritée. D'autres fois cette facilité naît d'une bienveillance mal placée, qui fermant les yeux sur les maux que cause la flatterie, a pitié de celui qui s'y livre, et la regarde comme une marque d'attachement ou de soumission.

Les rois pouvant donc être assez les jouets de leur amour-propre et de leur bonté pour que, malgré ce qui précède, ils soient hors d'état de reconnaître la flatterie, qu'ils parcourent l'histoire afin d'apprendre à se mieux garantir de ce mal funeste; et voyant l'usage qu'on a fait de l'adulation avec leurs ancêtres, ou ceux qui les ont précédés, qu'ils réfléchissent si l'on se sert des mêmes moyens avec eux. Je dirai plus. Que le prince lise les libelles contre lui : car bien que la méchanceté les dicte, comme la vérité les écrit, il y trouvera ce que ses favoris lui cachent, et le meilleur antidote contre le poison dont ils l'enivrent dans la coupe dorée de la grandeur. Autrement quel moyen aurait-il de résister à la dissimulation, quand ses défauts et même ses ridicules non seulement sont admirés, mais imités par ceux qui l'entourent? Si l'on en croit Athénée, lorsque par un malheur quelconque le souverain était estropié, c'était une coutume chez les

Éthiopiens que ceux qui devaient se présenter devant lui se fissent mettre dans le même état, tant pour chercher à lui être agréables que pour lui épargner la confusion. Suidas rapporte aussi qu'un grand nombre de personnes sous Arcadius, et plusieurs même de sa cour se mutilèrent, parce qu'Eutrope son favori était eunuque. Mais laissant ce qui paraît difficile à croire, il est certain que les flatteurs d'Alexandre portaient comme lui la tête de côté : que ceux de Denis-le-Tyran, pour à son exemple paraître myopes, s'entreheurtaient en sa présence, poussaient et renversaient ce qu'ils avaient à leurs pieds ; ayant même l'air de se livrer à l'étude de la philosophie quand Platon était à sa cour : et les courtisans de Mithridate, connaissant sa prétention d'être bon médecin, le consultaient sur leurs maladies feintes ou vraies, et lui présentaient leurs membres à inciser, ou leurs plaies à guérir. Il n'est pas jusqu'au dur Louvois qui, à la cour galante de Louis XIV, pour faire comme le roi, n'ait fini par avoir une maîtresse.

Il faudrait n'avoir pas toujours été prince, pour bien juger de ce que pensent les courtisans quand ils se répandent le plus en louanges, et qu'ils ont une complaisance aveugle pour les volontés de leur maître : c'est ce qui rendait si difficile de flatter Othon une fois qu'il fut empereur, parce qu'il savait comment il avait trompé ceux qui portaient la pourpre avant lui ; et je me suis souvent étonné de ce que les mignons de Henri III, qui avait beaucoup voyagé, aient étouffé si promptement en lui tout ce que le talent d'Amyot

et la probité de Carnavalet avaient pu lui inspirer de louable et de beau.

Mais revenant aux flatteurs, un prince aurait d'autant plus tort de juger ses actions par ce qu'en disent ceux qui l'entourent habituellement, qu'attentifs à former leur opinion sur la sienne, sans en avoir qui leur soit propre, ils sont toujours prêts à changer d'avis selon l'occasion. Comme l'ombre imite tous les mouvemens du corps, le courtisan s'empresse de prendre toutes les manières de celui qu'il encense. Est-ce donc à des valets gagés, quelque dorés qu'ils soient et qui peuvent tout perdre par un mot, qu'un roi demandera s'il a des défauts, ou s'il remplit ses devoirs? Avec de telles lumières, il sera toujours dans les ténèbres. Ce sont les hommes habiles, désintéressés, qui ont à cœur le bien de l'état, qu'il doit consulter; parce que les favoris ont coutume de rendre les choses non comme elles sont, mais comme on les désire. Or quoique peu de gens soient de l'avis du sage, qui préfère les blessures que fait un ami aux caresses insidieuses d'un ennemi qui flatte, mieux vaut quelquefois être corrigé, même un peu durement, que trompé par les adulateurs. C'est principalement aux grands de ce monde, dit Plutarque, qu'il faut des amis qui parlent librement : car il en est peu qui conservent leur jugement dans le bonheur, et ils ont presque tous besoin de sagesse empruntée, et de raison qui leur vienne d'autre part, pour s'abaisser ou s'affermir quand ils sont enflés ou ébranlés par les faveurs de la fortune.

L'avis du peuple également est bon pour savoir la vérité : son corps entier n'affecte ni ne loue mal à propos. La multitude ne dissimule guère. Charles-Quint se déguisait quelquefois, pour être lui-même l'espion de sa réputation, qu'il tâchait de connaître par la franchise des personnes auxquelles il s'adressait : car, disait-il, la haine et la flatterie altèrent la vérité ; l'une transforme les vertus en vices, et l'autre les vices en vertus. C'est dans les places publiques qu'on trouve la vérité, qui fuit les rois. Ne pouvant la rencontrer dans leurs cours, qu'ils aient donc au moins le bon esprit de la chercher ailleurs. On a vu des princes avoir des personnes affidées pour leur rapporter ce qu'on disait sur leur compte même dans les provinces. Cependant quand un souverain a l'ame assez élevée pour que ceux qui l'approchent soient persuadés qu'il regarde la flatterie comme une chose vile, et qu'il n'a que du mépris pour ceux qui cherchent à le tromper avec de fausses apparences de louange, il s'en délivre facilement pour peu qu'il s'arme de la moindre sévérité : car en général elle n'ose point s'adresser au prince grave qu'on sait détester le mensonge. D'ailleurs, les hommes n'ignorent pas la bassesse de l'adulation, et ne s'y livrent la plupart du temps que parce qu'ils connaissent le danger de la sincérité, toujours périlleuse avec les rois orgueilleux qu'elle offense, et qui croient que celui qui cherche à les détromper accuse leurs actions, ou les surpasse en intelligence : deux choses qu'ils n'endurent qu'avec peine, et raison pour laquelle ceux qui

les entourent disent plutôt ce qu'ils savent leur plaire, que ce qui conviendrait à leurs intérêts.

Mais le prince qui jouit d'une réputation solide méprise la flatterie, parce que sa gloire n'a pas besoin d'emprunt, et que celle que l'adulation lui prête ne sert qu'à détruire la bonne opinion qu'on a de son véritable mérite. Alexandre jeta dans l'Hidaspe l'histoire de sa bataille contre Porrhus, reprochant à l'auteur, qui lui en faisait la lecture, sa témérité d'avoir osé y insérer de faux exploits, comme si Alexandre n'en avait point assez de véritables pour être loué sans mentir. Ce héros aurait probablement vécu plus long-temps s'il en avait toujours agi de même, au lieu de s'aveugler dans tant d'occasions, surtout dans celles de Clitus et de Callisthènes.

Mais combien plus terrible encore est la chose, lorsqu'on a le malheur de vivre sous un méchant prince qui, témoignant soudain son horreur à l'égard de ceux qu'il soupçonne de pénétrer ses intentions, exige un empire absolu sur les esprits, et regarde comme ennemis tous ceux dont les facultés intellectuelles ne lui sont point aussi servilement dévouées que leurs corps! Comment ne pas dissimuler, quand le chef ne trouve dans celui qu'il croit instruit de ses vices qu'un témoin qui lui reproche sa turpitude et sa bassesse? Malheur à quiconque a l'air de s'en apercevoir, parce que le tyran s'enfonçant toujours plus dans le crime, l'habitude qu'il en prend finit par l'y rendre insensible, et même aux remords, comme Mithridate l'était aux poisons! Chacun alors est donc forcé de s'en-

velopper en lui-même : et, sans en chercher d'autres exemples, je me contenterai de rappeler avec Tacite, qu'au repas où Néron empoisonna Britannicus, si quelques sénateurs prirent soudain la fuite, épouvantés d'un tel crime, malheureusement on ne peut nier que, vu le temps où la chose se passait, les plus prudens furent ceux qui, feignant de croire sa fin naturelle, restèrent sans témoigner aucune surprise de sa mort. Toutefois l'esprit humain ne saurait arriver à un plus bas point de dégradation.

Mais revenant à la flatterie, dont l'ivresse comme celle du vin frelaté tourne la tête, fait oublier toute convenance, toute pudeur, et porte à toutes les folies, quel fléau que ceux qui semblent nés pour applaudir aux passions des rois, ou dresser des piéges à leur innocence ! Ah ! du moins, à force de se voir représenter tels qu'ils ne sont pas, s'ils apprenaient ce qu'ils doivent être, et si la louange qu'on leur donne pour des vertus dont ils manquent leur inspirait le désir de la mériter en les pratiquant ! Les discours flatteurs qui assiégent le trône ôtent tout accès à la vérité. Le prince ne voit plus rien tel qu'il est, on le joue à force de le respecter ; et l'on cherche d'autant plus à le perdre, qu'on s'étudie plus à lui plaire. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles. Ce qui flatte les souverains fait ordinairement le malheur des peuples. Enfin, si quelquefois un sujet décide de la félicité d'un règne et de la gloire d'un état, il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir celle d'un héros, ou causer la ruine d'un empire : et, comme

disait Bias, *le plus mauvais des animaux sauvages, c'est le tyran; des animaux privés, le flatteur.*

Parmi les vertus qu'il est bon d'inculquer aux princes, celles qui intéressent éminemment la nation sur laquelle ils doivent régner sont essentielles, comme je l'ai déjà remarqué par les fils de Phraates et d'Amalonte, que les Parthes et les Goths ne purent souffrir, comme ayant des manières trop éloignées des leurs. Car les inclinations des peuples sont différentes : les uns aiment dans le chef la réserve, comme nécessaire à l'autorité, tandis que d'autres, plus touchés des manières ouvertes, qui témoignent de la franchise et de la bonté, respectent la majesté du souverain à proportion qu'elle leur semble moins fière, et par reconnaissance le replacent sur le trône aussitôt qu'il en descend vers eux par bonté. La première règle, pour ces sortes de choses, étant de ne pas blesser le goût d'une nation en le mesurant sur celui d'une autre, il faut donc étudier avec soin leurs diverses inclinations, et les usages qui ont précédé. C'est ainsi, par exemple, que les qualités brillantes plaisent aux Français ; ils aiment surtout à voir leurs rois à la tête des armées.

Mais l'amour de l'humanité doit être le premier sentiment qu'on verse dans l'ame des souverains : c'est leur premier devoir, l'usage le plus délicieux de la grandeur. Les sujets d'un prince qui aime son peuple sont toujours prêts à lui donner leurs biens et leur vie. Cette qualité seule peut les rassurer, et former un lien sincère entre eux et lui. Le reste n'est

que dissimulation; et quoiqu'ils sachent qu'ils ont un maître, ils ne croient jamais un roi digne d'être appelé leur père, s'il sépare son autorité de son amour. L'humanité donne naissance à l'affabilité, qui, sans résider seulement au dehors, est le produit de la tendresse d'une belle ame. Les charmes et la majesté de celui qui gouverne font d'autant plus pour gagner les esprits, que les hommes en général, s'arrêtant aux apparences, sont plus touchés des qualités extérieures que de celles de l'ame. Ils croient que la vertu et la bonté ne peuvent manquer d'accompagner une prestance agréable, et sont fiers d'obéir à un prince qui surpasse les autres en graces corporelles. La sérénité de son visage est la félicité des peuples; son air humain est pour le cœur des sujets ce que la rosée est pour la terre.

Quand on n'y réfléchit pas bien, la générosité semble au premier coup-d'œil la qualité qui convient le plus aux rois, en ce qu'elle les rend semblables à Dieu, qui donne abondamment. Mais rien n'est plus préjudiciable à celui qui commande que la libéralité et la bonté, quand il s'y livre sans mesure. La prodigalité est voisine de la rapine; car si les fonds publics se dilapident, comment les remplacer autrement que par des voies illicites? La tyrannie de Caligula et de Néron naquit de leurs profusions : après avoir épuisé le trésor public par leurs folles dépenses, ils furent obligés d'avoir recours aux confiscations. Un individu prodigue se perd : un souverain qui l'est perd son peuple avec lui. C'est un Briarée qui reçoit de cinq

cents mains, et qui dépense avec mille. Semblable à ces orages qui déchargent en un instant les nues des eaux qui ont été plusieurs mois à s'y amasser, les trésors du monde tariraient avec lui. Toutes les richesses que la nature avait été des siècles à former dans son sein ne suffirent point aux folles dépenses de quelques empereurs romains. La montagne ne se défait pas tout à coup de la neige entassée sur son sommet, et qui ne s'y trouve que comme l'eau des champs et des vallées, que le soleil a successivement pompée; mais, semblant la conserver pour les momens de besoin, elle la rend peu à peu aux mêmes lieux d'où l'astre du jour l'avait tirée. Le prince doit en agir de même avec ses états pour l'argent, et pour tous les biens qu'il est dans le cas d'y répandre.

Une fausse libéralité est généralement le défaut des rois esclaves des flatteurs. Henri II et Henri III abandonnèrent la France à leurs mignons. Cependant le souverain ne devrait jamais oublier que les impôts se lèvent pour subvenir à la nécessité des peuples, et non aux voluptés des rois, qui doivent réserver leurs bienfaits pour ceux qui sont capables de rendre quelque service à l'état. Il faut surtout qu'ils encouragent par des priviléges ceux qui excellent dans un art utile, particulièrement ceux qui entendent bien le commerce, et qu'ils protégent tout ce qui peut aider à la prospérité de leurs sujets. Quand on réfléchit à la courte instruction que Louis XI voulait qu'eût son fils, la bornant à cette maxime : *Celui qui ne sait pas dissimuler ne sait point régner*, on trouve que

Charles VIII et quelques autres princes semblables auraient aussi bien fait de se gouverner par eux-mêmes que par leurs favoris, et de changer ladite maxime, ainsi que Louis XII le fit après, quand il disait : *Celui qui ne sait pas refuser ne sait pas régner.*

Un autre grand défaut des princes qui donnent, est qu'ils se montrent plus généreux avec ceux qui sont déjà dans l'abondance qu'avec ceux qui n'ont rien : car le meilleur moyen d'obtenir avec les rois est d'être riche, et surtout de ne jamais paraître dans le besoin. Aussi voit-on qu'ils font presque toujours un mauvais usage de leurs bienfaits, et qu'ils concentrent sur quelques individus qui sont déjà dans l'opulence des sommes qui, si elles étaient plus justement réparties, suffiraient pour faire vivre des milliers de familles qui gémissent dans le malheur. Cependant les rois devraient savoir que ce n'est que pour ces dernières, et pas du tout pour les intrigans qui les entourent, qu'on veut bien laisser des trésors si considérables à leur disposition. En prodiguant ainsi les choses mal à propos, la libéralité s'épuise d'elle-même sans atteindre le but désiré ; et le peuple est indigné de voir mal employer des richesses qu'il ne confie au prince que pour l'utilité publique. Bien plus : le souverain doit avoir une telle attention dans sa manière de récompenser, que quoique ses bienfaits ne puissent nécessairement tomber que sur un petit nombre de ses sujets, ils encouragent tous les autres, et les excitent à les mériter.

Cependant, comme il faut qu'un roi ait l'air généreux, il ne saurait mieux faire que de chercher à res-

sembler à l'aurore, qui prodigue sans cesse quelque chose à la terre, mais ne lui donne que des fleurs et des rosées, en accompagnant le tout d'un sourire. Les caresses et les louanges peuvent souvent tenir lieu de récompenses; et l'une des choses les plus admirables d'Henri IV est que, dans son malheur, il payait les services par de belles paroles; ses manières agréables, comme je l'ai déjà dit, excitaient à faire mille choses auxquelles son impuissance ne lui permettait pas d'engager autrement. D'ailleurs, un prince doit toujours donner avec un tel ménagement, qu'il se réserve la possibilité de donner davantage. Car ses richesses ayant des bornes, ses bienfaits doivent en avoir aussi; et s'il ne veut pas que le public gémisse de ce qu'il sacrifie à des particuliers, persuadé que ses largesses le déshonoreraient pour peu qu'elles coûtassent des larmes aux pauvres, il faut qu'il modère ses bontés par sa justice, et préfère donner moins aux uns pour exiger moins des autres; ayant soin de répandre ses faveurs de manière que chacun se retire satisfait, l'un de ce qu'il a reçu, l'autre de ce qu'il espère recevoir; celui-ci pénétré de la bonne grace qui embellit ce qu'il obtient, celui-là flatté de la manière dont on l'a distingué; ainsi de suite : car les sujets se réglant sur l'exemple, sans jamais obéir à la raison, ceux d'un souverain excessif en dons se rendent excessifs en demandes.

Si l'on veut tirer du fruit de ce qu'on sème, semant avec mesure, on ne verse point du sac. En outre, l'indifférence et l'oubli étant aussi ordinaires à celui qui n'attend plus rien, que le zèle et le souvenir peu-

vent l'être à celui que l'espérance anime encore, puisqu'on obtient plus de cette dernière, les princes ne sauraient trop l'entretenir chez leurs sujets; d'où je conclus que c'est folie ou vanité de prodiguer inconsidérément. Le temps et l'occasion doivent seuls guider la libéralité des rois, qui ne peuvent trop se rappeler cette parole de Louis XII : *Les courtisans vivent de mes dons, le peuple de mes refus.*

Qu'il est difficile de former un bon prince au milieu d'une cour corrompue! C'est principalement à ceux qui sont nés pour le trône qu'il faut souvent répéter de choisir un genre de vie estimable, et l'habitude le leur rendra doux; parce que s'ils s'abandonnent aveuglément aux plaisirs, à la licence, aux distractions, aux prestiges et à la flatterie qui les entourent, ils perdront bientôt le goût du travail, le désir d'être aimés de leurs peuples; et, livrés à la mollesse, c'en est fait d'eux. Les rois sont comme ces planètes lumineuses dont les taches font toujours plus ou moins souffrir le monde pendant leurs éclipses; il est rare que leurs défauts ne soient pas un malheur public. Mais leurs vices ne manquent jamais d'être le fléau des états. Car, par exemple, le prince languit-il en proie à la débauche; devenant aussitôt l'horreur de ceux qui lui sont soumis, les débordemens qui infectent son palais se répandent parmi ses sujets, et la boîte de Pandore serait moins fatale au milieu d'eux.

Comme un monarque est sans cesse environné des délices de sa cour, sa plus ferme résolution doit être de se condamner volontairement au supplice de Tantale :

car s'il n'est besoin que de patience pour supporter un état malheureux, il faut une autre espèce de courage pour résister à la tentation du bonheur, qui amollit et corrompt, tandis que la misère affermit. Et comment un roi céderait-il à tant d'innombrables sensations sans être blasé dès l'adolescence ? L'industrie du luxe a beau faire, elle ne peut lui donner de nouveaux sens; et tandis que les jouissances le sollicitent de tous côtés, sa faiblesse les lui interdit, et la nature s'y refuse. Qu'il craigne surtout ces grands ébranlemens de l'ame, qui, traînant à leur suite le dégoût et l'ennui, sont d'autant plus à redouter dans la jeunesse, qu'on a moins de force alors pour résister à ce qu'on sent. La tempérance est la meilleure source des voluptés; et loin que le prince auquel s'offrent le plus de ces dernières soit celui qui en jouisse le mieux, il n'en goûte aucune. Que ceux qui seraient tentés de prendre cette assertion pour un paradoxe, disent si c'est un plaisir de boire sans soif ou de manger sans appétit. Or, tel est l'état habituel de ces hommes puissans qui ne mettent aucun frein à leurs passions; et c'est ainsi que les objets les plus attrayans se présentent devant eux. Le désir étant faible, la jouissance l'est aussi. Quel moyen qu'il en soit autrement, quand, par exemple, sans attendre que la nature porte à l'amour, à peine la satiété laisse-t-elle naître le moindre désir qu'il est assouvi, et l'on retombe en proie à de nouveaux dégoûts ?

Cette dépravation inquiète, qui ressemble à la lueur qu'on voit un moment sur les cendres d'un feu presque

éteint, ce dernier désordre d'une concupiscence effrénée, sont malheureusement parfois la maladie de ceux qui parvenus au comble du pouvoir en mésusent. Après avoir épuisé ce que la nature a de plus capable de flatter les sens, après avoir satisfait tout ce que l'âpre voracité des passions leur inspirait, sans rien trouver dans cet océan de délices qu'une eau de la plus cruelle amertume, et souvent tant d'affliction réelle qu'ils ont la vie en horreur, toute leur occupation est de chercher de nouveaux irritans dans ce qui paraîtrait le plus extravagant aux autres hommes; et n'ayant plus que le désespoir qu'entraîne la privation, l'ame abrutie dans un corps accablé de douleurs, ils se livrent sans honte à ce qu'il y a de plus monstrueux. Qu'on voye ce que l'imagination de quelques empereurs romains a pu leur suggérer dans son délire! Et quel était le fruit de tant de recherches, si ce n'est d'augmenter la force de l'habitude, qui devenait toujours plus dégoûtée lorsque le plaisir convoité non seulement les fuyait, mais restait mort pour leur ame?

Un bon prince, tout entier au bien de ses peuples, ne doit jamais que se prêter aux choses qui lui plaisent. Dès qu'il s'y donne, il se prépare des regrets. L'ame forte fuit le plaisir comme un bon pilote les écueils. Quiconque épuise la coupe de la volupté jusqu'à la lie rencontre la peine au fond du vase.

Il faut de grandes vertus à ceux qui gouvernent; et combien ne doivent-ils point être maîtres de leurs passions, pour, selon le cas, savoir modérer et diriger celles de tout un peuple! Séleucus disait que celui

qui connaît le poids d'un sceptre, s'il le trouvait à terre, ne daignerait point le ramasser. Vainement jalouse-t-on le bonheur des rois, toujours plus envié que désirable. Le trône est comme une persécution continuelle; et si les monarques n'ont pas plus de force et de courage que les autres hommes, ils auront bientôt plus de vices et de faiblesses.

On ne parvient à la gloire que par la constance et les travaux. Son temple, loin d'être dans une plaine agréable, couronne un mont escarpé, qu'on ne saurait gravir que par un sentier raboteux, plein de ronces et d'écueils. Les palmes ne croissent pas dans un terrain mou. Les monumens d'Hercule et de Minerve, dieux symboliques de la vertu, étaient remarquables par leurs belles proportions, mais dénués des frivoles ornemens de ceux consacrés à Vénus. Jamais le vaisseau *l'Argonaute* n'eût été mis au rang des astres, s'il avait pourri dans le port sans s'exposer aux dangers. Le laurier ne ceint point le front du prince qui s'oublie dans un coupable repos. *O Athéniens!* s'écriait Alexandre, *qu'il m'en coûte pour être estimé de vous!* Bien régner n'est point une profession oisive; c'est un noble esclavage, un métier que comme tant d'autres on doit exercer à la sueur de son front. Plus un prince est habile, plus il sent le poids du gouvernement dont il est chargé; et si le travail est nécessaire à tous les hommes, on peut dire qu'il le devient encore plus aux rois. Chaque jour est un feuillet de leur histoire.

C'est en vain que l'œil s'arrête à l'éclat de la cou-

ronne. Il ne voït que les faux brillans qui l'entourent : mais les pierres précieuses dont elle étincelle couvrent des épines, qui blessent sans cesse le front et même le cœur de celui qui la porte. Elle n'a point de perle qui ne soit l'emblême de la sueur, pas un rubis qui ne le soit du sang, ni un diamant qui n'offre une pointe aiguë. C'est une circonférence sans aucun centre de repos, symbole non équivoque de soins perpétuels. Quelques couronnes anciennement étaient faites en forme de vaisseau, pour mieux signifier les inquiétudes, l'inconstance et les périls auxquels elles sont exposées ; de même que le sceptre de plusieurs rois d'Egypte était surmonté d'un œil, pour indiquer la vigilance qu'il exige. En effet, quels soins continuels ne doivent pas être ceux des princes qui veulent maintenir la paix, l'abondance et la justice dans leurs états ! que d'obstacles et de difficultés rencontre celui qui gouverne ! Ses fatigues seules aident à la tranquillité des peuples ; son danger fait leur sûreté, ses veilles leur bonheur ; et semblables aux corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat et point de repos, les souverains naissent pour être toujours en action. Il faut leur inculquer cette maxime dès l'enfance.

Les rois de Perse avaient quelqu'un qui les réveillait tous les matins, en les avertissant de songer au bien-être de leurs sujets. Plus d'un prince aujourd'hui n'aimerait pas qu'on l'importunât ainsi ; et la plupart sont persuadés que les vices, la paresse et les plaisirs, qui font l'opprobre des autres hommes, sont des choses licites pour eux. Presque tous se perdent,

parce qu'ils croient que le pouvoir suprême est un héritage dont ils peuvent user au gré de leurs caprices : mal auquel la flatterie ne les encourage que trop, en leur répétant que sans cette manière d'envisager la royauté elle serait le plus dur esclavage, et un état pire que celui du dernier de leurs sujets; ce qui leur fait chercher leurs aises, et se livrer à des voluptés qui les énervent. Or, l'art de régner étant celui qui demande le plus de vigueur, une fois abâtardi de la sorte, le prince, dès qu'il essaie de gouverner, n'est plus que comme un pygmée qui voudrait manier la massue d'Hercule.

Telle est la vraie raison pour laquelle si peu de souverains sont propres aux affaires, et nullement parce que la nature leur en a refusé les moyens; car au contraire elle fait souvent plus en leur faveur que pour les autres, l'homme né dans la pourpre étant une plante mieux nourrie et plus soignée. Mais quelque bien élevés qu'ils soient, ces premières teintures étant bientôt effacées, les princes s'amollissent, s'accoutument à confondre souvent la raison avec leurs caprices, et se livrent au plaisir de régner, sans s'informer des justes limites de leur autorité. Bornés aux choses qui ne demandent aucun travail, ils abandonnent à d'autres le fardeau de l'état; et pleins des respects excessifs de ceux qui sont en adoration devant eux, substituant l'éclat de la royauté à ce qu'elle a de véritable grandeur, ils succombent sous la majesté de l'auguste place qu'ils occupent, dont ils ne conservent que la pompe au lieu de sa réalité. Telle est la façon dont

les cours et l'indolence abrutissent les facultés des souverains, que ceux qui les entourent font également tout pour exténuer, n'ignorant pas combien leur fortune est plus facile avec un roi négligent, qu'avec celui qui voit tout, et règne par lui-même.

Il est deux remèdes contre ces maux. Le premier est qu'aussitôt que le prince a acquis l'âge de raison on l'initie dans les affaires sous le règne de son prédécesseur; et quand il n'aurait aucune part à la distribution des graces, si les circonstances font craindre qu'il ne se gagne les cœurs, qu'il ait au moins accès au reste pour que ses yeux s'ouvrent plutôt aux soins du gouvernement qu'aux vices, motif qui engagea le sénat romain à faire assister les fils des sénateurs à ses délibérations. Le second remède est que ceux qui entourent le prince cherchent à dissiper les mauvaises opinions qui naissent de la grandeur, en lui répétant souvent que la nature n'a point fait de rois, et que ce n'est que le consentement des peuples qui a donné au sceptre son pouvoir, à la couronne le respect qu'elle inspire. La pourpre n'est que le symbole de son propre sang, qu'il doit, s'il le faut, verser pour le bien de l'état : on ne l'en revêt point pour y fomenter les vices. Personne n'imagine que la naissance d'un homme lui donne le droit de gouverner ses semblables; mais on est convenu de rendre la monarchie héréditaire pour éviter le trouble des élections. Tel est le motif qui a fait courir le risque d'avoir de temps en temps un prince faible; parce qu'on le croit moins préjudiciable que les convulsions qu'exciterait la mort

de chaque roi. En un mot, on a établi que l'aîné succéderait au trône, de même qu'on a vu les Perses convenir de laisser la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier.

Naître prince est un pur effet du hasard, comme la vertu est le plus noble bien dont l'homme puisse s'enorgueillir. Parce qu'on règne, la puissance n'est point absolue : les peuples sont des sujets, non des esclaves. Il faut donc en user avec eux comme on voudrait soi-même être traité si l'on obéissait. Le bon roi leur rapporte tout; le tyran ne voit que lui seul. J'ai dit, en définissant l'homme, qu'un de ses plus grands défauts est de se croire le centre de l'univers : les souverains sont bien plus que les autres exposés à ce danger, parce que tout leur cède, tout les fait souvenir qu'ils sont maîtres; et la dépendance où l'on est de leurs paroles, les complaisances, le respect, la flatterie de leurs entours, les portent à croire que tout est fait pour eux, et qu'ils n'ont d'autres devoirs que ceux qu'ils veulent bien s'imposer. Cependant on ne choisit pas le prince uniquement pour qu'il soit le chef de l'état, mais afin, quand on le respecte comme tel, qu'il soit utile aux peuples en empêchant les violences; pour qu'il récompense la vertu, punisse le vice, conserve autant que possible la paix et l'égalité, défende ses sujets contre les ennemis du dehors, en un mot pour qu'il contribue par ses soins constans à leur félicité. Il serait trop cruel pour eux de le revêtir du rang suprême, en lui sacrifiant leur liberté, s'ils ne trouvaient au moins en retour la jus-

tice et la protection qu'ils ont droit d'en attendre.

Ce n'est pas le souverain, mais la loi, dont il n'est que le ministre et le premier dépositaire, qui doit seule régner sur les nations. Tout prince sage doit souhaiter de n'en être que l'exécuteur, et d'avoir un conseil qui modère son autorité. Les rois sont les administrateurs, mais point du tout les maîtres des peuples : et, sans croire que tant d'hommes doivent servir par leur misère à flatter la vanité d'un seul, c'est la sagesse d'un seul qui doit servir à la félicité de tant d'hommes.

Il faut que celui qui gouverne soit si étroitement uni à la chose publique, qu'on ne puisse discerner ce qui est à lui de ce qui est à elle; et qu'on trouve plutôt une différence d'intérêt entre la tête et le corps, qu'entre le prince et l'état. C'est le caractère de la grandeur des rois d'être consacrés à la prospérité de leurs sujets. Il en est d'eux comme de la lumière, qui ne se trouve placée dans un lieu éminent que pour se répandre partout. Le sceptre est un fardeau, le bien des peuples son but : et loin que la puissance soit illimitée, elle a des entraves de tous côtés, exposée aux plus légers accidens. Le tyran peut seul désirer un pouvoir sans bornes; le bon prince aime que ses sujets jouissent d'un certain degré de liberté. Plus ils en ont, plus celui qui gouverne est assuré. *Je consolide ma fortune*, disait Théopompe, quand il créa l'autorité des éphores, et diminua la sienne.

Le roi qui peut le plus n'est pas le plus ferme sur son trône; mais celui dont les facultés n'excèdent pas

les limites de la raison, en dépouillant ses semblables de leurs droits. A mesure que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affaiblit toujours, et se rend dépendante de ses suppôts : chose dont elle s'aperçoit aux égards, aux déférences dont il faut qu'elle use envers eux; aux priviléges insensés qu'usurpent ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de souffrir, de dissimuler, de peur qu'ils ne l'abandonnent; semblables à ces tigres élevés pour la chasse, qui dévorent leur maître dès qu'il oublie de leur donner part à la proie.

Il y a dans chaque nation un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée. Quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, et s'arrête nécessairement. Un pouvoir trop étendu chancelle toujours. Qui peut tout, doit tout craindre. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs que les princes mêlent à l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent. Ils deviennent moins puissans, en voulant l'être plus que les lois. Tout ce qui rend l'autorité odieuse la diminue. La source de la puissance est dans le cœur des sujets; et, quelqu'absolu qu'on paraisse, on perd de son pouvoir dès qu'on perd leur affection. L'amour du peuple et la vertu sont la meilleure garde du prince, qui n'est jamais mieux défendu que quand il n'a pas besoin de défense. Titus, Nerva, Trajan, Marc-Aurèle, n'eurent qu'eux pour appui: tandis que les armées d'Orient et d'Occident, même les gardes prétoriennes, ne purent soustraire à la mort Néron, Caligula, Vitellius, et tant d'autres méchans

empereurs ; l'histoire en offrant seize d'assassinés, parmi les vingt-six qui régnèrent depuis César jusqu'à Maximin.

Enfin, il est plus beau de commander à des hommes qui sentent leur dignité qu'à des esclaves ; et l'on ne saurait trop répéter à ceux qui sont nés pour le trône, qu'en aucun temps, ni même dans aucun lieu, les mânes coupables des méchans princes ne sont à l'abri des reproches, et des exécrations de la postérité. Régner est un devoir, un emploi plutôt qu'un vain titre, l'empire d'un père sur ses enfans : et, loin que les peuples naissent pour les rois, ce sont les rois qui naissent pour les peuples.

Le prince ainsi maître de ses passions, et bien au fait des qualités les plus essentielles que réclame l'art de gouverner, pourra dès lors espérer de saisir le sceptre et porter la couronne avec gloire.

CHAPITRE II.

Du gouvernement et des actions du prince en général.

Quel homme oserait se flatter d'établir aucun principe sûr pour bien régner? Sans rappeler que ce qui sert un prince peut être fatal à un autre en pareil cas, soit que le premier sache mieux agir ou profiter de l'occasion, et que les circonstances ne se ressemblent point, soit qu'il n'y ait rien de fixe dans les choses humaines, ou que la bizarrerie du sort en décide autrement; on est presque toujours forcé de suivre les temps et les conjonctures, ce sont eux qui dirigent les grands évènemens; et s'il est quelques époques où l'on peut mener les hommes d'après les maximes de Fénélon, il en est d'autres auxquelles les rois ont toutes les peines du monde à se soutenir, même avec celles de Machiavel. Tout dépend du moment. Ainsi, pour conduire un vaisseau, les manœuvres diffèrent dans le calme et dans la tempête.

On ne peut donc guère que proposer des règles, laissant à ceux qui gouvernent le soin de les appliquer selon la diversité des cas. Autant il y a d'ordre fixe dans la marche de la nature, ou dans le monde physique, autant il en est peu dans le monde intelligent.

Le hasard contribue tant aux choses d'ici-bas, qu'on ne conçoit souvent qu'avec difficulté de quels petits ressorts dépend la gloire d'un héros; il en est de même de celle des rois et des nations. Cependant il est certain que la supériorité des peuples tient presque toujours à ceux qui les dirigent. Mais comme dès que la politique s'éloigne de la nature elle n'est plus établie sur aucune base permanente, il est impossible que ses principes le soient jamais.

L'étendue de cet ouvrage me permet à peine de parler des diverses sortes de gouvernemens en eux-mêmes; et tant d'autres l'ont fait avant moi, qu'on suppose que tout être élevé pour le trône a réfléchi sur les meilleurs auteurs en ce genre, qu'on ne peut manquer d'avoir mis entre ses mains. D'ailleurs, il est malheureusement pour les hommes une mode à cet égard comme pour le reste; et leurs idées sur ce point ressemblent trop souvent à celles de leurs autres spéculations morales, où la pratique est toujours loin du vaste champ sur lequel la théorie plane avec tant d'essor. En un mot, sans être en rien l'apôtre du despotisme, je crois que la nation qui se vante le plus de la bonté de son gouvernement ressemble assez à cet astronome qui, regardant la lune à travers un télescope, en décrivait les mers, les continens et les montagnes. Un rustre le voyant dit à son compagnon : *Il a beau faire et regarder tant qu'il voudra, nous sommes aussi près de la lune que lui et ses semblables.*

En effet, pourvu que le gouvernement ne soit pas

essentiellement mauvais, presque tous les peuples sont dans le cas de se dire à peu près la même chose. Car quelque parfaites que soient des lois, jamais la pratique ne pouvant s'accorder avec la théorie, il y a toujours bien de la différence entre les meilleures, et les plus convenables à une nation. En outre, les mœurs, capables de soutenir seules toute espèce de gouvernement, corrigent souvent les plus mauvaises lois : et le mal a tant d'accès dans les choses humaines, que tout se trouvant ici-bas dans une éternelle contradiction, rien n'y saurait avoir de suite durable; de façon qu'on perd souvent d'un côté ce qu'on croyait gagner de l'autre. Que l'utilité publique soit le but principal, tel est le grand point. Mais dans aucun état les choses ne peuvent être comme elles devraient. Quoiqu'on voie ce qui convient, l'exécution du mieux est impossible : et, en politique comme en morale, l'étendue de nos connaissances ne prouve guère que l'étendue de nos maux.

C'est folie de chercher un gouvernement sans défauts, parce que la coutume qui fait tout étant malheureusement cause que les abus gouvernent autant le monde que les lois, trop souvent l'inconvénient qu'on évite est remplacé par un autre. Plus un homme d'état connaît à fond la situation présente des affaires d'un pays, plus il devient modéré pour la réforme des abus. Sans doute il faut y remédier autant que possible : mais si les médecins ont besoin d'attendre un temps propice pour purger un malade, le prince doit en agir de même pour appliquer à propos les remèdes néces-

saires au corps de l'état, toujours chargé d'une quantité d'humeurs qu'il est dangereux d'émouvoir. Un zèle outré à cet égard fait quelquefois errer de la manière la plus cruelle ceux qui sont à la tête des affaires; mais l'indiscrétion d'une telle conduite ayant chez eux le même inconvénient que la légèreté chez les particuliers, ils reconnaissent bientôt leur imprudence. Car trop souvent l'ouvrage des politiques ressemble à celui de Pénélope; ils défont ce qu'ils ont fait, et renversent très-vîte ce qu'ils ont promptement élevé. Triste réflexion pour l'humanité! quand on pense aux efforts que demande le soulagement des maux qui l'oppriment; et combien il est facile de la priver du bonheur dont elle jouit.

On est toujours prompt à blâmer ce qu'on voit établi: mais quel génie peut se flatter de pénétrer assez d'un coup d'œil tout ce qui tient à une nation pour y proposer des changemens? L'homme qui en sait le plus en ce genre tremble même en faisant le bien. Tous les systèmes politiques sont d'immenses océans de difficultés, qu'on parcourt plus aisément avec la parole qu'avec l'expérience, qui par malheur s'y noie fréquemment. A peine corrige-t-on quelques abus, d'autres naissent de la correction. C'est pour cela qu'on ne touche point à ce qui est mauvais, quand on craint pire; et qu'on laisse le bien, pour peu qu'on soit en doute du mieux. Quoiqu'on arrête ses regards sur les parties, il ne faut jamais perdre de vue le tout ensemble. De plus, il n'est point de peuple qui par sa situation, son caractère,

ou mille autres causes, n'ait quelque chose de particulier qui rend sa législation propre à lui seul : et souvent les lois qui paraissent les mêmes chez deux nations différentes n'ont ni le même motif, ni le même effet, ni la même équité ; soit par la religion et le climat qui ont la plus grande influence, ou par les conjonctures et la forme du gouvernement qui changent tout. La nature du pays, son étendue, sa position, les mœurs, le genre de vie, l'état du commerce, celui des sciences et des arts, les révolutions successives, et le plus ou moins de civilisation, suffisent également pour que le même code de lois ne soit plus reconnaissable aussitôt qu'il passe d'un état dans un autre. En un mot, il n'est aucun peuple sans quelque particularité qui contrarie les principes de politique qu'on croit les plus universels ; et jamais une constitution basée sur la théorie, quelque parfaite qu'on la suppose, ne vaut celle que les besoins forment successivement et par degrés.

La prospérité des peuples ne pouvant naître que de leur propre sol, en vain s'efforcent-ils de conquérir cet avantage par l'imitation. On a beau dire qu'il faut des garanties politiques aux sociétés, elles ne sauraient être partout les mêmes : et, comme je le remarquais tout à l'heure, le caractère, le climat variant de peuple à peuple, les coutumes diffèrent aussi ; de façon que ce qui est une garantie réelle dans tel pays peut n'être qu'un vain nom dans tel autre, parce que les mœurs repoussent les pouvoirs politiques qui ne sont point en harmonie avec elles. J'ajouterai davantage : dire

qu'il faut une constitution à un peuple n'est qu'une vérité bannale; car il n'y a pas de nation, quelque barbare qu'on la suppose, qui ne se gouverne par des lois quelconques : et, je le répète, quand on demande des contrepoids contre l'autorité, plus on y réfléchit, plus on voit combien il est difficile d'établir la résistance autre part qu'où le temps et les circonstances l'ont placée. Le premier soin de l'homme d'état qui recherche les institutions convenables à un peuple doit donc être d'observer ses mœurs et ses habitudes, parce que ce sont elles qui gouvernent les hommes. Or, comme créer des institutions qui ne soient point en harmonie avec l'opinion publique est créer une chose de toute nullité, quelle garantie peut offrir un pacte ou une constitution qui, au lieu d'être un frein pour le despotisme, trouve elle-même la plus forte résistance dans les habitudes, et pour ainsi dire dans le foyer domestique?

Si donc on cherche à profiter de ce qu'on voit ailleurs, on ne saurait d'autant plus assez réfléchir à l'application qu'on en fait, que les choses dont on n'a que la tradition, outre qu'elles deviennent souvent fautives en se transplantant, ne servent de rien pour les cas extrêmes, parce qu'ils ne connaissent point de lois : et les maximes de l'histoire également offrant en général plus d'utilité morale que de vérité, la plupart des exemples des nations déchues ne peuvent guère se donner que comme des apologues à celles qu'on veut corriger. Car je les vois toutes opérer de grandes choses avec les mœurs, comme dépravées au

milieu des meilleures lois; tant il y a de différence entre bien dire et bien faire.

Toute constitution est bonne quand elle est observée, pourvu qu'elle ne s'éloigne pas trop des préjugés du siècle, auxquels il est toujours plus ou moins indispensable d'obéir. On ne peut douter que celles de Sparte et de Rome ne fussent vicieuses; cependant Sparte et Rome se sont immortalisées. Certaines formes de gouvernement peuvent d'abord paraître plus avantageuses les unes que les autres; mais comme elles ne changent ni le sang ni les humeurs des hommes, et que par conséquent leurs passions sont toujours les mêmes, dès qu'on les parcourt sans prévention, on ne sait bientôt à laquelle se tenir. Il y a dans toutes le moins bon, le moins mauvais : et notre faiblesse ou notre corruption, sans cesse sujettes aux mêmes travers, exposent tous les états à des inconvéniens à peu près égaux. De quelque façon qu'on s'y prenne, le monde obéit partout au destin de quelques grands, le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes : et, selon la diversité des temps, l'ambitieux encensant les caprices de la multitude dont il attend les faveurs avec la même bassesse que le courtisan flatte les vices d'un prince, deux ou trois individus entraînent toujours l'autorité; c'est-à-dire, le monarque ou le sénat. Les républiques de la Grèce furent conduites par leurs orateurs ou leurs capitaines; et Rome elle-même, depuis son berceau jusqu'au zénith de sa grandeur, a toujours obéi dans ses suffrages à l'influence des rois, des consuls, des dé-

cemvirs, des tribuns du peuple, des généraux, des empereurs.

Tous les gouvernemens sont nécessairement imparfaits, parce que n'y pouvant confier l'autorité qu'à des hommes, on n'a pas plus le moyen d'en bannir les passions que de chasser les vents du ciel. En outre, il n'est pas toujours aisé de former une bonne constitution, d'en combiner les divers élémens, d'en régler les différentes puissances, les faire agir, donner du lest à l'une pour qu'elle résiste à l'autre; et supposant même un génie capable de concevoir le plan d'un gouvernement parfait, il faudrait qu'une raison supérieure lui prouvât qu'il est susceptible d'être mis à exécution. Je dirai plus : si cela se pouvait, jamais il ne conviendrait à toutes les nations, parce que la meilleure constitution pour un peuple est celle qui s'accommode le plus à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, et à une multitude de circonstances qui lui sont particulières.

Tous les gouvernemens sont imparfaits, je le répète; et jetant nos regards sur la monarchie, on s'y plaint avec raison des minorités, des régences, de la vieillesse du prince. Il est impossible, dit-on, qu'aucun système y soit suivi, parce que bien que les rois, comme les premiers citoyens de l'état, aient le plus grand intérêt à sa conservation, ils préfèrent presque tous un beau règne à sa prospérité. Or ils sont hommes, et ce règne varie nécessairement selon leur âge. Bouillans quand ils sont jeunes, les résolutions s'en ressentent, leurs sujets les imitent; et dès qu'ils ont

atteint la vieillesse, aussitôt qu'ils languissent, tout languit avec eux. De façon que, dans ces alternatives continuelles, le gouvernement est tour à tour en proie à des périodes d'ambition, à d'autres passions non moins funestes, même à des temps d'oisiveté, comme autant de choses qui se succèdent dans la vie humaine; et n'agissant qu'à tâtons, faisant ou défaisant au hasard, ne pouvant qu'ébaucher les entreprises, l'état est comme un navire en pleine mer, qui, sans avoir de pilote, ni consulter les astres, est toujours prêt à naufrager sur des côtes inconnues.

En outre, si le gouvernement monarchique est celui qui a le plus de vigueur, d'uniformité dans les entreprises, il n'en est point où la volonté particulière ait plus d'empire, et domine plus aisément les autres. Il est vrai que tout y marche au même but : mais comme ce but n'est pas toujours celui de la félicité publique, il arrive quelquefois que la force même du gouvernement tourne au préjudice de l'état; sans ajouter que la monarchie n'est presque jamais d'accord avec les facultés de celui qui gouverne, toujours trop grande ou trop petite pour son chef, et non moins malheureuse par l'abus de ses talens que par la privation de ceux dont il aurait besoin, l'ouvrage d'un héros étant souvent détruit par un imbécille. Ainsi, l'on passe au hasard de la guerre à la paix; et sans parler des rois méchans, inhabiles ou voluptueux, qui avilissent le trône et déshonorent leurs sujets, même les vertus de quelques souverains peuvent être préjudiciables, leur humeur pacifique

les portant à la douceur quand il faudrait accabler un ennemi, tandis que d'autres montrent un courage héroïque dans des circonstances où il ne faudrait qu'être prudent, et de la prudence quand l'audace serait nécessaire.

On a cru remédier à ces maux en établissant des corps permanens; et bien que ces derniers aient été connus anciennement par les peuples du Nord, bien qu'il existe en Angleterre des ordres de Henri III pour convoquer le Parlement peu de temps après le roi Jean, le désir d'innover a fait envisager aux peuples actuels cette forme de gouvernement comme une invention moderne. Quant aux inconvéniens de la monarchie dont je parlais tout à l'heure, ils ne sauraient exister, disait-on, quand un sénat ou une assemblée représentative quelconque est l'âme d'une nation, parce qu'elle s'occupe continuellement du bien de l'état, qui sans cela prend trop la couleur de ses maîtres, et obéit trop à leurs passions pour, quand il est gouverné par tant de princes d'un caractère différent, avoir jamais aucune maxime constante, ni aucune vue suivie. En un mot, ajoutait-on, tel est le seul moyen d'avoir un bon gouvernement mixte; et d'y réunir à la fois le zèle, l'enthousiasme, le feu que produit la seule démocratie, cette perpétuité du même esprit qui semble n'être bien connue que dans l'aristocratie, et la promptitude d'action qui caractérise la monarchie.

Ce corps, avec une manière égale de penser en tous temps, croyait-on également, veillera sans cesse

au bonheur public, gouvernant en quelque sorte le prince par l'opinion, plutôt qu'il n'en sera gouverné; de façon que les intérêts de l'état réduits en système, et le passé capable d'éclairer sur l'avenir, tous ses chefs, rois, généraux et magistrats quelconques, seront forcés de se conformer à l'esprit de ses délibérations. La prospérité des peuples ne sera donc plus un problême, mais réelle et durable, parce qu'on ira droit à son but sans vaciller au gré des intrigues de tous les ministères différens, qui sans un tel frein ne ressemblent qu'à autant de partis qui, flattant les passions du prince agissent au hasard, et ne pensent tout au plus qu'à faire fleurir leur département aux dépens des autres, sans que la chose publique ait jamais le moindre accord, et qu'on voye le moindre ensemble dans le grand tout.

Alors, continuait-on, la politique n'ira plus selon le vent du jour et du moment, aussi instable dans ses liaisons que l'humeur du prince, qui, jouissant de toute sa gloire, régnera sur des peuples qui auront leurs droits, et sur les esprits et les cœurs par la modération et la justice. Les mariages de ceux qui gouvernent cesseront de faire le destin des nations. La faveur, le choix de la cour, ne suppléeront plus aux talens; et cette dernière aura beau être corrompue, on ne parviendra point au maniement des affairer par les passions ou les plaisirs honteux d'un maître, de ses favoris et de ses maîtresses. Ainsi le nouveau ministre qui arrivera à l'administration sans la connaître, comme c'est trop souvent le cas, ne saisira

plus le premier système offert à son caprice, pour le suivre sans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières; car on sait comme trop souvent ils renversent l'édifice de leurs prédécesseurs pour essayer de jeter les fondemens du leur, en répétant tour à tour ce mot si connu de Richelieu, mais qui va si mal dans leur bouche : *Le conseil a changé de maximes.*

Enfin, le beau idéal d'une machine politique bien organisée étant qu'elle ne dépende pas de son chef, mais d'un certain nombre de gens instruits qui connaissant les vrais intérêts de l'état les suivent, et dont l'opinion dirige celle du public, on croyait que les moyens d'un corps quelconque étant plus fixes, peu importerait avec un sénat l'étendue plus ou moins bornée de l'empire. On pensait, dis-je, que son administration n'en irait pas moins bien, sans parler d'un tel avantage pendant les minorités et les régences; ce qui semblait ôter de suite au gouvernement monarchique son plus sensible inconvénient, je veux dire son inconstance, et le défaut de cette succession continuelle, qui forme une liaison non interrompue dans l'aristocratie et la démocratie.

Mais combien vite on est revenu de cette erreur. En effet, cette belle spéculation n'a encore été qu'un vain songe; et l'on s'est promptement aperçu qu'il était impossible de rencontrer un corps sans passions, ou sans qu'il fût influencé par le souverain, qui le corrompt et l'achète, s'il ne s'en moque pour peu qu'il ait d'énergie. Ce nouveau moyen ne fait donc

qu'occasionner plus de dépense, et trop souvent il augmente la dépravation dans l'état, comme c'est le cas avec quelques-uns de nos gouvernemens modernes, qui ne peuvent subsister que sous un roi sage, parce que dans l'espoir d'allier les avantages de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, ils se sont exposés à tous leurs inconvéniens réunis.

Tacite parle de cette espèce de gouvernement mixte, qu'il croit très-bon en théorie, mais impossible à mettre en pratique sans qu'une des trois formes ne l'emporte bientôt sur les autres, comme l'aristocratie, par exemple, l'a déjà si clairement fait en Angleterre. Quoique la France ait l'air de vouloir qu'il en soit de même chez elle, je doute qu'elle y parvienne pour mille raisons, surtout parce que la pairie n'y aura jamais la même influence. Toutefois il est probable qu'une des trois formes y dominera également avec le temps. N'ayant eu cette manière de se régir que pendant un très-court moment de lassitude, il faut voir quelle direction lui donnera la première guerre, ou la première crise dans laquelle elle se trouvera.

Mais, je le répète, rien n'est plus fou que de se conduire par imitation en matière de gouvernement, et rien de plus ridicule que ces inoculations constitutionnelles tant à la mode aujourd'hui. Car, par exemple, ce qui peut être sans inconvéniens marqués pour l'Angleterre, ne convient à aucun autre pays, parce qu'à l'abri des invasions par sa position insulaire (la seule chose à laquelle elle doive sa su-

périorité), à l'abri des révolutions par le pouvoir d'une aristocratie qui possède tout son sol (établissement durable à moins que la loi agraire ne s'y déclare par quelque catastrophe), bien que la puissance magique de l'Angleterre soit hors de proportion avec l'étendue de son territoire et de sa population, sans fixer aucune durée à l'état actuel de cet empire, il est indubitablement aujourd'hui le plus libre dans sa politique à l'égard des étrangers. N'étant jamais forcée de penser plus qu'elle ne veut à ses voisins, l'Angleterre, exempte d'inquiétude pour leurs agitations, et même pour les troubles qui les menacent, n'est dominée que par les besoins du commerce, sur lequel est fondé le degré de pouvoir auquel elle est parvenue; et toute sa politique se réduit à chercher des consommateurs, parce qu'il lui en faut à quelque prix que ce soit. Or, obéissant en toutes choses à son intérêt mercantile, et ne pensant qu'à ce qui peut lui être profitable, ayant trouvé dans la ligne qu'elle suit une puissance réelle et une considération extérieure, elle continuera probablement ainsi tant qu'elle pourra, sans beaucoup s'occuper de ce qui se passe ailleurs, pourvu qu'elle en tire avantage, et même sans intérêt pour la conservation de l'ordre social dans les autres états, qui lui importe peu pourvu qu'elle vende ses marchandises, et qu'elle ait l'espoir de conserver sa tranquillité.

Mais il n'en est point ainsi des peuples contigus les uns aux autres, qui toujours exposés aux passions de leurs voisins, comme je le dis ailleurs, sont forcés

de donner à leur sûreté des soins qu'il vaudrait sans doute mieux pour eux consacrer à leur police intérieure; et; je le répète, l'imitation en fait de gouvernement est rarement bonne, surtout pour ceux calqués sur la constitution de l'Angleterre, à laquelle on attribue trop la prospérité de cette île célèbre, parce qu'on oublie le code normand qui balance tout. Mais ces gouvernemens, dis-je, peuvent avoir nombre d'inconvéniens pour les peuples qui ne sont point isolés, à moins qu'ils ne les adoptent tous ensemble pour être plus en harmonie dans leur faiblesse réciproque; car il est sûr qu'ils n'ont pas toujours assez de ressort, leur action est souvent engourdie. De plus, cet équilibre des pouvoirs, si vanté bien qu'il n'ait jamais existé, ne peut offrir une ombre de lui-même que dans quelques momens calmes pendant la paix; et l'on sentirait vîte le désavantage de cette forme de gouvernement, pour peu qu'on eût à lutter contre un voisin plus puissant, parce que n'ayant d'autre ressource que la dictature, on y viendrait probablement trop tard, c'est-à-dire quand le bélier de l'ennemi battrait déjà les portes de la capitale.

Si la théorie d'une bonne constitution suffisait pour assurer le bien-être d'un peuple, il est si facile d'en faire et d'en écrire, que les nations disputeraient bientôt de bonheur, au lieu de se plaindre à l'envi comme elles font. Mais quoique la forme du gouvernement contribue indubitablement à la prospérité des états, on lui attribue généralement plus qu'on ne devrait, parce que dès qu'on voit un peuple qui fleurit,

on tâche d'adopter sa manière de se régir, croyant qu'il lui doit sa grandeur, pendant que souvent cette dernière est le résultat de sa position, de son industrie, de ses bonnes mœurs, ou d'autres choses qu'on n'analyse point.

Les institutions d'un pays surtout font en général beaucoup plus que sa constitution, et ne doivent point se confondre avec elle; car on en voit quelquefois de républicaines dans les monarchies, comme de monarchiques dans les républiques, bien qu'alors elles semblent opposées à l'esprit du gouvernement. Mais cette idée est consolante pour les peuples, en ce que cela seul peut modifier toutes les façons de se régir, que de plus ce serait folie de croire que les nations choisissent à leur gré. Loin qu'il en soit ainsi, les constitutions que les divers pays adoptent, ou que trop souvent on les force de recevoir, ne sont guère que le produit du hasard, des circonstances, de la rébellion, des erreurs, et même de la mode, dont les fantaisies sont des lois révérées, et les caprices des oracles; la mode, dis-je, qui, n'existant pas moins en matière de gouvernement que pour le reste, se moque des convenances, et fait plier la raison sous la marotte de la folie....

Un autre inconvénient des gouvernemens mixtes, tant en vogue aujourd'hui, est que, quelqu'étendu que puisse être le droit de voter, et quelque grand que soit le nombre des électeurs, les gouvernans (par conséquent toutes les places, toutes les faveurs), et ceux qui sont élus pour représenter le peuple, sont

exclusivement choisis dans la classe non productive de l'état, sans que la classe industrielle sorte jamais de celle des gouvernés; chose vraiment préjudiciable, parce que leurs intérêts sont opposés.

De plus, n'est-il pas étonnant que dans un pays comme la France, par exemple, qui a fait tant de sacrifices pour obtenir l'égalité, et se compose de trente millions d'habitans, on n'en voye que dix mille qui puissent être députés, c'est-à-dire qui aient entre eux et la nation toute la distance qui sépare le souverain du sujet? ce qu'en outre ils ne doivent absolument qu'à l'argent (autre genre de corruption plus fatal que le reste); car quelque talent qu'ait celui qui ne paie pas mille francs d'imposition, et même quelques services qu'il ait rendus, il ne peut espérer de se voir au nombre des législateurs de son pays. Cependant, malgré l'idée qui suppose qu'un homme sans biens est sans intérêt pour la chose publique, par conséquent trop accessible à se laisser corrompre, l'expérience montre si des prolétaires seraient pires que ce qui se passe aujourd'hui.

Ce n'est pas l'homme sans propriété qui est corruptible, c'est l'homme sans vertu. Verrès était riche quand il pillait la Sicile : Curius et Fabricius au contraire étaient pauvres quand, rejetant avec dédain l'or des Samnites, ils savouraient dans l'argile des légumes que leurs mains triomphantes avaient arrosés. Mais tel est l'état des choses dans cette belle France, où ne connaissant plus que l'argent, et les intérêts matériels l'emportant sur les idées morales, la Bourse remplace

les institutions monarchiques, et les banquiers sont les sages de la nation. Tel est, dis-je, ainsi que les abus et les maux qui en découlent, ce que la postérité est destinée à admirer comme le prix de tant de sang, de tant de révolutions, de tant de guerres, de paix, de succès, de revers, de tant d'essais ou de changemens; et surtout comme le résultat des lumières de l'époque actuelle, dans un pays où l'on a tant raisonné, tant écrit sur la fabrique sociale, où l'on a vu éclore et s'évanouir tant d'illusions, briller et disparaître tant de météores, quand les hommes, las enfin des disputes théologiques qui avaient occupé nombre de siècles, leur ont fait succéder les disputes politiques, et se sont efforcés de trouver la meilleure façon de se gouverner, pour, après les plus horribles saturnales, devenir le jouet des intrigans. Hélas! malheur aux pays où l'intérêt fait tout!

Quelque vicieuse que soit cette manière de se régir, je me garde cependant de dire qu'il faille la changer. Au contraire, puisse-t-elle durer long-temps; car, dans l'état de crise où sont les esprits, la forme de gouvernement mixte, dit vulgairement *représentatif*, est peut-être ce qu'il y a de mieux pour transiger avec des passions qui, livrées à elles-mêmes, conduiraient les états à la barbarie par l'anarchie, à moins qu'un despote de génie ne parût à temps pour les sauver. Le grand art est de savoir profiter de tout; et ledit gouvernement représentatif est susceptible de devenir d'autant plus salutaire, que, si l'on peut ainsi s'exprimer, il est aux révolutions ce que la vaccine

est à la maladie pour laquelle on l'emploie : il est lui-même, dis-je, une révolution inoculée, mais dont on croit connaître les ravages, bien que l'expérience prouvera peut-être malheureusement qu'on n'avait pas tout calculé. Cependant il faut d'autant moins chercher à s'en défaire tout à coup, qu'une des folies du siècle est d'imaginer qu'on constitue un état, ou qu'on forme un empire du jour au lendemain, comme on élève une salle de spectacle, ou comme d'après un modèle idéal on fond une statue en bronze d'un seul jet; de façon que sous prétexte de changer son gouvernement on déplace l'état de sa base, et l'on fait une révolution complète, pour après recommencer la société au hasard. Or, répétant si souvent dans le cours de cet ouvrage que les rois doivent obéir au temps, s'il plaît maintenant aux nations d'avoir une représentation illusoire, ou, pour parler plus clairement, si le peuple veut la comédie, puisqu'il la paie, pourquoi ne pas la lui laisser jusqu'à ce qu'il s'en lasse, ou que l'avenir amène des changemens, qui du moins se feront à partir du point où l'on est aujourd'hui ?

Le grand art, comme je l'ai dit, est de savoir profiter de tout. Or cette forme de gouvernement mixte est déjà tempérée en France par la septennalité, surtout par les députés, qui doivent être âgés de quarante ans. De plus, les sociétés ayant en elles-mêmes un instinct conservateur qui sauve quelquefois des fautes, des accidens les plus graves, et même de tout ce qu'on semble faire à l'envi pour les détruire, il ne faut pas non plus ne voir que ce qu'il y a de mauvais dans

les choses; car, quand l'état est tranquille, cette façon de se régir a aussi ses beaux côtés, bien que je ne croye pas qu'il en fût de même pendant la guerre, ou si des troubles intérieurs venaient à éclater. Il est sûr, par exemple, sans rappeler que ledit gouvernement est une excellente machine à argent, que la liberté de la presse, et la façon de traiter les affaires en public, ou tout au moins de les y discuter, assurent aux nations une égide contre la brutalité du despotisme, en le forçant à se montrer sous des formes plus douces (car malheureusement il existe partout); et les constitutions, quelque bonnes qu'elles soient, ou même qu'on les suppose, ne sont que des toiles d'araignées où les puissans ne se prennent guère, et les rois presque jamais.

Une autre preuve néanmoins que ce gouvernement ne fait autant de prosélytes que parce qu'il plaît aux intrigans, est qu'on a toujours laissé dans l'oubli celui de la Suède, bien qu'il soit le seul avec lequel toutes les classes de la société jouissent autant que possible d'une véritable représentation. Car composé de quatre Chambres, qui chacune ont un vote pour l'émanation des lois, la noblesse, le clergé, le bourgeois, le paysan, ne peuvent siéger que dans celle qui leur appartient. Ainsi la classe industrielle de l'état possède la moitié du pouvoir législatif, dont les autres ne peuvent la dépouiller; ce qui serait si les nobles et les riches avaient la facilité d'intriguer pour entrer dans la Chambre des bourgeois, ou dans celle des paysans. Mais cette façon de se régir ne plaît pas tant

à l'imagination, parce qu'il est plus difficile de briller et de se donner en spectacle au public, en raison de ce que tout se fait avec plus d'ordre et de tranquillité, ce qui laisse peu de ressort aux intrigans. Cependant l'oubli dans lequel tous les peuples novateurs ont laissé la constitution suédoise, la plus sage de toutes, mais celle qui prête le moins aux brouillons, est la meilleure preuve que ce qu'ils font n'est guidé que par l'esprit de cabale et de trouble.

Malheureusement les écrivains se sont plus attachés à faire voir les nobles résultats de la liberté, qu'à bien définir la quantité que les hommes en peuvent obtenir; et, s'il est bon qu'un peuple ait ses représentans, à quoi sert une représentation corrompue? L'eau du fleuve est empoisonnée dans sa source. Au lieu d'un congrès de citoyens, on n'a qu'une assemblée dans laquelle le vœu du peuple est presque toujours contraire à l'opinion de ceux qui le représentent, cette espèce de constitution mixte, pour ne pas dire de monarchie bâtarde, qui jusqu'à présent a été plus louée qu'approfondie, ayant beaucoup d'analogie avec le gouvernement des empereurs romains, qui pouvaient tout avec un sénat corrompu, parce qu'il n'y avait aucun autre corps qui s'opposât à leur caprice.

De plus, cette forme de gouvernement est exposée à un genre de péril qui ne menace pas les autres, celui de tomber sous le despotisme sans s'altérer, et d'éprouver le joug affreux de la tyrannie sans perdre l'apparence d'un état libre; malheur d'autant plus

grand que, si partout ailleurs la crainte accompagne le pouvoir arbitraire, ici l'on se sert du nom des lois, et même de l'autorité des Chambres, pour opprimer la nation. Or, nul esclavage pire que celui qui se masque sous le voile de la liberté.

En outre, la corruption des électeurs, les brigues de ceux qui veulent être députés, et la représentation inégale des provinces, sont des inconvéniens préjudiciables dans cette espèce de gouvernement. L'habitude de se jouer de tout au nom des lois y sape une infinité de bienséances qui sont un frein dans les autres monarchies, où la force opprime moins que la fraude ne subjugue ici, parce qu'on n'y viole guère impunément la justice, ni le code de modération qui seul en fait l'appui. Tacite n'ignorait pas le côté faible des assemblées des Germains, et l'on connaît le tumulte des réunions chez presque tous les peuples du Nord anciennement, qui ressemblaient à celles du Champ-de-Mars chez les Français, dans lesquelles les affaires se réglaient devant les rois qui les présidaient. Qu'on ouvre l'histoire, c'est presque partout la même chose : et, bien que les assemblées ne se composent plus d'autant de monde, les concours nombreux, de quelque nature qu'ils soient, offrent toujours un grand inconvénient; mal qu'on sent plus qu'ailleurs dans les républiques, où la méchanceté se livrant à tout ce qu'elle peut imaginer pour fomenter des divisions, tandis qu'on n'obéit qu'à l'intérêt personnel (qu'on donne pour amour de la patrie), les êtres prudens fuient les assemblées, la plupart du temps composées

de têtes folles, qui se repaissent à l'envi de projets dangereux.

Ce qui précède montrant que la puissance est destinée à se voir plus ou moins partagée dans tous les états, je ne hasarde rien quand je dis que la balance en faveur de la couronne est en général moins préjudiciable que celle en faveur du peuple. Car dans une monarchie simple les factions et les révoltes ne sont guère que le résultat de l'oppression, tandis qu'en multipliant les ressorts d'un gouvernement on multiplie aussi ses vices, parce que chacun ne peut manquer d'y apporter les siens; et le seul maniement des affaires par un trop grand nombre de gens suffit pour tout bouleverser dans un état qui se rapproche de la démocratie, où il ne manque jamais d'esprits inquiets et turbulens qui ne sauraient vivre en repos. Bien qu'ils traitent les plus hautes questions de l'ordre social, qui ont embarrassé tant de grands génies, les tranchant aussi hardiment qu'Alexandre le nœud gordien, ils décident tout avec autant de confiance que s'ils sortaient de ce puits célèbre où l'on dit que se cache la vérité. Il n'y a point d'énigmes pour ces modernes Œdipes; et tout doit céder à leurs vues quand ils ont part à l'administration, pendant que lorsqu'ils sont sans emplois toute leur occupation est d'intriguer pour déplacer ceux qui sont à la tête des affaires, sans que, comme je l'ai dit, la justice ou l'amour de la patrie soit pour rien dans leur conduite.

En effet, on a beau vanter le patriotisme, l'intérêt

particulier a toujours plus de force dans le cœur de l'homme que son prétendu zèle pour le bien public, qui ne l'occupe tout au plus que par des raisonnemens abstraits quand il n'a rien de mieux à faire, se contentant de voir les choses comme elles devraient être, ou comme il les voudrait, pour former théoriquement mille vains projets, sans calculer l'impossibilité de les mettre en pratique, tandis que l'intérêt va toujours à ses fins d'une manière fixe, directement ou par des vues détournées, en s'efforçant de profiter de toutes les occasions. Or, les intrigans dégoûtés de leur état présent, soit que le désir funeste de la célébrité les pousse, ou qu'ils se bercent d'illusions et de chimères, suivent sans cesse le but qu'ils se proposent, armés de la nouveauté qu'ils prennent pour principe, et trop fréquemment de la subversion comme moyen. Ne voulant pas même savoir que la meilleure administration est celle qui laisse les peuples en paix, qui fomente en eux l'amour du travail, nourrit des sentimens de justice et de religion; celle qui est avare du sang des hommes, qui respecte le droit des citoyens, les familles et les propriétés; dans leur manie de gouverner, qui alors est la folie à la mode, sans considérer l'état des choses, ni la nature de leur patrie, la tête pleine de théories vagues dont ils font des applications fausses, et qu'ils tâchent d'accommoder à tous les pays, comme jadis le soulier de Théramène allait à tous les pieds, ils cherchent leur gloire dans le renversement de l'ordre social, avec des systèmes féroces qui, sous prétexte de corriger les

abus, foulent aux pieds la justice, oppriment l'innocence, et livrent tout à la désolation.

Loin de moi d'attaquer personne assurément. Toutefois, quand ce mal vient à affecter le corps qu'on regarde comme représentant de la nation, ce qui n'arrive que trop souvent dans les momens de crise, on sent les maux qui peuvent en résulter. Sans nul respect pour ces institutions primordiales qui sont à la fois la base et l'ornement des empires, les factieux errent en proie au charlatanisme qui croit améliorer les choses parce qu'il les change; et livrés à mille plans tour à tour prônés et rejetés, dans de vains discours où l'emphase des paroles est en raison du vide des idées, les lumières qu'ils répandent sont comme ces météores nocturnes qui ne servent que pour faire voir avec plus d'effroi les maux dont on est entouré, et qui éblouissent un moment pour exposer davantage aux précipices. Leurs futiles déclamations remplacent ces doctrines vitales qui sont la source de la vigueur des états; ils parlent sans cesse de réforme pour décréditer le gouvernement : et, sous prétexte que le pouvoir doit des concessions aux besoins des peuples ou aux progrès de la société, fomentant impunément ces révolutions morales, avant-coureurs de la ruine des empires, ils proposent des remèdes en donnant des conseils quand il n'est plus temps, uniquement afin d'instruire le public des fautes du ministère, et ont toujours soin de faire sonner bien haut le mot de liberté, pour être plus à même de semer le trouble quand il leur plaît.

Or, dans ces circonstances, les personnes prudentes se retirent des affaires, parce qu'elles savent que l'éloquence de la probité ne peut rien contre celle de la passion et de l'égoïsme. En effet, à quoi servent la conduite et la voix sincères de l'homme modéré, qui sans intrigues se tient à la vérité, contre les cris et les menées coupables de ceux qui poursuivent avec rage l'objet de leur fureur? Les sages ne pensent donc qu'au repos, tandis que les indiscrets qui oublient l'avenir, et ne voient que l'instant présent, se précipitent aveuglément dans des entreprises imprudentes, le fruit d'assemblées tumultuaires, où, les voix se comptant sans se peser, il est rare que ce ne soient les plus fous et les plus audacieux qui l'emportent.

C'est une chose malheureuse à dire : mais en général tant que durent les mouvemens populaires, ou même que les esprits fermentent, de quelque manière que ce soit, et quelle que puisse être la constitution d'un état, loin de jamais jouir d'aucune liberté, l'on est toujours esclave de la faction dominante.

On a beau répéter que les assemblées nationales entretiennent l'esprit public, en accoutumant les peuples à s'intéresser aux affaires, tel est leur but sans doute, mais quand se remplit-il? Ne faisant trop souvent qu'éveiller les passions, parce que l'esprit de parti ne peut manquer d'y régner, à peine est-il dans leur sein un individu qui pense aux vrais besoins de l'état : et, comme je l'observais tout à l'heure, l'intérêt particulier y devenant presque toujours le mobile de la conduite, quelque beaux que les discours pa-

raissent en apparence, on ne peut guère les comparer qu'au chant harmonieux des syrènes, qui cherchent à distraire pendant que le vaisseau de l'état est en proie aux écueils.

Enfin, de même que les finances sont en général le plus beau côté des gouvernemens mixtes, appelés aujourd'hui *représentatifs* (parce qu'une nation qui croit s'être taxée elle-même paie plus volontiers que celle qui pense qu'on lui arrache ce qu'elle donne, d'où je conclus qu'il est bon que les dépenses d'un état se disputent publiquement); le plus grand inconvénient desdits gouvernemens est que les intrigans ayant trop de ressort, et l'autorité qui réprime manquant parfois de vigueur, la fonction des soi-disant représentans du peuple, au lieu d'être une chose sacrée, devient un métier pour ceux qui résolus de se vendre au ministère cabalent afin qu'on les y nomme dans les provinces, ou pour les brouillons qui voulant également être députés les corrompent, et les égarent trop souvent par de mauvaises impressions, avec l'espoir de dominer au milieu des mécontentemens.

Car on a beau faire, au lieu d'un congrès de citoyens, comme je l'ai déjà dit, on n'a qu'une assemblée dans laquelle le vœu du peuple est presque toujours opposé à l'opinion de ceux qui le représentent : et selon les diverses phases plus ou moins tranquilles du gouvernement, tantôt ce n'est qu'un ramas de courtisans qui regardent les livrées de l'oppression comme les enseignes de la liberté; ou quand le parti contraire domine, c'est-à-dire que l'esprit de ré-

forme enfle sa voix, la Charte devient comme les livres de la sibylle, que chaque fécial interprétait à son gré; pendant que si le trouble règne, et que ceux qui le fomentent prennent le dessus, elle ne peut se comparer qu'à des cartes dans les mains d'un bon joueur. Tant qu'il y aura des passions parmi les hommes, ce sera toujours la même chose avec cette espèce de gouvernement, dont la prétendue liberté politique si vantée n'est guère qu'une fable de convention, adoptée par ceux qui gouvernent pour mieux tromper ceux qui obéissent.

Cependant on a déjà vu combien je suis loin de vouloir rien changer; recommandant seulement d'en tirer le meilleur parti possible, jusqu'à ce que le temps amène des améliorations, quoique l'esprit de trouble ait de si grands inconvéniens. Car il est sûr que cette fermentation continuelle dont je parlais, bien qu'elle soit d'abord revêtue de formes constitutionnelles, finit toujours par se tourner en séditions, aussitôt que les factieux ont l'occasion de jeter le masque, pour se livrer ouvertement à leurs projets. Et comme dans tous les pays il y a beaucoup plus de gens qui n'ont rien que d'individus qui possèdent quelque chose (ce qui est un levier continuel pour les brandons de discorde, et une cause éternelle de bouleversement dans tous les états); mieux vaut que les prérogatives de la couronne soient un peu plus étendues, que d'être en proie à de telles scènes d'anarchie qui ne peuvent finir que par la tyrannie, bien que d'un autre côté l'on voie aussi des révolu-

tions qui, malgré leurs horreurs, régénèrent le moral des peuples comme un orage purifie l'air, ou comme une belle végétation est le produit du plus sale engrais.

Un grand nombre également persuadés qu'un état est plus heureux, lorsque sourd aux droits du sang il ne connaît de distinction et de supériorité que celle des emplois, on se récrie aussi avec raison sur la noblesse dans les monarchies. La qualité propre de ce corps, dit-on, a toujours été de mépriser le peuple. Il se croit destiné à gouverner exclusivement, ôte l'union des citoyens, et qui pis est l'émulation. C'est un ordre privilégié qui corrompt insensiblement tout ce qu'il y a de bon dans l'état, lequel fleurit toujours plus en raison de ce que les services personnels y prévalent davantage.

Ces plaintes sans doute ne sont pas dénuées de fondement : et la noblesse ne pouvant tout au plus être que comme la flamme, qui se communique, mais s'éteint dès qu'elle manque d'aliment, pour peu qu'on voie combien les descendans parfois dégénèrent de leurs ancêtres, la prééminence de l'aristocratie de naissance ne peut manquer d'être préjudiciable aux nations. Étouffant la vertu dans son germe, elle arrête souvent l'essor du génie, dessèche les sources de l'état, borne les facultés des peuples, même les moyens des rois : et jamais nation n'a vu s'élever impunément au milieu d'elle des familles privilégiées par leurs droits ou leurs richesses, qui (parlant théoriquement) sont autant d'ennemis dans son sein, qu'il faut qu'elle combatte avant ceux du dehors.

Sans doute le mot *noble* qui signifiait ce qui est *notable*, et pas du tout un ordre de citoyens, était d'abord un office à vie ; et rien ne ressemble à la noblesse de l'Europe, excepté les Tartares qui semblent en avoir une faible image dans les races de leurs mirzas. Je ne discute donc pas si cette distinction doit être héréditaire ou non ; il y a trop d'argumens pour et contre. Je ne me prononce point davantage à l'égard de cette dignité, dont l'origine est obscure, bien que quelques-uns la regardent comme très-claire : mais je ne puis m'empêcher d'admirer le préjugé qui chez plus d'un peuple a fait de la noblesse un corps qui, sans autre patrimoine que l'honneur, n'avait de privilége que de se faire tuer pour la patrie ; ou, quand cela n'arrivait pas, d'autre bénéfice que d'être autant de Bélisaires à l'aumône pendant leur vieillesse.

Qu'on dise que les riches peuvent être dangereux, je le conçois, parce qu'ayant dans une main la corne d'abondance, leur influence peut leur mettre dans l'autre la foudre de Jupiter. Mais quant aux nobles, comme nobles seulement, ils ne peuvent ni bien ni mal. De plus, sans eux la monarchie est souvent une pure et absolue tyrannie. La noblesse tempère la majesté ; elle détourne également un peu les yeux du peuple du sang des rois.

Je suis loin de défendre en rien les priviléges de la noblesse ; mais je demande quel est le pays exempt de cet abus, ou d'autres à peu près semblables ? Si tout citoyen pouvait entrer dans le sénat de Sparte, ce petit peuple chez lequel tout était en commun ne

saurait servir d'exemple pour les autres; car quel état républicain n'a pas non plus ses nobles à sa manière, c'est-à-dire des familles distinguées, avec la différence que ces dernières ayant plus d'influence, elles sont souvent plus préjudiciables que celles des monarchies?

Loin de moi, dis-je, de jamais prôner aucune des classes privilégiées qui prétendant défendre le trône parce qu'elles l'entourent, le minent au contraire en le séparant du peuple, qui dès lors au lieu de sa force protectrice ne sent plus que son poids qui l'écrase, quand quelques individus seulement ayant une vigueur acquise aux dépens de la force générale, pendant que tous ne prennent point de part à la vie commune, un tel état souffre toujours plus ou moins victime de l'égoïsme actif de l'esprit de corps, et de de l'égoïsme passif du peuple malheureux. Cependant les rois ne peuvent rien à cet égard : car supposant même que, comme Fédor eut le bonheur de le faire en Russie, les circonstances leur permissent de détruire toutes les aristocraties de naissance, elles reviennent sans cesse d'elles-mêmes; et l'unique faculté du souverain, quand il trouve la noblesse déjà établie, est de réduire autant que possible ses prérogatives à devenir purement honorifiques, sans aucune partialité des lois en sa faveur. Toutefois, loin de la défendre en rien, je le répète, il semble conforme à l'esprit de la monarchie que l'éclat du trône, ne frappant pas directement les yeux du peuple, se répande d'abord sur la partie de la nation qui en est la plus

voisine, pour de là passer à ceux qui se trouvent entre la noblesse et la populace; enfin, qu'il ne parvienne à la dernière classe de la société qu'avec des rayons déjà réfléchis et tempérés, car le gouvernement royal est un édifice impossible à bâtir sans étages.

Tel est le véritable aspect sous lequel on doit envisager la noblesse dans les monarchies. Qu'elle n'y soit point une qualité exclusive, mais un corps éclatant, quoique sans aucun pouvoir; et qu'on l'y regarde comme un effet des lois d'opinion, favorisée par la nature du gouvernement, plutôt que comme une partie intégrante du corps politique. Il faut qu'elle serve d'ornement au trône, sans participer en rien à sa puissance; et tous les souverains qui ont visé au grand, jugeant que les distinctions qui ravalent les hommes ne peuvent manquer d'affaiblir les états par la jalousie, les divisions, la méfiance, l'esprit de trouble et la haine qu'elles répandent entre les diverses classes de la société, se sont toujours efforcés d'éviter ces abus, afin d'élever l'ame de leurs sujets. Par une conduite généreuse et hardie ennoblissant toute leur nation, ils s'efforcent ainsi de lui donner plus de dignité; tâchant de persuader à tous les individus que le mérite seul met quelque différence entre eux, pour encourager autant que possible les vertus et les talens, qui trop souvent sans cela sont des avantages inutiles, et même nuisibles dans les pays de priviléges.

C'est ainsi que, par une espèce de prodige, on voit sous quelques princes la majesté de l'empire unie à la liberté publique pour former un gouvernement

mixte, qui va même jusqu'à inspirer aux nations l'amour de la gloire et de la patrie; en leur donnant du courage, de la patience, de la sobriété, de la constance dans les travaux, et les qualités propres à faire de grandes choses, quand les souverains attentifs aux règles de la justice avec leurs sujets, et fidèles à ne pas s'écarter de celles que la nature prescrit pour le bonheur des états, sont les premiers à donner l'exemple, et se comportent plutôt en administrateurs qu'en maîtres de leurs peuples, comme ce fut le sort des Perses sous Cyrus, et des Macédoniens sous Alexandre et Philippe. Car il est un genre de despotisme extraordinaire qui, existant souvent pendant qu'une nation fait de grandes choses, donne de l'élévation aux esprits, de même que le despotisme ordinaire les avilit. C'est ainsi que les Espagnols sous Charles-Quint, les Anglais sous Cromwell, les Suédois sous Charles XII, et les Français pendant les dernières années de leur révolution, sentirent tour à tour qu'ils n'étaient pas faits pour être esclaves.

Ce qui précède offre une partie des inconvéniens de la monarchie héréditaire, une des belles constitutions établies parmi les hommes, et qui pour peu que l'état soit fixe, ou qu'il ait la moindre étendue, vaut infiniment mieux que celle qui est élective, dont les interrègnes sont toujours dangereux, et qui ne convient guère qu'aux petits peuples obligés de chercher leur agrandissement par le courage, la prudence et les vertus de ceux qui les gouvernent, sans être arrêtés dans le cours de leurs entreprises par les acci-

dens inhérens à l'ordre de succession. Car dans ce dernier les bons et les méchans princes dépendent du hasard, sans ajouter que les meilleurs s'y pervertissent souvent, parce que croyant la couronne un droit de naissance, ils considèrent le sceptre comme un héritage, et non comme un emploi, tandis que dans l'ordre électif on a l'expérience des sujets qu'on nomme; et quoique les hommes ne répondent pas toujours à leurs heureux commencemens, la prudence ne peut rien de plus que les juger par ce qu'on en connaît déjà. Mais le moment des élections est si fatal, qu'il contrebalance seul tous ces avantages par la façon dont il expose l'état à sa ruine, ou tout au moins à l'anarchie; raison pour laquelle la monarchie héréditaire est mille fois préférable, malgré l'observation juste qu'on pourrait peut-être faire ici, que le période le plus heureux pour le genre humain fut celui des empereurs choisis par adoption depuis Nerva jusqu'à Marc-Aurèle; car c'était le véritable temps de l'âge d'or, et probablement du seul âge d'or qui ait jamais existé, si ce n'est dans l'imagination des poëtes.

Le gouvernement aristocratique étant un de ceux dont les hommes s'occupent le moins, je n'en parlerai que pour dire qu'il se rencontre plus souvent qu'on ne pense sous un autre nom.

Quant à la démocratie, même ses plus zélés partisans ne peuvent nier que les idées qui la touchent ne soient beaucoup plus spécieuses que solides; et l'excès de la liberté n'est pas moins funeste que l'a-

bus de l'autorité. La nature humaine s'accommode mieux d'un état mitoyen. Je ne parle point ici des pays constitués comme la Hollande, dont le gouvernement était une pure oligarchie, puisque le peuple n'y prenait aucune part, non plus qu'au choix de ses députés, et que le stathouder avait plus d'autorité que beaucoup de rois. Je ne citerai pas non plus les républiques d'Italie, où les puissances législative, exécutrice, et la faculté de juger, c'est-à-dire tous les pouvoirs, étant réunis dans les mêmes mains, on était plus esclave que dans la monarchie la plus absolue. Mais je parle des états qu'on regarde comme les plus populaires.

Croire qu'une nation ait assez de lumières pour savoir ce qui lui convient, ou se gouverner elle-même, est une de ces idées dont on revient avec un peu de réflexion. C'est déjà beaucoup que de la supposer en état de choisir ses représentans dans certains cas; au moins c'est tout ce que je lui accorde. Sans doute le peuple est encore excellent pour juger à la longue de la conduite de ses rois, de celle des ministres; et, quand les factieux ne l'égarent point, il est même capable de distinguer le bien d'avec le mal, comme le prouvèrent les Athéniens en préférant l'avis d'Aristide à celui de Thémistocle. Mais chaque fois que le peuple veut agir, surtout diriger les affaires, plus ou moins semblable au serpent de la fable, dont la queue mécontente de suivre voulut aller devant à son tour, il marche follement, et se conduit en aveugle. Perdant la liberté dont il jouit,

dans l'instant qu'il croit mettre un terme à quelques oppressions, dont il tâche de se débarrasser par le tumulte ou la révolte, il voit la main qui peut le secourir sans voir celle qui l'enchaîne : et continuellement plus dupé par ceux qui l'égarent en le flattant, il s'estime heureux de recevoir une faible compensation pour la perte d'un bien réel ; toujours traité par les factieux comme le nègre l'est par le rusé marchand, qui ne lui donne que des bagatelles pour de l'or ou de l'ivoire.

C'est ainsi qu'en croyant adorer une vraie liberté dans les démocraties, on n'adore qu'une multitude de graves idoles qui tyrannisent. Tous s'imaginent commander; mais, ne faisant qu'obéir, on se précautionne contre la domination d'un seul, et l'on vit sans défiance sous celle de plusieurs. Chacun craint la tyrannie qui menace au dehors, et ne voit pas celle qu'il souffre au dedans. Si les sujets et même le premier magistrat des républiques en général réfléchissaient, ils verraient que nul despote ne pourrait les accabler de plus de chaînes que celles dont ils se chargent sous prétexte de veiller à défendre leur liberté, sans que loin d'en jouir aucun soit libre dans ses actions. Ils sont tous esclaves de leurs craintes, et le magistrat y est tyran de lui-même. En un mot, on peut dire des républiques qu'elles vivent sans maître, mais non point qu'elles sont libres; et tout ce qu'on y fait pour rompre les nœuds de l'esclavage ne sert qu'à les resserrer.

Or un régime si sujet aux commotions sera tou-

jours dangereux aux grands états, quoiqu'il pût être bon pour les petites républiques de la Grèce, qui certes excitent toujours avec raison l'étonnement et l'admiration; car, sans parler de leur génie qui brille encore dans les plus belles choses, il est sûr que cette poignée d'hommes vertueux devant laquelle échouèrent toutes les forces du grand roi est sans contredit ce que les annales du monde offrent de plus beau. Mais les mœurs et l'organisation de ces peuples, qui sacrifiaient tout à la liberté (leur unique affaire pendant leur époque brillante), ressemblaient trop peu aux gouvernemens de l'Europe moderne pour les y comparer. Malgré cela, personne n'ignore le pouvoir que les orateurs avaient sur eux, ainsi que ces capitaines qui abusèrent plus d'une fois de leur confiance pour les subjuguer. Et comme si leur destin eût également été d'être asservis par les inconvéniens de la licence, qu'ils préféraient à ceux d'une sujétion légitime, quoique souvent moindres, combien d'ambitieux ne virent-ils pas dont l'éloquence ne servait qu'à flatter les passions de la multitude, et qui corrompaient le peuple au point de lui faire contracter la férocité des tyrans, ou de le rendre forcené contre lui-même, en introduisant le despotisme au sein de la liberté!

Personne assurément n'est plus porté que moi en faveur de l'ancienne Grèce. Les exemples sublimes qu'elle a laissés, ses hauts souvenirs qui parlent tant à l'ame, l'espèce de charme répandu sur ce peuple, ses annales qui provoquent l'ivresse des illusions les plus séduisantes, son goût qui sut tout embellir avec

un éclat d'imagination qui n'est qu'à lui ; mon amour pour les beaux arts, enfin, et mon heureux séjour dans ce pays, où l'on dirait que les sens respirent la fraîcheur, et que l'ame reçoit une nouvelle vie, sont autant d'attraits puissans qui m'attacheront toujours à la Grèce. Néanmoins l'histoire de cette nation célèbre, quelque brillante et instructive qu'elle soit, est trop souvent l'histoire du crime et du malheur.

Tels sont quelques-uns des inconvéniens des républiques, où les passions ne voyant que leurs fins particulières, sans s'occuper si elles sont justes, se montrent toujours ardentes à fomenter les haines, et même souvent la tyrannie, tandis que ceux qui aiment véritablement la patrie sont réduits à s'éloigner des affaires. Les assemblées, je le répète, y sont le théâtre des intrigans, dont le jeu continuel est d'entretenir l'amour du peuple pour l'indépendance, son mépris pour les règles, et de l'enivrer de sa gloire ou de son pouvoir, en faisant croire qu'ils ont le bien public en vue, lorsqu'ils ne suivent que ce qui leur est individuellement utile. Aussi rien n'est-il stable dans ce gouvernement, qui s'use toujours vîte. Les lois, les principes, les institutions, tout y change avec une rapidité effrayante, pour obéir aux opinions qui se succèdent sans cesse dans cette mobilité continuelle, pendant laquelle les ambitieux ont l'air de presser le temps à l'envi pour en faire jaillir les révolutions et les malheurs. Car les brouillons s'armant des passions de la multitude, en même temps que la multitude s'arme de leurs idées séditieuses, ils ne font usage de

ce troc périlleux que pour détruire, sans presque jamais aviser aux moyens de rien édifier. Or il faut qu'un vaisseau périsse, quand chacun des matelots s'érige en pilote, et ne prend l'ordre que de son caprice.

Voilà pourquoi la démocratie travaille presque sans cesse au gouvernement d'un seul; et parce que le peuple donnant toujours dans les excès, et chacun étant libre de porter ses principes aussi loin que bon lui semble, au milieu de toutes ces orgies de nouvelles doctrines, et de ces saturnales révolutionnaires qui se succèdent continuellement, les troubles furieux éclairent enfin les générations malades; et, forçant pour ainsi dire l'anarchie à enfanter l'ordre dans son sein, pour peu qu'un despote se présente il devient d'autant plus facilement maître, qu'après tant de maux le peuple est heureux de se soumettre à tout. De plus, comme on l'a déjà dit avant moi, si l'état est petit, les républiques sont détruites par une force étrangère : au contraire, s'il est grand, elles se détruisent elles-mêmes par un vice intérieur. Le mal est dans la chose, rien n'y peut remédier.

De quelque manière qu'on s'y prenne, on rencontre donc toujours des inconvéniens, pendant lesquels il est de l'essence de la force politique de tendre à se réunir sur la tête d'un seul, ou de se diviser dans les mains de plusieurs : de façon que toutes les nations étant destinées à parcourir sans cesse les différentes nuances qui sont entre le plus haut point de la liberté et le dernier degré de la servitude, elles existent continuellement entre les deux écueils que je viens de

nommer, c'est-à-dire entre le despotisme et l'anarchie. Les passions du chef conduisent au premier; celles du peuple à la seconde, ou pour mieux dire à tous les deux. L'histoire entière n'est que le tableau de ces changemens perpétuels : et demander quel est le meilleur gouvernement, du monarchique, de l'aristocratique ou du démocratique, est la même chose que s'informer quelles sont les plus funestes passions, celles d'un roi, celles d'un sénat, ou celles de la multitude. Toutefois il est également de l'essence de ces trois espèces de gouvernement d'aller au mal par une pente insensible, et de ne remonter vers le bien qu'avec effort.

Cependant on se tromperait de croire qu'il soit un seul état qui appartienne uniquement et rigoureusement à quelqu'une des formes ci-dessus mentionnées, étant pour ainsi dire mi-nuancés les uns des autres, sans se ressembler quoiqu'analogues entre eux, et se trouvant modifiés par mille accidens, par les mœurs, les lois, les coutumes, même les préjugés. De plus, dans tous les pays, la constitution importe toujours moins que la sagesse de l'administration (idée consolante pour les peuples); car de mauvaises lois peuvent s'améliorer par les sages tempéramens d'un bon ministère, tandis que les plus parfaites produisent des effets contraires à ceux qu'en attendait le législateur, quand l'exécution en est confiée à des mains perverses ou inhabiles.

Le meilleur gouvernement est donc le mieux administré; celui où l'on flétrit le vice, où la vertu est

en honneur; et pourvu qu'il ne soit pas trop mauvais, je le répète, son essence contribue moins au bonheur d'un pays, que l'attention à veiller sur la façon dont on le régit; car, si la monarchie est sujette aux abus, les excès sont le propre des états républicains.

Mais combien le monde serait plus tranquille, si les peuples savaient que de quelque manière qu'ils soient gouvernés, par un ou par plusieurs, jamais l'administration d'aucun ne sera sans abus, ni tout à fait exempte de tyrannie. On a beau tracer le modèle d'une utopie parfaite, comment la mettre en pratique? Peut-être réussirait-elle avec des anges; mais on a affaire à des hommes. Le plus grand art se borne donc à tâcher autant que possible d'enchaîner tous les ordres de l'état au bien commun, ce qui s'obtient mieux en élevant les ames qu'en les ravalant; et la vraie liberté consiste bien moins à la chercher dans telle ou telle forme de gouvernement, qu'à savoir tirer parti de celui qu'un long usage et l'expérience ont approuvé, celui sous lequel on reçoit la justice, où l'on jouit avec sûreté de sa propriété, du repos, et où le bonheur public est assuré, réfléchissant que de quelque façon que ce soit il faut toujours obéir, et que la liberté n'est jamais plus en danger qu'au milieu des réformes et des innovations.

Cependant quelquefois l'amour des changemens prend tout à coup, et fond sur les hommes comme une épidémie. J'ai parcouru le globe, et j'ai vu tous les peuples mécontens. Ce qu'Horace dit des particuliers peut s'appliquer aux nations; nulle n'est satisfaite de

son sort. Mais que gagnent-elles à vouloir le changer? On croit améliorer son gouvernement, et l'on en prend un pire; sans parler des ambitieux, et même des brouillons, qui profitent toujours des temps de troubles pour tout bouleverser. Une fois que le désordre commence, il est difficile de prévoir où il s'arrêtera. L'état ressemble alors à ces terres trop remuées, qui, devenues incapables de solidité, croulent de toutes parts en creusant d'effroyables précipices: et les erreurs d'un faux zèle ne se manifestant pas moins en politique qu'à l'égard de quelques religions (pour lesquelles, dès qu'on est résolu de croire, l'absurdité même des doctrines augmente la foi), à peine le gouffre est-il ouvert, tous s'y précipitent à l'envi. Les révolutions, comme Saturne, ont beau dévorer leurs enfans, l'exemple ne corrige pas, et des générations entières deviennent leurs victimes, jusqu'à ce qu'après s'être bien tourmentés, et avoir fait le tour d'un cercle *rempli* de maux, les hommes enfin las du désordre se croient heureux de revenir au point d'où ils étaient partis. Car excepté les peuples qui recouvrent leur indépendance, en secouant le joug des nations qui les oppriment, il en est peu qui ne voulussent se voir après leurs troubles dans le même état qu'en les commençant.

Le meilleur est donc dans tous les pays, et presque dans tous les cas, de chercher à tirer parti de ce qui existe, sans jamais provoquer les révolutions, ou comme le recommandent tant d'écrivains politiques, qui ne calculent que théoriquement, saper l'édifice de fond en comble pour l'élever de nouveau. Car les

gouvernemens qu'on veut régénérer ressemblent malheureusement plus ou moins aux étables d'Augias. Or chacun ne pouvant que nettoyer petit à petit, on est encore heureux de balayer un coin en consultant le moment, et se reposant même sur le temps pour agir, parce qu'on ne trouve pas souvent un Hercule qui purifie tout en détournant le cours d'un fleuve.

D'ailleurs, tous les grands changemens troublent l'ordre d'un état, s'ils ne l'ébranlent jusque dans ses fondemens; et l'histoire n'offre guère que Lycurgue qui ait réussi dans ce genre. Mais qu'on voie l'étendue de Sparte, il n'est point une province de nos états modernes qui ne soit beaucoup plus considérable. Même le sage Solon, regardé par Cicéron comme le seul digne du nom de législateur, reconnaissait l'impossibilité d'obtenir de semblables résultats dans Athènes, et se contenta de lui donner les meilleures lois qu'elle fût capable de supporter. Les Grecs qui ont réformé des villes d'Italie ont été arrêtés par les mêmes considérations, quoique leurs spéculations s'appliquassent aux territoires les plus bornés. En effet, tout peuple qui commence une révolution avec l'espoir d'augmenter sa liberté, finit par retomber sous un plus dur esclavage quand il est sans vertus, et que sa moralité n'est pas saine et rigide.

Les livres ont beau être pleins de maximes, de rêves sublimes et remarquables par la raison, ce n'est pas toujours cette dernière qui conduit les hommes. De plus, je le répète, la théorie de la science de gouverner offre mille choses qu'il est impossible de

mettre en pratique ; et je ne citerai pour exemple que cette balance chimérique du pouvoir exécutif et du législatif, après laquelle tout le monde soupire comme si elle pouvait exister, et que l'un n'empiétât pas toujours sur l'autre. On raisonne d'une façon, et quand on veut agir on est forcé de le faire autrement. Les plus beaux plans sont détruits par l'instabilité des choses d'ici bas. En vain croirait-on conduire les hommes avec les calculs métaphysiques de Platon, et de tant d'autres philosophes, qui ne voyent jamais les choses qu'en théorie.

Quel que soit un gouvernement, il arrive des accidens qui en violent le principe. Or, une fois corrompu, les meilleures lois deviennent mauvaises, et se tournent contre lui. Mais tout est si bizarre en ce monde, qu'il n'est pas sans exemples qu'une seule qualité, ou même un préjugé quelconque, aient suffi chez plus d'un peuple pour remédier à ces maux, pendant que d'autres fois, par une des contradictions perpétuelles de l'esprit humain, la loi faite pour nous rendre plus justes ne sert qu'à nous rendre plus coupables. Que dis-je? On voit même des erreurs qui paraissent si douces qu'on n'en veut point guérir ; et malheureusement il en est des nations comme des individus quant au bonheur, l'imagination fait beau coup. Tel état mal gouverné croit l'être bien et vit heureux, tandis que tel autre qui l'est mieux se désole, uniquement parce qu'il ne l'est pas selon ses désirs, et, soupirant après le changement, se précipite vers sa ruine.

En outre, revenant aux casualités des nations, sans parler de l'amour de la patrie, capable seul de corriger les plus grands maux, et des lois qui, par des raisons différentes, ne s'exécutent dans aucun pays, il est mille hasards, mille choses qui influent sur les peuples. Qui, par exemple, osera dire que l'empire romain aurait duré si long-temps, s'il avait eu quelques souverains de plus comme Néron, ou qu'il ne se fût prolongé davantage avec un grand nombre tels que les Antonins? Un moment peut renverser l'état qui semble le plus solidement établi, de même qu'un homme de génie le rasseoir sur ses bases. Pour voir combien la puissance, la considération, les mœurs, l'esprit d'une nation, en un mot, dépendent souvent d'un seul homme, sans en citer mille autres exemples, qu'on examine seulement la France à la mort d'Henri IV, quand la régence fut dévolue à Marie de Médicis.

La fortune se joue des empires comme des particuliers; et n'étant pas moins en proie à la fatalité que les humains, les états sont comme eux entraînés par des accessoires sans nombre, surtout par les goûts et les passions de ceux qui les dirigent. Que le peuple soit heureux, voilà l'essentiel. Malheureusement le bien se voit plus facilement qu'on ne l'exécute; et les évènemens en amenant presque toujours d'autres auxquels on ne s'attendait pas, de même qu'un inconvénient en fait naître de nouveaux, souvent les fautes de ceux qui gouvernent ne sont que le résultat de leur situation. Car rien ne peut échapper à l'empire

des circonstances, elles commandent toujours aux principes; et, sans rappeler combien fréquemment les plus obscurs incidens décident le dénouement des plus grandes affaires, une mesure employée à contre-temps suffit pour ruiner une nation, comme pour bouleverser la terre il ne faut qu'une étincelle qui prenne flamme dans son sein.

En effet, on se met souvent l'esprit à la torture pour découvrir les causes des grands évènemens, et de la ruine des états les plus florissans; rien n'est plus simple, plus naturel, même plus méprisable, et quelquefois plus bizarre, que les ressorts cachés qui dirigent ce qu'on voit de plus remarquable sur la terre. Une coquette qui se fit enlever par un jeune prince dont elle était amoureuse, et la crédulité de son mari, qui s'imagina qu'elle avait été ravie de force, armèrent la Grèce pour la ruine du royaume florissant de Priam. Avec un peu moins d'âcreté dans le sang d'Henri VIII, le pape verrait peut-être encore l'Angleterre sous son obéissance : et un médecin grec qui désirait revoir son pays pendant qu'il était près de la femme de Xercès, l'ayant engagée à une expédition contre la Grèce (qu'elle persuada ensuite à son mari parce, disait-elle, qu'il lui fallait des esclaves d'Athènes pour la servir), fut cause du plus prodigieux armement dont les annales des hommes fassent mention.

Ce monde est une vaste machine où les plus grandes roues sont mises en mouvement par d'autres si petites qu'elles sont à peine perceptibles aux yeux les plus fins; et les évènemens importans sur lesquels on rai-

sonne, en prodiguant l'éloge ou le blâme sur ceux qui en sont les visibles auteurs, dépendent presque toujours de ressorts cachés mis en œuvre par l'intérêt, l'amour, l'envie, et d'autres passions secrètes qu'on ne connaît pas. Richelieu paraissait en être persuadé, quand, pensant aux intrigues qu'on pouvait ourdir contre lui dans le cabinet de Louis XIII, il disait que huit ou dix pieds de terre l'embarrassaient plus que toute l'Europe.

Cependant je suis loin, par ce qui précède, de vouloir engager les peuples à l'indolence, ou de leur prêcher en rien un servile abattement. Et sans chercher à prescrire la meilleure forme de se régir, ce qui serait renouveler la question du banquet des sept sages (car pour les choses les plus importantes, quoique bien vieux, le monde en est encore aux essais), il est toutefois des moyens pour reconnaître un bon gouvernement. Le préférable est celui qui fait le bonheur du plus grand nombre d'individus, celui où la justice se répartit avec le plus d'impartialité à tout le monde, où tous les sujets ont le même droit à la protection, la même part aux charges publiques, aux sacrifices, aux récompenses; celui qui conduit les hommes de la façon qui convient le plus à leurs qualités naturelles et à leurs inclinations, en suivant la grande loi du bien public, qui, dans tous les cas, doit commander aux princes d'une manière aussi absolue, que les princes à ceux qui leur sont soumis.

Règle générale : quand la population augmente, que les peuples obéissent aux lois, que leur industrie

prospère, qu'ils sont unis au dedans, et respectés au dehors, on peut conclure que les affaires sont conduites par des personnes vertueuses qui ont de l'expérience et de l'habileté : tandis qu'au contraire si l'on voit un esprit général de méfiance et de mécontentement, l'agriculture et le commerce qui déchoient, les dissensions qui s'élèvent, et le manque de respect de la part des pouvoirs étrangers, on doit en inférer que le gouvernement est faible ou corrompu. En un mot, le meilleur thermomètre politique pour juger d'un état est de voir combien il s'éloigne des maximes des bons économistes, qui ne veulent pas qu'il y ait un pied de terre sans culture, un écu sans circulation, ni un individu sans travail.

Venant maintenant à la façon dont celui qui gouverne doit se conduire en général, je commencerai par dire qu'un des points les plus essentiels pour lui est de chercher à bien s'entourer. Car tout ayant ses ramifications secrètes ici-bas, où les choses sont enchaînées entre elles par des rapports cachés, mille maux naissent d'un seul mal, comme mille biens d'un seul bien. Or, sous un prince environné de méchans, les personnes employées en sous ordre par celles qui l'approchent leur ressemblant généralement, cela s'étend sur la masse du peuple. Mais si le souverain est assez heureux pour avoir près de lui trois ou quatre individus seulement d'une sagesse et d'une bonté constantes, ils procurent bientôt d'autres personnes semblables pour remplir les places inférieures. Car nos liaisons en général sont avec des gens dont les

sentimens ont quelque rapport avec les nôtres, et ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent guère être ensemble sans qu'elle cimente leurs liens.

Par les bons auxquels un roi se confie il influe donc beaucoup plus qu'on ne pense sur ses sujets, parmi lesquels il n'est jamais possible qu'il puisse tout discerner lui-même. Or, je le répète, bien s'entourer est le meilleur moyen de ne point errer. J'ajouterai plus. Pour peu qu'un prince ait de talent, il doit chercher à tirer parti de ceux qui l'approchent, pour remédier à ses défauts. Par exemple, se croit-il enclin à la dureté? Qu'il ait soin de n'avoir près de lui que des personnes d'un abord agréable; car on est souvent aimé ou haï pour ses entours, et la plupart des hommes sont assez disposés à ne pas voir le manque de procédés d'un souverain, si ceux qui l'accompagnent sont attentifs à les en dédommager par leur politesse et leur bonne grace. Toutefois que le prince ait soin de ne pas obéir au défaut dont je viens de parler. Son excès peut devenir funeste; et l'obéissance est déjà assez onéreuse d'elle-même, pour que celui qui gouverne n'y joigne pas encore la dureté, qui dès lors est une lime sourde dont la plupart des hommes se servent pour rompre tous les liens de soumission et d'attachement.

Les rois doivent d'autant plus souvent faire comparaison de leur état présent avec le passé, qu'on aime parfois à oublier ce qu'on a été, pour n'avoir point à se reprocher ce qu'on est. Presque tous sont attentifs au commencement de leur règne, et se négligent en-

suite. Presque tous ont de l'élévation en montant sur le trône, mais bientôt se laissent abattre sous le poids des affaires; ou, s'en trouvant détournés par les plaisirs, ils oublient leurs devoirs, et la gloire qu'ils commençaient à acquérir s'évanouit. Tacite remarque combien l'empire avait changé Tibère. L'habitude du commandement engendre l'orgueil, qui généralement fait haïr. Beaucoup de rois ceignent la couronne avec les meilleures intentions, et pleins de modestie; mais ils rencontrent des ministres flatteurs qui les corrompent, et leur apprennent à agir avec injustice en devenant plus hardis, comme on le remarqua dans Vespasien. Que non seulement les princes comparent leurs actions en différens temps, mais qu'ils les rapprochent des traits héroïques qu'offre l'histoire, et surtout de ceux de leurs ancêtres. Car, de même qu'un arbre chargé de trophées n'en est pas moins un simple tronc, avec cette différence que ce qui était une gloire pour les autres n'est plus qu'un poids pour lui, les belles actions des prédécesseurs ne sont qu'infamie pour celui qui ne les imite pas.

Le silence et la prudence sont deux des principaux instrumens de l'art de régner; et l'esprit de modération doit toujours être celui d'un souverain comme celui d'un législateur. Une bonne réputation est la chose qu'il importe le plus aux rois d'établir : car de même qu'une colonne se soutient par son propre poids, mais que pour peu qu'elle penche d'un côté bientôt elle tombe d'autant plus promptement que sa pesanteur était plus grande, ainsi les empires se maintiennent par

leur propre puissance et la réputation du prince. Dès qu'ils perdent ces deux points d'appui, surtout le dernier, ils commencent à déchoir; et loin qu'alors leur pouvoir les soutienne en rien, plus il est grand plus il hâte leur chute.

Il est malheureusement à remarquer qu'un seul fait peut détruire la réputation, quand il en faut mille pour l'établir. C'est une fleur délicate qui se fane au moindre vent. On ne saurait ôter une tache sans qu'il en reste quelque marque; de même la mauvaise opinion ne s'efface jamais entièrement. Rien n'est si précieux au prince qu'une bonne réputation. La perte de ses états lui serait moins funeste que celle d'une louable renommée, sans laquelle il s'efforcerait en vain de chercher à les recouvrer. Les provinces romaines, fidèles sous César et sous Auguste, empereurs généralement estimés, se soulevèrent pendant le règne de Galba, méprisé comme un prince indolent.

La naissance la plus illustre et de vastes domaines ne suffisent pas pour maintenir la réputation, si d'autres qualités personnelles, le courage et la vertu ne les accompagnent; de même que ce ne sont pas les ornemens qu'on peut mettre autour d'un diamant qui lui donnent du prix, mais sa valeur intrinsèque. La majesté d'un roi n'a de lustre que par le respect, qui naît ordinairement de l'admiration et de la crainte, lesquelles engendrent l'obéissance, qui, lorsque le trône ne saurait se soutenir de lui-même, dès qu'elle vient à manquer, fait de la pourpre un objet de risée

plutôt que de vénération. Les pieds avec leur faible base seraient dans l'impossibilité de supporter le corps humain, sans les esprits vitaux et la chaleur naturelle. Or qu'est-ce que la réputation, si non ces mêmes esprits, pour ne pas dire une flamme qui donne de l'éclat au sceptre, en circulant dans l'opinion puplique? Le prince ne saurait donc assez veiller sur toutes ses actions, pour qu'elles contribuent à la lui concilier.

La réputation des rois naît de diverses causes. Les unes tiennent à leur personne, les autres à leurs états. Celles qui se rattachent à la personne proviennent du corps ou de l'esprit. Du corps, quand le prince a un beau physique, qu'il représente bien, et mêle à tout ce qu'il fait une affabilité qui ne lui laisse rien perdre de sa majesté; quoique souvent les qualités de l'ame corrigent un extérieur moins agréable. C'est un fait singulier que quand Henri III fut élu roi de Pologne, malgré la gloire qu'il s'était acquise aux batailles de Jarnac et de Moncontour, les ambassadeurs qui lui en apportèrent le décret dirent qu'il le devait à sa prestance.

De même, le soin qu'un prince met à se bien vêtir lui attire le respect et l'admiration : le peuple, qui ne consulte pas moins son cœur avec ses yeux qu'avec son esprit, s'attache volontiers aux dehors. Alexandre Sévère disait que *c'est la vertu, le courage, et non la magnificence extérieure, qui donnent du poids et de la dignité aux souverains*. Sans doute il avait raison, et les rois ne peuvent assez tâcher de les ob-

tenir. Cependant la somptuosité de la cour, la noblesse qui entoure le monarque, la splendeur de sa famille, l'éclat des gardes, la magnificence des équipages et de l'apparat public (bien que je ne les recommande point), accréditent également le pouvoir en donnant du relief à la majesté; car, sans faire l'éloge du luxe, les dépenses d'ostentation sont quelquefois utiles aux gens en place, elles attirent le respect de la multitude.

Il semble qu'on soit moins soigneux de ces choses aujourd'hui. Je ne dirai point si c'est à tort; mais l'auguste appareil de la puissance royale en impose aux sujets. Il faut que les marques de cette dignité leur soient des choses sacrées. Le trône, le sceptre, la couronne, le diadême, la robe de pourpre, doivent frapper leur imagination. Quand ces signes magiques ne sont point assez respectés, la majesté s'efface insensiblement de tous les cœurs; et les souverains, supposant qu'ils le soient encore, ont besoin de plus de soldats pour se faire obéir.

Mais les vertus et les grandes qualités des rois sont ce qui contribue le plus à leur réputation. Qu'on en découvre seulement une, soit dans la paix ou dans la guerre, elle supplée aux autres pour peu qu'ils gouvernent par eux-mêmes, fût-ce sans une capacité marquée; car, quelle que soit la théorie d'une monarchie, l'état marche toujours plus ou moins vers sa dissolution, quand le chef abandonne les affaires aux ministres. La résolution qu'un souverain prend à temps sans conseil, un exemple qu'il fait à propos, ou tout autre acte juste d'autorité, inspirent à ses sujets la crainte et

le respect. La constance dans la prospérité comme dans l'adversité lui attire également l'admiration : le peuple croit qu'il est quelque chose de surnaturel, et même quelque chose de divin, dans celui que les biens et les maux ne peuvent émouvoir.

Cependant quelles que soient les qualités d'un prince, elles ne suffisent jamais pour maintenir sa réputation, quand sa famille ou sa cour sont divisées. L'estime qu'on a pour sa personne dépend en partie de leur union ; et c'est un point essentiel que de bien conduire les choses domestiques. On gouverne plus facilement une province que l'intérieur d'un palais, soit parce qu'on en méprise le soin pour s'occuper d'objets plus importans, ou que les affections en empêchent; soit parce qu'on manque de fermeté à cet égard, que la négligence et ceux qui environnent s'y opposent, ou même qu'ils trompent de façon qu'on n'ait plus assez de jugement pour appliquer aux maux le remède qui leur convient. Tacite n'a pas loué sans raison Agricola de ce qu'il n'avait jamais permis à ceux qui l'entouraient de se mêler d'affaires. Beaucoup de princes ont su régir leurs états, mais peu leur intérieur. On a pendant un temps fait l'éloge de Tibère pour la modestie de ses entours ; et Galba, qui n'était point méchant, s'est perdu par les intrigues de son palais, où il n'y avait pas moins de désordre que sous Néron. Sa femme Agrippine, ses affranchis et ses autres domestiques, le faisaient haïr par leurs exactions qu'il ignorait, et dont il ne recevait rien, car il était intègre par lui-même et avait montré le désintéresse-

ment le plus exemplaire dans les provinces qu'il avait gouvernées avant d'être empereur.

De même que le mauvais air renfermé dans une simple boîte suffit pour infecter une maison, et que cette contagion se répand ensuite dans toute une ville, ainsi les intrigues de cabinet remplissent souvent les cours des princes, dont la faiblesse avec leurs entours allume l'esprit de sédition, qui porte l'anarchie dans tout un royaume. En effet, comment être aimé quand ceux qui sont auprès de soi volent, commandent, prévariquent, révoltent par leur orgueil et leurs excès? On juge du prince par les vertus ou les vices des courtisans, qui font sa bonne ou sa mauvaise réputation, et qui pour peu qu'ils sachent leur métier non seulement lui dissimulent ses fautes, mais souvent les lui représentent comme de belles actions, en le portant même à s'admirer par la façon dont ils en parlent. Néanmoins les rois sont hommes comme les autres dans leur palais; et, bien que l'éloignement aide à les faire croire plus grands parce qu'il cache leurs faiblesses, si ceux qui les entourent sont assez imprudens pour ne point garder le secret sur ce qui se passe dans leur intérieur, bientôt le peuple en étant instruit perd tout respect à leur égard.

De même, pour que la renommée d'un prince se soutienne sans altération, il est important que la prudence ne lui laisse rien hasarder au-dessus de son pouvoir. Sa puissance paraît presque infinie, lorsqu'il ne s'engage dans aucune guerre dont il ne vienne à bout, et qu'il n'exige rien que de licite de ses sujets,

pour ne les pas voir dans le cas de désobéir. Car ce qu'un souverain entreprend sans réussir est une honte pour lui, et devient souvent un mal qui fomente l'audace des peuples.

Cependant un roi peut être malheureux avec les plus nobles qualités. En effet, n'est-il pas toujours forcé de partir d'un point qui ne dépend pas de lui? Sans aucun moyen de corriger le passé, ni de trouver ses états comme il les voudrait, un souverain les prend nécessairement comme ils sont. Or que de fois, loin de rencontrer son empire florissant, ni même d'avoir la faculté d'en pallier les abus, un prince le trouve-t-il énervé par les suites du luxe, gémissant victime des conquêtes, ou rempli de sujets qui, tourmentés par le désir des changemens, s'abandonnent à la folie des nouveautés! J'ai déjà dit que la fortune se rit de tout; les succès dépendent souvent des temps. On demandait à Denys le jeune, comment son père, qui n'était qu'un simple particulier, avait acquis la domination de Syracuse, tandis que lui fils d'un homme si puissant n'avait pu la conserver après en avoir hérité? *Parce, dit-il, que mon père vint aux affaires quand on haïssait le gouvernement populaire, et moi quand le pouvoir suprême était envié.*

Plût au Ciel que la nature eût ôté l'aiguillon aux rois des hommes, comme elle l'a fait à la reine des abeilles! Toutefois, le peuple aveuglé sur ses défauts a continuellement le microscope en main pour voir ceux de ses chefs, attribuant ses maux à leur peu de

capacité plutôt qu'à son manque de vertu ; de même qu'un gouvernement qui ne sait pas se concilier l'esprit public, ni faire le bonheur d'une nation, se plaint de son ingratitude, et de l'injustice du sort. Cependant, ainsi qu'il y a des rois qui ignorent l'art de gouverner, il est indubitablement des peuples qui ne peuvent pas être gouvernés. C'est surtout le cas, lorsqu'ils s'égarent tellement dans de vaines théories qu'ils ne savent plus à quoi se tenir : car, au milieu de ces changemens perpétuels, l'état est semblable à un malade qui, souffrant dans son lit, cherche une autre position ; puis cette nouvelle ne le soulageant pas il en prend une différente, se retourne encore, et le fait de cent manières, sans jamais cesser de se plaindre, ni d'être tourmenté.

Or que peut le meilleur roi, quand suivant le torrent de ses passions le peuple se laisse tomber de l'ordre dans l'anarchie, de l'activité dans la mollesse, du patriotisme dans l'égoïsme, de la pureté des mœurs dans la corruption ; quand l'amour de l'argent empoisonnant tous les individus confond trop tous les rangs ; quand le goût du luxe, des théâtres, celui des lectures frivoles et licencieuses, devenu trop populaire, éveille dans les classes inférieures toutes les prétentions de la vanité, et semble ne les polir que pour les corrompre ; quand la nation étant dans un état de convulsion perpétuelle, et se tourmentant en mille sens différens, la société se lasse de tout avec impatience au milieu de ce malaise politique général ; enfin, quand il y a dans les cœurs un tel avilisse-

ment que l'on ne comprend plus aucun sentiment noble; et, pour tout dire en un mot, quand le siècle est assez malade pour que ce qui passait pour vice se métamorphose en mœurs?

Hélas! je le répète, quand une nation arrive à ce point, quelque bon que soit son gouvernement, ne s'épuiserait-il pas vainement en efforts pénibles et superflus, pour lui faire de nouveau gravir cette hauteur morale d'où l'on descend avec tant de vitesse, et qu'il est si rare et si difficile de remonter? Les peuples alors ne peuvent donc plus jouir de la grâce signalée d'avoir un bon roi. Car ils sont injustes, et méritent des princes injustes. Ils sont avares, égoïstes, et ceux qui les gouvernent le deviennent. Ils abusent de l'abondance et de la paix, et leur ingratitude est punie par des guerres et des tributs qui les accablent. Ils sont ennemis de la vertu, et les princes ne la connaissent point, ou la méprisent. Indifférens au bien public, ils ne pensent qu'à leurs intérêts; et les rois les imitant croient que le bien public et leur intérêt sont opposés.

Voilà, dis-je, comment il est des gouvernemens qui, quoique bons en eux-mêmes, sont tellement la proie des circonstances, que rien ne leur réussit. Et à moins qu'un génie supérieur ne guide le prince qui lors de son avènement au trône, voyant ses états en désordre, veut user de remèdes violens pour remettre les lois en vigueur, éteindre les dissensions, et rasseoir le gouvernement sur ses bases, quelque bonne intention qu'il puisse avoir, s'il ne succombe, il est

toujours sûr de la haine. Il est difficile de régner sur les ruines d'un empire, on est trop en proie aux vents qui soufflent de tous côtés : et, loin de jamais pouvoir beaucoup, celui qui préside à un naufrage est heureux de sauver quelques débris.

Il n'est donc pas inutile de faire une remarque, qui cependant ne doit point décourager ceux qui sont destinés à gouverner, c'est que malheureusement la perfection d'un roi dépend souvent de ses sujets ; car chez une nation corrompue tout attaque la vertu du prince sans que rien la défende, tandis qu'un peuple vertueux lui sert de modèle, et même de reproche. Je ne citerai point à cet égard d'exemples modernes, qui pour être trop frappans seraient peut-être déplacés ; d'ailleurs ceux qui servent à corriger, comme des apologues, valant toujours mieux, je me contenterai de rappeler les inclinations efféminées des voluptueux Assyriens, qui se communiquant à leurs rois en firent des sardanapales pendant long-temps. Les Perses, également adonnés à tous les vices, et à des dépenses excessives, inoculaient ces maux à leurs souverains. Au contraire, les Spartiates, sobres, prudens et courageux, excitaient leurs rois à la vertu par les exemples qu'ils leur en donnaient ; de même que les Macédoniens qui, économes et réglés, eurent des princes ennemis du faste, et pleins de grandeur d'ame.

On ne doit donc pas s'étonner s'il est des gouvernemens qui, comme je le disais tout à l'heure, quoique bons en eux-mêmes, sont tellement la proie

des circonstances, que rien ne leur réussit. Car les états, comme le corps humain, avec les principes de la vie en ayant d'autres de destruction, qui commencent à se manifester à un certain période, et gâtent insensiblement la machine, quel homme pourrait se flatter de bien régner quand elle est tout à fait sans vigueur, et que les organes du corps politique étant usés tout concourt à sa décomposition?

Les sociétés ne pouvant subsister qu'en vertu d'un seul principe, et par l'accord qui existe entre leurs parties pour les faire toutes tendre à un centre commun, et servir à une même fin, elles se détruisent quand ces mêmes parties qui les composent, n'agissant plus vers le même but, ne peuvent plus concourir au bien général, c'est-à-dire à la conservation de leur existence. C'est ainsi que les peuples périssent par l'égoïsme politique; car quand la chute de l'esprit public éteint l'amour de la patrie chez une nation, quoiqu'elle puisse encore traîner sa durée tant que l'esprit de famille y conserve quelque moralité, l'état ayant comme perdu son ciment, l'égoïsme le plus absolu finit par étouffer tous les restes de sentimens généreux. Et les familles isolées, ne pouvant se défendre seules, tombent dans le malheur, parce que partout où cesse la vertu publique bientôt on ne voit plus de vertus privées. D'ailleurs, l'esprit de famille et la puissance paternelle, cette grande garantie des mœurs, se relâchent toujours pour un état dans la même proportion que son lien social. Or, lorsqu'on est à ce dernier degré de corruption, où il n'existe plus

d'intérêt général, l'égoïsme politique divise tout ce que le génie du législateur avait uni.

Quand un peuple en est réduit à cet état, il est clair que dans l'impossibilité de soutenir le poids d'un édifice prêt à tomber, celui qui essaie d'en être l'appui se trouve accablé, trop heureux s'il n'est écrasé sous sa chute. Sans donc avoir aucun moyen d'enchaîner les évènemens, quelque parfait qu'un monarque soit alors, bien que ses sujets qui se font eux-mêmes tout le mal ne devraient pas plus s'en plaindre qu'un suicide de sa blessure, ils ne manquent jamais d'attribuer au souverain des malheurs qu'ils ne doivent qu'à eux seuls, quand, ainsi que le plus habile pilote obéit forcément au roulis du vaisseau, loin que le chef de l'état soit maître de sa conduite, il est souvent obligé de céder à l'opinion générale, en suivant le mouvement auquel elle le soumet : car, comme il ne peut employer que des individus pris dans le peuple, de même qu'un corps composé garde en soi la nature des objets qui le composent, les gouvernemens se ressentent toujours plus ou moins des qualités des nations.

Enfin, revenant à la bonne réputation des rois, leur gloire s'augmente surtout par la manière dont ils font prospérer leurs sujets, et par la juste protection qu'ils accordent aux sciences et aux arts. C'est là ce qui, répandant leur nom dans l'univers, les fait respecter de toutes les nations, ce qui rend leur gouvernement admirable même pour leurs ennemis, ce qui attire dans leurs états les étrangers qui les parcourent

pour s'instruire, et qui lorsqu'ils retournent dans leurs foyers ne se lassent point de parler des talens du prince qu'ils ont vu sur le trône, des ministres qui favorisent ses intentions, des hommes instruits qu'ils ont rencontrés, et du bonheur des peuples sur lesquels règne un tel souverain. Que les princes aient donc toujours soin qu'on vive chez eux sous de bonnes lois qui s'observent, que les magistrats rendent fidèlement la justice, que l'abondance règne, que les armes soient en honneur, que l'éducation de la jeunesse ait le soin qu'elle exige; en un mot que, tout s'y trouvant dans une parfaite harmonie, le peuple soit persuadé que le bonheur dont il jouit est le résultat des soins de son chef; car, dès qu'il croit n'en avoir pas besoin, il n'en fait jamais beaucoup de cas. L'inondation du Nil assurant la fertilité des champs en Egypte, l'agriculteur n'y regarde point le ciel, et s'occupe peu des nuages.

Quelquefois un prince est aimé pour sa bonté, et méprisé pour son insuffisance. Le respect ne naît point de l'amour, mais de l'admiration. Celui qui ayant assez de fermeté pour se faire craindre peut aussi se faire aimer, et qui sachant être sévère montre de la clémence, est bientôt l'idole du public, qui n'attribue qu'à la mollesse et à l'ignorance la douceur de celui qui n'a aucune qualité pour gouverner. Les talens et les vertus effacent bien des choses dans un souverain. Ils frappent tellement qu'on n'oserait même parler de ses vices. Une grande réputation est souvent le meilleur bouclier contre la haine.

Un roi doit sans cesse avoir présent à l'esprit que sa grandeur et son pouvoir ne résident point en lui, mais dans la volonté de ses sujets. Toutefois, pour qu'on le respecte en même temps qu'on l'aime, il faut qu'il joigne la sévérité à la bonté. Qu'il étudie donc l'art de se faire aimer et craindre à la fois. Qu'on l'aime comme celui qui veille à la conservation du public, et qu'on le craigne comme l'ame de la loi. Qu'on l'aime parce qu'il récompense, qu'on le craigne parce qu'il punit, qu'on le chérisse parce qu'il est sourd à la flatterie, qu'on le redoute parce qu'il ne permet aucune liberté hors de propos. Enfin, étant nécessaire que les bons l'aiment, que les méchans le craignent, et que tous l'estiment, qu'il obtienne l'amour par sa douceur, et le respect par son autorité.

Les penchans des princes doivent rarement guider leurs actions, comme je l'ai déjà dit, mais les maximes d'état. Les inclinations même les plus communes parmi leurs sujets ne s'accordent point avec la majesté. Le roi doit être l'homme de tous plutôt qu'un simple individu. Il faut que l'art le dirige, non son caractère. Ses manières doivent être plus politiques que naturelles, ses désirs avoir plutôt leur source dans le cœur de ses peuples que dans le sien; et si les particuliers peuvent se conduire selon leur goût, les souverains sont obligés de le faire selon l'utilité publique. C'est fausseté chez un simple individu de dissimuler ses passions; la raison d'état le commande aux princes.

Celui qui gouverne doit changer d'air et de visage à tout moment; doux, sévère, clément, économe ou

libéral dans la même heure, selon la diversité des cas. Dans chaque affaire, en tous temps, et avec quelque individu qu'il traite, il faut qu'il varie sans cesse de nature, et soit toujours différent de lui-même. Le bon prince est maître de lui pour le bien de ses sujets. Ne peut-il vaincre ni déguiser ses penchans naturels; il se conduit d'une manière trop uniforme, et qui fait connaître ses véritables intentions. Or dès lors il agit d'une façon opposée à celle que prescrit un des principes les plus essentiels de la politique, varier ses actions pour aller plus sûrement à son but sans qu'on s'en aperçoive. D'un autre côté cependant, l'égalité de conduite est nécessaire à celui qui gouverne, comme la preuve d'un jugement rassis et prudent; car, s'il se livre par boutades à ses faveurs ou à ses dédains, on le craindra peut-être, mais il ne sera point estimé.

La vraie force d'ame est moins de vaincre dans les batailles, que de dompter ses passions. Le pouvoir et la supériorité rendant les rois orgueilleux, ce vice a renversé plus de trônes que les armes; et moins de têtes couronnées ont dû leur perte à autrui qu'à elles-mêmes. Plus celui qui gouverne est élevé, plus il doit être modeste. La modestie qui couvre la grandeur ressort comme l'émail qu'on met sur l'or pour en rehausser le prix. Un des artifices de Tibère était d'affecter cette qualité, pour qu'on l'estimât davantage. Il reprenait ceux qui lui donnaient le titre de *seigneur*, ou qui disaient que ses occupations étaient divines : de même que s'il visitait les tribunaux, sans occuper le fauteuil du président, il s'asseyait dans un coin.

Celui qui est au plus haut degré d'élévation parmi les hommes ne peut plus croître qu'en s'humiliant. Le sénat romain était plus sensible à ce que César ne se levait pas, quand les sénateurs entraient dans son assemblée, qu'à la perte de sa liberté. Nulle vertu, je le répète, ne convient mieux aux princes que la modestie. Toutes les autres sont inutiles, dès qu'elle cesse de briller sur leur front, ou jusque dans leurs moindres actions. Le peuple tient plus à l'apparence qu'à la substance des choses; quelquefois on s'attire tout à coup sa haine pour de vaines futilités.

J'ai parlé du silence comme d'un des principaux instrumens de l'art de régner. En effet, il est ami de la prudence; et trop parler ôte tout prix à ce qu'on dit, si même il ne l'avilit. Celui qui gouverne doit être d'autant plus réservé dans ses paroles, qu'on en augure toujours quelque chose, surtout de celles qui échappent dans la colère, ou quand on est de bonne humeur, deux issues par lesquelles les princes laissent sortir ce qu'ils ont de plus secret dans le cœur. Tout sage qu'était Sixte-Quint, son indiscrétion fut cause de sa mort, parce que les Espagnols n'eurent aucun scrupule d'ôter la vie à un pape qui voulait leur ôter un royaume.

Il est difficile qu'un roi profère en vain une seule phrase. Ce qu'on entend de lui sur les affaires s'interprète comme un ordre; s'il est question de crimes, son opinion se regarde comme une sentence; et l'on croit même qu'il s'engage, quand il fait à peine une vague promesse. Bien que la langue ne soit qu'une si

petite partie du corps, elle peut se regarder comme un gouvernail, dont le mouvement fait la perte ou le salut du navire.

Rien n'a plus d'inconvéniens que de voir un souverain vouloir discourir avec chacun sur toutes sortes de sujets. C'est une familiarité préjudiciable, à moins que ce ne soit pour acquérir des lumières, ou prendre des informations. Car ceux auxquels il s'adresse imaginent qu'ils le trouveront au moins aussi instruit qu'eux sur la matière dont il s'agit; chose impossible, puisqu'il ne peut tout savoir. Or, s'il ne répond pas à ce qu'on en attendait, on le regarde comme un ignorant incapable et négligent. En outre, quelles que soient les connaissances d'un prince, elles ne vont jamais aussi loin qu'on le croyait avant de l'entendre.

La réponse de ceux qui gouvernent doit être courte, comme plus digne de la majesté. C'est ce que Tacite nommait *laconisme impérial.* La brièveté donne à penser. Rien ne convient tant aux souverains que peu parler, et beaucoup écouter. Ce dernier est d'autant plus essentiel, qu'il réunit le double avantage de faire connaître à la fois les mœurs de ceux qui conversent, et celles des personnes dont ils s'entretiennent. On ne gagne pas moins à savoir se taire, qu'à bien discourir. Le silence est un ami qui ne trahit jamais. Celui des princes surtout a la plus grande éloquence : la politesse et la bonne grace signifient davantage de leur part, que les paroles.

Un roi doit entendre la louange et le blâme, sans être trop sensible à l'un, ni s'enorgueillir de l'autre.

S'abandonne-t-il à la première, on tâche d'influer sur son esprit en le flattant. Au contraire, il n'entreprend rien de glorieux, s'épouvante aux moindres difficultés, vacille même dans son gouvernement, quand il se trouble à ce qu'on publie de défavorable sur son compte. Rien n'indique une tête folle et de peu de jugement comme de s'enivrer de louanges. Quiconque n'écoute point avec indifférence le bien et le mal qu'on dit de lui ne saurait se flatter d'avoir fait des progrès dans la vertu. Henri IV tolérait les satires qu'on publiait contre sa cour; et Louis XII ne voulait pas qu'on punît les bateleurs qui le jouaient sur le théâtre. S'offenser de tout est du commun des hommes; dissimuler nombre de choses convient aux souverains; ne rien pardonner est le propre d'un tyran.

Si le prince doit entendre beaucoup de monde pour s'efforcer de tout savoir, il ne doit croire que très-peu de gens, et il est indigne d'un grand cœur de trop s'arrêter aux paroles. La république romaine, les méprisant, n'attachait d'importance qu'aux faits. Il est d'un roi, disait Alexandre, de se voir calomnier, même par ceux qu'il a comblés de biens. Qu'ils murmurent, pourvu que je commande, répondirent aussi plus d'une fois Sixte-Quint, auquel on observait qu'on parlait mal de lui, et le cardinal Ximénès, qu'on engageait à sévir contre des auteurs de libelles; ce dernier ajoutant : *Si ce qu'ils disent est faux, contentons-nous d'en rire; au contraire, si c'est vrai, tâchons de nous corriger.* Le grand Fré-

déric également envoyait ses pages pour baisser les placards qu'on mettait contre lui, quand il les croyait trop haut pour pouvoir être lus par le public. Ce roi fit même gouverneur de Spandau un de ses officiers, qui pour gagner quelque argent l'avait dénigré dans une satire. Que ceux contre lesquels on parle mal fassent comme Constantin, qui passant la main sur son visage, quand on avait jeté des pierres à ses statues, disait en riant : *Je ne me sens aucun mal;* et défendait qu'on le vengeât de ces insultes. Il y a loin de l'indiscrétion à la malice, et de ce que prononce la langue toujours si légère, à l'exécution ou même à la volonté de ce qu'elle dit.

Il ne doit rien arriver dans un empire, que le souverain ne le sache à l'instant. Il faut surtout qu'il ait connaissance des maux auxquels l'état est en proie. Car le corps politique est comme le corps humain. Or, dès que ce dernier souffre, la douleur gagne le cœur, qui, comme *prince* de la vie, est intéressé à sa conservation. Si les rois étaient instruits de ce qui préjudicie à leurs états, les maux n'y seraient pas si invétérés. Mais ils ne savent guère les choses que quand il n'est plus temps d'y remédier. Les ministres leur répètent sans cesse que tout va bien, ce qui fait qu'ils se négligent, n'acquièrent aucune expérience, et perdent les leçons que donne la nécessité, mère ingénieuse de la circonspection. Car, quoique la prospérité naisse de la prudence, la prudence ne naît pas de la prospérité.

Cependant quand un souverain a de bons minis-

tres, et a pris toutes ses mesures pour faire réussir un projet, s'il tourne mal, qu'il le supporte avec constance, et sans se repentir. Car tout a son pour et son contre ici-bas; et la raison, qui fournit en apparence à divers effets, est comme un vase à deux anses, qu'on peut également saisir à droite et à gauche. L'homme n'a donc tout au plus que la facilité de proposer, et sa prévoyance ne saurait jamais passer la conjecture; c'est l'évènement qui la nomme *sagesse* ou *folie*. D'ailleurs, il est impossible de naviguer long-temps, sans avoir quelquefois le vent contraire, et s'exposer aux tempêtes. L'espoir le plus flatteur et le mieux fondé s'évanouit si souvent en un moment! Parce que le soleil se lève serein, qui peut dire qu'il le sera tout le jour?

La politique ressemble aux jeux mêlés de science et de hasard: et, comme un joueur ne gagne pas toutes les fois qu'il fait la partie d'un adversaire moins habile que lui, celui qui gouverne un état par les principes les plus sages n'a point un succès constant dans toutes ses entreprises. Ce n'est qu'à la longue qu'un bon joueur sent son avantage, et triomphe des caprices du sort: de même, le talent d'un grand politique a besoin de plusieurs occasions pour qu'on puisse le juger. Les Romains furent près de succomber sous les armes des Gaulois et des Carthaginois; cependant ils n'en firent pas moins la conquête de l'univers.

Se laisser abattre est le défaut des princes faibles, qui lorsque les choses ne vont pas à leur gré l'imputent à ceux qui les servent, se reprochant de n'avoir pas suivi un meilleur conseil, sans réfléchir si celui

qui l'a donné mérite d'être blâmé. Car quelque talent qu'ait un ministre, les mauvais succès ne sont pas plus sa faute dans certains cas, qu'un habile pilote n'est coupable quand, ne pouvant s'opposer à la furie des vents, ni à l'impétuosité des flots, il voit naufrager son vaisseau qui n'obéit plus au timon.

Cette conduite est d'autant plus nuisible, qu'alors ceux qui ont part au gouvernement sous le prince n'osent rien dire, de peur de perdre ses bonnes graces si la réussite ne couronne pas l'entreprise. N'ayant pour tout principe de nos connaissances que la raison et les sens, qui nous abusent également, il est impossible de ne pas se tromper quelquefois; ainsi le mieux est de conserver sa tranquillité d'ame. Notre nature est si fragile, qu'avant de rougir d'être faibles, il serait moins déraisonnable de rougir d'être hommes; et la plus grande gloire n'est pas de ne jamais faillir, mais de se relever chaque fois qu'on tombe. La trame de notre vie est un tissu mélangé. Nous serions trop fiers de nos vertus sans nos faiblesses, comme nos faiblesses nous désespéreraient sans nos vertus. On ne peut corriger le passé; qu'il serve donc de leçon pour l'avenir. De même que l'abeille tire son miel de la fleur amère aussi bien que de la douce, il faut savoir profiter des évènemens les plus fâcheux.

Il n'y a pas moins de courage à réfléchir sur ses fautes pour s'en corriger, qu'à braver les plus grands périls : et il est en politique comme en religion une espèce d'amendement plus beau que l'innocence même, lorsqu'il répare les fragilités inhérentes à notre

espèce par des vertus extraordinaires, ou le zèle d'une ferveur continue. La vraie gloire est celle qui s'acquiert par une conduite suivie, et non pour une action isolée. Quel gouvernement peut se dire exempt d'erreur! Celui qui craint de se tromper ne sait agir ni se résoudre, et l'indécision est pire que si l'on prenait un mauvais parti. Soit à la guerre, ou dans le cabinet, elle est la ruine des affaires, et souvent même pire qu'une mauvaise résolution; car il y a parfois du remède à celle-ci, tandis que l'autre rend les moindres maux incurables, et laisse tout échapper. Les affaires veulent de la prudence, mais il faut qu'elle soit jointe à la hardiesse. L'irrésolution des princes est pour la marche du gouvernement la même chose que la paralysie pour l'action du corps humain.

Ce qui fait la grande difficulté du métier de roi est que la plupart des principes destructeurs des sociétés sont tellement mêlés avec ceux qui les conservent, qu'il faut beaucoup d'art et de prudence pour frapper les uns sans atteindre les autres : et la raison pour laquelle les fautes des souverains ne se remédient qu'avec difficulté est qu'un grand nombre de gens y sont intéressés. Néanmoins les esprits vraiment grands, presque toujours sincères et dociles, avouent leur méprise; et, cherchant que l'expérience les aide pour mieux agir, ils ne rougissent point de défaire pierre à pierre un édifice mal cimenté, pour le mieux rebâtir. Celui qui n'a point pris le bon chemin le retrouve plus facilement en retournant sur ses pas. Le monarque qui connaissant le mal de ses résolu-

tions y persiste, préfère une réputation éphémère au bien public, et une vaine ombre de gloire à la véritable. Il veut paraître constant, et n'est qu'obstiné. Celui qui reconnaît avoir tort, et ne se corrige pas, montre l'opiniâtreté d'un tyran. La nature humaine est si fragile, que les fautes sont quelquefois les meilleures leçons. On leur doit plus par la manière dont elles font rentrer en soi-même, qu'aux succès qui aveuglent trop souvent. D'ailleurs, l'imprudence n'est pas toujours cause de l'erreur, les évènemens et les temps y ont la plus grande part : souvent aussi ce qui d'abord semblait avantageux devient préjudiciable.

Ce n'est donc point légèreté, mais véritablement sagesse, quand on reconnaît s'être trompé, de changer de moyens pour parvenir à son but, sans néanmoins le perdre de vue, comme l'aiguille aimantée qui se retourne sans cesse vers le nord, malgré les divers mouvemens de la boussole. On ne saurait même nommer cette conduite inconstance; il est toujours beau de céder à la raison pour aller à ses fins. Le médecin dont l'intention est de rendre la santé change de remèdes selon la diversité des maladies; or celles des états étant innombrables, les moyens de les guérir ne peuvent être les mêmes dans tous les cas.

Que le prince mette donc sa gloire à ne pas s'obstiner s'il croit s'être trompé. Mais qu'il corrige ses fautes avec tant de prudence, et si bien à temps, que le peuple ne s'en aperçoive point, car son ignorance lui ferait taxer cet amendement de légèreté. Bien que je conseille de corriger ses fautes, il en est qui ont si peu

Toutefois une des choses les plus préjudiciables, et qui n'est pas moins funeste au simple individu qu'à ceux en sous-ordre quand on commande, est de n'avoir aucun caractère. Ce mal cause la ruine de l'homme particulier, expose les rois aux mépris, et souvent même entraîne la perte des états. Car, s'il n'y a point de prince qui administre la justice, qui dirige la force, prévoie les besoins publics, veille à ce que chaque partie du corps politique soit à sa place, et exerce les fonctions qui lui sont attribuées, la société n'est plus qu'une multitude d'hommes en désordre, et les lois ne peuvent être exécutées, ce qui est la même chose que s'il n'y en avait point : or un gouvernement sans lois est un phénomène aussi inconcevable pour l'entendement humain, qu'incompatible avec toute réunion d'individus.

De même, rien n'est plus dangereux pour un état qu'un souverain dont la bonté est outrée. On disait du temps de Nerva, sous lequel les gouverneurs des provinces commettaient mille injustices, et les petits étaient tyrannisés parce que celui qui était à la tête des grands ne savait pas les réprimer, qu'il était pire d'être régi par un prince qui permet tout, que par celui qui le défend. Trop de douceur est une négligence criminelle : celui qui pardonne tout n'est pas moins cruel que celui qui ne pardonne rien. Une pitié désordonnée est aussi funeste que l'excès contraire. Plus d'un règne qui n'avait commencé que par des murmures s'est terminé par un forfait : l'indiscrète clémence de tel prince a coûté plus de sang que la

sévérité de tel autre. Louis XVI, écoutant trop son cœur, a causé sa ruine, celle de sa famille, et plongé la France dans un abîme de maux, pour n'avoir pas réprimé quelques individus.

Le défaut de justice pour punir le mal retarde plus le sentiment de l'amour envers les princes, que l'étendue de leur clémence n'est capable de l'enflammer. Récompenser et punir à propos sont les qualités qui font aimer le souverain. Il faut qu'il sache tellement les allier, que sa douceur le fasse aimer, et sa façon de rendre la justice respecter. Les sujets deviennent trop hardis par l'assurance du pardon. Elle engendre le mépris, ou des manques de respect envers l'autorité, qui sont toujours funestes au bien de l'état.

D'un autre côté, néanmoins, je dirai que si beaucoup de princes se sont perdus par la crainte qu'ils inspiraient, aucun ne s'est perdu par l'amour. La crainte fait haïr. Or un roi haï ou méprisé ne peut être que malheureux; c'est une vérité politique dont on n'a pas besoin de l'expérience pour se convaincre. La haine est presque toujours la principale cause de la chute des rois, ou des changemens qui surviennent dans les états. De plus, il est certain qu'en général les mauvais traitemens contribuent à la perversité des peuples. Ainsi les uns croyant que, pour être bien servi, l'on doit plutôt se faire obéir par la douceur et les bienfaits que par la rigueur et les menaces, et le contraire étant l'opinion des autres, je dirai que tout dépend de la nature des affaires, ou de ceux avec qui l'on traite; et les hommes diffèrent tel-

lement selon les pays, les temps, et même les circonstances, que, bien qu'il faille que quiconque est chargé de les gouverner s'efforce d'étudier l'art de manier les esprits, de les fléchir, les tourner à son gré, en un mot de les amener à son point, il est assez difficile de prescrire le juste milieu à observer. Car le bon prince ne devant jamais paraître que sous le jour le plus favorable vis-à-vis de ses sujets, pour que personne ne se retire mécontent de sa présence, loin de ressembler à l'aigle impérial dont l'œil sévère, le double bec et les griffes menacent de toutes parts, il faut que comme le charitable pélican il soit toujours prêt à donner ses entrailles pour son peuple comme à ses enfans.

Cependant je n'entends pas non plus par la bonté d'un roi celle qui se prodigue tant qu'on la méprise : et si l'éclat du trône doit être tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain doit aussi parfois relever l'éclat du trône. Il faut donc que ses actions soient tellement unies à la noblesse, qu'elles inspirent le respect en même temps que l'amour; car, si le premier manque, l'affection seule est trop portée à l'égalité.

La grandeur, comme la sensitive, n'aime point qu'on la manie; elle se flétrit au toucher. Je sais que la douceur des princes ne dépend pas seulement de leur humeur, mais de celle de leurs sujets, qui, selon ce qu'elle est, les rend plus ou moins modérés. Cependant, quoique ce soit malheureux à dire, il est impossible de jamais inspirer aucun respect, sans inspirer en même temps un peu de crainte. J'ai remar-

qué que les grands politiques sont sévères. Sans doute ils voient qu'on ne peut bien gouverner sans l'être. En effet, non seulement celui qui commande n'est jamais bien servi si on ne le croit pas inflexible, mais toute indulgence hors de propos est souvent plus dangereuse qu'un homicide politique ; et les actes de clémence ne sont guère pour les princes que comme des billets à la loterie, c'est le plus grand hasard qu'on y gagne.

Loin de moi cependant de chercher en rien à détourner les rois de la douceur, qui toutefois ne dépend pas d'eux, mais de l'état des peuples, dont la façon de vivre permet la clémence, ou exige la sévérité des princes; car, par exemple, quelle que soit la dureté reprochée à Sixte-Quint, il est sûr qu'elle était le seul moyen d'exclure la débauche de Rome, et de purger ses états de tous les maux qui les infectaient. De même, abandonnant le cœur de Louis XI pour ne parler que de ses talens, vu le temps auquel le Ciel l'avait fait naître, il disait que s'il avait voulu régner par l'amour plutôt que par la crainte, il aurait bien pu dans sa position ajouter un chapitre aux illustres malheureux de Boccace. Et sans le défendre en rien, ou le prescrire pour modèle, si ce n'est dans les choses qui le méritent, ce sera toujours une belle louange pour un roi que celle que Comines lui donne, en disant qu'*il était maître avec lequel il fallait charier droit*. Au reste, quant à la douceur ou la sévérité, de même que pour mille autres choses, c'est le cas pour le prince de se rappeler, comme je l'ai déjà dit, que le cœur

d'un homme d'état doit toujours être dans sa tête.

Mais revenant à ce dont je parlais avant, que si l'éclat du trône doit être tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain doit aussi parfois relever l'éclat du trône, il est sûr qu'à moins que le prince ne sache conserver ce que la majesté a d'auguste, il n'existera nulle différence entre lui et ses sujets. Il est donc nécessaire qu'on voie dans l'ajustement et la douce gravité de sa personne quelque chose qui soit comme l'apanage de sa dignité. Car je n'approuve pas que celui qui gouverne soit assez confondu avec les autres, pour qu'on dise de lui comme Tacite d'Agricola, qu'il était si simple dans ses habits, et si familier dans ses manières, que beaucoup cherchaient en lui sa réputation, mais peu la rencontraient, parce que ce qui est si commun ne s'admire guère, et le respect naît de l'admiration.

Une grande simplicité, vraie ou affectée (car les plus modestes au dehors sont parfois les plus couverts de pourpre en dedans, et leur affectation est souvent une vertu de position d'autant plus facile que l'orgueil humain s'accommode assez de descendre pour remonter); une grande simplicité extérieure, dis-je, peut quelquefois être l'apanage d'un héros au plus haut point de gloire parmi les hommes; mais il faut que les sujets voient sur le front de leur prince une sévérité douce, et quelque chose d'extraordinaire dans son aspect qui dénote la puissance suprême, réunissant tellement le don de plaire et d'en imposer à la fois, que sa présence inspire l'amour et le respect,

non la crainte. Titus, quoique doux et familier au milieu des soldats, y paraissait toujours leur empereur.

Je ne suis pas non plus d'avis que, pour acquérir de la popularité, un roi fasse trop parade de se montrer en public; car si on le regarde la première fois, il fera moins de sensation la seconde, et sa vue importunera peut-être la troisième. On respecte davantage ce qu'on ne voit pas. Mais s'il est des nations qui regardent comme un vice la familiarité du souverain, et sa facilité à se produire, il en est d'autres qui s'offensent de sa sévérité, ou de ce qu'il ne se communique point assez, exigeant même de sa part la bonne grace et l'affabilité dont j'ai parlé. Les extrêmes de l'un et de l'autre offrent un égal danger. Se rappeler qu'on est homme et prince à la fois est le meilleur moyen pour les éviter en restant dans un juste milieu. Mais, quelles que soient les circonstances, un roi doit toujours servir son peuple avec dignité, sans trop faire sa principale occupation de lui plaire. La meilleure façon de gagner son amour est d'assurer son bonheur.

Ce qui précède montre que les souverains ne sont pas sans devoir quelques égards à leurs sujets. Qu'ils aient surtout un respect sacré pour leurs femmes et leurs propriétés. De même, qu'ils soient réservés sur la raillerie, qui blesse toujours mortellement de leur part. Leurs insultes sont d'autant plus cruelles, qu'elles déshonorent en même temps qu'elles humilient. Il est à remarquer que les nations n'y sont pas moins sensibles que les particuliers; car si quelque-

fois un peuple souffre patiemment qu'on en exige de nouveaux tributs dans l'espoir qu'ils seront utiles, dès qu'il reçoit un affront il ne voit que lui, et y joint l'idée de tous les maux imaginables. Quant aux individus que le désir du ressentiment a poussés contre les princes, l'histoire en offre mille exemples; et, sans parler des crimes secrets des cours, on connaît les vengeances de Narsès, du comte Julien, de Warwick, du connétable de Bourbon, de la duchesse de Montpensier, du prince Eugène et de tant d'autres.

Ceux qui ne jugent des actions que par ce qu'ils en voient, sans chercher à connaître leurs vraies fins et les pénétrer, sont sujets à se méprendre; car, de même qu'une coquille dont l'extérieur brut ne promet rien cache la perle, souvent les dehors des plus précieux objets sont trompeurs. La politique pouvant se comparer à ces fleuves qui, après une disparition momentanée dans des gouffres profonds, reparaissent plus impétueux et plus rapides, grossis des renforts qu'ils ont reçus dans leurs routes souterraines, comment le public ne se tromperait-il pas dans l'opinion qu'il a de son gouvernement? Le prince doit donc la mépriser tant qu'il agit pour le mieux. L'art de régner proscrit le trop de délicatesse en fait de réputation. Le plus versé dans ce qui contribue au bien de l'état est celui qu'on estime le plus. Mille choses portent atteinte à l'honneur d'un particulier; celui d'un roi s'allie au bonheur public. Ce dernier existe-t-il, l'honneur du prince est au plus

haut point. Le peuple est-il malheureux, le prince est sans honneur.

Un génie ferme et prudent écoute les jugemens de la multitude sans y faire plus d'attention qu'au bruit des flots. Il sait que de tous temps la calomnie a persécuté ceux qui régissent leurs semblables, et que les murmures non seulement se changent en louanges après le succès, mais que la gloire acquise en reçoit un nouveau lustre. Or cette dernière, quand elle est véritable, consiste moins dans l'auréole momentanée d'une faveur populaire, et les sots applaudissemens d'une tourbe aveugle (choses méprisables comme une vaine fumée), que dans l'utilité des services rendus à la patrie, dans les actions nobles qui nous attirent l'amour de l'univers, et dans l'approbation unanime des gens honnêtes, les seuls capables de juger sainement des vertus. J'ajouterai davantage : le peuple a souvent besoin d'être violenté pour son bien; et Washington lui-même, en déplorant les fautes de son administration, disait à la fin de sa carrière politique, que l'expérience l'avait convaincu que les hommes ne veulent pas adopter les mesures les plus avantageuses à leurs intérêts, à moins que la force ne les y contraigne.

La plupart des individus recevant leurs opinions avec la même facilité que la monnaie qui circule, dont ils ne recherchent ni le poids ni le titre, quel gouvernement pourrait être esclave des idées de chacun? C'est au contraire au mépris des clameurs qu'on reconnaît la force d'ame et la constance des rois, dont la suprême loi doit être la prospérité des peuples. Ti-

bère se vantait en plein sénat de ce qu'il méprisait les injures pour être utile à l'empire. Un cœur magnanime se rit des murmures de la populace, et d'une réputation trop vulgaire. Celui qui dédaigne cette vaine gloire obtient la véritable, comme Fabius-Maximus, quand il préféra le bien public aux clameurs de ses concitoyens. Il faut savoir perdre un jour pour gagner des siècles; et quiconque gouverne doit surtout posséder cette vertu lente dont les regards se portent sur l'avenir. Il vaut mieux que les ennemis redoutent la prudence d'un prince que son audace.

Loin de moi cependant de vouloir former un roi vil et sans courage. Mais mon intention est d'élever son ame au-dessus des opinions du commun des hommes, et de l'armer de constance contre les vains cris de la multitude; de lui apprendre à se conformer aux temps, à dissimuler les offenses, à se défaire de l'opiniâtreté trop commune à ceux qui gouvernent, mépriser une réputation éphémère pour en acquérir une durable; en un mot, à céder aux circonstances dès que le bien public l'exige. Quant au reste, comment le vulgaire qui ne connaît point le but du prince, et qui de plus ignore ses desseins, pourrait-il blâmer ses opérations avant d'en voir le terme? Presque tout ce qui se fait de grand ici-bas ne s'opérant que par le génie ou la fermeté d'un seul homme, qui lutte contre les préjugés de la multitude, qu'entreprendrait-on si l'on écoutait tout le monde? Le bruit importun des cigales n'arrête pas le voyageur; et les cris impuissans

de l'oiseau jaloux n'empêchent point l'aigle de planer dans les cieux.

Cependant, si je conseille au prince de mépriser les clameurs de la multitude, ce ne peut être que dans le cas où il n'est pas bon qu'on soit instruit de ce qu'il entreprend, et lorsqu'il est persuadé que le bon succès lui rendra avec usure sa réputation qui semble vaciller un instant; car autrement il est de la prudence de conformer ses actions au goût du peuple, qui, de quelque façon qu'on agisse alors, est toujours satisfait.

Celui qui gouverne étant le miroir public dans lequel chacun se regarde, il ne doit jamais varier, soit que la fortune lui sourie, soit qu'elle le tourmente. Car, de même qu'à bord d'un vaisseau l'air du pilote fait augurer de l'orage, le peuple juge du danger par la contenance du souverain. Il ne saurait donc trop avoir le même extérieur de fermeté, dans les bons comme dans les mauvais succès. Tout se trouble et se confond quand, ainsi qu'en regardant le ciel, on connaît au visage du prince la tempête qui menace l'état. Changer de couleur ou de manière selon les accidens est un manque d'ame et de jugement. La constance et l'égalité du souverain excitent l'admiration des ennemis, et double le courage de ceux qu'il commande. La raison étant sujette à s'évanouir à la moindre ombre de gloire, on se modère en général plus difficilement dans la prospérité. Cependant un cœur vraiment grand est exempt de ce défaut. Vespasien, proclamé empereur, ne fit pas voir la moindre altération. Pison éga-

lement, adopté par Galba, conserva sa tranquillité sans changer de visage ni de contenance : *ce qui prouve*, dit Tacite, *qu'il était plus digne de la pourpre qu'il n'avait envie de s'en voir revêtu.* Les changemens que la fortune opère en nous sont autant d'aveux tacites qu'on ne mérite point ses faveurs.

De même, celui qui succombe à l'adversité s'en rend digne. La grandeur d'ame d'un ennemi vaincu plaît même au vainqueur; soit par la force de la vertu, soit parce qu'elle augmente son triomphe. La pusillanimité ne sauve pas des accidens imprévus, le danger ne diminue point parce qu'on s'en trouble; mais la constance surmonte le péril, ou du moins le rend illustre.

La force d'ame des rois ne consiste pas seulement à faire face aux dangers, mais à les bien peser pour affronter le moindre quand on ne peut agir autrement; car s'il est de la prudence de prévoir, il est du courage de supporter ce qu'elle ne peut éviter. Or quand un prince est réduit à choisir entre deux périls, c'est une vaine gloire que celle qui lui fait préférer de mourir témérairement dans le plus grand, à se conserver avec l'autre s'il le peut sans manquer à l'honneur. Céder au chagrin sans résistance, et rechercher la mort pour éviter l'affliction ou les travaux, est abandonner le champ de bataille avant d'avoir remporté la victoire. Le roi qui se conduit ainsi consulte plus sa propre réputation que le bien public. Cependant il doit être assez sage pour mépriser l'opinion du vulgaire, qui toujours inconsidéré dans son ignorance des choses

est généralement enclin à blâmer les résolutions prudentes, de même que pour peu qu'il craigne il voudrait qu'on ne se fût point abandonné aux extrêmes. Car quelquefois ce qui n'est que lâcheté paraît être courage, lorsque n'ayant ni fermeté, ni prudence pour résister, la crainte d'un mal précipite dans un pire. Mais ce n'est que faiblesse. La valeur ne se montre jamais plus à propos ni plus grande que quand elle naît de la nécessité. N'attend-on point de remède, conserver l'espoir d'en trouver est celui des cas les plus désespérés. Combien de vaisseaux ne se sont sauvés pendant la tempête, que pour avoir fui un rivage qu'ils voyaient plein de récifs quand ils croyaient trouver un plage sablonneuse, et avoir soudain remis à la mer et dompté les flots!

Les partis violens sont dangereux; mais il est sage de s'y livrer aussitôt qu'ils deviennent nécessaires. N'étant jamais indifférens, ils ont au moins l'avantage d'être décisifs; le tout est de les bien concerter. Un danger est souvent le remède d'un autre. Le courage a donné la vie à un plus grand nombre d'hommes que la peur. Il semble que quelque chose de divin l'accompagne pour l'aider à sortir du péril. Il est même une espèce de danger qui se surmonte par la témérité, et qu'il est moins difficile de vaincre que de fuir. Agathocle, enfermé dans Syracuse, loin de se laisser abattre, confia la défense de cette ville à une partie de son armée, et portant la guerre en Afrique avec l'autre, s'en servit pour assiéger Carthage avec succès; de façon que celui qui ne pouvait résister à

un seul danger sortit de deux avec triomphe. Quand après la bataille de Cannes Annibal vit que les Romains envoyaient des secours en Espagne, il redouta leur pouvoir.

Il ne faut point se laisser enflèr par la prospérité, ni accabler par l'adversité. La fortune, aussi prompte à relever sa victime qu'à l'abattre, se fait un jeu de l'un et de l'autre. Maîtresse de beaucoup de choses ici-bas, on ne lui donne point assez si l'on donne trop à la prudence; et, l'occasion échappant, à force de délibérer, on perd le fruit de la délibération. Que le prince conserve donc toujours un courage indomptable, en s'exposant aux évènemens, sans craindre de voir redoubler la foudre et la tempête. Les vagues en furie nous arrachent quelquefois d'un vaisseau prêt à se perdre pour nous jeter dans un qui se sauve : le Ciel favorise les cœurs nobles et généreux.

Il faut une tête calme et un esprit libre pour bien juger des dangers, et distinguer ce qu'ils paraissent d'avec ce qu'ils sont en effet; car la distance les augmente ordinairement, le peuple en entend parler avec effroi, les raconte séditieusement, et les accroît en se réjouissant de ses propres maux, uniquement pour son amour des nouveautés, et le plaisir qu'il a d'accuser son gouvernement; de façon que le prince doit apporter la plus grande attention à ne pas varier dans son extérieur, et s'armer d'une fermeté constante qui dissipe toutes les appréhensions. Le bruit de la révolte de l'Allemagne, de la Gaule et de l'Espagne, s'étant répandu à Rome sous Tibère, il ne changea

ni de lieu ni de manière d'être, ni même de visage, en homme supérieur aux évènemens, et bien instruit de toute la légèreté du vulgaire. Si le prince est accessible à la crainte, il écoute autant ce qu'on annonce du danger que les conseils les plus salutaires, et ne sait à quoi se résoudre, comme Vitellius dans sa guerre avec Vespasien. Les maux croissent encore aussitôt que l'effroi vient ajouter à leur horreur. La crainte du péril a fait succomber plus de monde que le péril même. Quand le prince ne réprime pas la frayeur qui s'empare du peuple à l'aspect des dangers, les avis se confondent, chacun commande, personne n'obéit, et le mal est sans remède.

En général, le courage, qui a plus de ressources contre les disgraces que la raison, manque dans l'adversité, parce que le malheur arrive presque toujours tout à coup, et que personne ne songe aux calamités de la fortune, qui, nous prenant au dépourvu, font que l'entendement se trouble, soit par l'amour des choses dont elles privent, ou la crainte de perdre la vie, que les hommes ont un désir naturel de conserver. Mais il faut que ces passions vulgaires n'aient aucun accès dans le cœur du prince, qui doit être maître de lui malgré le sort, et destiné à sécher les larmes de son peuple plutôt qu'à augmenter son affliction, montrant un extérieur serein, même au sein du plus grand malheur, comme Othon lorsqu'il perdit l'empire. Il ne tient pas à la fortune, malgré tout son pouvoir, de dégrader les rois en les accablant; souvent même la fermeté est le seul remède qu'ils puis-

sent opposer à l'adversité, comme le fit voir Porrhus avec Alexandre.

D'ailleurs, le malheur a quelquefois produit d'heureux résultats. Il ramène les souverains à la raison, humilie leur orgueil, rend plus juste le tyran, plus attentif celui que la négligence dominait, parce que la nécessité les force à s'occuper de leurs peuples, à faire fleurir la justice, honorer le courage, récompenser la vertu. Car avec quelle facilité n'oublie-t-on pas ses fautes, quand la fortune est assez indulgente pour les pardonner; et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux!

De même que l'hiver est aussi nécessaire que le printemps, et que les orages qui épurent l'atmosphère ont la salubrité de l'haleine caressante des zéphirs, souvent les maux ne sont pour les princes que d'heureuses tempêtes qui purifient l'air croupissant où la volupté les tenait engourdis. On ne réfléchit guère sur les caprices du sort quand on n'a jamais eu à se plaindre de ses rigueurs. Celui qui croit pouvoir combattre sans risque agit sans précaution; et il est rare qu'on fasse le moindre effort pour acquérir les qualités dont on ne sent pas le besoin. En attirant la sagesse que l'insolence du bonheur éloignait, l'infortune est l'hiver moral de la vie, le nuage sous lequel les grands talens se développent, afin que la vertu, comme l'astre du jour, sorte plus rayonnante des ombres qui l'éclipsaient.

Loin que les biens et les maux se perpétuent d'eux-

mêmes, un sort trop heureux engendre l'aveuglement et l'orgueil, tandis que la prudence et la modération sont compagnes des revers. Jamais le pouvoir ne court plus de dangers que pendant la prospérité, qui, bannissant toute espèce de conseils, de prévoyance et de discernement, rend ceux qui gouvernent victimes de leur trop de confiance. En effet, le malheur est moins difficile à supporter que l'extrême bonheur, parce que l'un énerve et l'autre fortifie. Le premier éclaire; le second ne fait qu'enivrer. Souvent il suffit de se roidir un peu pour résister à l'infortune; mais, comme Ulysse, on doit fermer les yeux, et boucher ses oreilles, pour triompher de toutes les séductions d'un sort trop heureux. Les revers retrempent l'ame, raniment toutes les facultés; les succès au contraire engourdissent, et finissent par entraîner la corruption. Combien de rois et d'empires, après avoir le mieux su résister aux coups de l'adversité, succombèrent sous les faveurs de la fortune et l'excès de leur prospérité! L'éclat du trône de Cyrus corrompit Alexandre comme Xercès : Rome à peine maîtresse du monde perdit sa liberté.

Le repos et l'abondance ont fait succomber plus de têtes couronnées que le malheur. Ainsi les eaux trop tranquilles sont sujettes à se corrompre : ainsi le corps humain se détruit quand le mouvement n'entretient point la santé. D'où l'on peut inférer combien nos jugemens sont erronés à l'égard des biens et des maux, dont la plupart ne vont ici-bas que sous de faux noms. On regarde l'adversité comme un châtiment,

mais la réflexion guérit de cette erreur; car étant la forge où se martelle une partie de ce qu'il y a de grand, d'illustre et de beau sur la terre, en général elle n'offre que la meilleure des leçons, et devient toujours la pierre à aiguiser du courage. Sans citer Louis XII, dont quelques fautes obscurcissent un peu la réputation, c'est le malheur qui formant Gustave Wasa, Henri IV et Frédéric de Prusse, les rendit les modèles des rois.

Il suit de ce que je viens de dire sur l'adversité, que c'est un grand avantage pour un roi de ne parvenir au trône qu'après avoir éprouvé d'autres situations que celles de maître et de souverain. Il est utile, avant de gouverner, d'avoir long-temps obéi, même à des princes peu dignes de commander; d'avoir senti dans une vie privée et dépendante le joug d'une puissance absolue; d'avoir été exposé à l'envie et à la calomnie, d'avoir été en péril à cause de son mérite et de sa vertu; d'avoir été obligé de fléchir sous des ministres fiers et insolens, d'avoir été témoin de l'oppression des faibles, et de la cabale de ceux qui ne pensaient qu'à se conserver l'autorité; d'avoir vu le mérite sans récompense (ou même déshonoré), et une application constante à n'élever que des personnes dont la bassesse et la lâcheté ne pouvaient donner de crainte ni de jalousie; en un mot, il est utile d'avoir tremblé, de s'être vu en péril sous d'autres princes, et de savoir par sa propre expérience avec quelle indignité la flatterie est prodiguée à des rois sans mérite, et combien même les flatteurs qui les trompent

les ont en horreur en les trompant; toutes choses dont, avant de parvenir à la souveraineté, Henri IV et Trajan avaient été les témoins par eux-mêmes.

Mais comment en espérer autant d'un prince né dans la pourpre, et qui n'a jamais été contraint de réfléchir sur le devoir de ceux qui possèdent l'autorité ? N'ayant d'autre ressource que de faire en esprit ce qu'il ne peut en réalité, c'est-à-dire de se mettre par la pensée dans le rang de sujet, pour de cette situation examiner ce que doit être un roi (en analysant lui-même ce qu'il voudrait qu'il fût), il ne lui suffit pas de se contenter de descendre un instant du trône, et de se voir confusément comme l'un d'entre le peuple. Pour s'ouvrir les yeux sur toutes ses obligations, et sur l'usage légitime du souverain pouvoir, il faut qu'il parcourre successivement tous les états et toutes les positions, en considérant dans chacune ce qu'on y attend des devoirs d'un *bon prince*; artifice qui, s'il le répète souvent, lui vaudra mieux que tous les préceptes. Autrement rien n'est plus difficile que de savoir la vérité; car, comme disait Dioclétien, réduit à l'état de simple particulier après son abdication, il ne faut que quatre ou cinq personnes unies entre elles, et bien déterminées à tromper un prince, pour y réussir. Elles ne lui montrent les choses que par le côté qui peut les faire approuver, en lui cachant tout ce qui contribuerait à l'éclairer; et comme ils l'obsèdent seuls, il ne peut être instruit que par leur canal, et ne sait que ce qu'il leur plaît de lui dire. Ainsi il accorde les ma-

gistratures à qui il faut les refuser, destitue de leurs emplois ceux qui en sont le plus dignes; de façon qu'un souverain qui d'ailleurs avait de bonnes intentions, et aurait pu devenir excellent s'il avait eu de fidèles ministres, est en quelque sorte vendu par eux malgré sa vigilance, et même malgré sa défiance et ses soupçons. Tel est, dis-je, ce que déplorait Dioclétien, qui ne sut de quels piéges le trône est environné qu'après en être descendu.

Mais revenant au courage des rois dans l'adversité, jamais ils ne doivent se désespérer à l'aspect des choses; car, de même que la rose naît au milieu des épines, il est bien peu de projets en fait de gouvernement qui ne paraissent désagréables à la première vue. Tous semblent pleins de difficultés : mais, je le répète, que celui qui gouverne ne se décourage pas. César avait raison de dire que tout danger paraît plus grand de loin que de près; on a souvent exécuté facilement ce qu'on croyait impossible : et se rendre trop légèrement aux obstacles est plus céder à la crainte, ou à l'idée qu'on a des objets, qu'à ce qu'ils sont effectivement. Un roi doit donc attendre avec constance, en cherchant toujours les moyens de réussir. Une lenteur active est quelquefois l'arme la plus dangereuse.

Celui qui attend a un bon compagnon avec lui. Périclès regardait le temps comme le plus sage conseiller. *Hâte-toi lentement*, disait Auguste : *Assez tôt, si assez bien*. Philippe II également, fils de Charles-Quint, et surnommé *le prudent* en Espagne, avait coutume de répéter d'après son père : *Le temps*

et moi contre deux. Toutefois cette maxime n'est bonne que dans les circonstances où l'on n'a point d'autre ressource; car, le temps amenant le mal comme le bien, il est souvent plus sûr de se prévaloir du courage et de la prudence. Mais l'impétuosité est presque toujours fille de l'emportement, et mère des dangers.

La patience amoncèle les trophées à ses pieds. Celle de Scipion en est un des exemples les plus admirables, quand, abreuvé de dégoûts pendant sa guerre d'Espagne, il parvint à triompher de tous les obstacles, sans qu'on entendît même une plainte de sa part. La précipitation de Gustave Adolphe à Lutzen, au contraire, est tout à fait inexcusable, quand, n'ayant besoin que d'un peu de patience pour vaincre, il mit au hasard sans aucune nécessité sa personne, le fruit de ses travaux passés, et toutes les espérances de sa future grandeur. Il y a mille occasions où un grand homme doit porter seul sa peine ou son déplaisir; et sans patience jamais le courage ne va loin. Celui qui sait souffrir dompte les caprices de la fortune, qui est toujours insensible aux larmes. Le chagrin ne la touche pas; il faut attendre le terme de ses rigueurs.

La patience peut beaucoup. Le prince doit avoir celle qui surmonte les évènemens, jointe à la magnanimité qui triomphe des obstacles. L'homme assez maître de soi pour savoir attendre le devient bientôt des autres. Cette qualité peu commune est donc un des plus beaux secrets de l'art de gouverner, et le moyen le plus sûr d'agir à propos, chose sans laquelle

rien ne réussit. La précipitation fait avorter les affaires. On regarde comme courage de se presser, ce n'est qu'un orgueil imprudent; car une fois qu'on a l'objet désiré, personne ne fait attention aux moyens dont on s'est servi pour l'obtenir. Loin d'être un vil abattement, c'est une des plus fortes preuves de grandeur d'âme, que de beaucoup souffrir pour s'élever d'avantage.

Il est rare de savoir attendre. L'excès d'une ambition aveugle en est cause. On veut soudain être maître de tout, au delà même de ses espérances; et cette impétuosité fait mépriser les moyens sûrs quand ils sont tardifs, pour avoir recours à de plus prompts quoique dangereux. Mais il en est alors comme d'un édifice bâti trop vite, qui tombe parce qu'on n'a pas laissé aux matériaux le temps de s'asseoir pour en assurer la durée. L'habile pilote ne s'abandonne point au gré des vents. Au contraire, profitant de leur force, il dispose ses voiles de façon que, petit à petit, il arrive au port en louvoyant. De même un prince, en observant les tempêtes politiques pour lutter contre avec fermeté d'ame et prudence, doit toujours veiller pour guider le vaisseau de l'état à travers le golfe orageux du gouvernement. Il est le pilote qui répond de la vie de tous; et pas d'esquif plus périlleux que la couronne, sans cesse exposée aux bourrasques du peuple, aux écueils des ennemis, aux vents fougueux de l'ambition.

Celui qui rompt l'impétuosité d'une fortune adverse la contraint à devenir bonne. Le danger est-il

inévitable, c'est le vaincre que d'y céder en gagnant du temps. Quand on voit l'inutilité de s'opposer à la furie des vagues, le mieux est d'amener les voiles. Si l'on s'obstinait à braver les flots, et qu'on mît sa réputation à vouloir suivre sa route en dépit d'eux, on se perdrait indubitablement. La vraie constance alors n'est pas dans une opposition formelle, mais dans les efforts que, comme je l'ai déjà dit, on fait pour louvoyer au milieu des dangers, et ne point se laisser vaincre par la fortune. La gloire, dans de telles occasions, consiste à se sauver. Ce qui paraît faiblesse pendant qu'on agit devient magnanimité quand le succès l'a couronné. L'adresse doit souvent aider la force; que l'art facilite ce qui passe les bornes du pouvoir.

Il est certain que les évènemens contraires sont nombreux, et quelquefois bien désolans; mais on contribue à l'augmentation des maux par sa conduite, car si la vie est un jeu de dés dont les chances ne sont pas en notre pouvoir, il dépend de nous de les recevoir modérément, et de tout disposer de manière qu'elles puissent nous profiter beaucoup si elles sont bonnes, et nous peu nuire si elles sont mauvaises. Au lieu de cela, l'ignorance accroît encore le pouvoir de la fortune, parce qu'on cesse d'être maître de soi quand elle varie. Si nous obéissions à ses caprices, ils auraient moins de fatalité. Nous quittons notre vêtement dans le malheur, mais notre façon d'agir et nos passions restent les mêmes. De quel vent le pilote, auquel je reviens encore, ne se sert-il pas pour navi-

guer? Changeant ses voiles à mesure, elles le mènent tour à tour où il veut. Mais soit par imprudence ou par amour-propre, nous ne voulons pas nous défaire de nos habitudes, ni de notre caractère, et nous accusons les évènemens. En un mot, nous ne savons point dans l'infortune déposer la colère, l'orgueil, le désir de la vengeance, et tous les autres vices qui sont le fruit du bonheur, conservant même ceux qui nous ont réduits à l'adversité.

Passant sommairement aux moyens dont les princes doivent user pour se défendre des embûches d'autrui, je dirai que la ruse qui leur convient le plus, et la seule dissimulation qui ne soit pas indigne d'eux, est celle qui maintient une telle harmonie dans leurs regards, leurs paroles et leurs actions, que ceux qui veulent les tromper ne s'aperçoivent pas qu'ils en sont instruits. Cela donne le temps d'agir, d'épier les démarches, ou les trames qui s'ourdissent. Toutefois je préférerais encore qu'un souverain abandonnât entièrement la feinte à ses ministres; car il semble qu'il soit chez celui qui gouverne comme une espèce de divinité qui s'offense de cette précaution. La dissimulation est fille de l'ambition et de la crainte, deux choses qu'on ne doit jamais remarquer dans un prince. Qu'un silence prudent et une gravité douce cachent donc seuls ce qu'il ne veut pas qu'on sache. On aime davantage le roi qui, connu pour circonspect, agit avec une candeur digne de son rang. Chacun hait l'artifice dans autrui, tandis qu'une bonté vraie gagne tous les cœurs. D'ailleurs, on doit plus compter sur

la parole du souverain, que sur les sermens des autres hommes.

Mais j'ai beau raisonner, et chercher à faire distinguer la différence qu'il y a entre parler pour tromper, et se taire pour être impénétrable, ceux qui entourent les chefs n'étant guère qu'autant d'espions de leurs cœurs, et la franchise étant souvent nuisible aux rois, il faut qu'ils aient deux ames; une pour leurs affaires particulières, l'autre pour celles de l'état; car s'il est louable d'être ouvert et franc pour les premières, le même principe pour les secondes serait souvent dangereux. Il est donc des cas où, malgré tout ce qu'elle a d'odieux, la dissimulation est nécessaire. Que le prince obligé de s'y plier soit assez adroit pour le faire sans qu'on s'en aperçoive, et surtout sans que ce ravalement momentané influe sur la noblesse de son caractère. Ainsi, pour aller à ses fins (qu'on me permette la comparaison), Jupiter, quoiqu'il s'abaissât en se métamorphosant, n'en était pas moins le roi des dieux, et ne perdait rien de sa grandeur.

D'un autre côté, de même qu'il n'est point de forteresse imprenable si l'on ne veille à sa défense, un monarque, quelque puissant qu'il paraisse, doit avoir soin de ceindre la couronne avec toute la prudence imaginable; car il en est de lui comme du lion, qui, dès qu'il se met en campagne, fait suspendre aux animaux leurs haines particulières, pour se liguer contre le plus fort. Il ne faut pas non plus, quelqu'élevé que soit un roi, qu'il se fie aux témoi-

gnages extérieurs de respect; ils ne sont que déguisement. On ne tâche de lui plaire que par flatterie, on ne l'adore que par crainte, on ne lui donne des marques d'amitié que par nécessité. Les paroles font démonstration d'amour, de zèle, d'attachement; mais l'ambition, la haine, la rage sont dans le cœur. Chacun met son art à surprendre sa noble franchise, qui méconnaît ou dédaigne la feinte. On cherche à le vaincre par l'astuce, parce qu'on sait la force inutile; personne ne lui dit la vérité, parce qu'on ne la dit point à ceux qu'on craint. Qu'il ne soit donc point assez fou pour dormir à l'ombre de son pouvoir. Qu'il oppose la ruse à la ruse; et que sa grandeur d'ame confondant celui qui voudrait dissimuler, il soit toujours réservé, prudent, et surtout en état de faire face aux dangers avec cœur.

La prudence, à laquelle je reviens, et qu'on peut appeler une grande pénétration d'esprit, comme le courage une force extraordinaire de l'ame; la prudence, dis-je, est l'ancre la plus solide des états, la boussole la plus sûre du prince pour naviguer. S'il manque de cette vertu, le gouvernement est sans base; car ce don tant essentiel aux rois est un de ceux qui contribuent le plus à l'humaine perfection. Aussi la nature n'en doue-t-elle que peu d'individus. On en rencontre beaucoup avec de l'esprit, et rarement qui soient prudens. Toutefois, sans cette noble faculté, les plus élevés sont les plus exposés en fait de gouvernement, parce qu'ils se perdent en outrepassant les bornes de la raison, et que celui qui commande a

besoin d'un jugement sain qui voie les objets comme ils sont, pour les peser et les estimer à leur juste valeur.

La prudence est un résultat de beaucoup de choses, dont les trois principales sont la mémoire du passé, la connaissance du présent, la prévoyance de l'avenir. Cette qualité répugne aux esprits fougueux, parce, disent-ils, que souvent on craint comme préjudiciable ce qui est utile; ou qu'on éprouve le contraire, comme Viriatus, par exemple, quand il fut mis à mort par les ambassadeurs qu'il avait envoyés à Servilius; espèce de fatalisme qui fait tout donner au hasard. Cependant, quoique la prudence soit sujette à se tromper (parce que sans moyen sûr de connaître l'avenir elle ne peut s'aider que des exemples passés ou présens), et sans nier que la plupart des choses ici-bas prennent des faces différentes (c'est-à-dire que comme Janus elles ont presque toujours un double visage selon les temps ou les circonstances), il n'en est pas moins vrai que l'homme est généralement enclin à croire que les maux passés ont fui pour toujours, que les biens échappés reviendront, ou que ceux dont on jouit seront éternels. La confiance désarme la prudence, et cause la ruine du plus grand nombre des humains. Celui qui se croit sûr d'une chose dont il regarde l'exécution comme facile est sujet à se troubler, sans rencontrer aucun remède à la moindre difficulté. Les évènemens surprennent moins celui qui, prévoyant tout, a calculé sur le pire. Il n'a point à rougir de ses projets frustrés, comme Arminius, par exemple, qui

vit ses Chérusques dans les chaînes qu'ils avaient préparées pour Germanicus et les Romains; ou plutôt comme Xercès, qui pourvu de marbres de Paros pour éterniser ses victoires sur les Athéniens, vit ces derniers s'en servir pour consacrer à la vengeance une statue, qui au contraire perpétua le souvenir de la folie des Perses. L'imprudent Sébastien de Portugal également se croyait si sûr de réussir dans son expédition contre l'empire de Maroc, qu'avant de s'embarquer pour y aller il fit faire une couronne, et tous les ornemens de la royauté, pour paraître avec plus d'éclat en Afrique, bien que le malheureux aurait dû n'y porter que ce qui pouvait servir à ses funérailles.

Mais voyant que je parle tour à tour des qualités les plus opposées, on demandera sans doute comment il est possible d'allier tous ces extrêmes, que ne réunirait même pas l'archétype des stoïciens, c'est-à-dire le sage qu'ils avaient imaginé, mais qui n'exista jamais, et dont Marc-Aurèle approcha le plus. Hélas! je réponds par ce que j'ai déjà dit au commencement de ce chapitre sur l'impossibilité d'établir aucun principe sûr pour bien régner. L'agriculture donne des règles fixes pour ensemencer la terre, il en est même pour apprivoiser les bêtes féroces; mais l'art de gouverner est si difficile, il varie tellement au gré des circonstances, et la diversité des affaires est si grande, que n'étant point de tête qui puisse deviner tous les cas imprévus, on n'a absolument rien de fixe pour régir les hommes; chose qui demande d'autant plus d'étude et d'expérience, qu'il faut le plus grand talent

pour analyser la diversité d'esprits et de mœurs des différentes classes de sujets qui composent une nation.

Ayant toutes les espèces de devoirs à remplir, le prince devrait ressembler à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avait formé, c'est-à-dire avoir un mérite composé de toutes les sortes de mérites. Et combien le trône n'en exige-t-il point de réunis, et de confondus dans le mélange le plus parfait, pour que, par exemple, la majesté n'ôte pas la confiance, que l'affabilité ne diminue point le respect, que l'autorité ne gêne pas la liberté, que la bonté n'affaiblisse pas la vigueur du commandement, que la justice ne captive point la clémence, que la douceur n'enhardisse point à l'espérance de l'impunité, que la valeur ne trouble pas le repos du monde, que l'amour de la paix ne soit point préjudiciable aux intérêts du peuple, que la vivacité ne précipite pas l'exécution des projets, et que la sagesse ne perde point ces momens rapides qui décident quelquefois du sort des états. Ah! plus on réfléchit aux devoirs d'un souverain, et à ses qualités indispensables, plus on se dit : heureux qui ne l'est pas; trop heureux qui sait l'être!

Car qu'est-ce qu'un roi? C'est un homme que le Ciel met au-dessus des autres, mais qui doit s'y placer lui-même par ses vertus, n'étant si élevé que pour découvrir les malheureux de plus loin; un homme qui doit être à la fois l'ame et la tête de son empire, et qui chargé du plus éclatant comme du plus difficile des emplois, doit avoir les qualités nécessaires pour

soutenir le poids d'une grande fortune et d'une grande autorité. C'est un homme dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards même des récompenses; un homme prudent sans artifice, magnanime dans les dangers, tempérant au milieu du luxe et des plaisirs; un esprit qui s'insinue facilement, un cœur ouvert dont la sincérité lui fait des créatures et des alliés, tandis que d'un autre côté le secret le rend impénétrable dans ses intentions; c'est un homme sage, laborieux, équitable, vigilant, et dont la manière de faire les graces est une seconde faveur; un homme qui sait s'attirer l'amour des siens, et le respect des étrangers, en faisant de sa cour et de son royaume comme une seule famille sous un même chef; c'est l'ennemi de l'impiété, le fléau du méchant, le protecteur du juste, le bouclier du faible, la règle vivante des mœurs; enfin, c'est un homme qui, premier ministre de Dieu sur la terre, doit en exerçant son pouvoir le faire autant que possible comme lui, afin d'approcher de ses perfections infinies; et, pour tout dire en un mot, *c'est une victime honorable de la félicité publique, à qui l'Éternel donne un peuple pour famille, l'univers pour témoin, et la postérité pour juge.*

CHAPITRE III.

De la conduite du prince relativement à ses états.

Si les mœurs sont en quelque sorte le pouls où l'on peut juger de la santé des empires, leur force est dans le nombre des sujets, pourvu toutefois que ces derniers aient les qualités qui font fleurir les nations. Cependant quand je parle d'un peuple nombreux, on ne doit pas non plus s'occuper aveuglément des moyens d'accroître l'espèce humaine, sans réfléchir à ceux de la perfectionner et de la nourrir; car à quoi sert de multiplier les hommes si leur subsistance n'est assurée? Mais quand les sujets peuvent vivre et s'occuper, le souverain qui en a le plus est le plus puissant, non celui qui a le plus grand territoire. En effet, un petit troupeau ne peut jamais donner beaucoup de laine. Un peuple nombreux, dis-je, aimant la patrie, sobre, actif, industrieux, constant dans les travaux, est donc la meilleure source de richesses. Il constitue la dignité du prince, comme des états déserts son ignominie (1).

(1) Cependant quand je parle d'un peuple laborieux, il faut que chacun puisse faire subsister sa famille avec le produit d'un

La politique de chaque état est presque toujours d'assurer son indépendance, augmenter son pouvoir, s'élever; objets si fort unis ensemble, qu'il est difficile de poursuivre l'un sans l'autre; car les passions, l'avarice, l'ignorance et l'ambition, ne permettent guère aux nations d'intervalle de repos avec sûreté. Presque toutes ont commencé à déchoir aussitôt qu'elles ont cessé de s'élever; et rien n'est si commun qu'une politique dupe d'un avantage présent dont elle peut jouir, au lieu d'avoir la sagesse de prévoir les maux qu'elle ne sent point encore.

Toutefois ne concluons pas qu'un état ne peut se maintenir qu'en faisant conquête sur conquête. Un tel moyen de se conserver ne serait pas moins injuste qu'odieux. Une fois que les empires sont parvenus à un certain point, il n'en est aucun qui ne puisse préserver son existence, en se bornant dans son étendue, pourvu qu'il ne perde rien de son activité, ni de l'action qui l'a conduit à la grandeur. Car de même

travail journalier de neuf ou dix heures; car l'occupation cesse d'être un bien dès qu'elle est trop continuelle. La nature ne nous a donné qu'un certain degré de force, au-delà duquel on ne peut rien sans préjudice. L'homme qui se livrant aux arts pénibles de la société ne repose que peu d'heures pendant la nuit, vit moins que celui qui fait un usage modéré de ses facultés. Le malheureux qui pioche la terre depuis le matin jusqu'au soir est vieux à quarante ans, de même que celui qui par un autre excès se consume en veillant dans les manufactures, ou pour un métier quelconque. Il est difficile qu'une existence qu'on ne soutient qu'à force de sueur puisse être heureuse. C'est le tourment de Sysiphe qu'une vie qui n'a jamais de repos.

que si les eaux se corrompent sans mouvement, il est inutile qu'elles aient un cours suivi pour ne pas croupir, suffisant qu'elles puissent se mouvoir sur elles-mêmes, comme on le voit dans un lac agité par les vents, ainsi une monarchie bien établie, et gouvernée par de bonnes lois, tant qu'elle possède au dedans sa vertu agissante, n'a pas toujours besoin d'augmenter pour se conserver.

Cependant il suit de ce qui précède que la durée des empires a trois périodes marqués, quoiqu'ils ne s'aperçoivent qu'avec difficulté dans les petits états, où l'on doit toujours être prêt à déployer les voiles aussitôt que le zéphir de la fortune vient à souffler. Un prince ne saurait donc assez faire attention au moment de son règne; car la plupart des peuples, comme le corps humain pendant la jeunesse, croissent d'abord vite dans les commencemens, parce que l'ardeur du sang et l'effervescence des passions leur donnant plus d'action, ils ont un plus vif désir de se distinguer, et sont plus épris de l'amour de la gloire, dont la nouveauté les séduit encore. Quand le corps politique est sain et fortement constitué, les excès sont moins nuisibles à ce premier âge que dans les autres. Ensuite vient la maturité, pendant laquelle les états se soutiennent par la réputation et l'autorité qu'ils ont; assez semblables en ce cas à la mer, qui conserve quelque temps son mouvement après que les vents sont calmés. La prudence est alors d'autant plus nécessaire, qu'il n'est rien de mieux que de jouir en paix de ce qu'on possède. Les projets hasardeux

ne conviennent donc point à cette époque. Enfin, arrive l'instant où les forces commençant à diminuer, les empires ressemblent à ces vieux chênes, qui privés d'une partie de leurs branches, et déjà presque rongés dans leurs troncs, se soutiennent encore par la profondeur et la solidité de leurs racines. C'est le moment de chercher à ranimer les esprits vitaux, à rappeler la chaleur perdue, et à recouvrer quelque vigueur, avant que la décrépitude ait anéanti les facultés. Le souvenir de ce qu'on était, les résolutions hardies, et leur prompte exécution, sont une des choses qui y contribuent le plus.

S'il était question d'appliquer ce que je viens de dire à ses ennemis, quoique cette remarque fût mieux au chapitre sur la guerre, on voit que les puissances qui ont pris leur accroissement sont moins à craindre que celles qui commencent à s'augmenter, parce que les unes touchent naturellement à leur déclin, et les autres s'avancent vers la grandeur. En effet, les premières déjà fatiguées, et désirant conserver ce qu'elles ont, soupirent après la tranquillité, tandis que les secondes pleines d'ambition cherchent le trouble, dans l'espoir de s'élever sur les ruines de leurs voisins. Il est même tout simple qu'un peuple neuf soit plus épris de la gloire que celui qui a déjà brillé, car n'ayant point encore d'histoire chacun espère y consigner son nom. De plus, des réputations dans tous les genres sont encore à faire; la politique, la guerre, la littérature, les sciences et les beaux-arts, sont autant de chemins à la gloire. Au lieu de cela, quand toutes ces voies ont été parcourues, comme il n'existe qu'un certain nom-

bre d'idées parmi les hommes, lorsqu'on a déjà tout fait et tout dit, on se soucie moins de la renommée, et le peuple blasé se dégoûte.

Il est également une remarque sur la différence d'un prince qui possède un vaste empire, avec celui qui n'en a qu'un borné. C'est que le premier en général est trop enclin à tout négliger et à ne rien ménager. Quelle que soit sa conduite, il se trouve toujours assez riche, assez puissant; et parce qu'il croit ses ressources infinies, il en voit bientôt la fin. Au contraire, l'autre apprend par la médiocrité même de sa fortune à avoir une sorte d'économie et de modération. Sentant qu'il a besoin de sagesse pour faire fleurir son petit domaine, il accroît son pouvoir en ménageant ses sujets.

Rien n'importe tant au commencement d'un règne que de l'illustrer par quelque action glorieuse. Une fois bien accrédité, le prince perd moins facilement sa réputation; chose que j'ai déjà tant recommandée, et qui ne s'acquiert qu'à force de soins et de travaux. Il faut qu'il ait sans cesse présent à la mémoire que celui là seul mérite d'être roi, qui ne laisse point passer un jour sans faire de bien à son peuple. Le souverain qui perd la bonne opinion de ses sujets en montant sur le trône ne la recouvre après que difficilement. Qu'il cherche donc à acquérir un bon renom, le dût-il aux dépens de sa vie.

Naître pour faire nombre n'appartient qu'au vulgaire, ceux qui portent le sceptre doivent se distinguer : et si les Parques sont également inflexibles

pour tous les mortels, en ordonnant que le terme de leurs jours soit indistinctement limité, les rois sont ceux qui peuvent le plus facilement en perpétuer la durée par de belles actions, et le bien qu'ils sont dans le cas de faire à l'humanité. Les particuliers n'agissent que pour eux; le véritable grand homme s'oublie pour le bonheur de ses semblables. Une réputation glorieuse doit être le but des princes. Enfin, la vertu ne désirant d'autre récompense que l'auguste mémoire qui reste après elle, il y a dans les esprits élevés une force intérieure qui leur fait incessamment sentir les aiguillons de la gloire, parce qu'une impulsion secrète les avertit que loin de borner leur existence au petit cercle d'années qui leur sont destinées, ce court moment n'est pour eux que celui de chercher à répandre par l'utilité de leurs actions une semence, qui germant ensuite dans le vaste champ de l'univers, y produit un fruit éternel de bonne renommée qui passe à tous les âges.

Que ces nobles sentimens ne quittent point l'âme des rois. Eux seuls les empêcheront de rien faire, même de rien penser qui soit indigne d'un grand cœur: eux seuls, dis-je, leur rappelleront que tout ce qui les regarde est public, non seulement pour les peuples contemporains, mais pour les nations à venir que l'histoire en instruit. Les souverains n'ont d'autre supérieur que Dieu, et le désir d'acquérir une bonne réputation; qu'ils craignent donc l'infamie dont la postérité peut les couvrir à jamais.

La comparaison que le peuple fait du gouverne-

ment présent avec le précédent est toujours défavorable, quand il ne jouit plus du même bonheur, et ne rencontre point dans le successeur la bonne grâce, le mérite, ou les qualités du prédécesseur. Tibère, qui n'ignorait pas combien son esprit sombre contrastait avec la sérénité d'Auguste, évitait de se trouver aux jeux publics. Mais un des plus grands bonheurs d'un prince est de succéder à un homme aimé dont il porte le nom, comme il arriva à ce même Auguste que je viens de citer; car après la mort de César, outre que le souvenir de la gloire de ce héros soutint la fortune de ses amis, son nom seul porta à un tel degré d'élévation le jeune Octave qui le prit, et n'avait presqu'aucune ressource, qu'il devint en peu de temps le premier des Romains, et attacha ce nom sur sa personne comme un talisman contre la haine et la puissance d'Antoine.

Un roi qui commence à régner doit également s'efforcer de ne pas tomber dans les fautes du gouvernement antérieur, et fuir ce qui pouvait lui attirer l'inimitié des peuples; car les sujets n'aimant le prince que pour le bien que l'état et chacun d'eux en reçoivent, dès que leur attente est remplie, la crainte se transforme en respect, et la haine en amour.

J'ai déjà parlé au second chapitre du danger des innovations, et Platon pensait ainsi de tous les changemens dans les états. Mais cela n'est applicable qu'aux trop prompts. Souvent ceux qu'on opère à la longue sont faciles. Le souverain qui parvient au trône doit donc avoir soin de suivre le même train de gouverne-

ment que son prédécesseur ; et s'il veut le changer, s'y prendre avec assez d'adresse pour que le peuple se trouve au point désiré, avant de s'apercevoir qu'on ait voulu l'y conduire. Car l'opinion étant partout reine du monde, ainsi que je l'ai dit au premier chapitre, il faut que les rois qui veulent altérer l'ordre des choses y préparent les esprits en la consultant, afin de ne rien faire qui choque la façon de penser générale. Il faut, dis-je, agir insensiblement, et par degrés, autrement on court risque de voir l'édifice s'écrouler tout à coup, et de rester enseveli sous ses ruines.

De même, comme observe Montesquieu, l'on ne saurait porter assez d'attention à réformer par les lois ce qui est établi par les lois, et corriger par les mœurs et les manières ce qui est établi par les mœurs et les manières; car il est mauvais de vouloir changer ces dernières par les lois, et réciproquement les lois par ces dernières. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a blâmé Pierre-le-Grand pour, lorsque la douceur l'aurait aussi bien conduit à son but, avoir promulgué l'ukase qui obligeait les Russes à se couper la barbe et les habits. Il était d'autant plus tyrannique, que les choses indifférentes par leur nature ne sont pas du ressort des lois; et, si les peines sont le moyen d'empêcher les crimes, l'exemple est la meilleure façon de corriger les manières.

Les peuples en général étant attachés à leurs habitudes, c'est les tourmenter que de les leur ôter violemment, parce que les coutumes sont plus fortes

que les lois. Ceci dit assez que quand les habitudes d'une nation sont bonnes elles font sa vigueur ; mais, si elles sont mauvaises, on ne doit les attaquer qu'avec beaucoup de prudence et de ménagement. Loin d'y porter le feu qui brûle, il faut employer la lumière qui éclaire ; engager les peuples à s'en défaire d'eux-mêmes, sans paraître vouloir les changer ; et ce cas est un de ceux où, comme dans tant d'autres, le prince doit se rappeler que toutes ses actions sont autant d'ordres pour ses sujets, qui ne manquent jamais d'obéir en les imitant.

Je disais que le souverain qui parvient au trône fait bien de suivre le même train de gouvernement que son prédécesseur. C'est ainsi que Tibère, lors de son avènement à l'empire, n'osa supprimer les jeux publics institués par Auguste. Galba au contraire ne conserva l'autorité que quelques mois, parce qu'il voulut rétablir la discipline, réformer les donations aux soldats, et châtier les excès introduits sous Néron, auxquels le peuple était déjà tellement accoutumé, qu'il préférait les vices du prince à ses vertus. Il faut du temps pour remettre l'ordre dans un état, et non moins de travail pour le réformer que pour le fonder. Le prince qui conserve n'a pas moins de mérite que celui qui établit. Il est aussi difficile d'acquérir qu'aisé de se ruiner. Les conquêtes d'un siècle peuvent se perdre dans une heure.

Venant maintenant aux objets les plus capables de cimenter les liens des hommes, la religion est sans contredit le premier, et celui qui contribue le plus à

la solidité de l'édifice social. En effet, jamais état ne fut fondé qu'elle ne lui servît de base : et Plutarque dit qu'on bâtirait plutôt une ville dans les airs, qu'on ne parviendrait à constituer un peuple sans la croyance des dieux. Les anciens législateurs étaient si convaincus de cette vérité, qu'ils plaçaient la religion partout : dans la famille près des foyers domestiques, comme tendant à conserver les mœurs ; et dans la constitution de l'état, comme faisant partie du gouvernement, pour engager l'homme à mieux obéir à l'autorité. Car on a beau parler de bien public et d'intérêt général, l'intérêt particulier n'en est pas moins le mobile des individus ; et le pouvoir de la religion bien dirigé consiste à inspirer à chacun le plus grand intérêt à concourir au bien général.

Plusieurs anciens peuples auguraient mal de l'état, quand ils voyaient diminuer la croyance. D'autres tâchaient de la conserver, imaginant que la stabilité des empires dépend de la stabilité des doctrines établies. On connaît le serment que faisaient les jeunes Athéniens dans le temple d'Aglaure, où ils juraient de se dévouer pour la patrie, et de vivre et de mourir dans la foi de leurs pères.

En effet, peu de raisonnemens et beaucoup de croyance distinguent ordinairement les peuples qui font de grandes choses ; et leurs mœurs se rapprochent toujours plus de la nature, c'est-à-dire de la simplicité primitive des républiques, que de la modération énervée de la plupart des monarchies. Je sais que les états affaiblis par le luxe et les vices re-

gardent ces nations comme à demi-sauvages, mais elles sont les seules qui conservent toute cette force d'impulsion; toute cette persuasion qui opposent à l'esprit de réforme un rempart inébranlable : et si les empires amollis cèdent à l'entraînement des idées, si les paroles exercent une séduction puissante sur les nations qui ne croient plus, et dont les prétendus principes n'ont de racines dans aucun sentiment véritable, qu'on essaie dans une lutte de peuple à peuple de mettre aux prises les idées et les croyances, on verra bientôt que les premières sont aussi faibles, aussi mobiles et aussi lâches, que les autres sont puissantes, fixes et courageuses. L'histoire est pleine de cette vérité. Les spéculations oisives de Constantinople, comme je le dis ailleurs, et les idées métaphysiques des Bizantins, succombèrent devant des barbares qui croyaient à leur faux dieu. De même, les Romains, puissans tant que leurs sentimens prévalurent sur leurs idées, et que l'énergie de leur ame l'emporta sur leurs argumens, furent avilis dès que le changement des esprits introduisit chez eux l'inutile discussion des systèmes, et fit régner l'inanité des disputes intellectuelles à la place des doctrines salutaires.

Vainement l'idée d'arracher les peuples à leurs coutumes, et de dénaturer par philantropie ces vieilles habitudes des mœurs que rien ne peut remplacer, tourmente-t-elle les novateurs qui s'imaginent pouvoir gratifier les nations de la félicité qu'ils rêvent dans le cabinet. Pour les soumettre à ce bonheur de

leur création, ils portent au hasard la hache dans les croyances et les coutumes; mais, si malheureusement ils réussissent, les peuples privés de leur ancien point d'appui, et ne pouvant s'improviser de nouvelles mœurs, dénués à la fois du passé qui les guidait, et du présent où rien ne les soutient, perdent le type qui leur est propre en s'abandonnant à des idées chimériques, et, vaguant sans savoir où se prendre dans mille théories qui les égarent, ils s'écartent insensiblement de ce qui constitue les états bien organisés.

Cet ouvrage ne me permettant de m'occuper de la religion que comme institution politique, j'ajouterai également que l'idée d'un Être suprême qui punit les mauvaises actions, et récompense les bonnes, est celle qu'il importe le plus de voir gravée dans les esprits. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. En effet, les lois ne pouvant rien contre les crimes secrets, ni les profondeurs des ames scélérates qui se dérobent à leur flambeau, quel frein mettre à la place d'un dieu vengeur et rémunérateur (car à quoi servirait la croyance de celui qui n'aurait aucun pouvoir sur nous)? Quelque chose qu'on veuille substituer à cette pensée, tant qu'on ne voit l'homme que dans l'homme, et rien au-dessus, les passions deviennent trop fortes contre la raison, et la raison trop faible contre les passions. Il semble n'appartenir à aucun de nous de pouvoir enchaîner ses semblables à un tel point : et sans aller jusqu'à dire, comme on l'a déjà fait, qu'il faut au cœur de l'homme l'infini des cieux, s'il ne veut établir sur la terre l'infini des enfers, je crois

toutefois que, de même que la morale perd tant sans le dogme de l'immortalité de l'ame, elle est bien difficile sans l'intervention de Dieu. Lui seul au moins jusqu'à présent a donné l'appui le plus solide à la félicité publique; et, dès qu'on le détrône, on est obligé pour gouverner le monde d'avoir recours à la raison, qui sitôt qu'elle commande seule place comme unique lien social l'intérêt particulier, qui malheureusement est une source éternelle de haine et de discorde. Car il faut alors établir l'autorité sur l'empire dégradant de la force, mal qui n'offre plus que des hommes qui maîtrisent d'autres hommes, pour ne pas dire des esclaves et des tyrans; tandis que l'idée d'un Être suprême est une consolation qui adoucit l'obéissance indispensable pour vivre dans l'ordre social, qui ne saurait exister sans le sacrifice des intérêts de chacun à l'intérêt de tous, qu'on n'obtient jamais aussi bien quand l'homme le demande à son semblable que quand le Ciel intervient pour l'obtenir.

Loin de moi toute idée de gouvernement théocratique; mais l'expérience démontre ce que je viens de dire, et Washington lui-même en sentait la nécessité, quoiqu'il vécût au milieu d'un peuple renommé par la multiplicité de ses croyances, et chez lequel le gouvernement ne peut se mêler de religion. Je ne balance donc point à dire que l'empreinte de Dieu est seule capable de remplir par son immensité la distance de tous les rangs, de toutes les conditions; et de se trouver également dans tout ce qui obéit, comme dans tout ce qui commande ici-bas.

Je n'observerai point de quelle utilité les ministres de la religion peuvent être aux rois pour gagner les cœurs de leurs sujets, c'est une chose dont on est bientôt convaincu dès qu'on pense à l'influence qu'ils ont sur les esprits. Que les princes sachent donc employer ce levier avec adresse, mais sans en abuser, ni jamais trop s'y fier, ou s'y livrer aveuglément, car le clergé est plus ou moins dangereux partout. Oubliant que l'Église doit être dans l'état, et point du tout l'état dans l'Église, il aspire à tendre vers le sceptre une main qui ne doit être destinée qu'à l'encensoir.

Quoiqu'on ait vanté le christianisme avec raison pour l'heureuse influence qu'il a eue sur les mœurs des nations qui l'ont professé, rien n'est plus mauvais que quand le culte sacré est indépendant de l'autorité d'un pays, par conséquent sans liaison avec le corps de l'état, parce que les pouvoirs civil et religieux ont des intérêts séparés, pour ne point dire opposés; tandis que quand le chef de l'Église est d'accord avec le chef du gouvernement, ce dernier ne forme plus qu'un système, où ce qui blesse l'Église blessant l'état, il y a plus d'harmonie dans l'ensemble des affaires. Les anciens ne connaissaient point ces deux têtes de l'aigle, double puissance que la religion chrétienne a établie chez les modernes, et qu'on doit toujours s'efforcer de faire disparaître autant que possible en ramenant tout à l'unité politique, sans laquelle aucun pays ne saurait être bien gouverné. Car autrement l'homme a deux législations, deux chefs, deux patries, et se trouve soumis à des devoirs

contradictoires, qui l'empêchent de pouvoir être à la fois dévot et citoyen. Tout ce qui rompt l'unité sociale et met les sujets en contradiction avec eux-mêmes ne vaut rien.

La religion n'étant instituée que pour le bonheur des hommes, on ne saurait trop travailler à l'abolition de ceux de ses usages qui sont nuisibles ou dangereux : et il faut que la morale, qui doit toujours être l'essence du dogme, tende à réunir le genre humain, que les rites établis divisent trop souvent par la superstition, qui, fille dénaturée d'une piété mal entendue, s'écarte toujours de la pureté de sa mère.

Quelque mauvaise que soit une religion, elle est plus utile que de n'en avoir aucune; et comme celles que les princes rencontrent dans leurs états s'y trouvaient établies avant eux, il n'est souvent rien de plus dangereux que d'y toucher. Vouloir les changer est folie. Nul pouvoir humain ne saurait agir sur la liberté du cœur : la force, loin de jamais persuader, ne fait que des hypocrites. Dès que les souverains se mêlent de religion, ils la réduisent en servitude au lieu de la protéger; et ses querelles, qu'il est toujours maladroit d'éveiller, sont un des fléaux les plus terribles de l'humanité. Quelles que soient les divisions d'un état, elles produisent moins de crimes et de maux que le fanatisme. Or la morale étant l'essentiel de la religion, comme je l'ai déjà dit, le plus sage est de ne s'occuper que d'elle; et, laissant reposer le dogme, d'accorder autant que possible une tolérance civile générale, non en approuvant tout comme indifférent

(car il est beaucoup de choses qu'il faut surveiller comme objets de police publique), mais en souffrant patiemment ce que Dieu nous donne l'exemple de supporter.

Heureux sans contredit les états où l'on ne professe qu'une seule religion ! Plus on y réfléchit, plus on voit combien l'unité de croyance est utile pour un peuple. Mais, comme je l'ai déjà dit, les rois ne pouvant rien sur les religions qu'ils trouvent établies parmi leurs sujets, heureux également les pays où, lorsqu'il y en a plusieurs, on ne fait pas plus attention à leur différence qu'à la couleur des vêtemens. Car, laissant aux fanatiques de se quereller pour elles, celui dont la vie est juste ne saurait être hors de la bonne voie : et s'il est impossible de s'accorder sur la foi et l'espérance, l'intérêt du monde entier étant la charité, ceux qui prêchent contre elle suivent une fausse route, et tout ce qui contribue au bonheur ou à l'amélioration des hommes ne peut venir que de Dieu. D'ailleurs, quelle que soit la religion où l'on vit, pour l'aimer et l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr et persécuter ceux qui ne l'observent point ; et l'obéissance aux lois, l'amour du genre humain, le dévouement à la patrie, le respect envers les parens, sont toujours ses premiers devoirs. En un mot, la piété consiste bien moins dans le *fétichisme*, dans une scrupuleuse observance de minuties, ou de vaines formalités, qu'à s'abstenir des actions que la conscience reproche, et pratiquer les vertus de son état ; chose d'autant plus applicable à celui qui gouverne, que, tout en don-

nant l'exemple, un prince ne doit pas servir Dieu comme un cénobite, ni même comme un simple individu.

J'ai dit au second chapitre que la réputation d'un roi naissait de ses états quand l'éducation y est soignée. En effet, tous ceux qui ont médité sur l'art de gouverner les hommes ont reconnu que le sort des empires dépend de l'institution de la jeunesse. Partout elle devrait être regardée comme une partie de la législation, afin que tous les enfans jetés de bonne heure dans le même moule, et prenant la même forme, il régnât entre eux un accord parfait; car si dès le premier âge on ne dirige pas l'éducation vers une seule fin, qui doit toujours être celle de former les mœurs, les hommes étant semblables à des passagers embarqués sur un même bord, qui tous ont des vues et des besoins différens, ils ne prennent guère part à l'intérêt général que dans les dangers, parce qu'alors ils craignent pour eux-mêmes, tandis que le reste du temps ils ne pensent qu'à leur intérêt personnel. Ce vice est généralement celui des peuples actuels qui, bien qu'ils s'occupent assez de l'instruction qui ouvre l'esprit, songent trop peu à l'éducation qui forme le caractère, de façon que chez eux ce dernier est tout à fait livré au hasard. Ce mal existait moins chez les anciens; aussi chaque peuple avait-il alors un caractère national plus prononcé.

Toutefois quand je dis que nous pensons assez à l'instruction qui ouvre l'esprit, cela demande qu'on l'explique, car nous donnons peut-être dans l'excès en ce genre : et si l'éducation, les lois et les mœurs

ne doivent point se contredire ; si, dis-je, il est essentiel pour tout pays d'élever les enfans dans l'esprit et l'amour de sa constitution ; en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs sentimens, leurs opinions et leurs manières ; quoique j'aie fait l'éloge des sciences en parlant de la jeunesse du prince, je n'oserais dire qu'elles soient un avantage pour le peuple, dont il suffit que chacun des individus excelle dans sa profession. La nature semble avoir placé l'entendement dans la tête, afin que comme chef du corps elle réfléchisse ; mais les autres membres n'ont reçu que la faculté d'obéir. Le peuple est plus fait pour travailler que pour penser, la main qui écrit ne tient que difficilement la bêche ou le soc de la charrue, l'emploi des bras ne s'accorde point avec le raisonnement ; et le commun des hommes ne pouvant acquérir que des connaissances vaines, superficielles, confuses ou mal digérées, ils ne font guère usage de leur raison que pour en abuser. On a beau dire que la parfaite civilisation des peuples augmente leurs lumières, ce bien est trop souvent contrebalancé par la façon dont elle augmente aussi leurs maux et leurs besoins.

L'espèce humaine s'est plus réunie en société pour agir que pour spéculer, pour la réciprocité des services plus que pour de vaines théories ; et le bonheur des empires gît moins dans ce que l'esprit pénètre, que dans ce que la main perfectionne. Je crois même qu'il y a des vérités qu'il est utile de laisser ignorer au peuple, et des erreurs qu'il lui importe de croire

des vérités ; de même que si quelqu'un tenait toutes ces dernières en son pouvoir, a déjà dit un philosophe, il ne devrait en faire part à l'humanité que par degrés, c'est-à-dire goutte à goutte, comme la pluie bienfaisante se répand sur la terre.

La vie souvent oiseuse de l'étude fomente les vices, en conservant la mémoire de ce que les siècles ont eu de pire; et donne des armes aux brouillons pour troubler les états, ou mal parler des gouvernemens. Sans penser avec Omar qu'il ne faille que le Coran sur la terre, sans même aller aussi loin que les anciens Égyptiens, qui regardaient les livres comme inutiles pour le peuple, ni croire qu'il soit facile de suivre l'exemple des Spartiates, Plutarque nous dit, à l'égard de ces derniers, qu'ils se contentaient de savoir obéir, vaincre et souffrir. Les peuples trop discoureurs, ou trop adonnés aux sciences, sont inquiets, avides de nouveautés, jugent à tort et à travers des opérations de leurs princes, qu'ils discutent, et donnent souvent mal à propos l'éveil à la multitude, qu'ils soulèvent. Il faut au moins que celui qui n'est que passager dans un vaisseau connaisse l'art de naviguer avant de blâmer la façon dont on y tient le gouvernail.

L'obéissance a moins besoin de finesse que de simplicité : elle doit être plus prompte que raisonneuse. Dieu me préserve de jamais prêcher l'abrutissement des peuples, ou de louer ceux qui, comme l'anguille trouve sa vie dans la fange, traînent leur existence dans un honteux esclavage. Au contraire, ne dou-

tant pas qu'un des premiers devoirs des rois soit de garantir par une bonne éducation de l'ignorance et du vice ceux qui leur sont soumis, je suis persuadé que les principes salutaires, les connaissances utiles inculquées à la jeunesse, sont les meilleurs moyens de donner une saine direction à la volonté nationale, et les plus sûrs garans de la paix de la société. Cependant il n'en est pas moins vrai que les nations les plus formidables ont toujours été celles qui avec un gouvernement civilisé ont eu des sujets barbares, parce que chez elles l'instruction dirige et commande, tandis que l'ignorance obéit et détruit.

Il est également sûr que les arts sédentaires et casaniers, qui s'exercent plutôt avec les doigts qu'avec les bras, étant par leur nature contraires à l'esprit militaire, la nation qui veut l'entretenir chez elle ne doit pas trop s'y livrer. Les peuples belliqueux aiment ordinairement l'oisiveté, parce qu'il leur semble lâche d'acquérir lentement avec peine ce qu'ils peuvent obtenir en un instant avec les armes. Mais sans faire ici leur éloge, ou dire qu'il faille préférer le danger au travail, je n'en ai parlé que pour prouver combien il est difficile d'allier ces extrêmes chez les nations où l'on veut conserver la valeur au milieu des arts, du luxe et de la civilisation la plus raffinée. Car, ces derniers compliquant la machine politique, les tributs s'augmentent forcément. Or en général on n'a pas beaucoup à craindre d'un peuple surchargé d'impôts ; il est difficilement guerrier, par conséquent peu propre à l'empire. Les nations doivent donc choisir

entre la bénédiction de Juda et celle d'Issachar, qui si rarement se trouvent ensemble ; c'est-à-dire, aucun peuple ne saurait être à la fois *le jeune lion*, et *l'âne qui porte le fardeau.*

Loin de moi d'être en rien le fauteur du despotisme, ni l'apôtre de la tyrannie. Proposer aux peuples le pouvoir absolu comme le chef-d'œuvre de la pensée humaine en fait d'ordre social, c'est vouloir ramener au gland des hommes auxquels le soc de Triptolême a procuré une nourriture plus délicate et plus exquise. Loin de moi, dis-je, de chercher à diminuer l'émulation des particuliers ; je sais trop la différence qui existe pour une nation entre contribuer avec connaissance de cause au bien que ses rois peuvent lui faire, ou n'être que l'instrument aveugle et grossier de la grandeur de ceux qui la gouvernent. Loin de moi, je répète également, de prêcher une distinction de castes toujours préjudiciable, par la manière dont elles divisent les sujets en autant de classes particulières qui n'ont ni les mêmes intérêts ni les mêmes vues ; ce qui détruit l'unité sociale si nécessaire dans tous les empires, et laisse le talent et la vertu sans espoir de récompense. Mais on a cru chez plus d'un peuple sage que l'homme n'en est pas moins heureux pour remplir sans murmures la place que lui a destinée l'Architecte éternel qui a conçu le plan du grand tout. Si ces nations ne brillent point autant, on peut dire aussi qu'elles s'usent moins, sont plus tranquilles, moins foulées par les impôts, et surtout moins éloignées du bonheur que nous, qui avons

tant de labyrinthes pour en fermer l'accès en nous égarant. Car, pour être heureux, il en est des peuples comme des particuliers; et sitôt que les mœurs inspirent des passions qui poussent trop au dehors, ils deviennent misérables par la trop grande disproportion que les individus mettent entre leurs désirs et leurs facultés; nommant à tort *émulation* les peines qu'ils se préparent par l'ambition, en s'efforçant de changer l'état où ils sont nés, pour, disent-ils, acquérir, et travailler à leur bonheur. Or cette façon de penser non seulement porte à l'égoïsme, elle fait commettre plus de crimes chez les peuples organisés de la sorte, et détruit en partie l'ordre de la société; parce que tout le monde voulant sortir de sa sphère, et chacun ayant les mêmes prétentions, l'état n'est plus qu'un *gâchis politique*, pour ne pas dire un champ où le peu de bon grain qui se trouve succombe sous l'ivraie sociale qui l'étouffe; chose d'autant plus dangereuse avec nos gouvernemens actuels, qu'ils s'éloignent tous de la sage maxime qui fait consister la véritable richesse des nations à retrancher les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire et des plaisirs simples et innocens.

Mais revenant aux peuples que la fureur pédantesque domine, celui qui est exempt de sophistes peut se gouverner avec autant de politique qu'un autre. Le courage s'affaiblit, et l'âme dégénère, chez une nation trop occupée des sciences; elle pénètre trop les dangers. La douceur, la gloire et les récompenses qui accompagnent les lettres ont de l'appât

pour tant de gens, que le nombre de ceux destinés aux arts utiles de la vie en est sensiblement diminué. Ce qu'elles ont de noble fait dédaigner tous les états qui dépendent plus du corps que de l'esprit. Quel triste exemple Athènes et l'empire d'Orient n'ont-ils point donné de cette vérité pendant leur décadence! La première, sans courage, ne savait plus penser avec force; et l'éloquence cultivée avant par les philosophes ne l'était plus que par de vils rhéteurs, qui la surchargeaient d'ornemens déplacés, après l'avoir dépouillée de sa noble simplicité; tandis que le peuple, toujours avide des mêmes louanges, quoiqu'il eût perdu ses vertus, se corrompit davantage en prenant le parti de louer ses vices, dont il s'enorgueillissait au lieu de se corriger. Quant à Constantinople, elle fut tellement engourdie par la lâcheté, la bigoterie et la mollesse, que ne pouvant même suspendre ses haines théologiques lorsque Mahomet II y parut, au lieu de chercher à le repousser, elle s'occupait plus de ses disputes de cirque, et de ses querelles de sectes, que de l'armée ottomane qui l'assiégeait. C'est un fait digne d'être observé, que presque tous les empires sont détruits par les sophistes: et l'on sait le mal qu'ils ont fait même à Rome, où les opinions de quelques rêveurs eurent tant d'influence sur les destins de la vie éternelle, qu'elles contribuèrent plus que ses ennemis à vaincre un peuple qui avait triomphé de l'univers.

L'erreur est moins dans l'ignorance que dans ce qu'on sait mal; et le pays le plus éclairé est celui où

il y a le plus de vérités utiles répandues parmi le peuple. Or elles ne sont jamais en grand nombre, quand l'opinion publique est dirigée par celle des demi-savans, sans aucun égard à la façon de penser de l'homme vraiment supérieur, dont le crime est presque toujours en ce cas d'être trop au-dessus des autres. D'ailleurs, parce qu'une nation a la manie des sciences, ce n'est point à dire qu'elle saisisse ce qu'elles ont de meilleur; et l'on sait combien elles peuvent être funestes dans quelques circonstances. Ce ne sont pas toujours ceux qui discourent le plus sur la vertu qui la pratiquent davantage. L'horizon du mal moral, bien plus étendu que la sphère des maux physiques, étant habité par la raison seule, l'intempérance et le mauvais usage de cette dernière peuvent l'augmenter encore en digérant mal les choses; et dès lors l'application qui devrait contribuer à former quelques sages ne fait qu'accroître l'orgueil insensé d'une multitude de fous qu'elle égare.

Car on peut voir où la plupart du temps aboutit l'éducation, même pour les individus qu'on élève avec le plus de soin, quand les modèles qu'on leur propose étant généralement pris parmi des peuples si différens de ceux dont ils font partie, et la tête souvent pleine des Grecs ou des Romains, ils entrent dans le monde avec des idées qui ne ressemblent nullement à celles qu'ils y trouvent, et sont obligés de réformer les leurs, ou de chercher à y rapporter les autres! Or comme la paresse engage naturellement à profiter de ce qu'on sait plutôt qu'à vouloir s'instruire de nou-

veau (sans ajouter que de même qu'un vase neuf retient l'odeur de la première liqueur qu'on y jette l'esprit reste imbu des premières impressions qu'il reçoit), on critique sans jugement, on croit que ce qui existait ailleurs pourrait facilement s'introduire; et, séduit par quelques idées hardies, spécieuses ou chimériques, on soupire après le changement, et on devient un brouillon sans le savoir.

De plus, revenant aux lettres, il est à remarquer que si elles ont leur enfance et leur jeunesse, à laquelle succède l'âge mûr, le plus exact et le plus solide, après elles perdent de leur force et de leur vigueur dans la vieillesse, pendant laquelle il ne leur reste guère que du babil. Et quant au peu d'utilité des sciences pour la masse du peuple (auquel, loin d'être toujours dédommagé par le profit qu'il en tire du mauvais usage qu'il en fait, ce qu'il croit savoir est souvent plus nuisible que ce qu'il ne sait pas), que peuvent jamais faire les connaissances à la plupart des hommes, qui sont condamnés à passer une vie triste dans des travaux continuels? Presque tous les empires d'abord fondés sur l'ignorance des belles-lettres et des arts, que je ne prêche nullement cependant (je le répète encore), se détruisent après pour les avoir trop cultivés; et c'est ordinairement quand le luxe commence à corrompre les mœurs, qu'une fausse philosophie corrompt la raison.

De même que l'imagination sans frein égare et conduit au malheur, l'esprit d'analyse dessèche tout, désenchante la terre, et jette dans un doute désolant,

vrai néant de l'ame. La philosophie, en raison de ce qu'elle tend au mépris des choses d'ici-bas, ne saurait donc guère attacher les cœurs à l'état; et quand elle est mal entendue, comme c'est trop souvent le cas, elle effémine, attache à la vie, réduit toutes les affections à un secret égoïsme, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier; par conséquent elle sape petit à petit les fondemens de la durée des sociétés. Car veut-on diviser les hommes, exciter entre eux la haine, exalter toutes les passions; il suffit de mettre en jeu l'intérêt personnel. Au contraire, tâchez que chacun s'oublie pour ne connaître d'autre intérêt que celui de tous, c'est le seul moyen d'obtenir la concorde dans un pays; et le grand talent de l'homme d'état est de savoir unir les intérêts particuliers avec les maximes conservatrices des empires.

Mais revenant à l'étude, malgré ses avantages, elle effémine aussi, rend mélancolique, introduit l'épicurisme, engage au célibat, ou à mille choses nuisibles à la population; et ces maux une fois propagés dans la capitale infectent promptement les villes de province qui l'imitent. Rome avait plus de valeur avant d'être savante. Un des Goths ravageant la Grèce disait, que loin de brûler les bibliothèques, il fallait laisser aux ennemis ce meuble qui les détournait de l'exercice militaire par des occupations sédentaires: et, les nations ignorantes étant généralement les plus belliqueuses, ceux qui accompagnaient Charles VIII à Naples attribuèrent sa rapide conquête à ce que la

noblesse d'Italie s'amusait plus à s'instruire ingénieusement, qu'à se rendre guerrière et vigoureuse.

Je sais que rien n'illustre tant un pays que les lettres et les beaux-arts, que le siècle de Périclès leur doit plus qu'à ses trophées, et qu'ils ont plus immortalisé ceux d'Auguste et de Louis XIV, que toute autre espèce de gloire. Je n'ignore pas, dis-je, que les progrès des manufactures dépendent de ceux des sciences; et que ces dernières fomentent à l'envi la prospérité d'un état, par la manière dont elles gravent les principes d'une saine raison dans les cœurs, en y faisant germer les semences de la vertu et de l'humanité, toujours si nécessaires pour le bonheur des nations; de façon qu'on peut comparer les gens instruits à autant de ruisseaux qui fertilisent le sol qu'ils parcourent. Cependant je ne balance point à dire qu'une éducation libérale trop répandue est à craindre, quoique l'excès seul en ce genre soit préjudiciable; car on ne saurait nier combien sous d'autres rapports il est utile qu'un peuple soit éclairé, pense librement, mais par-dessus tout qu'il soit industrieux.

Ce que je dis des sciences peut s'étendre à beaucoup de choses; comme lorsque les diverses classes de la société ne sont plus assez également réparties pour fournir aux besoins de l'état, ou qu'un délire général s'empare de la nation à l'égard d'un seul objet; du commerce, par exemple, ou des conquêtes immodérées. C'est aussi le cas, lorsqu'avec un sol fertile l'agriculture et les productions de la terre, sans

trouver de débouchés, deviennent un encombrement au lieu d'une richesse pour le pays. Un état souffre également, quand le gouvernement a besoin d'un trop gros revenu, et qu'ayant un trop grand nombre d'employés l'industrie souffre pour les payer; sans ajouter que la plupart de ceux qui ont une éducation libérale sans fortune sont des individus qui deviennent à charge au public, en vivant à ses dépens. Je dirai la même chose de la trop grande quantité d'hommes qui, suivant la profession de la guerre, ont négligé les occupations essentielles en temps de paix; ou des arts de luxe et de superfluités, qui font qu'un pays abonde en choses inutiles, quand il manque des plus nécessaires. Un prince sage doit donc veiller à ce que la jeunesse embrasse les métiers de la vie dans la proportion la plus avantageuse au bien de l'état, et à ce qu'elle ne s'abandonne jamais à l'oisiveté, chose pire que tout ce dont je viens de parler, et celui des vices qui nuit le plus à la société.

Les hommes, qui de tout temps ont disputé sur tout sans jamais s'accorder sur rien, ne se sont pas encore mieux entendus sur la meilleure forme d'éducation que sur le meilleur système de gouvernement : et l'une des choses qui limite le plus l'autorité d'un pays relativement à la façon d'élever la jeunesse, est que bien qu'on entrevoie les effets d'une meilleure méthode à cet égard, l'habitude empêche d'y plier toute une génération pour la commencer, parce que les peuples crieraient au despotisme si on voulait les forcer d'instruire leurs enfans d'une autre façon que

celle à laquelle ils sont accoutumés. Cependant il faut que cette dernière soit analogue à la forme du gouvernement sous lequel cette jeunesse est destinée à vivre; car il est certain, par exemple, qu'une éducation républicaine dans une monarchie semera des révolutions, qu'au sein d'une république des principes d'ambition et de monarchie pourront la renverser, et que sous une constitution mixte l'impression des principes trop populaires ou trop despotiques préparera des factions et des déchiremens.

Une autre difficulté, quant à l'éducation, est que les uns sont pour élever l'enfance par la force de la raison, les autres par celle de l'autorité. Sans être extrême pour aucune de ces deux opinions, il est sûr que dans un âge si tendre on est plus susceptible d'obéissance que de persuasion. La raison est incertaine et contestable : le sentiment est positif. Or, si dans un état bien réglé ce qui est utile à l'individu doit l'être à la communauté; si, dis-je, il importe à tout pays que les hommes aiment Dieu, leurs parens, leur prochain, leur patrie et la vertu, le plus sûr moyen de parvenir à ce but est de commander cet amour aux enfans, qui, en obéissant à un tel ordre, en prennent l'habitude. Et quand une fois l'habitude a gravé ces devoirs dans leur cœur, alors la raison peut parler utilement à l'esprit d'une jeunesse déjà façonnée pour l'utilité publique à la morale par de bons sentimens, et par des coutumes acquises, qui lui permettent de raisonner avec moins de danger, et de se défendre contre le sophisme qui l'attaque fréquemment sous le nom et

le masque de la raison, ce dont je doute qu'on puisse venir à bout autrement. Car les sociétés ne se soutiennent qu'à force d'art; et l'essentiel pour l'éducation est de commencer par donner aux ames une bonne direction. Or comme la raison ne peut jamais que dessiner, tandis que le sentiment grave profondément, il s'ensuit qu'on peut effacer les traits de l'une, tandis que ceux de l'autre sont indestructibles.

Je pourrais dire la même chose de la diversité des opinions relativement à ce qu'on doit enseigner à la jeunesse. Car les uns, par exemple, croient que les sciences abstraites et physiques font mieux travailler son intelligence, tandis que d'autres au contraire pensent qu'elles la limitent dans presque tous les sens, parce que l'objet le plus essentiel de l'éducation étant le développement moral de l'homme, il ne peut avoir lieu que quand, dans ce qui compose ses études, l'esprit, le cœur, l'imagination et la sensibilité agissent à la fois. Or on ne saurait guère l'obtenir avec les sciences dont je parlais, qui, détachant de trop bonne heure de toutes les émotions vives et généreuses que l'ame peut éprouver, séparent l'intelligence du foyer dont elle a besoin pour s'élever à toute sa hauteur, et la laissent dans un cercle monotone trop circonscrit; car la méthode compassée et la superstitieuse précision des sciences exactes flétrissent ou brûlent tout ce qu'elles touchent. Ne donnant point assez de mouvement et d'énergie à la raison, dont le développement doit se préparer par un système d'études qui nourrisse l'ame davantage, elles séparent trop l'esprit du

cœur, et substituent une éducation froide, purement de luxe, à cette éducation de l'ame et de l'intelligence en même temps, qui ôte à l'amour-propre ses petitesses et son âpreté, qui rend bon et confiant quand il faut l'être, qui dispose à toutes les actions grandes et généreuses; de façon que ce n'est peut-être point à tort qu'on regarde comme un des défauts de ce siècle calculateur de trop étouffer les sentimens.

Un grand nombre également pense que l'étude des langues mortes est d'autant plus utile, que d'autres progrès plus essentiels accompagnent ceux qu'on y fait, comme je le dis en parlant d'elles au premier chapitre. En effet, la lecture des bons auteurs accoutume à réfléchir sur leur contenu, qui presque toujours est moral par sa nature; et comme les pensées morales intéressent le cœur en même temps qu'elles occupent l'esprit, cette étude jette dans la conscience des semences de vertu, des principes d'honneur, et l'habitude de sentir avec noblesse; ce qui répand plus de dignité dans les mœurs nationales, une politesse plus naturelle dans le cours de la vie, et donne tous les avantages d'une éducation où les mouvemens de l'ame sont sans cesse associés aux opérations de l'intelligence. Cependant quelquefois aussi, comme je l'ai déjà remarqué, le contenu des auteurs grecs et latins n'étant point en harmonie avec l'organisation des peuples qui les étudient, ils peuvent répandre dans les états des idées ou des doctrines nuisibles à leur tranquillité.

Ce qui précède fait voir combien il serait essentiel

dans tous les pays de confier l'éducation de la jeunesse à un seul corps; car les individus isolés qui l'instruisent lui inculquant toujours la différence de leurs idées, et leurs principes particuliers, un corps enseignant est le seul moyen pour qu'elle soit élevée d'une manière uniforme, et avec une unité de vues et de sentimens qui réponde un jour à ce qu'on en attend. La grande difficulté est de composer ce corps, qui par la nature de ses fonctions semble réclamer un genre de vie particulier, tandis que d'un autre côté je ne voudrais même pas qu'il pût soupçonner dépendre d'une autre autorité que celle de son pays; mal qui rappellerait toujours plus ou moins les deux têtes de l'aigle, que j'ai tant recommandé d'éviter en parlant de la religion. Mais quant à confier l'éducation de la jeunesse à un seul corps enseignant, je le regarde comme la chose qui peut le mieux contribuer à mettre chez les peuples plus d'harmonie entre les lois et l'opinion, comme le remède le plus sûr contre une foule de mauvais préjugés, comme la seule institution qui, par son ensemble de doctrines, puisse leur donner un caractère national, et surtout comme le meilleur moyen de consacrer les hommes à la gloire et au bonheur de la patrie. En effet, comment jamais leur faire suivre une droite ligne, quand celle du bien et du mal n'est pas uniformément fixée? Et qui peut prescrire une marche sûre, lorsque l'opinion du guerrier, par exemple, différant de celle du citoyen, et la loi civile permettent ce que la loi religieuse défend, l'honneur, la liberté, les mœurs, la croyance,

les lois et la philosophie, commandent sans cesse dans des langues différentes, et ne parlent que pour se disputer l'autorité? Quelle bannière suivre, en un mot, si ne faisant pas de toutes ces choses un faisceau qui soit le flambeau des lumières, chacune d'elles porte l'image de l'opinion publique, dont chaque parti se déclare l'organe, dont chaque passion se croit l'interprète? L'esprit, comme la terre, ne produit rien sans en avoir reçu la semence : l'éducation d'un peuple se ressent toujours de son état de civilisation.

Après l'éducation, l'honneur est un des principaux leviers à employer pour ceux qui gouvernent. S'il ne devait pas si clairement son origine à tout ce qui est honnête et glorieux, je serais tenté de le prendre pour une invention politique. Il fait la sûreté des empires. Le souverain qui en manque perd la sauvegarde de ses vertus, le stimulant de sa réputation, le lien le plus propre à se faire aimer et respecter.

L'honneur n'est pas moins nécessaire dans les sujets que chez le prince; car sans lui les lois seraient insuffisantes pour réprimer les peuples, sur lesquels la crainte de l'infamie peut autant que celle du châtiment. Un roi n'est véritablement grand que lorsque ce sentiment est répandu parmi ceux qui lui sont soumis. L'honneur vient-il à manquer, il n'y a plus de vertu, la bassesse domine, la nation s'avilit; et supposant même que l'obéissance tienne lieu de tout dans ce moment infortuné, si par hasard les peuples sont tranquilles, c'est comme les forçats dans une galère. Mais la seule ombre de l'honneur suffit pour

leur élever l'âme, les rendre constans dans les travaux, courageux au milieu des dangers.

Sans doute il faut des illusions et des préjugés aux hommes : il en est même de si utiles aux états, que sans eux ils n'ont plus de ressort, plus d'action; tout s'engourdit, tout meurt. Qui doutera que, bien que peut-être sous un autre nom, l'honneur n'existe dans les républiques comme dans les monarchies? et quels trésors récompenseraient jamais les belles actions, le dévouement à la patrie, les sacrifices envers le prince, sans cette monnaie publique dont chacun se paye dans sa vanité? De même qu'en mécanique on préfère les machines qui produisent les plus grands effets avec les plus petits mouvemens, la politique doit toujours s'efforcer de faire beaucoup avec peu. C'est avec trois ou quatre cents couronnes de chêne que Rome a conquis l'univers.

L'honneur, j'y reviens, est le seul prix des traits héroïques; et certes un prix des plus modérés pour les rois, qui doivent encourager tout ce qui concourt au bien d'une manière quelconque. Or les hommes sont d'une nature si singulière, que le même objet n'opérant pas également sur tous les esprits, l'honneur en porte à des actions auxquelles les autres sont excités par le devoir, la conscience, l'amour de leurs semblables, ou le désir de la réputation, qui ne sont que différens noms pour la même chose. Il est même à remarquer que l'honneur est le seul qui puisse, à l'égard des châtimens, substituer l'imagination à la douleur physique ; c'est à dire les peines idéales

aux sensations réelles, et l'ignominie aux tourmens.

Cependant, lorsqu'on s'en sert bien, quoique l'honneur soit un ressort qui agisse plus ou moins sur tous les cœurs, il est certain que son sentiment est si délicat et si beau qu'il ne peut guère se rencontrer que dans une ame noble, chez ceux qui ont reçu la meilleure éducation, ou dont l'esprit a été nourri des plus grands exemples. Bien que ce qu'il occasionne soit le résultat d'un autre principe, il produit souvent les mêmes effets que la religion, et les lignes quoique venant d'une direction différente aboutissent au même point; car si la religion embrasse la vertu telle qu'elle est ordonnée par les lois de Dieu, l'honneur la voit telle qu'elle doit être pour ennoblir l'espèce humaine. L'homme religieux craint de faire une mauvaise action, l'homme d'honneur le dédaigne; celui-ci regarde le vice comme au-dessous de lui, celui-là comme une offense envers la Providence; l'un comme quelque chose de messéant, l'autre comme quelque chose de défendu. Supposant qu'il n'y eût point de Dieu pour être témoin du vice, et le punir, l'homme d'honneur ne s'y livrerait pas, uniquement à cause de la bassesse qui l'accompagne.

C'est en vain que plusieurs regardent ce mobile comme chimérique, ou le tournent en ridicule, parce que l'honneur étant une créature du monde, disent-ils, ce dernier a sur lui l'empire d'un créateur, par conséquent le gouverne et le dirige à son gré. Cela peut être vrai; mais quelque capricieuses que soient les lois de l'honneur, il vaut encore mieux avoir de

fausses notions à son égard, que d'en manquer tout à fait; de même, si je peux me servir de la comparaison, qu'il est plus d'espoir avec un hérétique qu'avec un athée. Ne fût-ce que pour leur propre intérêt et leur grandeur, les princes doivent donc ne rien négliger pour fomenter la flamme de l'honneur parmi leurs sujets; ne châtiant que légèrement les fautes qu'il fait commettre, et récompensant aussi grandement, aussi publiquement que possible, tout ce qu'il occasionne d'illustre et de beau.

La presse, depuis la découverte de l'imprimerie, est également un point trop essentiel pour l'oublier. Les princes ont peut-être besoin de plus d'habileté pour gouverner avec elle, parce que loin de tâcher d'étouffer les lumières il faut qu'ils sachent les diriger. Susceptible de devenir le meilleur levier des gouvernemens, la presse peut surtout être utile pour répandre dans le public la semence des changemens nécessaires; et c'est alors que les bons écrivains, comme autant de ministres de la vérité, doivent s'efforcer de peindre avec les couleurs les plus vives le mal qu'on veut corriger, et les avantages du bien prêt à le remplacer. En effet, l'influence des livres est souvent telle, qu'un bel esprit disait plaisamment à ce sujet, qu'il entreprendrait volontiers de faire croire que le soleil n'est la cause ni de la lumière ni de la chaleur, pourvu qu'il eût seulement quelques philosophes de son côté.

Cependant, loin que les sages et les prudens soient toujours ceux qu'on écoute le plus, le caprice et la

mode se glissant dans tout ici-bas, par conséquent dans la littérature comme dans le reste, on voit souvent des écrivains pitoyables avoir la plus grande vogue, soit par la situation dans laquelle ils se trouvent, soit par les coteries dont l'engouement les porte jusqu'aux nues, ou parce que le goût du public décidant ordinairement des sujets que traitent les auteurs, quand ce goût est mauvais, ils préfèrent écrire des ouvrages frivoles qui après quelques applaudissemens éphémères rentrent dans le néant, au lieu de rechercher une gloire plus solide en travaillant pour la postérité. Mais on doit avoir d'autant plus d'attention pour les différentes sortes d'écrits qui se publient, que quelque insignifians qu'ils paraissent ils contribuent toujours au goût d'un pays, sans parler des impressions qu'ils laissent à la jeunesse de l'un et l'autre sexe; car, pour diriger les sentimens d'un peuple, qu'on me permette seul de faire à mon gré ses chansons, j'abandonnerai volontiers le privilége de faire ses lois.

Les anciens, qui n'avaient point à beaucoup près autant que nous la manie d'écrire, et chez lesquels les productions littéraires étaient bien moins répandues, parce que la presse était ignorée, les anciens, dis-je, fournissent nombre d'exemples de l'effet qu'ils croyaient qu'un ouvrage produit quelquefois. Athènes brûla le livre de Protagoras, Sparte défendit les vers d'Archiloque, Ptolomée l'*Exhortation à la mort* d'Hégésias, le sénat romain fit livrer aux flammes, comme contraires à la religion, quelques volumes qui se trouvaient près du sépulcre de Numa; Auguste

ordonna d'en saisir d'autres, défendant qu'ils fussent dans les mains des particuliers; et, quelqu'étrange que paraisse aujourd'hui son idée, le sage Platon lui-même voulait bannir Homère de sa République.

En effet, est-il juste de permettre de rien imprimer sur la religion, le bon ordre et la police d'un état, sans distinguer ce qui leur est nuisible d'avec ce qui leur est utile; et la licence est-elle moins funeste dans de telles actions que dans tout ce qui tient aux mœurs? Combien de fois la conduite n'est que le résultat de la façon de penser! Si l'on trouve quelque manque de liberté dans cette défense, et qu'il s'ensuive que les sujets d'une telle nation ne soient pas libres, pourquoi ne point conclure par le même principe que ceux des pays où l'on défend d'empoisonner sont esclaves?

Deux édiles étaient chargés à Rome d'examiner les ouvrages qui se publiaient, et défendaient non seulement ceux qui pouvaient altérer la religion et le gouvernement, mais ceux qu'ils croyaient pernicieux au bon goût de la littérature. Cette république n'ignorait pas combien il est important, pour que les bonnes qualités se transmettent de génération en génération, qu'il y ait des censeurs instruits qui s'opposent au mal que pourraient causer les livres qui circulent dans le public; car, s'ils sont mauvais, ils deviennent une école durable de perversité; et s'ils manquent de sens, ou sont inutiles, ils suffisent pour corrompre les idées saines, et les principes d'une bonne éducation. Les peuples modernes ne pensent qu'à éviter le premier mal, c'est-à-dire qu'ils prohibent seulement ce qui

attaque trop ouvertement la religion, les mœurs et le gouvernement; cependant la facilité avec laquelle se propagent les ouvrages contre le bon goût nuit souvent au bien de la littérature.

Mais revenant à la liberté de la presse, quoique plusieurs nations se soient tour à tour efforcées de la rendre indéfiniment libre chez elles, je ne la vois telle nulle part, et ne crains point de dire qu'elle ne l'a jamais été. En effet, comme il est impossible de rencontrer un pays sans abus, dans le quel doit-on permettre de tout dire, quand une nouvelle répandue tout à coup au milieu d'une population immense, comme un vent impétueux sur une vaste mer, peut quelquefois avoir les plus funestes effets, de même qu'une seule vérité trop généralement sentie par la masse du peuple peut causer une révolution en l'égarant? Sans doute le gouvernement ne saurait trop s'efforcer en pareil cas de prendre les mesures les plus sages pour remédier au mal autant que possible; mais le reste, pour ne pas dire la nécessité de publier ce même mal, n'appartient qu'aux rêves des écrivains qui ne connaissent les hommes que par théorie, et de ceux dont une fausse philantropie dirige les spéculations, en oubliant où s'arrête la pratique si souvent entravée par les vices et les animosités.

Heureux sans doute le peuple qui a un souverain sous lequel il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire tout ce qu'on pense! Mais si la liberté des productions littéraires peut être sans restriction jusqu'à un certain point, même celle des pièces de théâtre

(quoique souvent elles offrent des allusions qui font suspendre leur représentation), il n'en est pas ainsi des journaux et des autres écrits périodiques, qui, étant des espèces de tribunes publiques, non seulement nourrissent les passions, mais les irritent et les enflamment.

Je connais tout l'avantage de ce genre d'écrits pour divulguer jusqu'aux moindres actions des dépositaires de l'autorité, et pour instruire le public des outrages, même des simples vexations que les gens en place pourraient se permettre contre l'individu le plus obscur; frein qui les retient indubitablement parce qu'ils savent que, sa cause devenant celle de tous, les oppresseurs ne peuvent manquer d'être punis, et les torts réparés. Aussi les journaux ne doivent-ils jamais cesser d'être libres à cet égard. Cependant il y a des circonstances, surtout en temps de guerre, et même quand les esprits fermentent pendant la paix, où l'on est forcé de les restreindre pour ce qui troublerait l'ordre établi, parce qu'arrivant à des milliers de lecteurs à la fois, toute une nation en est imbue dans l'instant; et comme le peuple (que trop souvent on ne sauve que malgré lui, disait Washington), s'obstine quelquefois à ne lire que ce qui l'égare, sans même vouloir jeter les yeux sur ce qui le détromperait, il se livre tout entier au journal qui l'empoisonne en le flattant, de façon que les autres ne peuvent lui offrir le remède qu'on trouve dans les ouvrages de littérature, où la presse se sert de correctif à elle-même, par ceux qui sont libres de réfuter ce qui a été dit.

En outre, les gazetiers n'ayant pas toujours le temps de méditer ce qu'ils écrivent, et les papiers publics renfermant les nouvelles, les plaintes, les avis, et les articles vrais ou faux reçus de toutes parts, excepté la conduite des ministres dont on ne doit jamais empêcher d'appeler à l'opinion de la nation (parce qu'ils peuvent toujours attaquer devant les tribunaux ceux qui leur manquent ou disent des faussetés), s'il est des temps où les journaux ne font aucun tort, on en voit d'autres où ils sont comme une arène ouverte aux passions, et souvent un champ de bataille d'autant plus dangereux, que ceux qui entrent en lice combattent non moins aveuglément que ces anciens gladiateurs, qui se présentaient dans le cirque armés avec un bandeau sur les yeux.

Au reste, ce qui tient à la presse est une des questions les plus difficiles à résoudre : car, par exemple, quelques-uns croyent qu'il n'y a point de liberté publique sans journaux, que si le gouvernement est importuné par leur critique, ils l'éclairent par de sages avis, et que dans le système représentatif la loi doit être le produit de toutes les bonnes pensées que la publicité met pour ainsi dire en circulation. La presse, disent-ils, est comme la lance d'Achille, elle guérit les blessures qu'elle fait; et surtout on ne doit jamais la soumettre au pouvoir préventif d'un donneur de licences, parce que ce serait soumettre toute liberté de sentiment aux préjugés d'un seul homme, et faire de lui le juge arbitraire et infaillible de tout point de controverse dans les sciences, dans la reli-

gion et le gouvernement. Ce qui précède peut être vrai jusqu'à un certain point; cependant il n'en est pas moins indispensable de punir tout écrit offensif, ou dangereux pour la conservation de l'ordre établi; et je crois également nécessaire, quand les passions sont vivement agitées, d'employer contre les journaux des mesures temporaires, sans toutefois les tourner en habitude pour les états dont la manière de se régir fait entrer l'opinion du dehors dans leurs combinaisons législatives.

Je le répète, la liberté de la presse est une des questions politiques les plus difficiles à résoudre, comme une des plus complexes par sa nature; parce qu'elle peut tour à tour être un moyen de conservation pour les états, quand leur mauvaise administration s'engage dans une route pleine d'écueils qu'on ne peut trop lui signaler, et devenir une arme dangereuse quand la marche du gouvernement est fixe vers le bien. Car si mon désir d'accorder autant que possible à l'esprit du siècle me faisait dire à présent même, qu'on ne doit jamais empêcher d'en appeler de la conduite des ministres à l'opinion générale de la nation, il est sûr néanmoins que dans certains cas il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de gouverner avec l'action indépendante des journaux; attendu que livrant toutes les doctrines aux exagérations des partis, et n'y ayant point de vérité qui ne soit combattue ou défigurée, les actes d'administration intérieure ne peuvent pas plus aboutir à leurs fins, que les actes de politique extérieure pro-

re les résultats qu'on en attend. De plus, ne doit-pas réfréner les feuilles publiques, quand confon-it tous les principes, leur licence bat continuel-ment en ruines les institutions les plus respectables; and desséchant les sentimens de religion, et d'a-our au gouvernement établi, elles décréditent mme mercénaires les magistrats, et livrent à la ine ou au mépris les dépositaires de l'autorité; and troublant le classement indispensable dans rdre social, elles excitent les pauvres contre les ri-es, les petits contre les grands; et qu'entourant tout émeutes et de complots, elles menacent l'existence l'état, la réputation des individus, même celle des milles? Dans un tel ordre de choses la morale pu-ique étant sans abri, les lois sans puissance, et les torts du gouvernement sans vigueur, les esprits sa-s et les amis des principes s'inquiètent avec raison 'un avenir plein d'orages.

En outre, les divers partis, comme je l'ai déjà dit, giotage et même la cupidité trouvant un avantage donner aux feuilles publiques la couleur qu'ils dé-rent, les nouvelles n'arrivent guère que frelatées, ur ne pas dire teintes au prisme de ceux qui les onnent. Or, quoique le peuple dans l'habitude d'en re de fausses se blase bientôt assez sur ce genre de ensonges pour n'y plus croire, et ne pas même y ire attention, comme je l'ai vu dans plus d'un pays, s gens qui n'ont rien étant partout en beaucoup plus and nombre que les individus qui possèdent quelque ose (ce qui est un levier continuel pour les brandons

de discorde, et une cause éternelle de bouleversement dans les états, ainsi que l'ai déjà remarqué), l'expérience ne laisse aucun doute sur le mal que les journaux produisent quelquefois, et sur le danger de leur permettre une liberté absolue, que je répète qu'ils n'ont nulle part. Et la multitude étant d'autant plus avide de nouveautés qu'elle est plus aveuglément ignorante, pourquoi tolérer un tas d'aboyeurs licencieux toujours prêts à l'égarer, en soufflant l'esprit de trouble et de révolte? Ce serait laisser à chacun de ces folliculaires une épée nue dans la main d'un fou.

Que l'homme qui a des connaissances éclaire le public, et cherche à frayer une nouvelle route à son gouvernement, en l'instruisant sur ses vrais intérêts, rien de mieux, et l'on doit même propager ses idées. La plus grande gloire d'un auteur est de préparer les matériaux aux chefs de l'état, et c'est un ministère dont on doit d'autant plus revêtir les écrivains philosophes, que les princes et leurs entours étant sans cesse en action, ils ont peu le temps de réfléchir. Le mal est que cette auguste fonction se transforme en un vil métier; et le plus grand nombre de ceux qui écrivent se bornant à copier ce qu'on a déjà imprimé, malheureusement ils se répètent tellement tour à tour, que, si l'on ôtait de leurs écrits ce qui appartient à autrui, souvent il ne resterait que le papier.

Au lieu d'être le résultat de l'entendement de ceux qui les composent, les livres sont presque toujours enfans d'autres livres; les auteurs les font comme les

pharmaciens les médicamens, ils versent d'une fiole dans une autre. Aussi combien voit-on de geais parés des plumes du paon, combien de corbeaux répètent en croassant le chant de quelques cygnes, combien de vivans ne sont que l'écho des morts!

La plupart de ceux qui font gémir la presse n'étant guère que des gens qui lisent et qui écrivent, au lieu de posséder le talent de méditer et de composer, ils n'ont que la théorie des choses dont ils parlent, et sont presque toujours des trompettes de mensonges, ou des charlatans de mauvaise foi pleins de préjugés. Guidés par un vil intérêt, ils abusent au lieu d'instruire; et ressemblent à ces brigands qui, pour profiter de la dépouille des navires, n'éclairent que dans l'intention de perdre, en mettant des fanaux sur les écueils.

En effet les savans, les orateurs, les poëtes, les philosophes même, sont entraînés par ce qui les entoure; payant plus ou moins le tribut à leur siècle, il en est peu qui s'élèvent au-dessus. Toutefois leurs avis sont utiles à ceux qui gouvernent, par la façon dont ils éveillent les idées en fomentant l'amour du bien. Mais on doit en user avec autant de précautions que les médecins de la médecine; car, de même que si cet art donne des remèdes pour toutes les maladies, celui qui le professe n'en emploie aucun sans bien réfléchir sur leur nature et la constitution du malade, avant d'en venir de la théorie à la pratique, le prince ne saurait trop envisager les circonstances dans lesquelles il se trouve.

Enfin, pour terminer à l'égard de la presse, je dirai avec Montaigne, que *l'écrivaillerie semble être le symptôme d'un siècle débordé;* et l'on peut sans risque appliquer aux productions de l'esprit la loi que Platon voulait introduire dans sa république, de condamner à mort tous les enfans malsains ou contrefaits, ainsi qu'on en usait à Sparte en les précipitant dans le gouffre du mont Taygète. Que les rois auxquels on prêche l'encouragement des sciences et des arts ne se laissent donc point éblouir; et distinguant les bons ouvrages d'avec ces archives de mauvais goût que dictent la bassesse ou la faim, et le vrai talent d'avec les œuvres méprisables de cet essaim d'artistes que la faveur augmente, comme les guêpes que le miel attire, qu'ils soient attentifs dans leur choix, pour que leur protection se dirige vers les choses d'un avantage reconnu, sans favoriser aveuglément la tourbe des écrivains inutiles qui, bientôt devenant trop nombreux en tous genres, ne doivent être rangés dans la classe des littérateurs, que comme les mouches dans celle des oiseaux.

Quoique les femmes composent au moins la moitié du genre humain, on n'en parle que rarement dans les ouvrages de politique. Cependant leur influence dirigée avec soin produirait les plus grands biens. En effet, si dans la Grèce le beau sexe conduisait le héros à la victoire; s'il versait des larmes de joie sur le cadavre d'un fils ou d'un époux morts pour la patrie; s'il couronnait l'homicide du tyran et le défenseur de la liberté; s'il prenait dans l'occasion les

armes contre l'ennemi; si l'on a vu des mères à Sparte tuer leurs enfans quand ils fuyaient, ou les couvrir d'ignominie en leur reprochant leur lâcheté; si les femmes sauvèrent trois fois Rome, et trois fois méritèrent des décrets de reconnaissance dans cette ville où elles honoraient les exploits, et dans laquelle leurs deuils et leurs vœux étaient consacrés comme les jugemens les plus solennels; si les Gaulois leur rendaient une espèce de culte; s'ils reconnaissaient tellement la justesse de leur esprit, que dans leurs troubles politiques ils s'en rapportaient à leurs décisions; si dans les temps de chevalerie le désir de plaire à la beauté faisait voler le preux au combat, ou l'excitait à s'exposer dans les tournois; si, dis-je, ses armes, son casque, ornés par la main de celle qu'il adorait, étaient autant de monumens de son adresse et de sa valeur; qui doutera jamais de l'influence que les femmes peuvent avoir sur les hommes?

Faisant, selon ce qu'elles sont, le délice ou le tourment de la vie domestique, les femmes versent la coupe du plaisir ou celle de la douleur au sein des familles, ces petites sociétés dont la grande est composée. Ce sont elles qui mettent les hommes au jour, qui les nourrissent, les élèvent dans leur enfance, elles qui leur inculquent les premiers sentimens, qui font germer en eux le vice, la vertu; et, l'habitude des bons ou mauvais penchans commençant dès la plus tendre enfance, nous sommes généralement ce qu'elles veulent que nous soyons. Si nous faisons les lois, les femmes font les mœurs : Montaigne avait

raison de dire que *notre principal gouvernement est dans la main des nourrices.*

Croire que les femmes n'aient pas dans l'état actuel des choses l'influence que nous aurions sur elles, si l'ordre étant inverse elles occupaient notre place, et nous la leur, serait la plus folle vanité de la part des hommes. Bien que la nature ait mis quelque différence dans l'organisation des corps, elle n'en a mis aucune dans celle de l'âme et de l'entendement. Peut-être tout le monde ne sera-t-il point de cette opinion; mais les talens des femmes ne diffèrent des nôtres que par l'emploi qu'elles font de leur esprit. N'ayant dans l'ordre social que la part que nous voulons bien leur laisser, les objets que nous croyons hors de leur sphère n'y sont que parce qu'elles ne s'en occupent point; et leurs dispositions naturelles étant les mêmes, si elles méditaient autant que nous à leur égard, elles y réussiraient aussi bien. Nous n'entendons rien également à certaines choses où elles excellent, parce qu'elles nous sont étrangères. De ce qu'elles ne savent davantage, on aurait tort de conclure qu'elles ne pussent en savoir davantage; et s'il était possible qu'elles prissent nos occupations, et nous les leurs, on ne ferait guère que transporter chez un sexe ce qu'on voit chez l'autre. En vain objecte-t-on qu'elles font moins de progrès dans les sciences; cela ne vient que de ce que le cercle de leurs idées se limitant à l'intérieur de la famille, et leurs talens se trouvant bornés à des travaux domestiques, leur sexe est moins allant, moins agissant, voit moins d'objets, par conséquent a moins

de moyens de réfléchir, de comparer, de s'exercer le jugement.

La force du corps est peut-être la seule chose pour laquelle nous ayons quelque supériorité sur le sexe, qui voit encore la sienne diminuée par sa vie sédentaire. Je dis peut-être, car malgré nos idées en Europe je me suis convaincu pendant mes divers séjours chez les nations qui ne sont point civilisées, tant dans les déserts de l'Orient que parmi quelques peuples du Nouveau-Monde, que les femmes y sont aussi fortes que les hommes, et même parfois plus faites à la fatigue; car ce sont elles qui portent l'attirail nécessaire au genre de vie errante, sans parler des enfans en bas-âge dont en outre elles sont fréquemment surchargées. Mais laissant la force physique, pour laquelle je reconnaîtrai même notre supériorité si l'on veut, quant au reste, il n'est de différence que celle des circonstances; et sans parler des vertus des femmes, qui dans l'état actuel sont plus difficiles que les nôtres, parce qu'elles sont toutes domestiques, et que n'aspirant qu'au bon témoignage de leur conscience, la gloire et l'admiration n'en aident point la pratique, leur ame est tout aussi facile à émouvoir, elles ne sont pas plus étrangères que nous à l'enthousiasme, au dévouement, au plaisir, à la douleur. Je dirai plus : leur imagination bouillante aussi exaltée que la nôtre les ayant longtemps, ainsi que les poëtes, fait regarder comme inspirées, sans parler des sibylles, des pythonisses, et de tant d'autres genres de femmes chez les anciens, on sait le pouvoir que les druidesses exercèrent aussi bien

que les bardes sur les Gaulois, les Germains, et tous les peuples du nord.

Il est vrai que dans la vie commune les femmes s'observent plus que les hommes; le joug où nous les tenons fait qu'elles sont moins effrénées; mais qu'on voie tout ce dont elles sont capables aussitôt qu'elles s'oublient. Douées comme nous d'un génie ardent, et leurs sensations n'étant pas d'une moins effrayante énergie, je prouverais aisément que les femmes nous égalent en grandes qualités, en prudence, en force d'ame, sans nous céder en rien pour le crime et pour la vertu. Il en serait ainsi de tout, pourvu qu'on leur permît d'agir; et peut-être bientôt encore on les verrait même s'exercer à la lutte, pour, comme à Sparte, en disputer le prix aux hommes sur les bords de l'Eurotas. Que dis-je? ainsi que le rapporte Juvénal, elles se frotteraient d'huile pour descendre dans l'arène avec les gladiateurs; et ne soupirant pas moins que nous après la gloire militaire, elles feraient renaître les Archidamie, les Thalestris, de nouvelles Amazones, de nouveaux Mardes et Sauromates, chez lesquels elles étaient aussi guerrières que les hommes. Et combien ont occupé le trône de la manière la plus digne!

Les femmes, exclues de toutes les fonctions civiles par les lois, l'usage et l'opinion, sont réduites à se jeter dans une infinité de voies qu'elles ignoreraient, si comme nous elles pouvaient se mêler d'affaires, parvenir aux honneurs. Me voyant le défenseur de ce sexe, qu'on ne croie pas néanmoins que comme chez

les Gaulois, avant qu'on y confiât aux druides les affaires civiles et politiques, je veuille organiser un nouveau sénat imberbe qui délibère sur l'état; ou qu'à l'exemple de Platon j'aie envie de donner aux femmes la même éducation qu'aux hommes, pour les admettre à tous les emplois, même à la conduite des armées pendant la guerre. Tout est bien comme il est; et, quoique plus d'une entre elles m'accuseront peut-être de partialité quand je décide une chose pour laquelle je suis à la fois juge et partie, il est sûr que la rivalité des deux sexes pour les mêmes objets aurait bien plus d'inconvéniens encore que la façon dont ils vivent ensemble aujourd'hui. J'ajouterai même que c'est une preuve de corruption dans l'état, quand les femmes quittent cet air de modestie qui fait toujours leur plus bel ornement, et qu'elles sortent sans honte des bornes que l'ordre social leur prescrit.

Mais, de quelque manière que soient les choses, je n'en ai pas moins dit dans ce qui précède la cause de la différence qui existe dans les qualités ou les goûts des femmes; et les chemins qui conduisent les hommes à la gloire leur étant fermés, elles tâchent avec d'autant plus de raison de s'en dédommager par les grâces de l'esprit et du corps, qu'elles n'ignorent pas que le seul fruit qu'elles puissent tirer de leurs perfections se borne à s'en faire autant de moyens pour parvenir à vivre heureuses. Voilà pourquoi elles aspirent tant à la beauté et aux agrémens extérieurs, pourquoi leur conversation insinuante est si douce, qu'elles cherchent tant à plaire, et à se voir courtisées, n'en étant

pas qui ne s'applaudisse dans son cœur des conquêtes que font ses yeux.

Les femmes douées par la nature des mêmes passions que nous, mais n'ayant que celles qui leur sont permises, et notre faiblesse pour elles étant l'unique voie que nous leur ayons laissée pour s'élever à la fortune, elles savent que l'amour seul peut étendre leur empire en restreignant le nôtre, et par conséquent ont recours à l'adresse pour dominer; de façon que sans rompre leurs chaînes, ni disputer ouvertement le pouvoir, elles en usurpent la réalité, même avec les rois, qu'elles gouvernent souvent, et d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elles règnent en badinant.

On ne saurait nier que les femmes connaissent bien mieux notre sexe, que nous le leur. Nos passions étant leur mobile, elles étudient notre cœur pour en pénétrer les sentimens, et cherchent à nous inspirer celui qui leur convient, sans paraître y songer, et que nous puissions le remarquer; car, persuadées de leur faiblesse, elles n'ont d'autre arme que la ruse, et sont d'autant plus fortes avec nous, que notre orgueil nous empêche de rien voir en elles que leur infériorité. Reconnaissant promptement le malheur de leur sexe, malgré les avantages que la flatterie du nôtre lui attribue, elles n'ignorent pas que si l'amour, qui est un tyran cruel, les emploie comme ses ministres, il les traite également en esclaves; et celle qui est tendre devient tout ensemble la victime de sa faiblesse, et le jouet des idoles de son cœur. En outre, la manière dont elles sont la proie des passions

les plus déréglées leur apprenant vite le peu de fond à faire sur le caractère des hommes, comment ne seraient-elles point révoltées par la légèreté de leurs sentimens, ou l'intolérable suffisance qui ne les quitte point? Persuadées qu'elles ne doivent être passionnées qu'avec pudeur, qu'il ne leur est permis de se montrer sensibles qu'avec délicatesse, et même instruites qu'avec modestie, elles sont dans l'habitude d'une retenue continuelle; car souvent obligées de ne s'exprimer que par l'éclair d'un regard, ou la douceur d'un sourire, exercées à l'artifice dès qu'elles sont nées, et toujours forcées d'être sur la défensive, elles acquièrent vite cette mobilité qui les sert tant, apprennent de bonne heure à déguiser, sont pleines d'astuce, flatteuses, dissimulées; on ne peut guère se fier à ce qu'elles disent.

Et comment la franchise pourrait-elle être une des qualités des femmes, quand tour à tour adulées par ceux qui veulent en abuser, et calomniées par ceux qui n'ont pu leur plaire, c'est-à-dire placées entre le mépris et le malheur, esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même, elles n'ont pour juges que les hommes, qui sont à la fois leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui après avoir été cause de leurs fautes les en punissent par le déshonneur?

Les femmes étant moins distraites que nous par les affaires, on peut dire que toute leur science est d'observation. En vain philosophons-nous mieux qu'elles sur le cœur humain, les remarques fines et la pré-

sence d'esprit étant leur talent, comme l'amour et la vanité presque leurs seules passions, elles lisent mieux dans le cœur des hommes, surtout dans celui de ceux dont elles croient avoir besoin. Ce dernier point fait qu'on a souvent employé les femmes avec succès pour les négociations les plus difficiles, ou dans les circonstances les plus épineuses; car elles sont plus souples, plus vigilantes, plus adroites, plus patientes que nous; on en voit même qui réunissent au plus haut degré les qualités de l'un et l'autre sexe.

Je n'ignore pas qu'on leur reproche l'indiscrétion; mais, bien que Plaute veuille qu'on n'ait jamais vu de femme muette, ce défaut de tout dire ne tient qu'à leur façon d'être, et provient de la même cause que celle des jeunes gens, auxquels l'amour-propre ou le désir de montrer qu'on les a crus dignes de confiance fait divulguer un secret. Car cette vanité n'existe pas chez le beau sexe, aussitôt qu'il la croit compensée par autre chose; et l'existence des femmes, même celle des plus heureuses, est véritablement à plaindre, parce que sachant qu'il en est peu d'entre elles dont le mérite dure plus à nos yeux que leurs attraits, toute leur vie se passe dans l'agitation que causent l'envie de plaire, et le chagrin de se voir négligées.

Il serait également aisé de les défendre du reproche d'être légères ou volages, quand, nées pour nous chérir, ce sont nos sentimens qui font les leurs. Or séparant trop notre admiration de notre estime à leur égard, ne les aimant la plupart du temps que parce qu'elles sont belles, nous ne les suivons, ne les re-

cherchons, ou servons même que dans l'attente qu'elles seront faibles, et ne nous y attachons que dans l'espoir de les voir devenir folles, et d'en profiter. Telle est la clef de leur coquetterie, de leur inconstance, de leurs caprices, de leur légèreté. Si nous mettions au contraire un prix flatteur à leurs vertus, si nous accordions plus au mérite de leurs bonnes qualités ce que nous ne prodiguons qu'à leur faiblesse ou à la beauté, elles pareraient leurs grâces naturelles d'attraits plus solides ; et moins volages, moins indiscrètes, on pourrait s'endormir sur la foi de leurs promesses, quand, sûres de trouver des amis, elles se livreraient moins à l'art d'attirer des amans.

Enfin, sans comme Tirésias pouvoir prétendre que mon propre esprit et mon cœur m'aient révélé celui des femmes, dont l'accès aux affaires est souvent si fatal, parce que les peuples méprisent toujours plus ou moins les souverains qu'elles dominent, pour terminer à leur égard, je dirai qu'il importe d'autant plus au prince de les bien étudier, ainsi que tout ce qui les concerne, qu'elles sont fréquemment le mobile de ce qui se passe dans les états, qu'elles remplissent de cabales et de troubles. Plus dangereuses que les hommes, et souvent plus préjudiciables même que les flatteurs, je ne déciderai point si François Ier fit bien ou mal d'introduire les filles d'Eve à la cour. L'auteur du *Testament politique de Richelieu* veut qu'elles soient la peste des états, et la source de toutes les corruptions. Il est sûr que les femmes sont d'autant plus à craindre, que leurs attraits sont ce qu'il y

a de plus puissant pour troubler les cabinets, et renverser les empires, ce qu'elles font mieux que la plus subtile et la plus industrieuse malice de quelqu'autre esprit qu'on puisse supposer.

Entreprenantes, adroites, comme je l'ai déjà dit, autorisées par les emplois de leurs maris, pleines de projets pour elles et leurs familles, dès que les femmes ont le moindre pouvoir, elles font entrer dans le gouvernement les passions, et toutes sortes d'intérêts. Peu capables de discerner le vrai mérite, surtout quand il n'est point orné d'un extérieur agréable, elles y demeurent trop souvent insensibles, et ne sont guère touchées que des apparences, ou de ce qui est dans le cas de surprendre et d'éblouir. Les manières polies les gagnent; elles sont aisément vaincues par la flatterie, ou par des respects excessifs. Comme elles ne songent qu'à plaire, elles ne sont presque attentives qu'à ce qui plaît; et toujours prêtes à donner des louanges pour en recevoir, il est facile à ceux qui connaissent cette disposition de leur paraître estimables, en témoignant pour elles beaucoup d'estime. Le désir de la vengeance aussi, qui chez elles est à son comble, et la passion de l'amour, les portent à tout oser pour leur assouvissement. Dès lors, il n'est rien qui ne leur semble juste et permis : l'état, le bien public, les devoirs les plus saints, leur sont sacrifiés; et ne connaissant de frein que l'impuissance, une guerre civile dût-elle être allumée, même le gouvernement renversé, c'est pour elles d'une moindre conséquence que d'en venir à ce qu'elles veulent.

Tels sont, de la part des femmes, quelques-uns des inconvéniens auxquels les rois sont le plus exposés; car étant sûr que celle qui serait capable d'inspirer de grandes choses à un souverain dédaignerait d'être sa maîtresse, qu'attendre de celles qui sont assez infâmes pour s'honorer de ce titre avilissant? La corruption, des dépenses excessives, l'élévation des intrigans ou des hommes les plus ineptes, en un mot la honte et l'opprobre, sont les moindres maux qui en découlent. Et quant au reste des états, que ceux qui les gouvernent pensent aussi qu'il n'est presque rien qui ne change d'aspect, et que même les lois qu'on croit semblables dans deux pays diffèrent selon le plus ou moins d'influence des femmes, et la façon plus ou moins intime dont on cultive la société de ce sexe, avec lequel la nature a si malheureusement établi qu'on ne peut guère être heureux, quoiqu'il nous soit impossible de vivre sans lui.

M'arrêtant à présent à quelques-unes des choses qui font le plus fleurir les empires, je dirai d'abord que parmi les nombreux avis qui conviennent aux rois, il en est un que je rappelle avec d'autant plus de soin qu'il est souvent négligé. C'est que l'agriculture est l'objet le plus délicat dans tous les pays, où, sans que le public s'en aperçoive, les opérations du gouvernement l'attaquent plus ou moins directement, en agissant sur l'action de l'intérêt des particuliers qu'elles ralentissent, lorsque la vraie source de la richesse des nations dépend de son activité, et de son identité avec l'intérêt général. Car la libre action de l'intérêt indi-

viduel est le grand mobile de l'industrie et de la prospérité des peuples : c'est lui qui embellit la nature, abandonnée à elle-même dès qu'il n'existe point; c'est lui qui fait fleurir un pays quand il est bien dirigé. Que chacun puisse tirer parti de ses labeurs, tel est le grand principe; les gouvernemens ne peuvent guère plus. Mais l'égalité de droits est ce qui excite le mieux l'action de l'intérêt personnel, toujours d'autant plus vive chez une nation à mesure que tous y partagent davantage l'espoir de réussir. Que les distinctions de la noblesse et les autres priviléges ne l'attaquent donc jamais. Ces derniers, comme je l'ai dit, doivent être purement honorifiques; autrement la justice a deux poids, deux mesures, et le faible est opprimé.

Pour peu qu'on médite sur l'agriculture, on voit qu'elle a dans tous les pays une tendance naturelle à sa perfection. Il suffit donc que les gouvernemens la protègent, en fomentant ce penchant. Or la protéger consiste moins à lui donner des récompenses, ou de l'émulation, qu'à éloigner ce qui s'oppose à son cours; car on a beau faire des lois à son égard, elles ne peuvent être les mêmes dans toutes les provinces, parce que leurs productions diffèrent, ainsi que les inconvéniens auxquels toute espèce de culture est sujette. Le seul moyen de contribuer au bien public en ce cas est donc de s'accommoder aux changemens en y cédant; de favoriser ceux qui se livrent à l'agriculture, et d'écarter les obstacles qui peuvent arrêter son action, ou paralyser son mouvement. Devant moins être le produit de la jurisprudence que celui de l'éco-

nomie sociale, il ne faut pas que les lois excitent ni dirigent, mais seulement qu'elles aident l'intérêt des cultivateurs, toujours assez actif de lui-même, et que ses agens savent mieux que personne tourner du côté le plus utile. Cela dit assez que tout privilége exclusif qu'on accorde à un genre d'industrie quelconque fait tort à celles qui ne l'ont point, parce que l'action de l'intérêt trop poussée vers un objet éloigne des autres. Qu'on laisse faire, je répète encore : si l'on ne met point d'entraves à l'intérêt des individus, il saura toujours mieux que le législateur ce qui lui convient.

L'agriculture est généralement subordonnée à l'état politique d'un pays. Les beaux champs de l'Italie, cultivés uniquement pour l'utilité dans les premiers temps de Rome, se convertirent peu à peu en maisons de luxe, et en jardins délicieux, quand les victoires de cette superbe dominatrice lui ayant appris à dévorer la substance des autres peuples, et maîtresse de la mer aussi bien que de la terre, ses flottes l'approvisionnaient de cent côtés, surtout des produits de la Sicile, et de ceux de la Mauritanie. L'Angleterre également a beaucoup plus donné aux pâturages depuis que, le sceptre de Neptune étant entre ses mains, elle peut tirer sa subsistance d'où bon lui semble. Voyant la chose un peu moins en grand, il est certain qu'une nouvelle branche de commerce fomente toujours une nouvelle branche de culture, parce qu'une fois son utilité connue, l'assurance du profit y entraîne. C'est ainsi, par exemple (et qu'on ne trouve point ces détails trop bas, ni minutieux), c'est ainsi, dis-je, que

quand la consommation intérieure et l'exportation soutiennent le prix de l'huile et des vins, chacun plante des vignes et des oliviers; ou qu'on les arrache si l'on en voit baisser le prix, et monter celui des grains. De même, aussitôt que la viande renchérit, tout agriculteur désire des troupeaux; et, comme il leur faut des pâturages, on change en prés une grande partie des champs.

Or ce flux et reflux continuel de l'intérêt individuel, sans lesquels l'agriculture ne peut exister ni s'accroître, doivent toujours être favorisés autant que possible par les gouvernemens. Il faut, dis-je, qu'ils s'y prêtent sans les gêner, parce qu'il ne saurait exister de règle générale à leur égard; et tout doit s'appliquer avec d'autant plus de soin aux diverses provinces, selon ce qu'un mûr examen ou la réflexion y suggèrent, qu'à chaque pas, et bien plus pour l'agriculture que pour autre chose, l'expérience triomphe de la théorie, et les plus beaux raisonnemens sont démentis par les faits. Car qu'on choisisse le chemin qu'on voudra, le parti qu'on croira le meilleur, les inconvéniens n'auront jamais moins de poids dans la balance que les avantages; et la crainte redoute toujours plus les obstacles, que l'espérance n'ose compter sur un profit assuré.

Tel est le sort des choses humaines. Les difficultés se rencontrant partout, même le trop de perfection de l'agriculture peut devenir un mal pour un pays; car lorsqu'il produit plus de denrées qu'il ne lui en faut, s'il est sans moyen de les exporter, à quoi lui serviront-elles? La répartition des terres également

laquelle sans danger de saper les fondemens de
:e social un gouvernement ne peut que s'aban-
r au cours naturel des choses, en veillant à ce
s propriétés ne s'accumulent pas dans un trop
.ombre de mains), la répartition des terres, dis-
quelque manière qu'on la suppose, n'offre pas
d'inconvéniens que le reste ici-bas. Par exem-
es uns sont pour leur distribution aussi égale
ossible. Mais si cela peut être bon dans certains
arce qu'il est indubitable qu'une province par-
en une infinité de petits propriétaires se peuple
ite qu'une autre, il est également prouvé qu'une
rivée à un certain point, elle est dans l'impos-
é d'améliorer sa culture par le manque de capi-
ù elle se trouve, ou tout au moins par la façon
ls sont divisés, ce qui devient un obstacle pour ce
désire entreprendre. Car le malheur de la petite
iété, si essentielle sous tant d'autres rapports,
t'elle ne sait rien créer; à peine même souvent
le le moyen de conserver en l'arrosant de ses
s un terrain qu'elle ne peut entretenir, de façon
arfois le sol s'appauvrit de concert avec l'infor-
qui le cultive. La trop grande divisibilité d'un
est donc peu favorable au bétail; par conséquent
ichesses qu'il procure, surtout à la laine. Elle
encore moins aux chevaux, et n'est bonne que
peupler un territoire, et en faire subsister les
ins, sans variété de culture. En outre, les impôts
vent et se perçoivent difficilement avec un aussi
l nombre d'individus, qui de plus étant généra-

lement pauvres, sont trop enclins à vivre d'économie pour dépenser leurs revenus, ce qui fait qu'une partie du numéraire ne circule point dans l'état.

Au contraire, lorsque la propriété est accumulée sur plusieurs têtes, il est vrai qu'on entreprend davantage, mais comme le pays alors est souvent dépeuplé, ces grands labeurs sont mal exécutés. Cependant, si les terres ne manquent pas d'habitans, les grandes propriétés sont les plus susceptibles de développer un genre d'agriculture capable de devenir une source inépuisable de richesses, et de bonheur pour toutes les classes de la société. Il faut donc tout adapter aux lieux, au temps, au but qu'on se propose. Chacun doit régler sa maison selon les circonstances; et les vicissitudes humaines sont telles que, de même que la divisibilité du système territorial est parfois avantageuse, la circulation des propriétés peut aussi contribuer au bien d'un pays, quand les nouveaux maîtres étant riches, par conséquent spéculateurs, les terres sont mieux entretenues; outre les améliorations et les changemens qu'ils y font, qui vivifient les campagnes par l'occupation qu'ils donnent à ceux qui les habitent. Ce dernier point mérite d'autant plus l'attention, qu'un des principaux obstacles aux progrès de l'agriculture est que les propriétaires sont en général moins enclins à employer l'argent qu'ils amassent à bonifier leurs terres et les travaux des champs, qu'à le placer dans les banques ou les établissemens des grandes villes, qui semblent promettre plus d'avantages et moins d'embarras. Que

le prince ait donc toujours présent ce mal funeste dans tous les pays, et qui n'a pas de meilleur remède que de faire aimer la vie de la campagne, surtout aux riches et aux grands, dont la présence dans leurs terres suffit pour les faire prospérer.

Loin de m'arrêter à la question si souvent agitée parmi les économistes, sur la préférence qu'on doit accorder à la grande ou à la petite culture, je me bornerai à rappeler ce qu'il serait honteux aux rois d'ignorer; c'est-à-dire, qu'il est naturel de préférer les petites fermes dans les pays arrosés et froids, où le climat et les soins invitent la terre à produire continuellement, et où le cultivateur forcé de répéter ses opérations doit borner la sphère de son travail à une petite étendue. Par-là son activité s'accroît, il apprend à récolter plus dans un moindre terrain, et les propriétés se divisent. Mais les grandes fermes sont préférables dans les climats chauds et secs; car ces pays ne pouvant donner plus d'une récolte par an, le temps y offre au travail un emploi moins continu, ce qui oblige d'en étendre la sphère. En outre, les pâturages, toujours maigres dans les pays qu'on ne peut arroser, exigent aussi qu'on leur réserve des terres, ce qui augmente celles qui sont destinées à faire vivre l'agriculteur. Cependant en avouant les avantages propres à chacune des cultures, en reconnaissant que les grandes propriétés peuvent convenir aux pays riches, et les petites aux pauvres, il est sûr que les fermes trop immenses sont partout funestes et ruineuses, vu l'impossibilité de les bien exploiter.

Le meilleur pour un gouvernement est donc, malgré les observations ci-dessus, de laisser augmenter le nombre de ceux qui possèdent les terres, parce que leur répartition égale est ce qui contribue le plus à la population, que tout ce qui rend la subsistance difficile tend à diminuer. Cependant il est indubitable que cette grande divisibilité des propriétés, qui, comme je le remarquais tout à l'heure, convient surtout aux pays neufs, mène les états à la démocratie, quand tous les enfans partagent également, et qu'il n'y a point de substitutions, deux choses qu'on croit opposées à l'esprit de la monarchie. De plus, le partage inflexiblement égal entre les enfans diminue aussi beaucoup la puissance paternelle, qui est la plus grande garantie des mœurs, comme je l'ai déjà dit : et c'est même une étrange loi que celle qui, contre l'ordre de la nature se méfiant du père, ne permet pas de distinguer le fils soumis du fils rebelle, et celui qu'une infirmité réduit à l'impuissance du travail, d'avec l'enfant que la nature ou la fortune a favorisé.

D'un autre côté, bien que sans doute les familles nobles n'existeraient point aussi long-temps sans les terres qu'elles ne peuvent aliéner, parfois également ces mêmes terres inaliénables sont un mal pour les états. Ainsi tout a ses inconvéniens, comme je le répète sans cesse. Toutefois, malgré ce que j'ai dit en faveur des grandes propriétés, ce ne sont pas toujours ceux qui les possèdent qui constituent les richesses et la force d'une nation, dont le vrai bonheur se trouve dans l'aisance répandue jusqu'à la dernière classe

(quoique sans luxe néanmoins), et dans le bien-être dont jouit le plus grand nombre de ses individus. Tel est l'équilibre sublime de la prospérité nationale. Bref, ce qui est également sûr, et intéressera toujours la chose publique, c'est que la population également répandue sur le sol des provinces offre une meilleure espèce d'hommes que celle qui s'amoncelle dans les villes; et les propriétaires trop puissans étant partout la cause de l'injustice et de la partialité des lois, plus les richesses sont réparties inégalement, plus les vices se multiplient. Heureux donc les pays où, n'étant ni trop petites ni trop grandes, les fortunes n'inspirent ni l'esprit de servitude ni celui de tyrannie.

Enfin, la vraie richesse des empires étant fondée sur l'agriculture, comme je le répéterai au quatrième chapitre en parlant du commerce, le prince doit d'autant plus prendre en considération ce qui précède, que le trafic à l'étranger, et même une industrie mal entendue, quoique souvent nuisibles à la culture des terres, sont généralement le faible des gouvernemens, qui n'ouvrent et ne ferment les douanes que selon ce qu'ils leur dictent, sans aucun égard à l'intérêt des agriculteurs. C'est sur ce principe erroné, par exemple (et que nul souverain ne regarde ce détail comme au-dessous de lui), qu'on défend l'exportation de certaines matières premières, dont le bas prix qu'on en obtient ainsi devient favorable à l'industrie, mais ruine l'agriculture qui les produit; ou qu'on permet l'importation de quelques denrées brutes étrangères, qui, si elles alimentent

également les manufactures, sont le fléau du cultivateur. De même, comme je viens de le dire, les gouvernemens trompés sur leurs vrais intérêts, et subordonnant tout au commerce, règlent leurs douanes d'après lui; et, ne pensant point au reste, ils accablent de droits tel ou tel article, et sans motif en laissent d'autres entrer et sortir librement.

Si l'on peut faire entendre la vérité contre ce mal général, que les rois sachent que sa source est dans ce que le commerce composé de personnes riches, on ne peut mieux entendues pour calculer leurs intérêts, et réunies pour les faire valoir, l'industrie et ses entours habitent ordinairement les grandes villes, se trouvent sous les yeux des magistrats, et continuellement environnés de protecteurs ou de personnes qui, parlant en leur faveur, corrompent même quelquefois le ministère, ou le trompent en lui faisant entrevoir un avantage prompt qu'il se hâte de saisir, et préfère à d'autres plus solides parce qu'ils semblent éloignés; tandis que ceux qui se livrent aux travaux de Cérès sont généralement des malheureux, qui vivant dans les champs isolés, et sans appui, ne peuvent avoir d'organes pour demander, de protection pour obtenir, et leur voix ne parvient jamais jusqu'au trône, près duquel tout accès leur est fermé. Car que les terres d'un pays soient mieux cultivées, qu'une sorte d'abondance règne dans le dernier ordre de citoyens, loin de l'apercevoir, on ne daigne pas même y faire attention. Au contraire, qu'une manufacture invente de nouvelles superfluités, on les étale dans les palais, et

le ministre qui la protége est loué comme un grand homme, quand souvent il n'a fait à l'état qu'une nouvelle plaie. Cependant le prince devrait toujours se rappeler que l'agriculture est non seulement l'école du travail, la meilleure source de santé, la forge des tempéramens sains et robustes, mais la conservatrice des mœurs simples et pures, la pépinière des armées, le vrai principe de la richesse nationale, et la plus grande ressource de l'état dans ses besoins. En un mot, servant de base aux empires, si les armes conservent ces derniers, on peut dire qu'elle les fonde; et les arts utiles étant les aînés des arts agréables, l'agriculture comme le premier doit les précéder tous.

L'administration des finances est également un point trop essentiel pour le passer sous silence. En vain dans nos états modernes se tourmente-t-on à l'envi pour ce qui les touche, comme si ce n'était pas la même chose de compter 20,000 écus que d'en compter 100 millions, et qu'il y eût de la différence entre régir les revenus d'une nation et ceux d'un particulier. Les finances, qu'on appelle avec tant de raison *le nerf des états*, y sont sans contredit la chose la plus difficile à calculer, celle où la moindre erreur a les pires conséquences, et la partie de l'administration la plus susceptible de charlatanisme. Sans donc vouloir prescrire aucune règle générale à l'égard des impôts qui conviennent aux diverses nations, quand pour peu qu'on y réfléchisse on voit qu'ils ont tous leur pour et leur contre, et dépendent

dans chaque pays de causes physiques, morales et politiques, qu'il faut bien analyser avant de rien fixer, je n'ai d'autre vue que celle de donner quelque idée de ces vérités mères qui peuvent le plus aider à dispenser sagement les deniers publics.

Plus les tributs sont simples, payés aisément, et reçus de même, plus il est permis d'attendre de l'ordre dans les finances, toujours d'autant mieux conduites que le produit de ce qu'on perçoit entre plus entier dans le trésor; ce qui me fait conclure combien il est plus avantageux qu'un gouvernement administre lui-même ses revenus, que de les affermer à des gens dans les mains desquels il ne peut manquer d'en rester une partie. En outre, la régie permet de presser ou de retarder à son gré la levée des impôts, selon ses besoins et ceux des peuples; ressources qu'on n'a pas avec les fermiers et les traitans, espèce trop souvent inexorable au public, qui de plus s'afflige par le spectacle de leurs fortunes continuelles; sans ajouter le grand nombre de mauvaises lois qu'exige leur avarice ou leur rapine. En un mot, on ne doit que bien rarement se servir de cette sorte de gens, toujours prompte à montrer un avantage présent dans des règlemens funestes pour l'avenir, et qui n'est peut-être bonne que dans le cas où on leur donne à ferme quelque droit nouvellement établi; car on ne peut nier que leur intérêt leur suggère pour prévenir les fraudes un art et des inventions que les régisseurs n'auraient point. Mais autrement ils sont nuisibles. Foulant également le riche et le pauvre, ce sont des

charlatans qui trompent ceux assez fous pour les croire; et leurs ressources passagères pour soutenir l'état un moment l'obèrent pendant des siècles.

Cependant quand il n'y a pas d'argent, et que les besoins du gouvernement pressent, il faut des moyens prompts, ce qui fait employer les traitans, à moins qu'on ait recours aux emprunts, c'est-à-dire aux usuriers des états. Cette mauvaise mesure a surtout lieu au commencement d'une guerre pour laquelle on n'est point préparé, car cette dernière vide toujours le trésor public si les dépouilles des vaincus ne le remplissent; elle est un gouffre où tous les fruits de l'abondance vont s'engloutir. Mais qu'arrive-t-il dès qu'on a recours aux traitans? Le numéraire, ce principe des biens et des maux, levé avec tant de peine dans les provinces, se rend dans les coffres de ceux qui procurent les fonds, et qui achètent par ces avances le droit de dépouiller la nation au nom du souverain, tandis que les particuliers regardant le gouvernement comme leur ennemi cachent ce qu'ils ont d'argent comptant, et le défaut de circulation se fait sentir en tous lieux. Règle générale : il est bien rare qu'aucun remède précipité puisse jamais suppléer un arrangement stable qui pourvoit de loin aux cas imprévus.

Il résulte de là, que les tributs doivent autant que possible être si clairement établis, qu'ils ne puissent être augmentés ni diminués par ceux qui les lèvent, et surtout qu'ils soient fixés d'après une observation attentive des besoins de l'état, et de ceux qui payent; car il n'y a rien que la sagesse et la prudence doi-

vent plus déterminer que cette portion qu'on ôte, et cette portion qu'on laisse aux sujets, la première ne devant jamais se sentir que le moins possible de la part de celui qui donne.

Sans réduire tous les impôts à une simple taxe sur les terres, comme quelques-uns le voudraient, il est certain que leur trop grand nombre est préjudiciable, non seulement aux peuples, mais aux gouvernemens; car si les uns sont vexés pour payer en cent fois ce qu'il serait moins onéreux de donner en une seule, les autres également sont obligés de sacrifier le quart ou le tiers de ce qu'ils reçoivent pour salarier leurs innombrables employés; chose qui exaspère la nation, en détruisant la confiance qui doit exister entre elle et le souverain. De plus, la confusion et l'embarras augmentent toujours à proportion de la multiplicité des affaires, ce qui ouvre la voie aux dilapidations. Enfin, les tributs ressemblent aux saignées. Celui qui se piquerait en mille endroits se martyriserait vainement, et ne tirerait point à beaucoup près la même quantité de sang qu'en touchant une seule veine. Bien connaître les artères politiques, ou les ressources d'un état, fait toute la science des impôts.

De même, il ne suffit pas que les contributions n'excèdent point les facultés des peuples pour ne pas être onéreuses; et une nation peut être opprimée avec des taxes modérées, quand l'argent qu'elle a payé ne lui revient plus, ou qu'il a trop de chemin à faire pour retourner aux mains dont il est sorti. Car un trésor public peut se comparer à l'Océan. Il reçoit tout

le numéraire d'un état, comme la mer toute l'eau de l'univers. Il faut donc qu'il l'imite dans sa manière de féconder la terre avec les pluies, qui ne sont que le résultat de ses vapeurs. Quelle imperfection ne serait-ce point dans l'ordre de la nature, si l'Océan recevant en tribut les eaux du monde entier, il ne s'en servait que pour fertiliser quelques provinces, en abandonnant le reste du globe à la stérilité! Ce n'est pas un moindre mal quand le trésor, que tous les sujets contribuent à remplir, ne se vide que pour quelques-uns au détriment des autres.

Un peuple est également foulé si les impôts sont mal répartis; car il en est d'eux comme des fardeaux, et l'homme qui résiste facilement à porter cent livres sur ses épaules succombe au poids de quatre ou cinq sur telle autre partie du corps. Nos états modernes sont des machines si compliquées, que la science des impôts y est un vrai chaos : cependant on a remarqué comme règle générale, que ceux qui suivent immédiatement l'augmentation d'une branche de culture ou d'industrie quelconque leur sont préjudiciables. On a de même observé que les droits sur les marchandises sont fréquemment ceux qui pèsent le moins sur les peuples, parce qu'ils se rapportent moins directement aux personnes, qu'on ne leur en fait point une demande formelle, et qu'ils peuvent être si bien ménagés qu'on ignore même qu'on les paye, parce que c'est le marchand qui vend qui débourse l'impôt, que l'acheteur dans son illusion de n'en point payer lui rend après, en le confondant avec le prix. En un

mot, il faut que les charges soient toujours moins pesantes en apparence qu'elles ne le sont de fait; c'est le meilleur moyen de faire oublier ce qu'elles ont d'onéreux.

Cependant, comme je le remarque souvent, tout ayant ses inconvéniens ici-bas, le grand nombre des impôts indirects est une source réelle de l'inégalité dans les fortunes; et cela ne se voit nulle part mieux qu'en Angleterre, où, sans rien citer de plus, le pauvre qui prend une pinte de bierre donne au gouvernement deux cent pour cent sur le prix de sa boisson, tandis que le riche qui jouit du produit de ses vastes domaines ne paye guère qu'un pour cent. Or ce genre d'impôt excessif et si inégal ne pouvait manquer à la longue de causer dans ce pays l'extrême de la misère comme celui de l'opulence.

Sans être en rien partisan des trésors amassés par les princes, que Trajan comparait à la rate dont l'enflure cause l'affaiblissement de tout le corps (chose vraie quand l'argent qu'ils enfouissent serait plus utile en circulant parmi leurs peuples, ce que je crois néanmoins également très-possible d'accorder avec la faculté de l'avoir à sa disposition); sans être, dis-je, partisan des trésors amassés par les princes, je pense toutefois que le premier soin d'un état bien administré doit être de tenir une somme en réserve pour les circonstances imprévues. Car il en est encore ici des gouvernemens comme des particuliers, qui se ruinent sans s'en apercevoir aussitôt qu'ils dépensent tout le produit de leurs revenus. D'ailleurs, cette res-

source quelquefois nécessaire pour soulager les provinces qui ont souffert, par conséquent qui ne peuvent payer, aide à réparer les calamités inattendues, à créer de nouvelles manufactures, élever ou réparer les édifices, même à l'embellissement des villes. Quoique je sois loin de citer le règne de Tibère comme un modèle, il n'en est pas moins vrai qu'il fit rebâtir à ses frais une grande partie de Rome, qu'un incendie avait consumée. Je sais combien cela serait difficile avec nos gouvernemens actuels : cependant, quoiqu'ils aient tant d'argent à leur disposition, ils devraient réfléchir qu'ils sont toujours comme des riches malaisés; et, si quelqu'un disait que ces sommes seraient bientôt dilapidées de façon ou d'autre, il me semble que ce ne serait pas faire un grand éloge de l'administration. Toutefois cet argent mis en réserve empêcherait que dans les cas urgens on eût recours à des emprunts, d'autant plus à charge qu'ils grèvent toujours une nation, bien qu'on ne s'en aperçoive pas dans le moment; et ceux qui prêtent ne manquent jamais de profiter de l'occasion, ou de la méfiance qu'une telle créance publique inspire trop souvent.

L'histoire offre à peine un roi sage dont le premier soin n'ait été de chercher à se procurer cette somme indispensable pour obvier aux accidens inopinés; et l'argent est le nerf de tant de choses, qu'il est le seul moyen d'être bien servi. En effet, si je regarde comme dangereux que les particuliers y songent trop, il est malheureusement sûr que pour la politique en grand l'argent est la baguette des en-

chanteurs, par le moyen de laquelle ils opèrent des miracles; il est cet esprit universel qui se répandant partout anime tout, et dont la magie fait même changer de face à tout, car il est virtuellement toutes choses, c'est l'instrument des instrumens; en un mot, l'argent est le point d'appui d'Archimède, qui, fermement établi, donne le moyen de remuer l'univers. Les grandes vues politiques, les plus belles et les plus louables entreprises, l'entretien du militaire même, les meilleures intentions pour le soulagement des peuples, tout cela reste engourdi si l'argent ne le vivifie.

Mais revenant à ce dont je parlais avant, c'est-à-dire aux sommes mises en réserve pour les cas imprévus, elles seraient d'autant plus essentielles aujourd'hui, que bien que les peuples payent beaucoup, je le répète, les gouvernemens sont toujours tellement gênés, qu'ils n'ont jamais rien pour ce qui souvent mériterait plus l'attention que les articles compris dans les dépenses de l'année. Or malheur à celui qui pour faire ses provisions attend que la nécessité l'y contraigne; car, de même que pendant la paix on doit toujours être prêt pour la guerre, c'est lorsqu'on est dans l'abondance qu'il faut songer à se munir contre la disette. Moins on a besoin d'une chose, plus on l'obtient facilement; et cette prévoyance non seulement étouffe les murmures, elle augmente la confiance de ceux avec qui l'on traite, et attire le respect des étrangers.

Un des maux dont les gouvernemens craignent le plus de s'apercevoir est que les dettes, de quelque na-

ture qu'elles soient, sont toujours préjudiciables, non seulement au fisc, mais aux nations. Ces dernières en souffrent surtout, quand trop d'individus regardent les placemens sur le trésor public comme le meilleur moyen d'employer leur argent, et préfèrent à toute autre spéculation cette espèce de rente, qu'ils ne croient point sujette aux vicissitudes du temps, à l'inconstance des saisons, et aux vexations des receveurs. Car le plus souvent qu'arrive-t-il alors? Celui qui possède des terres cherche à s'en défaire, ou qui pis est en néglige la culture, comme je l'ai déjà dit; le négociant abandonne son commerce, l'homme industrieux l'art auquel il est attaché; chacun, en un mot, pour placer ainsi ses fonds en prive l'état; de manière que ces capitaux qui s'ils étaient employés en faveur de l'agriculture, du commerce et des arts, contribueraient à la prospérité de tout un peuple, non seulement ne lui sont plus d'aucune utilité, mais deviennent nuisibles en fomentant un luxe mal dirigé, puisqu'il l'est par la mollesse. Alors, dis-je, on abandonne les campagnes à des infortunés, dont la misère est sans aucun moyen de les faire répondre à leurs soins; et les richesses ne circulent que parmi quelques individus, au sein d'un petit nombre de grandes villes, où l'indolence et les plaisirs engagent à se rendre, au lieu d'exciter ailleurs l'indigent au travail, et de chercher à bonifier les champs qui dépérissent. Malheureusement il est des cas où l'on peut appliquer ces tristes conséquences aux banques, ou aux divers établissemens semblables, dès qu'ils absorbent trop le

numéraire d'une nation ; quoique d'un autre côté je reconnaisse leurs avantages sous mille rapports.

Enfin, pour terminer à l'égard des finances, on a beau regarder follement comme un habile ministre celui qui se tire d'un mauvais pas, n'importe comment et à quel prix, ou celui qui sait le mieux créer un nouvel impôt dans le moment, il n'en est pas moins vrai qu'un cœur droit, et de grandes vues (à condition toutefois qu'elles n'empêchent pas de s'arrêter aux détails), sont les qualités les plus nécessaires pour bien administrer les revenus d'un empire. Sully, je crois, l'a suffisamment prouvé sous Henri IV : et l'essentiel, comme je l'ai déjà dit, est que les frais de perception soient les moindres possibles, afin que tout entre dans les coffres de l'état ; car pour peu qu'il y ait de l'équivoque sur la plus petite chose dans la levée des tributs, c'est un prétexte pour fouler les nations sans que le trésor public en profite. Quant au reste, on n'a qu'à régler sa dépense sur la recette, en appliquant à chaque partie ce qu'on peut lui donner, et surtout en n'oubliant jamais que l'économie, et la suppression des dépenses inutiles, sont le meilleur revenu d'un gouvernement.

Plus l'administration est simple, mieux elle vaut, et l'on doit autant que possible chercher à se rapprocher de celle qui gère le patrimoine d'une famille ; tout ce qui s'en éloigne n'est qu'un charlatanisme inventé par la fourbe pour ruiner les peuples en leur imposant. Au moins c'est ainsi que Charles-le-Sage, qui lors de son avènement à la couronne n'avait trouvé

que de la monnaie de cuir, laissa en partie dix-huit millions d'or à son fils (car malheureusement il foula ses sujets vers la fin de son règne); et ce n'est guère qu'à force d'épargne que Sully mit en réserve des sommes si considérables sous Henri IV. Louis XII également est presque unique dans sa conduite, pour laquelle il trouve si peu d'imitateurs; car il diminua les impôts de plus de moitié, sans jamais les recréer; chose digne de faire pardonner ses fautes, et qui rendra sa mémoire toujours chère aux Français, parce qu'il n'y eut jamais de meilleur temps que le sien, pendant lequel son plus grand désir fut de rendre ses peuples heureux, ce qui est la première vertu d'un roi; aussi le nommèrent-ils leur père.

Un des inconvéniens majeurs et des plus grands fléaux des empires est que, lorsqu'on n'y prend garde, les lois se trouvent multipliées à l'excès au bout d'un certain temps. Or quand il en est un si grand nombre, comme on ne saurait les mettre toutes en vigueur, on les oublie et on les méprise; ou elles se confondent et se contrarient tellement, qu'elles donnent lieu à la variété d'opinions, source de dissensions et de procès. La malice étant libre de les interpréter à son gré, ceux qui devraient soutenir les droits du peuple rivent d'autant plus ses fers, que ce n'est pas moins de la clarté que de la bonté des lois, surtout des criminelles, que dépend la liberté des sujets; et, de même que la probité de ces derniers fait l'appui le plus solide des gouvernemens, les abus qui infectent le barreau sont une des plus grandes pestes des nations. Ce

mal, quand elle existe, prouve la corruption d'un état. Alors une foule de citoyens est occupée dans les tribunaux; peu de bons font vivre beaucoup de méchans qui les maîtrisent, les villes ne sont que des golfes de pirates, les cours de justice des repaires de brigands, et les codes n'offrent plus que d'obscurs labyrintes où l'on se perd à chaque pas; l'interprétation des livres sibyllins était moins équivoque.

Sans entrer dans tous les détails, un bon législateur, comme la Divinité, s'efforce de gouverner les hommes avec des lois générales. Les vices ne sont pas plus funestes aux empires que la multiplicité des lois. Celui qui les prodigue sans nécessité tend avec elles autant de piéges, où le bon et le méchant se prennent également. Caligula, pour surprendre l'innocence, promulguait de nombreux édits, écrits en caractères les plus fins pour qu'on ne pût les lire qu'avec difficulté; et Claude en publia vingt en un jour; ce qui embarrassait tellement le peuple, qu'il avait plus de peine à s'en instruire qu'à leur obéir. Aristote dit qu'un petit nombre de lois suffisent pour les cas graves, et que la morale ou le bon sens doivent juger dans les autres. Pourquoi sans y bien réfléchir ajouter de nouvelles lois aux anciennes, s'il n'est point de crime ou d'inconvénient sur lesquels un long usage n'ait déjà statué? On n'éprouve guère les nouveaux remèdes qu'au prix de la santé, même quelquefois de la vie. Plus d'une herbe n'a été qu'un poison avant qu'on sût l'employer.

C'est une image bien exacte que celle qui définit

la loi comme l'ame de l'état. En effet, si l'on ôte la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie. Le pays qui a des lois fixes, bien qu'imparfaites, se gouverne mieux que celui qui les change souvent. Les anciens en étaient si persuadés, qu'ils les gravaient sur le bronze ou sur le marbre. Auguste recommandait au sénat de conserver les vieilles lois, quoique mauvaises, comme plus utiles que de nouvelles; et si l'on pouvait citer aux grands empires l'exemple d'un petit état, je dirais qu'on craignait tellement les innovations à Sybaris, que tout homme qui voulait proposer une nouvelle loi devait se présenter la corde au cou, et il était pendu si la loi n'était pas jugée assez nécessaire pour qu'on l'adoptât. Il est peu de pays qui n'ait promptement assez de lois, quand elles sont soutenues par les mœurs, sans lesquelles les meilleures ne sont rien.

Cependant les codes les plus parfaits étant exposés aux changemens, et les lois auxquelles un peuple a dû sa grandeur pouvant bien ne plus la conserver, le premier soin quant à celles qu'on se voit forcé de publier doit être de chercher à les faire aimer; car pour peu qu'on les haïsse elles seront bientôt méprisées. Que celui qui les propose en soumette donc l'examen à des magistrats intègres connus par leurs talens, pour voir si les peuples les désirent, si leur exécution sera facile, quels en seront les avantages, si elles n'affaiblissent point d'autres lois plus importantes, si elles remédient véritablement au mal qu'on veut empêcher, ou si elles ne serviront qu'à l'aigrir, et à multiplier les infractions. Les lois sont des choses si im-

portantes, que j'avoue combien peu j'aime à les voir émaner d'assemblées trop nombreuses, qui les font ordinairement dans le tumulte, parce qu'elles sont toujours passionnées. Que le législateur surtout ne perde jamais de vue l'opinion générale qui domine la nation, son état de maturité, son caractère, la nature du gouvernement, celle du pays, le climat, la religion, et mille autres choses rappelées dans le cours de cet ouvrage, comme autant d'objets qui l'aideront à surmonter les obstacles qu'il pourrait rencontrer; ayant également présent que de bonnes lois politiques ne doivent être que le développement des lois morales et naturelles, et que celles qui prohibent autre chose que les délits manquent rarement d'être oppressives.

De même, un bon législateur a soin d'attaquer les maux dans leur cause plutôt que dans eux-mêmes; et le défaut général des lois est que, tout en retranchant tant qu'elles peuvent les crimes de la société, elles laissent subsister les vices qu'il faudrait extirper comme leurs racines. Car la différence d'une nation bien ou mal gouvernée se voit en ce que dans la première les hommes vont directement au but qu'on se propose, tandis que les lois n'y cheminent qu'obliquement; et dans la seconde ce sont les hommes qui cheminent obliquement au but, tandis que les lois y vont indirectement. C'est-à-dire que dans le premier cas le législateur se sert de l'intérêt des individus pour les conduire à ses fins, sans qu'ils s'en aperçoivent; et dans le second il les irrite, les exaspère, les dispose même en quelque sorte à désobéir, par la façon dont il

découvre sa volonté, sans montrer aux peuples leur avantage.

Que le prince surtout, quel que soit son pouvoir, ne paraisse jamais qu'armé de l'autorité des lois, pour rendre leur joug plus doux à ses sujets, qui doivent tous le porter également; car l'impartialité de la législation est ce qui contribue le plus à rendre un peuple heureux et florissant. Des lois sages sont le plus beau présent qu'on puisse faire à l'humanité. Malheur aux pays dans lesquels on les craint et on les respecte moins que la faveur ou le crédit!

Enfin, je terminerai cet article en disant que l'objet des lois politiques étant d'augmenter la population et les richesses des empires, comme celui des lois criminelles de travailler au repos et à la conservation des individus, tout ce qui n'y tend pas de leur part ne vaut rien : et de même que dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a sa circulation particulière, ainsi chaque province, en obéissant aux lois générales, doit modifier ses lois particulières d'après son sol, sa position, son commerce, et ses autres intérêts respectifs. Tel est le seul moyen pour que tout vive et fleurisse dans un grand état.

Les mœurs sont une autre espèce de lois, qui ont d'autant plus de pouvoir qu'elles sont écrites dans l'esprit de chacun; et d'autant plus aimées qu'on les observe par goût, comme les ayant sucées avec le lait, ou les tenant de ses ancêtres. On ne peut mieux les définir qu'en disant qu'elles sont ces actions que les lois naturelles ordonnent ou défendent, quoique les

lois positives n'aient rien prononcé à leur égard. Leur différence notable avec les lois est que si ces dernières indiquent le châtiment qu'il faut imposer aux fautes, les mœurs empêchent ces mêmes fautes en les prévenant. Les lois n'effraient que par la crainte des peines : les mœurs arrêtent par la crainte de l'opinion. Ce sont les nerfs du corps politique ; le reste n'en est que le volume ou le poids. Heureux les peuples chez lesquels elles sont la moitié de la législation ! Que ne leur dut pas Rome, quand cette superbe ville alla mendier dans la Grèce des lois si peu compatibles avec son esprit ! La religion et les mœurs, dit Montesquieu, étaient deux ancres qui la tenaient comme un vaisseau dans la tempête.

Quelle solidité les mœurs ne donnèrent-elles point également à la police bizarre de Lacédémone ! Lycurgue croyait tellement à leur influence, que, rapportant toute sa législation à l'éducation de la jeunesse, il ne voulut pas même qu'on écrivît ses lois. En effet, la force des mœurs est telle, qu'on s'obstine souvent à les garder malgré leurs inconvéniens, quoiqu'il fût aisé de trouver mieux. Cependant les hommes n'étant pas moins poussés par l'amour de la nouveauté que par la force de l'habitude, avec quel soin ceux qui gouvernent ne doivent-ils pas réfléchir à l'influence de ces deux mobiles contradictoires, et cette double disposition de la nature humaine, qui si souvent entrave le bien qu'on veut lui faire ! Tout en songeant à l'amour de la nouveauté, l'on ne doit donc pas oublier qu'il ne va jamais que jusqu'à un certain

point, et se rassasie beaucoup plus vite que ne se détruit l'habitude, cette violente dominatrice, qui établit tellement chez nous son autorité que, tout ce qui est hors de ce qu'elle prescrit nous paraissant hors de la raison, rien n'est plus dangereux ni si difficile que de changer les coutumes d'une nation, par conséquent ses mœurs; car les hommes quelquefois tiennent presque autant à leurs habitudes qu'à la vie.

Solon était bien convaincu de ce qui précède, quand, interrogé sur les meilleures lois pour un peuple, il répondit : ce sont celles auxquelles il est accoutumé. Cependant il est à croire que ce législateur désespéra de pouvoir régénérer les mœurs de ses concitoyens; et il vit promptement détruire la république qu'il avait établie, parce que sans attaquer les maux dans leurs racines, le serment qu'il exigea des magistrats avant de les quitter n'eut point assez de force pour maintenir l'observation de ses lois, bientôt abandonnées pendant son absence à leurs cyrbes, pour ne pas dire à leurs tables ou à leurs rouleaux; tandis que l'ouvrage de Lycurgue fut inaltérable pendant plus de cinq cents ans. Loin de moi toutefois de juger Solon sans me rappeler sa position, les intrigues de Pisistrate, celles des Alcméonides, et des autres partis qui déchiraient Athènes à cette époque : mais il est certain que quelque bonnes que soient des lois, elles ne peuvent avoir qu'une bonté relative, que l'état des mœurs constitue; et quand celles-ci sont trop en opposition avec elles, on s'en moque nécessairement, à moins que les mœurs ne changent pour s'y

rapporter, ce qui n'arrive presque jamais. Il faut néanmoins tâcher qu'elles s'entr'aident mutuellement. Les lois doivent maintenir les mœurs, comme les mœurs soutenir les lois. Des mœurs sans lois annoncent un état sauvage : des lois sans mœurs un état corrompu, ou qui touche à sa ruine.

Mais quelque parfaites que soient les mœurs ou les lois, il faut que la conduite du prince les assure. L'exemple du souverain en tout fait beaucoup. Que ne peuvent ses mœurs ! Montesquieu dit qu'elles contribuent autant à la liberté que les lois. Il peut comme elles faire des hommes des bêtes, et des bêtes faire des hommes. S'il aime les ames libres, il aura des sujets; s'il aime les ames basses, il aura des esclaves. On verrait plutôt la nature errer dans ses œuvres, qu'un roi ne pas donner à sa nation un caractère semblable au sien. Le prince, je le répète, est toujours pour le peuple un miroir devant lequel il étudie ses actions.

Passant maintenant à quelques-uns des autres points de la conduite des souverains avec leurs états, je remarquerai premièrement que la présence des rois a la fécondité de celle du soleil. Tout fleurit devant eux; tout se flétrit en leur absence. Celui qui gouverne étant comme le cœur de l'état, il doit y faire circuler également les esprits vitaux des honneurs et des richesses, en répandant ses faveurs jusqu'aux endroits les plus éloignés. De même que quand un corps tombe au milieu de l'eau paisible d'un lac, le mouvement ne se borne point au centre, mais embrasse sa surface

par des cercles qui se succèdent, ainsi les bienfaits du prince ami de son peuple ne s'arrêtent point à sa cour, à ses parens et à ceux qui l'entourent, mais se répandent sur toute la surface de son empire, jusqu'au dernier de ses sujets qui sourit à sa bonté, pendant que Dieu qui le voit son image fait que tout lui prospère.

Ceci tourne naturellement les idées vers la question souvent agitée par les politiques, si le prince doit se fixer au centre de ses états, pour de là en gouverner les autres parties par sa puissance et son génie; ou si comme le soleil il doit parcourir l'horizon de son empire, en éclairant et vivifiant tout. Il y a de trop fortes preuves, et des exemples accréditent trop l'un et l'autre sentiment, pour que j'ose rien décider. Toutefois je ne balance point à dire qu'il est préjudiciable que le souverain ne sorte jamais de sa capitale, qui a toujours nombre de ressources sans sa présence, parce que le séjour du prince à la campagne, soit dans ses palais, ou les autres endroits qu'il visite, enrichit le pays, et met l'argent en circulation. Or quand dans un empire bien réglé l'on calcule l'état des provinces pour y mettre de la troupe, ou l'en ôter, à cause du numéraire qu'elle répand, ne doit-on pas y faire plus d'attention pour celui dont la présence anime tout; et qui nierait, par exemple, que le roi qui se rend à quinze ou vingt lieues de sa capitale ne fasse un bien étonnant au pays qui le voit?

Mais revenant à ce que je disais des souverains, que leur présence a la fécondité de celle du soleil;

ne pouvant être partout, il faut donc qu'ils excitent l'émulation, comme le seul moyen pour que rien ne languisse. La plupart des rois néanmoins obéissent plus à la faveur qu'à la justice pour les individus qu'ils récompensent, parce que le crédit auprès d'eux l'emportant sur la vertu, et ne pouvant connaître le mérite d'autrui que par ce qu'on leur en dit, il leur arrive souvent de prendre l'ombre pour le corps. De ce mal naît celui de ne presque rien accorder qu'aux individus sous leurs yeux; soit qu'ils se laissent vaincre par leur importunité, par les recommandations de leurs entours, ou souvent aussi qu'ils n'aient pas la force de refuser. Semblables aux fleuves qui n'arrosent que le terrain qu'ils parcourent, ils n'accordent de grâces qu'à ceux qu'ils voyent, sans songer aux absens qui les servent presque toujours mieux. Toutes les récompenses sont le prix des courtisans et de la flatterie. Estimant plus les services qui sentent l'ambre que ceux couverts de poussière et de sang, ils préfèrent ceux dont ils sont témoins à ceux dont ils entendent parler, et leurs yeux sont plus flattés que leurs oreilles par les apparences de la reconnaissance, ou les soumissions affectées dont on repaît leur amour-propre. Les fruits tombent dans la main de celui qui est sous l'arbre. Telle est la raison pour laquelle tant de gens tâchent d'être employés à la cour, plutôt qu'ailleurs où ils seraient plus utiles.

Le meilleur remède à ce mal est que les graces arrivent partout où elles sont méritées; car, de même que le travail ne doit jamais rester sans récompense,

la récompense doit toujours être le résultat du travail. Peu d'hommes étant assez indépendans, ou d'une ame assez élevée, pour juger autrement que par le succès de ce qui est appréciable ou mal-séant, la plupart sont bons ou méchans selon le prix qu'ils en attendent; et l'avantage que les honnêtes gens retirent d'une laborieuse intégrité, non seulement devient un stimulant pour leurs semblables, mais invite les autres à marcher sur leurs traces. Les rois ont d'autant plus tort de n'écouter que leurs goûts, et non la justice, pour la distribution des emplois, que, comme disait Louis XIV, *à chaque place vacante qu'ils donnent, ils font cent mécontens et un ingrat.* Or ingrat pour ingrat, le préférable est celui dont les talens sont le plus dans le cas d'être utiles. Sans toujours faire choix des individus qui hantent sa cour, que le prince ait donc soin de penser à ceux qui sont ailleurs. Pline disait à la louange de Trajan, qu'*il était plus facile à ses yeux d'oublier la figure des absens, qu'à son cœur de ne pas se ressouvenir de l'amour qu'il avait pour eux.*

Les services meurent sans récompense. Les récompenses seules les font vivre, et doublent le zèle pour travailler à la réputation des rois. Sous un prince ingrat on ne fait rien de grand, et on ne laisse aucun exemple de gloire à la postérité. Le souverain qui honore une famille pour une belle action y fonde une obligation perpétuelle de le servir avec zèle. C'est une vraie substitution, ou tout au moins un droit d'aînesse de services forcés, qu'on rougirait de ne pas

rendre. Récompenser bien une fois procure mille autres services. Les rois se plaignent sans cesse de ce que leur siècle est stérile en sujets; ils ne remarquent pas qu'eux seuls le rendent tel, soit parce qu'ils ne cherchent point les hommes, ou que s'ils les rencontrent ils ne savent ni s'en servir, ni les mettre en évidence, n'employant guère que ceux qui sont auprès d'eux, à l'élévation desquels le hasard contribue plus que le choix. Mais la nature produit toujours également les mêmes germes de grandes qualités, qui ne meurent étouffés que parce qu'on ne les aide point à se développer. Combien languissent dans une obscure oisiveté, qui seraient l'ornement de leur patrie si l'émulation et l'espoir du succès les animaient!

Les hommes sont une plante qui croît mieux à l'ombre de la faveur, et arrosée par elle, que partout ailleurs. Ainsi le prince qui aura soin de semer les honneurs recueillera de bons sujets et de grands ministres. Mais il faut préparer les choses de loin, car elles se trouvent rarement dans l'instant nécessaire, et surtout ne jamais faire preuve du peu de reconnaissance qu'on sait être le vice dominant de ceux qui gouvernent. Le père de Thémistocle voulant le détourner des affaires publiques lui montra sur le bord de la mer de vieilles galères abandonnées, et lui dit que le peuple traitait ainsi ses orateurs quand ils lui devenaient inutiles. A combien de rois cela pourrait s'appliquer! Trop souvent négligens à l'égard de ceux qui leur ont été le plus dévoués, ils les voyent même quelquefois avec ingratitude, parce que

s'ils jouissent d'un moment de paix ou de calme, par exemple, ils sont sujets à ne plus regarder ceux qui peuvent le mieux les servir pendant la guerre, que comme des armes couvertes de rouille dont ils croyent qu'ils n'auront jamais besoin; et ils se conduisent de même avec les autres.

Cependant les rois ne doivent pas seulement honorer les grands, les nobles, les ministres, mais répandre leurs bienfaits sur tous leurs sujets, avec une attention scrupuleuse de les proportionner aux talens et à la qualité de l'individu; car, de même que le plus ou moins d'épaisseur d'un diamant fait son prix, les rangs doivent avoir des distinctions. Si tous les hommes obtenaient la même chose, ils ne l'estimeraient plus. On ne récompense personne en récompensant tout le monde. Cela dit assez qu'il ne faut pas que les rois prodiguent les ordres et les décorations; car les honneurs qui deviennent communs sont méprisés par les braves gens, qui dès lors croyent qu'ils les avilissent au lieu de les récompenser, et ne les estiment qu'autant que le prince en donne peu, parce que les graces qu'on répand à pleines mains ne pouvant manquer de tomber sur ceux qui en sont indignes, le mérite se retire, et celui qui peut gagner un grade dans l'antichambre ne va pas le chercher sur le champ de bataille. La vertu n'aime point l'égalité. Quiconque n'est pas sûr d'être distingué n'entreprend rien que froidement. La statue qu'on élève à l'un en excite des milliers à la mériter; et l'honneur que reçoit un ministre est non seulement un coup

d'éperon pour lui, mais un stimulant qui rejaillit sur une infinité d'autres.

Toutefois si rien n'affermit et n'illustre autant un prince que d'accorder des récompenses et des honneurs, il doit se garder de ne jamais conférer aucun des derniers réservés à la majesté. Tibère ne permettait point que le sénat rendît, même à Livie, ceux qu'il regardait comme distinctifs de l'empire, et qui pouvaient lui donner trop de considération. Claude, au contraire, dans les grandes occasions, permettait à sa femme Agrippine, vêtue d'une simarre d'or, de siéger sur un trône à peu de distance du sien, au milieu des aigles romaines, et des marques de la souveraineté. Néron en agit de même pour elle au commencement de son règne. Mais cela ne doit point être; même les cérémonies que l'usage ou la flatterie prodiguent à celui qui gouverne ne doivent pas s'étendre à d'autres, parce que bien que vaines la plupart du temps elles fixent davantage le respect sur le chef de l'état quand elles ne sont point partagées. C'est autre chose si l'on représente le prince, comme font quelquefois les vice-rois, ou les tribunaux suprêmes, car alors c'est à sa personne seule qu'on rend les honneurs. Mais autrement, je le répète, cela ne vaut rien; et peu de souverains laissent prendre le sceptre à leurs femmes, sans que bientôt après elles ne les réduisent à porter la quenouille.

Le prince également ne doit jamais accorder un pouvoir sans bornes à aucun de ses sujets. Même le plus loyal n'est pas toujours sûr quand il n'a plus de

frein. Les sentimens changent avec les circonstances. La couronne qu'on se met en plaisantant enorgueillit, et fait naître des pensées altières. Que les rois aient donc attention de ne pas trop élever un individu au-dessus des autres; et si par hasard ils y étaient forcés, qu'ils agissent ainsi vis-à-vis de plusieurs à la fois, pour qu'ils se contrecarrent entre eux. Celui qui a commandé n'obéit plus volontiers : les Guises en sont un triste exemple pour la France.

D'ailleurs, la perpétuité des grandes charges est une aliénation de la couronne : l'habitude de gouverner de vastes provinces inspire le mépris des lois, en donnant plus ou moins la possibilité de les enfreindre; et le sceptre même est jaloux de ce qu'il prête en pareil cas. Ferdinand-le-Catholique fit mieux d'encourir le reproche d'ingratitude envers Gonzalgue de Cordoue, en le tirant du royaume de Naples, que de s'exposer à perdre cet état en l'y laissant. En effet, son surnom de *grand capitaine* pouvait imposer aux peuples, qui l'avaient déjà vu dispenser les graces, les richesses et les bienfaits en souverain. Le roi d'Espagne agit donc plus prudemment en ne s'y fiant pas, que le fit le comte duc d'Olivarès, par exemple, qui, ministre de Philippe IV, ne tarda point à se repentir d'avoir confié le généralat des troupes de Portugal au duc de Bragance, à qui ce nouveau pouvoir, joint aux droits qu'il avait à la couronne, servit d'échelon pour monter sur le trône.

Le sujet enclin à ne connaître que celui qui gouverne estime peu le souverain qui ne le fait point

par lui-même. Charles-Quint disait à son fils de ne pas se servir long-temps des mêmes personnes dans les hautes charges, surtout dans les emplois militaires, qu'il lui recommandait de ne jamais confier à des gens trop puissans, réservant pour eux les ambassades et les choses de pure ostentation, où ils ne sauraient être dangereux.

Toutefois ce terme limité pour occuper les places ne doit pas s'étendre à ceux qui composent le conseil du prince, ni aux magistrats qui rendent la justice; car il faut que ceux-ci soient fixes, en raison de la grande expérience dont ils ont besoin, et de leur connaissance des affaires commencées depuis long-temps. Ils sont la base de l'état, comme les pôles du ciel sur lesquels tournent les autres sphères, qui seraient en danger si ces mêmes pôles venaient à changer. Solon ayant vu cet inconvénient dans les quatre cents sénateurs d'Athènes, qu'on élisait tous les ans, institua pour y remédier un sénat perpétuel, composé de soixante membres; il forma, dis-je, l'aréopage, ce tribunal célèbre qui, pendant sa durée, contribua tant au bien de la république.

Il est également plus d'une sorte de charges pour lesquelles les riches qui ont de la probité sont préférables, et qu'il n'est pas bon de confier à des individus trop pauvres, que le besoin peut engager à se laisser corrompre; car il vaut mieux que ceux qu'on emploie ressemblent aux fleuves qui engraissent les terres par où ils passent, qu'aux torrens qui entraînent tout dans leur cours. Cependant on en voit qui

entrent pauvres dans les charges qu'on leur confie, et qui en sortent de même après les avoir parfaitement remplies. Quelquefois aussi ceux qui ont une nombreuse famille sont onéreux au peuple, parce que les individus qui la composent ne partagent point leur intégrité. C'est pour cela que le sénat romain ne permettait point que les femmes des gouverneurs de provinces les y accompagnassent, chose pour laquelle ils avaient d'autant plus raison à l'égard des emplois éminens, que ce sexe ne cause que de l'embarras, soit dans la paix, ou pendant la guerre; car trop souvent le luxe des femmes corrompt les mœurs, leur frayeur retarde les entreprises, elles sont remuantes, comme je l'ai déjà dit, ambitieuses, et veulent dominer. En outre, elles sont le refuge de ceux qui ont de mauvaises affaires, parce qu'on sait qu'elles viennent à bout de tout, ce qui fait qu'il y a deux autorités, avec cette différence que les femmes se font mieux obéir que leurs maris, d'où je conclus que, surtout pour quelques hauts emplois, les célibataires sont meilleurs, non qu'ils obéissent moins à leurs intérêts, mais parce que, n'ayant ni femmes ni enfans, ils sont libres des liens qui détournent du bien public en attachant davantage.

C'est pour ce qui précède que les Perses autrefois, et quelques peuples de l'Orient encore aujourd'hui, confient les premières dignités aux eunuques, comme plus désintéressés, car ils n'ont personne à enrichir. Cependant ils sont en général meilleurs comme bons espions, ou rapporteurs adroits, que comme

gens propres pour le ministère et la magistrature. Mais puisque j'en étais aux célibataires, bien que la réflexion n'appartienne point au sujet que je traite, comme elle tient à la connaissance des hommes, je ferai observer d'après quelques philosophes que les plus grands services rendus à l'humanité le furent par des gens qui n'étaient point engagés dans les liens du mariage ; parce qu'alors on est plus libre d'épouser le bien public, et de lui consacrer toutes ses affections. En effet, celui qui a une femme et des enfans a donné des otages à la fortune ; ce sont des entraves pour les grandes entreprises, soit que la vertu ou le vice nous y porte.

Un des devoirs les plus essentiels des rois est que la justice soit rendue avec impartialité. Comme dans nos gouvernemens le prince ne s'occupe que de ce qui tient à la politique, et se contente de veiller à l'exécution des lois, sans intervenir dans les crimes ni les différends des particuliers, il ne se montre jamais dans les tribunaux. Cependant, sans analyser ici pourquoi cette coutume a prévalu, je crois très-possible d'allier l'auguste fonction de juge avec la majesté du trône. Saint Louis et d'autres grands princes l'ont fait, et n'en sont devenus que plus grands. Auguste aussi rendait lui-même la justice avec assiduité. Quelquefois il s'en occupait jusqu'à la nuit ; et quand la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de s'asseoir à la place du juge, il se tenait sur une espèce de litière ; ou sans sortir de son palais, couché sur un lit de repos, il écoutait les parties non seulement avec attention,

mais avec une douceur et une bonté qui charmaient. Or on sait quelle était alors l'étendue de l'empire romain, de quelle foule d'affaires Auguste était chargé, et s'il s'est avili, ou était moins respecté, parce qu'il remplissait exactement ces devoirs. Cette réflexion peut porter à en faire d'autres sur la différence des mœurs de ce temps avec celles du nôtre; car quoique la machine politique des Romains fût indubitablement compliquée, il fallait qu'elle le fût bien moins que celle des monarchies actuelles, et surtout que la rage de plaider fût moins invétérée; cependant je suis loin également d'imaginer que toutes les affaires ressortissent de l'empereur.

Mais que le prince visite ou non les tribunaux, il ne doit en permettre l'entrée qu'à des juges qui ayant l'amour du bien public, et fuyant pour ainsi dire les emplois, soient étrangers à toute espèce d'ambition personnelle, et dont la capacité, le désintéressement et le zèle soient publiquement reconnus. Surtout qu'ils ne justifient pas l'odieuse comparaison qu'on a si souvent faite d'eux avec les araignées, qui tuent les petites mouches, et laissent les grosses s'envoler. Quand l'intégrité des juges est soupçonnée, et qu'ils n'ont pas la vigilance la plus irrépréhensible, bientôt la malice cherche à rendre les lois obscures par les diverses façons de les interpréter; mal d'autant plus difficile à guérir que la réforme des tribunaux ne peut s'effectuer que par ceux qui les composent, intéressés à la durée des procès comme les soldats à celle de la guerre. Cependant le barreau contenu

dans ses limites est une des choses les plus capables d'influer sur l'aisance nationale.

Autant les formalités de la justice sont indispensables au bonheur d'un peuple, autant leur excès choque les motifs qui les ont établies quand les affaires durent trop. Il ne saurait y avoir ni paix ni concorde dans un état où les procédures multipliées traînent en longueur. Souvent une condamnation prompte vaut mieux pour celui qui plaide, qu'une décision favorable après plusieurs années. Les gens dont l'existence dépend des tribunaux doivent être en petit nombre; car dès qu'ils n'ont point d'occupation leur soin est d'en chercher avec les trames qu'ils ourdissent, et suscitant partout la discorde ils sèment le trouble, provoquent la chicane, font naître les disputes, les enveniment par le mensonge, jettent un voile sur le crime, l'aggravent ou l'atténuent selon leur intérêt; de façon que chacun d'eux est un composé des trois furies pour son pays.

Pline le jeune dit que ceux qui passent leur vie dans le barreau deviennent fourbes malgré eux. L'habitude de défendre indistinctement le bien et le mal gâte l'esprit et corrompt le cœur. Dès lors la subtilité se prend faussement pour sagesse, l'impunité pour vertu; et si dans ce cas il est quelque exemple de la moralité jointe à l'esprit, c'est toujours une exception remarquable par sa singularité. De plus, comment un état où tant de gens qui ne vivent que de brouilles, d'altercations et de procès, pourrait-il être tranquille? S'il en est un si grand nombre pour dé-

pouiller ceux qui plaident, comment peuvent-ils espérer qu'on leur fasse droit à l'égard de ce qu'ils réclament? Supposant même qu'ils fussent tous honnêtes, la justice ne s'en rend pas mieux pour cela, de même qu'une maladie ne se guérit pas mieux avec beaucoup de médecins.

Pendant mes voyages dans l'Orient, après avoir observé les Turcs, et les autres nations qui rendent la justice comme eux, pensant aux longs débats qu'on voit chez quelques peuples de l'Europe, et à tous les maux qu'ils font naître, j'ai parfois regretté qu'ils n'aient point leur manière de juger sans procédure, qui si elle ne vaut pas mieux bien certainement n'est pas plus mauvaise, est beaucoup plus simple, et surtout offre moins d'inconvéniens. Plus d'un sage a pensé que ce serait un grand bien de ne s'arrêter qu'à la vérité du fait, en se tenant au simple texte de la loi mis en abrégé, et de brûler les livres des légistes, qui font qu'il n'y a pas d'opinion, quelque absurde et mauvaise qu'elle soit, qu'on ne puisse défendre comme une bonne, ce qui éternise les procès, et consume le patrimoine des familles, obligées de porter successivement leur tribut à tous les suppôts de la chicane, qui se gorgent ainsi du meilleur sang de l'état.

Ferdinand-le-Catholique et la reine Isabelle connaissaient si bien les gens de loi, qu'ils leur défendirent de passer aux Indes, de peur qu'ils ne corrompissent la simplicité de ces peuples; et l'un des soins les plus constans de ceux qui gouvernent doit être d'avoir toujours l'œil sur les tribunaux, comme de

souvent rogner les griffes aux employés de Thémis. Aucun état ne peut se dire bien réglé s'il ne fixe pas leurs honoraires une fois au moins tous les vingt ans, en usant de sévérité contre ceux qui prennent davantage, car en général même les plus vertueux d'entre eux finissent par se corrompre tôt ou tard. La réforme du barreau est toujours le premier soin des bons rois. C'est autant en réduisant le nombre des gens de justice, qu'en diminuant les impôts, que Louis XII s'acquit le titre de *père du peuple;* et Henri IV répétait souvent, qu'il ne désirait vivre qu'afin d'aller comme lui une fois la semaine au Parlement, et à la Chambre des comptes, pour abréger les procès, et régler à jamais les finances.

Le prince doit surtout éviter d'avoir l'air de chercher à influer les décisions relatives aux affaires des particuliers. C'est une des choses qui révoltent d'autant plus les peuples, que la dignité des rois les oblige à se réserver pour le côté de la raison, le seul qu'ils doivent toujours épouser; car dès qu'ils s'en écartent ils se dépouillent de leur majesté, pour, en prenant la qualité de *partie*, se ravaler à la condition de sujet. L'administration impartiale de la justice, comme je l'ai déjà dit, est peut-être le meilleur lien pour assurer la soumission volontaire des nations, en les attachant de cœur au gouvernement.

Mais ce n'est point assez que les altercations des particuliers soient décidées avec équité, ou que les juges soient au-dessus de la bassesse de se laisser gagner par des présens; ils peuvent être exposés à un

autre genre de corruption plus importante et plus pernicieuse, parce qu'elle s'étend au-delà des intérêts des individus, et que le corps entier de l'état en souffre. Un juge sur lequel celui qui gouverne a de l'influence peut ne pas manquer d'honnêteté dans la décision des affaires particulières, et néanmoins être coupable ou même traître envers le public; c'est-à-dire que dès qu'une victime est désignée par les passions du ministère il s'offre pour en faire le sacrifice, et, prostituant sa dignité sans scrupule, il trahit la sainteté de ses devoirs relativement à ce qui peut satisfaire la vengeance du prince, ou pour quelque chose d'arbitraire en faveur du gouvernement.

Rien n'est plus dangereux que cela. Peu d'exemples de ce genre suffiraient seuls pour causer un bouleversement. Les statues des juges, à Thèbes, étaient sans mains, et celle du premier entre eux avait les yeux fermés, pour montrer que les tribunaux doivent être inaccessibles à la crainte et à la corruption.

L'impartialité de la justice est un des bienfaits qui contribuent à maintenir la concorde dans les empires; et les plus petites choses croissent à l'ombre de cette dernière, sans laquelle les plus grandes dépérissent. Platon disait que le mal le plus dangereux pour un état est la division de ses membres, comme l'union est sa meilleure défense. Même la méchanceté ne peut se soutenir quand elle manque d'ensemble. Les dissensions domestiques sont le triomphe de l'ennemi. Galgacus disait aux Bretons que les Romains leur devaient leur supériorité. Un empire ou-

blie les affaires du dehors, sitôt que la guerre s'allume dans son sein. Où le trouble règne, tout souffre; et, quand tout souffre, rien ne dure. Les anciens, pour cette raison, représentaient la Discorde sous la figure d'une femme déchirant ses vêtemens.

Il suit de là que la chose la plus forte étant hors d'état de résister quand elle n'est point unie, la division est le meilleur moyen pour renverser une puissance. On connaît l'apologue de Silure à ses enfans autour de son lit de mort. Avec quelle majesté coule un beau fleuve tant qu'il ne suit que son cours! Mais à peine le saigne-t-on dans plusieurs endroits, bientôt il est réduit à rien. Que cet exemple soit donc toujours présent aux souverains pour maintenir leurs sujets dans la concorde. Plus un prince est puissant, plus il a besoin d'argent et de forces pour défendre ses états; or comment tout prévoir et tout disposer à temps dans des conjonctures imprévues? Il n'est ni valeur ni prudence qui résiste au danger menaçant de tous côtés. L'union est le meilleur remède, celui qui coûte le moins quand on sait l'employer; car la trompette qui sonne l'alarme aux quatre coins d'un royaume est plus fatale qu'une guerre déclarée.

Cependant la théorie moderne, en fait de politique, s'égare jusqu'à vanter les partis formés au sein des nations; et ce mal est toujours difficile à guérir une fois qu'il a pris racine, parce qu'il plaît d'autant plus au malade qu'il lui épargne beaucoup d'embarras, attendu que guidant pour tout il dispense de réflexion pour examiner, et de vertu pour agir. Mais

cette manie de louer les partis ne vient que de ce qu'on aime mieux répéter qu'approfondir; car, au lieu de jamais désirer un gouvernement tranquille, ils ne veulent qu'une confusion perpétuelle, à l'ombre de laquelle ils puissent lâcher la bride à leurs passions. Et loin que l'histoire m'ait appris que les partis soient utiles dans aucun pays, je les vois presque toujours funestes au plus grand nombre, surtout lorsque dans les momens de trouble le prince, qui ne doit être que le père commun de ses peuples, oublie ce noble attribut pour épouser une faction; car alors l'état court risque de périr, comme un bateau trop chargé d'un côté.

Le souverain qui a la maladresse de vouloir se faire chef de parti en est souvent victime. Ainsi le fut Henri III, quand s'étant joint à la ligue pour ramener les protestans, il la vit bientôt se tourner contre lui. Les anciennes républiques de la Grèce durent leur ruine aux partis; Machiavel a prouvé le mal qu'ils firent aux états modernes d'Italie; et si ces exemples sont sur de trop petits modèles pour les peuples actuels, sans avoir besoin d'en citer d'autres, celui de Carthage s'en rapproche davantage. Combien de monarchies également sont devenues la proie des factions, et combien n'ont été sauvées que quand un homme s'est élevé pour les maîtriser!

En effet, ceux qui composent les partis font trop souvent cause commune avec les ennemis de leur pays pour qu'on puisse les approuver. Pactisant toujours avec l'erreur, ils s'occupent plus de faire triompher leurs idées que du bien de l'état, dont ils sacri-

fient les intérêts à ce qu'ils désirent dans le moment, qu'ils font tout pour obtenir à quelque prix que ce soit. Washington lui-même s'est récrié contre les partis. Ils égarent toujours l'opinion publique, disait-il à la fin de ses jours. Affaiblissant l'autorité, et troublant le peuple par des animosités mal fondées, les partis inspirent de fausses alarmes, acharnent les individus les uns contre les autres, provoquent le désordre et la révolte, ouvrent la porte à la corruption, et même à l'influence des étrangers, auxquels leurs passions donnent accès près du chef de l'état, dont la politique est ainsi réduite à dépendre d'autrui, et peut même le forcer de se soumettre aux volontés de ses ennemis.

L'esprit de parti est au gouvernement ce que le fanatisme est à la religion; il détruit ce qu'il paraît vouloir conserver, et met le feu au bâtiment pour l'éclairer. En effet, les partis engendrant divers intérêts qui se combattent, ils forment comme plusieurs nations dans une seule, et fomentent une guerre intestine et sourde, qui, telle qu'un feu caché, couve au dedans des états, pour quand on s'y attend le moins se déclarer par de soudaines irruptions.

Quoique l'Angleterre soit un pays qui par sa situation ne ressemble à aucun autre, comme je l'ai déjà tant répété, vainement en parlant de cette île célèbre Montesquieu dit-il que si l'un des partis y prenait trop le dessus, les citoyens s'efforceraient de relever l'autre, comme les mains qui secourent le corps. Cela peut-être se verrait dans un temps calme, où l'opposition tranquille ne saurait mieux se comparer qu'à la bile

dans le corps humain. Mais s'il faut un peu de celle-ci pour conserver la vie, on sait combien elle nuit à la santé quand elle abonde. Or je crois que les partis en Angleterre auraient souvent l'occasion de se livrer à tout leur acharnement, s'ils n'étaient sans cesse réprimés par l'influence de la couronne, qui sans considérer la justice dans la distribution des emplois, en fait un honteux trafic pour se gagner des partisans (manœuvre qui empêche souvent les ministres de travailler au bien de l'état, en les jetant dans des intrigues continuelles); et je suis persuadé que si le gouvernement anglais ne corrompait sans cesse, on verrait ses adhérens et leurs antagonistes beaucoup plus occupés à se détruire qu'à se balancer.

En outre, peut-il rien s'offrir de plus sot à l'esprit que des gens qui sont toujours pour ou contre le ministère; car il faut bien qu'il ait quelquefois tort, de même que parfois il ne peut manquer d'avoir raison? Quand je réfléchis à l'immoralité qui naît de ces manœuvres, quand je vois que la passion d'acquérir corrompt les ames les plus pures en Angleterre, que l'argent y est le seul dieu qu'on encense, qu'il y tient lieu de tout, de la vertu, de l'honneur même, et des plus nobles sentimens; quoique ce mal soit moins dangereux chez elle, à cause de son isolement des autres nations, je n'en conclus pas moins avec un de ses meilleurs écrivains, que les partis ne sont que la folie du plus grand nombre, dont quelques-uns font leur profit. Voltaire aussi les a comparés à des amans jaloux qui servent la même maîtresse; mais, dimi-

nuant toujours la force que l'union porte avec elle, il serait mieux de dire que les partis ressemblent à des chancres qui rongent le même individu.

Celui qui prévoit les maux de loin y remédie plus facilement. Cette sagesse est ce qui peut le mieux aider un souverain à mettre en pratique la maxime si essentielle, de toujours vivre avec ses sujets de façon que nul accident ne le fasse changer de conduite; car, si le particulier n'a qu'à régler sa dépense pour maintenir sa fortune, le prince pour bien gouverner ses états a besoin de s'accommoder aux temps, aux affaires, aux personnes qui changent tous les jours, sans parler des conjonctures fâcheuses où il est forcé de faire plutôt ce qu'il peut que ce qu'il doit. En effet, que de choses sont nécessaires pour bien régner! J'y reviens toujours; mais quel talent ne faut-il pas pour que le respect assure la majesté, que l'amour des sujets consolide le trône, que la fermeté du prince contienne la cour, que l'abondance et la justice impartiale contentent le peuple, que les lois inspirent la crainte, que les faits d'armes soient récompensés, que le pouvoir se soutienne par l'économie, la guerre par une bonne administration, et la paix par la haute opinion qu'on a de l'état!

Pour ne manquer à aucun de ces points, que les souverains aient donc toujours soin de surveiller les abus, qui, quelque indifférens qu'on les suppose, croissent parfois tellement en secret, naissant les uns des autres comme les rejetons autour d'un tronc fertile, que bientôt on n'est plus à même d'y remédier.

La négligence dans les petites choses influe souvent sur les grandes; car il en est des gouvernemens comme des productions de la nature, où si les fibres des plus minces racines ensevelies dans les entrailles de la terre sont celles qui alimentent les plus superbes forêts, le moindre insecte également suffit pour ronger le plus haut cèdre. Un simple ver aussi peut arrêter le vaisseau le plus favorisé des vents.

Il en est de la plupart des maux dans un état comme de ses ennemis, au-devant desquels il vaut mieux se rendre que d'avoir à les chasser après leur arrivée, parce que cette dernière ressource entraîne souvent de telles confusions qu'il est impossible d'y remédier. Les ames vulgaires cependant aiment mieux, comme on dit, pousser le temps avec l'épaule, et conserver leurs aises aussi long-temps qu'elles peuvent, plutôt que de s'en priver un instant pour éviter le trouble pendant longues années. Elles ne le considèrent même point, car, ne voyant que le présent, elles n'ont pas la sage prévoyance de lire dans l'avenir. Cependant si les rois qui vivent au jour la journée le font heureusement pour eux, leurs sujets ne jouissent d'aucun bonheur sous un tel règne, tandis que celui qui prévoit les choses de loin n'est jamais surpris, et fait rarement mal, parce qu'il a eu le temps de penser avant d'agir.

Quant aux divers genres de maux qui affligent les états, ils sont de tant d'espèces qu'on ne peut se conduire avec trop de réflexion à leur égard; car il en est même d'une telle sorte qu'on les souffre parce qu'ils en préviennent de plus grands, ou qu'on ne

peut les corriger que par la nouveauté souvent dangereuse. On en voit aussi sur lesquels on ne sauroit trop fermer les yeux, sans chercher en rien à y remédier, parce qu'il est certains vices plus puissans que les princes, et qui ne font que montrer le peu d'extension du pouvoir quand on veut s'y opposer. Il s'en trouve également dont chaque particulier gémit, et qui toutefois sont un bien public, quoique le public ne soit autre chose que les particuliers. D'autres sont tellement invétérés, que ne pouvant abattre l'arbre on se contente de l'émonder; ou, comme les ordures reléguées au fond d'un cloaque, on les tolère ensevelis dans l'obscurité, parce qu'on n'ose y toucher de peur qu'ils n'exhalent l'infamie; tandis que plusieurs maux attaquant un ordre de l'état sont avantageux à tel autre, et font fleurir une branche de l'administration qui sans eux languiroit. Or on les laisse dans ce cas, parce que le souverain ne doit jamais perdre de vue la masse entière de ses peuples; car si l'on blâme avec raison le prince dont quelques particuliers se louent quand le public a lieu de s'en plaindre, les sujets qui souffrent n'ont pas droit de se récrier quand le corps de l'état est sain, et que les principes qui le régissent sont salutaires.

Nombre de maux encore ruinent des familles, mais tendent à conserver la machine du gouvernement et l'empire; de même qu'il en est aussi qui ne tiennent que par d'autres, et qui en ôtant le tronc s'emportent comme des branches. Enfin, les maladies des états sont quelquefois cachées, et l'on ne doit pas toujours

juger des empires par la santé dont ils semblent jouir; n'étant pas sans exemple que ceux qu'on croyait les plus robustes périssent tout à coup, après avoir découvert l'infirmité à laquelle on s'attendait le moins. Ainsi les vapeurs de la terre ne s'aperçoivent que lorsqu'elles ont formé des nuages.

Ce n'est donc pas trop de toute l'attention du prince, pour chercher à couper dans leur racine les maux qu'il reconnaît véritablement préjudiciables, sans jamais rien mépriser de ce qu'on lui dit pouvoir en être cause, fût-ce même la chose la plus futile, celle qui semble la plus étrangère, ou la plus opposée à la raison. Car qui jamais pourra se fier à l'inconstance du peuple? Quoique l'habitude, l'ignorance, le travail et les préjugés, l'abrutissent quelquefois jusqu'à ne pas sentir sa dégradation, aucun soin ne pouvant le distraire de l'injustice avec laquelle sont répartis les maux et les biens de la condition humaine dans l'ordre social, la moindre chose l'agite quand on ne s'y attend point; la plus petite ombre de servitude, une simple vexation, presque rien, dis-je, suffit pour l'armer contre son gouvernement. Malheur au roi qui occupe le trône quand la machine politique est chargée pour quelque explosion!

Sans rappeler la révolution française, qui croirait que celle de l'Angleterre sous Charles I[er] commença pour un homme qui refusa de payer vingt francs? De même celle de Naples, à peu près dans le même temps, éclata tout à coup pour quelques panniers de figues, sans autre soutien que celui d'un misérable

vendeur de poisson d'Amalfi : et quoique le duc d'Albe, persuadé du succès qu'il devait avoir sur quelques mutins, écrivît à Philippe II qu'il étoufferait les Hollandais dans leur beurre, ce peuple bientôt après n'en établit pas moins sa république sur les ruines de la domination espagnole.

Il ne faut jamais en révolution mesurer le danger par la justice ou l'injustice, la grandeur ou la petitesse de la cause qui irrite le peuple ; ce serait l'estimer trop raisonnable, et, loin de l'être, non seulement il ne connaît pas son propre bien, mais souvent même il s'y oppose avec acharnement. On ne doit pas non plus mépriser les mécontentemens, parce qu'ils ont existé long-temps sans éclater. Si toutes les vapeurs ne produisent point un grand orage, et qu'elles paraissent même se dissiper, il est certain néanmoins qu'elles tombent quelque part. Mais revenant aux séditions, bien qu'elles aient souvent les plus petites causes, si l'on n'y remédie promptement, la multitude aspirant après à de plus grands objets, on finit par se battre pour les plus essentiels. Le mécontentement du peuple dans le corps politique ressemble à l'humeur bilieuse dans le corps humain, qui s'échauffe et s'enflamme aisément. Si l'on n'étouffe soudain la première étincelle d'une rébellion, elle cause bientôt un incendie qu'il est impossible d'arrêter. Les émeutes populaires, comme les rivières, ont leur origine dans une faible source, et se grossissent après pour tout renverser dans leur cours. Quelquefois une négligence imprudente, qui veut dissimuler son inquiétude, leur

permet de se former; et l'on se trouve sans moyen d'y mettre fin. En un mot, on souffre de penser combien souvent il est difficile de pacifier un état agité de dissensions, quand pour le troubler il ne faut qu'un seul homme dangereux, surtout si c'en est un qui n'ait rien à perdre.

Cependant, de même que lorsqu'on craint quelque conspiration il peut être avantageux d'en feindre de fausses, qui dégoûtent ceux qui auraient envie d'en faire de vraies (parce que voyant qu'elles ne réussissent pas ils se découragent et changent de projet), quelquefois pendant les révolutions le torrent de la multitude est tel qu'il peut également être bon d'attendre qu'il se brise de lui-même en se répandant, surtout dans les guerres civiles qu'un hasard aveugle conduit presque toujours au commencement, bien que la sagesse et la prudence les terminent. Il n'est pas de petit moyen quand il s'agit de calmer le peuple. La légèreté de ses sentimens est telle qu'il se mutine et se pacifie pour rien. La raison ne le guide jamais ni pour l'un ni pour l'autre. La plus vaine impulsion l'entraîne, de même qu'il est arrêté par une ombre. Tout consiste à profiter de son moment de furie, qui se livre sans cesse aux extrêmes : car de deux choses l'une; le peuple craint, ou se fait craindre.

Rien de mieux, pour réduire la multitude, que d'engager des gens dont on soit sûr, et dans lesquels on sait qu'elle aura confiance, à se joindre aux séditieux, pour les contenir en feignant de participer à leurs vues, comme on arrête la fermentation d'une liqueur

par quelques gouttes d'une autre; ayant soin en même temps de semer la division parmi les chefs de révolte, car plus le peuple en voit, moins il sait lequel suivre. La concurrence tient tous les individus en suspens; mais, dès qu'ils croient être unis, ils se précipitent comme des moutons.

Quand le mal presse, il faut donc couper la communication des mutins avec ceux qui restent dans l'ordre, et envoyer une personne éminente, d'une fidélité à toute épreuve, avec plein pouvoir d'agir selon les circonstances, sans attendre de nouveaux ordres qui retarderaient la conclusion de l'évènement. On sent combien une humeur violente serait déplacée en pareil cas : il faut un esprit froid, tempéré, mais brave et ferme, capable de parler à propos, tantôt avec douceur, tantôt avec autorité, selon les circonstances; et surtout ne jamais oublier que l'adresse, la ruse et l'argent, font toujours alors plus que la force. Une autre remarque à l'égard des émeutes, est qu'elles sont plus terribles dans les pays où il y a beaucoup de luxe, parce que l'esprit de convoitise y rend la multitude plus effrénée : dans ceux où tout le monde vit simplement, le peuple est plus doux, surtout plus modéré.

Si le prince est aimé, rien ne peut équivaloir à ce qu'il fait lui-même pendant les séditions. La présence du souverain est la confrontation la plus redoutable que puissent subir des sujets qui sont en faute. Qu'il ose donc se montrer au peuple, qui, semblable à la mer dont les flots s'élancent sur les obstacles, tandis

qu'ils se brisent devant une plage douce, s'attendrit saisi de crainte à l'aspect de son maître. Rien alors n'est plus facile au prince que de gagner les cœurs de ses sujets. Mais, s'il est haï, sa présence sera préjudiciable, parce qu'on lui manquera de respect.

Il est cependant bon d'observer que ce serait folie de croire que les sentimens délicats aient le moindre effet sur la multitude, une fois qu'elle est en mouvement. Le vulgaire, toujours aveugle, ne peut connaître la vérité qu'en la touchant; car il forme légèrement ses opinions, sans que la raison le guide en rien pour prévoir les accidens, jusqu'à ce que le temps, ce grand maître des ignorans, l'ait enfin désabusé. Celui donc qui se flatte de conduire le peuple par des raisonnemens agit en vain : c'est aux sens, aux passions, à l'intérêt, à tout ce qui l'émeut, qu'il faut s'adresser ; le langage des signes qui parle avec tant de force à l'imagination est infaillible avec lui. C'est ainsi que Brutus pour exciter Rome contre les Tarquins lui présenta le cadavre de Lucrèce, et qu'Antoine pour venger la mort de César le fit transporter au forum couvert de sa robe sanglante. Lycurgue même voulant prouver aux Spartiates l'avantage d'une bonne discipline, fit combattre en leur présence deux chiens, dont l'un était habitué à la chasse, et l'autre amolli par le repos d'une vie domestique.

Mais s'agit-il de corriger la multitude en la détrompant, rien de mieux que de lui fixer les yeux sur ses erreurs, comme on en use à l'égard des chevaux ombrageux pour ce qui les effraie. L'exemple de Pacu-

vius, tranquillisant Capoue irritée contre son sénat, est excellent, quand d'accord avec ce dernier, dont il enferma les individus dans une salle, il dit au peuple que s'il voulait les châtier il ne pouvait avoir de meilleure occasion, parce qu'il les tenait sans armes et sous la clef; cependant, comme la république ne devait pas être un seul instant sans chefs, il fallait les punir l'un après l'autre, en élisant à mesure un nouveau sénateur qui remplaçât celui qu'on ôterait. Les noms des prétendans mis dans une urne, on en tire donc un, et Pacuvius demande au peuple s'il approuve cette nomination? Tous aussitôt murmurent, et condamnent à mort celui dont le nom venait de sortir. On leur dit d'en choisir un autre : mais dans leur confusion ils ne savent qui proposer, et trouvent à chacun les plus grands défauts, jusqu'à ce que le désordre les avertit qu'il vaut souvent mieux supporter un mal connu que d'y chercher aucun remède; puis ils firent relâcher les sénateurs.

Savoir flatter l'erreur et nourrir la faiblesse du vulgaire étant un art si nécessaire aux rois, à combien de nations pourrait s'appliquer cet exemple, ou l'apologue que Ménénius employa vis-à-vis des Romains, quand ils se retirèrent sur le mont sacré! Le peuple est toujours extrême, violent dans ses opinions, de façon que si l'on craint, le meilleur est de le prendre dans son sens, et de le réduire par ses propres armes, en le suivant dans son ignorance. Un autre bon moyen de l'apaiser est de lui rappeler les maux déjà survenus dans pareille circonstance, car il se laisse plus

aller aux exemples qu'à la raison. Mais il ne faut jamais perdre de vue à son égard que plus une opinion est absurde, plus elle a de crédit quand les esprits sont échauffés.

Cependant par une de ces inexplicables contradictions si fréquentes, l'histoire confirme malheureusement que dans les guerres civiles, et dans presque tous les troubles domestiques, les gouvernemens sont bien attaqués et mal défendus. La raison en est que les factions qui commencent, quand elles sont faibles, acquièrent beaucoup de force par leur union : or un petit nombre opiniâtre et résolu l'emporte sur un grand nombre plus modéré. Fréquemment aussi néanmoins, faute d'avoir cette vigilance de tous les jours, et cette énergie de tous les momens, seules capables de conserver la durée des choses ici-bas, les victoires des factieux sont bien moins signalées par une force audacieuse, qui tout à coup surgissant imposante désarme et fait reculer ses ennemis, que par la négligence du parti contraire qui, endormi sur la foi de quelques heureux zéphirs, ne regarde jamais en avant du vaisseau, et ne s'aperçoit point quand il rencontre un écueil. Car ce qu'on appelle mouvement d'un côté n'est trop souvent que fatigue et défaillance de l'autre; et les révolutions elles-mêmes, dans ce sens, ne sont guère que des abdications presque volontaires des puissances débiles qu'elles remplacent, et qui de leurs propres mains ouvrent pour ainsi dire la porte aux assaillans, en se livrant à eux par leur engourdissement et leur démence. En un mot, au lieu de devan-

cer l'esprit public, et les peuples dans la carrière qu'ils sont destinés à parcourir, si les gouvernemens ne reculent point, ils se traînent mollement à la suite des partis que leur fausse situation provoque; et, leur étroite politique croyant triompher en cédant à l'erreur, ils finissent par être obligés d'obéir aux factions.

D'autres fois aussi néanmoins les méchans pleins d'audace, et sans aucun frein qui les arrête, se mettent en mouvement dès qu'ils en ont l'occasion, tandis que les honnêtes gens, comme par une espèce de fatalité, n'agissent qu'avec lenteur et répugnance, parce que ne soupçonnant pas que les choses aillent aussi loin, ils attendent que la nécessité les force à chercher les moyens d'obvier aux calamités. Mais qu'arrive-t-il? Lorsqu'ils veulent enfin user de remède (ce qu'on peut ajouter qu'ils ne font pas le plus souvent avec beaucoup d'honneur), tout est déjà perdu par leur incertitude et le manque d'énergie; de façon qu'il est à peine une révolution où le bon parti ne succombe par son trop de modération et de sécurité.

Cependant ne pouvant pas toujours combattre la multitude, le génie supérieur qui ne veut pas en devenir le jouet doit aussi parfois tâcher de s'en rendre le chef, afin de consolider son pouvoir par le mouvement qui cherchait à le renverser. C'est ainsi que se développe un grand cœur au milieu du péril, et que ses forces augmentent avec le danger qui le menace. Le sort et le hasard sont l'excuse de l'indiscrétion et de la faiblesse. L'homme de courage fait naître les circonstances pour en tirer parti; ses enne-

lis sont ceux qui se rendent à la fatalité. L'esprit erme, magnanime, et l'ame élevée, commandent à a fortune ; ou, pour mieux dire, la fortune n'est que a réunion de ces puissantes qualités. On manœuvre iors de règle pendant l'orage ; et le pilote qui sauve e vaisseau, n'importe comment, est le seul digne de ouange.

Loin de moi de rien prescrire de machiavélique lans ce qui précède et pourra suivre jusqu'à la fin de e chapitre, où, supposant le peuple en désordre, il l'est plus question d'avoir recours aux lois ; et l'on ne doit pas juger dans un instant calme des moyens le sauver les états en proie au trouble pendant leurs momens de convulsions. Mais on a déjà vu combien je recommande aux rois d'obéir aux temps : et ce monde est si changeant et si mobile, qu'en vérité c'est parfois constance que de varier dans ses desseins. S'il était possible d'engager par un lien moral tous les sujets à s'unir avec les souverains pour travailler de concert à la prospérité des empires, je ne doute pas que le plus grand bien n'en résultât; mais c'est un bonheur dont Platon n'osait se flatter même dans sa République imaginaire. Croire que celui qui gouverne puisse exister sans ennemis, et sans faire de mécontens, est vouloir empêcher que le feu monte, ou que la pierre tombe. Henri IV et les meilleurs princes ont vu blâmer leur conduite pendant qu'ils vivaient, de même que Néron et les plus détestables ont été complimentés pour la leur, avec toutes les protestations imaginables d'amour et d'attachement. Le peuple n'est donc

pas toujours juste. Or s'il arrivait qu'il se soulevât par la mauvaise conduite d'un ministre, le châtiment de ce dernier est ce qui peut le mieux l'apaiser. Mais si sa rébellion était causée par une faute du souverain, et qu'il l'attribuât à quelqu'autre (hélas! j'aborde la chose à regret, et ne la dis qu'avec répugnance), tout en faisant son possible pour sauver cet individu, si le prince, que j'ai nommé *le cœur* de l'état, et dont la mort pourrait occasionner un bouleversement général, court un véritable danger à détromper la multitude, il doit d'autant plus la laisser dans sa fausse opinion que, presque toujours s'apaisant ou revenant promptement, elle est assez dans l'usage de laisser toute sa colère dans une seule plaie, comme l'abeille y laisse son aiguillon. Celui qui gouverne est souvent forcé d'obéir aux idées et même aux préjugés du peuple, qui heureusement quelquefois sont comme un frein qu'il se met lui-même, et dont la politique se sert avec art pour le conduire; car autrement quel moyen y aurait-il de le faire dans plus d'une occasion? L'innocence peut souffrir dans ce que je disais tout à l'heure; mais il est rare que les grands cas n'offrent quelque injustice particulière, compensée par le bien public. Ne le voit-on pas continuellement à la guerre; et, même quand on décime des soldats par lâcheté, le sort ne tombe-t-il jamais sur aucun brave?

On ne guérit pas les grands maux par de petits remèdes. Dès qu'il s'agit de la sûreté d'un état, il ne faut plus regarder les particuliers; et dans ce cas le prince ne doit jamais oublier la conclusion des douze

Tables romaines, que le salut du peuple est la loi suprême. Un exemple à peu près semblable à celui que je viens de citer étouffa sous le gouvernement espagnol une révolution à Naples, dont le vice-roi voyant passer devant son palais la populace qui mettait en pièces un des principaux habitans de cette ville, accusé d'avoir accaparé des blés, se montra de suite à son balcon, et cria aux mutins, comme s'il eût approuvé cet attentat : *Vous faites bien, mes amis, courage, vous faites bien!* prudence et dissimulation qui, rappelant tout d'un coup ces barbares à l'humanité, fit cesser un tumulte qui menaçait de se convertir en la révolte la plus dangereuse.

S'il est facile de garantir quelqu'un de la colère d'un prince, il n'en est pas de même avec celle du peuple, surtout quand il s'acharne contre un individu qu'il a résolu de tuer, et dont il demande la tête à grands cris. On connaît l'histoire de ce favori d'Alphonse IX, roi de Castille, qui s'étant vivement opposé à une mesure qui mit ce monarque dans le plus grand danger, aussitôt qu'il en prévit le mauvais résultat, eut la sagesse et l'insigne loyauté d'engager son maître à publier que c'était lui qui l'avait conseillée, et lui dit même de l'exiler en confisquant ses biens; ce qui apaisa tout à coup la fureur du peuple, qui peu de jours après ayant su la vérité du fait supplia Alphonse de rendre ses bonnes grâces à son favori, et lui donna le surnom de Lopez-*le-Bon* en récompense d'une action si héroïque.

Celui qui se sauve d'un naufrage n'a pas toujours

le choix des moyens; et, je le répète, vouloir agir sur une populace en mouvement par la douceur ou la raison, ne serait pas moins insensé que ce fou qui croyait pouvoir arrêter un ouragan avec son chapeau. Je sais qu'il en coûte quelquefois, que les remèdes sont violens; mais qui pense à la crainte d'une ébullition quand il s'agit d'arrêter la gangrène, et que les parties nobles sont attaquées? La sédition est un poison qui tire au cœur; et, comme pour sauver le corps on est quelquefois obligé de se soumettre à l'amputation d'un bras, on peut être forcé de suivre le torrent de la multitude, quelque opposé qu'il soit à la justice et à la raison. Plutarque dit que s'il fallait scrupuleusement obéir à l'équité pour bien régner, quoiqu'armé de la foudre Jupiter même ne le pourrait point.

Cependant ce qui précède, comme je l'ai déjà dit, ne doit avoir lieu que quand le peuple est en proie à la révolte, car dans tout autre cas ce serait une lâcheté pour un souverain d'abandonner n'importe qui, à moins que ce ne fût un de ces indignes favoris dont l'état serait trop heureux qu'il se débarrassât. Mais que le prince défende toujours ceux qui le servent avec zèle, et d'autant plus particulièrement ses ministres quand ils sont intègres, que c'est avec eux qu'on s'essaie au commencement des révolutions, parce qu'on sait combien il est impossible que la conduite du meilleur résiste à l'analyse, aussitôt qu'on entre dans les détails. Or l'éclat du trône éblouissant encore, on s'adresse à ceux qui l'entourent. Malheur au roi qui le

permet; car c'est ainsi qu'on lui en fait descendre les premiers degrés, après quoi rien n'est plus aisé que de le précipiter. Charles Ier dressa son échafaud en livrant Strafford au bourreau.

Est-il quelques individus trop puissans dont on craigne l'influence sur le peuple, le meilleur est de les diviser, soit par l'émulation ou la jalousie qu'on suscite, par les honneurs, les titres et les dignités qu'on accorde, soit en leur faisant dépenser leurs biens dans des choses de pure ostentation, telles que les ambassades extraordinaires, et mille autres commissions, réprimant leur fougue dans les travaux de la guerre, et cherchant pendant la paix à les distraire des pensers altiers, en humiliant leur orgueil dans les places de la cour. On sait comment les grands furent successivement abaissés en France dans les emplois de la domesticité royale. Henri VIII d'Angleterre, également, craignant de voir renouveler les troubles qui avaient eu lieu sous ses prédécesseurs, attacha près de lui ceux qui avaient pris la plus grande part aux séditions, et les retint adroitement à Londres, où il tâchait de les obérer par des dépenses excessives. Cependant, comme je le répète si souvent, il n'y a rien de fixe ici-bas; et parfois la ruine des grands est aussi cause qu'ils cherchent à bouleverser les états dans l'espoir de gagner au désordre.

En est-il un qu'on n'ose tirer du poste qu'il occupe, et qu'on y craigne comme dangereux, c'est un bon moyen que d'augmenter le pouvoir des autorités qui lui sont subordonnées. Mais les grands frémissent en

vain si le peuple ne gémit pas; et leurs menées n'aboutissent à rien quand il est sans envie de remuer. Or malgré tout ce que j'ai dit de l'inconstance du peuple, il n'y a guère que le fanatisme et la misère qui puissent le soulever; car à moins qu'il ne soit dans ce malheureux état qui le rend impossible à gouverner, et dont j'ai parlé au second chapitre, il est presque toujours tranquille quand on ne touche point à sa religion, à ses coutumes, et à ce qui le fait vivre. L'abondance et le bonheur dont en quelque sorte jouissait celui de Rome expliquent la durée des jours de Néron, et celle des autres monstres dont les fureurs désolant l'empire ne tombaient que sur les riches et les puissans, tandis qu'en France au contraire les conspirations furent fréquentes sous Henri IV, parce que tous les ordres du royaume étaient mécontens, et le peuple foulé, comme le remarquait le cardinal d'Ossat. Les attentats contre la personne du roi, dit-il, ne pourront cesser que quand il aura réformé l'état en diminuant les impôts, quand il aura réprimé l'audace des mécontens, celle des traîtres et des séditieux, que les étrangers corrompent pour semer le trouble, et se soulever contre leur prince, dont la couronne ne peut être assurée tant que les divers intérêts de tous les partis ne se réuniront point, et que le peuple ne sera pas soulagé. Malheureusement Henri IV succomba avant d'avoir cicatrisé les plaies de la France, quoiqu'il eût déjà tant fait pour son peuple qu'il aimait véritablement.

Quelque résolution qu'on prenne pour apaiser une

émeute, il faut toujours que le peuple croye qu'elle vient du prince; car s'il soupçonne qu'elle ait été conseillée il se mutine davantage, et ne fait plus cas de son roi. On doit surtout agir promptement. Temporiser est laisser croître la plante, et même l'arroser au lieu de la noyer. La multitude qui ne voit que de loin le châtiment, ou la force propre à la réprimer, s'enorgueillit et s'enflamme. Elle devient plus audacieuse à mesure qu'on la tolère; et ceux qui n'avaient aucune envie de se mêler des troubles se déclarent. Il faut donc plus agir que résoudre, avant que la méchanceté ne jette ses racines, et ne s'accroisse par les délais; car les hommes se réduisent plus difficilement une fois qu'ayant perdu la crainte des lois, le respect à la religion, et l'obéissance aux magistrats, ils ont contracté l'habitude du vol, du meurtre, et des autres crimes communs au désordre.

Je sais combien ce mot de *peuple*, qu'on a sans cesse à la bouche, et dont on abuse si cruellement, en impose quelquefois aux souverains, et les empêche d'agir avec fermeté. C'est une duperie. Le peuple que Titus, Louis XII, Henri IV, et quelques autres ont chéri, le peuple, l'amour de ses rois, ne se montre pas dans les émeutes, ce n'est jamais que la lie du peuple qu'on y rencontre, et des misérables payés pour exciter le tumulte et le désordre. Les séditions s'élèvent tout à coup, on doit les étouffer de même, et quelquefois si promptement, que le peuple en s'éveillant voye les têtes des chefs de mutins exposées en public, comme la chose qui l'effraie et l'arrête le

plus, n'ayant alors personne pour le guider. Mais que cet exemple n'ait lieu que sur un petit nombre, et quand on craint de les livrer à la justice, prenant surtout garde de heurter les préjugés de la nation, car on se perdrait d'autant plus dans son esprit, que les exécutions qui ne se font pas publiquement supposent l'injustice ou la crainte de celui qui les ordonne. En un mot, quel que soit l'état des choses, celui qui gouverne doit consulter les passions ordinaires de la multitude, sur laquelle l'adresse peut plus que le pouvoir, et la douceur plus qu'une sévérité inhumaine, parce que la cruauté resserre tous les liens du crime. Il faut donc que le peuple croye toujours le prince enclin à pardonner; autrement il s'obstine dans sa révolte, et préfère affronter les dangers à mourir de la main du bourreau.

Quelque soupçon d'infidélité qu'un souverain ait à l'égard de quelqu'un, il ne doit rien perdre de sa sérénité, mais feindre de tout ignorer, et, s'il peut, employer les moyens qui, rappelant à l'honneur, sont dans le cas de flatter, et d'empêcher de persister dans les projets. Car, pour peu qu'on étudie le cœur de l'homme, on voit que de même que l'assurance d'être cru honnête élève l'âme, en la disposant à la vertu, la certitude de passer pour méchant avilit, et prive d'un des plus forts véhicules qui puissent engager à se corriger, en rentrant dans la bonne voie. L'extrême rigueur, loin de toujours convenir, est donc quelquefois préjudiciable. Marcellus instruit qu'un habitant de Nole extrêmement riche, et qui jouissait de

la plus grande popularité dans cette ville, servait Annibal, le fit appeler sous un autre prétexte, et sans l'en blâmer le complimenta sur sa bravoure, ajoutant combien les capitaines romains qui en avaient été témoins à Cannes l'estimaient. Cette manière aimable, et les grandes espérances qu'il lui fit entrevoir, ordonnant aussitôt qu'on lui laissât l'entrée libre pour les audiences dont il aurait besoin, le confondirent et le remplirent tellement de reconnaissance, que les Romains n'eurent point de plus zélé partisan.

Mais il ne faut user de cette dissimulation qu'avec bien de la prudence, car si celui qui conspirait est puissant, et vient à s'en apercevoir, croyant que ce n'est qu'une feinte pour attendre l'occasion de le mieux punir, cela l'engage à chercher les moyens de mettre au plutôt le feu à la mine; chose plus à craindre que jamais dans les momens de tumultes populaires. Au reste, je ne crois bon de dissimuler les offenses que quand on court du danger à les prouver, ainsi qu'on en usa pour Crassus dans la conjuration de Catilina, qu'on le soupçonnait d'avoir favorisée; ou quand il y a un si grand nombre de coupables qu'on est dans l'impossibilité de les punir, comme César qui ayant arrêté un des courriers de Pompée, vit tant de lettres de la noblesse romaine contre lui, qu'il fit brûler la malle entière, donnant à louer sa clémence pour avoir préféré tout ignorer, exemple que Charles-Quint imita quand les princes de l'Allemagne étaient ligués contre lui. En effet, ce n'était pas seulement une grande magnanimité, mais une grande prudence,

car ne pouvant sévir à l'égard de tant d'individus, on se verrait obligé de toujours feindre avec eux. Obéir à la nécessité n'est pas moins d'un grand cœur que de la vaincre; et ce qui paraît bassesse peut être courage, quand on dissimule les offenses pour conserver sa réputation. Celui qui se livre trop aisément à la vengeance écoute moins l'honneur que la colère.

On pourrait aussi punir sur le champ les coupables de basse condition, et attendre une meilleure occasion pour ceux d'un plus haut rang. Cependant la foudre des rois devant être comme le tonnerre, qui ne tombe que sur les montagnes, et les édifices élevés, quand le châtiment est sans danger, il vaut mieux y recourir avec promptitude, parce que la dissimulation dont on use encourage à persister dans le crime. Hannon voulait aux noces de sa fille empoisonner les sénateurs de Carthage, qui ayant eu le bonheur d'en être instruits, et redoutant son influence sur le public, crurent qu'un décret contre la trop grande magnificence des repas suffirait à l'égard de cette trahison; mais, n'ayant point réussi par la ruse, Hannon eut recours à la force pour de nouveaux attentats.

On peut inférer de ce qui précède que les princes doivent rarement se fier à ceux qu'ils croyent mécontens. Une amitié renouée trompe presque toujours, et manque lorsqu'on s'y attend le moins : elle est comme un vase de métal, qui reluit un instant pour se couvrir de rouille. Nul bienfait ne saurait la cimenter, parce que le souvenir de l'offense se con-

servant ses cicatrices restent, et les plaies se rouvrent à la première occasion. Les injures sont comme les bourbiers, qui, bien qu'ils sèchent, reparaissent de nouveau. Il existe entre l'offenseur et l'offensé des nuages que rien ne peut dissiper. L'injurié soupire après la vengeance, et l'offenseur qui craint qu'on ne lui pardonne point redouble sa haine, sans ajouter qu'il est assez dans la nature humaine que ceux auxquels on a manqué soient odieux.

Plusieurs demandent si les rois doivent se servir des méchans. Il est certain qu'ils peuvent s'y voir forcés, principalement dans les temps de troubles, quand on craint leur influence. Il y a même des occasions dangereuses où l'on dissimule avec eux, en les tolérant dans les plus hauts emplois jusqu'à ce que l'instant du péril soit passé, comme on est quelquefois obligé de garder une plaie sans la guérir. Mais dans quelque cas que ce soit, loin de jamais trop s'y fier, ou de se mettre dans leur dépendance, il faut les surveiller jusqu'à ce qu'ils deviennent inutiles, et que petit à petit on puisse s'en défaire, à mesure que la tranquillité se rétablit. *Un bon roi,* disait Henri IV, *est comme un apothicaire, qui, composant d'excellens remèdes avec les poisons, fait de la thériaque avec des vipères.*

Mais revenant à la multitude, quelque fortunée que paraisse la situation de celui qui gouverne, il doit toujours prendre garde au peuple, qui naturellement indocile est le plus inconstant des animaux; car se gouvernant par l'apparence il n'écoute que les

bruits qui se répandent, et privé de discernement il est d'autant plus effronté dans ses variations, et s'abandonne d'autant plus facilement à ce qu'il y a de pire, que sans craindre le blâme ni l'opprobre l'individu s'y cache dans la foule qui ne rougit de rien, et le crime étant réparti entre tous aucun ne croit que le danger le menace, ni qu'il puisse être atteint par la honte de l'infamie. Préférant à l'ordre un état turbulent, c'est avec lui surtout qu'il n'est pas de folie qui, lorsqu'il la voit se répéter souvent, ne perde son absurdité pour se présenter sous l'aspect de la raison. Sa malice peut seule égaler son aveuglement. Mille passions différentes et autant de façons de penser le maîtrisent à la fois. Inquiet et prompt à s'agiter, il cède à la moindre impression, comme la mer au moindre vent; cependant il est plus enclin à l'impétuosité qu'à la prudence. Soumis avec bassesse dès qu'on le châtie, c'est un monstre difforme qui s'enorgueillit et mord dès qu'on le caresse. Le moindre danger présent l'épouvante, et il se rit des plus grands quand ils sont éloignés. Trop de clémence le fait en abuser, et il devient forcené contre trop de rigueur. Encensant également le meilleur et le plus méchant prince, il se rend moins à la raison qu'à la force, est insolent dans le bonheur, s'abat dans la prospérité. Son ingratitude et sa reconnaissance sont extrêmes. Aimant ou haïssant avec excès, étranger à la modération, aussi facilement cruel qu'il s'abandonne à la pitié, il passe en un moment de l'amour à la haine, brise tour à tour ses hochets comme un

enfant; et son emportement le faisant agir en aveugle, il supplicie son idole avec la même fureur qu'il l'adorait avant. Un rien le soulève, tout comme un rien l'apaise. Attribuant les mauvais succès à ses chefs, et les malheurs au conseil du souverain, il garde le silence sur les bonnes opérations de son gouvernement, et fronde avec amertume celles qui ne réussissent point. Rien ne l'arrête dès qu'il ose attaquer la vertu. Sans jamais perdre de vue la liberté, dont le seul nom le transporte et le fait suivre en aveugle, il ne sait comment être libre. L'abondance est la seule chose dont il s'inquiète. Cependant l'intérêt et l'honneur le touchent au dernier point. Il obéit servilement, et commande avec arrogance. Ami des faux bruits, il les encourage, les invente même, et leur donne de la consistance ou de l'éclat. Pour peu qu'on le charge trop il succombe, et regimbe aussitôt qu'on l'allége. Naturellement enclin aux esprits ardens, il se plaît sous un gouvernement ambitieux; mais quelque parfaite que soit la manière de le régir, il ne s'en plaint pas moins, et, continuellement avide de nouveautés, soupire après le changement. Il imite les vertus et les vices de ceux qui le commandent, jalouse la magistrature, envie les riches, et jouit dès qu'il peut cabaler contre eux. Enfin, il aime les jeux, les fêtes; et ne voyant que l'écorce des choses, quoiqu'on ne lui accorde parfois les divertissemens que comme on apaise avec une poupée l'enfant qui pleure, et que les spectacles ne soient souvent que le principal instrument de sa servitude, il les aime,

dis-je, et rien ne contribue plus à gagner ses bonnes graces, qu'il prodigue toujours à celui qui lui en donne, surtout quand cette personne y assiste avec un extérieur agréable (car le jugement du peuple est tout entier dans ses yeux); et sa nature étant de n'agir que par la passion qui l'entraîne, ayant toujours trop ou trop peu d'action, par conséquent incapable d'aucun mouvement régulier, s'il ne peut s'enflammer à l'égard de son gouvernement, il prend feu pour un baladin avec la même fureur que pour la chose qui l'intéresse le plus.

Tels sont quelques-uns des principaux traits qui caractérisent la multitude. Mais dès qu'une assemblée quelconque, même des gens les plus choisis, devient un peu nombreuse, que le prince n'oublie jamais qu'elle a toujours son peuple, qui sous mille rapports ressemble à celui que je viens de décrire.

CHAPITRE IV.

De la conduite du prince avec les étrangers.

Il ne suffit point qu'un état soit affermi sur des bases solides au dedans, s'il n'est encore assuré par des alliances au dehors; et ce n'est pas un des moindres inconvéniens des gouvernemens en général, que la plupart des obstacles vers le bien naissant moins de leurs diverses constitutions que des relations externes, contraints de donner à leur sûreté des soins qu'ils devraient consacrer à leur police intérieure, ils sont malheureusement presque toujours plus forcés de penser à se mettre dans le cas de résister aux autres, que libres de s'occuper de ce qui peut les rendre parfaits en eux-mêmes.

Tel est, plus que toute autre chose, ce qui donne un avantage si réel aux peuples insulaires, et à ceux qui ont le bonheur d'être isolés. N'ayant que leurs propres passions à craindre, et ne se trouvant point à la portée des étrangers, leur marche avec eux est simple et toujours uniforme, parce qu'ils savent qu'on ne peut les attaquer dans leurs foyers, où l'ambition et l'avarice des autres peuples sont dans l'impossibilité de se faire sentir. Au contraire, les nations qui sont

vain si le peuple ne gémit pas; et leurs menées n'aboutissent à rien quand il est sans envie de remuer. Or malgré tout ce que j'ai dit de l'inconstance du peuple, il n'y a guère que le fanatisme et la misère qui puissent le soulever; car à moins qu'il ne soit dans ce malheureux état qui le rend impossible à gouverner, et dont j'ai parlé au second chapitre, il est presque toujours tranquille quand on ne touche point à sa religion, à ses coutumes, et à ce qui le fait vivre. L'abondance et le bonheur dont en quelque sorte jouissait celui de Rome expliquent la durée des jours de Néron, et celle des autres monstres dont les fureurs désolant l'empire ne tombaient que sur les riches et les puissans, tandis qu'en France au contraire les conspirations furent fréquentes sous Henri IV, parce que tous les ordres du royaume étaient mécontens, et le peuple foulé, comme le remarquait le cardinal d'Ossat. Les attentats contre la personne du roi, dit-il, ne pourront cesser que quand il aura réformé l'état en diminuant les impôts, quand il aura réprimé l'audace des mécontens, celle des traîtres et des séditieux, que les étrangers corrompent pour semer le trouble, et se soulever contre leur prince, dont la couronne ne peut être assurée tant que les divers intérêts de tous les partis ne se réuniront point, et que le peuple ne sera pas soulagé. Malheureusement Henri IV succomba avant d'avoir cicatrisé les plaies de la France, quoiqu'il eût déjà tant fait pour son peuple qu'il aimait véritablement.

Quelque résolution qu'on prenne pour apaiser une

CHAPITRE IV.

De la conduite du prince avec les étrangers.

Il ne suffit point qu'un état soit affermi sur des bases solides au dedans, s'il n'est encore assuré par des alliances au dehors; et ce n'est pas un des moindres inconvéniens des gouvernemens en général, que la plupart des obstacles vers le bien naissant moins de leurs diverses constitutions que des relations externes, contraints de donner à leur sûreté des soins qu'ils devraient consacrer à leur police intérieure, ils sont malheureusement presque toujours plus forcés de penser à se mettre dans le cas de résister aux autres, que libres de s'occuper de ce qui peut les rendre parfaits en eux-mêmes.

Tel est, plus que toute autre chose, ce qui donne un avantage si réel aux peuples insulaires, et à ceux qui ont le bonheur d'être isolés. N'ayant que leurs propres passions à craindre, et ne se trouvant point à la portée des étrangers, leur marche avec eux est simple et toujours uniforme, parce qu'ils savent qu'on ne peut les attaquer dans leurs foyers, où l'ambition et l'avarice des autres peuples sont dans l'impossibilité de se faire sentir. Au contraire, les nations qui sont

contiguës restent sans cesse exposées aux passions de leurs voisins, contre lesquelles tout état pour être heureux ne doit pas moins se précautionner que contre les siennes; de façon que souvent elles sont plus occupées des évènemens du dehors que de leurs affaires intérieures. En un mot, se ressentant moins de la politique tracassière de l'Europe, les peuples isolés ne sont point obligés d'être continuellement sur leurs gardes au dedans comme les autres nations, qui la plupart sont forcées d'être également armées pendant la paix et pendant la guerre; système monstrueux qui les énerve, non seulement par le grand nombre de bras dont l'oisiveté du soldat les prive, mais par le célibat de tant de gens qui souvent est plus fatal encore.

Ce qui tient à l'extérieur des empires exigerait que je m'étendisse sur les traités, les négociations, les ligues, le commerce, le droit des gens, celui de la guerre, des conquêtes, et nombre d'autres choses. Mais chacun de ces objets pourrait former des volumes, et ce qui les touche est d'autant plus difficile à fixer, qu'ils varient de physionomie avec chaque peuple. Car, par exemple, l'un cherche la tranquillité, l'autre la sûreté des individus, ou celle des propriétés; celui-ci trouve beau qu'on soit craint de ses voisins, celui-là croit qu'il vaut mieux en être ignoré, et ainsi de suite pour ce qui s'offre sans fin. Je glisserai donc seulement sur quelques-uns des points essentiels, qu'il est bon que les rois aient toujours présens.

Quant au droit des gens, à celui de la guerre et des conquêtes, ils sont trop généralement ceux des convenances, ou même de la force, pour m'y arrêter. Car soit que les princes puissans éludent leur parole par une volonté libre et indépendante, ou que les autres y manquent parce qu'ils sont obligés de céder aux conjonctures, malgré tout ce qu'on peut stipuler à cet égard, ceux qui ont le pouvoir n'en font pas moins ce qu'ils veulent, jusqu'à ce que la politique qui lie les nations entre elles communique parfois à celle qui est faible le secours des autres, et la défende contre son oppresseur, quand l'ambition qu'elles aperçoivent en lui réveille celle qu'elles peuvent avoir de leur côté, ou suffit pour les troubler tout à coup, et les agiter au moindre mouvement. C'est ainsi que les petits états se soutiennent contre les grands, malgré les vices de leurs peuples, et ceux de leurs diverses constitutions.

Ce que je viens de dire prouvant qu'il n'est pas sans exemple qu'un peuple soit dans le cas de réclamer l'assistance d'un autre, on demandera peut-être si la fermeté convient au prince obligé d'en implorer un plus puissant? Celui qui est opprimé par ses ennemis, et qui cherche des secours, ne doit pas trop s'humilier, ni paraître nè pouvoir s'en passer, car il empirerait sa situation. Les livrées de l'infortune sont rarement une bonne recommandation entre souverains. La pitié seule n'engage jamais à relever ceux qu'on sait à terre : personne n'est enclin à défendre le prince qui désespère de lui. La cause de Pompée per-

dit tout dans l'esprit de Ptolomée, dès qu'il vit les soumissions de ses ambassadeurs.

Mais puisque j'en suis à cet article, c'est le moment de dire combien la protection est dangereuse à ceux qui gouvernent. Elle se change presque toujours en tyrannie. Le plus fort ne connaît guère de lois; l'ambition a peu d'égards. Les princes d'un second ordre qui croyent assurer leurs états par le secours d'un voisin plus puissant les perdent fréquemment. L'ennemi serait moins à redouter que cet ami prétendu. La confiance qu'on a en lui peut lui devenir aussi funeste que la haine de l'autre; car s'insinuant chaque jour davantage comme nécessaire, il obtient plus en feignant de protéger, que par la force. Qu'un souverain dans ce cas ait donc recours à son courage; et c'est le moment pour lui de se rappeler la magnanimité de Henri IV, lorsqu'ayant à choisir entre une obligation humiliante envers la reine Elisabeth, et la guerre avec Philippe II, roi d'Espagne, il dédaigna ses propositions pour Calais, et dit avec noblesse : *Si je dois être mordu, j'aime autant l'être par un lion que par une lionne.*

De combien de noms spécieux les Romains ne déguisèrent-ils point leur oppression en recevant les peuples comme alliés. Les provinces, pour conserver leurs droits et leur liberté, les appelaient en qualité de grands arbitres de la justice du monde, et sous prétexte d'employer leurs légions contre les ennemis de ces confédérés ils se répandirent sur la terre. D'abord modérés dans la façon dont les tributs s'impo-

saient, ils cachèrent leur fourbe sous l'apparence de quelques vertus. Mais dès que l'aigle impériale eut étendu ses ailes, l'ambition aiguisant son bec, tout se vit retenu dans sa serre despotique; et ce qui n'était avant que protection devint tyrannie. Ils firent mieux : pour naturaliser le poison, ils établirent des colonies qui, introduisant partout leurs mœurs et leur langue, effacèrent insensiblement les distinctions qui existaient entre les nations, de sorte que la leur resta seule tenant le sceptre sur les autres. Que de fois les peuples qui se croyent sous des ailes protectrices ne sont que dans les griffes les plus cruelles!

D'abord la gloire excite à prendre la défense, et l'ambition ensuite à tout garder. Il est rare qu'on emploie ses forces pour autrui sans exiger de récompense. Le pays qu'un roi puissant vient secourir se familiarise d'autant plus volontiers avec lui, que les sujets croyent qu'ils seraient plus heureux en faisant partie de ses états, comme moins exposés aux offenses, aux périls de la guerre, et aux tributs onéreux dont les petits princes sont dans l'habitude de les accabler. Les grands surtout préfèrent un monarque éclatant qui les distingue, en ayant plus d'emplois et de récompenses à sa disposition pour les combler. Ces points sont autant de choses qui facilitent l'usurpation; car à moins qu'on ait de bien grands talens pour commander les troupes auxiliaires, qu'on puisse leur donner des récompenses, des honneurs, et tout ce qui peut leur faire oublier leur patrie, si elles ne sont enlevées par cette magie qui enchaîne le soldat au gé-

néral qui le fait vaincre, les armées chargées d'aider un souverain obéissent à celui qui les envoie, et traitant comme pays étrangers ceux où elles sont, la guerre est à peine terminée avec l'ennemi, qu'elle commence avec l'ami qu'elles venaient secourir. Et (quoique la comparaison soit un peu triviale), s'il n'est pas sans exemple que celui qui se repose sur les troupes auxiliaires puisse étendre les ailes pour un temps, il est bien difficile qu'il ne finisse par perdre de ses plumes.

Le moins dangereux pour un prince faible est donc de s'accommoder seul avec son antagoniste puissant, ressource préférable à vaincre les difficultés par autrui. Car de deux choses l'une; ou il sera victime des forces étrangères, ou elles se retireront; or, supposant même ce dernier cas, il n'obtiendra pas mieux après leur départ ce qu'il ne pouvait avoir avant leur arrivée.

Mais, quelque chose que le malheur oblige de céder, par un traité secret ou autrement, il faut toujours sauver les apparences vis-à-vis du public; et il n'est pas moins essentiel à l'honneur d'un peuple que pour celui d'une femme, d'éviter ce qui peut y porter la plus légère atteinte; car de même que celle-ci après avoir permis une familiarité ne sait plus où s'arrêter, ni ce qu'elle doit refuser, dès qu'un gouvernement commence à plier, on ignore où se bornera sa soumission, et tout hâte sa chute.

En général, c'est folie pour une nation d'espérer que quelque autre lui fasse des faveurs; c'est une illusion que l'expérience dissipe, et qu'une noble fierté

doit mépriser. De même, le peuple qui professe un sentiment habituel pour un autre, soit qu'il l'aime ou le haïsse, en est fréquemment victime, car cette disposition l'écarte de son devoir ou de ses intérêts. L'antipathie, par exemple, amène les injures, fait saisir le moindre prétexte de ressentiment, et dispose les esprits à se rendre intraitables dans toutes les circonstances; d'où naissent les fréquentes coalitions, les disputes, les guerres acharnées, parce que la nation poussée par l'esprit de vengeance engage son gouvernement dans une guerre contraire à sa politique. Les chefs aussi partagent quelquefois ces préjugés nationaux, et adoptent par passion des choses auxquelles répugne la raison; ou l'on se sert de cette animosité comme d'un instrument utile pour des projets hostiles suggérés par l'orgueil, l'ambition, et mille autres causes non moins funestes que préjudiciables, dont il n'est pas sans exemple que la paix et même la liberté des peuples n'aient été les victimes.

Au contraire, un état fait-il profession d'attachement pour un autre, ce sentiment donne lieu de croire qu'il existe entre eux des intérêts qui souvent n'y sont pas, et force d'épouser ses querelles, de façon qu'on se compromet dans ses guerres, sans qu'aucun motif suffisant puisse le justifier. Cela conduit également à garantir à la puissance favorisée des avantages dont les autres sont jalouses, mal qui cause un double préjudice à la nation qui les accorde, parce qu'elle se prive sans nécessité de ce dont elle ne devait pas disposer, et provoque la haine des autres états,

qui cherchent à se dédommager des priviléges qu'on leur a refusés. De plus, tous les ambitieux de bonne ou mauvaise foi se décidant pour la nation en faveur, ils ont l'occasion de sacrifier les intérêts de leur pays, non seulement sans s'exposer à la haine, mais même avec popularité, parce qu'ils couvrent du voile d'une fausse vertu, de déférence à l'opinion publique, et d'un noble zèle pour le bien général, toutes leurs vues d'intérêt particulier, et trop souvent toutes leurs basses menées de corruption. Quant à l'attachement qu'une puissance faible professe envers un grand état, je ne crois pas avoir besoin de dire que, loin de pouvoir devenir son amie, elle se condamne à ne jamais être que son satellite.

Mais revenant aux troupes auxiliaires dont je parlais avant, le meilleur moyen de s'en servir quand on s'y voit réduit est de les diviser en les mêlant à celles du pays, auxquelles elles ne doivent jamais être supérieures en nombre, de leur donner des chefs dont on soit sûr, ne leur jamais confier aucune place forte, et les envoyer le plus tôt possible à l'ennemi. Mais ces choses ne sont que de faibles ressources contre les maux qu'elles causent presque toujours.

Il suit clairement de ce que je viens de dire, qu'il faut que les princes recherchent l'amitié des plus puissans qu'eux par d'autres moyens que les présens, car l'intérêt est ingrat, et surtout n'est jamais content. Faisant un trafic de la peur ou de la lâcheté de celui qui donne, il peut bien engager à feindre de l'amitié, mais il est rare qu'il l'accorde. Celui qui

prodigue l'argent s'affaiblit, et plus les sommes sont considérables, plus on est dans l'impossibilité de continuer, de sorte qu'on tombe dans le mépris après avoir sacrifié ce qu'on avait. L'espoir pouvant plus que la reconnaissance, les rois ne sont guère estimés que par ce qu'ils possèdent, et par les trésors qu'ils sont dans le cas de répartir plus que par ceux qui le sont déjà. Quiconque sait se faire respecter par sa prudence, ses grandes qualités, son courage et ses vertus, n'a pas besoin d'acheter des amis, et le souverain qui manque de ces dons voudrait en vain y suppléer par la libéralité. Payer des alliés est leur apprendre à se vendre au plus offrant, parce que, tels que la balance qui penche du côté où il y a le plus de poids, ils rançonnent effrontément sans rien faire, et trahissent même si quelque autre leur offre davantage. En un mot, la différence entre les secours d'hommes et d'argent consiste en ce que les derniers restent à celui qui les reçoit, et les autres tournent au profit de celui qui les donne. La force obtient plus d'amis par la crainte que l'argent par la reconnaissance.

Cependant quand on est réduit à de cruelles extrémités, sans rien vouloir prescrire de machiavélique, il est certain qu'il n'y a pas de meilleure dépense que celle qu'on fait pour semer le trouble dans un état ennemi, ou pour qu'une autre puissance lui fasse la guerre; car il en coûte moins, et l'on ne risque pas tant qu'en la faisant soi-même. Mais il faut prendre garde, parce que si l'on se livre à ces extrémités pour

des craintes chimériques, la mauvaise intention est à peine reconnue qu'elle devient une source d'inimitiés pour l'avenir. Ainsi cela ne doit s'entendre que dans les cas d'hostilités où l'on peut agir sans scrupule, et quand la nécessité de se défendre faisant taire les autres considérations, ce qui justifie la guerre justifie également les troubles qu'on cherche à exciter. Autrement il serait criminel d'employer de tels artifices pour une simple rivalité de puissance à puissance. Tout potentat qui soulève le peuple d'un autre enseigne au sien la trahison; et celui qui ne permet pas qu'on avilisse son semblable, ou même qu'on lui manque en s'écartant des bornes de la décence, ne prend que son propre parti.

Mais les rois étant exposés à ce qu'on emploie de semblables armes, et même la perfidie à leur égard, le prince doit s'efforcer de tenir ses sujets dans l'union, et chercher à s'en faire assez aimer pour qu'ils contribuent à la défense de l'état avec plaisir, et de quelque manière que ce puisse être. Qu'il se conduise donc de façon que chacun, regardant comme sien le danger que courent les autres, soit toujours prêt à donner les secours d'hommes et d'argent nécessaires à l'intérêt commun; qu'aucun n'imagine que la foudre qui menace ne tombera pas sur lui parce qu'elle est encore loin, ou, se refusant aux dépenses urgentes parce qu'elles sont anticipées, croye plus prudent de réserver ses forces pour quand le mal l'atteindra; car ils seront victimes à leur tour, lorsque l'ennemi ayant déjà vaincu les plus grandes diffi-

cultés, et s'étant petit à petit emparé de tout, les subjuguera sans qu'ils aient moyen de résister.

Mais revenant aux souverains qui tâchent d'en secourir d'autres, il est plus d'un exemple du mal qu'a produit ce désir; et il peut exister des circonstances où même les vertus des rois les mettent en danger, car s'il est bon que ces dernières se trouvent toujours dans leur cœur, il n'est pas toujours bon qu'ils les pratiquent. Le bien public doit seul guider l'usage qu'ils en font, quand, et comment; parce que s'ils les exercent sans consulter la prudence, non seulement elles passent pour des vices, mais elles sont plus funestes encore. Presque toujours, chez celui qui commande, le sentiment doit être sacrifié à l'intérêt; il faut que les nobles élans du cœur cèdent aux froids calculs de l'esprit.

L'homme ordinaire ne voit que lui quand il agit, celui qui gouverne ne doit jamais perdre de vue le bien de ceux qui lui sont soumis. Par exemple, la pitié, pour ne pas dire l'intérêt qu'on prend à quelqu'un, ne saurait être trop grande chez un particulier : ce sentiment, au contraire, peut devenir nuisible dans un roi. Que le malheur de leurs semblables ne les arme donc pas trop légèrement pour leur défense. Un simple individu qui s'expose pour en servir un autre fait un acte digne de louange, mais un souverain serait blâmable d'exposer la sûreté de son empire pour aider un étranger, à moins que la raison d'état ne le commandât. L'amitié, la parenté même, ne sont point des motifs suffisans, parce que né pour

son peuple plutôt que pour ses parens ou ses amis, un prince ne doit point secourir ces derniers au préjudice de ses sujets.

De plus, les alliances fondées sur le sang provoquent les inconséquences, en dérangeant le système des états. Outre qu'elles mettent de petites affections domestiques à la place des grands intérêts qui doivent seuls faire agir les souverains pour le bien des peuples, les liens du sang ne forment que des alliances équivoques, parce que le roi qu'entraîne la parenté ne peut oublier ce qu'il doit à ses sujets, et voulant concilier des sentimens opposés il obéit tour à tour aux uns et aux autres, de façon qu'aussi mauvais politique que mauvais parent il nuit à ses intérêts, et sert mal ceux qu'il croit obliger. Quoique les princes aient une origine commune, ils cessent d'être amis quand les intérêts de leurs états sont opposés. La politique a des yeux et point d'entrailles.

Cependant si la chute de quelque souverain étranger dans l'infortune devait entraîner celle du prince, ou si les intérêts des deux empires étaient tellement liés qu'ils courussent un égal danger, loin de balancer à l'aider, la sagesse prescrit d'agir d'autant plus promptement, qu'il vaut mieux s'opposer au mal dans le pays de son voisin que l'attendre dans le sien. Mais dans ce cas même il faut avoir soin de considérer les résultats, et ne point épuiser ses forces pour rester après sans moyen de se défendre. L'expérience et la prudence doivent donc toujours régler la conduite du prince à l'égard d'un de ses semblables tombé dans

le malheur; car que de fois s'expose-t-on en vain pour secourir un ami qui n'est qu'un ingrat, et ne rencontrer que la haine où l'on avait droit à la reconnaissance! Cependant les demi-moyens et l'air de marchander sont à fuir aussitôt qu'il est question d'en obliger d'autres, parce que leur imagination se fixe alors sur ce qu'ils attendaient et qu'on n'a point fait.

Il est également essentiel de ne pas trop hâter la ruine d'un état voisin dans la décadence; car, comme le remarque Montesquieu, il est rare que même sa conquête fasse autant gagner en puissance réelle qu'elle fait perdre en puissance relative, sans parler des autres avantages innombrables qu'on retire d'un prince faible, sur qui les outrages de la fortune et tous les coups tombent impunément.

Je viens à présent au commerce, celle des choses d'un état qui sans contredit a le plus de rapports avec ses relations extérieures. Cependant comme il peut se considérer sous autant d'aspects différens que de pays, le prince ne saurait trop s'instruire à fond de ce qui est relatif à celui de ses diverses provinces. Un des grands défauts des peuples relativement au commerce, est de presque toujours chercher Calcédoine à son égard, quand ils ont Bizance sous les yeux; car sans prendre tant de peines pour changer son cours, et lui frayer de nouvelles routes, il est bien peu de nations auxquelles la nature n'ait donné des facultés suffisantes pour le faire fleurir à moins de frais, si elles réfléchissaient bien à leur position territoriale, ou que sans se conduire par esprit d'imitation, elles

songeassent à la nature de leurs richesses, à l'industrie de leurs habitans, à leurs ressources, à celles de leur sol, en un mot à tout ce qui peut aider au bien-être des hommes, et à la prospérité des états.

En effet, une branche de commerce éloigné, quelle qu'elle soit, ne répand guère qu'une fausse utilité sur un empire; et si elle enrichit quelques particuliers, même quelques villes, le peuple n'y gagne point. Une nation peut également perdre une partie de son trafic à l'étranger, sans rien diminuer de sa grandeur ni de sa puissance; car si l'on ne veut pas des produits de son industrie dans un genre, pourquoi ne l'emploierait-elle point dans un autre? Il y a tant d'objets dont la perfection est utile dans l'intérieur d'un pays! Qu'on s'efforce sans crainte, les matériaux ne manqueront jamais jusqu'à ce que chaque classe, chaque individu qui possède quelque chose, jouissent de l'abondance et des commodités qu'ils peuvent désirer (bien que je le veuille sans trop de luxe néanmoins, car il gâterait tout, en ôtant au peuple l'amour du travail et de la frugalité). Mais heureux les états où la culture des terres devient une manufacture toujours plus immense en raison de ce que le pays se peuple davantage! Tel est le vrai nerf de la prospérité nationale, et le seul commerce exempt de monopole, ou de compagnies exclusives, qui, semblables à ces terrains stériles et sabloneux qui pompent avidement la pluie et la rosée, sans donner une seule herbe aux habitans, n'enrichissent que quelques individus, tandis que l'opulence attachée au sol ne peut être envahie

ni partagée, et met souvent les étrangers dans une dépendance nécessaire. *Pâturage et labourage*, dit Sulli, *sont les deux mamelles qui nourrissent la France, et qui valent mieux que tout l'or du Pérou.*

Je sais qu'il est des états dont le territoire ne permet point ce que je viens de dire ; mais ils sont d'autant plus à plaindre, que tout peuple qui n'a d'alternative que le commerce est faible en lui-même, et dépend trop de ses voisins ou des évènemens. Cependant ceux qui se trouvent dans un tel cas ne sont point à blâmer de faire ce que leur suggère l'industrie pour se rendre aussi florissans que possible ; le tort est tout entier aux nations puissantes qui veulent les imiter, parce que le peuple qui a ses ressources en lui-même doit d'autant plus préférer le commerce basé sur l'agriculture, le seul véritablement solide, que l'esprit mercantile et de banque, lorsqu'il est trop généralement répandu chez une nation, la corrompt en y introduisant la morale des intérêts, à mesure que l'argent du dehors l'enrichit. Car alors, ce métal tenant lieu de tout, chacun n'a d'autre but que celui d'acquérir ; et cette idée s'empare des gouvernemens eux-mêmes, qui ne peuvent plus avoir de principe fixe dans leur conduite, parce que dans le langage du commerce l'intérêt politique est le plus mobile des élémens, ses formes varient selon les temps, et non seulement il fait approuver un jour ce qu'on blâme le lendemain, mais pour lui tout ce qui est richesse est puissance, et malheureusement tout ce qui est puissance est honneur.

En outre, quoiqu'on regarde en quelque sorte le trident de Neptune comme le sceptre du monde, et que celui qui se rend maître de la mer prenne, dit-on, le meilleur chemin pour aller à la monarchie universelle, comme je crois que personne n'y arrivera, si l'existence boursoufflée que donne le commerce lointain a plus d'éclat, elle dépend de trop de choses, et ressemble à ces machines compliquées où il faut sans cesse remonter de nouvelles roues, pendant que le commerce qui tient au sol a un plan uniforme et simple comme la nature. En un mot, l'un n'est fondé que sur les besoins du caprice, et peut passer avec les artistes dans tous les pays du monde, tandis que ce qui donne une vie commode, et la tranquillité générale au milieu du mouvement, ce qui s'étend sur tout un peuple, en le rendant heureux avec des lois simples qu'il observe (vraie fin que la politique doit se proposer), consiste dans une grande consommation des denrées de l'intérieur, et l'exportation du surplus. Ce qui contribue le mieux à la prospérité des nations, dis-je, est la diversité des productions en tous genres, et l'amélioration du territoire dans les endroits qui paraissent les plus ingrats (car il en est bien peu qui ne puissent devenir utiles); c'est l'augmentation, l'achèvement des canaux, et de tout ce qui facilite une prompte circulation, parce qu'en rapprochant les hommes on les rend actifs et industrieux, de même que barbares et grossiers en les éloignant. Ce qui fait encore fleurir un état, c'est la libre navigation, et la possession du

cours entier des principaux fleuves pour un grand empire; c'est la façon dont toutes ses parties s'entre secourent et se répondent mutuellement ; une confiance telle que chacun dépense à mesure qu'il gagne, dans l'espoir de gagner encore, et l'or mis en circulation qui parvient toujours jusqu'à la classe du cultivateur. C'est le travail des objets que la nature offre, quand il est mis au plus haut point de perfection par l'industrie et leur transport dans des bâtimens du pays à l'étranger, d'où l'on ne rapporte que des matières brutes qu'on met soi-même en œuvre; le cours du commerce aussi libre que possible, car autrement il ressemble à celui des rivières, qui dès qu'on le gêne offre des stagnations et des débordemens; le goût général et bien déterminé parmi le peuple de n'employer que le produit de ses propres manufactures, tant pour les choses nécessaires que pour celles de luxe, par conséquent le revenu de l'état entièrement dépensé dans son intérieur. Ce qui aide également à la prospérité d'un peuple, c'est le concours des étrangers qui se répandent chez lui, tant pour les affaires, les sciences et les arts, que pour l'éducation, ou les voyages d'agrément : enfin, au milieu de nombre d'autres choses qui découlent de ce qui précède, c'est l'attention qu'on a de ne s'éloigner que le moins possible des règles que la nature prescrit pour le bonheur des nations, et surtout d'avoir un peu moins de cette politique moderne qui calcule trop, au lieu de celle qui sait voir dans un plus grand principe.

Car qu'on réfléchisse dans la plupart des pays aux articles d'importation indispensables, on verra qu'il en est bien peu, si toutefois il y en a. Que quelqu'un également allègue le commerce éloigné comme le seul moyen de former des matelots, je n'en crois rien. Depuis que la navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux états que funeste au genre humain, je sais que celle des mers du nord est utile par le mauvais temps, qui fait les marins à la dure, mais l'autre ne cause que des naufrages, et si l'on calcule les résultats affreux des climats lointains, on verra qu'au lieu d'être une pépinière de matelots ils en sont le tombeau. J'ajouterai plus. Si quelques-uns de ces spectres ambulans qu'on dit acclimatés après avoir survécu à tant de milliers d'individus (squelettes desséchés comme des momies sur lesquelles la corruption n'a plus de prise, et tellement destitués d'esprits vitaux que la putréfaction ne saurait les entamer); si, dis-je, les garnisons de Batavia, d'Amboyne, ou de tant d'endroits que j'ai vus en Amérique, pouvaient se transporter tout à coup en Europe, pour y défiler la parade dans les métropoles qui les envoient, je ne voudrais à jamais d'autre argument pour les dégoûter de la zone torride, et de la plupart des pays au-delà du tropique.

En vérité, si nos états se sont fait tant de besoins inutiles, ou qu'ils croient indispensable d'avoir des colonies pour ne pas acheter plus cher à l'étranger quelques denrées superflues qui leur sont si follement

devenues nécessaires, et qu'il leur serait si facile de remplacer, ils n'ont rien à se reprocher à l'égard de leur système colonial, presque également condamnable partout, quoiqu'il ait indubitablement été profitable aux nations qui, n'ayant qu'un territoire borné, ont eu l'art d'attirer les autres aux confins de l'univers, où elles avaient plus d'espoir de dominer. Mais quel étrange aveuglement de la part de celles qui peuvent faire autrement, que d'aller se détruire au bout du monde aussitôt qu'elles ont la moindre altercation chez elles! Car tel est le funeste effet des établissemens lointains, que les peuples commerçans se font la guerre sur le globe entier dès qu'elle se déclare dans leur sein, comme si l'Europe ne pouvait exister heureuse et puissante où la Providence l'a placée, sans l'extermination de tant de peuples, et le bouleversement des plus riches contrées du globe, pour la négociation du sucre et du poivre, ou sans les produits des régions à trois ou quatre mille lieues, dont les indigènes lui donnent cependant si bien l'exemple de se passer, puisqu'ils n'ont même jamais été tentés par aucun des articles que nous avons toujours vainement essayé de leur porter! Quand on pense que la plupart de nos états consomment en denrées inconnues auparavant plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus! Mais les fautes des siècles passés nous choquent et nous étonnent, tandis que celles de notre temps sont si familières que nous y participons sans attention.

Je serais cependant fâché qu'on inférât de ceci

que je ne veux point de marine, et que le luxe doit être banni de tous les états. Comment pourrais-je le dire, quand le nombre des individus qui suffisent aux travaux de la terre, et même à la culture des arts qui en dérivent, est de tant inférieur à la quantité de bras qui peuvent s'employer dans un pays, ou à la population dont il est susceptible? Le commerce, je le sais, est nécessaire; et un grand empire supporte le luxe jusqu'à un certain point. Mais il faut que ce dernier ait des bornes, même parmi les entours du souverain; car, outre que le faste révolte, les provinces se ressentent toujours de l'éclat d'une cour trop brillante. En vain dit-on que leur prodigalité vivifie le commerce, et qu'elles rendent en pluies ce qu'elles pompent de vapeurs, la vérité prouve le contraire. Les profusions des rois n'enrichissent que peu d'individus; et réduisant le peuple à la misère, parce qu'ils ne donnent point à ceux dont ils prennent, le propre de ce genre d'excès, si je peux ainsi m'exprimer, est d'absorber toute l'eau courante qui devrait fertiliser un pays, et de la transformer en viviers pour l'entretien de quelques poissons dorés.

Sans donc vouloir tracer avec une précision géométrique les diverses physionomies à attribuer au luxe selon les pays, ou les limites qu'il ne peut enfreindre sans être préjudiciable, je me borne à dire qu'il devient le plus grand des maux quand il s'étend trop, et empoisonne toutes les classes de la société. Ne dégradant pas moins les ames que la crainte, et chaque besoin superflu qu'il donne étant une chaîne qui ga-

rotte, il avilit les esprits au point de ne plus estimer que lui, ce qui fait qu'on tombe en proie à la mollesse et aux passions les plus méprisables. Ses raffinemens se répandent insensiblement depuis le riche qui en jouit jusqu'au malheureux qui le convoite. Dès lors, la société n'est plus fondée que sur de vains désirs, au lieu de l'être sur les besoins physiques. L'agriculture se néglige, les arts lucratifs s'étendent de plus en plus aux dépens des arts nécessaires, les sages eux-mêmes sans s'en apercevoir, ou ingénieux à se tromper, n'ont plus qu'une sagesse intempérante; et la génération gâtée, sinon par le goût de l'oisiveté qui prédomine, au moins par les enchantemens et les ébranlemens des plaisirs violens et raffinés, ne trouve plus que la langueur de l'ennui dans les vraies jouissances d'une vie innocente.

Malgré ce tableau peu flatté, je sais néanmoins que le commerce, cette nouvelle ame du monde moral, s'est tellement insinué partout, qu'il est devenu comme essentiel à l'existence des corps politiques; et loin que le luxe ait toujours les effets que je viens de citer, le goût de ses commodités peut aussi donner l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. Bien que les occupations sédentaires des arts mécaniques soient peu favorables aux hommes, il est moins funeste de les énerver dans des ateliers que de les aguerrir sous des tentes; car la guerre détruit, et le commerce crée. Toutefois l'avenir seul prouvera si cette révolution dans les mœurs a véritablement changé les maximes politiques de l'Europe, où

l'on ne veut plus que ce soit un peuple pauvre qui devienne redoutable à une nation opulente, et où la force, dit-on, est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont point le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus, et d'une vie entièrement occupée.

En outre, semble-t-on dire, ce n'est que parce qu'on prend la cause pour l'effet, qu'on attribue si souvent au luxe ce qui n'est que la suite de la corruption des mœurs, qui dès lors entraîne celle du luxe, car ce dernier n'est point ce qui efféminе une nation. Bien que les arts énervent un peu le corps, loin de dégrader l'ame, l'industrie au contraire, qui est le produit de leur culture, semble lui donner un nouveau ressort. Le luxe ouvre au pauvre la maison du riche, en l'obligeant à lui payer un tribut, sans lequel il végéterait dans la misère. Il multiplie les talens et les besoins, raffine, invente, donne de l'action à tous les esprits, par conséquent contribue à la liberté politique, et fait même fleurir l'agriculture quand on le dirige bien. Étant un avantage réel en lui-même, il fomente l'amour du travail, met en activité des ateliers de tout genre; et, provoquant la fabrique d'une immense quantité de matières, il donne à la machine politique un mouvement général qui utilise tous les bras. Tous les âges et toutes les conditions sont appelés à partager l'abondance que le luxe répand de toutes parts; et n'ôtant pas le courage, quand les mœurs ne sont point corrompues, il sert à répartir également les richesses, et ne produit jamais

de mal sans le concours de mille autres causes. Par exemple, si le patriotisme est éteint, ou l'opinion générale trop en faveur de ceux qui mènent une vie efféminée, il est vrai que le luxe prend alors fréquemment la teinte des mœurs. Enfin, s'il est beau de voir les Romains subjuguer tous les arts avec celui de la guerre, et vaincre avec lui toutes les nations, il ne l'est pas moins, et il est beaucoup plus doux, de voir toute l'Europe habitée par des peuples laborieux, qui roulent sans cesse autour du globe pour le défricher et l'approprier à l'homme; des peuples qui agitent par le souffle vivifiant de l'industrie tous les germes reproductifs de la nature; qui, remuant et soulevant la terre avec tous les leviers du génie, demandent aux abîmes de l'Océan et aux entrailles des rochers de nouveaux soutiens et de nouvelles jouissances; des peuples qui par les heureux progrès de la navigation, établissant entre les deux hémisphères comme des ponts volans de communication qui rejoignent un continent à l'autre, suivent toutes les routes du soleil, franchissent les barrières annuelles, et passent des tropiques aux pôles sur les aîles des vents; en un mot, des peuples qui ouvrent toutes les sources des richesses et de la prospérité, pour les verser par mille canaux sur la surface de l'univers.

Ce que je viens de dire peut être vrai : mais comme il est également indubitable que dès qu'on veut analyser le luxe, les beaux-arts qui l'accompagnent, et la corruption des mœurs qui suit presque toujours ces derniers, sans pouvoir distinguer les justes limites de

chacun d'eux, on entre dans un labyrinthe où l'on s'égare à chaque pas, le mieux est de surveiller attentivement les nouvelles branches de luxe qui s'introduisent, afin d'encourager celles dans le cas d'être utiles, et d'entraver autant que possible, sans que le public s'en aperçoive, celles qui sont préjudiciables au bien de l'état. Or je regarde comme mauvais tout ce qui ne sert qu'à la pompe d'une vaine magnificence, en arrachant un trop grand nombre de bras aux campagnes, de même que lorsqu'on change ces dernières en jardins de pur agrément, qu'on les laisse en friche pour le plaisir de la chasse, ou mille autres usages qui s'opposent à la population. Au contraire, rien n'est plus louable que ce qui est utile au public; l'emploi de l'indigence, par exemple, la cessation de la mendicité, l'établissement d'une nouvelle manufacture, la construction d'un canal, d'un pont ou d'un chemin qui facilitent les communications, le dessèchement d'un marais qu'on utilise, et tout ce qui peut favoriser la culture du sol. En un mot, il en est du luxe dans un empire comme des ornemens de l'architecture, qui valent mieux en raison de ce qu'ils contribuent davantage à la solidité; autrement tout ce vain clinquant des états ne peut guère se comparer qu'au dehors brillant d'un fruit dont l'intérieur est pourri.

Que l'agriculture soit donc toujours la base de la force et de la prospérité; car si les arts donnent la forme, et le commerce le mouvement, l'agriculture seule fournit la matière, sans laquelle les autres ne

peuvent exister. Je n'ignore pas qu'une nation a plus d'un moyen de profiter des fruits du négoce et de l'industrie, quoiqu'elle ne cultive point les terres; mais l'arbre qui donne ces fruits ne saurait appartenir qu'au peuple agriculteur. C'est donc un principe que partout où le produit du sol est avantageux, tout doit lui être subordonné, ce qui n'empêche pas de s'occuper des progrès du commerce et des arts. Mais l'agriculture est une déesse tutélaire que rien ne peut égaler. Elle est le grand intérêt avec lequel il faut que les autres se combinent, le point central où toutes les lignes économiques vont aboutir, le seul fondement solide de la richesse des nations. Que le gouvernement ait donc toujours l'œil à ce que l'état du paysan soit tellement heureux, que ne regardant point sa charrue comme l'instrument de son malheur, il ne soit jamais tenté de la quitter pour un travail plus lucratif dans les ateliers de toute espèce, qui, bien que je n'en conteste pas l'utilité, dégénèrent en maux publics aussitôt que trop nombreux on les multiplie sans discernement.

En vain en est-il aussi qui soutiennent que la plupart des vices concourent au bien public comme les vertus, et que le commerce, par exemple, ne fleurirait pas sans la vanité, l'amour-propre, et tant d'autres défauts. Si dans un sens cela peut être vrai, le bien produit par le vice est toujours tellement mêlé de maux, qu'il est bon de l'éviter autant que possible, sans parler du grand nombre de lois indispensables pour en arrêter les désordres; car chacun voulant

une fortune prompte pour briller, et tous les moyens étant bons pour y parvenir, les mœurs se corrompent de plus en plus, tandis que l'honneur, la probité, la bonne foi, toutes les choses louables, même le naturel, se perdent insensiblement. En un mot, ne faut-il pas qu'un certain genre de commerce et le luxe aient en eux quelque chose de bien fatal, puisque sans parler des meilleurs écrivains qui n'ont jamais cessé de le décrier, ni de cette colonne du temple de Thèbes où l'on avait gravé des imprécations contre le premier qui introduisit le luxe en Egypte, Platon disait que plutôt d'avoir entièrement tourné ses idées du côté de la mer, il eût mieux valu pour Athènes continuer tous les ans d'envoyer sept de ses principaux citoyens au Minotaure.

Cependant tout étant contradiction ici-bas, comme je le répète sans cesse, on est forcé d'avouer d'un autre côté que si le commerce répand généralement un esprit d'intérêt opposé à la sublimité des vertus morales, et si les richesses qui en sont le fruit laissent souvent les nations qui les possèdent en proie à toute la dépravation de mœurs que produit une cupidité effrénée, il contribue aussi parfois à rendre un peuple naturellement juste, en éloignant de lui le brigandage et l'oisiveté.

De plus, comme il est impossible que tous les membres d'une société possèdent le nécessaire, et qu'aucun soit sans superflu, revenant au luxe, celui qu'on a le bonheur de bien diriger, est le meilleur moyen de remédier à l'inégalité des propriétés, sans ajouter

quant à ce qui tient aux revenus d'un empire, qu'on taxe quelquefois plus aisément de 50 millions, 100 millions de superfluités, que de 3 millions, 50 millions d'articles nécessaires. Il y a mieux. Les charmes du luxe, tout faux qu'ils sont, aident à la tranquillité des peuples; et cette espèce d'enflure qui existe dans un état par la quantité excessive de ce qu'il reçoit et de ce qu'il envoie, peut y produire nombre d'avantages quand les choses d'importation et d'exportation sont en équilibre. Car dès lors il y a plus de consommation, plus de mouvement intérieur, plus d'objets sur lesquels les arts s'exercent, plus d'industrie, plus d'hommes employés, par conséquent plus de moyens de réparer les pertes, et plus de facilité d'acquérir la puissance. Il est également des cas où l'on a besoin d'un secours prompt, qu'un pays si plein donne toujours plus aisément.

Mais nos gouvernemens qui sont assez modérés, et même ne manquent pas de sagesse à l'égard de plusieurs autres objets, ont une intempérance d'autant plus impardonnable toutes les fois qu'il s'agit de luxe, qu'en général les nations souffrent plus ou moins par le commerce qui les rend dépendantes de l'étranger, parce qu'il n'enrichit que peu d'individus au détriment du public. Il faut autant que possible que la circulation ait lieu dans l'état, et surtout que l'argent des impositions retourne promptement d'où il est sorti; chose qu'on obtient par l'encouragement des produits du sol quand ils se travaillent dans le pays même, par l'établissement des monumens d'utilité

dans l'intérieur, et en fomentant tout ce qui peut améliorer le sort de chaque individu. Mais à moins qu'on ne soit dans une situation particulière, c'est-à-dire sans territoire, ce qui vient du dehors est presque toujours inutile, et rend souvent tributaire à la longue en devenant un besoin. Qu'on voye, par exemple, en fait de luxe mal dirigé, celui de quelques-uns des successeurs d'Auguste, et jusqu'où s'étendit parfois leur délire à cet égard. Je ne citerai que Néron, qui, au lieu d'encourager dans l'empire une infinité de choses qui pouvaient aider la classe indigente, fit brûler aux funérailles de Poppée plus de parfums qu'il n'en croissait en un an dans les pays d'où on les apportait.

Ceci me conduit naturellement à dire un mot des lois sur l'exportation du numéraire; car on sent qu'il faudrait peu d'excès semblables pour voir disparaître celui d'un état. Chaque nation doit se contenter à cet égard, comme pour tant d'autres choses, d'avoir la balance en sa faveur, sans vouloir tout posséder exclusivement; et se trouvant des cas où même un luxe passif est avantageux, surtout quand on possède des mines abondantes, il peut également en survenir où l'on ait trop d'argent, et dans lesquels on s'inquiète peu de sa sortie. Mais comme il en est un bien plus grand nombre où l'on doit la surveiller, le meilleur moyen d'y contribuer serait sans contredit de modérer sa fureur pour les choses du dehors, et que la cour donnât l'exemple en s'en privant entièrement; car dès lors l'état tirant moins des étrangers que les

étrangers ne tirent de lui, il ne resterait point débiteur, et par conséquent le change cessant d'être avantageux, il n'en faudrait plus sortir d'argent pour solde de compte, ce qui ferait cesser toute exportation.

Enfin, pour terminer sur l'article du commerce, qui demanderait qu'on en parlât tout au long, et d'autant plus difficile à déterminer fixement qu'il n'est pas moins sujet aux révolutions que les empires, on ne saurait trop consulter le caractère d'une nation, et surtout la nature de son gouvernement, avant d'oser décider celui qui lui convient; et, comme je l'ai dit à l'égard de l'agriculture, il faut laisser un libre essor aux intérêts des particuliers, qui suffisent toujours pour donner le plus grand mouvement au commerce, à moins que des lois vexatoires ne s'y opposent. De plus, quelques millions qu'un état gagne sur l'étranger ne pouvant être pour lui qu'un médiocre avantage, la balance du commerce en sa faveur ne suffit pas pour contribuer à sa puissance, à moins que le gouvernement n'ait l'art de faire circuler cet argent dans le corps de la nation, et qu'il ne porte la vie et l'abondance chez tous ses membres; et quand on pense au commerce, on doit d'autant moins le faire exclusivement aux dépens des autres branches de l'administration, qu'il est à peine un pays qui soit purement commerçant.

De même, il est d'autres inconvéniens qu'il faut toujours avoir présens, comme, par exemple, que le grand défaut de l'esprit mercantile trop répandu chez

une nation est d'envahir progressivement toutes les forces de la société; car il laisse toujours plus ou moins dans l'oubli les doctrines conservatrices des empires pour l'intérêt du moment, par conséquent pour des systèmes aventureux et fragiles, sur lesquels la royauté ne peut fonder aucun appui. De même qu'en parlant de l'agriculture j'ai dit que la trop grande divisibilité des propriétés mène un peuple à la démocratie, l'empire de la puissance industrielle également est par lui-même une puissance démocratique, qui sans aucune doctrine fixe, ni même de patrie, préfère toujours l'or aux principes; de façon que tout peuple commerçant, libre ou non, en vient à n'aimer et n'estimer que les richesses; et ces mêmes richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage, et de dégoûter de la guerre.

En outre, un commerce trop considérable peut quelquefois être un aussi grand mal pour un empire qu'une domination trop étendue sur de vastes provinces; et il est presque toujours sûr qu'à la fin le commerce trouve sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans des conquêtes.

J'ajouterai également, ainsi qu'on l'a pu voir au commencement du troisième chapitre, qu'un peuple aimant la patrie, sobre, actif, industrieux, constant dans les travaux, est toujours la meilleure source de richesses quand il est nombreux, pourvu toutefois qu'il puisse subsister, car à quoi servirait d'encourager la population, et de faire naître plus d'hommes que

les états n'en peuvent nourrir, ou que les gouvernemens n'en peuvent gouverner? De même, on ne doit pas croire que le territoire le plus favorisé du ciel soit celui qui prête le plus à l'opulence; car, pourvu que le sol soit passable, l'industrie remédie à tout. Qu'importe aux abeilles de Lithuanie de n'avoir point des fleurs d'un éclat aussi brillant que dans quelques autres pays, si malgré l'âpreté du climat celles qu'elles ont suffisent pour en tirer le meilleur et le plus beau miel de l'Europe?

Quant aux autres points de la conduite du prince avec les étrangers, le premier est de ne jamais oublier que quelque puissant qu'il soit, sa plus grande force existe dans ce qu'on n'ose l'attaquer par la crainte de ses alliés, qu'on croit qui lui resteront fidèles. Rien n'équivaut à cela; de même que la justice, la modération et la bonne foi sont le rempart le plus sûr d'un empire, quand les états qui l'environnent vivent persuadés qu'on ne s'écartera point de ces qualités. Car alors s'intéressant à sa conservation, ils deviennent son appui le plus ferme, parce qu'ils sont toujours prêts à prendre les armes pour sa défense. Et combien l'amitié de ses voisins et la paix ne sont-elles pas souvent des biens plus réels que la folle vanité d'une conquête inutile! C'est prendre l'ombre pour le corps que de sacrifier le bonheur d'un peuple au faux brillant de ces dernières.

Cependant si le prince, n'importe comment, acquiert de nouveaux domaines, il est cent moyens de se les attacher. Les choses qui y contribuent le plus

sont la prudence, le courage, les vertus, son application aux affaires; le respect et l'amour qu'on a pour lui; sa haute réputation, le bon choix de ses ministres et de ses conseillers; l'attention qu'il a de faire rendre la justice avec impartialité, le soin qu'il met à veiller sur les mœurs, à ce que la jeunesse reçoive une bonne éducation, et surtout l'intégrité de ceux qu'il emploie auprès de ses nouveaux sujets, qu'il faut autant que possible traiter avec plus d'aménité que leur ancien gouvernement ne le faisait. *A cheval nouveau, vieux cavalier;* c'est-à-dire qu'il faut un homme adroit, et qui ait la main douce : cependant il ne doit pas non plus manquer de fermeté dans l'occasion, et surtout tâcher de ne point trop s'éloigner dans sa manière de gouverner de celle à laquelle les peuples sont accoutumés. Philippe II ayant pris possession du Portugal, pour mieux en éloigner les troubles, y laissa pour vice-roi le cardinal archiduc Albert, de façon que, même quant à l'habit, il semblait que le roi cardinal Henri ne fût pas mort. De même, voyant les Pays-Bas accoutumés au gouvernement des femmes depuis un demi-siècle, il y envoya sa sœur la duchesse de Parme, croyant que les Flamands aimeraient mieux une gouvernante qu'un gouverneur. L'encouragement du commerce et des arts contribue aussi beaucoup à tranquilliser les peuples dans les provinces nouvellement acquises. Enfin, il est malheureusement des circonstances où l'on est forcé de chercher à y distraire les esprits, des occasions où l'on n'a d'autre ressource que d'en confondre les peu-

ples en les mêlant, en les transportant, et même parfois en ôtant de parmi eux les individus dont on craint que la présence soit nuisible.

Mais la meilleure force qu'un souverain puisse employer avec une nouvelle province est sans contredit de travailler à sa prospérité; et si elle n'est pas contiguë à son empire, ou qu'elle n'en puisse faire partie intégrante, la politique la plus judicieuse est de lui accorder le droit de se gouverner par elle-même, et selon ses coutumes, ainsi qu'on en use avec les colonies, c'est-à-dire d'une façon qui soit toujours soumise aux impulsions qu'elle reçoit de la mère-patrie, à peu près comme une nacelle obéit au mouvement du vaisseau qui la remorque.

En général, les nations se laissent facilement aller à l'intérêt, et ne consultent guère que leur avantage. Si le souverain leur fait du bien, peu leur importe où il soit né. Mais elles sont encore plus sensibles à l'avarice du gouvernement qu'à la servitude : et (quoique j'aurais pu le dire au troisième chapitre), j'ajouterai que les états héréditaires ne sont pas moins en péril que les autres, quand oubliant les coutumes, ou les lois qui existaient sous ses prédécesseurs, celui qui possède ces états cherche à les mettre sous le joug, et s'efforce de les abattre avec un sceptre de fer, au lieu de reconnaître que sa grandeur provient d'eux; quand, dis-je, il mène les hommes comme des esclaves, que son orgueil les rend le jouet de ses caprices, qu'il s'applaudit de leur ruine, s'enivre de leur sang, immole tout à ses passions, et ne consulte

que ce qui peut assouvir ses goûts particuliers. En outre, plus un prince appesantit son autorité sur ses sujets, moins il est craint et respecté de ses voisins et de ses ennemis : à mesure qu'il paraît plus puissant au dedans, son peuple devient plus faible au dehors.

Ceux qui gouvernent sont presque toujours plus redoutables par leur caractère personnel que par leur force ; et, malgré ce que j'ai dit au commencement du troisième chapitre, la puissance la plus dangereuse n'est pas celle qui a les plus grands états, ou le plus grand nombre de sujets, mais celle qui use le mieux de son pouvoir ; ce qui vérifie le dire de Gustave-Adolphe, qu'*il n'y a de rangs parmi les rois que celui que donne le mérite*. Car bien que les moyens et les ressources mis dans la balance semblent l'emporter de beaucoup, celle-ci penche généralement du côté de ceux où il y a le plus de prudence. Toutefois ces derniers ne sont point exempts de passions, et même les plus sages commettent des fautes avec d'autant plus de facilité qu'ils se fient sur leurs talens pour les réparer, sans parler du temps et des évènemens qui les maîtrisent comme d'autres. Mais une des ruses qu'un souverain ait le plus à redouter de la part des puissances qui l'entourent, est lorsque dissimulant leur propre intérêt et ne semblant voir que le sien, elles lui proposent des choses qui sous l'apparence d'un bien présent ne peuvent que lui être préjudiciables dans la suite, et l'entraînent vers des projets dont les résultats sont en leur faveur. Un prince ne peut être que difficilement bien

conseillé par les siens, qu'il soit donc toujours en garde contre les avis étrangers.

De même, comme il est rare que les entrevues des rois n'aient des suites désagréables, ils doivent autant que possible traiter ce qui les touche par correspondance, ou par leurs ministres; car trop souvent dès qu'ils s'approchent il naît mille soupçons, même des mécontentemens, et ils ne rencontrent presque jamais l'un dans l'autre ce qu'ils attendaient, lorsque les circonstances font qu'ils se voient seuls. Au contraire, sont-ils accompagnés, chacun prétendant à plus qu'on ne lui rend sort mécontent de la façon dont on l'a reçu, parce que l'amour-propre change les conférences des princes en un duel où l'on bataille pour les cérémonies, avec l'espoir de sortir vainqueur en ayant mieux fait que son antagoniste; et si leurs cours ou leurs familles sont présentes, elles ressemblent à deux escadrons jaloux que leur chef l'emporte sur l'autre par les qualités personnelles. Or comme il est difficile, pour ne pas dire impossible, que parmi tant d'individus il n'y ait quelque imprudent, le moindre geste, le mot le plus innocent s'interprète mal, et donne un sujet de brouille ou d'altercation. Le plus sûr est donc que les ambassadeurs traitent les affaires de ceux qui gouvernent, à moins qu'ils ne soient assez sages pour se voir comme particuliers.

Enfin, je viens aux représentans des souverains dans les cours étrangères; et si, comme je l'ai dit au premier chapitre, le prince doit donner de fréquentes audiences, afin de mieux connaître les hommes, et

savoir ce qui se passe, j'ajouterai ici que celles qu'il accorde aux ambassadeurs sont les plus difficiles, car ce n'est point assez alors qu'il écoute avec attention et modestie, il faut encore qu'il le fasse avec sagacité, discernement, prudence et fermeté. C'est là surtout qu'il doit avoir ce génie mobile qui sait se prêter à celui des personnes auxquelles il parle, se souvenant également de ce qu'il est, et de ce que peut être le souverain qui traite avec lui; ménageant en outre si bien l'ambassadeur, que d'un témoin et d'un espion public il en fasse un ami, pour ne pas dire un médiateur qui lui soit attaché, chose souvent difficile avec des gens dont, comme on dit, *le cœur et la langue ne sont pas toujours de la même paroisse.*

Quant aux divers motifs pour lesquels on envoie des ministres de second ordre dans les cours étrangères, sans les rappeler tous ici, l'ambition, l'amitié, le commerce, la prudence, l'avarice, la crainte, et beaucoup d'autres passions, ainsi que le désir de savoir ce qui se fait, engagent à entretenir chez les autres puissances des ambassadeurs, ou des envoyés extraordinaires, chargés d'examiner ce qui se passe, de découvrir les secrets qu'on veut cacher, et de travailler sans cesse à faire entrer dans les vues de leur souverain le gouvernement près duquel ils résident; car un roi doit être instruit de tout ce qui dans la politique extérieure a quelque rapport à lui, à ses alliés, même à ses ennemis.

Les souverains ont d'autant plus d'intérêt à bien choisir ceux qui les représentent à l'étranger, que

c'est souvent par cette sorte de ministres qu'on y juge d'eux et de leur nation, ce qui doit les engager à ne prendre que des sujets dont les nobles qualités commandent l'estime et le respect. Quand le prince est assez heureux pour en trouver, il faut qu'il en connaisse le prix, les conserve dans leurs emplois, fasse un cas particulier de leurs avis, qu'il les aide par des secours extraordinaires s'ils ne sont pas riches, qu'il prenne soin de leurs familles s'ils en ont, qu'il répare le tort que leur absence fait à leur fortune, et, quand leur âge demande du repos, qu'il les appelle près de lui dans son conseil, en les comblant d'honneurs pour prix de leurs travaux. Mais malheureusement ce n'est point le cas, et tous ceux qui étant riches consentent à se ruiner imaginent qu'ils sont propres aux plus hauts emplois de la diplomatie. A la cour même, on n'examine pas les autres qualités; et l'on y compte si peu sur elles, qu'ordinairement l'ambassadeur n'est que pour la représentation, les affaires importantes se traitent par un autre canal que le sien. Cependant s'il est de la dignité d'un souverain que l'individu qui le représente paraisse avec éclat, il faut aussi qu'il ait du talent. Or c'en est un bien petit que celui de s'épuiser en dépenses, et croire être grand parce qu'on est magnifique. Le luxe, je le sais, est quelquefois imposant, et devient un instrument extérieur qui dans certains cas peut seconder; mais quand un ambassadeur est estimable par lui-même, il réduit à sa juste valeur une pompe qu'il sait n'être que pour le peuple, et qu'on n'excuse que parce que la faiblesse des

hommes la rend nécessaire, peu de personnes étant capables de discerner un grand mérite quand il est seul, et qu'un extérieur brillant ne le grossit point au jugement des sens. Toutefois je suis loin d'imaginer que les rois doivent se faire représenter à l'étranger par des noms ou des richesses au lieu de le faire par des hommes; car les choses ne vont jamais plus mal que quand les maximes de cour l'emportent sur les maximes d'état, et tout peut se regarder comme perdu quand le prince ne voit l'état que dans sa cour.

Un bon choix à l'égard des premiers agens de la diplomatie est d'autant plus essentiel, que l'accroissement et même la conservation des monarchies en dépendent; car les fautes commises à l'extérieur, c'est-à-dire vis-à-vis des puissances étrangères, sont beaucoup plus préjudiciables que celles qu'on fait dans l'intérieur d'un état. Par exemple, supposant qu'on tombe chez soi dans l'erreur de protéger les méchans, d'écarter les gens de bien, de proposer de mauvaises lois, ou de prendre de fausses mesures, tout peut se réparer avec du talent; mais il en est autrement pour les relations externes d'un empire, parce que des guerres longues et sanglantes ne rétabliraient pas ce qui souvent n'a coûté qu'une dépêche diplomatique. L'ignorance et la mauvaise volonté des ministres à l'étranger ont perdu plus de monarchies que la négligence des rois. Combien d'ambassadeurs ont été cause de guerres! De même que le soleil ne transmet que des rayons de lumière au miroir ardent, qui dès qu'il les réfléchit les transforme en rayons de feu, l'inter-

prétation des ordres est souvent dangereuse. Si le cœur de ceux qui les reçoivent avait la pureté du cristal, ils en sortiraient tels qu'ils y sont entrés; mais, pour peu qu'il soit d'acier, il sert de foyer à l'embrasement du monde.

Un prince ne saurait donc mieux faire que d'employer pour chaque négociation le ministre le plus convenable, comme, par exemple, un homme doux pour persuader, un qui soit fin pour observer et découvrir, un audacieux pour faire des plaintes ou des reproches, et même un fantasque, entier et point très-poli, quand il s'agit d'une affaire qui a quelque chose d'injuste et de déraisonnable; car toutes ces circonstances se rencontrent, le difficile est d'être bien préparé pour elles, et de les saisir à propos. Il découle naturellement de là que, si l'on veut entretenir la paix, on ne doit pas se servir d'un homme qui voie sa gloire dans la guerre, parce qu'il en provoquerait peut-être une comme utile à ses intérêts. De plus, la même affaire doit s'ordonner différemment selon ceux qu'on emploie, et l'on ne saurait sans préjudice se servir de la même dépêche pour un individu colère et un individu tranquille, pour quelqu'un de timide et pour quelqu'un d'audacieux, pour un esprit plein d'élévation et un esprit ordinaire; car si les raisons fortes et solides sont excellentes pour les grands génies, les faibles sont meilleures pour les gens médiocres, parce qu'elles sont plus à leur portée. Chacun conçoit les affaires selon sa capacité; les plus épineuses semblent aisées aux hommes qui ont de l'intelligence et du cœur, tandis

que ceux qui n'ont pas ces qualités trouvent ordinairement tout difficile. Il est également bon que ceux qu'on charge d'une chose l'approuvent, et n'agissent point contre leurs désirs, car dès lors ils n'y mettent aucun soin, ne la jugent même pas nécessaire, et peu leur importe sa réussite; d'où l'on peut conclure que celui qui conseille une négociation quelconque est souvent celui qui peut le mieux en venir à bout, parce qu'il y croit sa réputation intéressée, et que cela ne peut manquer d'aiguiser l'industrie.

Je ne crois pas avoir besoin de faire observer que toutes les négociations d'une puissance doivent être entièrement conduites relativement à son intérêt fondamental, puisqu'étant l'ouvrage d'un seul système il faut qu'elles tendent à une même fin. On négocie toujours sans fruit quand on n'établit point une juste proportion entre le but qu'on se propose et les principes de son gouvernement; de façon que si celui qui dirige les affaires étrangères d'une nation ne lie point par un fil systématique toutes ses opérations les unes aux autres, pour qu'elles aboutissent à la même fin, il sera bientôt forcé d'obéir aux évènemens, et quand même chacun de ses agens réussirait en particulier dans la négociation dont il est chargé, il ne résulterait de tous ces succès qu'un chaos d'affaires impossible à débrouiller. Les états reçoivent tant d'avantages des négociations continuelles, quand elles sont conduites avec prudence, qu'il est difficile de le croire si l'on n'en a l'expérience ; car on finit presque toujours par rencontrer un instant propice pour

en venir à ce qu'on désire, et supposant même qu'il ne se trouve pas on ne peut rien perdre, et les négociations instruisent de ce qui se passe dans le monde, chose de la plus grande conséquence pour le bien des états.

Une des choses les plus essentielles, pour négocier, est de bien connaître la nature des affaires qu'on traite, d'en analyser soigneusement toutes les circonstances, et ce qui peut aider à leur réussite, ou retarder leur succès, tant de la part des gouvernemens que de celle des diplomates qui en sont chargés, car les vues particulières de ces derniers ont la plus grande influence. Pendant le traité des Pyrénées, conclu dans l'île des Faisans entre le cardinal Mazarin et Don Louis de Haro, celui-ci finit par obtenir plusieurs points intéressans, uniquement par la façon dont il sut profiter de la situation de son antagoniste. Ce que le cardinal avait de plus à cœur était d'empêcher le rétablissement du prince de Condé, auquel il s'opposait avec toute l'impatience et la vivacité italienne, craignant en outre que la négociation traînât en longueur, parce qu'il désirait ardemment retourner à la cour, où l'absence est quelquefois si dangereuse. Don Louis qui s'en aperçut, quoique du reste ce fût un être assez médiocre, ne manquait donc pas avec tout le flegme et l'opiniâtreté espagnoles, de remettre à chaque conférence l'affaire du prince de Condé sur le tapis, et continua de la sorte jusqu'à ce que le cardinal, qui d'abord refusait de traiter à cet égard, finit par l'accorder à son propre

détriment, et contre les intérêts de son roi. Le bon sens doit aider à distinguer l'impossible d'avec ce qui n'est que difficile ; et ce dernier tient rarement contre le courage et la persévérance, quand ils sont joints à la souplesse et à l'attention.

Il suit de ce que je viens d'exposer, que les souverains ne peuvent assez avoir présent que ceux qu'ils emploient obéissent plus à leurs passions qu'à ce dont on les charge ; et c'est un des malheurs de la royauté que, se trouvant dans l'impossibilité d'être partout, elle soit forcée de se servir d'agens qui rendent ce qui émane d'elle, comme on voit l'eau qui partant d'une source claire s'imprègne des minéraux qu'elle rencontre. Ainsi les ordres se transmettent infectés par les intérêts des ministres, qui les rapportent plus ou moins à leurs fins particulières, ou les interprètent de la manière la plus propre à flatter les passions du maître qu'ils servent.

De même, les ambassadeurs qui désirent la réputation de travailleurs, rendent moins compte de ce qui est que de ce qu'ils conjecturent être. Comme ils font vanité de tout voir, et qu'on ne saurait les tromper, leurs soupçons naissent souvent des choses qui les méritent le moins ; et ce qu'ils en disent occasionne nombre d'erreurs, de mécontentemens, ou même les guerres qui s'élèvent entre les puissances, car un ministre a toujours cent moyens de semer le trouble et le désordre.

Cependant, s'il est nécessaire qu'un ambassadeur ait beaucoup d'esprit et de pénétration, dès qu'il s'en

pique, c'est une preuve qu'il en manque. Rien n'est plus méprisable, ni souvent plus odieux, qu'un homme qui croit voir plus loin que les autres; et l'on réussit presque toujours à le tromper, en lui faisant donner secrètement de faux avis, ou en affectant de lui cacher ce qu'on ne fait que dans le dessein qu'il le sache, couvrant ainsi par de frivoles mystères des affaires plus importantes, dont il n'est averti que lorsqu'il ne peut plus les empêcher. Car il faut avoir une grande connaissance des hommes, et être capable de bien discerner ce qu'ils valent, pour ne point écouter de leur part ce qu'il faut mépriser, et ne pas rejeter ce qui mérite une sérieuse attention.

Le prince ne doit donc pas trop facilement prêter l'oreille aux premiers avis de ceux qu'il emploie à l'étranger, mais les confronter avec d'autres; et, pour en mieux juger, qu'il ait toujours présens le caractère de ses agens, leur façon de voir les choses, s'ils se livrent à leurs passions, ou s'ils sont esclaves de leurs intérêts personnels. Souvent un ambassadeur se laisse emporter par sa haine ou son amour pour le pays où il réside, et même par l'affection que lui témoigne le souverain à la cour duquel il est, de sorte que tout lui paraît bien; et plein de reconnaissance, pour ne pas dire affolé de la manière dont on le traite, il sert plutôt les intérêts de celui qu'il devrait surveiller, que sa patrie. Il en est également qui se laissent tromper aux apparences, et donnent de faux avis d'après des choses qu'on leur a confiées avec mystère, car personne n'offre plus volontiers la coupe

du mensonge que celui qui l'a déjà bue. Enfin, nombre de ministres prennent le change au plus léger motif, et n'agissent que par passion, ou d'après les haines particulières qui leur troublent le jugement, en faisant tout voir du mauvais côté. Quelques-uns aussi, semblables à des ouvriers malintentionnés, ne cherchent qu'à travailler aux dépens du souverain qui les emploie, et souhaitent toujours que quelque chose aille mal, afin qu'on les croie nécessaires pour y remédier. D'autres encore sont enclins aux interprétations malignes; et l'on en rencontre de si simples qu'ils ne peuvent même soupçonner la ruse. En un mot, parmi les caractères sans nombre qu'on est forcé d'employer, il en est bien peu qui ne soient dangereux.

Et combien d'ambassadeurs qui, fatigués de leur résidence, ou brûlant de se retirer chez eux, s'inquiètent peu des motifs qui occasionnent une querelle, et s'efforcent de la chercher n'importe comment, pourvu qu'ils parviennent à leurs fins! Les princes qui croient que leurs ministres agissent toujours comme tels se trompent cruellement : s'il en était ainsi, ils seraient mieux servis sans doute; mais ceux qu'ils envoient dans les cours étant hommes; leur emploi ne les exempte point des vices naturels à leur espèce, et tout aussi sensibles que les autres à l'amour, et à la douceur du repos, ils ne sont pas moins dominés qu'eux par la haine, la colère, la vengeance, ou mille passions que leur zèle est incapable de réprimer.

Le choix et la conduite de ceux qui représentent les rois étant d'une telle importance, ces derniers ne sauraient donc trop surveiller leurs actions sans se tenir à leurs dépêches; car quel est celui qui s'y peint tel qu'il est, ou dont le cœur est assez ingénu pour, se mettant au-dessus de tout amour-propre, avoir le noble courage d'instruire sa cour des accidens qu'il aurait dû prévenir? Au lieu de ce qu'ils ont fait et dit, la plupart n'écrivent que ce qu'ils auraient dû faire et dire, parce que l'intérêt seul les conduit. Les affaires entrent en bloc dans leurs bureaux pour en sortir façonnées, comme le marbre sort en statues de l'atelier du sculpteur. C'est là que tout s'arrange et se vernit, pour paraître sous la couleur la plus avantageuse à la réputation du ministre pour lequel on travaille. C'est là, dis-je, que les précautions se prennent après les évènemens, que les jugemens se portent après coup, et que, plus puissans que Dieu, les secrétaires font le présent du passé, et le passé du présent, en accommodant tout le mieux qu'ils peuvent avec les dates de leurs dépêches. N'agissant que d'après ce que dictent leur imagination ou des vues particulières, non seulement les plus grands inconvéniens et les erreurs les plus grossières s'ensuivent, mais il arrive aussi que les fausses données qu'ils envoient à leurs cours y font prendre les plus funestes résolutions, quand, au lieu de ressembler à ces doux zéphirs que le bonheur accompagne, ce ne sont que des vents furibonds qui déchaînent l'ouragan dans les cœurs.

D'autres fois, également, les ministres qui ont le

plus d'expérience sont les plus nuisibles ; et leur amour-propre, ou la confiance que le prince a dans leurs talens, empêchant qu'ils réfléchissent sur les affaires, ils ressemblent à ces habiles pilotes qui, dans l'habitude de vaincre les tempêtes, s'exposent inconsidérément aux dangers. Il peut donc arriver que ceux qui vont terre à terre soient plus utiles. Mais un roi sage sait se servir de tous à propos; et l'expérience des uns le précautionne contre la crainte des autres, de même que dans un conseil on prend indistinctement l'avis de ses membres, tour à tour prudens et courageux, tranquilles et bouillans, timides et résolus; mélange qui, semblable à celui que produit dans le corps humain la contrariété des humeurs, donne aux choses le tempérament qui leur est le plus avantageux. Enfin, il est une règle que le prince ne doit jamais perdre de vue, c'est que partout la diplomatie se ressent toujours des lois, des qualités et des vices intérieurs des états.

Je disais tout à l'heure que les rois doivent confronter les dépêches de leurs ambassadeurs avec celles qu'ils reçoivent d'autre part, qu'il est des occasions où ils ne sauraient trop surveiller leurs actions, et ne pas s'en tenir à ce qu'ils écrivent; cela indique clairement qu'il est des circonstances dans lesquelles on est obligé de traiter les affaires par des agens qui ne soient pas publiquement reconnus. Qu'on ne se récrie point sur cette méthode, qui cependant ne doit avoir lieu que pour des choses de la plus grande importance, car elle est souvent la seule qui puisse empêcher un secret de

transpirer. Qu'on songe combien il est facile de gagner quelqu'un dans une ambassade, ou dans le gouvernement étranger avec lequel on traite! Or pourquoi dans ce cas changerait-on son ministre, ce qui attire toujours l'attention du public, qui de plus est rarement satisfait jusqu'à ce qu'il connaisse le nouvel envoyé, son caractère, ses relations, ses bonnes ou mauvaises qualités, même sa religion politique? Sans donc que ce soit pour aucun intérêt particulier, ni pour la situation malheureuse des affaires, sans, dis-je, en faire part à son ambassadeur, ni même en instruire ses ministres, quand ce n'est point nécessaire, il existe des circonstances où le plus prudent est de traiter les affaires par un agent qui ne soit pas reconnu.

Les anciens quelquefois envoyaient des ambassades beaucoup plus nombreuses que celles d'aujourd'hui. C'était même chez eux une marque de respect que l'inférieur semblait témoigner au supérieur, ce à quoi Tigrane, roi des Parthes, faisait sans doute allusion quand il plaisanta sur l'armée de Lucullus, qui cependant ne l'en battit pas moins, en donnant une des preuves les plus signalées de ce que peut un petit nombre de soldats aguerris contre les armées qui ne sont pas disciplinées, quelque formidable que paraisse leur multitude. Mais en fait d'ambassades nombreuses, Alexandre en reçut de quelques peuples de l'Inde, dont le nombre des individus montait jusqu'à cinquante; celle que les Scythes lui envoyèrent en avait vingt. Quand les Égyptiens demandèrent au sénat romain de leur rendre le roi Ptolomée, ils députèrent vers lui plus de cent ambas-

sadeurs, ce qui prouve le respect qu'ils avaient pour ces maîtres du monde ; et lorsque ce même sénat fut dégradé, il en fit lui-même partir à peu près le même nombre qu'il envoya à l'empereur Sévère.

Chez les modernes, dans le siècle actuel au moins, le nombre des ambassadeurs ne signifie rien. Toutefois il n'est pas sans exemple qu'on emploie plus d'un sujet pour la même négociation ; je ne l'approuve point. Il faut que chacun ait ses limites bien fixées, et qu'il ne puisse les enfreindre à l'égard des affaires dont il est chargé ; car celles qui se traitent par plusieurs ressemblent trop communément à ces tableaux qui, étant l'ouvrage de peintres différens, ne réussissent jamais bien, soit que l'un ait la touche agréable et légère, tandis que celle de l'autre est sèche et pesante, ou que celui-ci préfère les ombres, celui-là les lumières. De plus, il est impossible que leurs caractères, leurs prétentions, leurs facultés soient assez en harmonie, pour que tôt ou tard ce manque d'accord ne tourne au préjudice de la négociation, s'il ne la fait rompre tout à coup, à moins qu'ils n'imitent l'exemple de Thémistocle et d'Aristide, quand ils suspendirent leur haine pour être utiles à leur patrie. Un seul individu, n'eût-il que des talens médiocres, vaut donc mieux que deux pour une affaire, même en leur supposant les moyens les plus transcendans.

La diversité des coutumes qui existent chez les peuples dit assez que le prince doit choisir ses ambassadeurs, non seulement parmi les individus le plus dans le cas d'être les dignes représentans de sa

personne, mais encore parmi ceux dont l'esprit et la manière d'être ont le plus de rapport avec la nation chez laquelle il les envoie; car autrement ils sont plus propres à susciter une guerre qu'à conserver la paix, et fomentent des haines au lieu d'entretenir la bonne harmonie. Chaque pays, pour bien faire, aurait besoin d'un négociateur exprès pour lui. Cependant s'il est des qualités requises pour chaque cour, il en est aussi de communes à toutes. Telles sont, par exemple, la noblesse pour représenter, la splendeur dans ce qu'on fait, l'instruction, le don des langues, une humeur libre, complaisante, et d'autant plus impénétrable que chacun croit la pénétrer; par conséquent, l'art d'approuver quelquefois en apparence ce qu'on blâme dans son cœur, et celui de savoir souffrir un léger inconvénient pour obtenir un triomphe complet; être parfaitement instruit des bienséances en général, et en particulier de celles de la cour où l'on est; soutenir son caractère avec noblesse, mais n'être ni pointilleux, ni trop délicat mal à propos; éviter de se compromettre, et ne jamais répondre à un procédé violent par la violence; se souvenir toujours de la majesté du prince qu'on représente, sans oublier ce qu'on doit à celui près duquel on réside, et ne point faire entre l'un et l'autre d'odieuses comparaisons, qui se pardonnent moins quand elles sont fondées; être sage, attentif, modéré, versé dans l'histoire du pays où l'on est; avoir une conversation insinuante, l'abord civil et caressant, l'esprit adroit, de l'affabilité, de la bonne grace; et sur-

tout (parmi d'autres choses, qui communes aux envoyés des princes et à leurs ministres, seront traitées au chapitre de ces derniers), un caractère assez souple pour changer de façon ou de mœurs à chaque instant. Car le négociateur doit être un caméléon, qui prenant tour à tour conseil du lieu, du temps, du génie des peuples, et même du caractère des personnes avec lesquelles il traite, sache feindre ce qui est le plus conforme à ses vues, et paraître tel qu'il veut qu'on le croie, quand, nouveau Protée pour plaire, il faut, selon les occasions, qu'il emprunte plus de formes que le potier n'en donne à l'argile.

CHAPITRE V.

Des ministres.

.ı dit au troisième chapitre qu'un des premiers ıs des rois doit être de chercher à bien s'entourer. effet, le bonheur d'un peuple consiste en ce que ıi qui gouverne ne soit point comme l'aimant, qui, ısible à l'or, n'attire que le fer. Un roi doit aussi ıer d'avoir des ministres assez fidèles, pour que se rvant le blâme, ou même la haine au besoin, on ibue toujours le bon succès au souverain. Que le ıce choisisse donc des hommes qui le servent avec ., qui négocient sans ambition personnelle, qui ıtent sans mépris, consultent sans passions, et se lvent sans être influencés par leurs intérêts; car, heureusement pour les nations, la plupart des mi-res se rappellent plus souvent qu'ils ont une place rdre qu'une réputation à conserver. Cependant ils devraient songer qu'à la prospérité de l'état; c'est eul moyen honorable qu'ils aient pour rester en ıur auprès du prince. *Peu soigneux de ton bien,* it le roi Théodoric à Cassiodore en le créant pa-e, *ennemi de tout intérêt particulier, tu ne t'es ichi que de bonnes mœurs.* Tel doit être un mi-

nistre; jamais aucun d'eux ne reçut de plus bel éloge. Toutefois si je prescris un tel dévoûment aux ministres, les princes doivent être attentifs à les récompenser, sans, comme c'est trop souvent le cas, attendre que la nécessité les y force; car si je regarde comme un crime pour l'homme de bien de s'enrichir aux dépens du public en le servant, rien n'est plus honteux aux rois que de voir leurs anciens serviteurs chargés de mérite, d'années et de pauvreté tout ensemble.

Il est plus difficile qu'on n'imagine de bien choisir ses ministres; et comme on ne juge guère d'un roi que par ceux qui l'entourent, quand ils sont estimés pour leurs talens, on le croit sage d'avoir su distinguer leur mérite. Les hommes ne différant pas moins par l'esprit que par la physionomie, bien connaître la multiplicité des caractères de tous les individus est un des principaux effets de la prudence chez ceux qui gouvernent. Qu'ils varient donc avec eux, ainsi qu'on change l'embouchure des chevaux, selon leurs diverses conformations; car, par exemple, comment exiger dans le marchand le désintéressement du sage, dans le sage l'activité de l'ambitieux, dans le simple citoyen l'adresse du plénipotentiaire, dans le juge la douceur du courtisan, ou dans le courtisan la franchise du guerrier?

Le prince a-t-il affaire à un caractère altier et généreux, l'espoir de la réputation et de la gloire peut tout sur lui. De même, l'intérêt est presque le seul ressort qui puisse agir sur un cœur vil, tandis qu'il

n est de si hardis qu'il faut les écarter avec douceur
u précipice, ou de si véritablement bas que la me-
ace et le châtiment peuvent plus sur eux que la
rière. Quelques-uns sont si arrogans qu'on n'en vient
bout que par la fermeté, d'autres si fougueux qu'ils
e repentent avec la même promptitude qu'ils s'étaient
éterminés, ce qui rend leur conduite une alterna-
ve continuelle d'indolence et de furie (raison pour
quelle je ne vois guère de conseil à leur donner). Il
st inutile de parler des sots; outre qu'ils ne sont bons
rien, ils n'aiment pas non plus les avis. Mais nom-
re d'individus, quoique abondans en pensées et fer-
les en inventions, sont semblables à ceux que j'ai
éjà décrits, car assez variables dans leurs desseins
our que ceux du soir et du matin ne se ressemblent
mais, ils ont si peu de suite dans leurs résolutions
ue, changeant les bonnes comme les mauvaises, ils
e sont fixes dans aucune; or la légèreté de telles gens
'est pas moins dangereuse que la malice de beaucoup
'autres. On trouve aussi des esprits fins si délicats
u'ils ne sont point propres aux affaires, parce que
btilisant tout ils font comme ceux qui cassent la
ointe des aiguilles en voulant l'affiler; tandis que le
emps seul et leur propre dommage peuvent corriger
eux qui sont irrésolus et naturellement lents, car ils
laissent tomber dès qu'on veut les presser. D'autres
ncore, ne pouvant qu'effleurer les objets, sont inca-
ables de percer à la sève, et ne vont pas plus loin
ue l'écorce des affaires, ou par un excès contraire les
minent tant, qu'ils ont l'air d'un alambic qui donne

son extrait goutte à goutte. On en rencontre également de si bizarres, que la chose la plus simple distillée par leur tête ombrageuse devient un poison. Enfin, les uns étant tout gloire, tout probité, tout vertu, tout argent, tout plaisir, tout ambition, tout orgueil, tout honneur; parmi tant d'espèces différentes, il en est de si mystérieux pour des affaires qui ne valent pas la peine qu'on se remue, qu'à l'importance qu'ils y mettent on compare malgré soi leur sérieux à l'application d'un enfant pour souffler une boule de savon, ou pour élever un château de cartes. Plusieurs encore, de la même nature, s'abandonnent tellement à des détails inutiles, que dépensant leur force et leur activité dans de pénibles bagatelles ils sont perpétuellement agités, et passent sans cesse de la joie à la crainte ou de la crainte à la joie, en se consumant dans les plus grands efforts pour des minuties. Aux peines qu'ils se donnent pour rien, il semble voir l'Océan soulever ses tempêtes pour porter une paille ou noyer un insecte.

La variété qui se trouve dans les esprits se rencontre également dans les affaires. Quelques-unes faciles au commencement, comme les fleuves qui s'accroissent par les ruisseaux, offrent ensuite nombre d'inconvéniens et de difficultés; la promptitude est leur meilleur remède. D'autres, au contraire, ressemblent aux vents qui soufflent tout à coup avec furie, pour mourir ensuite avec douceur; la patience et la constance sont les seules choses qui puissent en venir à bout. Il en est de même où l'on ne s'embarque qu'avec incerti-

tude et danger, parce que les obstacles se montrent de toutes parts quand on y pense le moins; il faut agir avec attention et courage, ayant toujours la sonde à la main. Les unes demandent le secret, d'autres veulent qu'on les mine pour que leur réussite éclate avant que personne en soit instruit. Dans celles qui sont d'une grande importance, il est bon qu'Argus soit chargé du commencement, et Briarée de la fin; c'est-à-dire, il faut d'abord les bien examiner, puis après agir promptement avec tous ses moyens. Plusieurs ne se traitent bien que dans certaines occasions, qu'on doit toujours être à l'affût pour épier, afin, quand on a pris ses mesures, de pouvoir lâcher les voiles dès qu'un vent propice vient à souffler. Quelques-unes aussi jettent peu à peu des racines, et mûrissent avec le temps; il faut les cultiver comme les semences de la terre, en attendant qu'elles germent, croissent, et donnent leurs fruits. D'autres s'offrent tout à coup, et ne se retrouvent plus; on les gagne d'assaut en profitant de l'occasion. Il en est encore pour lesquelles on ne réussit point parce qu'on les désire et sollicite trop; les ruses des amans qui raniment l'amour par le dédain, ou le peu de cas qu'ils ont l'air de faire de ce dont ils ont le plus envie, sont de bons moyens pour ces dernières. Beaucoup également paraissent d'une grande conséquence en commençant, et bientôt après deviennent inutiles, de même que d'autres qui d'abord semblaient peu intéressantes offrent ensuite les plus grands avantages. On en voit aussi de faciles en théorie, qu'il est impossible de mettre en pratique. Enfin,

il existe des affaires qui réussissent par les précautions et les obstacles que ceux qui veulent s'y opposer mettent pour les entraver, ou que le hasard le plus inattendu termine soudain quand on s'y attend le moins, après avoir vainement épuisé l'art et le travail le plus suivi; il n'est donc point impossible que l'impatience, l'excès de la vivacité, ou même une brusquerie qui menace de tout rompre, n'aient dans ce cas l'effet de la prétendue éponge que Protogène jeta de dépit sur son tableau d'*Ialyse.*

Régle générale : l'impétuosité seule vient à bout de bien peu d'affaires, la force en termine quelques-unes, beaucoup cèdent à la patience, presque toutes à l'intérêt. L'importunité de même en a beaucoup perdu, mais elle en a aussi beaucoup terminé. Les hommes se lassent de refuser comme d'accorder. Le moment est ce qui fait le plus pour les affaires : celui qui sait en profiter perd peu quant au reste, car il est des heures où tout se fait, d'autres où rien ne se conclut; et la fortune, pleine de caprices, est comme le marché, où quoiqu'on puisse acheter à plus bas prix en attendant, souvent aussi (comme autrefois les livres de la sybille), tout renchérit à mesure qu'il diminue. Quand on n'a qu'un moment pour agir, il faut hâter les choses; c'est alors que les résolutions hardies sont à propos. Au contraire, croit-on que le temps sera favorable, on peut d'autant plus employer les délais, que ce qui n'est traité que long-temps après doit toujours l'être avec réflexion. C'est alors, comme on dit, qu'il faut dormir sur les affaires, et

récompenser par la sagesse de l'exécution le temps qu'on prend pour mieux se résoudre; car la promptitude et l'emportement sont ce qu'il y a de plus opposé à la prudence. C'est pour cela que les avis audacieux, bien qu'ils séduisent au premier instant, sont difficiles pour l'exécution, tristes dans leurs conséquences, et que ceux qui les donnent d'abord pleins de confiance, se trouvent embarrassés bientôt après, parce que le trop d'ardeur est accompagné d'une aveugle imprudence. Les crimes acquièrent de la force par l'impétuosité, mais le temps seul mûrit les délibérations : et quoique l'empressement du peuple le porte toujours à désirer voir les effets avant les causes, et lui fasse blâmer les résolutions lentes, le prince doit mépriser ses murmures, dans la certitude qu'ils seront changés en louanges par le bon succès des choses.

Il faut autant que possible mener les affaires en y intéressant ceux qu'on cherche à persuader; car la plupart des hommes sont plus sensibles à ce qui leur est utile qu'au désir d'obliger, et souvent même qu'ils ne le sont à la gloire. Le talent d'un ministre consiste donc à identifier assez les intérêts étrangers avec ceux de son prince, pour qu'ils réussissent ensemble en paraissant les mêmes. Ne traiter que selon sa convenance est ressembler à celui qui voudrait faire monter l'eau par un tuyau percé, tandis que quand elle passe d'un conduit à l'autre, tous aident à ce qu'elle aille où l'on veut. L'adresse fait beaucoup pour négocier, surtout quand celui qui demande est assez heu-

reux pour répandre sur ce qu'il fait une grace qui captive le cœur de ceux qui l'écoutent; car il en est dont l'abord seul excite au refus. Mais, quelque talent qu'on ait, il ne faut jamais trop se fier ni désespérer, parce que souvent les moindres affaires ne se traitent qu'avec la plus grande difficulté, de même que les plus importantes manquent pour rien. La prudence humaine s'y confond; le hasard s'y mêle comme dans tout ici-bas.

Il résulte de ces diversités d'esprits et d'affaires, que les princes ne sauraient porter trop de soin à bien choisir leurs agens selon ce qu'ils en attendent. De même que tous les instrumens ne sont pas bons pour toutes les choses, tous les hommes ne sont point universels. Les esprits violens, ombrageux, méfians, qui sont durs, ou si lourds qu'ils ne savent profiter ni du temps ni des circonstances, valent mieux pour rompre une négociation que pour la bien conduire. Il faut plus d'une qualité pour les affaires; et ces enfans de Machiavel propres à tout, c'est-à-dire également hommes d'état et courtisans, dès que l'occasion le requiert, sont bien plus rares qu'on ne pense. Le meilleur ministre est celui dont la physionomie, le regard et les paroles annoncent un cœur simple et vrai, un homme qu'on aime pour lui, et dont la finesse ne se montrant qu'à propos est un effet de l'art, sans paraître en rien tenir de sa nature; un homme qui sait garder au fond du cœur ce qu'il ne convient pas de découvrir, et qui comme un joueur habile n'a jamais d'humeur, de caractère décidé, ni

même de tempérament, soit pour ne point donner lieu aux conjectures ou se laisser pénétrer, soit pour que rien n'échappe de son secret par faiblesse ou par passion; un homme qui proposant avec douceur écoute patiemment, réponde avec esprit et vivacité; qui dissimule avec adresse, demande avec prudence; un homme qui toujours accessible cherche à plaire à ceux qui l'abordent, qui saisisse aisément ce qu'on lui propose, et paraisse chercher les moyens de le faire réussir; c'est-à-dire qui cachant le ministre pour ne montrer que l'homme aimable et facile, quand il est obligé de refuser, choisisse les raisons qui semblent naître d'une nécessité insurmontable, et même celles qui flattent l'amour-propre de ceux dont il rejette les demandes; un homme qui distinguant bien entre les petits et les grands objets de ses affaires, soit aussi franc pour les premiers que caché relativement aux seconds, et qui ait assez d'aménité dans les manières pour faire ses amis particuliers de ses ennemis publics; un homme qui soit toujours prêt à rendre service avec générosité, qui persuade par ses raisons, convainque par des exemples et l'expérience qu'il a de tout; enfin un homme qui, soit qu'il doive obéir aux circonstances, ou qu'il puisse les ramener à ses intentions, résolve sagement pour exécuter avec hardiesse, et qui consultant l'esprit des peuples, l'état actuel des choses, et ce qu'on peut attendre de la disposition des temps, sache quelquefois plier en apparence pour dominer ensuite avec éclat.

Surtout, qu'on ne croye pas la réunion de ces qualités chimérique; car, de même que le courage et l'amour de la volupté se rencontrent si souvent ensemble, ou que le plus sublime héroïsme peut être joint à la douceur, pourquoi n'allierait-on point en soi la modestie et l'audace, un esprit solide et brillant, un caractère souple et ferme, un génie ardent et circonspect, ou même une éloquence tour à tour agréable et mâle, aussi propre à gagner le cœur d'une femme qu'à ranimer celui d'un soldat?

Tout calculé, je ne crains point d'ajouter qu'en supposant égalité de talens, l'être dont la politique est droite et franche a toujours un grand avantage sur celui qui emploie la ruse et la fourbe. Malheureusement on est parfois réduit à ne pas dire ce qu'on pense; mais la fausseté dans les affaires ressemble au plomb qu'on mêle à l'or, qui le rend plus facile à travailler, mais diminue de sa valeur. La dissimulation est la partie la plus faible de la politique. Je sais qu'il n'est pas sans exemple que l'ame noble ne voye un indigne rival s'élever par des menées basses à la même hauteur qu'elle; toutefois ce n'est jamais qu'à force de peine et de fatigue, comme l'astucieux reptile qui se traîne à la cime du mont où l'oiseau de Jupiter a son nid. En effet, le venin que parfois cache le serpent, sa marche oblique et tortueuse, la façon dont il rampe en se glissant, et les replis de son corps qui baisent la terre sans la quitter, sont l'image vraie d'une politique chétive et méprisable, tandis que le grand cœur, toujours libre et généreux,

ressemble à l'aigle, qui d'un vol aisé gagne le sommet de l'Olympe.

Le prince doit s'efforcer de choisir d'autant mieux ses ministres qu'ils représentent sa personne : comme il ne saurait être partout, il faut au moins qu'on ait une idée favorable de ceux qu'on croit son image. Les bonnes mœurs et les vertus leur sont indispensables; car il ne peut y avoir de vrai talent sans morale. Mais combien d'expérience doit accompagner ce choix de la part des souverains! Les grands génies, en général, s'ils ne sont dociles, sont d'autant plus dangereux que, pleins d'eux-mêmes, leur orgueil est enclin à penser qu'ils doivent tout diriger sans faire aucun cas des ordres qu'on leur donne; de façon que l'un est souvent aussi nuisible par ses talens que l'autre pour en manquer. D'ailleurs, les esprits supérieurs ont aussi leurs défauts, leurs jalousies, leurs haines et leurs incompatibilités marquées, sans ajouter qu'ils sont plus difficiles à corriger et à persuader. Entêtés dans leurs opinions, s'ils ne sont modestes, leur orgueil condamne toutes les autres quoique meilleures; et ce caractère, joint à l'autorité quand ils sont revêtus du pouvoir, les rend tout à fait insupportables.

A moins que les grands génies n'aient beaucoup plus de plomb que de vif-argent, il est parfois dangereux de les employer pour les choses qui ne sortent pas de la portée commune des hommes. Tibère ne confiait point les premiers postes aux caractères trop distingués pour les inconvéniens auxquels ils exposent, rejetant également ceux connus pour leurs vi-

ces, parce qu'ils encourent l'infamie. Quant à Louis XI, il ne voulait que des gens souples et maniables, qui se contentassent de faire ce qu'il ordonnait, sans rien approfondir. Cette manière n'est pas mauvaise, quand on commande soi-même avec l'intelligence de ce roi, car autrement le gouvernement serait sans tête. Les personnes riches et puissantes, également, peuvent d'autant plus rarement être de bons ministres, que n'ayant aucun besoin du souverain, et accoutumées à leurs aises (en outre de ce que le travail leur répugne), elles ne s'exposent jamais beaucoup pour celui qu'elles servent, auquel il est toujours difficile de les conduire.

En général, c'est un caractère très-estimable pour les affaires, quand elles ne sortent pas de la portée commune, que d'être de niveau avec elles quoiqu'on ne leur soit pas supérieur, et d'avoir, par exemple, ce qui est nécessaire pour gouverner une province, bien qu'on soit borné aux seules qualités indispensables pour cet emploi. Les princes doivent donc faire cas de ces esprits sages qui sans être très-brillans ont de l'application et de la prudence. On en est plus content que de ceux qui, avec plus d'élévation et de feu, ont moins de justesse dans les projets et dans les idées, moins d'amour pour le travail, et moins de patience pour examiner les affaires avant de les entreprendre.

La conduite privée est également un excellent moyen pour juger les hommes, et celui qui peut-être trompe le moins. Il faut donc tâcher de savoir s'ils sont bons pères, bons fils, bons parens, bons maîtres;

surtout s'ils ont de l'ordre dans leurs affaires, s'ils sont rangés dans leur intérieur; car, par exemple, il est difficile que celui qui est prodigue, et dissolu pour sa fortune particulière, ne soit point déplacé à la tête des finances d'un état. Il en est ainsi du reste; et c'est une règle assez générale que les esprits très-vifs, pleins d'ardeur et de désirs violens, ne sont propres aux affaires qu'après que leur jeunesse est passée, comme on peut le remarquer dans César; mais ce sont les meilleurs, parce qu'ils ne vieillissent point. Au contraire, si les esprits flegmatiques peuvent fleurir de bonne heure, comme on l'a vu dans Auguste et quelques autres, ils sont sujets à se refroidir, et deviennent presque nuls dans leur vieillesse. Au reste, la meilleure organisation pour les affaires est quand la vivacité et le feu de la jeunesse se rencontrent dans un âge mûr, chose qui se voit beaucoup plus fréquemment avec le premier genre d'esprits que je viens de citer qu'avec les derniers.

Je ne crois pas avoir besoin de rappeler ici que les conseillers des rois doivent avoir atteint un certain âge, car c'est à ceux qui ont vu beaucoup de choses, et qui ont beaucoup réfléchi sur ce qu'ils ont vu, qu'il appartient de donner des avis. En effet, que peut savoir la jeunesse; et quelle preuve offrirait-elle de sa vertu, de sa prudence, de sa capacité, de son désintéressement, de sa fidélité? Toujours heureuse, parce qu'elle est toujours séduite par l'espérance, la jeunesse plaît, a pour elle tous les agrémens, tous les charmes de la vie. Ardente, et n'existant que dans

l'avenir, son imagination a toutes les vertus de la lampe d'Aladin; c'est-à-dire, croyant que tout ce qu'elle désire se réalisera, dans ses rêves de bonheur, de fortune et de renommée, chaque souhait pour elle est une jouissance. Mais cela ne ressemble en rien à l'expérience, si souvent indispensable pour les choses d'ici-bas. En effet, que de fois ne faut-il pas voir inutilement pour apprendre à voir avec utilité; et combien de mortifications, d'obstacles et d'infortunes sont parfois réservés à la jeunesse, avant qu'elle acquière cette expérience, qui de plus n'est jamais que le produit de la réflexion! Car si l'on ne réfléchit pas, n'observant rien, on perd le fruit de tout; or savoir réfléchir suppose un grand sens, un esprit naturel excellent, surtout un grand fond de raison, parce que sans ces qualités tout ce qu'on tâche d'acquérir par l'étude ne devient qu'un amas confus et inutile de faits, et supposant même qu'on se livre alors à ses réflexions, elles se sentent toujours du principe défectueux dont elles émanent.

On voit par ce qui précède combien il importe au prince d'être instruit de toutes les personnes de ses états qui excellent en quelque chose, principalement en probité, désintéressement, amour du bien public. Il ne peut donc avoir trop d'application à les découvrir, n'importe à quelle distance elles soient, et l'obscurité dans laquelle elles se trouvent, parce qu'elles sont sa principale richesse, et que sans leur secours il ne peut rien entreprendre ni rien exécuter qui soit digne du haut emploi dont il est revêtu.

On n'est pas non plus sans exemples de princes qui préfèrent employer les méchans, comme ayant plus d'esprit; c'est un mauvais principe, car si l'on voit quelques particuliers réussir avec des faiblesses, un ministre ne le peut guère sans vertus. C'est rarement au milieu des vices que se rencontrent la prudence, la justice, et surtout la force d'ame, qualités si nécessaires dans les hauts emplois. De plus, comment celui qui obéit remplira-t-il ses devoirs, s'il n'a de bons modèles dans les ministres, dont chacun observe la conduite pour l'imiter? Le peuple, plein de vénération pour le ministre vertueux, imagine qu'il ne saurait se tromper, tandis qu'il ne croit rien de bien et verse à flots le blâme sur celui dont il soupçonne la perversité. L'idée de penser que les bons ministres gênent le prince est opposée à la raison, parce que les sujets perdent le respect des lois aussitôt qu'ils ne reconnaissent point de vertus à ceux qui jouissent de la confiance des rois. Sully fera toujours la gloire d'Henri IV, comme Narcisse et Tigellin la honte de ceux qui les ont employés.

Vainement aussi quelques souverains ne sont-ils pas fâchés qu'on vilipende leurs ministres. Je ne sais si c'est parce qu'ils en deviennent plus directement l'objet de leur compassion, ou si la sagacité leur dit que plus celui qui les sert est dégradé dans l'opinion publique, plus il lui faut de soumission et de faveur pour se soutenir. C'est également une mauvaise maxime, de même que celle qui porte certains princes à trop se mêler de tout par méfiance. Ce dernier défaut, qui

semble tenir d'une ame basse, indique peu de jugement. Bien que parfois l'esprit des petites choses soit aussi nécessaire que celui des grandes, le bon roi n'exige pas trop dans les affaires une précision qui ne s'y trouve jamais, et se contente de leur donner la première impulsion, après en avoir médité l'ensemble, et bien choisi ceux qu'il emploie. Tel est le seul moyen de conserver assez de présence d'esprit pour voir si tout marche à la vraie fin, autrement les minuties absorberaient toutes les facultés.

Sachant combien il est impossible de ne pas être dupe quelquefois, puisqu'on est forcé de se servir des hommes si souvent trompeurs, celui qui gouverne doit tâcher de ne l'être que dans les petites choses, pendant que les grandes se font. C'est vers celles-ci qu'il faut que se dirigent toutes ses vues. Il est juste, sans doute, de punir la fourbe quand on l'aperçoit, mais le meilleur moyen d'éviter d'être trompé est d'avoir incessamment l'œil attaché sur le grand tout, sans trop s'arrêter aux cas où l'on ne peut l'être que pour des bagatelles.

Quelques vertus qu'ait un ministre néanmoins, elles ne suffisent pas s'il n'y joint de grands talens pour le gouvernement. Il faut donc que le prince soit bien au fait des qualités les plus distinguées de ses principaux sujets, pour les employer dans le département où ils sont le plus utiles; car, comme je l'ai dit, tous les hommes ne sont pas propres à toutes sortes de choses. Il y a plus : bien choisir est si difficile, que les princes ne sauraient trop consulter à cet égard. La voix pu-

blique est souvent un bon juge; et malheureusement il ne suffit pas toujours d'avoir réussi dans un poste inférieur, pour qu'on ait le même succès dans un plus élevé. Si la grandeur en réveille quelques-uns, trop fréquemment elle engourdit les autres. Quel que soit l'individu qu'on choisisse, il est donc prudent de calculer que ses défauts augmenteront avec son élévation, car la raison n'a que rarement assez de force pour les vaincre dans la prospérité : or si les honneurs suffisent pour étouffer la vertu, leur influence sur celui qui était déjà vicieux ne le corrompra-t-elle point davantage?

Mais une fois que les princes sont assurés d'avoir de bons ministres, ils doivent être d'autant plus sur leurs gardes relativement au mal qu'on désire qu'ils en croyent, que c'est de ce côté que la plupart des favoris tournent leurs vues, décriant souvent la conduite de l'individu dont les peuples disent le plus de bien. Leurs intérêts ne sauraient être les mêmes; et c'est un exemple commun des vicissitudes humaines, qu'un ministre ne puisse que bien difficilement plaire à la nation qu'il sert, en même temps qu'à la cour de celui qui gouverne. Ceux qui entourent le monarque n'ignorent pas combien il est plus facile de chercher à lui être agréable en flattant bassement ses goûts, que par le vrai mérite et les talens, qui donnent toujours plus ou moins de peine à acquérir. Or comme leur insuffisance ne diminue rien de leur vanité, ni du désir qu'ils ont d'acquérir la puissance pour eux et leurs amis, c'est alors le cas pour un roi de se rap-

peler qu'Alexandre Sévère punissait de mort la calomnie, et que Trajan fit abandonner dans des barques au gré des vents ceux qui par une telle fourbe en avaient fait exiler d'autres; car que de fois n'a-t-on pas versé le blâme le plus injuste sur l'être dont la vertu se consacrait au bien de l'état et du souverain! Combien ont succombé malgré la pureté de leurs intentions! De quelles nombreuses sortes de gens le prince doit se garder!

Les uns semblant excuser les défauts de ceux qu'ils haïssent les mettent en évidence, tandis que d'autres pour mieux tromper louent publiquement ce qu'ils diffament en secret. Quelques-uns exaltent leurs rivaux avec un air qui découvre qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent; ou portent leurs ennemis jusqu'aux cieux, afin qu'on leur donne un emploi qui les perde ou les éloigne, dût-il les mettre au comble de la prospérité, tant la jalousie est libérale pour s'ôter de devant les yeux ce qui l'offusque et la contrarie! C'est un flot qui jette sur la plage de la fortune celui qu'il n'a pu noyer. Quelquefois aussi l'on ne tarit point en louanges pour susciter des envieux à l'individu qui en est l'objet; étrange moyen de se forger des armes avec les vices d'autrui! On en voit également qui désirant placer leurs créatures en parlent comme s'ils ne les connaissaient point, ou qui blâment leurs protégés pour de petits défauts, en même temps qu'ils appuient sur leurs qualités propres à bien remplir le poste qu'ils sollicitent en leur faveur. Au reste, la façon d'accuser en excusant est fréquemment en usage

parmi les gens de cour, qui, comme dit l'Italien, ont le miel à la bouche et le poignard à la main. Combien aussi ressemblent à cet arc du psalmiste, qui paraissait viser dans un endroit pour frapper dans un autre! Enfin, il n'est pas non plus sans exemple qu'on en voye qui feignent de prendre le parti du souverain pour une injure qu'il a reçue, et même qui lui conseillent la vengeance, cherchant à le faire user de son pouvoir pour leurs intérêts particuliers, ou que sa méfiance éloigne ceux qu'ils calomnient.

Que d'art et de ruses n'ont point à craindre les rois! Assaillis de tous côtés par les caresses, par l'art de plaire et l'intérêt, poisons destructeurs des affections les plus purcs, ils n'entendent que rarement la vérité, parce que ce n'est point à eux qu'on s'adresse, mais à l'éclat de leur grandeur. Qui pourrait ébaucher quelques-uns des traits caractéristiques de leurs entours?

Semblable à ces couleurs qui changent selon le jour auquel on les regarde, le courtisan varie au gré de la fortune. Complaisant, adulateur, insinuant, et par-dessus tout avide de s'enrichir sans travail, l'égoïsme est son unique guide, comme sa seule occupation d'étudier les faiblesses du souverain pour en profiter, et de flatter ses passions en redoutant de lui voir la moindre sagesse. Épiant continuellement les actions du prince pour les critiquer, il est cependant l'imitateur servile de ses mœurs, et même de ses défauts. Le servant sans attachement, et vrai caméléon dans toutes les circonstances, il cache ses projets sous l'apparence du zèle, et va sans cesse à la poursuite de la

faveur par le moyen de la louange. Mais, quoique ne répugnant à rien contre l'honneur pour satisfaire celui qu'il encense, le courtisan ne perd jamais de vue son avancement; et tout en feignant d'adorer l'idole, il n'aime que ses richesses. Froid, dur et poli, comme le marbre des palais qu'il fréquente, ardent à soupçonner le mal, et rarement croyant le bien, il se repaît de mensonges, la vérité lui est en horreur. Ambitieux dans l'oisiveté, par conséquent ami des changemens, il craint tout néanmoins, s'en méfie dans ses transes continuelles; et sa bassesse pouvant seule égaler son orgueil, il obéit en esclave, et commande avec arrogance. Indistinctement jaloux de tout le monde, il est lui-même son bourreau, malgré son adresse à dissimuler son tourment, et l'astuce qui le fait sourire aux personnes qu'il hait le plus. Méchant avec réflexion et perfidie, il loue en public, médit en particulier. Vain dans les apparences, léger dans ses offres, et malgré les airs mystérieux qu'il se donne n'ayant qu'une grandeur empruntée, comme ces nuages brillans dont l'éclat tient au soleil qui les dore, il s'engage sans nulle franchise, et se retire sans bienséance ni pudeur. Enfin, passant sous silence son dédain pour les devoirs de citoyen, et le ridicule qu'il jette perpétuellement sur la vertu, l'on peut compter parmi ses qualités les plus communes la trahison, l'ingratitude, la dureté même, et surtout la fureur qu'il a d'accabler ses inférieurs par un air d'autorité, ou de modestie superbe plus insultante encore; en un mot, par ces mépris qu'il semble que le prince

ne livre en gros à ceux qui l'entourent, que pour qu'ils les distribuent en détail; vrais singes du maître, que son esprit anime tous, et qui n'ont l'air de se mouvoir que par ressorts.

Une des choses qui expose le plus les rois est qu'on pénètre leur caractère, et cherche à leur plaire dans ce qui peut y avoir rapport. Car tout homme a ses goûts particuliers : or, après avoir parlé des courtisans, il est à propos de dire que souvent un ministre étudie les passions du maître qu'il sert, les remue selon ses intérêts, et dirige de ce côté-là son ministère; c'est son seul but, il n'en veut pas connaître d'autre. Si les flatteurs séduisent par les louanges, il trompe plus dangereusement par ses conseils et les desseins qu'il inspire, par les maximes qu'il propose, ou les penchans qu'il flatte en faisant croire qu'il partage la même opinion; de sorte que chacun suivant les idées du souverain comme si c'était les siennes, tout s'y teint à l'envi, et ce n'est plus qu'une réunion d'entêtés; chose d'autant plus préjudiciable, que si la résolution et la fermeté sont bonnes, tout leur prix est dans l'application qu'on en fait. Un gouvernement sage doit aussi bien savoir quand il faut céder que lorsqu'il importe de résister, et j'ose dire qu'il ne saurait y avoir de plus grande preuve de petitesse d'esprit en administration que de s'obstiner pour des bagatelles.

On a parfois agité la question pour savoir lequel est le plus supportable d'un bon prince avec de mauvais ministres, ou de bons ministres avec un méchant

prince. Quoiqu'elle soit assez difficile à résoudre pour la diversité des cas, il n'en est pas moins vrai que comme il faut que celui qui gouverne subdivise son pouvoir en beaucoup de ministres, leur perversité fera toujours plus de mal que le souverain ne pourra faire de bien, parce qu'abusant de sa bonté sous le prétexte de l'utilité publique ils s'en serviront pour leurs intérêts particuliers; car un mauvais prince peut être corrigé par de bons ministres, mais de mauvais ministres ne sauraient l'être que difficilement par un bon prince.

Ce n'est pas non plus le grand nombre de conseillers qui fait la prospérité d'un règne; trop de gens s'opposent au secret, empêchent de saisir la vérité, mettent du retard dans les consultations, sans ajouter qu'alors les voix se comptent plus qu'elles ne se pèsent, inconvénient des états républicains, comme je l'ai dit. La multitude, quelle qu'elle soit, est toujours aveugle, imprudente; et le sénat le plus sage, dès qu'il est nombreux, devient ignorant et semblable au vulgaire. Quelques planètes éclairent mieux que beaucoup d'étoiles.

Ayant déjà plus d'une fois témoigné mon aversion pour les assemblées, je serais fâché néanmoins qu'on me soupçonnât de vouloir trop ramener les gouvernemens à la volonté d'un seul, mal qui tend naturellement au despotisme; mais ce que je dis est le fruit de l'expérience. En effet, qui ne sait combien il est difficile de saisir la vérité dans les congrès, dans toutes les assemblées, et souvent même dans les con-

seils, excepté ceux qui se réduisent à cinq ou six individus? On a beau dire que la discussion crible les affaires en les montrant sous toutes leurs faces, et que la vérité naît du choc des opinions, cela n'arrive qu'entre peu de personnes; car dans toutes les réunions nombreuses, si la raison offre les choses sous un aspect, il est cent motifs pour faire conclure d'une autre façon. La diversité d'humeurs et d'intérêts de ceux qui composent les assemblées ouvre la porte aux passions, parmi lesquelles il est impossible de discerner la vérité d'avec le mensonge, parce que ce dernier a toujours la prévention qui plaide en sa faveur, de sorte que l'objet qui devrait occuper est souvent celui auquel on pense le moins. En outre, la plupart des individus n'y entendent presque jamais rien, et rarement est-il de leur ressort. La meilleure preuve s'en trouve dans ce qu'après avoir bien divagué ils finissent par nommer un comité pour l'examiner; et, les décisions de presque toutes les assemblées se prenant d'après d'autres raisons que celles qui s'y disent, les avis de tribune ne répondent jamais à ce qu'on en attend.

On dirait que quand les hommes s'assemblent leurs facultés se rétrécissent; et je suis persuadé que si la sagesse descendait sur terre, elle aimerait mieux s'y loger dans la tête d'un seul que dans celle de plusieurs. Cependant j'entends dans la tête d'un seul qui consulte avec soin. Du reste, les ignorans ont beau être en nombre, cela ne les change point; et, quelque brusque ou forte que paraisse la comparaison,

si l'on regardait comme une extravagance de la part des Molosses de placer l'organe d'Apollon dans le tronc d'un chêne, n'est-ce point augmenter la folie que d'en faire autant avec tous les arbres de la forêt de Dodone? La portée d'un sage instruit a plus d'étendue que celle d'une multitude de sots; un aigle voit mieux la lumière qu'une troupe de hiboux.

De plus, sans déprimer en rien les orateurs, la sublime éloquence n'est pas du tout un art pacifique, qui aime la modestie et la probité. Nourrice d'une licence effrénée, elle est trop souvent la compagne des séditions, l'aiguillon du peuple qu'elle aveugle: arrogante, opiniâtre, téméraire, elle ne peut guère exister dans les villes bien policées. En effet, Crète, Lacédémone, et tous les états où les rois ont été sévères, n'eurent point d'orateurs. Au contraire Rhodes, Athènes, où les ignorans étaient maîtres, et tous les pays qui leur ressemblent, voient fleurir l'éloquence. Rome elle-même, Rome, dis-je, n'eut de belles harangues que pendant ses temps de calamités, quand n'ayant ni paix dans le forum, ni union dans le sénat, elle était en proie aux séditions, que ses magistrats ne rendaient plus la justice au peuple, et que le peuple n'avait plus de respect pour ses magistrats. Ne pouvant faire de beaux discours sur une faible matière, les grands sujets qu'il faut à l'éloquence coûtent toujours cher aux nations : car, par exemple, ce n'est point par ses harangues contre ses tuteurs que Démosthène s'est illustré, mais par celles contre Philippe; de même, la défense du poëte Archias aurait

peu contribué à la réputation de Cicéron, si Verrès, Catilina, Milon et Antoine, ne lui eussent procuré l'occasion d'accroître sa renommée. L'éloquence est une science amie de la confusion et du trouble : et bien qu'il vaille mieux vivre en paix que d'éprouver les misères de la guerre, de même que celle-ci fait plus de capitaines que la paix, le désordre, les révolutions, les grandes crises politiques forment les orateurs, qui ne fleurissent jamais beaucoup quand les crimes sont rares, et que l'on sait obéir aux lois, parce qu'alors on ne perd pas tant de temps ni de paroles pour aveugler le peuple, entraîner les ignorans, et chacun se rend promptement à l'évidence. Mais, de quelque manière et dans quelque circonstance que ce soit, je ne crains point de dire que la passion éloquente est la plus formidable ennemie de la raison et de la vérité.

Cependant revenant aux assemblées dont je parlais avant, pour ne pas dire aux conseils bons à consulter, les meilleurs sans contredit, et les seuls véritablement utiles, sont ceux dont les membres traitent de choses qui les ont long-temps occupés. Par exemple, veut-on quelques renseignemens sur les finances, il est certain que celui qui a vieilli dans cette branche de l'administration les donnera mieux que ceux qui n'en parleraient que par théorie. De même pour le commerce, et tous les autres objets. Les colonies également, et les pays étrangers, ne peuvent être bien connus que par ceux qui les ont habités. C'est pour cela que je disais au quatrième chapitre, que le prince

doit appeler près de lui les ambassadeurs connus par leurs talens, afin de les consulter quand ils sont vieux.

Les personnes qui se sont le plus distinguées dans tous les hauts emplois composent ordinairement le conseil d'état dans les monarchies bien organisées; le mal est que cette dignité ne soit guère qu'un titre honoraire, et que les assemblant rarement on ne leur demande presque jamais leur avis. Les souverains néanmoins devraient être persuadés que le dépôt le plus réel de toutes les connaissances se trouve parmi ceux qui ont l'expérience des choses. Ce sont donc eux qu'ils doivent consulter de préférence, et soit qu'un roi suive ou non leur opinion, ce qu'on en apprend n'est jamais infructueux. Je dirai plus : ce genre de conseil, quand il est bien composé, est le seul qui puisse perfectionner les grands hommes, qui par un commerce mutuel de lumières, y deviennent plus sages et plus éclairés. Y apprenant infiniment plus de choses par l'usage et l'expérience qu'ils ne le pourraient par l'étude et la spéculation, ils s'y rendent capables d'en instruire d'autres, de soutenir l'état dans une minorité, de suppléer la présence du prince pendant une maladie, même de conserver son esprit et sa façon de se conduire, quand ils n'ont pas la liberté de le consulter; enfin, de régir les affaires dans toutes les circonstances, et pendant tous les accidens qui peuvent arriver.

De même que les roues d'une montre agissent en silence, sans qu'on leur attribue l'art de la machine

qui dépend d'elles, et que l'œil ne s'arrête qu'à l'aiguille, qui dit l'heure en semblant se mouvoir d'elle-même, ainsi les ministres ne doivent être que les rouages du gouvernement, et l'accord des parties d'une montre doit ressembler à l'harmonie qui se trouve entre le prince et ceux qui le servent. Quoiqu'un souverain ait besoin de beaucoup d'employés, il faut qu'ils soient si dépendans que les résolutions ne s'attribuent qu'à lui. Que son conseil l'aide donc dans ses travaux, sans partager son autorité. Qu'il ait des ministres, mais point d'associés à l'empire; et que ceux en sous ordre sachent que libre de commander sans eux, ils ne le peuvent sans son consentement. Qu'il agisse même seul toutes les fois que la chose est sans préjudice. Si le prince ne faisait rien sans avis, il serait plutôt consultant que souverain. Tout pouvoir se dissout quand il n'est point réduit à l'unité. Pour peu que les ministres remarquent de négligence dans celui qui gouverne, ou qu'il leur permette d'agir en maîtres, ils s'enivrent de l'autorité, cherchent à en avoir le plus qu'ils peuvent, mal qui fomente l'intrigue et la cabale.

Si le prince surtout, par nullité, paresse ou négligence, abandonne le timon de l'état à ses ministres, l'un tire à droite, l'autre à gauche, personne ne travaille sur un plan général; et, quel que bien que soient les choses, chacun renverse ce qu'il trouve établi, pour devenir créateur de nouveautés, ou réaliser ses fantaisies, même au détriment du bien public. A peine d'autres ministres les ont-ils chassés,

ces nouveaux venus se hâtent de tout changer à leur tour, avec aussi peu de solidité que leurs prédécesseurs, parce qu'ils n'ont d'autre désir que celui d'innover; et cette suite d'altérations continuelles ne laissant point aux projets le temps de prendre racine, elle donne naissance à la confusion, au désordre, et provoque tous les maux d'une mauvaise administration. L'orgueil des ministres augmentant aussi de plus en plus, chacun tire à soi la pourpre du manteau royal, bientôt réduit en lambeaux; et le peuple embarrassé de tant de maîtres, sans connaître le véritable, méprise le gouvernement, et fait tout pour se délivrer de ses maux.

Un roi qui se rend trop facilement à ce qu'on lui dit court mille dangers. On imprime sur lui comme sur une cire molle. Ce grand défaut, qui fit la honte de l'empereur Claude, est également celui des princes dont l'insipidité de caractère, bien qu'exempte de fautes, ne peut être capable de vertus, ni de vices déterminés. Soumis à leurs entours, ils sont l'instrument aveugle de leur ambition. Tous veulent être souverains, dès qu'un seul n'est point digne de l'être. Que celui qui ne sait pas régner par lui-même cesse donc d'être roi; car le devoir de ce dernier n'est pas seulement d'imiter l'aiguille de la montre, mais de ressembler au pendule qui imprime aux roues leur mouvement, parce que le souverain est le seul vrai point dont les affaires puissent dépendre. En un mot, bien que la comparaison soit un peu triviale (s'il m'est permis de m'en servir), il faut que les ministres fassent aller

les soufflets, mais le prince seul doit toucher l'orgue.

Je suis cependant loin de dire que le chef d'un état doive trop entrer dans les détails. Qui veut tout faire nécessairement ne fait rien : et les attributs d'un souverain étant même bien moins de penser et méditer sur chaque chose en particulier, que de faire penser et méditer d'autres esprits qui ont plus de loisir, pour appliquer le résultat de leurs réflexions au bien des peuples, le talent de celui qui gouverne est de savoir se servir de ses ministres, en les surveillant plus ou moins selon l'importance des affaires. Les occupations graves d'un roi ne doivent point se surcharger de minuties quand un autre peut décider sans atteinte à la majesté. Comment résisterait-il, pour peu qu'il s'occupât de choses indifférentes en elles-mêmes? La tête ne se fatigue point au service des pieds et des mains. Le pilote d'un vaisseau ne grimpe pas aux vergues pour le conduire, mais se tient tranquille sur le tillac, où, guidant tout d'un léger mouvement, il fait plus à lui seul que l'équipage.

Toutefois, dans certaines occasions, c'est un grand art de la part de celui qui gouverne que d'avoir l'air de se laisser conduire par ses ministres, afin que ce qu'il leur ordonne s'impute à eux plutôt qu'à lui. De même, comme les favoris peuvent être autant de victimes sur lesquelles tombent les murmures ou la haine du peuple, et des digues qu'en temps et lieu l'on oppose au torrent de sa fureur, bien que la prédilection des rois envers un de leurs sujets s'attribue à leur faiblesse ou à leur caprice plutôt qu'à leur sagacité, dans certains

cas il est sage aux princes de feindre d'avoir quelqu'un en faveur. Mais la méthode de ne rien paraître faire par soi-même est surtout excellente pour les réformes, les emplois qu'on est forcé d'ôter, et les châtimens. Ainsi, par exemple, Auguste en donnant au fils de Cicéron l'occasion de se venger de la famille d'Antoine, fit retomber sur lui tout l'odieux de ce qui n'était que le résultat de sa politique.

Mais quant à ce que je disais de la nécessité d'agir par soi-même, le prince aurait d'autant plus tort de pousser les choses à l'extrême en ce genre, qu'au contraire le roi sage est celui qui écoute le mieux les avis qu'on lui donne. Je sais qu'on peut objecter que si rien n'est plus utile eu égard à la fragilité de la prudence humaine, rien également n'est plus dangereux, parce qu'on s'expose à la fourbe du conseiller, et à la tyrannie de la faconde d'autrui; mais il n'en est pas moins certain qu'un chef ignorant, dans l'habitude de consulter, réussit plutôt que celui qui a de l'intelligence, s'il est opiniâtre dans sa façon de penser. Toutefois un prince doit prudemment examiner de qui il prend conseil, si c'est une personne instruite dont la fidélité réponde à la capacité, si cet individu a quelque intérêt dans l'affaire pour laquelle il le consulte; et surtout il ne faut jamais qu'un roi se détermine dans une chose importante par le seul avis de celui qui en a la principale direction, persuadé que c'est un moyen sûr d'être souvent trompé que de se borner sur chaque chose aux lumières de celui qui en est chargé, tandis qu'au contraire consulter réciproque-

t les ministres sur le ministère des autres est parce qu'il y a de mieux pour qu'ils soient intègres dèles.

n roi doit savoir écouter tout le monde, et prode ce qu'il entend, chose qui ne diminue point loire, parce que le succès s'attribue toujours à i qui gouverne. Les plus grands potentats, même ılus grands héros, se sont prévalus des lumières autres, sans qu'on sache le nom de ceux qui ınt aidés. Que l'orgueil des souverains ne soit : jamais choqué pour partager la gloire d'une action avec ceux qui l'ont conseillée. Il n'est moins grand de se rendre à l'avis d'autrui quand t juste, que de voir soi-même ce qui convient en il cas. C'est la prudence des rois qui fait les conseils, et non les bons conseils qui font la lence des rois. La gloire de celui qui sait conr et bien choisir est aussi grande que toutes s qu'on puisse imaginer; et si ne se conduire que avis est un pur esclavage, c'est également une omption téméraire que de tout vouloir faire par nême, sans ajouter qu'en cas de mauvais succès xcuse le prince qui semble avoir remis à d'autres écision de ce qu'il entreprend.

ue les ministres et les conseils discutent les afs, et proposent même les sujets pour les emplois, que le prince seul décide en accordant les es. Les favoris qui disposent de ces dernières s'en ent et les publient d'avance, de façon que le erain est quelquefois méprisé par ceux qui de-

vraient être reconnaissans. On ne respecte point un roi parce qu'il est roi, mais parce qu'il commande, punit et récompense. Toutefois les châtimens doivent émaner des tribunaux, non de la personne qui gouverne; [illegible] faisant rejaillir sur eux la haine qu'on a pour ce qui tient à la rigidité, que les ministres seuls aient la réputation de sévères, et le prince celle de clément. Qu'ils accusent et condamnent, que le monarque absolve et pardonne; car si les mesures de rigueur sont quelquefois nécessaires, il est du devoir des ministres chargés de leur exécution d'en prendre sur eux tout l'odieux. Celui qui expose le premier magistrat à la haine ou au mépris des sujets le trahit; et quand on parle de la fermeté d'un gouvernement, il ne faut point l'entendre d'une dureté chagrine dans les discours ou la conduite du souverain, mais d'un système adopté mûrement, et mis en vigueur par ceux qui le suivent.

Il n'est pas toujours bon que le prince assiste à la délibération des affaires, parce que sa présence gêne, provoque la louange, intimide les esprits, et réprime les passions. On ne dit donc point alors ce qu'on pense; tandis que quand les ministres sont seuls ils s'échauffent, ont parfois des altercations, et font voir à nu leurs passions et leurs intérêts, ce dont le chef de l'état peut profiter, au lieu que s'il est présent chacun devinant sa pensée la prévient, parce qu'on n'aime point à discuter avec la majesté. Le prince ne doit cependant pas manquer d'assister au conseil lorsqu'il s'agit de matières importantes, car la connaissance qu'il en prendrait par écrit n'équivaudrait

jamais à celle d'entendre les discussions; et s'il le fait en silence, sans découvrir ce qu'il a dans l'ame, il peut même profiter des altercations de ses ministres, et trouver parfois de quoi s'instruire à leurs dépens, parce qu'on profère souvent dans la dispute des choses qu'on ne dirait point de sens rassis. De même, je n'ai pas besoin d'ajouter que si celui qui gouverne ne désire qu'être approuvé, pour peu qu'il le laisse entrevoir en donnant le premier son opinion, il trouvera bientôt nombre de voix en sa faveur; on suit toujours avec empressement l'avis de celui qui commande.

Quoique le prince ait ses ministres et son conseil qui veillent aux affaires, il fera bien néanmoins d'en prendre connaissance. Auguste avait un livre où il écrivait lui-même le nombre des citoyens sous les armes, ceux qui servaient dans la marine, le produit des rentes de l'empire, la population et les dépenses de ses diverses provinces, en un mot tout ce qui tient à l'administration générale d'un grand état. La mémoire n'est qu'un dépôt fragile quand on n'écrit point. Nul meilleur moyen de s'instruire que de réfléchir sur les causes qui ont fait avorter ou réussir nos projets. Pourquoi donc un prince ne prendrait-il pas note de la culture des terres, de la fertilité des dernières années, du commerce, des forteresses principales, de leurs garnisons, des sujets les plus distingués qui peuvent être utiles pendant la paix ou la guerre, de leurs qualités les plus éminentes, leurs services, même leurs défauts, et de toutes les choses qui contribuent à un bon gouvernement?

J'ai vu des Mémoires de la main de Louis XIV, qui, dit-on, en avait également écrit d'autres sur ce qui tenait à l'administration de ses états. Si les rois étaient soigneux à cet égard, ils seraient moins trompés relativement aux conseils qu'on leur donne; et, sans dépendre aveuglément de leurs ministres, ils seraient plus instruits dans l'art de régner. Dès lors, chacun persuadé qu'ils voyent par eux-mêmes les servirait avec zèle, et la vertu se croirait heureuse de s'en rapprocher. S'il faut, comme dit Cicéron, qu'un sénateur qui n'est qu'une si petite partie de l'état ait connaissance de tout, combien cela n'est-il pas plus nécessaire au prince qui en est l'ame et le chef! Et pourquoi celui qui gouverne dédaignerait-il d'avoir sous les yeux un tableau raccourci de son empire, afin d'y chercher comme sur un plan ce qu'il est de son devoir de faire pour le bien des peuples?

Le prince doit entendre et voir un si grand nombre de choses, qu'il serait nécessaire qu'il fût tout yeux et tout oreilles. Mais puisqu'il ne le peut, il faut qu'il cherche au moins à se servir de ceux des autres, ce qui fait qu'il n'est point de souverain, quelqu'habile ou prudent qu'il soit, qui ne doive tâcher d'employer ses premiers agens comme s'ils étaient ses propres membres. Cette comparaison des yeux semble indiquer les qualités indispensables aux ministres; car de même que la vue embrasse une longue distance de toutes parts, leur esprit expérimenté doit toujours être plein du passé, du présent, de l'avenir, afin de bien juger des choses, et ne donner que de bons avis, ce qui

leur serait impossible sans l'habitude des affaires, sans une exacte connaissance du peuple, sans celle du caractère du prince, des mœurs de ses sujets, et de la ressource de ses états.

Un prince capable est certainement un grand trésor pour les peuples; mais un conseil composé tel qu'il doit l'être n'en étant pas un moindre, la réunion des deux est inestimable, puisque le bonheur des états en dépend. La fidélité, la prudence, l'activité, l'application, la vigilance, la capacité, le discernement de l'esprit; et ce genre de courage qui, s'augmentant avec les difficultés, fait désirer et poursuivre les grandes choses avec autant d'ardeur que le jugement met de sagesse à les embrasser, sont des qualités indispensables aux conseillers des rois. Surtout, qu'ils n'aient point une science craintive et trop scrupuleuse; elle serait dangereuse au gouvernement, et préjudiciable au bien de l'état. Cependant quand je parle pour eux de capacité, je n'entends point du tout pour elle une suffisance pédantesque; rien n'est plus fatal que ceux qui veulent gouverner avec les maximes qu'ils tirent de leurs livres, parce que le passé (qu'il est bon de connaître néanmoins) ne se rapporte pas toujours au présent, et la constitution des lieux, des temps et des personnes, est différente. Leur talent doit consister dans la fermeté de l'esprit, dans un jugement solide, une teinture raisonnable de belles-lettres, une connaissance générale de l'histoire, la constitution présente de tous les pays, et particulièrement celle de l'état dans lequel ils se trouvent.

Mais de quelque hautes qualités que soit doué le conseiller d'un roi, il faut qu'il y joigne la discrétion, car dès qu'on le pénètre il n'est plus que comme un beau vase fêlé, d'où s'échappent les plus précieuses liqueurs. Sans rappeler ici combien il est souvent plus messéant à un homme en place de dire des sottises que d'en faire, je ne crains point d'ajouter que le ministre qu'on devine est toujours plus préjudiciable que celui dénué de talent; et les résolutions sages sont plus nuisibles dès qu'on en découvre le but avant le temps, que celles qui ne le sont point quand on les exécute sans les divulguer.

S'il fallait un apologue pour se convaincre de la nécessité du secret, je le chercherais dans le gouvernement des abeilles. En vain la curiosité s'efforce-t-elle d'épier leurs travaux sous une ruche de verre; l'enduisant bientôt de cire, elles lui ôtent sa transparence, afin que nul œil ne pénètre leurs affaires domestiques. On ne saurait trop les imiter pour voiler ses projets, les négociations, le but qu'on se propose, même les maximes du gouvernement, et les maladies qui tourmentent l'intérieur d'un état. Les autels que Rome élevait à la déesse du secret étaient dans des souterrains, pour marquer combien ce qui se fait dans les conseils doit rester caché. Cette superbe maîtresse du monde persuadée que le silence est un des liens les plus sûrs du gouvernement, en a donné des exemples presque incroyables; son sénat gardait le secret à un tel point que jamais le résultat de ses assemblées ne transpirait.

En effet, les projets qu'on ne connaît pas en imposent toujours davantage parce qu'ils suspendent l'opinion, tandis que ceux dont on est instruit s'éventent, et réussissent rarement. On perdrait bientôt l'idée qu'on a des empires, si l'on savait ce qui se passe dans leurs conseils. La plupart ne sont que comme des fantômes ou d'énormes géans, qui s'ils paraissent puissans à la vue font plus de peur que de mal; et quand on vient à les reconnaître de près sans crainte ni préjugés, on voit que ceux qui les composent ne sont nullement plus grands que le reste des hommes. Les états dont les délibérations sont cachées inspirent le respect; les autres ne s'attirent que le mépris.

L'opinion qu'on avait des choses se perd fréquemment à leur aspect; et quoique lorsqu'un gouvernement publie ses ordres ils semblent toujours le fruit de la sagesse, du jugement et de la prudence, souvent on ne rirait pas moins d'entendre leur discussion, ou de voir la base sur laquelle ils reposent, qu'on ne se récrierait sur la saleté si l'on examinait en détail l'apprêt des viandes qui doivent composer un festin, et toutes les formes qu'elles prennent avant d'embellir un repas. Ainsi les acteurs produisent de l'effet sur le théâtre, mais le charme se détruit dès qu'on pénètre dans le foyer où, s'habillant, tout est sens dessus dessous et dans la confusion.

Le meilleur moyen pour que les délibérations ne transpirent point est que le prince soit le premier à donner l'exemple du secret. Philippe II, roi d'Espagne, savait tout ce qui se passait, parce qu'on le lui

disait dans la certitude que rien ne serait divulgué. Que ceux qui gouvernent s'étudient donc à toujours être maîtres de leur extérieur, c'est un des principaux instrumens de l'art de régner. Un souverain également a beau se croire assuré de la fidélité de ses ministres, il ne doit jamais sans nécessité communiquer à aucun d'eux que ce qui tient au département dont il est chargé. Les secrets sont comme les mines, qui s'éventent sans produire aucun effet, dès qu'elles ont plusieurs bouches par où le feu s'exhale. Si le prince soupçonne un de ses ministres de le trahir, qu'il feigne avec tous une chose différente, ce qu'on aura divulgué l'instruira de celui qui l'a trompé. Que cette remarque ne semble pas puérile; on en a besoin plus souvent qu'on ne pense.

Cependant, quoique j'aie dit que les ministres sont les yeux des rois, malheureux celui qui ne verrait que par eux! Il ne faut s'en servir que comme d'un télescope qu'on met entre soi et l'objet qu'on veut distinguer; car dès qu'ils se croyent l'arbitre des résolutions ils les dirigent vers leurs fins particulières, et mésusent de l'autorité qu'on leur accorde ainsi par manque de talent, par faiblesse ou par négligence. Tout se confond, dès que ceux en sous ordre sont plus que des védettes sur des tours élevées pour découvrir les choses de loin, et pour que le chef puisse agir d'après leurs observations. En un mot, tout conseil d'état ne doit être qu'un colosse sur les épaules duquel le prince monte afin que l'horizon de sa vue s'étende davantage.

Il faudrait, s'il était possible, que les ministres des rois fussent rois eux-mêmes, pour que leurs sentimens eussent la noble majesté qui sied au trône. Souvent le prince n'agit bassement que par les avis qu'on lui donne. Mais tous les conseillers ne pouvant être des têtes couronnées, le souverain doit au moins les choisir parmi les individus qui ont assez de grandeur d'ame pour penser en rois. D'un autre côté néanmoins, comme il est rare de rien voir ici-bas qui ne soit mêlé de mal, j'ajouterai que ce qui fait que les êtres trop supérieurs et la plupart des hommes de génie qui entrent au ministère ne sont guère que des brouillons, est qu'on n'opère jamais le bien aussi facilement qu'on pense; et si les nations jouissent de l'ordre établi dans les empires sans songer aux peines qu'il en coûte pour le conserver, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes sans en avoir aucune connaissance; il n'est que ceux qui veulent améliorer les choses dans un état qui sachent les difficultés qu'on rencontre. Car il faut toujours partir d'un point, et, comme je l'ai dit au second chapitre en parlant des diverses sortes de gouvernement, on ne peut guère que retoucher ou corriger les choses, de façon que c'est déjà beaucoup si l'on a les moyens d'étayer l'édifice, loin d'avoir ceux de le reconstruire. Or, quelque talent qu'ait un individu, les circonstances pouvant davantage, il est forcé d'obéir aux évènemens qui l'entraînent.

De plus, si l'esprit est un don précieux quand il

sert d'organe à la raison, il est une vraie maladie de l'ame aussitôt qu'il en usurpe la place, comme c'est malheureusement trop souvent le cas avec les ambitieux. Voilà pourquoi le bon sens, des vues droites, simples, qui cherchent à tirer parti de ce qui existe plutôt que d'innover, quand on y joint le courage et la force d'ame sans lesquels on ne peut opérer nul bien dans aucun empire, réussissent plus généralement que le génie transcendant qui, entrevoyant un meilleur ordre de choses, veut tout bouleverser. Car les systèmes sont plus dangereux en politique qu'en philosophie, parce que l'imagination qui égare le philosophe ne cause que des erreurs, et celle qui égare l'homme d'état le porte à faire le malheur de ses semblables. Or l'être supérieur, qui croit pouvoir prendre un nouvel essor, rencontre presque toujours tant de difficultés sur sa route qu'il s'égare, si même il ne succombe en chemin, et la plupart du temps il échoue dans ses entreprises, parce que sa vue ne se portant que sur des objets éloignés il risque trop. Moins frappé des obstacles qu'offrent ses projets que des ressources qu'il croit en lui pour y remédier, il est sujet à négliger les détails qui contribuent à la réussite; et voulant changer le lit du fleuve il ne peut en venir à bout, tandis que l'homme d'un mérite plus tranquille (qu'on regarde parfois à tort comme plus médiocre), est exempt des écarts du génie, plus souvent de pair avec les affaires, et se contente d'opposer des digues, ce qui est beaucoup plus aisé.

On se tromperait néanmoins de croire qu'un juge-

ment sain soit une chose si commune, surtout quand il est joint à cette sagesse précieuse qui creusant les objets sait analyser leurs rapports, et saisir la vérité fugitive qu'elle s'assujettit. Après l'esprit de discernement, comme on dit, ce qu'il y a au monde de plus rare sont les diamans et les perles; et si j'avais à définir le bon sens (ce trésor qui dans tous les siècles a souvent manqué aux plus grands hommes, aux peuples les plus fameux et aux gouvernemens les plus renommés), je l'appellerais une faculté de l'ame propre à distinguer le bien ou le mal de chaque chose, une sagacité innée qui semble en quelque sorte se rapprocher de l'instinct, et découvre mille différences où les autres n'aperçoivent rien que d'uniforme. Semblable à Diomède après que Minerve lui eut appris à distinguer les dieux d'avec les mortels, l'homme sensé voit de suite le bon côté des objets qu'il a intérêt de discerner, et se conduit avec la prudence nécessaire; qualité d'autant plus appréciable, qu'un entendement droit est la plus utile des perfections humaines, puisqu'il est le seul qui rende glorieuse toute une vie, et le guide le plus capable d'en bien diriger les actions.

Cependant si la modération et les derniers caractères dont je viens de parler peuvent beaucoup pour l'accomplissement des devoirs, ils ne sauraient prétendre à étonner ni avancer l'humanité par leurs exemples. Il faut de grandes qualités pour exciter l'admiration; et les peuples doivent leur gloire aux génies privilégiés, quand le ciel les envoie dans des

conjonctures favorables. Le plus bel apanage de l'esprit humain surtout leur appartient, celui de fonder les empires, que le patriotisme conserve, que l'égoïsme détruit; et dans les momens de troubles ils sont aussi les seuls qui puissent sauver les états, en les rasseyant d'une main ferme sur leurs bases. Mais ils peuvent être dangereux en d'autres temps. Tout calculé, je crois qu'un grand caractère est la qualité la plus essentielle d'un ministre comme d'un roi. En effet, ce dernier leur importe plus qu'une pénétration supérieure; et le vulgaire a beau supposer une étendue d'esprit prodigieuse ou des facultés presque divines à ceux qui réussissent dans le gouvernement, pour peu que les hommes aient du bon sens ils voient plus ou moins leurs intérêts; mais si nos succès dépendent de la fortune, notre conduite et nos entreprises dépendent absolument de la trempe de notre ame.

Une autre remarque à faire pour un prince, est que ce sont trois arts tout différens, que celui de savoir gouverner ses ministres, celui de savoir les former, et même celui de les conserver. Or quand on attribue à un souverain le rare bonheur d'avoir de bons ministres, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir su les choisir; car s'il n'est point en lui de les rendre propres à telle ou telle chose, il doit au moins connaître s'ils le sont. Cependant quoiqu'un souverain ait mis tout le soin possible à bien choisir ses ministres, et qu'il doive avoir l'air de leur accorder entièrement sa confiance, il est nécessaire de les sur-

veiller, et, s'il craint qu'ils ne lui nuisent, de les employer dans un autre poste, car il vaut mieux prévenir les fautes que d'être obligé de les punir. Mais dans tous les cas, dès qu'il s'agit de priver un ministre de son emploi, que ce soit avec décence, à moins qu'il ne se soit mal conduit ; que les rois alors aient donc plutôt l'air d'accorder de nouveaux honneurs, que de faire encourir une disgrace. Il est même prudent que celui dont on n'est pas content ne s'en aperçoive point ; car, de même que la crainte d'être trompé peut engager à tromper, il n'est pas sans exemple que celui qui se croit soupçonné d'infidélité ne s'en rende coupable.

Le prince doit également veiller à ne point avoir deux ministres qui soient rivaux l'un de l'autre, parce qu'ils opineront moins dans les conseils conformément au bien de l'état que pour contredire leur émule. Deux ministres d'un talent supérieur ne valent pas mieux, à moins que le chef n'en soit bien maître, parce que chacun d'eux s'efforce de tout sacrifier pour faire briller son département, ce qui produit bientôt une rivalité source des plus grands maux. Car le difficile en administration n'est pas de faire fleurir une branche aux dépens des autres, mais que tout marche ensemble ; de façon, par exemple, que si l'on soulage le peuple d'un impôt, ce soit d'accord avec le bien des finances ; de même que si l'on cherche à mettre de l'économie dans ces dernières, la marine et le militaire ne doivent point être négligés ; ainsi de suite pour le commerce, l'agriculture, et les autres objets. Or quelque grand que soit un ministre, dès

qu'il n'est chargé que d'une partie, s'il tire trop à lui, l'harmonie du grand tout se perd, parce que ne voyant qu'un côté de l'édifice, ou pour mieux dire ne faisant vibrer qu'une corde de l'instrument, il a toujours tort de vouloir l'accorder à sa manière, attendu qu'il ne peut savoir si elle est trop haute ou trop basse. Le prince qui les touche toutes est seul capable de mettre chacune à l'unisson qui convient; le mal est que son intérêt particulier lui serve plus souvent de diapason que le bien de l'état.

J'ai dit au troisième chapitre qu'il est essentiel aux rois de ne jamais accorder un pouvoir sans bornes à aucun de leurs sujets, observant que même le plus loyal n'est pas toujours sûr quand il n'a plus de frein, que les sentimens changent avec les circonstances, et que la couronne qu'on se met en plaisantant suffit pour enorgueillir et faire naître des pensées altières. En effet, qu'on jette les yeux sur le grand nombre de favoris dont fourmille l'histoire, presque tous se sont perdus pour s'être éloignés de la conduite qui les avait élevés; et je suis persuadé que parmi ceux qui conspirèrent contre leur souverain, il en est moins qui l'aient fait pour les mauvais traitemens qu'ils avaient éprouvés, que pour en avoir reçu trop de bontés, comme Plantien, par exemple, de la part de Sévère, ou Pérennius de la part de Commode. Car, analysant leur conduite ordinaire, si d'abord pour capter le souverain, et mettre le peuple dans leurs intérêts, on voit les favoris entrer humbles en place, zélés pour le bien public, et ne donnant que des avis

conformes à la grandeur du prince, bientôt après ils laissent là cette boussole, et croient que le vent de la faveur est plus que suffisant pour naviguer. Ils s'étudient premièrement à ce que leurs actions dénuées d'intérêt personnel aient l'air d'être consacrées à la gloire du monarque, et semblant préférer le bien de son service à tout le reste, même à leur propre vie, ils le trompent, et le portent à croire qu'il est assez heureux pour avoir un fidèle compagnon de ses travaux. Le prince fait donc partout leur éloge, comme ce fut le cas de Tibère à l'égard de Séjan devant le peuple romain, ou comme Sévère, qui était tellement prévenu en faveur de son ministre, qu'il écrivit dans une occasion : *J'aime Plantien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui.*

Mais à peine les favoris ont-ils donné bonne opinion d'eux, qu'ils changent tout à coup, tandis que le prince engoué de son mignon, n'importe par quel motif, et comptant sur sa fidélité, se rend aveuglément à ses avis pernicieux, d'où résultent les plus grands maux, parce que l'idée qu'il en a conçue est un obstacle à ce qu'on le tire de son erreur, si bien que loin de se détromper il comble de plus en plus sa créature de biens et d'honneurs. Or comme les dignités accroissent l'orgueil de celui qui en devient l'objet, elles l'engagent parfois à la rapine afin d'alimenter sa grandeur, vice trop fréquent des nouveaux parvenus. Alors le favori s'oublie entièrement, et les bonnes qualités qui l'avaient aidé pour parvenir s'éclipsant, il ne lui reste que les vices qu'il avait cachés, et que

sa prospérité montre daus tout leur jour. Osant même aspirer à des choses au-dessus de sa sphère, il finit par ne plus traiter les affaires en ministre, mais comme associé; de façon que s'étant approprié toute la puissance il ne laisse au souverain que le nom, et fait ses efforts pour le surpasser à l'égard des vertus ou des qualités qui sont le propre de l'art de régner, dans l'intention que le peuple n'ait d'yeux que pour lui, et l'estimant plus que le prince le croie aussi plus capable de gouverner.

Une fois parvenu à ce haut degré, celui qui jouit des bonnes graces du monarque croit que, pour empêcher l'envie, et surtout bien assurer son pouvoir, il est indispensable d'élever sa famille, ceux qui l'entourent, ses amis, ses connaissances même, et de leur confier les premières dignités. Cela déplaît aux parens du souverain, jaloux de ce que la faveur puisse plus que le sang, et souvent indignés de ce qu'une tête couronnée se soumette à l'inférieur dont ils dépendent. Or ce malheur finit par semer la discorde, et causer les plus funestes démêlés, dans lesquels si le favori a le dessus, il est difficile de prévoir où il s'arrêtera; car aveuglé par les passions et la puissance, il méprise les détours, les artifices cachés, et ne se donnant plus la peine de dissimuler, il attaque ouvertement la famille du prince, comme ce fut aussi le cas de Séjan vis-à-vis de Néron et d'Agrippine, après la mort de Drusus qu'il avait fait empoisonner par Livie, que de plus son audace le portait à vouloir épouser.

Chacun dès lors voyant le favori revêtu de la ma-

jesté, personne n'ose l'avertir, ni lui parler franchement; et l'envie croissant de toutes parts, la méchanceté veille pour lui nuire. Aux craintes qu'il en conçoit, afin de ne pas perdre les bonnes graces du prince, celui qui en jouit s'arme de tout ce que lui suggère le désir de les conserver, espèce de jalousie mille fois pire que celle qu'on sent en amour. Or comme il sait qu'il ne se maintient que par la volonté du souverain, il n'est point de bassesse qu'il ne fasse pour se la concilier, ni de vice qu'il n'encourage dans l'intention de conserver la faveur. En outre, de peur que le monarque ne s'attache à quelque autre, il excite sa méfiance envers tout le monde, et surtout à l'égard des bons, qui sont ceux qu'il redoute le plus.

Quelquefois encore le favori croyant que rien ne s'oppose tant à son ambition que la capacité du chef, il s'efforce de tout dérober à sa connaissance, et n'en laisse approcher aucun de ceux qu'il soupçonne pouvoir le sortir de la coupable léthargie où il le tient. Il tâche de l'éloigner des affaires, soit par la chasse ou les divertissemens, afin de le distraire, qu'il ne voie point les dépêches, et même pour l'étourdir sur les murmures du peuple mécontent, comme on en usait pendant les sacrifices à Moloch, en faisant du bruit avec des tambours et d'autres instrumens, pour qu'on n'entendît point les cris des enfans qu'on immolait.

Toutefois il n'est pas non plus sans exemple que le favori ne rapproche avec malignité le prince des affaires, cherchant à l'en fatiguer assez pour qu'il en conserve une éternelle horreur; ou, dans la même

intention, il l'engage à donner audience, afin de l'en faire sortir tellement harassé qu'il ne soit plus tenté de recommencer, et qu'il lui abandonne le gouvernement.

Il est rare également qu'un favori désire que les choses aillent bien, parce qu'il est aisé de naviguer pendant le calme. Il cherche donc que la mer soit toujours assez houlleuse, et les flots assez agités, pour que le prince n'osant toucher au gouvernail ne puisse se passer de lui. Richelieu, parmi tant d'autres, en est une preuve convaincante, quand voulant plier à ses ordres un maître soupçonneux, dont il maniait à son gré l'autorité, il imagina de lui susciter au-dehors des affaires dont la grandeur l'étonnât, et qu'il fût incapable de débrouiller. Mais au moins Richelieu était grand; et je ne le cite ici que pour la façon dont il s'assura de Louis XIII, qu'il traînait même à sa suite quand il voyageait.

Quelquefois aussi le favori, pour mieux fermer tout accès à la vérité, dans l'intention d'être plus maître des affaires, tâche d'éloigner le monarque de sa capitale, et de l'isoler au milieu d'un petit nombre de gens, qui sont même quelquefois à sa dévotion, afin de gouverner plus à son aise pendant cette absence. Or on voit combien de telles menées sont préjudiciables, non seulement aux rois, mais au bien de leurs états; et ce qui précède offre quelques-uns des inconvéniens auxquels s'exposent ceux qui permettent que d'autres règnent à leur place.

Cependant s'il arrivait que le souverain en bas âge, dans sa vieillesse, ou manquant de moyens, re-

connût son incapacité pour les affaires, ce qu'il peut de mieux est de se reposer sur d'autres des occupations du gouvernement, car il est moins préjudiciable de se laisser conduire que de ne réussir en rien. Les premières années de Néron furent heureuses parce qu'il eut de bons conseillers, mais il se perdit aussitôt qu'il voulut agir par lui-même.

Toutefois le prince étant rédûit à ce que je viens de dire, il ne faudrait point encore qu'il s'éloignât trop des affaires, fût-il assuré d'avoir les meilleurs et les plus fidèles ministres. Le corps politique est comme le corps humain, où sitôt que la chaleur intérieure de l'ame vient à manquer, rien ne pouvant le soutenir, il est sans remède contre sa propre corruption. Or le souverain est l'ame de l'état, qui ne peut exister que tant qu'il agit sur ses organes. En outre, la présence du monarque force les ministres à s'observer. Ils craignent dès qu'ils soupçonnent que les affaires vont jusqu'à lui, que sera-ce donc s'il s'en occupe ?

Un des grands inconvéniens des rois avec leurs ministres est que leurs facultés ne sont presque jamais en rapport; car, de même qu'en parlant des inconvéniens de la monarchie, j'ai dit que l'état est presque toujours trop grand ou trop petit pour celui qui gouverne, il est à remarquer ici que dès qu'un ministre a plus ou moins de talent que celui qu'il sert, leurs idées ne pouvant s'accorder, il arrive alors ce qu'on voit avec un vaisseau que la disproportion de ses voiles empêche de marcher, soit qu'il en ait trop ou qu'elles ne répondent point à sa masse. En effet,

les ministres sont les voiles dont le prince se sert pour naviguer. Or si elles sont trop grandes, ou ne s'amènent point à temps, selon la capacité du corps qu'elles conduisent, un prompt naufrage est inévitable; car, par exemple, que peut l'homme qui a de grandes vues et une belle ame avec un roi qui n'a que de la bassesse, ou l'être généreux et plein de courage avec celui qui est avare et timide? Comment la médiocrité de Galba aurait-elle pu s'accommoder de la grandeur de Corbulon? Louis XIII avait besoin de tout son bon sens pour ne pas s'opposer à Richelieu. Un souverain ne saurait donc trop réfléchir sur son caractère et les qualités de ceux qu'il emploie, afin de céder assez de son côté et qu'ils se rapprochent assez du leur pour que l'harmonie qui doit régner entre eux produise le bien de l'état, ayant soin dans tous les cas de se conformer à ce qui peut le mieux y contribuer; car le prince et son ministre sont dans une dépendance réciproque, et si la volonté du maître est le seul fondement de la faveur du sujet, la capacité du sujet règle souvent la fortune du maître.

Ceci m'engage d'autant plus à parler des rois qui se reposent sur un premier ministre des soins du gouvernement, qu'on me blâmerait avec raison de terminer ce chapitre sans en avoir dit quelque chose. Comme il est autant de divers caractères que de princes, il est difficile de rien décider à cet égard; et chacun sent combien l'être capable de gouverner par soi-même est peu enclin à confier les rênes de l'état à des mains étrangères. Mais n'étant point impossible non plus que les

circonstances engagent ou forcent à se servir d'un autre, et pouvant même arriver que celui qui règne soit sans moyens, c'est beaucoup si dans ce cas il a le bon esprit de choisir quelqu'un digne de le remplacer ; car comme on tient compte aux rois de ce qui se fait de mal sous leur règne, on doit également leur savoir gré de tout ce qui se fait de bien.

Il vaudrait indubitablement mieux mettre sa confiance dans trois ou quatre individus que dans un seul, comme je le dis au chapitre de la vieillesse, mais alors il faut les diriger soi-même, ainsi que Philippe II que j'y propose pour modèle. Autrement, on tombe dans l'inconvénient des rivalités de ministres, que j'ai recommandé d'éviter comme source de cabales et d'intrigues, pour faire briller aux dépens du reste de l'état la partie de l'administration dont chacun d'eux est chargé. Louis XIV disait à Philippe V de ne point avoir de premier ministre ; mais, quoiqu'il eût mieux fait lui-même d'en choisir un bon que de se laisser tant influencer vers la fin de son règne, il parlait d'après son caractère peu propre à pouvoir en tolérer, et probablement pour le souvenir qu'il avait conservé du joug de Mazarin, comme celui des troubles de la Fronde fut cause du peu de cas qu'il faisait des maximes de Télémaque pour gouverner. Cependant, de même que ces dernières sont dans plus d'une circonstance ce qu'il y a de mieux à suivre pour bien régner, on a des preuves du bon usage que plusieurs grands princes ont su faire d'un premier ministre, et personne n'ignore le parti qu'Henri IV a tiré de Sully.

Mais puisque j'ai tant fait que d'entamer ce sujet, un des plus importans sous le gouvernement monarchique, je vais citer les diverses raisons qu'on peut alléguer contre l'établissement d'un premier ministre, et celles en sa faveur. Il est sûr que, parlant d'abord contre, un prince éclairé ne se livre point; et quel que soit le mérite d'un de ses sujets, il n'en demeure pas moins le maître, le juge et l'arbitre de tous. Avec lui, l'unique différence entre ses ministres, est qu'il emploie ceux qui sont habiles à des choses importantes, et les autres à des affaires de moindre conséquence; mais il les conduit tous également, en leur prescrivant ce dont ils doivent s'occuper. C'est cette autorité qui voit tout, préside à tout, qui est le caractère essentiel d'un souverain. Il ne peut la transporter à un premier ministre sans se dégrader, et mettre son sujet à sa place; il lui abandonne le trône, dès qu'il lui laisse la suprême intendance de ses états. L'obéissance au roi ne coûte rien; celle qu'exige un sujet est insupportable. On s'y soumet pourtant si l'on y est forcé, mais avec une secrète indignation, et en cherchant tous les moyens de renverser une puissance non moins odieuse qu'importune. En vain dirait-on qu'un prince habile choisit bien son premier ministre, qu'il veille sur sa conduite, et ne lui donne qu'un pouvoir limité. L'unique bonne précaution est de laisser tous les ministres dans une égale dépendance du souverain, de ne les assujettir qu'à lui seul, et de ne jamais confondre ces deux choses qui paraissent semblables, une confiance entière et une pleine autorité. De plus, il

est certain que divers ministres indépendans les uns des autres, pour peu surtout qu'ils aient de l'émulation, s'efforcent mieux de bien servir lorsqu'ils en partagent la gloire, que quand elle se rapporte entièrement à un seul homme auquel ils obéissent. De même que Caton le censeur désirait qu'il y eût toujours quelque division entre ses domestiques, afin que veillant réciproquement l'un sur l'autre ils fussent tous retenus dans le devoir, un souverain doit souhaiter qu'il y ait une sorte de rivalité, pour ne pas dire de jalousie (sans discorde néanmoins), entre ceux qui dirigent les diverses branches d'administration de ses états; ce moyen est le seul qui les oblige en quelque sorte à s'observer mutuellement, et à donner au prince les conseils dont il peut tirer le plus d'utilité. Car, de même encore qu'on n'obtient point en musique une symphonie avec des sons égaux ni semblables, l'harmonie politique, qui consiste dans l'ardeur de tous les ministres pour le bien de l'état, dépend plus des avis qu'ils donnent chacun de leur côté, que d'une commune intelligence entre eux. Enfin, si la personne du prince peut se permettre un compagnon, l'office du prince ne le souffre point; et l'on serait tenté de croire que les anciens voulaient le faire entendre, en disant que quoique Jupiter eût donné aux autres dieux le trident, le caducée, et diverses marques de puissance, il n'abandonna jamais le sceptre, et conserva toujours l'usage de la foudre.

Au contraire, ceux qui sont pour un premier ministre disent que la perfection souveraine consiste

dans l'unité, et qu'ainsi que la monarchie est le meilleur gouvernement, la direction d'une seule personne capable, et revêtue de la puissance du monarque, vaut mieux que celle de plusieurs. En effet, rien parfois n'est plus dangereux que diverses autorités égales, car ce que l'une entreprend est souvent traversé par l'autre, et si l'homme de bien n'est pas le plus habile, quand même ses idées seraient meilleures, elles sont toujours éludées par celui qui a le plus d'esprit. Et, s'il est permis de se servir de la comparaison, de même que quand on attèle plusieurs chevaux à un char il n'en faut qu'un qui ne veuille point aller pour arrêter les autres, ou que lorsqu'ils tirent chacun de leur côté l'attirail se romprait plutôt que le char n'avancerait, ainsi quand un ministre s'oppose à la volonté des autres, ou qu'ils se traversent mutuellement (ce qui n'arrive que trop quand ils sont indépendans entre eux), non seulement les affaires en souffrent, mais elles ne réussissent point. Au lieu de cela, quand les ministres sont obligés d'obéir à un seul, qui lui-même a pris l'ordre du souverain, ils agissent avec plus d'ensemble, et se trouvent sans moyen de résistance. Quant à ce que j'observais de l'harmonie politique d'un gouvernement qui se compose de plusieurs parties différentes, on peut ajouter que néanmoins cette diversité doit être réglée par le mouvement d'un seul, sans quoi tout ne serait que confusion, de même que sans le directeur de l'orchestre on n'entendrait que dissonance. Cela n'empêche pas, si l'on veut, d'exciter l'émulation entre

ministres subalternes, et d'agiter avec eux les
ıtions d'état pour entendre leurs opinions, mais
grandes résolutions et le fond des affaires ne doi-
; se traiter qu'entre le premier ministre et le
ce, pour que le secret n'en soit point divulgué.
comme Dieu semble n'établir dans chaque sphère
ıne intelligence pour la mouvoir, mais que celle
dirige l'impulsion de la première la fait suivre à
es les autres, chacun des ministres inférieurs doit
·cer sa fonction particulière, mais en rendre compte
lui qui est au-dessus d'eux. En effet, l'emploi de
nier ministre est analogue à l'esprit de la monar-
:, dans laquelle il semble comme naturel que les
res se réduisent à l'unité dans un individu qui
le sur les autres, et par lequel elles arrivent digé-
au souverain, qui se repose sur lui d'une partie
es travaux, non de son pouvoir; qui le consulte
›esoin, mais ne lui laisse qu'une juste part aux ré-
penses et aux faveurs; en un mot, quelqu'un qui
ırrassé du poids des détails, confère avec le prince
ce qui se passe, en devenant un point intermé-
re entre lui et ses sujets. Car il est impossible
ın roi satisfasse chaque particulier, et même qu'il
ne audience à tout le monde, cela choquerait la
esté. De plus, le zèle et la prudence d'un pre-
r ministre tempèrent les vices du chef et ceux du
vernement. Cette place ne déshonore donc point
nd on ne fait que confier une partie de ses soins
gardant son autorité; l'envie même ne l'attaquerait
si le titre offensant moins on le changeait en celui

d'inspecteur, de président des tribunaux et des conseils, ou en tout autre. C'est ainsi qu'on ne jalousait pas les préfets de Rome, qui néanmoins étaient autant de seconds Césars.

L'essentiel pour un souverain dans ce cas est donc par-dessus tout de s'apprécier à sa juste valeur, afin de choisir un sujet qui possède les qualités dont il sent qu'il manque, et de réfléchir mûrement avant de se donner un autre lui-même pour le bien de ses peuples. L'histoire fourmille de trop d'exemples à cet égard pour que j'en rappelle aucun. Mais le plus intéressant alors est de faire un bon choix. En effet, combien ne faut-il point de talent et de vertu pour, sans en abuser, être dépositaire de l'autorité du prince! Quelle que soit la position d'un roi, qu'il ait donc soin de ne jamais prendre qu'un cœur magnanime, une ame noble et douée de tous les avantages qu'il ambitionnerait pour lui-même; un individu qui, plein de force dans sa puissance imaginative, ait de l'assiduité, de la vigilance, un raisonnement subtil, l'esprit vif, un jugement solide, du courage et de la hardiesse pour exécuter ses résolutions; un homme dont l'éloquence persuade, dont la grace attire par ses attraits, et qui néanmoins entretienne par son exemple la vigueur des lois qui tendent toujours à s'affaiblir; un être assez laborieux pour fournir aux affaires, c'est-à-dire qui joignant l'esprit de détail aux grandes vues, ne soit pas moins attentif à cacher ses projets qu'ardent à les faire réussir, et chez lequel la multiplicité des ressorts n'entrave point la promptitude de l'exé-

cution; un homme qui foulant à propos le respect humain, soit assez juste pour ne distribuer les emplois qu'à des sujets dignes de les remplir, et assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité; un homme qui ne profane point sa dignité par des intérêts serviles ou mercenaires, qui n'envisage ce qu'il peut que pour satisfaire à ce qu'il doit, et qui sachant fermer les yeux sur ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, ne s'arme de son tonnerre que pour sévir utilement et rarement; un homme qui devant être l'ame du corps politique à la place du monarque soit présent dans tout l'empire; qui sourd à la flatterie, sans égard pour la louange et la censure, fasse ce qu'il sait qu'on blâmera, ou se désiste de ce qu'on approuverait, lorsque sa conscience le commande; un homme qui préside sagement les conseils où se décide le sort des peuples, et qui les rendant heureux au dedans pendant qu'ils jouissent de la considération au dehors, soit l'égide de la nation sans en être l'oppresseur, et l'image du souverain plutôt que son égal; un homme, dis-je, qui n'attire pas tout à lui pour se faire une cour qui, rivalisant celle de son maître, insulte par son faste à la publique misère; enfin, un homme qui ait toutes les qualités que j'ai cru nécessaires aux rois, sans rien s'approprier de l'éclat du trône. En un mot, un premier ministre doit être l'aigle qui porte la foudre de Jupiter, mais il ne faut pas qu'il soit Jupiter lui-même.

CHAPITRE VI.

De la guerre.

On a souvent répété que la guerre est un fléau nécessaire, je n'en crois rien. Mais il est établi, l'ambition le perpétue; et de même qu'il est peu de biens ici-bas qui ne soient mêlés de maux, comme il n'est pas non plus sans exemple que le mal ne traîne quelque bien à sa suite, il est vrai que dans plus d'une circonstance la guerre a pu être utile aux nations, en les tirant de l'apathie où leurs vices les tenaient engourdies. Hélas (car plus que jamais c'est le cas de le dire)! ainsi l'Etna sourit à l'homme quand il vomit ses feux; et tels les volcans dont les flammes bouleverseraient la terre s'allument pour servir les mortels, quand, mugissant embrasés, ils engloutissent pour leur bien les générations et les cités.

Presque toutes les guerres commencent par l'ambition des princes, et finissent par le malheur des peuples. Celui qui se croit le plus fort augmente ses prétentions, la crainte du plus faible l'engage à recourir aux armes, et les nations souffrent victimes de ces funestes démêlés.

Il est une autre triste remarque à ce sujet, c'est

que les souverains en général ne sont pas craints selon le pouvoir qu'ils ont d'offenser, mais selon la manière dont on les en croit capables. On ne se risque point avec celui qu'on sait être hardi. Respectant toujours un roi dont on craint la résistance, et qu'on soupçonne difficile à vaincre, la plupart des guerres se fondent sur la mollesse, le peu de courage et le manque de moyens de l'individu qu'on attaque. Quel risque court-on avec un prince follement épris de la paix? Il la fera dès qu'on voudra dans toutes les occasions.

Mais un roi sage hait la guerre, parce qu'il connaît l'instabilité des succès, l'inconstance de la fortune, de la gloire et des triomphes. On a beau dire que la guerre peut quelquefois être utile en devenant un remède qui débarrasse le corps politique des humeurs vicieuses qui en troublaient l'économie, comme on le vit dans les premiers temps de la république romaine, où le sénat avait soin d'occuper les citoyens hors de la ville, afin qu'ils ne trouvassent pas dans le repos l'occasion de tenir des assemblées et d'exciter des séditions, il n'en est pas moins vrai que la guerre détraque la machine politique, détruit le bon ordre qui doit régner dans un empire; elle interrompt la justice, l'obéissance aux lois, relâche les mœurs, dissout les liens sociaux, même la parenté. L'agriculture, les arts se négligent, le commerce est impossible, les arts se détruisent; l'état dépérit.

Cependant, comme il n'est pas non plus impossible qu'une longue paix n'occasionne des séditions intes-

tines, le grand art relativement à la guerre est de savoir faire d'un poison un antidote. Car quelques-uns prétendent aussi que, de même que les ouragans et les tremblemens de terre sont quelquefois un fléau nécessaire à la nature, la guerre, quand les peuples sont civilisés jusqu'à la corruption, peut devenir une nécessité indispensable pour les sauver de la dissolution, et leur donner une nouvelle vie. Tacite dit que les maux de la paix sont plus à redouter que les calamités de la guerre; et l'on craindrait que le courage, la patience, la fermeté, le dévouement à la patrie, le mépris de la mort, en un mot toutes les énergiques et grandes facultés de l'âme ne disparussent de la terre, si la pacification générale et la corruption universelle venaient à se donner la main, et s'établir tranquillement parmi les hommes.

Sans doute ce raisonnement est plausible contre l'espèce de putréfaction politique qui existerait peut-être alors; toutefois, je le répète, la guerre est le plus grand fléau dont le ciel puisse affliger l'humanité. Quand on ne fait même que défendre ses foyers, la guerre éloigne un peuple des vertus qui contribuent à sa prospérité; or que n'est-elle pas au milieu des cruautés de celles que l'ambition et l'avarice entreprennent? Ces deux dernières, déguisées sous le nom de *gloire*, sont les seules qui poussent vers les conquêtes, qui malheureusement enivrent plus ou moins d'une folle vanité même les princes les plus modérés; car une certaine ambition fausse ternit presque toujours la vie des plus grands d'entre eux, parce qu'oubliant qu'ils

ne sont que l'instrument du bonheur de leurs peuples, ils veulent parfois que leurs peuples soient l'instrument de leur orgueil.

Que ceux que l'ambition tourmente réfléchissent donc sur le mal qu'ils provoquent; car si la guerre est civile, c'est une fièvre ardente qui consume le corps politique, tandis qu'au contraire si elle est extérieure ce fléau lui ouvre les veines, et par elles s'écoule le sang des richesses, en même temps que les esprits vitaux s'exhalent. Je n'ignore pas que la gloire des héros est la plus brillante, et qu'il en est même d'assez heureux pour que leur passage ressemble à celui du soc qui déchire la terre pour la féconder, et dont après on moissonne les fruits, quoique le sillon ait été douloureux. Je sais de même que l'art militaire est digne d'estime comme celui à l'abri duquel les autres s'exercent, que les armées sont le soutien des états, les garans de leur repos, et, quand elles sont bien instruites et disciplinées, l'appui le plus ferme de la conservation et de la gloire des empires. Mais heureux le pays où la réputation des armes maintenant l'abondance, la vigne et l'olivier reposent à leur ombre, tandis que Cérès ne se prévaut du casque de Bellone et du sabre de Mars que pour faire croître ses moissons en sûreté! Le vrai brave hait la guerre, parce qu'il sait tout ce à quoi elle oblige.

J'ai déjà parlé au premier chapitre des funestes conséquences d'une ambition mal dirigée chez les rois, qui doivent toujours la consacrer au bien des peuples. Si donc il en est qu'elle aveugle assez pour

ne lui obéir qu'en faveur d'eux-mêmes, et qu'ils ne soient dégoûtés de voir dans l'histoire combien elle paye mal ceux qui s'y livrent de la sorte, qu'ils réfléchissent au moins sur la nature des individus qui dispensent la vaine renommée dont ils sont jaloux. Qu'est-ce que cette multitude dont le souverain est réduit à briguer le suffrage aussitôt qu'il perd de vue le bonheur de ses sujets? Un assemblage de personnes qui parlent au hasard sans connaître ce qu'elles louent et ce qu'elles admirent, quelquefois même sans avoir idée de l'idole qu'elles encensent; un mélange confus d'ignorans, qui la plupart n'ont d'opinion que d'après les autres. Car jamais la capacité du peuple ne s'étend jusqu'à savoir distinguer dans quelqu'un plusieurs vertus excellentes. Il loue les petites, s'étonne des moyennes, mais les sublimes le passent. L'apparence de la vertu est ce qui fait le plus d'impression sur son esprit. Or quel charme y a-t-il à se voir célébrer par de tels panégyristes, et à devenir le sujet de leurs conversations en volant de bouche en bouche? N'ayant ni les lumières ni la probité nécessaires pour distribuer les véritables honneurs, ce serait au contraire une gloire d'en être méprisé.

De plus, les rois ne devraient jamais oublier que la foule de ces esprits turbulens qui, dévorés par la soif de régner, s'efforcent de contribuer au bien des nations, ou de les réduire en servitude, s'efface toujours vite de la mémoire des hommes, qui ne conserve que le nom du petit nombre d'entre eux dont le génie est assez vaste pour tout embrasser, ceux

dont les plans ont enfanté de grandes actions, dont la haute capacité a su créer des circonstances, ou profiter avec avantage de celles qui se présentaient, pour opérer des changemens dans les relations qui existent entre les empires. Encore cela n'est-il point ce qu'il y a de plus louable auprès des hommes, qui loin de croire que la valeur soit le premier don des princes, ne les trouvent jamais plus grands que par la justice.

En effet, ce n'est point par les excès de l'ambition, par des exploits meurtriers et d'injustes violences, que ceux qui sont l'image de Dieu sur la terre doivent aller au temple de la renommée; et bien que quelques-uns croyent que sa trompette se tait quand celles de la guerre ne sonnent pas, ou que ce qui s'opère pendant la paix ne vaille point ce qu'on peut faire au milieu du tumulte des armes, s'il convient aux particuliers de s'efforcer d'être grands par la pratique des vertus bienfaisantes, quelque hautes qualités guerrières qu'ait un roi, s'il n'en possède d'autres en même temps, elles ne peuvent l'assurer d'être estimé de la postérité. Malheur à celui d'entre eux auquel le sang des peuples sert de chaux pour cimenter l'édifice de sa grandeur; car il n'a travaillé que pour lui, et c'est ce qu'on fait pour les nations qui assure la gloire du souverain. Il peut passer pour un conquérant, mais on ne le regardera jamais comme un bon roi; il a gagné des batailles, mais il a perdu le cœur de ses sujets; il a dompté des pays étrangers, mais il a épuisé le sien; et passant comme le bruit de la

foudre et des tempêtes, il a peut être conduit habilement des armées, mais à coup sûr il a mal gouverné les peuples que le Ciel avait confiés à ses soins. En effet, dès qu'ils sont malheureux, que leur importe que le prince recule les bornes de son empire, qu'il fasse des états de ses ennemis des provinces de son royaume, ou qu'établissant sa réputation sur des débris fumans il leur soit supérieur dans les siéges et les batailles? Il y a bien de la différence entre un peuple victorieux et un peuple qui jouit du bonheur en florissant.

Le plus grand homme est celui dont il reste le plus de monumens utiles à sa patrie. Or si le prince né avec les qualités nommées *héroïques* élève parfois momentanément sa nation au-dessus d'elle-même, trop souvent il ne lui communique qu'une vigueur inconnue, à peu près comme la fièvre donne des forces; et à sa mort le peuple épuisé ne sent que sa faiblesse, heureux encore s'il n'est suspect à tous ses alliés, et souvent ennemi de tous ses voisins. Mais il est malheureusement de l'essence des hommes policés comme de celle des sauvages de diviniser ce qu'ils craignent : ils dédaignent la vertu pacifique qui ferait leur bonheur, et ils encensent le luxe qui les ruine, la puissance qui les écrase, le génie guerrier qui les détruit. Cependant la gloire des conquêtes ne sert les peuples que rarement. Toujours souillée de sang, la mort et le carnage y conduisent, l'appareil qui l'environne est lugubre; et sitôt que la fumée du triomphe est dissipée, pour peu que le conquérant

soit humain, ses victoires ne peuvent manquer de lui arracher des pleurs en voyant la terre dévastée, les nations malheureuses, le commerce ruiné, les arts anéantis, par conséquent sa puissance réelle diminuée.

Mais le souverain qui ne cherche sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, en préférant une paix honorable qui seule peut les rendre heureux, à des trophées qui n'eussent abouti qu'à flatter son orgueil, le prince qui bannit le désordre de ses états, qui corrige les abus, conserve la bienséance des mœurs publiques (dont le débordement n'est pas moins funeste que les plus tristes calamités), celui-là, dis-je, est toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Et n'est-ce pas la reconnaissance qui jadis porta les hommes à faire des dieux de leurs bienfaiteurs? Adorant la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, ils élevèrent des autels à un Jupiter roi de Crète, à un Osiris roi d'Egypte, qui ayant donné des lois sages à leurs sujets, avaient été leurs pères et les avaient rendus heureux pendant leur règne, tandis qu'au contraire ceux qu'une ambition outrée emporte ont beau s'agiter en faisant un mauvais usage de leurs forces, ils finissent presque tous au milieu de leurs efforts excessifs pour agiter le monde, comme Samson lorsqu'il s'ensevelit sous les ruines de l'édifice qu'il ébranla.

D'ailleurs, tout peuple qui brille se fatigue plus ou moins comme un acteur sur le théâtre. Or, se méconnaissant dans son aveuglement, si le prince que

l'excès de l'ambition tourmente, tel que l'oiseau qu'on a privé de la vue, s'élève d'abord avec d'autant plus d'audace qu'il plane dans les ténèbres, la plupart tombent bientôt dans leur fol essor; et non moins cruellement châtiés qu'Ixion, pour comme lui n'avoir embrassé qu'un nuage au lieu de l'objet qu'ils recherchaient, tous leurs vains projets sont autant de vapeurs dont se grossit la foudre qui les écrase au milieu de leur carrière insensée.

Cependant la guerre étant un mal qui existe, et parfois celui qui veut la différer, loin de l'éviter, ne faisant que procurer l'avantage d'autrui, il est indubitable qu'on peut s'y voir forcé; car c'est par sagesse et non par lâcheté qu'on doit aimer la paix, et le meilleur moyen de la conserver est d'être toujours préparé pour la guerre. La puissance militaire est la base la plus solide de la réputation : un roi désarmé est un lion mort exposé aux outrages.

Parfois malheureusement il ne faut qu'un prince inquiet pour troubler le monde; car s'il prend les armes, pour peu qu'il soit puissant, la guerre se répand comme une contagion dans tous les états voisins. Les uns s'arment pour leur propre sûreté, les autres pour défendre le plus faible; quelques-uns sont contraints de suivre la fortune du plus fort, soit pour avoir part à la dépouille du vaincu, ou pour n'être pas eux-mêmes la proie du vainqueur; et bien qu'au commencement ils ne soient que deux ou trois, avant que le mal ait duré quelques années, tous les voisins le partagent.

Mais laissant cette guerre faite sans raison par un roi, parmi les causes justes d'hostilités qu'on peut mentionner, la conservation de l'état est sans contredit la première; et les autres ne doivent jamais provenir que de ce qui serait trop nuisible au peuple en restant plus long-temps dans l'inaction, parce que pour peu qu'on entreprenne de combattre ses ennemis sur des principes arbitraires de gloire ou d'utilité les prétextes sont sans fin, et les flots de sang inondent continuellement la terre.

Une des autres circonstances dans lesquelles, parlant à la rigueur, on peut regarder la guerre comme nécessaire à sa propre sûreté (quoique la façon d'y recourir alors exige la plus grande adresse), est celle où le prince craignant dans l'intérieur de ses provinces des troubles dont le germe se manifeste, envoie au dehors ses armées afin de réunir par la discipline et la force du pouvoir militaire ceux que les intérêts civils et politiques ont divisés. Rome, comme je l'ai remarqué, dut à ce motif une grande partie de ses conquêtes. Néanmoins il faut bien prendre garde pendant ce temps de n'être point attaqué chez soi, où l'on reste plus faible à cause du mal qui non seulement subsiste toujours, mais qui s'augmente par le remède qu'on a voulu lui donner en éloignant ceux qu'on croyait dans le cas de nuire.

Règle générale : c'est lorsqu'on est toujours préparé pour la guerre qu'on est le moins réduit au malheur de la faire; et jamais roi ne doit en entreprendre aucune sans avoir au moins le témoignage de sa cons-

cience, qui lui dise qu'il n'a rien négligé pour tâcher de conserver une paix honorable avant de s'y résoudre.

Quant au genre de conduite que la guerre prescrit, les états se réglant ordinairement sur leurs intérêts pour ce qu'ils font, il s'ensuit que celui qui les connaît bien devine plus aisément leurs projets. De même, il faut avoir soin de ne point effaroucher les passions de ses voisins. Philippe de Macédoine, guidé par un génie aussi vaste que son ambition, s'efforçait de la cacher en tâchant de paraître juste au commencement de ses entreprises, et en affectant même la modération après la victoire.

Mais quand je parle de justice, un souverain ne doit pas toujours la mesurer par ce qu'il peut; et il vaut mieux chercher à désarmer ses ennemis que les vaincre; car si l'on sait quand la guerre commence, il est impossible de prévoir quand elle finira. Celles qu'on entreprend légèrement causent souvent un long deuil. Les anciens ont fait naître Minerve du cerveau de Jupiter, pour enseigner que la guerre doit être le fruit de la prudence plutôt que du désir de montrer sa valeur, ou de l'envie de se distinguer; et, j'y reviens encore, nulle passion n'est plus funeste aux princes qu'une ambition qui les aveugle. A combien n'a-t-elle point fait perdre la vie, et leurs états qu'ils voulaient augmenter! Exposés aux malédictions de leurs voisins, les conquérans sont aussi haïs de ceux qui craignent d'être dépouillés que de ceux qui le sont déjà : recueillant comme ils ont semé, s'ils troublent le repos du monde, ils n'y sont jamais eux-

mêmes. Ils ressemblent aux gens qui voyagent sur mer, c'est-à-dire que comme ceux-ci voguent toujours sans que l'endroit par où ils viennent de passer soit plus à eux que celui où ils ne passeront jamais, les conquêtes trop étendues ne sauraient être bien soumises à moins qu'on n'y dissémine ses forces, inconvénient pire qu'une défaite par la façon dont il paralyse pour le reste, outre qu'on n'a guère de succès durables que vis-à-vis des peuples mal gouvernés.

De même que la tortue est en danger dès qu'elle sort la tête de dessous le pavois de son écaille, tout souverain s'expose aussitôt qu'il alonge trop le bras hors de son royaume. Bien qu'on croye qu'ainsi que le véritable esprit de la république est la modération celui de la monarchie soit la guerre et l'agrandissement, ou que s'il convient aux particuliers de maintenir ce qu'ils ont il soit du propre des rois de combattre pour ce qui ne leur appartient pas, cela ne doit s'entendre que quand la raison et la prudence le conseillent, car celui qui veut dépouiller les autres donne droit à ce qu'on agisse de même avec lui. Mais plus on a, malheureusement plus on désire. Cependant les peuples belliqueux sont comme les joueurs, qui souvent perdent ce qu'ils ont en voulant le doubler, ainsi que l'éprouva Démétrius, roi de Syrie, qui se vit dépouiller de ce royaume tandis qu'il cherchait à se rendre maître de l'Egypte. Les occasions ou la facilité d'acquérir égarent l'œil et le cœur, mais il n'est pas toujours bon d'aspirer à tout ce qu'on peut atteindre.

La justice doit modérer la grandeur d'ame. Ce n'est pas celui qui possède le plus qui conserve le mieux, mais celui dont l'équité assure la possession. La puissance d'un état bien constitué doit être relative à celle des empires dont il est entouré, pour conserver son indépendance; et s'il lui faut de la sagesse pour augmenter son pouvoir, il n'a pas moins besoin de prudence pour savoir le borner. Une fois parvenu à un certain point, son intérêt est de se fortifier au dedans, et de porter toutes les parties de son administion au plus haut degré de perfection, plutôt que de chercher à s'accroître au dehors; car le trop d'augmentation de territoire d'un état, d'inattaquable peut-être qu'il était avant, offre souvent des inconvéniens et de nouveaux côtés par où le surprendre.

Il en est de même des expéditions militaires. Le théâtre de la guerre est-il trop éloigné, les évènemens deviennent plus douteux et la possession plus précaire, en même temps qu'elle est moins avantageuse. Dix villages qui joignent un état valent mieux qu'un royaume à quatre cents lieues. Il faut voir également si le pays dont on veut s'emparer est digne de conquête, et se rappeler que le trop de puissance double le danger en excitant l'envie, parce que tous se liguent contre le plus fort. De plus, quand les causes extérieures de destruction manquent, l'opulence renverse les états trop étendus, qui, comme l'or qu'on répand, perdent leur force réelle pour un éclat passager. Ils ressemblent à ces énormes vaisseaux que la pesanteur empêche de marcher, et sont comme ces

arbres dont les branches trop étendues pompent tout le suc du tronc, et ne servent qu'à faire de l'ombrage. Auguste prévoyant ce mal à l'égard de Rome, voulait lui signaler des bornes comme Adrien fit depuis. Un grand état est un pesant fardeau. Ne jouissant que rarement d'un long repos, et semblable à ces corps robustes qui se détruisent d'eux-mêmes lorsqu'ils paraissent à l'abri de tout péril étranger, il se forme des ennemis dans son sein quand il n'en rencontre point au dehors.

Que le prince sache donc limiter sa fortune s'il veut qu'elle soit durable. Plus elle est grande, plus elle est exposée aux dangers. Ainsi les tempêtes se forment sur le sommet des montagnes plutôt que dans l'humble vallée. Augmenter une monarchie peut être aisé à l'injustice et à la tyrannie, quand elles ont la force et le pouvoir; le grand point est de conserver, l'art de gouverner étant plus difficile que celui de vaincre, parce que le hasard a souvent part à la victoire, tandis que l'autre exige mille bonnes qualités. La fantaisie de nous visiter un moment peut prendre à la fortune, sans que nous ayons aucun mérite, mais il n'est que la sagesse qui puisse fixer son inconstance. Loin que les causes qui font qu'on acquiert aident toujours à conserver, les conquêtes sont aisées parce qu'on y travaille avec toutes ses forces, tandis qu'il est souvent difficile de les garder, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ces mêmes forces. En effet, une armée réunie peut battre l'ennemi nombre de fois; mais dès qu'il faut mettre garnison dans

les villes, soutenir les alliés, assiéger des places, ou les empêcher d'être assiégées, c'est le moment où le conquérant perd ses troupes en détail, dans un pays qui lui est à charge pour peu que le vaincu ait la constance de tenir bon, en agissant vigoureusement sans consentir à la paix. Que de fois n'a-t-on pas regardé comme la meilleure des ruses de laisser disséminer les forces ennemies par des invasions! Le public alarmé se désole, et croit tout perdu dans son aveuglement; mais un chef habile méprise de telles opérations, et souvent même il les voit au contraire avec plaisir.

La force de toutes les puissances a des bornes; mais il n'en est point aux vains projets de l'ambition des hommes. Le prince ne saurait donc trop avoir présent la portée de son épée et de son bouclier, sans jamais perdre de vue combien le cercle de sa couronne est limité. Qu'il considère surtout dans ce qu'il entreprend la cause qui le fait agir, le but qu'il se propose, les moyens qu'il a pour réussir; et plus encore l'esprit du temps, ou la disposition des peuples, car c'est souvent cette dernière qui fait tout. J'y reviendrai au chapitre sur l'art militaire, en parlant pour un général de la nécessité de toujours relever le plus possible le moral de ses troupes; je me contente de dire ici que les qualités d'une armée se rapprochent ordinairement de celles de la nation dont elle fait partie. Car, lorsque je m'étendis sur le danger d'une éducation libérale trop répandue dans la masse du peuple, si j'ai rappelé l'engourdissement et la lâcheté du Bas-Empire sous les Grecs, qu'on voye, par exem-

ple, la différence d'entreprendre les choses avec les troupes d'un peuple semblable, dont les généraux se mettaient à pleurer avant de donner bataille, en songeant aux soldats qui allaient être tués, ou avec celles des Romains, quand, ignorant jusqu'aux premiers élémens de la guerre, leur constance et leur vigueur nationales purent seules, malgré leurs défaites réitérées, soumettre Pyrrhus auquel ils inspirèrent l'estime la plus profonde, et venir à bout d'Annibal sans autre chose que leur fermeté, le bon ordre de leurs armées, le choix de leurs campemens, leur caractère altier, en un mot leurs vertus.

La même différence ne se rencontre pas moins dans les histoires modernes quelquefois, et l'Angleterre a vu les troupes dites *parlementaires* aussi passionnées sous Cromwell que celles de Charles II étaient pusillanimes. S'il fallait citer quelque chose de plus fort encore, je rappellerais ces anciens Huns chez lesquels les enfans entraient en fureur au récit des faits d'armes de leurs pères, et les pères versaient des larmes quand ils ne pouvaient plus imiter leurs enfans. Or, sans exiger un tel extrême, qui nierait que pour peu que les peuples soient bien conduits, on aura nécessairement plus ou moins d'espoir de réussir dans ce qu'on entreprendra, selon qu'ils se rapprocheront plus ou moins de ce qui précède? En général, les vertus qui n'agissent point ne produisent aucun bien; il faut toujours chercher à leur donner l'activité des passions.

Mais revenant aux réflexions du prince avant la

guerre, qu'il est bon autant que possible de ne jamais souffrir dans ses états, il doit voir également si les provinces qu'il se dispose à en faire le théâtre sont vexées par leur gouvernement, et soupirent après une amélioration de sort en changeant de maître. Dans ce cas, qu'il ait soin de bercer autant que possible leur espoir, en s'y prenant de façon que le but auquel il leur propose d'aspirer leur paraisse assez digne d'être obtenu, pour qu'elles oublient les peines qu'elles auront d'y parvenir, et surtout qu'il colore adroitement ses motifs d'invasion, persuadé que, bien que tout se rende à la force, les armes n'ont jamais plus d'effet que lorsqu'elles se servent d'un prétexte qui flatte la multitude. Qu'il cherche même à persuader qu'il profitera de la victoire de manière à ce que les peuples se plaignent d'avoir été trop tard vaincus (tant il les traitera bien), afin qu'ils le désirent et l'appellent. Car le succès d'une invasion est toujours rare quand on est sans intelligences dans le pays; et le premier principe des conquêtes bien faites est de s'efforcer d'y régner par la réputation de ses bienfaits, de sa justice et de sa modération, avant de vouloir le faire par ses propres magistrats et son autorité, cette manière étant la seule qui satisfasse à la fois la loi naturelle et la maxime d'état.

Que le prince observe aussi la conformité des mœurs des nations, pour corriger les vices de l'armée qu'il commande. Que les préjugés, les inclinations, et tout ce qui peut flatter le peuple qu'il attaque en adoucissant la rigueur du nouveau joug, lui

soient incessamment présens. Qu'il respecte ses lois, ses usages, les monumens de sa gloire, même ceux de sa vanité; car il est des hommes en masse comme individuellement, on les mène bien plus par les passions que par la raison, qui ne produit jamais à beaucoup près d'aussi grands effets sur leur esprit. Enfin, qu'il ne perde point de vue l'humanité, lors même que son bras est armé pour la détruire ; car si le fléau de la guerre le force à devenir terrible où l'on se bat, comme le ciel pur qui souriant aux campagnes se couvre parfois sur un point de feux et de tonnerres, son premier devoir en qualité de souverain est que le calme et la tranquillité règnent partout ailleurs.

Je disais qu'il est bon de ne pas souffrir la guerre dans ses états; ceci toutefois demande explication, parce que la chose a son pour et son contre, et tout dépend de la situation où l'on est. Quant à la première façon de l'envisager, c'est-à-dire d'aller chercher l'ennemi dans son pays, il est sûr qu'on croit généralement que celui qui attaque le fait avec plus de courage que celui qui se défend. Au moins cela seul suffit pour donner un plus grand véhicule aux soldats, qui, loin de leurs foyers, imaginent avoir plus besoin de se bien battre; car la nécessité est souvent cause de la gloire des hommes, et l'origine de la plupart des belles actions ici-bas. En outre, on ôte à son antagoniste le moyen de se prévaloir de ce qui est à lui, parce qu'il ne peut plus rien tirer de ses provinces saccagées. Le souverain qui voit l'ennemi dans ses états est forcé de garder plus de mesures

avec ses sujets, et n'en peut exiger que difficilement des secours ou de l'argent, de façon que l'agresseur tarit la source qui pouvait aider celui qu'il attaque à soutenir les hostilités. Il semble que ce soit par suite de ces raisonnemens qu'Agathocle ait porté la guerre à Carthage, et que Scipion l'ait rejetée en Afrique pour en délivrer l'Italie.

Ceux qui sont d'un avis contraire disent que quand on attend l'ennemi chez soi l'on a plus d'avantages, parce qu'on peut lui couper les vivres, les munitions, et tout ce dont une armée a besoin. On rompt aussi plus aisément ses projets, par la connaissance de son propre pays qu'on possède mieux que lui; et l'on a plus de facilité de l'assaillir avec toutes ses forces, qu'on rassemble en plus grand nombre dans ses états que quand on s'en éloigne. Si l'on reçoit un échec, on refait plus promptement une autre armée, parce que les débris de celle en déroute se sont sauvés dans un pays ami, qui de plus est voisin; et même on la recrute vite, étant près de la nation qui la compose, de façon qu'on use de tout à la fois sans s'exposer à une ruine totale. Enfin, comme je le dis ailleurs, on a vu des princes qui pour affaiblir leurs ennemis les ont attirés chez eux, et même leur ont laissé prendre quelques places dans l'intention que, les garnisons qu'ils étaient obligés d'y mettre diminuant leur armée, ils ne pussent agir aussi vigoureusement en bataille.

Après avoir exposé ces deux opinions, je crois néanmoins qu'il faut distinguer l'état du peuple dont

s'agit. Car est-il aguerri, par exemple, plus on approche de lui, plus on trouve de difficultés à le ıincre, parce qu'il peut mieux réunir ses forces pour : défendre, que pour aller chercher les autres au ehors. Dans leurs guerres éloignées, les Romains 'envoyèrent jamais plus de cinquante mille hommes la fois; mais quand après la première guerre puique ils se défendirent chez eux contre les Gaulois, s mirent jusqu'à dix-huit cent mille hommes sous s armes. De même, les Cimbres défirent une de urs armées en Allemagne, et ils ne purent se rétalir; mais dès que ces barbares vinrent en Italie, où s Romains leur opposèrent toutes leurs forces, ils ırent exterminés.

Au contraire, le peuple sur lequel on règne n'est point aguerri, tâchez d'éloigner l'ennemi de chez ous, parce que vos forces consistant plus dans votre gent que dans la façon dont vous comptez sur vos ıjets, vous êtes sans ressources dès qu'on vous emèche de percevoir vos impôts, malheur qui existe ıssitôt que le théâtre de la guerre est dans vos pronces. L'exemple des Carthaginois est frappant à cet ;ard. Cependant, malgré ce que je viens d'exposer, crois aussi difficile d'établir aucun principe fixe à ce ıjet que pour tout ce qui tient au reste de l'art de réıer; et je conclus en disant qu'il faut observer avec in l'état dans lequel on se trouve, pour seulement ofiter des réflexions ci-dessus, et tâcher de se conıire en conséquence.

Mais que celui qui gouverne n'entreprenne rien

au-dessus de sa portée. Quiconque ne cherche que ce qu'il peut semble invincible, au lieu qu'en visant à des choses au-dessus de ses forces les desseins frustrés publient les bornes du pouvoir. La prudence à la guerre est le fil d'Ariane dans le labyrinthe; sans elle, chaque pas peut conduire à l'antre du Minotaure.

Le souverain qui fait la guerre en usant de ses forces inconsidérément ressemble à Polyphême, quand aveuglé par Ulysse il jetait les rochers à tort et à travers, tandis que pour le roi sage la guerre développe les évènemens dont le germe avait été semé par la politique. C'est cette dernière qui, telle qu'une lime sourde, doit tout préparer. En un mot, l'habile prince, comme le Jupiter d'Homère, envoie d'abord la terreur et la division parmi ses ennemis; et tournant après ses regards vers les lieux qui ont besoin de son génie, il ne perd rien de vue jusqu'au moment de frapper le coup décisif.

Il n'est aucune monarchie, quelque puissante qu'elle soit, qui ne se soutienne plus par l'opinion qu'on a d'elle, que par ce qu'elle est en effet; plus par les moyens qu'on lui suppose, que par ce qu'ils sont en réalité. Le désir de la gloire et de dominer engagent aveuglément dans des entreprises qu'on regarde comme aisées, et dont les difficultés cachées auparavant se montrent dès qu'on veut agir. Presque toutes les guerres s'éviteraient, si l'on considérait bien ce qu'on s'en propose, et les moyens qu'on a pour les conduire. Un des premiers devoirs du prince, avant de s'y résoudre, est donc d'analyser ses forces offen-

sives et défensives, la qualité de ses troupes, les généraux qu'il peut leur donner, l'état de ses finances, les efforts qu'il peut attendre de ses sujets, et s'ils resteront fidèles au cas que la fortune lui soit contraire. Il faut également qu'il ait une idée juste de ses ennemis, des ligues qu'ils peuvent faire; et, prévoyant tout, qu'il connaisse bien ceux qui par suite d'un mauvais succès pourraient se tourner contre lui. Car ce n'est point assez de voir si l'on peut faire la guerre, il faut encore discerner si elle sera de quelque utilité, sans ajouter combien il est nécessaire de prendre garde qu'en accroissant ses états ou ses forces on n'augmente le nombre de ses ennemis, parce qu'alors il vaudrait mieux n'avoir rien fait puisqu'on augmente aussi d'embarras.

Le point le plus important à considérer pour tout souverain qui commence la guerre, est que jamais elle ne sera bien faite si les opérations n'en sont liées et préparées avec la politique. Car, de même qu'un système politique qui n'est point appuyé par des opérations militaires ressemble à un corps sans l'usage de ses muscles, les opérations militaires qui ne sont point étayées par des mesures politiques, ou qui ne tendent point à l'appui du système politique, ne peuvent se considérer que comme des convulsions qui affaiblissent le corps en dérangeant son économie; et les faits d'armes les plus éclatans, ainsi que les batailles gagnées, ne servent tout au plus qu'à illustrer une nation d'une façon malheureuse, quand la politique ne les soutient pas, ou que le gouvernement of-

fre le moindre vice radical, qui porte en lui la destruction des forces au moment qu'on s'y attend le moins.

On peut conclure de là que celui qui connaît bien les intérêts de son pays, avec des talens militaires égaux, commande beaucoup mieux les armées que tout autre; car quelque habile que soit un général, dès qu'il agit sans avoir bien concerté ses mesures, ses plus grands succès sont presque sans effet, et ses moindres revers étant suivis des plus funestes conséquences, les évènemens l'accablent sous leur poids. Le défaut de plan dans la conduite des affaires est comme l'anarchie dans le gouvernement; il faut dans l'un et dans l'autre un centre où tout aboutit, et les plus belles opérations militaires, les résultats les plus brillans, s'ils ne sont déterminés par la politique, ressemblent aux coups que porte le bras qui frappe sans savoir où quand la tête ne le dirige pas, et qui tôt ou tard est dupe pour n'avoir agi qu'en aveugle. Pyrrhus en est un exemple : se battant continuellement, et roulant d'espérance en espérance, toutes ses prospérités n'étaient qu'un appât pour en ambitionner de plus grandes, et le désir de ce qu'il n'avait pas l'empêchait de s'assurer la possession de ce qu'il avait; tel qu'un joueur qui amène les coups les plus heureux sans savoir profiter de sa fortune, il était inévitable qu'à la fin il ne perdît, et si la tuile d'Argos n'eût mis un terme à ses jours, il aurait indubitablement péri dans quelque autre occasion.

Quant aux plans à former tant en politique que

pour la guerre, les principes généraux peuvent se déduire des deux suivans. Le premier, qu'il faut toujours avoir un objet, et opérer relativement à lui. Le second, que loin de perdre ses alliés, on doit chercher à en augmenter le nombre, les unir autant que possible entre eux; et semant la jalousie parmi ceux des états opposés, il est utile de voir si l'on peut les en détacher par des négociations, ou les gagner secrètement avec un plus réel avantage; car il n'y a personne qui puisse mieux servir pendant la guerre que celui qui passe pour ennemi, ni qui soit plus dans le cas de nuire que celui qu'on croit ami sans l'être.

Tout ce qui ne cadre point avec ces règles est mauvais; et l'on doit y rapporter les mesures subséquentes qui en découlent, telles que de tâcher de pénétrer les conseils des puissances belligérantes pour prévenir leurs entreprises, de contrebalancer par quelque endroit les états qui sont les plus redoutables, faire des diversions aux forces qu'ils opposent, découvrir leurs intelligences, savoir dissimuler et se déclarer à propos, s'affermir avant que de s'étendre, et surtout ne jamais se charger de trop d'affaires à la fois. En un mot, la politique est si nécessaire pour les opérations militaires, que j'ose dire que sans elle il n'y eut jamais d'habile conquérant.

Je parlais des alliés qu'on peut faire; s'il est quelque règle à leur égard, c'est que les peuples voisins sont naturellement ennemis, à moins que des cas particuliers ne les en empêchent, comme, par exem-

ple, leur faiblesse commune qui peut les engager à se liguer, ou cent autres circonstances inutiles à détailler. Par la raison contraire, deux puissances doivent être alliées, quand par leur position elles ne peuvent se faire aucun mal. Il suit de là, qu'il suffit de jeter les yeux sur une carte de géographie, et d'y voir les possessions des différens états, pour juger quels sont leurs alliés ou leurs ennemis naturels; cependant mille accidens particuliers changent et modifient souvent ces alliances, ou ces causes de haine et de rivalité. Mais c'est un fait, que les meilleurs alliés sont généralement ceux qui ont les mêmes intérêts, et qui ne sont point assez proches voisins pour qu'on puisse être engagé dans quelque discussion d'intérêt avec eux. Quoique la remarque eût peut-être été mieux au quatrième chapitre, j'observerai aussi qu'il faut toujours faire la plus grande attention à la forme du gouvernemeut, à la situation et au génie des peuples avec lesquels on contracte des alliances.

Un autre principe d'une guerre bien conduite est de n'y rien faire qui n'ait quelque rapport au but principal, faute commune des ambitieux, et même des brouillons, qui, pour se faire valoir ou se rendre nécessaires, précipitent les armées comme les états dans les plus grands désastres. Les officiers supérieurs y sont également enclins, pour avoir l'occasion de se distinguer, de commander plus indépendamment, et tout ce qui sert leurs passions, chose d'autant à éviter qu'elle ne mène qu'à verser du sang inutilement. Il

faut que rien ne soit étranger à ce qu'on se propose, et que le chef veille à réprimer ce qui ne tend pas au bien général. Toutes les diverses parties d'une armée, et même d'un gouvernement, doivent être entre elles comme des lignes qui aboutissent au même point.

Je ne trouve aussi rien de plus fou que la manière dont on disperse ses forces en s'emparant de provinces inutiles qui embarrassent, et qu'on garde, dit-on, pour acheter la paix. A quoi bon cela? Prendre pour rendre n'est qu'une imprudence, une légèreté dispendieuse. Il est rare qu'on reçoive de bon cœur ce qu'on s'est vu arracher aux dépens de son sang, la rancune se conserve, et les princes qui croyaient avoir la paix en restituant se sont préparés une nouvelle guerre. D'ailleurs, sans parler de l'inconséquence de rendre ainsi sans coup férir ce dont on a eu tant de peine à s'emparer, pourquoi ensanglanter inutilement un vaste théâtre? Cela ne signifie pas néanmoins qu'il n'y ait des circonstances où il ne faille prendre pour rendre; les intérêts politiques sont si compliqués, qu'il n'est point sans exemple qu'on ne doive se réserver des compensations. Mais c'est beaucoup trop le cas, et l'on s'empare souvent de places ou de mille endroits qui ne valent pas les munitions qu'on y dépense. Il faut en campagne, comme dans les affaires publiques, se ressouvenir quelquefois du mot de Louis XI : *Où est le profit, là est la gloire*. Le chef d'une nation ne doit pas faire la guerre en paladin, mais en roi.

Quelque puissant que soit un monarque, quelque

confiance qu'il croye pouvoir mettre dans ses troupes, il doit toujours chercher à plus faire agir l'adresse que la force pendant la guerre, où la louange la plus digne d'un général est, méprisant la futile gloire de vaincre, de dérober la victoire par la ruse. Un cœur magnanime préfère la vie des soldats sous ses ordres à l'orgueil d'un triomphe qui lui est personnel, et tâche de réduire l'ennemi par art de préférence aux armes. En effet, quelque confiance qu'on ait dans ces dernières, comme elles dépendent moins de la valeur ou du pouvoir que d'un léger accident, celui qui les connaît le plus s'y fie le moins, et n'ignore pas combien elles sont sujettes au hasard, quand, quelque talent ou supériorité de forces qu'on ait, la moindre faute, une terreur panique, un rien suffit pour arracher la victoire dont on était sûr, ou pour qu'une campagne commencée avec les plus grands avantages se termine par les plus tragiques renversemens de la fortune. Sans prêcher en rien la pusillanimité, l'on ne saurait donc trop se précautionner en cas de revers dans toutes les occasions, chose pour laquelle il est nécessaire que l'entendement agisse plus que le bras, et l'épée moins que la plume.

Vouloir tout emporter de force est une ridicule entreprise de géans, et chercher à mettre montagnes sur montagnes. Le moindre obstacle peut retarder le meilleur vaisseau. L'empire romain perdit quatorze ans devant Numance, et la prise de Sagonte fut plus difficile que la conquête de l'Asie. La force se consume; mais l'esprit dure toujours, rarement sans lui

parvient-on à ses fins. La guerre qu'on conduit avec l'adresse est plus sûre et moins dangereuse que celle qui se fait à force de bras. Une bonne tête vaut souvent mieux que de nombreux bataillons; surtout aujourd'hui que, la ruse l'emportant sur la force, et l'art sur le courage, le talent du chef a plus d'influence sur la bonne ou mauvaise issue d'une campagne, que toutes les prouesses des combattans. En général, il n'y a guère que l'ignorance qui en appelle sans cesse à la force matérielle; il est pour les états comme pour les hommes une force d'intelligence, rare il est vrai, mais qui se rencontre, et c'est parce qu'on ne sait pas s'élever à toute sa hauteur qu'on recourt à l'emploi d'une force brutale.

Tibère, en écrivant à Germanicus, se vantait d'avoir plus fait usage de la prudence que des armes, les neuf fois qu'Auguste l'avait envoyé en Allemagne. Se conduisant de même pendant qu'il était empereur, surtout pour ce qui tenait aux provinces éloignées, il répétait que l'adresse est le meilleur moyen pour les choses qui ne sont pas sous les yeux. Louis XI également, le Tibère de la France, et non moins rusé que celui de Rome, vint à bout par l'adresse, c'est-à-dire par autant de traités particuliers qu'il fit secrètement avec eux, du roi d'Angleterre, des ducs de Normandie, de Bretagne, de Bourgogne, et de la duchesse de Savoie, qui s'étaient tous ligués contre lui; ce qui fit dire à Comines, qu'il n'avait jamais vu d'homme plus habile pour se tirer d'un mauvais pas, ni plus sage dans l'adversité.

D'Aubigné, citant aussi Louis XI à Henri IV, lui répétait souvent que les plus vaillans rois de France ont perdu cet état, qui fut toujours rétabli par les plus fins. Personne n'était plus brave que le roi Jean, qui fut si cruellement victime à la bataille de Poitiers; et son fils Charles V, surnommé *le Sage*, regagna dans le cabinet tout ce que son père avait perdu dans les camps. Louis XI, ajoutait d'Aubigné, ne montait point à cheval aussi souvent que vous; cependant il acheva d'affranchir son royaume des Anglais et des Bourguignons, qui étaient bien d'aussi *mauvais garçons que ceux qui vous travaillent aujourd'hui.*

La force ne pouvant agir en tous lieux à notre gré, l'entendement est seul capable d'opérer où elle ne saurait se porter; et quant à ce que je disais de la ruse, s'il est permis de citer la fable comme l'histoire, nous tenant à l'exemple d'Ilion, un artifice assez grossier, accompagné des larmes d'un fourbe, réduisit un peuple que dix ans de combats, mille vaisseaux et tous les héros de la Grèce n'avaient pu vaincre.

Édouard, roi d'Angleterre, disait aussi que Charles-le-Sage, dans son cabinet, lui avait fait une guerre de plume bien plus cruelle que celles qu'il avait eues à soutenir contre son père et son aïeul. En effet, quoique Charles eût été plus utile à son peuple en le soulageant d'impôts qui ne lui servirent qu'à amasser des sommes bientôt dilapidées après lui (comme c'est malheureusement trop souvent le cas à l'égard des

trésors mis en réserve par les rois), il est encore malgré cela un des meilleurs modèles pour ceux qui ne commandant point leurs armées les dirigent par eux-mêmes. Auguste également, quoiqu'il ait fait plus d'une guerre en personne, s'est quelquefois servi de ses généraux avec adresse. Je ne compare point la puissance de ces deux princes, autant vaudrait mettre en parallèle les flèches de Philoctète avec les foudres de Jupiter; mais je ne crains pas de dire que, malgré ses facultés si limitées, Charles V l'emporte en plus d'un point sur le fils adoptif de César. Comme tous ceux qui méditent de grandes entreprises, comprenant que le bonheur des nations est le meilleur ressort que la politique puisse mouvoir pour les rendre redoutables au dehors, quoique la France se trouvât désolée lors de l'avènement de Charles à la couronne, ses vertus lui gagnèrent le cœur de ses sujets, et il remédia promptement à tout par le bon ordre qu'il rétablit dans les parties désunies de son état, par son adresse, par ses négociateurs et ses généraux. J'ai dit au chapitre des ministres qu'un roi sage est celui qui écoute le mieux les avis qu'on lui donne; jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et se laissa moins gouverner par ses entours. Quoiqu'il ne parût point à la tête de ses armées, on le regarda cependant comme un grand capitaine. En effet, Charles-le-Sage en avait les principales parties; car ses projets formés sur une connaissance exacte de ses forces et celles des ennemis, inébranlable dans ses résolutions après avoir été circonspect en les déterminant, mo-

déré dans ses espérances, toujours plein du passé, et pour ainsi dire présent dans l'avenir, il se défia continuellement de la fortune. Jamais général n'établit avec plus de précision l'état de la guerre. De son palais il en réglait toutes les opérations : et son génie intrépide et vaste, conduit sans être borné par la prudence, était l'ame du fameux du Guesclin, qui n'agissait que par ses ordres. Au sein même de la plus grande prospérité, l'on ne doit point autant à la force des armes qu'à l'adresse, et à bien savoir profiter de l'occasion. Le pouvoir est aussi dangereux avec la témérité, que la témérité sans le pouvoir.

De même, quelque fortuné que soit celui qui gouverne, il doit avoir pour principe, comme les Romains, de faire la guerre avec toutes ses forces, afin de la terminer plus promptement, quoiqu'il ne soit pas sans exemple que la temporisation vienne à bout de l'impétuosité, sujette à se rebuter une fois qu'elle a jeté son premier feu. C'est surtout le cas vis-à-vis de plusieurs confédérés, parce qu'ils sont d'intérêts si divers que, les convenances les éloignant après que la nécessité les a rapprochés, il leur est impossible de rester unis pendant long-temps. Il ne s'agit avec eux que de changer tout à coup en profitant du moment.

Mais revenant à la promptitude, les accidens naissent ordinairement des retards, qui donnent à l'ennemi le plus faible le temps de se préparer, de se défendre, même de s'aguerrir. D'ailleurs, tout pouvoir se décrédite aussitôt qu'il n'agit point avec impétuosité, ce qui dit assez qu'on ne doit jamais entre-

prendre deux guerres à la fois; car, divisant trop les forces, il est impossible de les terminer à son gré, nulle puissance n'y tient long-temps, et l'on est sans chefs pour les conduire. Toutefois les Romains sont les seuls qui aient suivi ce principe rebattu. Quiconque a plusieurs ennemis ne peut trouver de salut à la longue que dans leur division ou dans la paix. En outre, dès qu'on lutte avec une puissance, il ne suffit point de la vaincre, il faut voir s'il n'en est pas d'autres qui épient nos mouvemens pour en profiter, et qui soient prêtes à nous attaquer aussitôt qu'elles nous sauront affaiblis, même par des conquêtes, où l'emploi des forces est toujours nécessaire au commencement. Car c'est la fin qu'on doit considérer en toutes choses; et quand le temple de Janus est une fois ouvert, nul souverain ne peut répondre de le fermer. La guerre est un feu qui, dès qu'il est allumé dans un coin, s'étend de tous côtés selon que le vent souffle.

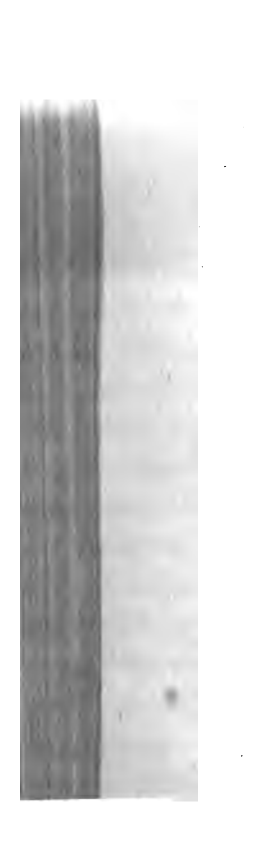
Cependant, malgré ce que je viens de dire, et quelques précautions qu'on prenne, il ne faut pas croire que la prudence réussisse toujours, ni qu'on voye sans cesse la témérité malheureuse. Loin qu'il en soit ainsi, parfois au contraire il convient aux esprits fougueux de suivre leur premier mouvement; car semblables à ces insectes qui tombent sans vigueur après avoir perdu leur aiguillon, ils jettent leur feu tout d'un coup, et se refroidissent pour peu qu'ils tardent, ne sachant plus quel parti prendre dans la négligence qui succède à leur ardeur. La guerre surtout demande qu'on se livre aux premières impulsions qui

proviennent des causes secondaires. La fortune se plaît à favoriser les actions hardies. Scipion, débarquant en Afrique, se reposa sur la foi douteuse de Syphax, et ne balança point à se mettre entre ses mains, ce qui peut-être semblait trop exposer sa vie et les intérêts de Rome. Toutefois cette audace fut payée d'un heureux succès, de même que celle de César, lorsque, pour presser l'embarquement de ses troupes avant la bataille de Pharsale, il osa traverser le golfe adriatique dans une barque de pêcheur.

Quoique la circonspection soit une qualité nécessaire aux princes et aux généraux d'armée, elle est ennemie de tout ce qui est grand; et quelquefois on ne recommencerait pas si l'on regardait en arrière, pour se pénétrer du danger qu'on a couru dans telle ou telle occasion. Les hautes entreprises doivent s'exécuter et non se consulter. Mais, sans prêcher la témérité, dans quelque position qu'on soit, il ne faut jamais oublier que si l'adversité donne la prudence du conseil elle ôte l'audace de la pensée, de même que si la prospérité donne l'audace de la pensée elle ôte la prudence du conseil.

C'est également une prévoyance bien nécessaire pour l'être destiné de bonne heure à jouer un grand rôle, que de ne pas porter trop tôt l'admiration à ce point d'où elle ne peut que redescendre, ce qui arrive parfois quand, parvenant jeune au souverain pouvoir, de nouveaux succès effacent avec trop de rapidité ceux qui précédaient. Car la nature met un terme à tout ici-bas, et supposé même que la for-

tune ne le hâte point, il vient un temps où le caractère et les talens de celui qui se croit le plus au faîte de la gloire étant trop connus, il ne peut que déchoir. On le voit fréquemment. Pompée perdit sur le déclin de l'âge tout ce qu'il avait acquis dans sa jeunesse. De plus, l'estime s'use comme l'amour; l'inconstance des hommes s'ennuie de tout; et l'on connaît cet Athénien qui contribua au bannissement d'Aristide, uniquement parce qu'il était fatigué de l'entendre appeler *le juste*. Ceux qui s'élèvent trop au commencement se trouvent dans la suite surchargés de leur propre grandeur, comme Scipion l'Africain qui succombait sous le poids de ses trophées. Cependant la critique s'exerçant sur les petites choses comme sur les grandes, on en a vu d'assez adroits pour, tandis qu'ils s'occupaient des plus hauts projets, savoir détourner la malignité du public sur des bagatelles, qui parfois eurent pour eux le même effet que *la queue du chien d'Alcibiade*. Les plus grands hommes ne sont guère pour les peuples que comme ces beaux arbres sous lesquels les passans cherchent un abri quand l'orage les surprend, et qu'ils dépouillent avec ingratitude aussitôt que le mauvais temps est passé; or combien de nations, dès qu'elles croient jouir de la tranquillité, se dégoûtent même des vertus de ceux qui les ont sauvées, et ne les voient plus au milieu d'elles qu'avec l'insensibilité de la montagne qui renferme un trésor! Ce n'est donc point une petite qualité que celle d'être ardent à suivre son élévation sans trop se presser.



épargnant le sang. Les Spa
que leurs capitaines n'eusse
de bravoure, sacrifiaient u
acharnées, et un bœuf pour
de la ruse.

En effet, si nous tenons d
dement, et des animaux pa
est plus glorieux de vaincre
dernières. J'ai déjà remarqué
mérite d'avoir plus pacifié l'e
dence que par les armes; et
ce qu'il avait soumis les Bret
mée. César lui-même, dans sa
et Pétréius, ne voulut pas prof
rable que la fortune lui présen
attendant un peu, sans rien do
drait à bout de l'ennemi. Car o
de fois, cette supériorité ne pe
mer à moins qu'elle n'amène l
l'on ait, dès qu'il n'est p

raut n'a pas proclamé vainqueur. La ruse est donc souvent plus expéditive que la force, le triomphe est même parfois le prix d'une inspiration soudaine, d'un éclair, d'un trait de génie; les sages ont plus souvent vaincu les braves, que les braves n'ont vaincu les sages.

Comme la victoire ne doit avoir pour but que l'accroissement et la conservation de l'état, celle qui est le fruit de l'adresse ou des négociations vaut toujours mieux que celle qu'on obtient par le sang. La vie d'un sujet importe plus que la mort de beaucoup d'étrangers. Scipion l'Africain disait qu'il préférait conserver un des siens à vaincre mille ennemis. Xénophon même, dans l'histoire de Cyrus, que son oncle Cyaxare instruit à ce sujet, lui fait conquérir le royaume d'Arménie par la ruse et l'artifice, sans que la force y ait la moindre part. Toutefois je ne prétends pas qu'il faille manquer à sa parole, ou ne point garder les traités dont on est convenu; quelqu'utile que soit cette perfidie, elle doit toujours être en horreur.

Mais, revenant à ce que je disais, une victoire sanglante ressemble plus à une vengeance opiniâtre qu'au résultat du courage. Louis XII, apprenant la nouvelle de la bataille de Ravennes gagnée par les Français, et le grand nombre de ses sujets qui y avaient péri, s'écria : *Plût au Ciel que je fusse vaincu, et que mes braves gens fussent encore en vie; Dieu donne de telles victoires à mes ennemis, où le vaincu est vainqueur, et où le vainqueur reste vaincu.* Henri IV, également, disait après la victoire : *Je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts*

[redacted]

sur la place, je perds lors même que je gagne. C'est pour cela que les grands capitaines cherchent à diminuer le nombre des assauts et des batailles; car *une bataille a toujours une longue queue pour celui qui est battu,* disait Louis XI, le plus habile des Valois.

Il vaut donc mieux, quand on peut, fondre les armées par la ruse, que de chercher à les détruire par la force. Les meilleures campagnes sont celles où, sans combattre, on chasse l'ennemi des provinces qu'on veut occuper, en l'obligeant à les quitter par ses opérations et les savantes positions qu'on prend; ou même, quand on ne peut mieux, en le conduisant de poste en poste, comme un berger mène des troupeaux.

Mais une vaine ambition ou l'amour de la gloire mal entendu font négliger ce principe, et l'on croit que le succès n'existe qu'où la valeur répand du sang. Ainsi parfois un général se presse de livrer bataille pour ne point admettre de compagnon dans son triomphe, et n'attend pas des renforts qui lui eussent facilité la victoire sans aucune perte. Il se trompe; car la gloire en ce cas est plus dans l'usage qu'on fait de l'adresse, et le parti qu'on sait tirer de tout, que dans la bravoure. Celle-ci dépend souvent du hasard, tandis que les autres choses se doivent entièrement à la prudence, et à mille qualités beaucoup plus rares qu'on ne croit. Turenne, qui jouit encore de la plus grande réputation militaire, en est une preuve convaincante.

Jamais la victoire n'arrive trop tard pour celui qui

la prépare incessamment, assuré de ne pas être battu. Si l'ardeur ou l'ambition emportent, la raison s'éloigne, et se livrant à son impétuosité, l'on est bientôt perdu. Heureux les états dont le prince, méprisant les vains triomphes qui trop généralement flattent leur orgueil, aime assez son peuple pour s'efforcer de maintenir la paix par les négociations, et devoir ses avantages à l'adresse pendant la guerre! Quelque argent qu'il en coûte, la victoire qu'on achète est toujours meilleur marché que celle qu'on obtient par le sang; et l'intrigue ne peut mieux s'employer que lorsqu'il s'agit d'épargner ce dernier. Si l'économie, qui est une vertu dans le gouvernement d'un état paisible, est un vice dans les grandes affaires, elle l'est plus encore dans celles de ce genre.

J'ai déjà parlé de l'instabilité des triomphes et de l'inconstance de la fortune à la guerre; en effet, que de fois les plus longues prospérités s'écoulent en un moment, avec la même rapidité qu'on voit les chaleurs de l'été emportées par un orage! Un pur oubli suffit pour en être cause. Trop de confiance fit massacrer les légions de Varus, et porta Warwick à chasser Édouard IV du trône d'Angleterre. Que ne peut une simple négligence! Il semble qu'Homère ait voulu nous le rappeler avec les compagnons d'Ulysse, quand, pendant son sommeil d'un instant, ils déchaînèrent les vents qu'Éole lui avait confiés dans des outres.

La victoire aussi contribue souvent d'autant plus à renverser les triomphes, que les succès militaires glissent dans l'ame un plaisir touchant qui la remplit;

on se couronne de ses propres mains, la gloire enorgueillit, et perdant toute prévoyance, on regarde comme son propre bien des lauriers que trop fréquemment le hasard seul a moissonnés. Troublé par un contentement intérieur, les trophées arrachés aux vaincus flattent la vanité, les dépouilles causent des distractions, les applaudissemens augmentent la confiance; et l'ame est attaquée par tant d'endroits, qu'arrachée à tout ce qu'elle avait de sagesse et de modération, le vainqueur enflé de sa puissance, comme un autre Antiochus, s'oublie parfois jusqu'à ne plus estimer que lui-même, ou non moins fou que Salmonée, il croit presque déjà pouvoir répondre aux foudres du ciel par les foudres de la terre. Le sang versé fait mépriser le danger, on dort tranquille lorsqu'au contraire on devrait plus que jamais être sur ses gardes, et montrer tout son courage en se domptant soi-même, chose qui parfois en exige plus que pour battre l'ennemi, car des circonstances innombrables peuvent n'avoir pas moins de part à ce dernier que la valeur, tandis que la gloire de vaincre nos passions est à nous seul. Qu'il est difficile, en un mot, de toucher à la coupe de la gloire sans s'enivrer, et de ne pas réserver pour soi la plus grande partie d'un encens dont on devrait brûler tous les grains sur l'autel de la fortune, à laquelle il appartient si souvent!

Le prince doit donc avoir le plus grand soin de rentrer en lui-même après la victoire, et s'occuper de la guerre intérieure que lui font ses passions; car, s'il ne vient à bout de les vaincre, son triomphe lui sera

plus dangereux qu'utile. Qu'il veille donc avec plus de soin après les trophées et les dépouilles. L'adversité est mère de l'industrie, de la sagesse, de toutes les grandes qualités ; et l'ennemi profitant adroitement de l'occasion, parfois regagne tout à coup ce qu'il avait perdu, tandis que la fortune rit de son inconstance. L'esprit prend une autre trempe dans le malheur. Le vaincu est forcé d'avoir une bonne discipline, outre que sa valeur est ranimée par la honte, la colère et le désir de se venger. Au contraire, le triomphe engourdit le vainqueur, toutes ses facultés languissent assoupies.

La victoire qui fait que la vertu se néglige, et que l'orgueil insolent méprise le danger, est la plus grande ennemie de la gloire. Une bataille gagnée est souvent le commencement de la prospérité du vaincu, et de la disgrace du vainqueur, si celui-ci s'aveugle de sa fortune, et que l'autre songe à la sienne. Il y a si peu de distance entre les fourches Caudines et les palmes du triomphe ! Heureux donc, mille fois heureux le général qui rencontre des antagonistes négligens après un succès, ou qui ne combat que ces potentats dont l'orgueil vainement mortifié par leurs défaites, dans un excès contraire, précipite leur chute en cherchant toujours à donner bataille, quand la flatterie ne leur permet pas de douter de leur grandeur ! Que de moyens pour vaincre une témérité qui ne sait ni ne peut attendre !

C'est surtout à la guerre qu'il est nécessaire que, conservant sa sérénité, la grande ame passe entre la

bonne et la mauvaise fortune, en jetant sur l'une et l'autre un regard de mépris; et les fautes des généraux doivent plutôt se dissimuler par le prince que se punir, afin que la crainte du châtiment ou même celle d'être repris ne les rende pas trop timides, et parce que les évènemens confondent tellement toute prudence humaine que le plus sage en est victime, et souvent moins digne de blâme que de compassion. Le sénat romain fut au-devant de Varron après la bataille de Cannes, et le remercia de ce qu'il n'avait point désespéré du salut de la république malgré une si grande perte.

De plus, combien ceux qui commandent les armées ne sont-ils point à plaindre quelquefois! Pour peu que le prince songe aux nombreux accidens dont leur réputation dépend, il doit donc d'autant moins permettre que ses courtisans l'attaquent, que ce n'est jamais qu'à tort et à travers que, passant de la mollesse de leurs couches au théâtre de l'amour et de la vanité, leur légèreté décide sous les lambris dorés, et plongés dans un abîme de délices, de ce qu'ils appellent avec le plus grand sang-froid des plans de campagne, des brèches, des assauts, des provinces ravagées, en un mot de toutes les horreurs possibles, même souvent de la vie de plusieurs milliers d'hommes.

Que de fois, en dépit des meilleures dispositions, arrive-t-il qu'un malheureux général, après s'être agréablement bercé de l'espoir d'acquérir de la gloire, non seulement perd la bataille, et se voit le jouet de ses ennemis, l'objet de la haine de ses concitoyens,

de la raillerie des étrangers, des reproches de son souverain, mais se trouve encore maudit de tous, même de la dernière classe du peuple, qui insulte lâchement celui qui a exposé sa vie pour sa défense, et peut-être agi avec plus de sagesse et de valeur qu'aucun des plus fameux capitaines qui aient existé!

De combien d'accidens ne dépend point un général! Des intrigues des favoris, de celles des ministres, sans parler des subalternes, auxquels il arrive souvent d'épier l'occasion de perdre leur chef qu'ils jalousent, et qui ne marchandent jamais pour sacrifier à leurs passions particulières le bien public, l'honneur du prince, même la gloire de leur patrie. En outre, de mille hasards, de la disposition du terrain, du temps, d'un orage quelquefois; des courriers, des mécontens, qui lorsqu'on les achète pour de l'argent, vous vendent au même prix; des espions surtout, race fausse et rusée, qui ne vaut rien sans ces qualités, et toujours dangereuse quand elle les a; enfin, de l'inconstante fortune, dont l'aveuglement arrache ou donne à son gré la victoire.

Une des plaintes communes de ceux qui commandent les armées est leur dépendance de la cour, et qu'on ne leur donne presque jamais les moyens d'agir, quoiqu'on en exige des merveilles. En effet, quelle différence pour un chef d'avoir l'entière confiance du souverain, ou d'être contrarié, même haï par ses ministres; d'avoir sous ses ordres quelques soldats délabrés, ou des troupes nombreuses bien tenues, avec des officiers d'une habileté consommée, capables d'ai-

der pour la conduite des marches et des détails; d'avoir une bonne ou une mauvaise administration, les vivres et mille autres choses bien ou mal dirigées; en un mot, d'être ou n'être point gêné dans ses opérations! Voilà ce qui donne un si grand avantage au prince qui commande ses armées; il agit par lui-même, rien ne le contrarie, et la politique marchant d'un pas égal avec la guerre, il y a bien plus d'harmonie et moins de délais.

Autrement il est difficile d'accorder les choses; car le général ne voit que sa réputation dans ce qu'il entreprend, et tout entier aux succès militaires, il se trouve souvent dans le cas des ministres dont j'ai parlé, qui tirent trop à eux pour faire briller la partie de l'administration dont ils sont chargés. Au lieu de cela, le souverain a l'œil sur le grand tout; et si, par exemple, celui qui commande son armée demande des renforts, comme le prince sait qu'il ne peut les procurer qu'en ôtant des bras à l'agriculture, ou aux autres métiers nécessaires à la vie, d'où dépend la richesse des empires, dans certains cas il ne presse les secours que mollement. Pour peu même qu'il ait espoir d'arranger les choses avec des négociations, il ordonne de se tenir sur la défensive; et non seulement il n'envoie pas de troupes, mais il tâche de se servir du nom, des talens et de la réputation de son général (qui doit moins lui importer que le bien de ses sujets), pour imposer aux ennemis et les tenir en échec à moins de frais, cherchant toujours le plus possible que le chef de l'armée fasse beaucoup avec peu;

circonstance dans laquelle on est forcé de convenir que le prince a bien agi, parce que la gloire de quelques individus n'étant que d'un faible poids dans la balance de l'état, on ne peut que louer le souverain pour avoir préféré ce qui convenait le plus à la masse de ses peuples.

D'ailleurs, les troupes n'ont pas toujours le même intérêt que ceux qu'elles défendent; et si la cour a ses dangers, l'Église ses combats, la guerre offre aussi ses intrigues. Combien de généraux qui pour se perpétuer dans le commandement, comme on le rapporte d'Annibal, de Luxembourg et de tant d'autres, s'efforcent de traîner la guerre en longueur, ou cherchent à tout perdre, quand on leur donne un successeur! Métellus, jaloux de Pompée, qu'on envoyait pour le remplacer en Espagne, lui laissa une armée sans provisions, réduite à rien par le licenciement; et Pompée à son tour en agit de même avec Popilius, faisant de plus avec les Numantins une paix honteuse au nom romain, uniquement pour lui ravir la gloire de les vaincre.

Quant à ce qui tient au gros des soldats, ils ne désirent que se répandre sur le territoire ennemi pour s'enrichir, et même pour voir du pays, ou quelquefois tout simplement pour changer. Or comme celui qui tient le timon de l'état n'ignore point qu'à la paix il faut rendre ce dont on s'est emparé, il reconnaît l'inutilité de ces excursions, et préfère avec raison une bonne guerre défensive. Car il n'est pas de gouvernement qui ne sache que dix batailles gagnées

coûtent autant que cinq perdues ; et bien que les Romains n'aient jamais fait une guerre qui n'ait rendu au trésor public les fonds nécessaires pour en commencer une nouvelle (outre qu'elle enrichissait les soldats qui avaient part au butin, ce qui répandait l'abondance chez tous les citoyens), les temps sont trop changés pour espérer de pouvoir marcher sur leurs traces. La guerre aujourd'hui n'est utile qu'aux munitionnaires des armées, à un petit nombre d'officiers peu délicats ; et personne n'ignore que l'argent qu'emportent quelques militaires ou quelques entrepreneurs est tout ce qui reste des provinces qu'on abandonne. Les conquêtes ne sont pas moins onéreuses à celui qui les fait qu'à ceux qu'on envahit, et si le vainqueur ne répare continuellement les pertes que cause la victoire il ne peut suivre ses succès.

Le plus sage est donc de s'efforcer de réussir par l'adresse des négociations ; et quoique je sois loin d'oser dire qu'il faille aller à la gloire par le chemin de l'opprobre, ou jamais acheter la paix, parce que celui qui l'a vendue une fois peut tâcher de la vendre une seconde, qui nierait qu'il ne vaille mieux chercher à corrompre même, si l'on peut, et que les nations paient quelque chose de plus, au lieu de s'égorger pour rien comme elles font si souvent ? Personne assurément ne soupçonnera Philippe de Macédoine de s'être prêté aux vues de ses ennemis, cependant son armée était quelquefois précédée par des mulets chargés d'or. César, de même, croyait l'argent aussi nécessaire que les soldats. Mais cela ne doit s'entendre que pour les in-

trigues, et mille choses accessoires à la guerre; car malgré ce que j'ai dit précédemment, même en parlant des finances, relativement au métal magique qui change la forme de presque tout ici-bas, il est plus ordinaire qu'il n'est vrai, de dire que l'argent est le nerf de la guerre. Le courage du peuple est le point capital de la grandeur d'un état; et Solon avait raison de répondre à Crésus, qui lui faisait voir ses richesses: *Si quelqu'un vient qui ait du fer, il vous enlevera tout cet or.* Qu'un prince ne compte donc point sur ses forces, si son peuple n'est pas belliqueux; au contraire, si son peuple est guerrier, qu'un roi sache qu'il est puissant, pourvu que du reste il ne se manque point à lui-même.

Mais, revenant à ce que je disais du pouvoir de l'argent, si l'on blâme avec raison les menées souvent pitoyables du corps diplomatique, quelque basses qu'elles soient, elles nuisent moins que les guerres où l'on prodigue inutilement le sang des peuples; et l'on se refuserait en vain au grand bien qui résulterait si, tous les états diminuant leurs troupes, les différends des souverains pouvaient se terminer par peu de monde, ou en négociant dans les cabinets. Car, par la vicissitude des temps, s'il en est où deux cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre quelques villes, tandis qu'on en voit d'autres où une bataille entre huit ou dix mille suffit pour renverser un trône ou l'affermir, je ne puis m'empêcher de faire observer combien ces derniers sont plus doux.

Par malheur on n'est pas toujours libre de suivre

cette maxime ; et si dans un temps calme des négociateurs peuvent rapprocher les intérêts opposés, quand une fois les passions sont déchaînées, tout le prétendu savoir des diplomates devient inutile. Il n'est point de Torcy, de d'Avaux, de d'Ossat, de d'Estrades, qui puissent résister à ce torrent ; ils auraient tous échoué si, vivant dans d'autres siècles, ils avaient voulu arrêter le fanatisme de la ligue, ou la folie des croisades. Charles Martel pouvait seul servir de digue à la furie des Sarrasins ; et, sans son bras victorieux, mille ambassadeurs avec tout leur talent n'auraient pas garanti l'Europe du joug de l'alcoran. L'opinion qui rencontre le moins d'obstacles est l'opinion des baïonnettes, le droit-canon malheureusement est le seul droit des gens, et le sabre taille toujours bien la plume mobile des négociateurs, qui se tourne et retourne complaisamment au moindre souffle de la fortune. En effet, la politique a beau se servir des mensonges les plus subtils, s'efforcer d'éblouir ceux qui l'écoutent, en se repliant sous mille formes pour tâcher d'en imposer avec ses déguisemens, il est des cas où ce Protée ingénieux ne peut rien ; et quelquefois l'esprit, la sagesse même et l'éloquence, sont inutiles dans les négociateurs, quand le prince n'est point heureux à la guerre. Car ce sont les victoires qui font les traités ; et qu'on réfléchisse à ce que peut la présence d'un seul homme ! Qu'on voye, dis-je, sans en citer d'autres, comme Villars sauva la France à Denain ; ou la façon dont Vendôme, lors de la bataille de Villa-Viciosa, rétablit en quatre mois la fortune de Phi-

tachement pour le garder (ce qui diminuerait le nombre des combattans), et beaucoup d'officiers sous divers prétextes s'empresseraient d'accompagner le souverain, charmés de s'exempter ainsi du péril sans déshonneur. Ceux qui resteraient se croiraient donc abandonnés par les autres, ou sacrifiés par un chef qui ne daignerait pas même être témoin de leur mort, de façon qu'ils ne disputeraient que faiblement la victoire, dont un découragement secret leur aurait déjà ravi l'espérance. Quand un roi n'a pas cette force d'ame qui ne s'étonne de rien, et que le péril même réveille, il ne doit pas commander son armée. Il peut d'ailleurs avoir de grandes qualités, mais dans un général rien ne supplée au courage, et plus on tâche d'en montrer l'apparence, si l'on n'en a pas la réalité, plus la peur se fait voir.

Pour commander, il faut également qu'un prince puisse supporter la fatigue, par conséquent qu'il soit au-dessus de mille besoins, qui sont comme une suite de la condition de ceux qui gouvernent. Montant souvent à cheval, qu'il bannisse de son camp tout équipage moins belliqueux. Il s'exercera même à marcher, visitant ainsi quelques postes voisins, comme l'immortel Gustave Wasa, Henri IV et Charles-Quint le faisaient; ou comme Titus, qui, pendant le siége de Jérusalem, voyait le soldat travailler aux retranchemens, et l'animait par sa présence partout où il croyait le devoir. Il se souviendra de ces empereurs romains que je citais tout-à-l'heure, et qui couchant sur la dure, souffrant indistinctement le chaud et le froid,

prenaient part aux travaux communs sans pour cela rien perdre de leur autorité, et qui n'en devenaient que plus respectables par cette simplicité militaire. Cependant le prince n'imitera cette dernière qu'autant que les bienséances et la force de son tempérament le permettront. Mais il est indispensable pour un jour de bataille, et les occasions importantes des campagnes pénibles, qu'il donne à son armée l'exemple de la fatigue, et ne cède pas mollement à celles que sa dignité lui impose. Epaminondas, Phocion (même dans sa vieillesse), allaient à pied comme le soldat; et Trajan conduisant ses légions en Allemagne, en Espagne et en Asie, se faisait gloire de marcher lui-même à leur tête.

Le prince ne doit rien faire aux yeux de l'armée qui ne soit digne d'un tel théâtre, sur lequel il faut que tout paraisse grand et médité; car la victoire, lors même qu'elle coûte peu de sang, est toujours un tragique spectacle pour un roi qui aime ses sujets. Cependant que de milliers d'entre eux parfois sont inutilement sacrifiés à la guerre! C'est quand un souverain commande ses troupes que toutes ses vertus doivent paraître dans leur éclat; son courage invincible au milieu des désastres, sa sagesse pour y remédier, sa bonté pour consoler le soldat, sa justice pour récompenser la valeur, sa compassion pour les blessés, sa libéralité pour faire soigner les uns, et rendre aux autres une partie de ce qu'ils ont perdu, toutes choses que Tacite raconte de Germanicus après le mauvais succès d'une bataille. Car c'est alors qu'on connaît

tout ce qu'est le prince; et dans un tel malheur, où les fausses vertus s'évanouissent, on voit par celles qui restent s'il avait une solide grandeur, ou s'il n'en possédait que l'apparence.

Mais, dans quelque circonstance que ce soit, que le prince n'oublie jamais que son devoir gît plus dans le commandement que dans l'exécution; et l'histoire conserve la mémoire d'un si grand nombre de souverains dont le malheur a causé celui de leurs peuples, qu'un roi doit toujours bien réfléchir avant de confier au sort d'une bataille sa vie, ses états et son honneur. Sans l'exhorter en rien à la pusillanimité, songeant aux vicissitudes de la fortune, qu'il se rappelle donc quelquefois Valérien servant de marchepied à Sapor, Bajazet dans sa cage de fer, le roi Jean après la bataille de Poitiers, même François I[er] après celle de Pavie, et beaucoup d'autres que je pourrais citer.

Mais revenant à ce dont je parlais avant, que le souverain commande ou non ses armées en personne, il doit toujours avoir présent que, comme pendant la paix il faut user de justice et de clémence, il est nécessaire de punir plus sévèrement et donner de plus grandes récompenses pendant la guerre; car les dangers ne se surmontent point sans de grandes espérances, de même que la crainte doit être un frein pour les mœurs plus relâchées.

Ayant ainsi conseillé le prince, dans lequel je n'ai guère vu jusqu'à présent que le chef de l'état, je vais, en le considérant comme général dans le chapitre

suivant, exposer quelques réflexions sur l'art militaire. Mais loin de moi d'entrer dans aucun détail, ou de m'appesantir en rien sur le matériel de la guerre fixé par des préceptes, quoique fondé sur des règles qui changent sans cesse avec l'armement et l'organisation des troupes. Osant prendre un plus noble essor, je me dirigerai vers cette partie sublime qui fait un des plus beaux apanages de l'immense domaine du génie, et qui la même dans tous les temps, bien qu'elle n'ait point de nom, ne peut mieux se définir que sous celui de *philosophie de la guerre*. C'est celle dont il importe le plus aux rois d'être instruits.

CHAPITRE VII.

De l'art militaire.

L'ART de la guerre, comme les autres, est hérissé d'une foule de principes inutiles, quoiqu'il en ait indubitablement plusieurs d'immuables. Mais celui qui regarde avec l'œil sobre de la méditation les écrits sans nombre qu'il fait naître n'y voit que le même mets assaisonné différemment, c'est-à-dire le matériel de la guerre toujours arrangé selon le goût du siècle, la diversité des mœurs, des armes, des qualités morales et physiques des peuples; car ce qu'on publie de plus récent désavoue sans cesse ce qui précédait, parce qu'aveuglés par le désir d'expliquer une science sublime les auteurs emploient des volumes pour ce qui n'est que le produit d'une illumination soudaine, et compliquant ce qu'il y a de plus simple ne laissent rien au domaine du génie si vaste à la guerre, semblables à ces commentateurs d'Homère qui lui créent mille beautés chimériques faute d'apercevoir les véritables.

L'un, par exemple, regarde les hommes comme de pures machines, et veut que le feu seul donne tout l'avantage, sans calculer les passions du cœur hu-

main, ni les circonstances qui modifient tant l'application des principes; et l'autre accorde tout aux positions, tandis qu'il en est si peu de mauvaises pour celui qui, tenant ses troupes dans sa main, sait manœuvrer et se décider à propos. Mais, sans m'étendre sur les diverses parties de l'art, je traiterai seulement des choses constantes, en m'arrêtant à quelques-unes de celles qui peuvent aider à développer le génie.

J'ai parlé de son domaine à la guerre. En effet, est-il croyable qu'il suive constamment les préceptes auxquels les opérations des grands hommes sont si follement assujetties dans les livres? On écrit laborieusement ou pésamment sur l'inspiration momentanée d'un héros, qu'on ne peut que sentir, et qu'il fallait saisir avec transport; de même, on juge presque toujours par des règles arbitraires, et qu'on applique après coup, des élans qui sont le résultat du génie, pour une position, une marche, un ordre de bataille, ou mille choses que l'occasion seule a fait naître, comme toute autre circonstance en aurait suggéré mille différentes. Et, sans ajouter qu'en parcourant les auteurs militaires il serait facile de prouver qu'un général se perd où l'autre a réussi, je plaindrais sincèrement celui qui compasserait ses opérations en se retranchant toujours derrière les règles, car il ne s'y trouverait pas moins embarrassé que le jurisconsulte qu'un trop grand nombre de lois rend plus incertain dans ses opinions. Sans presque jamais se devoir à de longs calculs, bien que souvent elles soient le résultat de l'étude, toutes les grandes pensées viennent du cœur.

Il est sans doute des connaissances préliminaires pour un chef, et je ne m'arrêterai point à parler de la topographie, ni de cette partie de la géométrie qui, servant à fortifier et défendre les places, est nécessaire pour diriger et combiner les opérations des troupes, ce sont les premiers élémens d'un militaire. Je ne dis pas non plus qu'il ne soit des bases fondamentales pour bien commander; mais ces choses s'acquièrent facilement, surtout dans nos armées, où l'on n'est point obligé de tout créer, et dont celui qui se sent capable d'être le Turenne n'a pas besoin de chercher à devenir le Vauban.

Enfin, l'art de la guerre comme les autres offrant une partie positive, dont le mécanisme n'exige que de la mémoire ou de la pratique, on aura sur son matériel des règles qu'on peut fixer par des préceptes; mais le génie consiste dans l'application de ces mêmes règles à la multitude infinie de circonstances qui se présentent, partie sublime qui n'a point de nom, et qu'on ne peut enseigner. Or, je le répète, il en est de l'art de la guerre comme des autres; et si la diversité des circonstances ou des occupations fait voir le génie sous tant d'aspects différens, il n'en est pas moins le même partout, et se tient par un point commun; la force de l'imagination et l'activité de l'ame sont ce qui le caractérise le plus dans tous les genres. Car s'il est possible de devenir un bon militaire à force d'étude, et d'entendre parfaitement ce qui tient au matériel de la guerre, on ne sera jamais un grand capitaine sans les qualités que je viens de citer; et l'art

dont je parle est remarquable en ce qu'il laisse plus aux facultés de l'individu, pour les circonstances qui empêchent presque toujours l'application des principes.

Le génie s'annonce pour le militaire de même que pour le reste, et ce serait en vérité trop le ravaler ici comme ailleurs, que de le faire dépendre de règles auxquelles il lui serait impossible de s'assujettir. Se montrant partout d'une manière originale, il brise les entraves pour voler au sublime. Le génie court dans la carrière où les autres se traînent avec des béquilles : et tant de prétendus liens qui ne sont qu'un faible secours à ceux auxquels il manque ne pouvant que l'embarrasser dans sa marche, tandis que l'esprit médiocre ne s'occupe que de bagatelles, le grand homme, au-dessus de l'ordre méthodique des détails trop compassés, s'élève par un vol d'aigle dans une région lumineuse, d'où ses coups d'œil généraux perçant des abîmes, il en reçoit une foule de pensées dont il saisit les liaisons quelque éloignées qu'elles puissent être ; et s'il n'en suit pas toujours la chaîne dans les détails, au moins il ne néglige rien de ce qu'elles ont d'intéressant pour l'aider à s'élancer vers le but qu'il désire. Par exemple, un objet le frappe-t-il ; étincelant à sa vue, quand il ne serait que trouble pour les autres, sa supériorité le rend semblable à la Divinité pour parcourir à l'instant la multitude des possibles, voir le mieux et l'exécuter. De même, est-ce un plan qu'il conçoit ; l'ordonnance en est surprenante, et ne ressemble à rien de ce que les autres feraient à sa place.

Le commun des hommes regarde presque toujours

sans voir; au contraire, l'homme de génie voit si rapidement que c'est presque toujours sans regarder. Recueillant dans son sein les germes qui y entrent sans qu'il s'en aperçoive, la simple impression des objets l'enrichit de connaissances qui ne lui ont rien coûté; car le propre du génie est de s'abandonner au concours de ses pensées, ainsi qu'à la facilité de les combiner, et le mouvement, son état naturel, le force comme malgré lui, de laisser de manière ou d'autre le produit de son agitation, pour ne pas dire de ses tempêtes.

Mais les qualités de l'esprit qui s'excluent, et qu'il faut posséder pour l'art de la guerre, sont peut-être ce qui lui donne le premier rang parmi les autres. Car si le poëte ou le peintre se livrent entièrement et librement à leur enthousiasme, quelle différence quand il s'agit d'allier les extrêmes les plus opposés, et d'unir, par exemple, la fougue la plus vive, ou cet enthousiasme sublime qui transporte les hommes, au sang-froid sans lequel on deviendrait inconséquent, et ferait une application fausse des moyens aux circonstances en manquant de présence d'esprit; le sang-froid, dis-je, qui soumet l'activité de l'ame à la raison, et préserve dans les évènemens de la crainte, de l'ivresse et de la précipitation d'une fausse résolution; qualité qui semble ne pouvoir exister chez celui dont l'imagination est quelquefois exaltée d'une manière si surprenante, qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré!

Ce n'est pas tout que les édifices qu'on élève

charment par leurs proportions, il faut encore que leur solidité permette de les habiter, et qu'on puisse aimer comme vrai les systèmes auxquels on se livre comme beau. Or ce n'est pas toujours aisé, quand les ressources inespérées, les évolutions imprévues, même quelquefois les heureuses témérités, sont ce qui caractérise le génie militaire, qu'il ne faut jamais juger par discussion, mais par sentiment, dans ces instans où sa supériorité bouleverse et subjugue les hommes.

Toutefois il est indubitable que le génie est plus utile quand il est nourri par l'étude, et qu'un talent consommé s'y réunit, parce qu'alors il a plus de suite, moins d'écarts, et joignant les préceptes de l'art à l'instinct sublime et ces élans qui le déterminent pour ce qu'il fait, il gagne par l'ascendant de lumières ce qu'il perd quelquefois sans cela par l'inégalité de conduite. En outre, méprisant toutes les choses puériles à ses yeux, le génie n'est guère touché que des grands objets; et s'il n'est mûri par l'expérience, souvent rempli de contrastes, même de bizarreries, dans la jeunesse surtout, entraîné par la violence des passions (ces ressorts des plus belles actions comme des plus coupables égaremens), elles le transportent à leur gré aux cieux ou dans les enfers, à moins qu'au milieu de cette mobilité qui le fait trop s'abandonner aux impressions du moment, un objet digne de lui ne s'offre pour diriger vers un grand port ses talens, sa force et l'activité qui le consument.

De même que la bravoure est plus ou moins sage,

brillante, impétueuse, prévoyante, selon le tempérament de celui qui la possède, le génie se montre sous différentes formes relatives au caractère de l'individu qui en est doué; selon, par exemple, qu'on est plus ou moins humain, et plus ou moins ennemi du sang, qu'il est toujours du devoir d'épargner. L'ardeur et l'activité du génie sont les seules choses qui ne changent jamais. Frappé de tout, dans quelque circonstance que ce soit, il observe rapidement alors même qu'on le croit le moins livré à ses pensées, parce qu'une fois éveillé pour un objet qui l'intéresse il ne saurait s'arrêter jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu.

Si par hasard quelqu'un doutait de l'influence et du pouvoir du génie à la guerre, je demanderais comment ceux qui font successivement l'admiration de leur siècle l'étonnent souvent plus dans leurs premières campagnes que dans les autres? Car sans parler de cette foule d'hommes célèbres qui, comme Cicéron disait de Lucullus qu'il était devenu militaire pendant son trajet de Rome en Asie, paraissaient des maîtres consommés en débutant; oubliant même Alexandre, qui à peine monté sur le trône à vingt ans soumet des peuples belliqueux, prend Thèbes d'assaut, et donne des lois à la Grèce, n'avons-nous pas nombre de généraux dont les premières campagnes sont les plus belles? Une des principales causes en est que l'art de la guerre, pour le chef, tenant plus à celui de conduire les hommes qu'à toute autre chose, les progrès sont prompts quand, avec un grand caractère, on se pénètre l'esprit des maximes qui con-

tribuent à la perfection d'un héros. C'est ainsi, par exemple, que la lecture de Xénophon et l'étude ont pu former quelques Romains.

Mais, sans se borner au stérile plaisir de lire de hauts faits militaires uniquement pour s'orner la mémoire, il faut s'appliquer à démêler les causes des heureux succès et des évènemens malheureux; étudier par quel art se prépare la victoire, et les ressources nécessaires pour réparer une défaite. Caractère, discipline, armes de chaque peuple, manière différente de combattre, mouvement des troupes selon la diversité de leurs positions ou des terrains, rien ne doit échapper à la méditation, comme le seul moyen en quelque sorte d'avoir déjà fait la guerre contre plusieurs nations sous les plus habiles capitaines avant de commander, et, se remplissant de leur génie, de pouvoir espérer de les rivaliser dès ses premières campagnes.

En vain les faiseurs de systèmes prétendent-ils que depuis la découverte de la poudre les armées sont devenues des machines régulières qui se meuvent comme des ressorts, que la force du corps pouvait beaucoup plus anciennement, que l'adresse et le courage de chaque combattant sont nuls aujourd'hui. Si cela peut avoir eu lieu dans les temps héroïques, il est aisé d'apercevoir combien la chose a dû changer toutes les fois que les armées et leur attirail se sont augmentés. On connaît ce mot d'un Spartiate, qui, voyant la première machine de guerre à Samos, dit que c'en était fait de la valeur.

La nature des guerres est différente, c'est-à-dire qu'anciennement on a vu des circonstances où deux légions pouvaient subjuguer un royaume, tandis qu'aujourd'hui l'on est parfois obligé d'avoir cent mille hommes pour appuyer ses prétentions sur une bicoque. L'art militaire était aussi plus simple, et peut-être plus décisif, parce que des troupes armées de traits et de javelots avaient des mouvemens plus rapides, et se trouvaient plus souvent dans le cas de s'approcher que celles qui ont des armes à feu, dont les manœuvres sont plus tardives, et toutes les actions plus indécises. L'artillerie également prête plus à la défensive, et rend les opérations plus lentes en arrêtant dans beaucoup de positions. Toutefois la manière de conduire les hostilités en grand n'a presque point éprouvé de changement, et je crois qu'elle n'en éprouvera jamais de bien réels, malgré les nouveaux projectiles d'une force et d'une forme inconnue, malgré les boulets que la vapeur lance plus vite et plus sûrement que la poudre, en un mot malgré tout ce qu'on inventera.

Sans doute l'attaque des places, leur défense, celle de l'entrée des rivières, nombre de détails, même les transports de troupes par mer à une courte distance, pourront éprouver des altérations, et je ne serais nullement surpris de voir des forteresses régulières, bien autres que des vaisseaux à trois ponts, braver avec toute une armée l'empire de Neptune étonné. Ces choses sont possibles, les machines à vapeur en viendront peut-être là. Mais tant qu'il s'a-

gira sur terre de tirer le meilleur parti de cinquante, soixante ou quatre-vingt mille hommes à commander, soit qu'on adopte l'ordre mince, l'ordre profond, ou telle manière qu'on voudra, je crois que les principales bases de cet art seront toujours à peu près ce qu'elles furent jadis, et ce qu'elles sont encore aujourd'hui.

La vie des troupes était aussi moins efféminée anciennement, avantage qui tenait aux mœurs, et qui, joint à l'armement, laissait peut-être un peu plus à la force du corps qu'aujourd'hui. Cependant le grand talent alors comme à présent consistait dans la rapidité des opérations, dans la manière brusque et imprévue dont elles agissaient sur l'ennemi; pour la bataille, dans l'art d'être supérieur en nombre sur tous les points d'attaque, quelque inférieur d'ailleurs qu'on fût au total; dans la promptitude des marches, et mille autres choses qui constituent encore le sublime du métier. Cette partie ne varie point, elle est la même que du temps de César; et qu'on lise dans Saluste la courte harangue de Jugurtha, lorsqu'il va combattre Métellus, il n'y a pas un mot à changer, non plus que dans les autres choses où cet élégant écrivain traite de la guerre.

Cependant il faut bien se garder de jamais confondre le véritable génie avec l'imagination trop ardente, qui séduite par les apparences du grand, et ne combinant ni les mesures ni les moyens, agit sans peser les avantages et les inconvéniens d'un projet, et se précipite dans les difficultés ou les dangers,

en croyant n'entreprendre rien que de facile et de possible. Le vrai génie au contraire est réfléchi, même au milieu de son plus grand feu; et doué de cette force d'esprit qui, le plus bel apanage de l'homme, est supérieure aux passions qu'elle enchaîne ou dirige à son gré; s'il paraît sauter par dessus les règles il en a dans son instinct, et ne perd jamais de vue la prudence ni la circonspection, qui seules garantissent des écarts d'une fougue inconsidérée. Il sait qu'on n'est pas grand par ce qu'on entreprend, mais par ce qu'on exécute.

Quoique j'aie fait à si juste titre l'éloge du génie, ses bornes néanmoins se rencontrent partout. Il en est des grandes qualités comme des grandes vertus, qui ont un terme près de quelque défaut, bien qu'on ne puisse pas toujours en savoir la ligne de démarcation. Et de même que parfois dans les affaires du gouvernement un grand homme sauve sa patrie, qu'il perdrait s'il y conservait plus long-temps du pouvoir, les limites du génie ne sont pas moins circonscrites pour tout ce qui tient aux arts, même à celui de la guerre. Le meilleur peintre, orateur ou poëte, n'est jamais doué que de quelque belle partie, sans les posséder toutes; or il serait fou de croire qu'un général puisse être universellement grand pour ce qui tient à l'art militaire. L'un excelle dans ses plans de campagne, l'autre dans sa manière de prendre ses positions ou d'asseoir ses camps, celui-ci dans les moyens de pourvoir à la subsistance de ses troupes, celui-là dans sa façon de les conduire pendant l'action. C'est

ainsi, pour donner quelques exemples, que Montécuculli possédait l'art des marches et des batailles; que Luxembourg était parfois terrible un jour de combat; que Vauban avait le talent de fortifier les places et de les rendre imprenables; Eugène l'adresse de faire subsister de nombreuses armées dans les pays les plus stériles et les plus ruinés; Vendôme le bonheur d'obtenir dans l'occasion plus qu'on n'a droit d'attendre du soldat; Charles XII le moyen de rendre les troupes insensibles à la fatigue, au froid, à la faim; Turenne, au milieu de tant d'autres qualités, le secret de ménager la vie des hommes, en faisant beaucoup avec peu; et Condé cette valeur héroïque, ce coup d'œil infaillible et ces illuminations soudaines, qui lui faisaient trouver tant de ressources aux moments où la fortune semblait l'abandonner.

Ce n'est donc pas un petit talent pour un chef de se bien connaître, et, quand il est impossible de [illegible] les qualités que je viens d'énumérer, [illegible] de personnes [illegible] l'art militaire. [illegible]

zélé confident, le grand art d'un général, ainsi que d'un souverain, consiste à bien choisir ses entours, en assignant à chacun des fonctions analogues à ce qu'il sait.

J'ai dit que l'art de la guerre pour le chef tenait plus à la connaissance des évènemens et des hommes qu'à toute autre chose, d'où il résulte que la lecture de l'histoire doit être une de ses occupations. Au moins, je ne crains pas de dire que c'est par elle que les génies prématurés osent prendre leur essor, sans posséder presque rien de plus que la théorie de l'art; et je suis persuadé que trois ou quatre campagnes faites avec attention suffisent, quand on a reçu l'éducation analogue, pour donner à l'esprit observateur la pratique dont il a besoin, surtout dans nos armées européennes où, comme je le faisais observer tout à l'heure, les subalternes étant excellens dans chaque partie, il suffit presque pour entrer dans leurs détails, et les rapporter au grand tout, d'avoir cet instinct sublime et précieux du génie, tact subtil qui voit et juge bien.

Quiconque a l'esprit de son art et du commandement passe vite et sans effort du petit au grand. Combien ont été généraux avant d'être soldats! Ceux qui ont l'ame vraiment forte naissent avec un pouvoir si universel dans ce qu'ils font, et même dans ce qu'ils disent, qu'il semble que la nature les ait fait les aînés du genre humain, pour être partout ses supérieurs, sinon en dignité, du moins en mérite. Il se répand en eux un esprit dominant, jusque dans leurs moindres actions; tout leur obéit, parce qu'ils excellent en

tout, et ils se rendent les maîtres des autres, en leur dérobant le cœur, ou tout au moins en le soumettant par leurs hautes et transcendantes qualités.

Le génie fait une exception aux règles ordinaires. Créateur de lui-même, pour ainsi dire, il devient l'auteur de sa destinée, l'arbitre de celle des autres; la fortune n'entre qu'en subalterne dans son élévation. Chez lui le mérite devance l'âge. Il n'attend presque rien des années; et naissant tout instruit, celui qui en est doué se trouve parfait avant que le commun des hommes se délivre de l'enfance. C'est Minerve qui sort armée du front de Jupiter.

Mais quand je recommande la lecture de l'histoire, et surtout l'étude de la vie des grands capitaines, ou celle des principaux évènemens militaires décrits par les maîtres de l'art, sur lesquels il faut réfléchir, et dont les plus récens sont ceux qu'on doit étudier avec un soin plus particulier, comme ayant plus d'analogie avec le temps où l'on vit, ce n'est pas une lecture superficielle, qui ne sert qu'à charger l'esprit d'un grand nombre de faits. Que la connaissance des hommes soit le but de toutes les réflexions. L'époque de la chute de Carthage, par exemple, n'intéresse pas à beaucoup près autant que l'analyse des caractères de Scipion et d'Annibal. De même, il importe bien moins de connaître l'endroit où Marcellus est mort, que de savoir comment ce grand homme a terminé sa vie d'une façon peu digne de lui. Qu'on se mette donc à la place de ceux qui agissent, sans se borner au simple récit du gain ou de la perte d'une bataille;

et quand les guerres ne font presque jamais que manifester des évènemens déjà déterminés par des causes morales antérieures, il faut chercher à en approfondir les raisons, à démêler partout les prétextes qui servent de voile d'avec les desseins secrets ou les ressorts cachés; remonter à l'origine des choses et aux préparations les plus éloignées, et surtout être attentif à ce qui a décidé du succès des entreprises, du sort des batailles, de la ruine des états. Il faut observer le vice radical, les vertus, les inclinations, les préjugés, les mœurs, les passions, et pour tout dire en un mot, le caractère tant des peuples dominans en général que des princes en particulier, et des hommes extraordinaires qui, par leur importance dans le monde, ont contribué en bien ou en mal à l'élévation et à la décadence des empires. Voilà comment l'histoire peut devenir l'école d'un génie né pour commander, et, lui formant le jugement, l'aider à concevoir avec force.

La première qualité d'un général, sans contredit, est de savoir influer sur le moral du soldat, animer les hommes, et les transformer en autant de héros. Car, comme l'armée dont le moral sera le plus élevé vaincra presque toujours, quel avantage cela seul ne donne-t-il point à l'instant! L'influence de l'imagination opère les plus merveilleuses métamorphoses; et sa force est d'autant plus redoutable qu'en élevant l'ame, et en accroissant la volonté, la force physique est doublée. Le meilleur général avec des soldats sans enthousiasme ne sera jamais qu'un ignorant.

Ce n'est pas un talent aussi commun qu'on pense que de savoir électriser les troupes. Il en est d'elles en cela comme des peuples. Ce qui y contribue le plus sont les sentimens forts, et les nobles impressions qui, circulant dans les esprits, passent insensiblement de l'un à l'autre. Car, s'il ne s'y répand que des idées d'abattement ou d'esclavage, il est bien difficile qu'il se fasse rien de grand, tandis qu'une armée qui a le pressentiment de la victoire est rarement battue, pourvue que du reste elle ne soit pas trop mal commandée. Rien surtout n'en augmente la force comme ce qui excite l'émulation. Que le dernier soldat, par exemple, ait l'espoir d'être officier s'il se conduit bien, et soit toujours plein de bonnes espérances, tel est le plus grand encouragement qu'on puisse lui donner. En un mot, les hommes ne sont guère braves qu'à force d'art; l'adresse seule peut leur inspirer le courage qui fait voler à la mort.

Mais que le général ait toujours présent que la confiance des troupes dans ses talens est la chose qui fomente le plus chez elles les qualités dont la valeur se compose. Qu'il ait donc soin de voir non seulement si son armée est en état de tenir campagne, mais si elle peut remporter la victoire. En effet, que deviendra-t-elle, si son moral est trop abattu pour avoir ce zèle ardent, et le courage indomptable qui, se jouant des dangers, sont seuls capables d'assurer le succès? Car il ne suffit pas que les soldats jurent de vaincre ou de mourir; il faut qu'ils fassent le serment de revenir vainqueurs, et l'exécutent. Quelle diffé-

rence entre ceux qui entreprennent les choses avec hardiesse ou avec timidité! C'est plus la résolution que la force qui gagne les batailles.

Il suit de là que si l'on veut qu'une armée combatte opiniâtrément, on ne peut trop chercher à persuader au soldat qu'il est indispensable de vaincre ou de mourir. Tel est le grand art; c'est-à-dire, qu'il faut autant que possible élever son moral, tandis qu'au contraire on s'efforce d'abaisser celui de l'ennemi, soit en lui faisant voir le peu de nécessité qu'il a de combattre, soit en tâchant que sa discipline se relâche, en lui faisant un pont d'or, lui inspirant le désir d'échapper, ou cent autres choses qui atténuent sa bravoure. Mais cela doit se préparer de plus loin qu'on ne croit. Cependant une fois qu'on l'a obtenu, c'est-à-dire quand on voit ses troupes toujours plus bouillantes de courage, à mesure que celles de son adversaire s'amollissent, deviennent pusillanimes et perdent de leur valeur, c'est alors qu'on doit espérer de pouvoir risquer quelque chose avec avantage. Car que pourrait un ennemi qui n'est mu par aucune passion, et qui même croit n'avoir aucun intérêt à résister, contre des soldats bien disciplinés qui ont soif de sang, et que la rage de se battre enflamme? Ne fussent-ils qu'un contre dix, ils auraient toujours la supériorité. Le loup ne se met pas en peine du grand nombre de moutons.

L'histoire abonde en exemples pour relever le moral d'un peuple ou des troupes. Mais, nous bornant aux plus classiques, qu'on voye comment Fabius

Maximus, nommé dictateur contre Annibal, ne quitta Rome qu'après avoir banni de toutes les ames la frayeur que la défaite de Trasimène y avait répandue, chose qu'il répéta également après la perte de la bataille de Cannes; et lorsque les Carthaginois appelèrent le Lacédémonien Xantipe pour lui donner le commandement de leur armée contre Régulus, qu'on examine aussi comme ce fut la première chose dont il s'occupa à Carthage, n'entrant en campagne que quand il eut ranimé l'esprit public abattu dans cette ville, et qu'il l'eut presque assurée de la victoire. De même, avec un mot plaisant Annibal rend le courage à ses troupes effrayées, et malgré leur grande infériorité de nombre les fait voler en riant à la bataille qui lui livre l'Italie. Plutarque est plein de semblables traits. Si nos écrivains modernes les oublient, pour peu néanmoins qu'on suive attentivement l'histoire des succès ou des revers, on verra qu'ils tiennent beaucoup à l'état des peuples et des armées. Leur cause s'aperçoit presque toujours dans l'organisation des troupes, l'esprit dont elles sont animées, le talent de ceux qui commandent, la disposition des affaires et des gouvernemens; en un mot, si je peux m'exprimer ainsi, dans l'avant-goût que le soldat a de son triomphe ou de son infériorité. Car les passions, le caractère des chefs, percent partout; et l'on a beau faire les plus beaux plans imaginables, les qualités de l'ame ont plus d'influence que les facultés de l'esprit.

Ainsi Philopémen, remarquant d'un côté la non-

chalance et la mollesse d'Antiochus, et de l'autre l'infatigable activité des Romains, n'eut pas de peine à prévoir en faveur de qui serait la victoire. Or, avec des nuances peut-être moins sensibles, mais qui existent toujours, on trouvera sans cesse à faire les mêmes observations; et si les causes secondaires échappent au vulgaire, il est rare que l'œil attentif ne puisse les voir aussi clairement que dans ce que je viens de citer.

Après avoir parlé du talent de savoir électriser les hommes, s'offrent naturellement les causes morales qui influent sur les opérations; partie sublime qui, comme je l'ai dit, n'a point de nom, mais que je crois bien désignée sous celui de *philosophie de la guerre*, et relativement à laquelle le génie, guidé seulement par ce haut instinct qui lui suggère ses moyens d'invention, se fait voir sous tant d'aspects avec des combinaisons toujours si différentes. En effet, quels principes écrits eussent jamais engagé Alexandre à ne rien donner au hasard dans le temps qu'un échec pouvait le renverser, ou lui inspirer ces heureuses témérités qui furent quelquefois un de ses moyens quand la fortune l'eût mis au-dessus des évènemens? Quelles règles pouvaient lui enseigner à ne point attaquer les colonies grecques en Asie, et à se les attacher en disant qu'il ne marchait que contre les barbares? Avant la bataille d'Arbelles également, lorsque les généraux macédoniens étonnés de l'armée des Perses, qui se répandait partout comme un torrent, désiraient qu'Alexandre l'attaquât la nuit, quelle leçon d'écrits

militaires lui eût inspiré la grandeur d'ame avec laquelle il leur répondit : *Je ne veux point dérober la victoire, elle est plus facile que vous ne pensez.* Quelle maxime, dis-je encore, aurait pu lui révéler de poursuivre tellement Darius après cette bataille, qu'il ne lui laissa plus aucune retraite dans son empire, tandis que pour d'autres motifs il l'avait laissé fuir après celle d'Issus? Enfin, quel précepte de l'art était capable de lui suggérer dans la suite d'unir les vaincus aux vainqueurs, et de quitter après sa conquête les préjugés qui lui avaient servi pour la faire?

C'est le même instinct, quoiqu'il y paraisse étranger, qui lorsque César se méfiait de son armée en marchant contre les lieutenans de Pompée en Espagne, lui fit emprunter de l'argent de ses officiers qu'il craignait, pour les unir de la sorte à sa cause, et le distribuer aussitôt après aux soldats, qu'il gagnait par cette libéralité (1). C'est, dis-je, le même génie qui porta Annibal à épargner les possessions gauloises, pour s'attacher ces peuples à son arrivée en Italie; comme il fit ensuite avec celles de Fabius, pendant qu'il ravageait celles de tous les autres Romains, pour le leur rendre suspect et qu'ils le crussent

(1) Eumène également, un des capitaines d'Alexandre, voyant que plusieurs des siens n'attendaient qu'un moment favorable pour le trahir, emprunta de grosses sommes de ceux qui lui étaient les plus suspects, afin que la crainte de les perdre les engageât à veiller sur sa vie; de façon qu'au lieu de donner son argent pour conserver ses jours, il les garantit en prenant celui des autres.

d'intelligence avec lui. C'est encore le même art qui l'engagea à bien traiter et à renvoyer les prisonniers Latins, tandis qu'il gardait ceux de Rome; et qui pendant long-temps analysa tellement le caractère des généraux qui lui étaient opposés, que, les prenant toujours par leur faible, il paralysa l'impétuosité de Sempronius à la Trébia, se joua de l'orgueil de Flaminius à Trasimène; et feignant de craindre Minutius, général de la cavalerie, lui laissa prendre assez d'avantages pour que les Romains, indignés de la circonspection de Fabius, qu'il bravait en parlant avec mépris de ses talens militaires, donnassent à Minutius, qu'il battit, un pouvoir égal à celui du dictateur. De même, avant la bataille de Zama, voyant la mauvaise composition de ses troupes et ne s'y fiant point, ce fut encore la ruse qui lui dicta de chercher à négocier plutôt que de combattre (quand en outre il n'espérait plus de succès dans un temps où l'esprit public des Carthaginois était pour ainsi dire comme déjà façonné au joug des Romains); ce à quoi Scipion se refusa par des raisons contraires à celles qui portaient le fils d'Amilcar à demander la paix.

En général, on ne saurait trop observer combien Annibal était soigneux d'étudier le caractère des généraux ennemis. Il les connaissait tellement, selon Tite-Live, qu'il était pour ainsi dire présent à leurs conseils; et c'est un des plus beaux spectacles de l'antiquité, quand on médite sur le grand nombre d'obstacles que cet illustre capitaine a rencontrés, de voir la manière dont il les a surmontés, sans même jamais

éprouver le plus petit manque de discipline dans son armée (quoiqu'elle fût composée de tant de nations différentes), pendant que le trop d'indulgence de Scipion excita parfois ses troupes à la révolte. Valère Maxime dit également que Sylla changeait si bien de façon d'agir avec les circonstances, qu'il semblait réunir en lui plusieurs hommes des caractères les plus opposés. Heureuse qualité pour ceux destinés à commander! En effet, s'il est des occasions où l'on est obligé de vaincre par la force, comme il s'en trouve bien plus où l'on ne saurait trop dérober la victoire par l'adresse, même en feignant de renoncer à vouloir l'obtenir, un génie supérieur doit emprunter successivement toutes les formes pour se prêter aux différens besoins. Et soit qu'il faille chercher le triomphe avec ardeur ou l'attendre avec patience, soit qu'il devienne essentiel de se modérer au milieu des succès ou de se maintenir avec fermeté dans les revers, soit, dis-je, qu'il importe de frustrer les desseins de l'ennemi par la ruse ou par l'audace, soit qu'il s'agisse de dissiper les craintes et la jalousie des alliés par la prudence, quoique l'ame d'un général doive toujours être la même, il faut qu'il change de vertus aussi souvent que la fortune change d'aspects.

Mais l'homme le plus étonnant pour bien saisir la couleur d'une guerre (car si la fortune l'a quelquefois trompé dans les détails il a toujours réussi dans ses entreprises), c'est César, près duquel ce n'est vraiment pas trop de dire que la plupart des autres

héros ne sont que comme les roseaux devant un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. En effet, si l'on en parle rarement lorsqu'il s'agit de l'art militaire, ce n'est que parce qu'on le laisse hors de ligne, fatigué de l'entendre nommer depuis si long-temps, de même qu'on oublie Homère quand il est question de poésie. La supériorité de ces deux hommes est tellement reconnue, qu'on n'en semble pas plus jaloux que du soleil qui nous éclaire.

Mais qu'on voye comme ces mêmes soldats qui, dès que César les inspirait, faisaient des prodiges de valeur, qui étaient prudens, généreux avec les vaincus, constans dans la peine et les fatigues, devenaient abétis, mous, lâches, inconséquens et cruels, sitôt qu'ils changeaient de général. Quel art pour transformer en autant de héros ceux qui étaient sous ses ordres! De plus, comme sa conduite a toujours été dirigée par la connaissance exacte de ses forces et de celles de l'ennemi; par leur caractère, et le but qu'il se proposait! Que d'exemples d'un courage prudent, d'amour de la louange ou de la gloire, d'activité, de constance, de fermeté, de talent pour gagner et maîtriser les troupes, d'adresse pour maintenir dans l'occasion la discipline la plus rigoureuse, et de cette supériorité d'ame au milieu des travaux et des dangers, qui inspirant la plus grande confiance rend les armées invincibles! Comme sa manière de faire la guerre a toujours été raisonnée! Que dis-je? qu'on voye sa profondeur même dans le projet qu'il forma de renverser la république. Pour mieux détruire ses

rivaux, imitant l'athlète qui va se préparer loin de l'arène où il doit combattre, il s'éloigne de Rome, s'exerce dans les Gaules, y aguerrit ses troupes, et par ses exploits augmente sa gloire à l'égal de celle de Pompée, que dans la suite il attire avec adresse à Pharsale, où il le combat séparé de sa flotte, afin qu'elle ne puisse le secourir. Je ne parlerai point de la prise incroyable d'Alésia; mais qu'on examine seulement la différence de la première guerre de César en Espagne, qui ne dura que quarante jours, lorsqu'il craignait que Pompée s'y réfugiât, avec sa patience et sa lenteur quand il débarqua en Afrique, n'ayant qu'un si petit nombre de soldats qui manquaient de tout. Possédant à peine l'espace nécessaire pour son faible camp, tandis que l'autre parti était maître du pays avec des armées innombrables abondant en équipages de toute espèce, et commandées par les plus célèbres Romains (sans parler du roi puissant de la Mauritanie), néanmoins ils ne peuvent l'empêcher de se maintenir, de recevoir des secours peu à peu, de discipliner ses troupes récemment levées, et de les mener à l'ennemi plus souvent avec avantage qu'autrement, jusqu'à ce qu'il le défasse d'une manière si complète que le royaume de Juba fut réduit en province romaine.

Mais quand on ne saurait trop réfléchir sur cet homme étonnant, dont le génie éleva le triomphe sur celui de tant de héros, qui eux-mêmes avaient triomphé de l'univers, qu'on remarque aussi le soin avec lequel il se prépara d'avance à devenir un gé-

néral sans égal; et quoique né avec une ame douée de toutes les qualités nécessaires pour voir couronner les entreprises les plus difficiles, pour peu qu'il les dirigeât, qu'on observe comme il cultiva son esprit en se livrant à l'étude des belles-lettres, principalement à celle de l'histoire; à l'éloquence, pour laquelle il ne cédait qu'à Cicéron; et même à la poésie, déjà versé, avant de commander, dans l'art et les travaux de la guerre, dans la politique, la connaissance des peuples, l'administration intérieure de la république, et tout ce qui pouvait la concerner.

Avec les préjugés actuels, on regarderait comme ridicule un général qui voudrait marcher sur de pareilles traces; et les militaires, ne se targuant que de bravoure, abandonnent les sciences et l'étude aux autres. Mais elles n'en étaient pas moins l'objet favori de la plupart des héros de l'antiquité; et sans exiger qu'un général soit orateur ou savant, il est certain que celui qui a beaucoup médité, possédant la connaissance des choses et des hommes à laquelle conduit la réflexion, aura toujours une grande supériorité. Car l'étude, en fortifiant l'esprit, et rendant indubitablement plus sage, ne peut manquer de faire acquérir à l'être né pour commander un grand nombre de choses essentielles dans un chef. Elle montre surtout l'avantage que la prudence et le jugement ferme d'un général ont sur la présomption et la témérité d'un homme qui n'est que soldat.

L'histoire, à laquelle je reviens, et dont j'ai si souvent parlé dans cet ouvrage, est d'autant plus

indispensable, que sa méditation seule peut mettre en état de bien conduire une armée. Donnant par les exemples du passé des leçons pour le présent, non seulement elle instruit de l'issue que doivent avoir les affaires, mais l'homme né pour commander y trouve des modèles avec lesquels il peut rivaliser de vertus ou de grandes qualités, et d'autres caractères dont il tâche d'éviter les fautes, les crimes, par conséquent de fuir la réputation. Rencontrant également des exemples d'adresse, de ruses, de grandeur d'ame et de courage, dont il peut profiter, la résolution d'un général, quand elle n'est point aveugle, et sa présence d'esprit, dépendent presque toujours de la théorie qu'il possède, qui suppose une intelligence cultivée par les sciences; car, si ce n'était pour les modèles que celles-ci offrent sans cesse, qui serait assez fou de croire que le peu qu'il a vu puisse lui servir dans toutes les occasions? Même le grand Frédéric reconnaissait l'insuffisance de son expérience; et sur le déclin de ses jours, après avoir fait l'étonnement et l'admiration de l'Europe, il écrivait qu'il avait besoin de l'étude la plus profonde pour se perfectionner dans l'art de la guerre.

Je sais qu'on voit des militaires se distinguer par la plus noble conduite sans une éducation raffinée, mais j'ose dire qu'elle est indispensable à celui qui est jaloux d'inscrire son nom dans les fastes de la gloire. Car qui sait toutes les voies secrètes par lesquelles les sciences peuvent montrer leur influence? Il y a tant de différence entre un chef véritablement instruit, et

ceux qui n'ont qu'une pratique mécanique, ou la routine journalière de leur métier! L'étude modère cet esprit inquiet et fougueux, ce courage bouillant et féroce, cette résolution hardie et téméraire, qui par malheur distinguent trop souvent le caractère du guerrier, et les transforme en un esprit libre et plein de sens, en un courage égal et toujours sûr, en une résolution hardie et prudente; de façon que le militaire qui de temps à autre peut laisser son épée pour l'étude en serait toujours bien récompensé, quand il ne ferait qu'y gagner un jugement plus ferme, plus sage, et moins sujet à se tromper.

Sans rappeler les capitaines grecs, qui se formaient au commandement dans le sein de la philosophie, Lucullus, Caton, Brutus, les Scipions, Annibal même, le farouche Mithridate, Auguste et une infinité d'autres, cherchaient un délassement dans les lettres jusqu'au milieu des camps, où l'on sait le soin avec lequel plusieurs écoutaient les leçons des philosophes qui les accompagnaient. Alexandre, qui ne se séparait point d'Homère, en avait toujours à sa suite; et Pyrrhus disait que l'éloquence de Cinéas lui avait plus servi dans ses guerres, que la force de ses soldats. Personne n'ignore également l'amour de Frédéric pour les lettres et les beaux-arts.

Il résulte clairement de ce qui précède combien l'instruction et la théorie sont indispensables pour un chef. Je ne crains pas de les comparer au pied droit de celui qui commande. Plus il s'y joint de pratique, mieux la chose est sans doute; mais en vain objec-

terait-on qu'un homme qui n'aurait point dansé posséderait inutilement les règles de la danse; s'il en est de même pour quelques métiers d'esprit, ce n'est nullement pour celui de commander à la guerre, où les circonstances varient tellement, et les choses dont on manque sont en si grand nombre, que je mets en fait que depuis qu'il y a des troupes jamais capitaine n'a reçu le commandement d'une armée organisée à son gré, toujours forcé de les prendre comme il les trouve, et de tirer parti de ce qui existe. De plus, supposant qu'on serve toute sa vie, comme je le disais tout à l'heure, il ne se rencontrera peut-être pas vingt occasions dignes de remarque dont on ose s'appuyer. Or, qu'est-ce auprès des milliers d'exemples dont l'histoire abonde, et qui par leur bon ou mauvais succès, par les mesures bien ou mal concertées, le jugement que les écrivains sages en ont porté, font voir le parti le plus utile à suivre dans pareille circonstance? Car les hommes étant toujours hommes, et les faits de l'avenir semblables à ceux du passé, la connaissance de celui-ci mène naturellement à deviner l'autre, sans répéter que le génie ne se montre jamais tant à la guerre, que dans l'invention d'un nouveau système qui déroute l'ennemi, chose qui dépend entièrement des facultés du chef.

Vainement aussi dit-on que les troupes sont une espèce particulière, qu'il faut les connaître, et qu'elles n'ont que du mépris pour quiconque n'est pas militaire. Cela tombe de soi-même; et je demande si ceux qui commandent les armées, souverains, généraux ou

autres, sont continuellement avec elles? Ils les voient en campagne, et les quittent après. D'ailleurs, l'homme véritablement grand l'est partout; hors à la cour peut-être, quand c'est un sujet. Mais dans les camps, au sénat, dans le cabinet, il est le même; et si malheureusement il n'a pas toujours dans le cœur l'élévation que produit la vertu, jamais il ne manque d'y trouver la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité.

Après avoir parlé de quelques-unes des qualités les plus essentielles à ceux qui commandent, il conviendrait peut-être de rappeler celles qui peuvent contribuer à la perfection d'une armée. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, chacun étant forcé de les prendre comme elles sont, il est probable que jamais chef n'en a commandé d'organisée selon ses désirs; et même la supposant telle, il serait alors très-possible qu'elle ne fût plus en rapport et ne s'accordât pas avec le grand tout de l'état, chose que j'ai observée au chapitre précédent. Toutefois c'est une remarque générale, que les troupes auxiliaires, souvent dangereuses, ne répondent que rarement à ce qu'on en attend. Quant aux mercenaires, étant essentiellement mauvaises, elles causèrent la ruine de Carthage; et l'on sait comment Rome à son tour se détruisit, quand, ayant commis la faute grossière de désarmer ses propres citoyens, elle confia sa défense aux barbares, qui finirent par l'anéantir en fondant des monarchies sur ses débris. Les troupes nationales sont donc les seules bonnes, et l'homme qu'on tire des campagnes le meilleur une

fois qu'il est débourré ; d'où l'on peut conclure que l'agriculture est la base la plus solide des armées, et la meilleure pépinière de soldats, comme la vraie source de la population.

Quant à la composition des officiers, il est difficile de rien prescrire de fixe à leur égard, parce que la guerre n'étant point l'état habituel, il peut exister mille raisons en temps de paix pour préférer une classe d'individus plutôt qu'une autre. Je ferai seulement observer que chez les Romains il n'y en avait qu'un petit nombre, inclus le tribun ou colonel, dont l'équipement différât de celui du soldat, chose dont résultait le plus grand bien pour la mobilité des armées. Je n'ignore pas non plus les raisons qu'on pourrait objecter à tirer une grande partie des officiers subalternes des rangs, au moins pour l'infanterie; méthode qui donne tant d'émulation aux troupes, mais dont à moins de règlemens fixes sur ce point on s'écarte toujours en temps de paix. Quelques-uns aussi se récrient quand certaines classes privilégiées ont seules le droit d'entrer d'emblée officiers dans l'armée, qui selon d'autres n'est jamais plus mauvaise, ni moins fidèle à son pays, que lorsqu'elle est composée de prolétaires. Malheureusement les souverains sont forcés de suivre ce qu'ils trouvent établi : cependant quoique l'honneur soit un des meilleurs ressorts à faire agir sur le cœur humain, et que j'aie dit que ce sentiment est si beau qu'il ne peut guère se rencontrer véritablement que chez ceux qui sont bien élevés, il en est beaucoup qui ne voient pas la nécessité d'une si

bonne éducation pour commander vingt, trente ou quarante hommes. Et si l'art de la guerre, disent-ils, offre comme les autres quelques parties qui menant à des réflexions générales peuvent agrandir la pensée, il en est une infinité dont la pratique non seulement n'exige aucun talent, mais qui sous beaucoup de rapports, semblant calculées pour être l'éteignoir du bon sens, sont on ne peut plus propres à rétrécir et même à borner l'esprit, sans ajouter que le genre de vie des militaires tend plus à énerver le moral qu'à former le jugement.

Loin de moi de chercher à ravaler le métier de la guerre. Mais les troupes ont aussi leur peuple, qui, non moins strictement renfermé que le vulgaire dans la routine journalière de ses occupations, voit ses idées circonscrites à la sphère la plus étroite; et quelle que soit la capacité des officiers subalternes d'une armée, tant qu'ils ne sortent point de leurs corps respectifs, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'ils aient la facilité de connaître les motifs qui influent sur les diverses combinaisons, sur les plans et la conduite de leur général. En effet, du petit au grand, que voit-on dans les régimens, excepté ce que présente l'horizon d'un cercle étroit, sans qu'il soit jamais possible, à moins d'être près du chef, d'apercevoir les ressorts qui meuvent un aussi vaste corps qu'une armée?

Plus ou moins comme l'huître dans sa coquille, ou, pour mieux dire, semblables aux pièces d'une machine qui concourent à la même fin, sans qu'il y

ait d'intelligence ou le moindre concert de leur part, tous les agens de la multiplicité d'objets dont une armée se compose remplissent chacun leur portion dans leurs différens emplois, en suivant, étrangers à ce qui ne les regarde pas, ce que la routine et l'expérience ont établi, précisément comme l'ouvrier qui dans une manufacture fournit sa tâche sans comprendre le mécanisme général de la fabrication, quand ainsi qu'eux pour l'armée il contribue à donner ses ressources, son industrie et ses forces à son pays; car il est certain que l'art de penser forme de lui-même un métier particulier dans la profession des armes, où toutes les parties sont visiblement séparées pour le commun des individus. Et, de même que l'homme d'état peut avoir un génie vaste et une profonde connaissance des affaires, tandis que les instrumens qu'il emploie, même ses commis de divers départemens, ignorent jusqu'au système dans la combinaison duquel ils sont compris, le général qui commande peut être très-habile dans l'art de la guerre, pendant que les officiers en sous ordre sont à peine dans le cas de deviner sa marche; et toujours moins en raison de leurs grades subalternes, jusqu'au soldat qui se borne à exécuter quelques mouvemens du pied et de la main.

De plus, si le métier de chef est un état où l'exercice de la raison, du sentiment et de l'imagination ne doit jamais cesser, les qualités nécessaires pour former même un bon officier (excepté le petit nombre de ceux qui se distinguent dans leur arme), sont

les plus faciles à rencontrer parmi les hommes. Car le vrai talent ne commence que lorsqu'il s'agit de commander ou diriger les opérations par soi-même, de saisir et de combiner soudain les différens partis à tirer d'un terrain de plusieurs lieues, d'avoir la présence d'esprit qui fait se servir de tous ses avantages après la victoire, et de toutes ses ressources quand on a le malheur d'être battu. Or l'activité, l'exactitude et la valeur étant le principal mérite des officiers en sous ordre, chez lesquels l'obéissance passe avant le talent, et même souvent avant la bravoure, je conclus que s'il est certains emplois réservés aux êtres que le Ciel a doués d'un cœur et d'un génie héroïques, il en est également une foule de subalternes pour ceux dont les lumières le sont aussi.

La discipline est d'autant plus nécessaire, qu'elle est la seule chose à laquelle on ne remédie point, et que par elle on peut remédier à tout. Une armée lui est redevable de faire quelquefois des fautes impunément. Elle aide à réparer les revers, et donne la confiance qui ranime les succès. Avec elle souvent des poignées de braves ont battu les armées les plus nombreuses, et le meilleur général devient inutile, quand ses troupes ne sont point obéissantes et soumises. A-t-on éprouvé quelque perte, ou se trouve-t-on en danger, raffermir la discipline est le meilleur remède. Les Romains décimaient les troupes qui avaient fui, et les reconduisaient à l'ennemi. Dans certains cas également, ils préféraient enrôler les esclaves, à reprendre ceux qui avaient été prisonniers. Scipion

Emilien priva l'armée battue devant Numance de ce qui l'avait amollie, força même les soldats à manger debout, sans avoir rien de cuit; et Metellus rappela aux anciennes institutions les soldats que Jugurtha avait fait passer sous le joug en Numidie. Qu'on ouvre le dictionnaire des batailles, l'armée la mieux disciplinée a toujours la victoire.

Il est quelquefois difficile d'établir la discipline dans une armée. De même, les mœurs corrompues d'une nation s'y opposent tellement dans certains cas qu'elle se perd tout à coup, comme il ne faut qu'un instant pour renverser l'arbre le plus fort, tandis que des siècles avaient à peine suffi pour lui donner la vigueur. Cependant la discipline est d'autant plus nécessaire, que la récompense et le châtiment étant les deux principaux ressorts du cœur humain, si l'on croit devoir de puissans encouragemens aux talens militaires, il n'est pas moins urgent de châtier les délits avec un code pénal inflexible.

Loin de moi toutefois de vouloir être un dur pédagogue pour le soldat, dont la condition au contraire exige de la douceur de la part de ses chefs; je ne hais même pas quand hors du service les rangs peuvent se rapprocher en se confondant. Le respect et l'obéissance dus aux supérieurs ne perdent rien pour cet abandon, un roulement a bientôt remis tout le monde à sa place. Le public est édifié quand les officiers voient celui qui les commande non comme un supérieur qu'ils craignent, mais comme un père qu'ils aiment, et c'est la chose la plus heureuse pour un ré-

giment quand on n'en connaît le colonel que comme celui qui a le plus de mérite et le plus de bonté. Cependant je ne dois pas non plus taire les inconvéniens qui peuvent résulter de son trop de familiarité avec ses officiers. Quant au soldat, le bien traiter est le meilleur moyen d'empêcher la désertion, car sans envie de quitter le corps où il se plaît, il voit le clocher de son village partout où est le drapeau de son régiment.

Si quelque révolte avait lieu dans une armée, les maximes prescrites au troisième chapitre à l'égard des tumultes populaires sont bonnes pour l'apaiser. Seulement il faut ici plus de promptitude encore, et surtout plus de fermeté que dans l'autre cas. L'intrépidité est la meilleure arme contre les séditieux, principalement dans les circonstances imprévues; car l'homme surpris n'ayant pas le temps de feindre montre tout ce qu'il est, par conséquent son courage ou sa faiblesse. Ainsi, quand un général peut tout à coup résister adroitement à l'impétuosité de son armée mutinée, l'admiration succède à l'insolence, et la peur saisit ceux qui voient que leur chef, loin de les craindre, a le courage de les mépriser. Agir avec force d'ame dans certaines occasions n'est pas toujours provoquer une rupture, mais au contraire la prévenir dès sa naissance en l'étouffant.

Alexandre, dont la fougue bouillante, malgré son génie, n'est pas toujours l'exemple de la patience, se présentait hardiment à son armée révoltée, lui parlait avec cette inspiration sublime qui le caractérisait, et

sans craindre de s'exposer corps à corps avec les factieux, pour les ramener à l'ordre, il en tua même plus d'une fois de sa main. On sait la grandeur d'ame, pour ne pas dire le noble dédain, avec lequel César d'un mot apaisa ses légions mutinées. L'armée espagnole, au contraire, s'étant révoltée sous le grand capitaine en Italie, bientôt elle l'entoure, et les plus rebelles paraissent même vouloir se porter à quelque extrémité. Mais par bonheur l'*Angélus* venant à sonner tout à coup, au bruit de la cloche qui rappelle Louis XI, et la pêche fatale du duc de Guyenne, ils commencent à se recueillir. A peine cesse-t-elle néanmoins, ils renouvellent le tumulte, et demandent insolemment la solde qui leur est due. Gonzalgue essaye vainement de les calmer par ses raisons, surtout en représentant que l'état du trésor ne permet pas de les satisfaire dans l'instant, quand un soldat furieux s'avance, lui porte le fer de sa pique au visage, et dit effrontément : *Prostitue ta fille, elle aura de l'argent pour nous payer.* Tout le monde jette aussitôt les yeux sur cet homme, et le grand capitaine croit s'apercevoir que son propos infâme déplaît à la multitude. En profitant adroitement, il le regarde donc d'un air bienveillant, écarte amicalement de la main sa pique qu'il brandissait, et lui répond avec un sourire de bonté : *Prends garde, camarade, tu pourrais me blesser.* Cette douceur produit son effet sur les mutins, qui s'en vont indignés de voir ainsi traiter leur général, dont toutefois ils s'éloignent encore mécontens. Mais Gonzalgue

les divise bientôt par ses agens secrets; il ordonne même de saisir le coupable qui l'avait si cruellement insulté, et le fait pendre la nuit au milieu du camp, où l'armée voyant son corps le lendemain, ce châtiment rétablit l'ordre parmi les rebelles effrayés.

L'oisiveté étant ce qui fomente le plus l'insubordination, le général doit plus craindre que l'ennemi pour ses troupes. Qu'il leur inculque donc sans cesse que la gloire ne s'acquiert que par les peines et la fatigue, que les heureux succès sont le fruit de la patience dans les travaux, d'une soumission aveugle à ceux qui commandent, et de savoir se hasarder à propos. Qu'il les encourage de même à soigner leurs armes, et tout ce qui tient à la guerre, comme les choses qui peuvent le plus les engager à se croire réciproquement les instrumens du bien commun. En un mot, la discipline est l'ame, la vie morale des armées; et le soldat doit être persuadé que la probité, l'obéissance et le courage, sont les trois vertus théologales de son état.

Passant maintenant aux grandes opérations militaires, je rappellerai d'abord que j'ai parlé dans le chapitre précédent de la nécessité de toujours voir leurs liaisons avec les différentes espèces de gouvernement, et de les baser sur la politique, qui, comme je l'ai dit, prépare les évènemens que la guerre détermine; autrement c'est faire agir le bras gauche oubliant ce que peut le bras droit. En effet, la politique, sans laquelle on ne saurait commander long-temps avec succès, est la chose la plus essentielle pour un

chef; et tout plan de campagne doit reposer non seulement sur la localité du pays, et les frontières des puissances belligérantes, mais sur leurs forces respectives, et sur leurs moyens d'opposition, ce qui produit avant d'entrer en campagne deux sortes de considérations, parmi lesquelles la partie morale de la guerre est souvent celle qui a le plus d'influence.

Ce n'est donc pas tout pour un général de savoir disposer de ses troupes, et ce qui concerne le matériel de l'art militaire; les ressources de ses amis, les projets de ses alliés, la qualité de ses ennemis, leurs véritables intérêts, rien ne doit échapper à son coup-d'œil perçant. En outre, il faut qu'il étudie avec un soin particulier l'histoire naturelle, l'état et la constitution du pays qu'il attaque; s'il est de son intérêt d'y brusquer la guerre pour la terminer promptement, ou s'il doit attendre que l'ennemi se consume par les dépenses. Qu'il analyse également le caractère des habitans, leur degré de civilisation, leurs mœurs, les partis qui existent, les troubles qu'on peut fomenter; les talens et la portée du souverain, ainsi que de ceux qui gouvernent sous lui, pour voir si l'on peut en séduire quelques-uns, en intimider d'autres, ou les diviser. Qu'il observe de même la religion, son influence, les opinions et les préjugés de toutes sortes, les alliances à faire ou à craindre de la part des états voisins, leurs forces, les choses dont ils se plaignent, les avantages dont ils jouissent; le caractère particulier du général son antagoniste (car c'est toujours plus aux vices de ce dernier qu'à son

armée qu'on doit faire la guerre, en sachant l'entraîner par eux à quelque démarche qui le perde); qu'il observe, dis-je, la nature des troupes sous ses ordres, leur manière de combattre, celle dont elles pensent, leur bonne ou mauvaise organisation, le fort ou le faible des différentes armes, la composition des officiers, et surtout leurs sujets de mécontentement. Enfin, qu'il considère aussi le moral de ses propres troupes à lui-même, qu'il doit toujours avoir soin d'entretenir plus élevé que celui des ennemis, par la bonne opinion qu'elles ont de ce qui les concerne, et leur assurance du succès fondée sur leur confiance dans les talens de celui qui les commande; en un mot, qu'il réfléchisse à cent autres choses indirectes qui ont la plus grande influence, mais qui semblent étrangères parce qu'elles tiennent à des connaissances qu'on croit plus d'un politique que d'un général, bien qu'il soit impossible d'être véritablement l'un sans l'autre.

S'il ne s'agissait pour la guerre que de faire des plans de campagne, un esprit médiocre le pourrait dans son cabinet, où les choses dont il dispose tranquillement ne peuvent manquer d'aller le mieux du monde. Que dis-je? les gouvernemens eux-mêmes s'en occuperaient d'autant plus à leur gré, que personne ne peut les égaler dans la connaissance de leurs vrais intérêts. Mais la plus belle campagne n'étant malheureusement qu'une suite multipliée d'évènemens imprévus, auxquels il n'est que l'activité de l'ame et une grande présence d'esprit qui puissent

remédier pour saisir ce qu'on peut faire de mieux dans l'instant, il est impossible de jamais exécuter ce qu'on a projeté. Le plus léger accident change tout, et l'on est obligé de commencer du point où l'on se trouve. Or le vrai génie militaire a toujours des ressources dans n'importe quelles circonstances, et ne s'étonnant de rien il établit sans cesse ses opérations sur d'autres plans accidentels, en tournant tout à son avantage jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il désire, et parvienne à ses fins. Est-il battu, par exemple; sa défaite se transforme en victoire par la manière dont il reprend l'offensive. Au contraire, a-t-il battu; l'ennemi est détruit. Tel est le sublime du métier, quand, aussitôt qu'on agit, il est mille nouvelles combinaisons occasionnées par les circonstances locales, ou d'autres accidens imprévus qui influent davantage.

A moins d'un cas extraordinaire ou d'absolue nécessité, l'on doit toujours s'efforcer que l'armée ne s'assemble pas trop loin de ses premières opérations lorsqu'on entre en campagne; car c'est un principe à suivre dans la guerre offensive, que les premiers mouvemens soient extrêmement rapides, chose impossible quand les hommes viennent de trop loin, parce qu'ils n'ont ni force ni célérité. De plus, il faut observer si l'on aura la facilité d'attaquer l'ennemi avant qu'il ait assemblé ses troupes; s'il les a déjà réunies, et se tient sur la défensive. A-t-il assez de ressources par ses talens ou sa situation, pour faire une guerre de défense offensive? Pendant qu'on tentera une invasion chez lui, ne peut-il rien de semblable?

Le pays qu'on envahit est-il ouvert, escarpé, montagneux; car dans ce dernier cas la force ne pouvant opérer avec un succès égal, il faut se borner à l'occupation de quelques points, et faire agir la politique ou la ruse plus que jamais? Enfin, peut-on profiter du cours des rivières dans ces provinces? ont-elles des positions avantageuses, des forteresses qui les défendent? quelle est la nature des unes et des autres, ou, par exemple, le caractère du gouverneur de telle place forte, pour savoir si l'on peut le séduire? quels sont également ses moyens de défense, ses talens, la nature de ses troupes, et mille autres objets auxquels les circonstances font penser?

Une fois ces précautions prises, le général, n'oubliant jamais que rien ne réussit sans promptitude, résolution et secret, choisira d'abord le point où ses opérations doivent commencer, et dissimulera autant que possible celui de la première, afin que l'ennemi s'y affaiblisse peut-être, ou soit effrayé par une diversion qu'il croira considérable.

Le principal soin dans ce cas est, comme pour tous les projets de guerre, de s'appuyer sur une *base d'opérations*, c'est-à-dire sur une ligne de places fortes à l'abri d'un coup de main, et qui contiennent les magasins, les approvisionnemens, les munitions, en un mot toutes les choses nécessaires à l'armée, pour viser desdites places fortes à son but par des corps qui en partent pour s'y diriger, et qu'on est convenu d'appeler *lignes d'opérations*. On peut donc conclure, que moins l'objet en vue est éloigné du centre

de sa base, et que plus la base est longue, ou concave même s'il est possible, afin d'envelopper ledit objet, plus on opère avec sûreté. Un autre avantage des longues bases est d'obliger l'ennemi à diviser ses forces.

Il suit du principe de la base, qu'on doit en établir de nouvelles à mesure qu'on avance, parce qu'autrement les lignes d'opérations et la distance de l'endroit où l'on se trouve aux magasins sont trop grandes, car on ne doit jamais agir sur aucun point qui forme un angle de moins de quatre-vingt dix degrés avec les extrémités de sa base, d'où l'on voit clairement qu'il n'est guère possible d'opérer avec sûreté que dans un demi-cercle dont le milieu de ladite base est le centre.

J'ajouterai de même, quoiqu'il n'en soit point ainsi de l'ordre de bataille, qu'une base parallèle à celle de l'ennemi est préférable à une oblique, parce qu'avec cette dernière il peut ravager plus facilement l'espace qui se trouve entre vous et lui. Cependant si l'on opérait promptement à l'extrémité de la base qui s'approche le plus de la sienne, en y concentrant brusquement ses forces, une telle position aurait l'avantage d'un ordre de bataille oblique. Tout dépend donc encore ici, comme dans tant d'autres occasions, d'avoir *l'initiative des mouvemens*, c'est-à-dire d'être libre de se remuer le premier, pour forçant ainsi l'ennemi de se régler sur tout ce qu'on fait, ne jamais se subordonner à lui pour la moindre chose. Car si quelquefois à la guerre on a l'air de soumettre ses opéra-

tions à celles de son adversaire, ce ne doit être qu'une feinte pour trouver son côté faible pendant cette ruse, de même qu'on cède le fer en tirant des armes.

Quant au reste, ce qui précède est à peu près tout ce qu'on peut fixer de principes, et les circonstances obligent même parfois à s'éloigner du théorême de la base, qu'il ne faut jamais perdre de vue, mais qui n'est bien démontré que par les règles ordinaires de la prudence et la raison. D'autres recommandent encore de resserrer ses forces le plus possible, de négliger les points éloignés de l'essentiel pour viser au but qui intéresse, pendant qu'il faut au contraire toujours occuper l'attention de l'ennemi de plusieurs côtés, et s'efforcer d'opérer concentriquement en tâchant que son antagoniste ne le fasse qu'excentriquement. Mais cela paraît susceptible d'être aussi calculé d'une autre façon; car l'art de la guerre, qui n'a de règle constante que les ressources du génie, et ce qui tient au bon sens, est soumis à des casualités sans nombre, qui mettent en défaut les meilleurs principes et toutes les méthodes. Turenne lui-même a dit qu'un sot l'embarrassait quelquefois plus qu'un habile homme.

Cependant revenant à la base, si elle est bientôt établie dans un pays ouvert et plat, il n'en est pas toujours ainsi dans ceux qui sont boisés ou montagneux, en raison de la facilité qu'y trouve l'ennemi pour attaquer les convois. Il faut donc alors opérer avec prudence. Le meilleur est de faire précéder par

un grand nombre de pionniers, pour détruire les routes ou les passages qui sont utiles à l'armée opposée, et d'avoir pendant sa marche des postes plus ou moins nombreux, et plus ou moins fortement retranchés, selon l'importance des points où il se trouvent placés, pour servir comme d'échelons qui protègent les communications en tout genre. Il faudrait même, si l'on prévoyait que la guerre dût traîner en longueur, s'efforcer de conquérir jusqu'à la nature, en faisant sauter les rochers, ou s'ouvrant des routes au travers des forêts, pour aboutir aux points les plus propres à l'établissement des dépôts de munitions et de provisions qui doivent suivre les troupes; je n'ai pas besoin d'ajouter combien on est heureux également de pouvoir s'aider du cours des rivières, et de mille autres choses impossibles à détailler.

Enfin, le moment propice pour une invasion se présentant, le général assemblera le gros de son armée dans une position centrale, d'où il puisse se mouvoir rapidement sur les points qui le mettront le plus à même d'empêcher son antagoniste d'agir contre lui, puis ayant bien tout calculé et pris l'initiative des mouvemens (chose dont je parle sans cesse comme la seule qui puisse forcer l'ennemi de soumettre ses manœuvres à celles qu'on fait), le chef de l'armée agira avec la rapidité de la foudre. Je ferai observer qu'il est d'autant plus essentiel alors d'avoir les premiers avantages en sa faveur, que s'il importe pour toute entreprise de bien commencer, c'est surtout nécessaire à la guerre, où l'heureux début accrédite les ar-

mes, et même la valeur du soldat; car il semble inhérent à une première action d'influer sur celles qui la suivent, et d'avoir je ne sais quelle force occulte sur les autres succès.

Si pour la trop grande infériorité de ses troupes on était obligé de rester sur la défensive, la première attention doit être de bien méditer en quoi l'armée opposée peut avoir la supériorité, pour y remédier de son mieux. Il faut surtout avoir soin d'éviter un engagement général qui compromettrait trop, et tâcher de harceler l'ennemi par des escarmouches ou de petits combats pendant ses marches. On ne saurait également avoir assez recours à la ruse pour entreprendre contre ses dépôts et ses lignes d'opérations, tomber sur ses détachemens, l'attendre au passage des rivières et des défilés; et si jamais on risque une bataille, on doit ne la donner qu'après avoir attiré l'armée opposée sur un terrain qui non seulement la prive de ses avantages, mais qui en procure de si grands pour soi qu'on ait tout à gagner et rien à perdre.

Au contraire (je suppose toujours qu'on soit le plus faible), est-ce l'ennemi qui veut engager une action, une armée devant manœuvrer de façon à ne combattre que quand il lui plaît, c'est-à-dire avec avantage (car il est malheureusement des cas où on ne peut l'éviter), le talent se montre d'autant plus dans le choix du moment favorable pour attaquer, et celui d'une bonne position à cet effet, que la guerre défensive demande plus de savoir et de précautions

que l'offensive, parce que la moindre erreur y devient mortelle, et les revers y sont exagérés par la crainte, qui est le microscope des maux. Cependant quand on fait la guerre défensive avec activité, ses ressources sont d'autant plus belles que, toutes dans le génie de celui qui commande, la fortune et même la valeur du soldat n'y ont que peu de part. Tenir ses troupes comme une fortification mobile dont les parties se défendent réciproquement, camper et décamper à propos, subsister aux dépens de l'ennemi tandis qu'on l'affame et le coupe de ses magasins en tous genres, le morceler, le battre en détail, aller sur son terrain lorsqu'il s'avance vers le pays qu'on défend, et le forcer par de savantes marches ou des positions à revenir sur ses pas, en ayant l'habileté de rendre inutile son grand nombre qu'on paralyse, tel est le chef-d'œuvre et le comble de l'art militaire.

Turenne, quoiqu'ayant tant d'obstacles à vaincre, et si contrarié par Louvois, est un modèle en ce genre. Quelle fertilité d'expédiens, quelle activité, quelle justesse, quelle flexibilité de mouvemens dans ses opérations! Avec quelle présence d'esprit il remédie aux accidens continuels que multiplie son peu de moyens, pour arrêter et consumer les armées de l'Allemagne, qui croyaient tenir l'Alsace enchaînée par la force, après l'avoir saisie d'étonnement par leur multitude! Malgré sa lenteur apparente, c'était dans le moment qu'il semblait le plus temporiser, que son génie agissait davantage pour s'opposer à la jonction de tous ces corps, et rompre le cours de ces torrens

toujours prêts à inonder la France. En vain quelques-uns des plans gigantesques des derniers temps ont-ils été prônés pour qu'on ne considérât ce chef-d'œuvre que comme une guerre d'observation, quand elle est toute de mouvemens. Autant vaudrait dire que celle de sept ans n'a été que défensive pour Frédéric, car malgré sa supériorité de manœuvres et ses belles marches forcées, elle n'est point autre chose aux yeux de celui qui considérant ses opérations en grand voit la façon dont elles étaient liées avec la politique. Mais quelle tête, ainsi que Turenne, pour lutter aussi bien avec de si faibles moyens!

Les mauvaises campagnes sont celles où les généraux, ne sachant ni marcher ni diriger les masses de leurs armées, renoncent par ignorance à la guerre de mouvemens pour celle de positions qui consume les troupes. Mais les défensives qu'on tourne activement en offensives sont toujours bonnes, et souvent les plus difficiles; elles peuvent même avoir autant de hardiesse de plan, d'expédition et de grandeur de projet, que Gustave, par exemple, quand, par un chef-d'œuvre d'un autre genre, il sut se maintenir en Allemagne avec une poignée de Suédois, et porter successivement la guerre dans ses différentes provinces.

Quant à ce qu'on pourrait objecter sur la différence de commander une petite ou une grande armée, les mouvemens de cent mille hommes sont assujettis à des calculs aussi certains et aussi simples que ceux de quarante mille; et dès que celle qui est bien organisée passe une certaine proportion, on perd

presque toujours par l'accroissement des embarras ce qu'on gagne par le nombre. Car le courage suppléant souvent à ce dernier dans les petites armées, leurs marches sont d'autant plus rapides que rien n'en interrompt les desseins. Au contraire, dans une grande armée les marches sont lentes, les approvisionnemens difficiles, le moindre passage dangereux. En outre, quand le cercle des opérations est trop étendu, le chef qui est forcément obligé de rester au centre manque sur toute la circonférence. Les généraux indépendans les uns des autres, et trop séparés de celui qui commande, ne peuvent recevoir ses ordres à temps, et en les attendant ils perdent l'occasion. L'influence du génie du chef s'affaiblit nécessairement dans une telle étendue; et que ce soit l'armée la plus parfaite, ou le ramas des hordes qui fondirent du nord de l'Europe sur le midi, que ce soit, dis-je, le total de l'armée d'Alexandre quand il eut conquis l'Asie, celle de Gengiskan (bien qu'il eût ses fils pour lieutenans), ou plus récemment quelques-unes de celles que la France fit surgir pendant sa révolution, il est impossible de trouver une ame assez grande pour animer un aussi vaste corps. Les armées trop considérables ressemblent à ces géans énormes plus faibles que les autres hommes, parce que le cœur ne peut envoyer avec assez d'impétuosité le sang jusqu'aux extrémités pour y entretenir la vie, tandis que les armées moins nombreuses, pourvu toutefois qu'elles soient bien constituées, sont comme ces petits corps où tout est nerfs, et, plus souples aux ordres des gé-

néraux, elles ont tant d'union que tous les membres y semblent n'avoir qu'une seule ame.

Mais revenant aux grandes opérations de la guerre, quelle que soit l'armée qu'on commande, elles sont toujours fondées sur les mêmes règles et les mêmes faits, quoique sur des échelles différentes. Car si nous avons vu de notre temps les armées les plus nombreuses que l'on connaisse, et les plans militaires les plus gigantesques qu'offre l'histoire, il n'en est pas moins vrai que la guerre du Péloponèse, qui serait à peine une de nos provinces, a occupé Athènes et Lacédémone avec leurs confédérés pendant vingt-sept ans. On regarderait maintenant comme l'affaire d'un jour de la finir; néanmoins c'était, avec la différence des préjugés, absolument les mêmes alliances, les mêmes opérations, en un mot la fidèle image, sur un plus petit tableau, des menées et des intrigues qui occupent aujourd'hui l'Europe entière.

J'ai dit que la guerre défensive sans mouvemens, et purement de positions, est toujours mauvaise; j'ajoute à présent que la plus détestable de toutes est celle où l'on se contente de garder une province, une frontière ou une ligne quelconque, parce qu'elle force celui qui s'y réduit à veiller sur trop d'objets, et laisse à l'ennemi le champ libre pour former les projets les plus audacieux, et les exécuter. Il ne faut jamais cesser d'agir offensivement, même quand on est de beaucoup inférieur en nombre, ce à quoi l'on remédie par l'activité des mouvemens; et sans chercher d'autres exemples, c'est ainsi que Condé, Turenne, Luxembourg,

Catinat, ont acquis leur réputation encore au-dessus de l'envie. Un général est toujours fort quand il peut opposer ses vertus à des armées, et que le peu de troupes qu'il a sont appuyées par l'admiration et l'enthousiasme.

Étant à peine une position bonne ou mauvaise pour quiconque est grand tacticien, il s'ensuit que la guerre de vigueur est la meilleure. Agilité, mobilité, sont les principes qui la guident; et celui qui réunit ces deux points avec une armée bien disciplinée, sera toujours invincible s'il conserve l'initiative des mouvemens, pour peu qu'en même temps il connaisse bien ses forces et celles de l'ennemi. Principe général : on doit être assuré de la supériorité de ses troupes pour conclure à la bataille. Autrement il est prudent de ne risquer que des affaires partielles, tout ce qui serait décisif pourrait entraîner une ruine entière. A-t-on de bons soldats, il faut tâcher de finir vite, de peur que l'ennemi ne s'aguerrisse autant qu'eux : au contraire, ne valent-ils rien, n'ayez que de petits combats jusqu'à ce qu'ils deviennent meilleurs.

Cependant aucun principe n'étant fixe, il est également une infinité de cas où l'on serait fou de faire dépendre le sort d'une guerre d'une seule bataille, surtout quand on est assuré de la bravoure et de la fidélité de ses troupes. Mais, de quelque façon qu'on agisse, il faut toujours être libre d'en prendre ou laisser autant qu'on veut, ce qui signifie en d'autres termes qu'on ne saurait trop être maître de ses démarches, et d'arrêter ou presser ses mesures sans qu'il en

résulte d'inconvéniens. De plus, pour agir offensivement, il est nécessaire d'avoir une chose assez difficile à rencontrer, quelques généraux en sous ordre qui soient hardis, en même temps qu'ils ajent de bonnes têtes.

Le principe de Turenne et de plusieurs autres a quelquefois été de faire la guerre aux magasins de leur adversaire plutôt qu'à ses troupes, car ce qu'on dirige contre les approvisionnemens est souvent le meilleur moyen de défaire une armée sans coup-férir; et même les affaires partielles dont je parlais tout à l'heure peuvent être d'autant plus mauvaises quand on est inférieur en nombre, qu'elles sacrifient inutilement des hommes dans des combats où tout l'avantage doit être pour son antagoniste, en raison de la supériorité de ses forces. En effet, perdant à la longue ses troupes en détail, pendant que l'ennemi se ressent à peine de ce genre d'hostilités, c'est véritablement ce qu'on appelle *attaquer l'édifice par les girouettes*, que de chercher à le réduire ainsi. Mais la plus grande difficulté des plans actuels de campagne étant presque toujours l'approvisionnement du soldat (que pour cela je voudrais accoutumer au biscuit), comme en général la subordination ne se plaît guère avec des estomacs vides, prendre l'ennemi par le ventre est sans contredit le plus sûr, quand on est assez adroit pour agir sur ses communications et l'en couper, ou l'engager à des opérations qui l'en éloignent; en un mot lorsqu'on peut lui ôter les vivres, et, le paralysant dans ses mouvemens, le forcer à se rendre plutôt que de se

voir dans la nécessité de combattre et de le vaincre.

Un général inférieur en forces, à moins qu'il ne soit assuré de la victoire, doit chercher son avantage en harcelant les flancs ou les derrières de ceux qui lui sont opposés, et en attaquant leurs magasins et leurs convois. Qu'il ait soin de choisir une position de côté; surtout qu'il soit actif avec discernement, pour suppléer au petit nombre par la vivacité des opérations. On rencontre si peu de cas où l'on soit obligé d'attaquer en face! Il y a souvent plus de talent, et il en coûte moins, de morceler une armée, la battre en détail, d'enlever, par exemple, une division aujourd'hui, demain une autre, ainsi de suite, ce qui se peut quand elles se soutiennent mal, ou ne se défendent pas réciproquement.

Mais la promptitude et l'initiative des mouvemens sont indispensables à ce genre d'hostilités, afin que l'ennemi ne sache plus où il en est après avoir reçu le coup imprévu. Car si lorsqu'on est supérieur en nombre il est des circonstances où l'on peut former plusieurs corps pour accabler son adversaire sur différens points à la fois (pourvu néanmoins qu'ils aient le plus grand soin d'agir ensemble), étant le plus faible on doit manœuvrer de façon à paralyser la plus grande partie des forces de l'ennemi. Cela s'obtient en se tenant à l'extrémité de sa ligne, et prenant des positions obliques qui permettent de battre une partie de ses troupes en détail, sans que les autres aient le temps d'arriver à leur secours. On le peut encore par ces manœuvres hardies qui, dès que le théâtre de la guerre

y donne lieu, font tout à coup prendre des lignes d'opérations internes au milieu de celles de l'armée opposée, pour, quand la rapidité des mouvemens se trouve doublée par ce moyen, tenir en échec avec peu de monde la plus grande partie des troupes de l'ennemi, et tomber où il s'attend le moins avec la masse de celles dont on dispose. Cette façon de combattre est toujours favorable, parce que, si l'on a le dessous, on rejoint par une retraite concentrique toutes ses forces, qu'on peut de suite calculer de nouveau pour une seconde attaque, ou pour des opérations différentes. La bataille de Rosbac qui délivra le flanc droit du roi de Prusse, et celle de Lissa son flanc gauche, sont des chefs-d'œuvre d'activité et de génie dans l'art militaire; et sa campagne de 1757 est un des bons modèles à suivre pour tout général qui veut se tirer d'une mauvaise position.

Enfin, diriger la guerre contre le physique du pays, contre son commerce et ses communications, agir sur le moral du peuple, sur celui du gouvernement et des troupes opposées, est quelquefois le meilleur moyen de s'en rendre maître; et fondre l'armée ennemie, si je peux ainsi m'exprimer, est bien certainement ce qu'on peut faire de plus beau. Je ne suis nullement de ceux qui donnent la réputation de grand général à l'homme qui ne détruit pas son antagoniste à peu de frais, et qui n'a d'avantages qu'avec des moyens à peu près égaux aux siens. Comme un clou chasse l'autre, chaque âge a son héros, et le dernier est toujours le plus grand pour l'aveugle multitude;

mais, lui abandonnant la tourbe des chefs qui se succèdent sans fin dans le commandement, on doit exiger quelque chose de plus avant d'accorder son estime.

Ce serait peut-être ici le moment de faire quelques réflexions sur ces fusées militaires, ou ces opérations actives qui portent la guerre dans le sein des états, en cherchant à s'emparer de leur capitale. Cette dernière étant l'élite de la nation, le centre des lumières, de l'opinion, le dépôt de tout pour ainsi dire, et même le modèle des provinces qui l'imitent toujours plus ou moins; en un mot, l'esprit d'une métropole étant le sang réuni autour du cœur, d'où il circule avec force dans toutes les artères du corps politique, il est sûr que la capitale est pour beaucoup dans la conquête d'un pays. Cependant ses ressources, sa constitution, le caractère et les talens du prince qui gouverne, l'amour ou la haine que le peuple a pour lui, font aussi beaucoup dans une telle occasion, car si ce genre d'opérations a de l'éclat, il n'est pas moins dangereux. Vainement en a-t-on eu depuis peu quelques exemples, achevés en moins de temps qu'on aurait cru qu'il en fallait pour former de tels plans. On a beau dire : Marchez sur les magasins de l'ennemi, pour de là vous rendre à sa capitale; les projets de diversion et de réunion sur un point lointain, qui ont toujours séduit la multitude, entraînent souvent les plus grands inconvéniens, lorsqu'on a affaire à un chef habile qui qui ne commet pas la faute de diviser aussi ses forces pour résister en même temps sur des points éloignés;

et malgré le cours imposant d'une aussi forte masse, de même que le torrent qui déborde rentre après dans son lit, les armées ne pouvant emporter avec elles les pays qu'elles ont ravagés, il faut être bien sûr de tout finir aussitôt qu'on atteindra le but auquel on vise. Autrement il est aisé de voir combien une telle excursion pourrait devenir préjudiciable; et le peu de moyens de faire subsister ces énormes corps, qui de plus ont besoin de se mouvoir promptement, offre bien des côtés faibles pour celui qui se donne la peine d'y réfléchir. Je sais qu'on n'aime point de tels hôtes, ni la dévastation de ses provinces, et que divers motifs peuvent faire venir à un accommodement celui qui devrait alors organiser une guerre vigoureuse de défense offensive. Mais, je le répète, cette excursion peut devenir d'autant plus dangereuse, que l'avantage à la guerre ne se tourne avec le temps que pour celui qui reste en possession des choses jusqu'à ce qu'elles ne lui soient plus contestées. Or il faut conclure ici par la nécessité de ruiner entièrement le pays, ou la certitude d'avoir le dessous à la longue, pour peu que les peuples conquis et ceux qui les gouvernent aient la moindre énergie.

Après avoir considéré les grandes opérations de la guerre en elles-mêmes, il est naturel de parler des marches sans lesquelles elles ne peuvent s'opérer. Une des plus avantageuses serait celle qu'on ferait en colonnes à distance de déploiement sur le centre, comme plus court de moitié, pour, au moment désiré, se trouver en bataille devant l'ennemi. J'ajouterai plus:

[redacted]

comme alors les troupes lui font face par une simple manœuvre, tel est seulement ce qui peut s'appeler bien les tenir dans sa main. Or plus les marches s'éloignent de celle que je viens de prescrire, plus elles sont mauvaises; plus elles s'en rapprochent, mieux elles valent, à l'exception néanmoins des parallèles à l'armée opposée, qui sont les meilleures de toutes parce qu'un quart de conversion met en état de la combattre. Mais il faut prendre garde de prêter le flanc dans ces dernières.

Quand on est loin, au contraire, il est bon de s'étendre, non seulement parce qu'on subsiste avec plus de facilité, mais pour que l'ennemi prenne le change, feignant à mesure qu'on s'approche de menacer beaucoup de points, et d'entreprendre à la fois de tous côtés. Il faut tâcher de paraître avoir beaucoup de troupes quand on en manque, cacher leur nombre quand on est le plus fort, bien établir le point central qui doit soutenir les mouvemens qu'on peut faire, éclairer soigneusement sa route par des patrouilles choisies qui avertissent de tout, et de forts détachemens dans les endroits où l'on craint, desquels on s'assure par les armes qui peuvent le mieux les protéger, telles que l'artillerie, la cavalerie, et des bataillons de grenadiers. On doit également établir ses communications, détruire celles de l'ennemi, ses magasins; et surtout s'emparer des défilés, l'objet le plus nuisible aux marches, parce qu'occasionnant des retards on est obligé de veiller au temps qu'ils demandent, et à ce que les corps qui les ont passés attendent ceux qui s'y trouvent encore en-

gagés, de peur que les têtes de colonnes n'avancent plus ensemble, ou que les corps ne marchent trop séparés pour se défendre réciproquement.

Aussitôt qu'on est dans le voisinage de l'ennemi, l'on ne saurait trop concentrer ses forces pour en disposer à son gré, et s'avancer posément afin d'éviter le désordre, d'empêcher que les troupes ne prennent l'épouvante, ne commettent des fautes, ou que l'armée opposée n'entreprenne contre elles. Le général doit observer de se tenir au point d'où ses ordres puissent parvenir le plus promptement, et l'avant-garde est souvent l'endroit qui convient le mieux. Il faut que la plus grande partie de cette dernière soit composée de bons corps de cavalerie, et sa masse capable de soutenir un premier choc en amusant l'ennemi, jusqu'à ce que l'armée (qui doit toujours en être assez près pour la défendre) ait le temps de venir à son secours. Mais les affaires d'avant-garde sont à éviter quand on ne les a pas recherchées, quoiqu'elle doive toujours attaquer franchement; et si par hasard elle n'a pas l'avantage, il faut que son mauvais succès n'influe point sur la détermination générale qu'on avait prise. Car rien n'est si dangereux que de changer l'ordre où l'on est en présence de l'ennemi. Il vaut mieux se retirer et calculer ses forces de nouveau, ce qui n'est jamais préjudiciable, quand sûr du moral de ses troupes on les a bien dans sa main. Au contraire, cette fuite apparente a quelquefois causé la défaite de l'armée qu'elle enorgueillit; tout dépend de la manière de s'y prendre.

Gustave et Nassau, parmi les modernes, sont les premiers qui aient senti l'importance des bonnes marches, toujours plus fréquentes avec un homme de génie qu'avec un ignorant; car celui-là reste plus rarement dans l'inaction pour son esprit actif qui aperçoit plus d'objets, embrasse plus de combinaisons, et voit mille mouvemens avantageux à exécuter, tandis que le général médiocre ne conçoit rien de mieux que de garder sa position. Néanmoins un bon chef, sans donner dans aucun excès à cet égard (parce que les marches continuelles fatiguent les troupes, et que le pillage et le désordre sont presque inséparables des mouvemens rapides), s'efforce autant que possible d'avoir ses ressources en lui-même, comme celles qui sont le moins sujettes à manquer; et fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il sait varier sa conduite selon les cas, en employant toujours plus l'esprit que le mouvement.

Le grand nombre de troupes, l'ordre mince, et par conséquent les fronts étendus des armées d'aujourd'hui, prescrivent assez qu'on ne saurait trop, autant que la nature du pays le permet, multiplier les colonnes de marche, afin d'avoir plus de promptitude dans les déploiemens. Mais si cela se peut dans un pays ouvert, que de difficultés n'éprouve-t-on pas dans les autres! Il faut donc veiller à ce qu'il y ait toujours un officier d'état-major intelligent qui dirige les colonnes, pour que leurs têtes ne se dépassent point, et la chose est mieux encore quand on peut se couvrir d'un côté par une rivière ou par des montagnes. Mais

dès qu'on avance pour combattre, les marches exigent les plus grandes précautions de la part du général, qui doit reconnaître le terrain de distance en distance, afin d'avoir toujours devant lui quelques bonnes positions, dont il puisse profiter au cas que l'ennemi soit le premier à l'attaquer.

Il est un autre genre de marches dérobées qui assurent parfois le succès. Mais quels soins ne demandent-elles pas de la part du chef qui les conçoit, et des officiers qui les exécutent! Car ce n'est point assez d'avoir une parfaite connaissance des pays où elles se font, du caractère du général opposé, de ses forces et de sa position, il faut encore être certain des points où ces marches doivent aboutir, calculer leur distance, l'état des routes qui y conduisent, et les obstacles qu'on peut trouver en chemin, pour que toutes les troupes arrivent en même temps à leurs destinations respectives. Or quelle ponctualité n'exigent-elles pas, quelle intelligence de la part de ceux qui dirigent les colonnes, pour maintenir l'ordre et surtout le silence quand on est à portée de l'ennemi, pour s'assurer de bons guides, s'emparer des personnes suspectes, prendre des otages, et conserver le secret si nécessaire à ces opérations! Turenne offre le plus riche fonds d'instruction en ce genre quand, passant les Vosges avec une armée de vingt mille hommes, pour chasser de l'Alsace soixante-dix mille Impériaux qui y avaient déjà leurs quartiers d'hiver, sa marche fut si bien cachée que celle de leurs divisions qui était à Mulhausen se trouva défaite avant même

qu'ils soupçonnassent les Français en mouvement. Les bonnes marches sont d'une telle importance, qu'avec deux armées égales en nombre, en discipline et en valeur, je parierai toujours pour celle qui marche le mieux. Le secret de la guerre est dans les jambes.

Puisque j'ai tant fait que de glisser sur les difficultés qu'on peut rencontrer dans les marches, il ne serait peut-être pas hors de propos de dire un mot du passage des rivières. Mais ils sont rarement difficiles, pourvu que l'armée qu'on commande ne soit pas resserrée sur un front très-borné, car on trouve toujours un point favorable sur une grande étendue de terrain. Si les rivières sont étroites, on choisit les endroits où, faisant un angle, le bord dont on est maître domine l'autre, et protége le passage avec l'artillerie et les troupes qu'on y met, tandis qu'au contraire si elles sont larges, on voit s'il n'est pas quelques petites îles qui facilitent l'opération, ayant soin dans les deux cas de faire en sorte qu'il y ait des bois ou d'autres obstacles qui empêchent l'ennemi d'attaquer aussitôt qu'on a gagné la rive désirée, qu'il faut retrancher de son mieux. Quant à vouloir s'opposer au passage des rivières, il est tant de moyens pour tromper la vigilance, que je préférerais, ayant bien placé mes troupes, tomber comme la foudre sur le point où l'ennemi serait déjà passé, pour l'accabler pendant qu'il chercherait à s'y déployer, chose toujours difficile alors sans prêter le flanc. De vigoureuses et fréquentes charges de cavalerie sont ce qui peut le plus contribuer à l'anéantir en pareil cas.

Les camps sont également un objet trop essentiel pour le passer sous silence. Comme les succès en dépendent, et qu'ils peuvent devenir le champ de bataille, le général doit les choisir lui-même avec attention. Les meilleurs sont ceux qui par un petit mouvement forcent l'ennemi d'en faire de grands, en l'obligeant à des détours sans nombre, tandis qu'on rompt ses projets avec la moindre démarche. Il est inutile de dire que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, ne pouvant se passer un moment l'une de l'autre, ces trois armes, comme pendant une bataille, doivent toujours être placées de manière à pouvoir se secourir; et pour peu qu'on séjourne dans un camp, il faut autant que possible l'établir dans un emplacement sain, et que les troupes y soient à portée d'avoir de l'eau et du bois. Quant aux camps destinés à couvrir un pays, ils demandent moins la force du lieu même, que des endroits où l'on puisse empêcher l'ennemi de pénétrer ou de chercher à l'attaquer, ayant soin de garder par un grand nombre de troupes légères, et de fermer autant que possible les flancs et la tête de ceux qui sont offensifs, pour qu'on ne sache point ce qui s'y passe. Mais c'est alors qu'il faut tout voir par soi-même, car la moindre inattention peut entraîner les plus funestes conséquences. Villars fut battu à Malplaquet, parce qu'il avait pris pour un marais impraticable le pré sec que l'ennemi passa vers sa droite pour tomber sur son flanc. On ne doit donc jamais s'en rapporter qu'à soi quand il s'agit d'une opération importante; et personne ne peut suppléer le général,

pas même son chef d'état-major, pour le choix d'un champ de bataille qui décide du sort d'une armée, et même parfois de la couronne d'un souverain.

C'est une bonne méthode que celle de lier les camps par des cantonnemens, les troupes sont concentrées sur un moindre terrain. Mais je ne suis nullement partisan des lignes retranchées. On peut fortifier l'entrée d'un défilé, quelques points pour tenir ferme en attendant des secours, faire même des batteries et des redans à l'entrée des gorges, mais rien n'est pire que les lignes prolongées et contiguës. Elles endorment le soldat par la sécurité qu'elles lui donnent; et comme on les force toujours, parce qu'on ne peut les garder partout, il se débande promptement effrayé, sans ajouter qu'elles empêchent de profiter des succès. Néanmoins, quand l'armée est considérable, il n'en est pas toujours ainsi des redoutes, quelquefois supportables de distance en distance, même sur deux lignes en échiquier dans les intervalles les unes des autres, et construites de manière à pouvoir contenir chacune un bataillon. On met des pièces de canon entre, quand on n'en a qu'une ligne, et dans les deux cas son armée derrière en bataille, de façon que si l'ennemi veut attaquer, la prise des redoutes coupe sa ligne, et permet aux troupes fraîches qu'on réserve de le battre quand il est fatigué. J'ajouterai même qu'il est de l'habileté d'un général de mettre son antagoniste dans la nécessité d'attaquer les points fortifiés avec le plus d'art.

Cependant même cette méthode est mauvaise; car

si l'ennemi a la liberté de diriger la masse de ses forces, comme il opère avec plus de hardiesse, il pourra toujours percer quelque part en colonne. Or il paralysera la ligne de redoutes en l'amusant, et la prendra peut-être même de revers, parce que les positions sont rarement bonnes ou mauvaises pour celui qui, sachant manœuvrer, a de plus l'initiative des mouvemens. L'agilité, la mobilité, doivent être la défense des troupes, et j'aime à voir une armée souple, qui marche bien, et que son chef manie comme un gant. Telle est sa vraie force, et la seule chose qui la mette en état de faire par des mouvemens brusques et prompts cette guerre de vigueur à laquelle rien ne résiste.

Je viens maintenant aux batailles. Quoiqu'on voye plus de généraux qui sachent les donner que de ceux qui, pouvant conduire une guerre ou même une campagne, soient également capables de se servir de la fortune et de l'attendre, et qui avec cette disposition d'esprit qui inspire la méfiance avant d'entreprendre, aient celle qui ne craint rien après avoir entrepris, il n'en est pas moins vrai que les batailles sont la partie la plus essentielle de la guerre, puisque souvent une seule victoire suffit non seulement pour détruire les plus belles combinaisons, mais pour réparer des années de mauvais succès et fixer le triomphe ou la chute d'un empire.

Je ne rappellerai point ici une foule de lieux communs, tels, par exemple, que de chercher l'occasion de combattre quand on a le temps de se ranger en

bataille et que l'ennemi est en désordre ; quand il marche, ou ne s'attend pas à être attaqué ; lorsqu'on est bien armé et qu'il ne l'est point, qu'on veille et qu'il dort, qu'on a eu le loisir de l'observer, sans être soi-même découvert ; lorsqu'on est dans un poste avantageux et lui dans un mauvais, ou quand il se harasse par de forts détachemens pour se procurer des vivres et des fourrages. Je regarde également comme inutile de recommander d'avoir soin de mettre les troupes fraîches contre les troupes fatiguées, les bonnes contre les mauvaises, et si l'on se méfie de son armée de ne commencer l'engagement que l'après-midi, pour profiter de la nuit en cas d'accident, ou le contraire, afin d'avoir le temps de poursuivre l'ennemi quand on est assuré de la supériorité de ceux qu'on commande. De même, chacun sait qu'il faut autant que possible veiller à ce que le soldat repaisse bien avant que de se battre, car alors il est si supérieur à celui qui marche à jeun au combat, qu'il semble comme naturel qu'il le vainque, parce qu'ayant plus de forces il doit avoir plus de constance et de valeur. Enfin, parmi tant d'autres choses, on connaît aussi l'utilité de semer à propos quelque bruit avantageux pendant la bataille, et de profiter du temps, des villages qui brûlent, de la poussière, de la fumée, même du vent, parce que ces derniers points sont quelquefois essentiels. En effet, une nouvelle inespérée peut avoir la plus grande importance par le ressort qu'elle donne aux troupes, et le temps agit également par l'influence que la sécheresse et la pluie ont sur le plus ou moins

de célérité des évolutions, sur l'action de l'artillerie et celle des autres armes à feu.

Je ne m'arrêterai pas non plus sur les motifs qui peuvent exciter à attaquer, tels que l'ardeur des troupes, la crainte qu'elles ne se débandent, le manque d'argent, l'impossibilité de subsister, le désir de secourir une place assiégée, ou celui de tomber sur l'ennemi avant qu'il reçoive des renforts. J'oublierai également les circonstances qui font chercher à éviter un engagement quand on n'est pas dans une position assez favorable avec des forces trop inférieures à celles qui sont opposées, ou lorsqu'on les a trop séparées pour bien agir, et j'omettrai de même celles qui peuvent obliger l'ennemi à donner bataille, comme quand on l'inquiète dans ses marches, ou qu'on met le siége devant une place qui lui importe. Mais je rappellerai une autre fois que la résolution, la promptitude et le secret sont indispensables. Les anciens regardaient ce dernier comme l'ame des projets, et décoraient quelques-unes de leurs enseignes de la figure du Minotaure, pour indiquer par cet emblême que les desseins du général doivent être impénétrables.

De plus, il ne faut rien risquer sans un avantage apparent, et la certitude de vaincre. L'instant du combat est celui où l'on doit plus que jamais être sûr du moral de ses troupes ; et rien n'est plus essentiel que de choisir son champ de bataille selon les hommes dont on peut disposer, c'est-à-dire étroit, montagneux et coupé, si l'on est faible, pour que le grand nombre de l'ennemi lui soit à charge et ne puisse déborder

les ailes; on le prend plus ouvert si l'on a beaucoup de cavalerie. Il faut également avoir soin dans tous les cas de bien calculer la force et la nature des différentes armes de ses troupes et de celles qui leur sont opposées, pour remédier à ce dont on manque.

Il n'est pas hors de propos non plus d'observer que les affaires dans lesquelles on attaque les arrière-gardes sont celles où l'on risque le moins, parce que comme l'ennemi se retire on n'en prend qu'autant qu'on veut. De même, il est encore bon de le chercher pendant ses marches, lorsque s'étendant de côtés et d'autres malgré lui, le désordre le laisse presque toujours sans défense, car ses troupes ne sauraient s'entre-secourir, surtout quand elles défilent, à cause de l'ordre mince qui les rend trop faibles pour cela. Ces motifs disent assez combien il faut éviter soi-même d'être attaqué dans pareils cas.

En général, ce n'est guère qu'à la vue de l'armée opposée qu'un chef habile se détermine pour livrer bataille, et tous les projets anticipés ne sont rien en ce genre, car le moindre mouvement changeant l'ordonnance des meilleures dispositions, il est trop de moyens d'en faire de cachées pour qu'on n'y soit pas trompé. Celui qui commande doit donc, avant d'engager l'action, reconnaître lui-même à la tête de son avant-garde la position de l'ennemi, parce que ce n'est qu'alors qu'il peut déterminer l'arrangement de son ordre de bataille. La connaissance de la nature et de la disposition des lieux où l'on doit combattre est d'autant plus essentielle que cette science est la véritable anatomie de l'art militaire.

Tenant ses troupes en colonnes afin d'en être plus maître, et libre de les porter rapidement où il désire par des mouvemens qui soient dans le cas de faire prendre le change à son adversaire, le général peut alors affaiblir ou renforcer quelques points selon le besoin. S'il ne rencontre pas d'endroit où il puisse se montrer avec avantage, il cherche à amuser l'ennemi en manœuvrant, pour l'entraîner dans quelque démarche dont il soit à même de profiter. Mais, sans espoir de réussir dans aucun de ces points, le général croit-il impossible d'attaquer avec certitude de succès, il se retire dans une position où rien ne l'empêche d'attendre une meilleure occasion, et tâche de reculer comme s'il y était forcé par la crainte, car les ruses fondées sur une apparence de faiblesse sont toujours les meilleures à la guerre.

Cependant il ne faut point oublier dans ces retraites simulées combien les mouvemens rétrogrades influent sur le moral du soldat, qui s'en alarme toujours en diminuant de courage et d'ardeur, à moins qu'il ne se repose de la manière la plus aveugle sur les talens de son chef, qui dans un tel cas doit mettre tout son art à ce que son armée reste persuadée qu'il n'agit ainsi que pour son bien. Mais je ne voudrais jamais me tenir long-temps en face, ou même dans le voisinage de l'ennemi sans le combattre, préférant, comme je viens de le dire, reculer pour fondre sur lui de nouveau, car l'élan que je prendrais ainsi me rendrait bientôt le terrain perdu, sans ajouter que le comble de l'art est d'attirer son antagoniste sur un

champ de bataille choisi d'avance, et dont on a soigneusement analysé les avantages.

Si au contraire le général opposé faisait mine de m'attaquer, je ne déploierais mon ordre de bataille qu'après être certain des points où il le voudrait, et tenant mon armée en colonnes sur le terrain qui doit lui servir pour combattre, je n'ordonnerais rien que selon ses mouvemens. Trouvant partout des têtes de colonnes dont il lui serait impossible de calculer la profondeur, ou de chercher à deviner l'objet, il serait peut-être interdit. Essaie-t-il de manœuvrer, je fais de même. Veut-il me tromper, je tâche de lui rendre la pareille, soit en offrant un point faible en apparence pour l'y attirer lorsque j'aurai la facilité d'y porter rapidement une force considérable par des mouvemens intérieurs, soit en lui faisant faire une fausse opération qui me permette de l'attaquer avantageusement, et de changer à l'instant ma défensive en offensive. Toutefois ceci ne saurait avoir lieu que dans des positions ouvertes où l'on est libre d'attaquer sur plusieurs points, car si elle était assez bonne pour qu'on ne pût l'entamer que par un seul, il faudrait arrêter d'avance son ordre de bataille, parce qu'on est sans moyen de tromper l'ennemi, qui sait aussi bien que son adversaire où sa plus grande force doit agir. Mais ce dernier cas est extrêmement rare, et doit s'éviter pour l'effusion du sang qui ne pourrait manquer de suivre si les troupes s'acharnaient également des deux côtés.

Comme c'est une règle constante à la guerre, qu'il faut

contraindre son antagoniste à ce qu'il n'a point envie de faire, et que l'intérêt qu'on a se trouve diamétralement opposé au sien, il s'ensuit que les meilleures batailles sont celles qu'on force de recevoir. Les plus mauvaises sont celles où l'on attend l'ennemi de pied ferme, et je regarde l'armée qui s'y résout comme à moitié battue, parce que quelque bonne que soit sa position, ou quelque bien appuyées que soient ses ailes, elle est sans possibilité de résister à celui que l'initiative des mouvemens rend libre de calculer et diriger la masse de ses forces où bon lui semble. J'ajouterai que pourvu que la première ligne sur laquelle on règle l'ordre de bataille s'y trouve rangée, il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi de toute l'armée pour commencer une action, car l'occasion offre souvent des avantages qu'on perdrait en n'en profitant pas.

Mais le grand art pour donner bataille est de bien choisir le point où l'on résout d'opérer, et à l'appui duquel on veut que les troupes se déploient. Il peut se prendre dans un endroit où l'ennemi ne s'attende pas qu'on se place, mais il faut toujours qu'il soit de manière à ce qu'on puisse opposer ses plus grandes forces au côté le plus faible de la position de l'armée opposée, ce dont on n'est jamais libre si, comme je le répète sans cesse, on n'a l'initiative des mouvemens. On doit surtout avoir soin que les troupes en se déployant ne perdent pas de vue ce point central, auquel il est nécessaire qu'elles appuient, et tout corps qui s'en trouve séparé, n'importe par quelle cause,

n'a d'autre ressource qu'une prompte retraite pour chercher à s'en rapprocher et calculer ses forces de nouveau, trop heureux s'il y parvient sans effusion de sang.

Le génie militaire se montre dans son éclat pour bien choisir en tout ce qui nuit le plus à l'ennemi. Or les attaques des villages coûtent tant de monde qu'il faut les éviter à moins qu'on n'y soit obligé, cherchant de préférence les angles saillans, et même quelquefois l'endroit où l'armée opposée a le moins de troupes comme le croyant le plus inaccessible, et celui duquel elle se défie le moins par conséquent. Il n'est pas déplacé de donner à ce point le nom de *clef*. En effet, c'est lui qui ouvre la porte aux opérations qu'on projette, et qui signale le point sur lequel doit frapper le coup décisif. C'est donc là que le chef ne peut assez avoir ce coup-d'œil du génie qui, voyant tout à la fois et sans confusion, perce à travers les obstacles, écarte les accessoires, et démêle le point capital. Quand on le peut, il est bon également pendant ce temps de distraire l'ennemi par quelques avantages partiels éloignés et de peu d'importance, car les troupes qui se croyent un moment victorieuses sont bientôt trop heureuses de fuir, s'il ne leur arrive de plus grand malheur.

Un général sans talent se tourmente souvent pour le placement de son armée. Appuierai-je mes ailes? se dit-il; conserverai-je ma cavalerie pour les garnir? ou ferai-je flanquer cette dernière par quelques bataillons de grenadiers? Le génie ne s'y trompe pas, et

n'ayant jamais de méthode fixe, ses dispositions sont différentes selon le terrain, la nature de ses troupes et celles de l'ennemi; toutefois il cherche l'ordre oblique, pour gagner plus aisément le flanc et les derrières de l'armée opposée. Mais quelquefois il assemble sa cavalerie sur un seul point, réunit des divisions entières de grenadiers, ou même presque toute son artillerie; et ces différentes armes opèrent avec le plus parfait accord, elles ont la plus rapide activité sans se nuire, et contribuent toutes au même but en se protégeant réciproquement comme une fortification mouvante. Telle est l'inspiration d'un être dont le coup-d'œil observe à l'instant un grand espace, et saisit une multitude de choses, sans manquer aucun des rapports qui existent entre la position de l'ennemi, la sienne, leurs forces respectives, et le but qu'il se propose.

Quant aux ailes d'une armée, c'est une erreur de croire que cette dernière ne puisse être tournée parce qu'elles sont appuyées. Au contraire, la chose est souvent plus dangereuse, en ce que si la ligne est rompue les débris s'en trouvent acculés à ces mêmes appuis. Or, que deviendront-ils si c'est un lac ou quelque autre obstacle qui s'oppose à la retraite? L'initiative des mouvemens permettant toujours de rencontrer un côté faible, pour tourner une telle armée, il ne faut que diriger son attaque et la masse de ses forces sur la seconde ou toute autre brigade au lieu de le faire sur celle de flanc, après quoi les corps de l'aile coupée auront toutes les peines

du monde à se retirer, supposant qu'ils n'aient été forcés de mettre bas les armes.

Le meilleur moyen de battre une armée est sans contredit d'amuser son front en agissant sur son flanc, mais il faut pour cela que les colonnes destinées à l'attaque principale soient préparées hors de vue, ainsi qu'un amiral cherche à gagner le vent. Car aucune manœuvre ne réussirait devant un habile adversaire, qui de plus ne manquerait pas de profiter de ce mouvement s'il l'apercevait. Quand on est le plus fort, on peut encore, quoique rarement (car je ne m'y fierais jamais sans avoir aussi l'initiative des mouvemens, dont je fatigue sans cesse mon lecteur à dessein), on peut, dis-je, partager son armée en trois corps, dont deux manœuvrent sur les flancs, tandis qu'un troisième feint d'attaquer de front. Mais cette opération exige la plus grande justesse, pour que tout opère ensemble et bien d'accord. Il en est également qui se font une gloire d'enfoncer l'ennemi dans son centre. Les résultats de la victoire sont alors infiniment plus brillans, parce que les deux ailes sont dans l'impossibilité de se rejoindre; mais on court aussi beaucoup plus de danger si l'on ne réussit point, parce qu'on risque d'être entouré.

Ce qui fait qu'une armée prise en flanc est battue, c'est que les divers corps y sont accablés successivement par une force supérieure, sans qu'il y ait moyen de les secourir. Les meilleures troupes ne peuvent donc rien alors, si ce n'est de faire une retraite plus prompte que le mouvement de l'ennemi (chose toujours

difficile), et de calculer de nouveau leurs forces, pour l'attaquer elles-mêmes une autre fois avec avantage. Cependant quand on a le malheur de voir une armée établie sur son flanc, on peut y remédier par une grande célérité de manœuvres, en cherchant à soutenir son choc avec les brigades qui sont du côté de cette aile, tandis qu'on dispose les autres de façon à la prendre elle-même en ordre oblique. C'est la seule ressource. Mais quelle tête doit avoir celui qui commande, et quelle promptitude, quel ensemble ne faut-il point de la part de ceux qui obéissent! La plus petite erreur est mortelle. Toutefois il est absolument nécessaire de changer son front dans pareil cas, ou les différens corps sont bientôt accablés tour à tour sans pouvoir se défendre.

En général, les plus beaux ordres de bataille, dès qu'ils sont fixes, et même les plus belles positions, ne sont rien devant celui qui, sachant manœuvrer, a l'initiative des mouvemens, parce que profitant du moment, il frappe de manière ou d'autre le coup de mort dans l'endroit où l'on s'y attend le moins. Je le répète encore : la célérité des marches, et la rapidité des manœuvres, quand on sait bien s'aider des ressources à tirer des combinaisons stratégiques, produisent une guerre de vigueur infiniment au-dessus de celle de positions; et à moins que deux généraux ne se craignent mutuellement, celui qui se croit supérieur marchande peu lorsqu'il s'approche de son adversaire, parce qu'ayant comme pris son élan il se décide à l'instant. C'est un excellent principe que ce-

lui de redouter son ennemi de loin pour n'avoir plus à le craindre de près.

Une bataille est une véritable action dramatique, qui a son commencement, son milieu et sa fin. L'ordre dans lequel s'avancent les deux armées, leurs premiers mouvemens pour en venir aux mains, sont l'exposition; les contre-mouvemens de celui qui est attaqué forment le nœud, qui, à son tour exigeant de nouvelles dispositions, amène la crise, d'où naît le dénouement. Quant à l'action en elle-même, chacun sait qu'un ordre de bataille n'est autre chose qu'une armée divisée en trois corps sur deux lignes, avec une réserve qui forme la troisième. Que ceci diffère plus ou moins, et que la cavalerie soit diversement placée, sur un point ou sur plusieurs, même au centre si l'on veut, quand le terrain l'exige, c'est égal. Bien que tous les mouvemens qu'on fait devant l'ennemi sans qu'il s'y attende produisent le meilleur effet, personne n'ignore non plus que les seules manœuvres possibles en sa présence se bornent à quelques changemens de directions dans les fronts, à développer quelques masses, former des colonnes, car il est dangereux même de changer son ordre de bataille en pareil cas. Mais le difficile est d'exécuter ces choses avec précision et célérité; et je rappelle encore ici que tous les mouvemens sont plus courts de moitié quand ils s'opèrent sur le centre.

Le sublime de l'art consiste à savoir arracher l'ennemi de sa position, c'est-à-dire à l'attirer sur un point dans l'intention qu'il y rompe sa ligne quand

l'action est déjà commencée et qu'il est emporté par l'ardeur, ce qu'on obtient en changeant soi-même sa disposition dans cet endroit, et en cherchant à le tromper pour agir sur ses ailes au même instant. Car ce ne doit jamais être à force de combattre que la victoire se remporte, mais en rompant la ligne, ou en tombant sur un des flancs avec la masse de ses forces, ce qui ne se peut qu'avec l'initiative des mouvemens, pour être libre de se diriger où l'on veut, et en prenant, surtout quand on est le plus faible, un ordre de bataille oblique, dans lequel on renforce l'aile destinée à combattre.

Souffrir que son armée s'égorge avec une autre en ordre parallèle est d'un boucher plutôt que d'un général, qui doit toujours manœuvrer de façon à paralyser la plus grande partie des troupes de son antagoniste avec une petite quantité des siennes, tandis qu'avec ses meilleures il accable les plus mauvaises de l'ennemi, ce qu'il a soin de faire autant que possible en nombre supérieur, pour avoir meilleur marché et diminuer le carnage. Car à quoi bon exposer des malheureux quand on peut l'éviter?

Le beau de l'art de la guerre consiste, même quand on est le plus faible, à toujours mettre un plus grand nombre de troupes que son adversaire sur les points d'attaque, pendant qu'on tient en échec avec peu de monde ceux où l'on ne se bat pas. Plus il y en a, mieux cela vaut, parce qu'on verse moins de sang, et que l'on fait mettre bas les armes. Le difficile est de bien choisir ces points. Cela dépend du talent, comme s'y

trouver promptement appartient à l'art de bien manœuvrer; car la même position offre à vingt militaires autant de manières différentes d'y placer les troupes, si l'on consulte chacun en particulier, tandis que le génie seul, avec la rapidité de l'aigle, en sait tirer le parti convenable dans le moment.

Le général, comme je l'ai dit, ayant fait sa reconnaissance à la tête de son avant-garde, doit sur le champ prendre son parti; et ses lieutenans qui l'accompagnaient pendant ce temps, volent exécuter dans leurs corps respectifs les ordres qu'ils en ont reçus, et qu'il leur a donnés de façon à prévoir tous les accidens. Quant au chef, pendant le déploiement des troupes, il se retire à son quartier-général, qui doit être à la tête d'une nombreuse réserve derrière ses deux lignes, et autant que possible au centre de l'armée, pour envoyer avec plus de facilité des secours aux endroits qui pourraient en avoir besoin. C'est encore mieux quand le quartier-général est dans une situation où celui qui commande voit tout par lui-même; car, pendant qu'il est en campagne, son premier soin doit toujours être de se placer où il peut le mieux communiquer avec ses troupes, quelque éloignées qu'elles soient, parce que l'uniformité des mouvemens en dépend. Je ferai observer aussi combien il est dangereux pour lui de se porter durant l'action à l'une des ailes, afin, par exemple, de chercher à y déterminer la victoire par une attaque décisive et vigoureuse, car alors pouvant perdre l'autre aile de vue, il n'y a plus d'ensemble ni d'union dans les manœu-

vres. Frédéric a été battu quelquefois pour cela. Celui qui dirige l'armée ne doit donc pas trop s'occuper des détails pendant l'action, c'est-à-dire faire le sergent de bataille, mais bien considérer tout de sang-froid, porter son attention sur les points intéressans, et la tourner principalement vers celui où il a résolu de faire son plus grand effort.

Cependant revenant au quartier-général, c'est de là qu'entouré de ses aides-de-camp, et des officiers qui ont le plus d'expérience (par conséquent de ceux qui sont le plus au fait de la situation des divers corps), le chef envoie par eux aux généraux commandans de nouveaux ordres verbaux, à l'exécution desquels ils veillent sur les lieux pour tout rectifier au besoin, et voir si leurs mouvemens partiels s'accordent avec ceux du grand tout. C'est là, dis-je, qu'aussi simple que grand, et non moins rapide que mesuré dans ses mouvemens, communiquant à tout ce qui l'approche cette vigueur, cette flamme inconnue au reste des hommes, le vrai héros, tout au génie qui sait maîtriser l'art, a ce tranquille courage, ce calme redouté, ces illuminations soudaines qui fixent le destin; et semblable à l'aigle qui fend l'air en paraissant immobile, il plane sur l'horizon des deux armées qui l'occupent, pour, sans jamais les perdre de vue, et quand il voit l'instant propice, fondre comme l'éclair sur sa proie, et porter le coup de mort aussitôt qu'il en a l'occasion. Car c'est surtout à la guerre qu'il est des momens favorables et décisifs, qui ne reviennent plus une fois qu'on les a manqués, et qu'on ne saisit que par ces

élans de l'ame dont le siége se dérobe aux recherches, et dont l'essence échappe à nos définitions.

En effet, le sort d'une bataille est le résultat d'une pensée, d'un moment. Les deux armées s'avancent fières de leurs diverses combinaisons, elles s'attaquent, combattent, l'instant fatal arrive, une inspiration soudaine décide la victoire, que le moindre revers accomplit, et que le meilleur moyen de remporter est en accablant tout à coup, avec des masses d'artillerie dirigées en ligne convergente, un des points les plus intéressans de l'ennemi, pendant que des troupes s'y rendent en sûreté pour tout mettre en déroute.

Quelques-uns ont la plus grande confiance dans une réserve considérable ; ce n'est peut-être pas à tort quelquefois, puisqu'il est sûr que ce n'est point le premier mouvement qui décide la victoire, et qu'au contraire elle reste souvent à celui qui après avoir combattu long-temps a le plus de troupes fraîches disponibles. Or, dans ce cas, le succès d'une réserve est rarement douteux, puisqu'elle est à même de profiter de la fluctuation et du désordre de la ligne ennemie, ce qui contribue toujours à rendre son choc décisif, si composée des meilleures troupes, ainsi qu'elle doit l'être, les renforts qu'elle envoie sont commandés par des officiers résolus.

A peine l'action a-t-elle commencé, la réserve doit s'approcher du corps d'armée avec le général à sa tête, autant pour rendre la ligne plus impénétrable, que pour se porter, s'il le faut, au secours des ailes dont elle est également distante. Car supposant un

premier succès à l'ennemi, par conséquent l'ordre de bataille rompu sur quelque point, avec le secours d'une réserve on répare tout. En effet, si les troupes victorieuses sont attaquées par des troupes fraîches au moment que, venant de finir leur charge, elles sont harassées, pour peu que celles qui ont été défaites tiennent encore, celles qui triomphaient se trouvent prises en flanc par ce nouveau renfort, par conséquent elles sont bientôt obligées de céder à leur tour.

La force d'impulsion produisant le plus grand effet à la guerre, une armée qui se bat doit être comme la foudre qui écrase tout devant elle. Il faut que, sans craindre de se compromettre, elle en ait la rapidité dans les mouvemens, persuadée que moins on se ménage plus on est en sûreté. L'arme blanche est donc la seule digne de celui qui a le sentiment de ses forces, parce que c'est toujours le terrain qu'on gagne, et point le nombre de ceux qu'on tue, qui décide le gain des batailles, que le feu de mousqueterie rallentit, et celle des opérations militaires où le génie se montre de la manière la plus brillante pour obtenir la victoire à peu de frais.

Car je ne regarde pas seulement du devoir d'un général de détruire l'ennemi, mais de le détruire avec le moins de perte possible, c'est-à-dire, par exemple, en cédant à propos avec la même souplesse dans les mouvemens que quand on fait des armes (parce qu'on ne doit jamais s'obstiner à la guerre que pour le point décisif); ou bien en ayant l'adresse d'opposer adroitement à son adversaire ce qui le surprend

davantage, comme de l'artillerie ou de la cavalerie, lorsqu'elles peuvent lui causer le plus grand dommage; en un mot, en faisant jouer à son égard tous les ressorts qui contribuent le mieux à l'ébranler, à lui donner le change, ou même à l'entamer au moment qu'il s'y attend le moins, après quoi l'on en tire facilement tout l'avantage qu'on peut attendre.

Or si les livres donnent de fréquens ordres de bataille, en les variant à l'infini pour faire la partie d'échecs de toutes manières, aucun ne dévoile les secrets de l'art qui en sont la véritable finesse, et qui caractérisent le génie. Ce dernier seul peut calculer ses moyens de façon à toujours présenter à l'armée opposée ce qui l'étonne davantage, ou les armes qui contribuent le plus à sa destruction; et c'est principalement pendant le combat que, manquant de temps pour délibérer, et la première pensée devant être la meilleure, l'être vraiment grand semble comme éclairé d'illuminations soudaines qui lui viennent d'en haut. Maîtrisant les évènemens sous lesquels l'homme médiocre succomberait, un génie supérieur décide ce qui tient aux rapports de sa position et de ses mouvemens, par ces élans sublimes que lui suggère le sang-froid avec lequel il conserve l'usage de sa raison au milieu des accidens les plus fâcheux, intrépidité des héros, dont l'état paisible en pareil cas est le produit d'une force d'ame extraordinaire, qui les élève au-dessus des troubles que la vue de périls excite chez les autres. Enfin, c'est pendant les batailles qu'il faut ce vif coup-d'œil, et cette sagacité d'un prompt juge-

ment, dont la nature ne doue qu'un petit nombre d'êtres privilégiés.

Cependant ce n'est point une remarque déplacée d'ajouter que, quelque hauts dons qu'on possède, il est d'autant plus indispensable d'être heureux à la guerre, que Turenne lui-même disait que lorsque le plus habile général a fait les meilleures combinaisons, les trois quarts de l'évènement et du succès dépendent du hasard; ce qui me fait conclure, si l'on se croit plus de talent que son adversaire, qu'on doit préférer la guerre d'opérations, car laissant moins de chances à la fortune, on est sûr d'avoir le dessus à la longue. Mais quant à être heureux, le destin des armées comme des monarchies étant que leur prospérité dépende souvent du caractère d'un seul homme, il est certain que le bonheur est indispensable à la guerre; et ce n'est point assez de méditer ses projets avec profondeur, ou de veiller sur tous les détails sans en négliger aucun, parce que si le sort ne favorise en même temps, l'espérance et la prudence humaine sont toujours confondues par les évènemens.

Il en est des généraux comme des ministres et des rois. Les plus heureux sont les plus grands, et trop souvent le public attribue au mérite les succès de la fortune. Par exemple, sans vouloir en rien diminuer la gloire de Condé, qui ne blâmerait s'il n'eût été vainqueur la réponse vraie ou fausse qu'on lui prête avant la bataille de Rocroi, quand Gassion, connu lui-même pour son audace à la guerre, lui demandant avant d'attaquer l'armée espagnole si supérieure en

nombre, que deviendrons-nous si nous sommes battus? le prince dit qu'il ne s'en mettait point en peine, parce qu'il serait mort. La victoire a rendu sublime cette parole du grand Condé ; mais quel être sage niera qu'il eût été beaucoup plus beau, plutôt que de chercher à se faire tuer, de rallier ses troupes afin que, reprenant l'offensive, elles pussent battre à leur tour ?

De même que j'ai dit ailleurs que le salut du peuple doit toujours être la suprême loi de celui qui gouverne, le salut de l'armée doit toujours être la suprême loi du général; et s'il est bon que le soldat soit brave à l'excès, il est d'autant plus utile qu'un chef sache modérer son courage, que le salut des autres dépend de sa conservation. Bien établir sa retraite en cas de malheur, s'occuper des moyens de réparer les désastres, rendre la hardiesse par une contenance assurée, ménager sa vie utile à son armée, savoir lutter contre le torrent des adversités, et faire voir un cœur au-dessus des évènemens, tel doit être le général. Car le courage dans les affaires est quelquefois supérieur à la bravoure dans les combats; et l'on n'est point sans exemples de chefs qui, après avoir été des héros un jour de bataille, se sont déshonorés en se montrant les derniers des hommes dans des occasions où ils auraient dû se soutenir avec vigueur.

Savoir se battre est très-différent de savoir bien faire la guerre. La perfection de l'art militaire exige qu'on réunisse l'un et l'autre. Il y a loin de la hardiesse emportée qui, cherchant le péril pour le péril même,

s'expose inutilement sans aucun fruit, et n'a pour but que les vains applaudissemens des hommes, au courage réglé qui sait pourvoir à tout au milieu des plus grands dangers, et qui ne perdant jamais aucun de ses avantages est néanmoins capable d'oser lorsqu'il faut, quoiqu'en n'abandonnant au hasard rien de ce que la prudence et le conseil peuvent diriger. Autant Minerve est au-dessus de Mars et des fureurs de Bellone, autant une valeur sage l'emporte sur une intrépidité farouche et trop bouillante. Celui qui ne se possède pas dans les périls est plus téméraire que brave. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il est rare qu'il ait le discernement d'un capitaine. Le courage sans prudence est comme l'imagination sans jugement; point de lest, et toutes voiles dehors. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au danger augmente, que les ressources de la prévoyance et de la valeur doivent s'accroître. Cependant le succès couronnant presque tout ici-bas, quoiqu'il existe des hommes dont le courage et les talens soient plus grands que la malignité de leur fortune, ceux qui commandent ne peuvent trop avoir dans l'esprit que les fautes d'un général victorieux ne sauraient exister aux yeux du public, de même que celui qui est battu a toujours tort, quelque sage qu'il ait été.

Enfin, concluant pour ce qui tient aux batailles, qui généralement ne durent guère plus de six heures, savoir électriser le soldat est la première chose à la guerre. Il y a tant de différence entre ceux qui entreprennent avec hardiesse et ceux qui agissent avec

timidité, entre des troupes qui marchant à l'ennemi abattues ont le sentiment de leur défaite, et celles qui se fiant dans les talens de leur chef l'entendent dire, par exemple, quand elles volent au combat : *Allons, mes amis, je veille sur vous, déployez vos drapeaux, c'est le moment!* Une armée sans énergie a déjà l'avant-goût d'un désastre, elle est prête à se dissoudre comme la fumée, tandis que le soldat électrisé frémit de joie au son du tambour, des trompettes et de la musique, retentissant d'airs qui rappellent la victoire. Un homme alors en vaut cent, l'enthousiasme est dans les cœurs, le jeune soldat soupire après *le baptême du feu*, le vieux qui connaît sa supériorité ne croit rien d'impossible; et l'ardeur de Mars bouillant dans tous les rangs, ils s'avancent comme un mur impénétrable, comme une forêt hérissée de bronze et de fer, pendant que la terre tremblant sous cette masse, et sous les foudres qu'elle vomit, semble orgueilleuse de porter tant de braves.

La confiance d'une armée dans son chef opère de si grands miracles, que croyant le génie de la victoire inséparable de sa personne, le soldat finit par se familiariser avec cette idée. Alors, comme je l'ai vu quelquefois, la seule présence du général est capable non seulement de rassurer des troupes qui chancellent et tourbillonnent, mais d'enchaîner la fortune en rétablissant l'ordre parmi celles qui sont en pleine déroute, et même d'obtenir un brillant succès où l'ennemi ne trouvant plus d'obstacles comptait déjà sur

une victoire assurée. Car le nom d'un chef habile est un talisman tout puissant sur le soldat ennemi, qui le redoutant toujours, dès seulement qu'il le croit sur les lieux, est déjà vaincu par l'ascendant de son génie; stupéfait, abéti, sans courage, il est incapable de rien, et reste saisi, pour ne pas dire pétrifié, comme les soldats de Phinée devant la tête de la Gorgone.

Supposant son adversaire entamé, c'est alors qu'il faut plus que jamais redoubler d'activité pour ne pas le laisser respirer. On doit le poursuivre sur tous les points, se glisser entre ses colonnes, y semer l'épouvante, les couper, faire un grand nombre de prisonniers, tâcher de deviner où il veut se retirer, l'y précéder, s'il est possible, et, quand il est tout à fait battu, ne point reposer qu'il ne soit entièrement détruit, car il n'y a plus qu'à le pousser. Faites surtout alors des détachemens, soit pour lui enlever ses magasins, soit pour prendre des villes, si vous en avez les moyens. Un succès qui n'a point de résultats n'est rien, la victoire doit plus s'estimer par ses heureux effets que par elle-même. Il faut donc la suivre pour qu'elle rende davantage. Elle est stérile quand, laissant à l'armée opposée le temps de se rallier, on se contente du fruit recueilli sur le champ de bataille. Mais qu'un emportement aveugle ne fasse point trop mépriser le danger; car pour peu qu'un ennemi soit habile, il ne manque pas de profiter de vos fautes quoique battu. La célérité doit donc s'allier avec la prudence, il ne faut pas moins considérer le temps, les lieux, que l'occasion; et c'est l'instant de penser à la manière fa-

tale dont Gaston de Foix, avec la vie, perdit le fruit de sa victoire en poursuivant les Espagnols à Ravenne.

Au contraire, est-on vaincu, le premier principe de tout bon général étant de ne jamais combattre que quand il le veut, supposons la cause de la défaite dans un de ces accidens imprévus de la fortune, tels, par exemple, qu'un ordre mal interprété, la mort de celui qui le portait, ou d'autres hasards qui fournissent une excuse, car il n'en est jamais pour un chef surpris et battu. Je dirai donc que de même qu'on doit avoir calculé d'avance tous les avantages qui pouvaient résulter de la victoire, comme il est impossible qu'on n'ait aussi prévu les suites d'un mauvais succès, et que le premier soin à cet égard était de disposer ses troupes de façon qu'elles pussent se rallier, il faut à l'instant l'exécuter pour, avec la rapidité de l'éclair calculant ses forces de nouveau, faire une autre fois face à l'ennemi, et dans tous les cas reprendre au moins l'initiative des mouvemens et l'offensive, si l'on ne se croit pas en état de le battre à son tour.

En général, une armée vaincue souffre bien moins par les hommes tués que par les fuyards, les prisonniers, les déserteurs (car si rien ne grossit les bataillons comme une victoire gagnée, rien ne les diminue comme une bataille perdue), et surtout la perte imaginaire, pour ne pas dire la consternation qui se répand parmi ceux qui restent, en les privant même des ressources que la fortune leur a laissées. Le découragement alors est ce qu'il y a de plus fatal. Le

nom de bataille perdue en impose aux vaincus, le soldat qui a été battu craint de l'être encore, et dans sa peur malheureusement il est sujet à prendre de fausses alarmes, contre lesquelles le chef peut d'autant moins que plus il encourage ses troupes, plus elles imaginent que le danger est grand. Les murmures également, même parfois le mépris pour le général, les intrigues, les machinations contre lui, ses alliés qui l'abandonnent, la discipline qui se relâche, ses amis qui le trahissent, sont des choses qu'on voit fréquemment après une défaite. Autrement, supposant même qu'on éprouve une diminution de dix mille hommes, il est rare qu'on ne puisse faire avec une armée de cinquante mille la même chose qu'avec une de soixante.

Quand on a le malheur d'être battu, il faut donc employer la ruse et tous les moyens pour relever le moral de ses troupes, y ramener l'ordre par la discipline, et leur rendre la confiance en se montrant partout. Il n'est point de circonstance où la fermeté de celui qui commande et le caractère des chefs en sous-ordre puissent davantage pour rallier le soldat, lui rendre le courage et le ramener au combat. Qui n'admirerait le trait suivant? Cromwell, quoique blessé, dans la bataille que le duc de Manchester son général venait de perdre contre l'armée royale, rallie pendant la nuit douze mille hommes qu'il électrise, et, l'attaquant de nouveau, la bat complètement.

En effet, la victoire, portant en soi les causes de la défaite, donne toujours plus ou moins de négligence;

il est difficile que le désordre ne se mette quelque part, même après le combat le plus heureux. Profitez-en donc avec toute la magie de l'audace, et ralliez-vous soudain pour que votre présence inopinée empêche les progrès de l'ennemi, qu'il est à remarquer qu'on arrête mieux en se plaçant sur son flanc que devant lui. Or, sans vous retirer en arrière, ordonnez votre retraite par un mouvement parallèle, en veillant sur vos colonnes pour qu'on ne les coupe ni ne les entame, et concentrez-y vos forces par une opération brusque afin de les calculer de nouveau, si cette manœuvre n'empêche point les communications avec vos magasins. Mais dans tous les cas prenez des dispositions si obliques que votre adversaire perde son temps à les rechercher. Il n'est pas si facile qu'on croit de profiter d'un succès avec une armée qui se retire en bon ordre, quand son général fécond en ressources sait se multiplier dans lui-même et dans ses soldats, et que ranimant encore le principal endroit par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de ses vertus et de son génie.

Ceci me conduit naturellement à dire quelque chose des stratagèmes et des ruses de guerre. L'espionnage n'y tient pas sans raison le premier rang, puisque si l'on connaissait d'avance les projets de l'ennemi, même avec beaucoup moins de forces on lui serait supérieur. Mais les bons espions sont difficiles à rencontrer. Il faut les chercher parmi les individus autour de celui qui commande l'armée opposée, ou les employés de son gouvernement, s'il en reçoit

directement ses ordres; car les gens du commun, les déserteurs, ou autres, ne savent guère que ce que tout le monde dit. On ne peut néanmoins avoir trop d'intelligences dans le camp de l'ennemi, pour deviner ses desseins.

Quant aux ruses de guerre, les meilleures sont celles fondées sur une faiblesse apparente, parce qu'elles ne s'aperçoivent que quand il n'est plus temps et qu'elles ont réussi. C'en est encore une subtile de savoir feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend, car on n'est jamais si facilement déçu que lorsqu'on cherche soi-même à tromper, ou que ceux qui veulent user de stratagèmes se prenant dans leurs filets, leur propre artifice se tourne contre eux.

C'est également une bonne maxime, quelque formidable armée que l'on commande, de faire des propositions à l'ennemi, comme si l'on se défiait de ses succès, et surtout de ses forces. Cela n'empêche nullement de suivre ses opérations avec vigueur, et rien n'endort mieux l'activité de ceux qu'on veut battre. On peut aussi dans le cas où l'on connaît quelque projet à son antagoniste, avoir l'air de le favoriser dans ses desseins, et chercher avec d'autant plus d'art à les rendre nuls aussitôt qu'il y est engagé, que c'est de préférence au chef des ennemis qu'un bon général s'adresse, afin de tirer parti de la moindre chose. Il a l'œil fixe sur lui, comme un gladiateur sur son adversaire.

De même, ce qui étonne est excellent; car ce qu'on éprouve d'inattendu saisit, et produit presque toujours

son effet la première fois, sans ajouter combien il est aisé de se livrer à tout ce qu'on peut oser dans les momens de surprise qui suivent une action inopinée. Il est également avantageux d'inspirer à son adversaire une fausse confiance qui l'empêche de se garder, en flattant sa vanité par des succès partiels, attendu qu'on doit plus faire la guerre au moral des troupes ennemies qu'à leurs canons. Il serait donc fou, par exemple, de les attaquer quand elles sont réduites au désespoir, parce qu'alors un homme en vaut dix. Il faut au contraire s'efforcer d'enchaîner leur valeur par tous les moyens possibles, en même temps qu'on augmente celle de son armée, et profiter de ce qui peut leur inspirer le découragement, ou les affaiblir, après quoi l'on n'a plus qu'à les chasser devant soi.

Mais il est nécessaire de ne pas se contenter des ruses qu'on a apprises, il faut en inventer soi-même de nouvelles. Les stratagêmes les plus inattendus sont les meilleurs comme produisant plus d'effet; et tout en devant moins s'appliquer à créer des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent, bien qu'il y ait une infinité d'accidens imprévus à la guerre, il est néanmoins quelquefois aussi du domaine du génie d'en faire naître. Car il est indubitable que le général le plus fin, et celui dont l'imagination est la plus fertile en expédiens de toutes sortes, ne saurait manquer d'avoir à la longue une supériorité marquée sur son antagoniste.

C'est ainsi, par exemple, quant aux ruses qui regardent le matériel de la guerre, qu'on oblige l'en-

nemi à des détachemens pour l'accabler dès que sa force est diminuée par leur absence, qu'on l'attire dans une position d'où l'on sait qu'il ne se tirera que difficilement, dans une province où il ne subsistera qu'avec peine, qu'on attaque de nuit quand on n'a que peu de troupes, ou, connaissant la saison des pluies et des chaleurs, qu'on prépare d'avance ses opérations pour ces époques. C'est encore ainsi, dis-je, qu'on tire parti de mille autres circonstances qui proviennent de la nature du terrain, du théâtre de la guerre, des situations respectives, et plus encore des vices de l'armée opposée, ou du caractère de son général, toutes choses que le génie ne manque pas d'analyser pour profiter de la moindre conjoncture favorable. En un mot, le meilleur général est celui qui détruit l'ennemi par la ruse, en agissant de façon que ses propres desseins se tournent contre lui ; et les hommes par leurs dispositions naturelles faisant plus ou moins la guerre, l'un en lion ou en sanglier, l'autre en tigre, en renard, en loup, et ainsi de suite, heureux celui qui peut la faire en aigle, doué d'assez de vivacité pour que la promptitude et la justesse de ses opérations étonnent tellement son antagoniste qu'il ne sache plus où donner de la tête! Cicéron appelait César un *monstre d'activité.*

Mais revenant aux stratagêmes, il ne faut jamais recourir aux armes qu'après avoir essayé si la ruse ne peut rien. L'intrigue est également bonne, quand on se sent capable de l'employer avec succès. Quels exemples mémorables d'adresse n'a pas donnés Sylla,

dans sa manière de s'emparer sans coup férir des armées de Scipion et de Fimbria, qu'il débaucha si subtilement que Carbon, qui marchait de Rome contre lui, disait qu'ayant à combattre à la fois un lion et un renard, il craignait bien plus ce dernier !

Sans doute il est louable d'acquérir autant que possible ses avantages par une vertu solide et accomplie, mais on est malheureusement obligé d'employer la ruse, et même la supercherie, quand le droit de la guerre n'étant pas celui de la paix, la fourbe devient quelquefois excusable, surtout pour ménager la vie du soldat. Tout en admirant la générosité de Fabricius lorsqu'il refusa d'empoisonner Pyrrhus, il n'est donc point déplacé d'observer aussi combien les assassinats de Viriatus et de Sertorius ont indubitablement épargné de sang.

Des nouvelles répandues à propos ont également le meilleur effet par la terreur qu'elles inspirent, ou la manière dont elles donnent le change, parce que tout dépendant de l'opinion, le plus léger accident est capable d'élever comme d'abattre une armée. L'influence d'un succès moral, quand on sait bien s'en prévaloir, équivaut au gain d'une bataille. Heureux donc parfois celui qui n'a pas moins d'artifice que d'audace ! Car non seulement un bon général doit avoir la vue assez perçante pour deviner l'avenir, et l'esprit assez juste pour qu'il ne vacille point au milieu de la tempête, il faut encore qu'il se méfie sans cesse de l'ennemi, de la fortune, même de ceux qu'il commande. Germanicus déguisé se promenait le soir

au milieu des soldats, pour écouter ce qu'ils disaient. Comme il en était adoré, selon Tacite, il allait jouir de sa réputation et de sa gloire.

En outre, on ne doit pas avoir moins d'affidés dans son propre camp, que d'émissaires dans celui de l'armée opposée; ce moyen est le seul pour être instruit de tout, et manier à son gré l'esprit des troupes, soit qu'il s'agisse de ranimer leur courage, d'influer sur leur moral, ou même d'étouffer une sédition. Qui ne sait le parti que le même Germanicus tira de Cécina, et l'utilité dont Clémens fut à Drusus, pour, sous Tibère, ramener à l'ordre les légions mutinées? Tamerlan, après la prise de Bagdad, voulant entreprendre la conquête des Indes, et voyant que son armée refusait de le suivre, suscita un de ces hommes puissans en paroles qu'il entretenait à ses gages pour représenter aux soldats leur devoir. Bientôt cet enthousiaste s'élève au milieu d'eux, reproche à l'empereur la faiblesse avec laquelle il cède à leurs cris, fait une peinture si vive de la honte et du danger de la fuite, exagère tellement l'indiscipline et la lâcheté des Indiens, en un mot promet avec tant de confiance une victoire facile et décisive, qu'aussitôt les Tartares comme à la voix d'un dieu paraissent d'autres hommes, et demandent qu'on les mène à l'ennemi pour effacer dans son sang l'ignominie de leur révolte; Tamerlan profite habilement du stratagème avant qu'ils aient le temps de se refroidir, s'ouvre un passage aux Indes, et s'empare de Delhi.

Mais, quand on réussit à se faire entendre et que

le soldat veut écouter, le plus efficace de tous les moyens pour électriser les troupes est de s'adresser à elles de la part du Ciel ; c'est la chose qui leur inspire le meilleur des courages, je veux dire celui d'enthousiasme, qu'ont les hommes qui croyent voir combattre pour eux la Divinité. Il n'y a point de discipline militaire, d'organisation, d'armes, de ruses, de méthode, qui donnent des forces aussi invincibles, ni d'une réussite aussi connue dans l'histoire, que l'idée d'un secours surnaturel, ou même, s'il se peut, d'un chef descendu d'en haut. Le fanatisme, quand il est bien dirigé, est la passion qui non seulement donne le plus de ressort à l'homme, en le rendant capable des plus sublimes vertus, mais celle qui lui inspire le plus de valeur, et lui fait le mieux mépriser la mort en y volant.

En effet, la discipline la plus capable de rendre une armée supérieure peut s'imiter, plus d'adresse dans le maniement des armes ou leur meilleure construction peuvent se copier, l'argent procure le plus grand nombre de troupes mercenaires, facilite à l'envi des espions, et corrompt même les confidens les plus sûrs, mais tout cela cède aux idées surnaturelles empruntées de la religion, dont les ambitieux ont quelquefois su se servir avec tant de succès. Car, sans rappeler les augures des anciens, les conférences de Scipion avec Jupiter, et celles de tant d'autres, la chose la plus futile, comme la plus bizarre, électrise le soldat pourvu qu'elle le frappe. Qui ne sait ce que la biche de Sertorius, le sabre de Mars d'Attila, la

femme scythe de Marius, la colombe de Mahomet, ou cent objets parmi les modernes, ont quelquefois produit d'effet ?

Une armée n'est point une assemblée de philosophes qui voit sagement, mais une troupe d'hommes ignorans qui, dans l'âge de la plus grande effervescence, suit aveuglément les ordres d'un chef, à la réputation duquel elle travaille plus aveuglément encore. C'est un torrent toujours prêt à déborder si la discipline ne le contient, un feu qui dévore ou languit tout à coup selon l'impression du moment, un corps dont l'ame est dans les talens de son général, et capable de tout oser quand il y croit, comme de tout craindre aussitôt qu'il en doute ; c'est un instrument passif, une arme qui non seulement se rouille dès qu'on la néglige, mais dont le double tranchant nuit parfois à celui qui s'en sert ; c'est une multitude non moins inconstante et plus brutale que le peuple, qu'il faut continuellement réprimer ; une machine composée de pièces de rapport, dont l'art forme un seul tout qui concourt au même but ; une masse agitée de passions différentes, que celui qui commande fait mouvoir à son gré ; c'est une foule d'ames communes pour la plupart qu'on doit assujettir à l'obéissance ; de lâches auxquels il faut donner du courage ; de téméraires dont il faut enchaîner l'ardeur ; d'impatiens qu'il faut rendre persévérans dans les travaux ; enfin, c'est un amas d'êtres grossiers dont l'imagination, sans cesse échauffée par le contact des uns avec les autres, croit plus facilement qu'on ne pense ce qui

lui est adroitement inculqué. Sans citer mille autres exemples, qu'on pense seulement aux légions de la Pannonie, quand, révoltées sous Tibère, le feu de la sédition s'éteignit tout à coup parce que la lune se fit voir à leurs yeux. Mais revenant à ce que je disais, l'idée d'une protection spéciale d'en haut est la meilleure pour qu'une armée soit persuadée de sa supériorité.

On ne réussit à la guerre, quand on est le plus faible, que par des opérations extraordinaires et des diversions. Quant à ces dernières, celle d'Agathocle est si belle par son heureux succès, qu'il serait impossible d'en présenter un plus parfait modèle; et quoiqu'il soit difficile d'obtenir des résultats aussi brillans, si je dis que les diversions sont avantageuses, j'entends seulement celles dont l'objet est important, comme, par exemple, envahir une province, ou un pays auquel l'ennemi s'intéresse, assiéger une place qu'il lui est indispensable de secourir, l'inquiéter pour ses magasins, couper ses lignes d'opérations, ainsi de suite, car toute chose de peu de conséquence serait plus nuisible qu'utile. En outre, pour que la diversion soit bien combinée, il faut qu'elle agisse contre un point sur lequel votre adversaire ne puisse opérer lui-même sans un mouvement beaucoup plus grand, ou sans se mettre dans un danger certain, parce que ce serait mal calculer s'il y pouvait détacher un corps de troupes plus considérable que le vôtre, et qui, après l'avoir défait, aurait le double avantage de retourner à sa première place.

Quant aux opérations extraordinaires, les déplacemens vifs, la masse des forces portée hardiment sur un point imprévu, des entreprises brusques sur ce même point, comme je l'ai déjà tant répété, sont ce qui les caractérise. En un mot, il faut toujours faire ce qui contrarie le plus l'ennemi, auquel il ne faut jamais présenter que ce qu'il n'attend pas, afin de le mieux surprendre; et si je n'ai point parlé des surprises dans un article à part, c'est qu'on doit sans cesse les chercher en tout, dans les marches, dans les camps, dans les attaques, dans les batailles; de même que si je n'ai rien dit que pour les cas où l'on est le plus faible, c'est que la conduite à tenir quand on est le plus fort en coule comme de source.

Cependant quoiqu'à la guerre, comme dans tout ce qui tient au cours de la vie, beaucoup de choses doivent se risquer en consultant son génie et ses forces, l'art militaire offre deux points difficiles à concilier, ne jamais donner que le moins possible au hasard, tandis que d'un autre côté la souveraine audace est souvent la souveraine prudence. Comment, dira-t-on, savoir quand il faut jouer aux dés, ou aux échecs? Quoique dans un autre sens, je réponds avec La Bruyère, que si le guerrier et le politique, ainsi que le joueur habile, ne font pas le sort, au moins il est certain qu'ils le préparent, et semblent presque en quelque sorte le déterminer. C'est-à-dire qu'ils savent non seulement s'en servir quand il se présente, mais que leurs mesures sont si bien prises, qu'elles les mettent en état de profiter de telle ou telle chance,

même de plusieurs à la fois. Par exemple, si le point qu'ils attendaient arrive, ils gagnent. Au contraire, en est-ce un autre, ils gagnent encore. Et souvent un même point fait gagner de plusieurs façons ces êtres, qu'on ne doit pas moins louer pour leur bonne conduite que pour leur bonne fortune, et chez lesquels le bonheur ne doit pas être moins récompensé que le mérite, puisque dans tous les cas on est forcé d'avouer qu'ils ont bien joué.

Ne pouvant terminer cette digression sur l'art militaire sans parler des conseils de guerre, je ne le ferai que pour dire qu'ils ne sont bons que lorsqu'on ne veut rien entreprendre. En effet, outre que le secret ne s'y garde pas, on y discute vingt points différens, sur lesquels on babille à l'envi sans rien résoudre. Mais les conversations avec de bons officiers sont excellentes pour les avis qu'on peut tirer de leurs lumières; il faut donc s'empresser de les suivre, quelque subalterne que soit celui dont ils émanent, car le grand talent d'un général est de tâcher que le mérite des autres, sans jamais le blesser, devienne le sien propre par l'approbation qu'il lui donne.

Quant aux autres points de conduite, de même que le chef d'un gouvernement ne doit jamais trop s'éloigner du centre des affaires, il faut que celui qui commande une armée, toujours persuadé, quelle que soit l'étendue de son génie, que l'esprit humain a ses bornes, réserve son attention pour les premières causes et les principaux mouvemens. Car s'il est bon qu'il entre dans quelques minuties, afin que ceux en sous-

ordre croyent qu'il voit tout, il n'en doit point faire une occupation. Le gouvernement confie les premiers détails à des ministres sûrs, obligés eux-mêmes de choisir des subalternes, qui à leur tour se reposent également sur d'autres. Or, quoique devant sans cesse planer sur l'armée pour tout animer de ses regards, le général est forcé d'en agir ainsi, pour être plus entier aux grands desseins.

Le défaut de trop s'enfoncer dans une arme, soit par inclination ou parce qu'on y a servi, ne vaut pas mieux. Le chef doit les voir toutes sans prédilection. Louvois ayant inspiré à Louis XIV le goût des forteresses, ce roi s'y obstinait mal à propos, parce que reconnaissant la supériorité de Turenne et de Condé pendant une campagne, il avait l'amour-propre de se vanter qu'il entendait la guerre de siége aussi bien qu'eux. Mais qu'on voye ce que lui a coûté cette vanité lors de son invasion de la Hollande, quand ses deux généraux désirant qu'on marchât rapidement à la conquête en ne conservant qu'une ou deux forteresses pour protéger la retraite, Louis au contraire voulut que tout fût place forte et garnison, ce qui morcela tellement son armée en l'affaiblissant, que l'ennemi se refit après avoir eu le temps de respirer. Un chef doit encourager et voir du même œil toutes les armes, comme les différens membres d'un corps qu'elles servent à l'envi selon leurs moyens.

De même que j'ai tant recommandé l'affabilité aux souverains, le général doit toujours se ressouvenir que le premier devoir d'un homme en place est de ne ja-

mais laisser sortir personne mécontent de sa présence, et d'être aimable pour ceux qui l'approchent. S'il est impossible de faire du bien à tout moment, on peut au moins dire des choses agréables. Outre que le soin qu'on a du soldat l'attache, l'aménité dans les manières prévient, attire vers ceux qui en sont doués, et fait souhaiter de vivre avec eux. Au contraire, les choses dures sont des traits mortels dans la bouche d'un chef, qui dépendant de ceux dont il a besoin pour se faire obéir, doit peu compter sur eux s'il n'en gagne le cœur par de bonnes paroles et des actions obligeantes. Quelle que soit l'autorité d'un général, comme elle dépend de l'opinion et de la volonté de son armée, son pouvoir cesse dès qu'elles viennent à manquer; et c'est surtout en se faisant aimer des troupes qu'elles sont toujours prêtes à s'exposer pour lui, et que ne l'abandonnant pas dans le malheur, elles ne lui portent point envie dans ses prospérités. Scipion et Turenne durent autant leurs succès à l'amour de leurs soldats, c'est-à-dire à leur propre vertu, qu'à tout ce qu'on peut citer de leur talent. Le difficile est de se faire aimer sans relâcher la discipline militaire, et de se faire craindre sans se mettre en danger d'être haï.

Mais, pour ce qui tient à ceux qui ne sont point sous ses ordres, le général doit s'efforcer de plus opérer par ses grandes qualités qu'autrement. Un cœur intrépide et audacieux, quand il sait inspirer le respect en même temps, a toujours plus d'avantages sur la multitude que celui qui n'est qu'honnête et doux

bien que ces dernières qualités ne puissent trop s'estimer quand elles sont jointes à d'autres, comme je le dirai tout à l'heure. Mais c'est un vieil axiome, que la terreur fait plus de la moitié des conquêtes. La crainte peut plus à la guerre que l'épée; l'opinion plus que la valeur. Il faut donc tâcher d'avoir l'esprit public en sa faveur au moins autant que la force des armes. Nombre de capitaines romains, Sylla vis-à-vis de Marius, et César avec Pompée, cherchaient plus à se vaincre réciproquement, que leurs troupes. Ils savaient que les peuples prévenus en faveur de ceux que la renommée préconise secondent leurs projets, ou que trompés pas cette même renommée, ils n'osent agir contre eux. En effet, les esprits se rallient mieux autour de la réputation qu'au son des instrumens guerriers, quelque belliqueux et quelque retentissans qu'ils puissent être. La solidité du pouvoir militaire dépend uniquement des talens de celui qui en jouit.

D'un autre côté, toutefois, que ne peut aussi la clémence! Elle rendit Porrhus l'allié le plus fidèle d'Alexandre. Le peuple romain, dit Salluste, s'accrut par sa facilité à pardonner. Quel avantage ne donne pas la réputation d'être juste, doux, modéré, généreux! Elle double les forces dès qu'on y croit. Les histoires de Turenne et de Duguesclin sont pleines de ces traits de sagesse et d'humanité, qui mettant de beaucoup le grand homme au dessus du conquérant, font que les peuples vont au devant de tels êtres comme de leurs bienfaiteurs. Souvent pour vaincre l'ennemi la politesse vaut mieux que la valeur.

Ce n'est point en faisant meilleure chère, en dormant plus long-temps, ou en menant une vie plus oisive et plus délicieuse, que le général doit se distinguer du soldat. Ce n'est pas non plus en mettant son bonheur à être couvert de panaches, richement vêtu, monté sur un brillant coursier, harnaché d'or et de pourpre; à se voir entouré d'éclatans uniformes, d'un joli corps d'officiers, de tentes, de marquises, et des équipages de guerre les plus somptueux, choses qui conviendraient mieux à un paon, ou aux têtes évaporées qui font consister leur gloire dans les plumes et les colifichets; mais c'est en prenant plus de peine, en portant plus loin la prévoyance, en sachant régler son esprit et sa conduite, en étant maître de ses passions, et surtout en abandonnant son repos pour une vie active. Car les fatigues du chef servent de consolation au soldat; et l'admiration portant plus à l'imitation que la puissance ne force au devoir, mieux vaut commander par l'exemple que par l'autorité.

Néanmoins la chose qui importe au général par dessus tout est de répandre sur ce qu'il fait l'empreinte d'un grand caractère. Ce dernier est la qualité la plus nécessaire aux héros, bien que ceux qui peuvent y joindre la souplesse soient encore plus heureux. Mais quant au caractère, aussitôt qu'un homme prend le commandement, qu'on voye l'impression qu'il fait par la façon dont il agit; comme chacun épie ses desseins, et jusqu'à ses moindres mouvemens; s'il entreprend beaucoup, avec hardiesse ou timidité, toutes choses qui règlent l'opinion publique

à son égard. Toutefois cette dernière ne doit jamais beaucoup inquiéter le général. En effet, ne serait-il pas le plus infortuné des mortels, si ce que pense une multitude aveugle lui paraissait assez important pour en faire dépendre sa gloire ou son bonheur? Il est si difficile d'apprécier ses contemporains, surtout ceux qui jouent un grand rôle! La renommée n'en parle jamais sans passion, de façon que le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent et changent sans cesse, trouble et suspend le jugement des sages même; or comment ferait-on cas de ce que peut dire le public? Pour commander aux hommes, il faut s'élever au dessus d'eux; le général ne doit être sensible qu'à l'opinion du petit nombre d'individus capables de bien juger de la guerre. Il faut, dis-je, qu'il entende tout, mais détermine par lui-même, et scrupuleux à ne rien faire d'indigne du caractère dont il est revêtu, qu'il se voue entier au pays qu'il sert, dont l'amour doit être dans son cœur.

Enfin, outre le génie que la nature seule peut donner, et la nécessité d'être heureux (car le plus grand courage et les meilleures dispositions ont besoin de la fortune), que de qualités sont indispensables pour bien commander une armée! Une santé à toute épreuve, une valeur héroïque qui n'entraîne pas, une prudence qui serve de guide, sans diminuer la confiance nécessaire à un chef; une tête froide, un cœur chaud; la tranquillité d'esprit au milieu du tumulte, et la sérénité d'ame dans le péril; être ensemble bon, sévère, vif, patient, c'est-à-dire allier cet

heureux mélange de douceur et de fermeté qui inspire l'amour en même temps qu'il force au devoir, par conséquent réunir les extrêmes, en possédant à la fois le calme de l'homme paisible et tout le feu que demande l'action; un coup d'œil infaillible, de la vigilance, du secret; être doué d'une pénétration, d'une présence d'esprit auxquelles rien n'échappe, et, saisissant le point décisif des affaires, ne manquer aucune des occasions que la fortune présente, pour ne lui laisser absolument que ce qu'on ne peut pas lui ôter; joindre une profonde théorie à la pratique; avoir une humeur souple, complaisante, et qui même se rapproche de la naïveté, malgré l'artifice et l'air imposant dont il faut être capable au besoin; conserver toutes les apparences d'une extrême liberté d'âme dans les plus cruelles agitations; être sans cesse prêt à écouter et profiter des avis, mais savoir agir par soi-même, en possédant l'art de différer un projet comme celui de l'exécuter promptement; ne s'embarrasser de rien, ne point embarrasser les autres, excuser les fautes, réparer les erreurs, prévenir les difficultés et les besoins éloignés; ne jamais trop exiger de personne, inspirer partout la confiance et la liberté; veiller également sur toutes les parties de son armée, car la connaissance des ordres de bataille n'est qu'un des moindres devoirs, et ne sert à rien quand le soldat manque de provisions, d'obéissance, d'adresse ou de santé; simplifier par conséquent le plus qu'on peut cette armée comme machine, persuadé que tout ce qui est simple est une vertu en fait d'administration;

maintenir la bonne harmonie parmi les chefs subalternes, afin qu'on ne profite point de leur discorde; cacher son côté faible pour être craint comme si l'on n'avait pas des imperfections qui dès lors sont ignorées, et ne pas risquer ce qu'on oserait si sa force était réelle, quand n'étant point véritable elle se fonde sur l'opinion que les autres en ont; toujours agir plus avec l'entendement et la politique que par les armes, pour dérober autant que possible la victoire sans effusion de sang, néanmoins être hardi (car si la spéculation est bonne dans le cabinet il faut de l'audace et de l'action à la guerre, où l'impétuosité fait tant quand elle n'est point aveugle); être prompt à connaître les hommes, et juste pour les employer selon leurs talens; pénétrer les desseins de l'ennemi, et être impénétrable dans les siens; avoir cette vivacité d'esprit qui profite des occasions pour les rapporter aux fins qu'on se propose, cette application qui rend maître de tout, et cette infatigable vertu agissante, le premier ressort de ceux qui visent au grand; posséder une imagination féconde qui, découvrant les relations qui existent entre tous les objets, est capable de bien distinguer la couleur d'une guerre afin de changer continuellement sa tactique à son gré, comme le seul moyen de conserver sa supériorité, et, ne s'étonnant de rien, prendre les résolutions les plus hardies pour les exécuter avec non moins de célérité que de conduite; savoir tout entreprendre et tout cacher; être doué de ces nobles élans, qui, comme les inspirations du poëte étant un pur don de la nature, font naître

quand on veut la flamme de l'enthousiasme dans le cœur du soldat; avoir cette ardeur impétueuse qui s'irrite contre les obstacles, et qui sait toujours en triompher; une fermeté inébranlable au milieu des plus grands dangers, et des revers de la fortune les plus inopinés; être vaste dans ses projets, simple dans leur exécution, et plein de ressources quand ils viennent à manquer; ne point perdre de vue la prudence malgré les aiguillons de la gloire; être à la fois terrible dans le combat, et plein d'humanité pour épargner le sang de ses troupes, ou même celui de l'ennemi quand il est inutile de le répandre; savoir électriser les hommes, comme je l'ai déjà dit, et n'avoir pas moins d'héroïsme de circonstance que de principe, allier par conséquent la profondeur du politique à l'éloquence de l'homme d'état, et le sang-froid imperturbable du philosophe à cette activité opiniâtre qui seule mène aux succès et les soutient; donner l'exemple de toutes les vertus; être sobre, continent, magnanime, généreux dans ses procédés; que ce qu'on fait portant en soi l'empreinte du grand, la chaleur dévorante qu'on a pour le bien public soit au-dessus de l'intérêt personnel; et parmi tant d'autres choses dont l'énumération est impossible, ne jamais oublier que supposant même qu'on soit doué de ce que je viens de dire, ce n'est point assez si aux qualités d'un héros on ne joint celles d'un sage.

CHAPITRE VIII.

De la vieillesse du prince.

Quoique le temps auquel la Providence a fixé l'existence des humains soit d'une si courte durée, il suffit pour causer les plus grands maux s'il n'est bien employé. Que d'empires ont pleuré des siècles l'erreur d'un moment! Un instant peut ruiner un état. Il ne faut qu'un mauvais conseil pour renverser l'édifice que la sagesse avait été nombre d'années à construire; et ce n'est point assez d'avoir dignement parcouru le stade de la vie, si l'on ne soutient noblement la course jusqu'aux bornes de la mort, car si les premières pierres font la base d'un monument, il ne doit qu'aux dernières son éclat et sa splendeur. Les rois qui vieillissent ne sauraient donc trop s'efforcer de perfectionner alors tous leurs travaux.

Une des causes pour lesquelles le gouvernement d'un prince qui avance en âge est généralement plus dur, ou moins facile à se rendre aux bons avis, est que l'expérience l'ayant convaincu de la méchanceté des hommes, il devient de plus en plus méfiant et cruel, même tyran quelquefois. Un long usage de la puissance engendre l'orgueil, et contribue à rendre

plus hardi. L'habitude de tout pouvoir fait perdre la honte de tout oser; d'où Lucain concluait que ce n'est pas dans les vieilles cours qu'il faut chercher la justice, la bonne foi, ni le respect envers les dieux.

En outre, la vieillesse attache souvent plus de rides à l'esprit qu'au visage; et la peur de manquer causant aussi parfois l'avarice (défaut auquel on est assez enclin sur le retour de l'âge), ce vice traîne après lui des bassesses indignes du trône, et fait tomber un souverain dans le mépris (1). D'autres passions également augmentent en vieillissant, soit par la force de l'habitude, soit par l'intempérance de l'imagination; car les désirs s'étendent quelquefois sur le soir de la vie, comme les ombres avec le déclin du soleil.

Ceux qui vieillissent conservent généralement les manières surannées, sans vouloir se rappeler ce qu'ils faisaient dans leur jeunesse; il en naît aussi de nouveaux sujets de haine. Au commencement d'un règne, l'amour de la gloire et la crainte de se perdre engagent à ne rien négliger pour réussir dans ce qu'on entreprend; mais soudain blasé sur ces deux choses,

---

(1) Toutefois, après avoir parlé des inconvéniens d'une libéralité mal entendue au premier chapitre, il n'est pas déplacé de faire observer ici qu'un roi prodigue est plus préjudiciable qu'un roi avare. En effet, ce que le premier dissipe ne retourne presque jamais au peuple, tandis qu'au moins ce que le second amasse peut aider son successeur à le soulager.

le prince est insensible aux bons comme aux mauvais succès, et croyant que le vice est la récompense due à ses travaux, il s'y livre sans honte, raison pour laquelle si peu de souverains s'améliorent sur le trône. Tacite fait une heureuse exception à cette règle en faveur de Vespasien, auquel il aurait pu joindre son fils Titus; on avait déjà remarqué la même chose à l'égard de Gélon.

Il n'est pas non plus inutile de faire observer qu'à moins qu'un souverain ne soit excellent, et trop souvent même encore dans ce cas, l'inconstance du peuple lui fait toujours désirer le changement. Il n'aime pas qu'une même main le gouverne trop long-temps. Un nouveau règne lui plaît toujours. Dérogeant en cela à la coutume presque générale de louer le passé et de condamner le présent, comme le successeur diffère nécessairement de son prédécesseur par l'âge et les manières, quelque bonnes qualité qu'ait eues ce dernier, celui qui vient après semble plus agréable. On se lasse de tout, particulièrement de ce qui est uniforme. Un chemin égal, quelque beau qu'il soit, s'il ne varie point, finit par ennuyer; et le meilleur mets devient insipide à la longue. Ne dût-il l'avoir qu'à ses dépens, il faut au peuple du nouveau; parfois même il rit des dangers qu'il court, comme ce fut le cas vers la fin de Tibère.

On ne peut plaire à tout le monde. Or si le prince est bon, les méchans le haïssent. Au contraire, est-il mauvais, chacun l'abhorre, et l'on ne parle que du successeur dans l'espoir qu'il sera reconnaissant, ce

38

qui chagrine celui qui règne, et le porte à la tyrannie. Enfin, à mesure que les forces diminuent, l'amour du travail, l'activité, l'entendement et la mémoire manquent aussi, car l'esprit quelquefois ne vieillit pas moins que le corps; et comme celui qui gouverne désire terminer sa carrière exempt de soucis, il s'abandonne à ses ministres, ou à quelque favori sur lequel il se repose des affaires, ce qui non seulement lui attire le mépris du peuple, mais cause le plus grand mal dans l'état, où, sitôt qu'on ne voit plus de maître, l'insolence est provoquée. Ceux qui ne jouissent pas des bonnes graces du prince font donc alors tous leurs efforts pour changer de souverain.

Cependant ce ne sont pas tant les moyens qui manquent après un long âge, que le dégoût et la satiété qui font tort. Car bien que le moral se sente indubitablement parfois de la situation du physique, comme on a rarement à se plaindre de la vieillesse si l'on n'a point abusé de sa jeunesse, et que c'est la tête et non le corps qui gouverne les états, la santé est moins nécessaire aux rois qu'aux particuliers, en ce que n'ayant d'autre soin que celui d'être le premier mobile des choses, la force de l'esprit suffit seule pour ordonner. En outre, à cette époque, vivant plus de souvenirs que d'espérance, la vérité remplace les illusions; et la vieillesse, comme Janus, par son expérience, a l'avantage de voir devant et derrière, chose excellente pour les affaires, et pour tout ce qu'on entreprend. L'envie aussi ne s'y attache point; les passions ne l'entraînent que rarement.

Mais il est dans notre nature de s'ennuyer de tout; et quelque beau que paraisse le métier de roi, l'on en est aussi fatigué que d'un autre au bout de quelque temps. Le cœur humain, dans l'habitude de ne faire aucun cas de ce qu'il possède, le néglige donc, et même le dédaigne, en se tourmentant pour de nouveaux objets qui le remplissent de leur venin, de façon que le souverain oublie ses devoirs au détriment de ses états. Au contraire, s'il les remplissait toujours avec ardeur, il régnerait souvent d'autant mieux dans sa vieillesse, que la sagesse est la seule compagne fidèle de cet âge, où elle ranime et fortifie l'ame, en empêchant qu'elle ne se sente de la faiblesse du corps, après que tous les avantages de la nature l'ont abandonné.

Tels sont une partie des inconvéniens de la vieillesse des rois, et les principaux écueils au travers desquels il faut qu'ils naviguent. Cependant ils auraient d'autant plus tort de désespérer que, le système des compensations étant vrai jusqu'à un certain point, les reproches faits au dernier âge sont dénués de raison. Tout est mêlé de biens et de maux dans la vie, c'est un tableau où la lumière est toujours à côté de l'ombre; et si l'on n'est plus matelot, par exemple, on est pilote, ce qui vaut bien autant. Le conseil a remplacé le champ de bataille; et la vieillesse calmant les passions sans éteindre les sentimens, les fruits qu'on porte alors sont plus précieux que ceux du printemps, la raison reçoit des hommages plus durables que ceux qu'on rend à la figure. Souvent même

une belle vieillesse a mieux fait que de couronner une belle vie; elle en a expié et réparé une mauvaise, comme on voit des monumens que les siècles rendent plus vénérables, pendant que d'autres se dégradent avec le temps.

La vieillesse est toujours en honneur quand la corruption des mœurs n'a pas faussé les esprits. Notre imagination ne sépare que difficilement le mot *vénérable* d'avec celui de *patriarche*, le nom de *sénateur* rappelle le privilége naturel accordé par les Romains à la vieillesse, la première idée des peuples a été de confier aux vieillards le soin de les régir, et pendant long-temps le peuple hébreux fut gouverné par les anciens d'Israël. De même, nombre de princes dans leur vieillesse ont conservé l'estime et le respect jusqu'au dernier moment. Le grand Frédéric de Prusse, surtout, est un de ceux qui ont le mieux su rester maîtres jusqu'au bout. Je pourrais en citer d'autres, je me bornerai à Philippe II, roi d'Espagne. Je ne parle point ici de sa manière de gouverner, mais seulement de celle dont il conserva son autorité; car la goutte la plus cruelle, une fièvre lente et d'autres maux compliqués ne purent l'arracher aux affaires, qu'il traitait secrètement avec trois ministres expérimentés, ce qui vaut beaucoup mieux que de n'en prendre qu'un, parce que le peuple, loin de les regarder comme des favoris, ne voit en eux que des conseillers. Ceux qui sont véritablement grands le sont aussi bien dans la vieillesse que dans la virilité. L'art de gouverner, je le répète, ne dépend que de la

tête; et j'aime à voir Sixte-Quint, qui dangereusement malade ne s'en faisait pas moins rendre compte de tout par ses ministres, disant que *les princes doivent mourir en commandant comme le rossignol meurt en chantant.*

Le mouvement imprimé par un gouvernement sage dure jusqu'après la mort de celui qui l'a donné. L'ordre qu'Aurélien établit dans l'empire romain fut tel que, bien qu'il y eut un interrègne de huit mois après son assassinat, on ne vit aucun soulèvement parmi le peuple, ni même parmi les soldats. L'opinion et le souvenir du passé défendent aussi contre les difficultés de l'âge, comme ce fut le cas même sous Tibère. Car si Gétulicus le brava dans sa vieillesse, et si l'on a tant parlé de la façon dont Artaban l'insultait, ce ne fut qu'en raison de la vie débauchée que cet empereur menait à Caprée, et qu'il lui reprochait dans ses lettres injurieuses, en lui rappelant ses crimes, ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, l'exhortant à expier la haine de ses sujets par une mort volontaire. Mais il n'aurait osé lui parler de la sorte, s'il avait tenu les rênes de l'empire à Rome même, comme Septime Sévère, par exemple, qui fit mettre à mort ceux qui le voyant tourmenté de la goutte avaient osé nommer un autre empereur; ou s'il avait ressemblé à Valérius Probus, qui, bien que dans des temps beaucoup plus critiques, intimida tellement les ambassadeurs du roi de Perse par son mépris du faste, qu'ils portèrent leur maître à conclure la paix avec lui. L'ayant trouvé sur

la frontière, où il prenait son repas dans une tente ouverte de tous côtés, avec son manteau de pourpre jeté sur l'herbe, et sans autre nourriture que celle du soldat, il les chargea fièrement de dire à leur souverain que s'il ne se rendait à la raison, tout son pays bientôt serait aussi nu que la tête de celui qui leur donnait un tel ordre; et il découvrit la sienne tout à fait chauve, énergie qui fit croire aux Perses qu'il valait mieux avoir un tel prince pour allié que pour ennemi.

En effet, la vieillesse n'ôte ni l'adresse, ni la fermeté, qui sont deux si grands leviers en fait de gouvernement; les papes Jules II, Paul IV et Sixte-Quint, furent les trois plus terribles personnages de leur siècle. En outre, on a eu le temps de jeter les yeux sur de bons ministres, ou d'autres sujets dont la fidélité serve alors; et le prince a toujours la ressource d'imiter ce que j'ai dit au chapitre de la guerre, touchant Charles-le-Sage, roi de France, que ses ennemis ne purent s'empêcher de regarder comme un excellent général, quoiqu'il n'ait jamais paru à la tête de ses armées. Ceux qui servent Mars, je le sais, à l'exception de quelques chefs, doivent être dans la fleur de l'âge, afin de pouvoir se livrer à ses travaux, et la bonne volonté s'efforcerait en vain de suppléer à la force, aussitôt que le corps est affaibli par les ans. Mais quand il est question des ministres de Jupiter, conservateurs des états, comme dit Plutarque, ce n'est pas l'œuvre des mains ni des pieds qu'on demande. Leurs véritables attributs sont la prudence, les bons conseils, et l'éloquence nécessaire pour engager à les

suivre. On n'exige point d'eux ces actions qui excitent un cri d'enthousiasme parmi le peuple, mais des choses pleines de sens, profondément pensées, sagement digérées, dans lesquelles on reconnaisse toute la dignité de leurs cheveux blancs, et de ces respectables fronts sillonnés, garans d'une longue expérience, dont le fruit est de persuader, et de mouvoir à son gré le cœur de ceux qui les écoutent.

Je sais qu'on reproche à la vieillesse de faire communément trop d'objections, de consulter trop longtemps sans se résoudre, de chanceler, de craindre les dangers; elle conduit rarement une affaire à sa perfection, se contente d'un succès médiocre, et bien qu'elle puisse tirer avantage de son expérience dans les nouveaux projets, elle est souvent arrêtée. Mais en revanche la jeunesse embrasse plus qu'elle ne peut atteindre; ne sachant rien résoudre, elle vole au fait sans examiner les moyens, suit en aveugle les principes qu'elle adopte par hasard, introduit des nouveautés qui attirent des inconvéniens qu'elle n'avait point prévus; et plus propre à imaginer qu'à délibérer, meilleure pour les nouveaux projets que pour les choses établies, sans presque jamais avouer ni rétracter ses erreurs (qu'elle redouble souvent par son entêtement), elle finit par tomber dans le précipice, comme un cheval qui ne veut tourner ni s'arrêter. Le mélange des deux néanmoins offre toujours de grands avantages, parce que pour les choses présentes les qualités des uns suppléent aux défauts des autres, et pour l'avenir la modération des vieillards est une instruc-

tion pour les jeunes gens. Enfin, la jeunesse étant faite pour suivre et obéir, comme l'expérience pour guider et commander, l'autorité est la couronne de la vieillesse; et jamais les états ne sont mieux gouvernés, que quand les conseils des vieillards et les belles actions des jeunes gens y sont en honneur.

Une bonne tête, je l'ai dit, vaut mieux que beaucoup de bras; et un mot sage, quand on le profère avec une grace persuasive, vient à bout des plus grandes et des plus belles entreprises. Sans rappeler Nestor dans Homère, on sait ce que Phocion, Numa, Caton le censeur, et tant d'autres, firent dans leur vieillesse. Il en est même qui corrigent alors les maux qu'ils avaient causés dans la fougue de l'âge; car la prudence, la justice, la tempérance, et les autres vertus, ne naissent souvent que lorsqu'on est sur son déclin. Un vieillard ayant moins à perdre qu'un jeune homme, doit même être plus hardi, comme l'octogénaire Solon, par exemple, qui, dictant des lois à son pays, bravait avec courage Pisistrate, en défendant contre lui la liberté mourante de sa patrie.

Loin de croire également que les vieillards ne peuvent agir, qu'on voie l'âge auquel Antigone conquit l'Asie, et comme Massinissa, qui défit les Carthaginois à quatre-vingt-dix ans, montait encore à cheval, couchait continuellement sur la dure, et ne mangeait que du pain bis pour donner l'exemple aux soldats. De même, la vieillesse de Fabius fit reculer la jeunesse d'Annibal; et le vieux Caton balançant la fortune de César près de mourir, son ame conservait

ençore l'indomptable fermeté que Rome avait perdue. Quelle jeunesse, dit Xénophon d'Agésilas, est plus vive, plus brillante que n'était sa vieillesse, et qui jamais dans sa fleur et sa vigueur fut plus redoutable à ses ennemis que ce roi au bout de sa carrière?

Un autre avantage de la vieillesse est qu'on lui pardonne beaucoup de choses qu'on ne passerait point à l'âge mûr. Tout alors dépend donc du caractère; car si celui qui en manque veut malheureusement agir par lui-même, sans avoir le bon esprit de corriger ce défaut par des conseillers plus actifs, il est impossible que le gouvernement en décadence, pour ne pas dire décrépit comme les facultés du chef, se livre jamais à rien de grand; tombant dans un état de marasme politique, tout s'y ressent de la méfiance et de la circonspection outrée de quelques vieillards.

D'un autre côté, quiconque abandonne le timon des affaires est dans une situation délicate. Plus les difficultés sont grandes, plus donc il faut qu'un roi s'arme de courage; et tant qu'il a des forces, il est non seulement nécessaire qu'il vive en action, tenant le gouvernail de l'état d'une main sûre, mais il faut qu'il meure debout, et les yeux ouverts. Un bon gouvernement ne saurait pas plus s'arrêter que les corps célestes, et jamais il ne peut bien tourner sur d'autre pôle que sur le prince.

Celui qui avance dans sa carrière doit avoir soin de s'accommoder aux façons du temps, et tâcher d'oublier les anciennes, souvent dures et sévères, auxquelles

les vieillards sont naturellement enclins, soit qu'ils les conservent depuis leur enfance, ou que l'amour-propre les empèche de se plier aux nouveaux usages. Car cela seul suffit pour exposer les princes à la haine, comme je l'ai dit, surtout quand en proie à l'humeur mélancolique qui naît des glaces de l'âge, et tarit dans le cœur les sources de la gaîté, ils deviennent ennemis des plaisirs, sans pouvoir tolérer ce qu'ils ont oublié qu'ils goûtaient avant. Même parmi le reste des hommes, les vieillards sont en général fiers, dédaigneux, et d'un commerce difficile, à moins qu'ils n'aient beaucoup d'esprit ; or la vieillesse est déjà bien assez laide d'elle-même, sans qu'on y ajoute d'autres difformités. Mais si le prince se fait aimer par sa justice, son affabilité, sa clémence, et les qualités qui donnent de l'éclat au trône, qu'il soit persuadé qu'une fois qu'il aura l'amour de son peuple il lui faudra bien peu de chose pour le conserver, et même pour qu'on le pleure à sa mort.

C'est la coutume des princes de regarder d'un mauvais œil celui qui doit leur succéder, parce qu'ils imaginent que la certitude de la couronne fait attendre leur mort avec impatience; mais un roi ne doit jamais avoir de sentimens haineux, ni même la moindre jalousie à l'égard de son successeur. En effet, si j'ai dit au premier chapitre qu'il n'est point d'âge où l'envie ne soit odieuse, elle est encore plus insupportable dans la vieillesse, qui n'a rien pour l'excuser, tandis qu'au moins la jeunesse la pare des beaux noms d'émulation, de désir de bien faire ou d'acquérir de

la gloire. Mais tout à fait déplacée chez les vieillards, elle y devient importune, farouche, même d'un cœur bas. Il faut donc qu'ils soient étrangers à cette passion, et n'imitent point ces vieux arbres qui pompant une partie de la sève des arbrisseaux qui sont auprès d'eux s'opposent à leur croissance, mais au contraire qu'ils accueillent amicalement ceux qui les fréquentent ou s'entrelacent à eux, qu'ils les aident seulement de leurs conseils et de leurs instructions, mais qu'ils leur permettent aussi de prendre au gouvernement une part dont ils puissent tirer quelque éclat.

Chacun se tourne vers le soleil levant, c'est un mal inévitable, et si d'autres se conduisent différemment, ce n'est que pour mieux s'insinuer dans l'esprit du nouveau prince, en ayant l'air de faire preuve de constance, comme on le vit lors de la mort d'Auguste, et de l'abdication de Charles-Quint. Que cela n'empêche donc point ceux qui gouvernent de mettre le plus grand soin à ce qu'il y ait des individus connus pour devoir les remplacer. C'est leur intérêt; ce sont autant d'ancres qui retiennent le vaisseau. Alexandre en était si persuadé, qu'il regrettait souvent d'être sans postérité; car ce héros ne laissant qu'un frère imbécille, et des enfans en bas âge, incapables de soutenir le grand poids de sa fortune, il prévoyait tout ce qu'auraient de funeste pour son empire et sa famille tant de capitaines auxquels il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre; prédisant que ses amis ensanglanteraient ses funérailles,

il expira plein des tristes images de la confusion qui naîtrait à sa mort.

L'attente d'un successeur est comme l'espoir d'un nouveau soleil, qui fait tolérer les sombres crépuscules et des nuages épais de l'astre qui descend vers son couchant. De plus, l'ambition est confondue. Personne n'ose rompre la chaîne de succession dont les enfans sont autant de chaînons. La tranquillité publique n'est point troublée par les conjectures qu'on forme à l'égard de qui succédera, ou ne succédera point, parce que chacun sait que, comme au pied du chêne croît le rameau qui doit le remplacer, il naîtra des cendres du prince un nouveau phénix, qui emploie les derniers momens de son prédécesseur à se faire aimer, et même craindre s'il le faut.

Quoiqu'il y ait à peine en ce moment une monarchie qui ne soit héréditaire, quand il dépend de celui qui gouverne de nommer son successeur, la convenance ne doit jamais lui faire préférer ceux de son sang au bien public; et quel que soit l'ordre de succession, les princes ne peuvent jamais se rappeler trop souvent la fin des instructions que saint Louis donna à son fils avant sa mort, que Bossuet appelle le plus bel héritage que ce monarque ait laissé à sa famille, et qui se terminent ainsi : *Mon fils, ne songez qu'à vous faire aimer de vos sujets; et sachez que je mettrais de grand cœur un étranger à votre place, si je croyais qu'il dût gouverner mieux que vous.*

Veiller à être bien remplacé sur le trône est le plus noble et le dernier service qu'un souverain puisse

rendre à ses états. Galba, qui se glorifiait de ce que son attachement pour les siens ne l'avait point influencé dans le choix d'un successeur, le dit à Pison, en l'adoptant malgré ses ministres, ses affranchis, en un mot malgré sa cour corrompue. La grandeur d'ame d'un chef ne saurait donc mieux se manifester dans ce cas qu'en cherchant quelqu'un de supérieur à lui; car paraître bon parce qu'on cède la place à pire que soi n'étant point un avantage, et cela ne pouvant pas s'appeler être regretté, mais seulement moins haï, c'est s'estimer bien peu que de vouloir répandre quelque gloire sur son règne par les vices de celui qui doit venir après, et par la comparaison qu'on fera des deux gouvernemens.

Cependant Auguste s'est oublié en choisissant Tibère, si l'on en doit croire Tacite et Suétone, car il en est aussi qui, répugnant à soupçonner qu'après avoir anéanti la liberté dans son pays il eut l'esprit assez pervers pour vouloir encore la livrer à un tyran dont les premiers coups devaient porter sur sa postérité, imaginent que la nécessité eut plus de part à ce choix que sa volonté. En effet, la mort prématurée de Caïus et Lucius, enfans d'Agrippa, qu'Auguste avait adoptés, son âge avancé, la crainte d'être méprisé dans sa vieillesse, et le besoin qu'il avait d'un homme habile et courageux pour soutenir sa dignité, l'obligèrent à rappeler de Rhodes Tibère, auquel il n'avait pas voulu permettre de retourner à Rome tandis que Lucius et Caïus vivaient encore. Après, il l'agrandit tellement en le chargeant des affaires de l'empire,

que lorsqu'il voulut se choisir un successeur il n'est pas impossible que, le voyant si bien ancré, il n'ait désespéré de pouvoir le détrôner par un testament. Ce n'est donc pas Livie peut-être qui fit préférer Tibère à Germanicus, dont Auguste aimait la personne et les enfans, tandis qu'il haïssait l'autre pour son arrogance et sa cruauté.

Mais ce qui paraît constant, c'est que Tibère choisit malignement Caligula, dans la personne duquel il ne rougissait pas de dire qu'il élevait un serpent pour le peuple romain, et un Phaéton pour le reste du monde. Quelle différence d'une telle conduite avec celle des cinq empereurs qui se succédèrent depuis Nerva jusqu'à Marc-Aurèle, dont j'ai cité l'époque au second chapitre comme la plus heureuse qui ait jamais existé ; et qu'il y a loin de cette méchanceté raffinée de Tibère aux nobles sentimens d'Adrien, quand son amour pour l'humanité lui fit adopter Antonin, comme le plus capable de faire le bonheur du monde !

Les belles actions ou l'infamie d'un successeur retombent sur celui qui l'a nommé, et c'est une obligation tacite des princes envers les peuples que celle de veiller à en choisir de bons, chose à laquelle ils doivent mettre d'autant plus de soin qu'ils se perpétuent par la gloire de leurs enfans. En outre, il semble contre nature d'envier les belles qualités d'un être qui est notre image, puisqu'il nous doit le jour, et que nous ne pouvons trop nous efforcer de perfectionner sous tous les rapports. En vain objecterait-on le dan-

ger d'élever un sujet distingué, qui peut devenir un ennemi domestique, et que plus il aura de noblesse dans l'ame plus il ambitionnera l'empire, ce qui peut le détacher de ses liens sacrés, et le pousser à quelque extrémité s'il est fatigué d'attendre. Ce ne sont point des motifs pour qu'un roi néglige l'éducation de ses enfans, comme Denys l'ancien, par exemple, qui s'efforçait d'élever son fils loin des affaires; ou comme Louis XI, dont la méfiance lui fit retenir Charles VIII dans le château d'Amboise, jusqu'à ce qu'il montât sur le trône.

La crainte qu'un souverain peut avoir de son successeur est encore moins une raison pour qu'il en vienne à d'aussi cruelles extrémités envers lui que Constantin, qui fit mourir Crispe, son fils du premier lit, sous prétexte que Fausta, sa seconde femme, disait qu'il avait voulu la séduire; et quelles que fussent les extravagances vraies ou supposées de l'infant don Carlos, elles méritaient d'autant moins que Philippe II mît fin à ses jours, que ce monarque lui-même avait causé son malheur en épousant Elisabeth de France qu'il lui avait destinée.

Mais revenant à l'éducation, elle est une seconde obligation de la nature, et sans contredit la première dans l'état civil. Quelques cas particuliers ne doivent donc point étouffer la confiance qu'il est si doux d'avoir dans les siens. Jamais prince ne fut plus jaloux de son autorité que Tibère, cependant il s'absentait de Rome en y laissant Drusus à sa place.

Si celui qui gouverne croit devoir se précautionner

contre ses enfans, il est cent manières de le faire, même dans un âge plus avancé. Qu'il leur permette, par exemple, de se mêler d'affaires d'état, sans laisser à leur disposition aucune grace, la chose qui contribue le plus à gagner l'amour du peuple en donnant accès dans les cœurs, et moyen préférable à ceux de quelques empereurs romains que je désapprouve. Car c'est ainsi, par exemple, qu'Auguste loua Tibère avec tant d'adresse, en demandant pour lui le tribunat, qu'il découvrait ses vices en feignant de vouloir les excuser; et Tibère à son tour pour faire haïr Drusus, qu'il soupçonnait de cruauté, lui permit d'assister aux spectacles de gladiateurs, se réjouissant toutes les fois qu'il naissait quelque altercation entre les sénateurs et ses enfans.

Dédaignant ces ressources machiavéliques, il en est d'autres qui conviennent mieux à un père. Telle est celle de donner au jeune prince un confident qui le dirige pour les affaires, comme Vespasien, quand il plaça Mucien près de Domitien en lui accordant la préture. Enfin, si l'on remarquait quelque chose de nature à donner de véritables craintes, si, dis-je, on entrevoyait que des projets ambitieux portassent atteinte à l'amour et au respect, il est facile de trouver quelque occupation pour éteindre ou tempérer ce grand feu. Je le répète, il est toujours des remèdes, à moins que le père ne soit en exécration au peuple. Il vaut donc mieux risquer d'être obligé de les employer (dût-on avoir recours aux plus violens), que de se souiller par l'infamie d'abrutir son

successeur, quoique je sois loin d'approuver les extrémités cruelles dont je parlais relativement à Philippe II et à Constantin.

Il suit de ce qui précède, qu'il est du devoir du prince non seulement de veiller à la bonne éducation de celui qui le remplace, mais de prévoir les accidens qui peuvent survenir sous un nouveau gouvernement, afin de les éviter. Car, de même qu'un vaisseau n'est jamais plus exposé que lorsqu'on change de voiles, toutes les fois qu'il s'introduit de nouvelles formes, ou qu'un état change de maître, il souffre plus ou moins par la faiblesse du monarque qu'il quitte, et le trop de vigueur du nouveau prince qui le remplace. Il résulte alors un danger semblable à celui qui naît du combat de deux puissans fleuves qui se rencontrent dans leur cours. De plus, on ose davantage avec un jeune souverain, les premiers instans de son règne sont ceux des nouveautés.

Ceci me conduit naturellement à dire un mot des minorités, ces époques toujours si malheureuses pour les empires; car la régence des mères est faible en raison de la fragilité de leur sexe, la régence des parens est dangereuse par l'ambition qu'ils ont de régner, et la régence des sujets est sans considération, parce qu'ils ne sont point au dessus des autres hommes, et que le gouvernement, composé de trop d'individus, tombe alors dans les maux de l'aristocratie. Habitué à ne connaître qu'un chef, l'état ne peut s'accoutumer à l'autorité de plusieurs; inconvénient d'où naissent les divisions et les guerres civiles, où celui qui com-

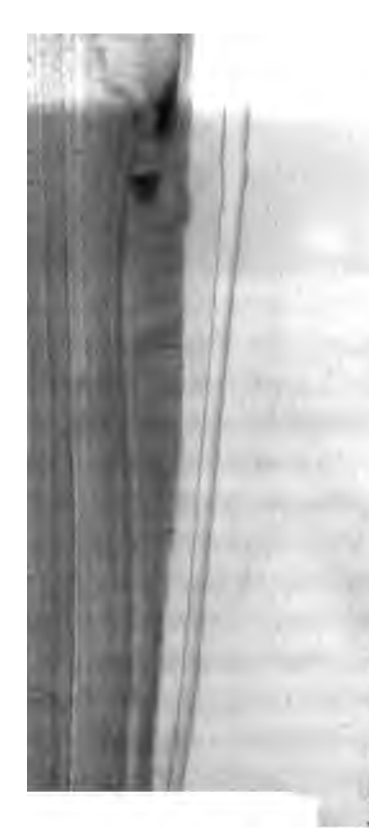
mande les troupes est toujours maître, si l'un des partis n'appelle un voisin puissant qui s'empare de tout au détriment du roi mineur, dont la couronne et la vie sont incessamment exposées. La majorité supposée de François II, les minorités de Charles IX, de Louis XIII, même la régence d'Anne d'Autriche, sont pour la France de tristes exemples de ce que je viens de dire. Que tout souverain qui approche de sa fin réfléchisse donc à ce qui précède; qu'il croye surtout qu'à peine il aura les yeux fermés on ne fera nul cas de ses dispositions, ainsi qu'il ait soin de prévoir les choses de loin. Alexandre mourant n'osa se nommer un successeur, et Louis XIV n'était point encore à Saint-Denis qu'on avait déjà cassé son testament.

Mais, revenant au prince sur son déclin, l'expérience démontre, et plus pour les rois comme exposés à un plus grand nombre d'accidens, que pendant le cours d'une longue vie la fortune est sujette à changer, car elle se lasse d'être favorable aussi bien que contraire. La monarchie, je le répète, est un golfe orageux qui ne peut rester long-temps calme. Par conséquent celui qui vit le plus est celui qui éprouve le plus de tempêtes. Toutefois, considérant les fins et l'état de perfection dont la nature est susceptible, un long âge est heureux quand on arrive à la mort au même point de maturité que le fruit qui tombe de l'arbre, ou comme la moisson quand elle arrive dans la grange après avoir cédé à la faux de Cérès; c'est-à-dire lorsqu'on entre dans la tombe avant que la décrépitude ait anéanti les facultés.

Car, revenant aux inconvéniens d'une vieillesse trop prolongée, les esprits vitaux se gèlent à l'approche de notre fin, le sang et la couleur se retirent déjà d'une machine qui cesse d'être animée, et l'ame s'arrache insensiblement aux sens. L'espérance, cette vie du cœur de l'homme, est éteinte; les pensées sont lugubres, on n'a de sentiment que pour les maux, et l'on n'existe que pour la douleur. Tout échappe, se ternit, s'efface; le temps n'offre plus qu'un calcul affreux de la destruction qu'on éprouve; et non moins à charge aux autres qu'à soi-même, on ne vit que pour les rendre malheureux, quand le corps n'étant bon à rien, la main tremblante n'a plus la force de tenir le timon de l'état, le jugement s'offusque, et la vue est incapable de reconnaître les écueils dont la route est semée, ou même les nuages qui se forment sur l'horizon.

L'ombre de la mort étant déjà présente, le prince sur le bord de son gouffre chercherait donc en vain à se dissimuler qu'il sera bientôt aux prises avec elle; et tellement privé de moyens dans cette extrémité, que presque en enfance il croit tout ce qu'on lui dit, l'accès de la malice est d'autant plus libre qu'on en use avec moins de crainte. Les femmes alors ont tout pouvoir sur sa volonté, comme Livie sur celle d'Auguste, réduit à un tel point quand il exila son petit-fils Agrippa, que celui qui avait tenu le monde en paix ne pouvait même plus gouverner ses entours. . .

Dès lors, la majesté devient un objet de risée, comme il arriva à Galba pour sa faiblesse, et à Claude



qui n'a que si peu
doit si peu vivre.

Réduit à cet état de
plus le monde qu'à tr
voile qui affaiblit sa v
décroissante de la nuit
dormir, le prince ne p
réfléchir sur lui-même.
passe en se renouvelant
et que la plus belle exist
magnifiques projets, ne
tour dont la mort fait l
que la vie est un flamb
s'allume; enveloppé dan
l'homme ne peut rien p
par son corps à la mati
commune, ainsi que le r
un mot, chaque chose a
truisant également et la
rent roule sans distinctio

vers la terre semble l'inviter à le recevoir, et de traîner une vie animale dont le pouls seul marque encore les instans lorsque tout le reste est détruit, que le prince ait au moins le bon esprit de reconnaître son insuffisance; et sans vouloir se bercer d'illusions inutiles, quand la mort lui ouvre déjà les portes du tombeau, qu'il cherche le repos qui lui est permis dans cette seule circonstance, et remette le gouvernement à son successeur. Nul meilleur conseil alors; il l'emporte sur tout ce qu'il ferait pour essayer de prolonger son règne.

En vain se flatte-t-on de l'espoir de rester maître jusqu'au dernier moment. Car de qui peut l'être encore celui qui ne l'est plus de sa propre existence? Qu'il est bien plus noble au contraire de se résigner, quand on se trouve dans l'impossibilité de contribuer au bonheur des peuples! L'ambition chercherait à tort dans un tel cas à se repaître de la gloire et des applaudissemens passés. Les hommes peu enclins à voir le prince comme il était ne le voyent que comme il est. Or que sert-il d'avoir été craint dès qu'on ne l'est plus, ou d'avoir bien gouverné si l'on ne peut plus gouverner?

Un roi ne s'estime que par la façon dont il ordonne, récompense et châtie; ainsi, dès que l'âge y met obstacle, ce qu'il a de mieux à faire est, se rappelant que les distinctions de cette vie ne sont qu'une écorce appliquée à notre être sans y être unie, de se rendre aux outrages du temps, maître absolu de tout ici-bas, et d'y céder avant qu'ils ne l'accablent. Mieux

vaut laisser les affaires que d'être dans le cas qu'elles nous laissent.

Si l'on craint quelques troubles à la mort du souverain, il est bon de ne la publier qu'avec l'avènement de son successeur; car, dans de telles occasions, le peuple est parfois comme un jeune cheval auquel il faut mettre la selle sans qu'il la voye, de peur qu'il ne s'y prête de mauvaise grace. Livie cacha le dernier moment d'Auguste, jusqu'à ce que Tibère fût en possession du gouvernement, et Agrippine celui de Claude, avec assez d'adresse pour que tout s'exécutât encore en son nom après sa mort, et que même les prières publiques se continuassent pour l'amélioration de sa santé, faisant tout pendant ce temps pour assurer l'empire à Néron. Plotine se conduisit de même pour qu'Adrien succédât à Trajan; l'histoire moderne offre aussi plus d'un exemple de ce genre.

Enfin, j'ai conduit le prince depuis le berceau jusqu'à la tombe. Peut-être ceux que l'esprit du siècle domine trouveront-ils que je ne lui ai pas fait assez de concessions, et que je ne partage point toujours le mépris de notre âge pour tout ce qui s'éloigne de l'uniformité de la civilisation actuelle; car malheureusement la vanité de chaque génération la porte à croire que la science de conduire les hommes n'a été jusqu'à elle qu'une misérable routine que les législateurs ont suivie en aveugles, et tous imaginent que ce n'est que de leur temps que la vérité fait briller son flam-

beau. Toutefois, si l'on pense que je n'ai point assez suivi les idées du jour, trop malheureux depuis longtemps pour chercher la récompense de mes travaux ailleurs que dans mon cœur, j'assure que nul écrit n'est plus exempt de passion que celui-ci. Je pourrais même ajouter que, traitant de ce qui tient à la connaissance des hommes, et à la façon de conduire les peuples en général, dans nombre de circonstances cet ouvrage convient aux chefs des républiques aussi bien qu'à ceux des monarchies; le premier magistrat d'un empire démocratique pourrait le lire avec presque autant d'utilité que les rois.

Je sais combien il est rare qu'un livre soit utile; mais si j'étais assez heureux pour contribuer au bonheur de mes semblables en aidant à former quelques-uns de ceux qui sont destinés à s'occuper de leur prospérité, je le regarderais comme ma plus douce récompense, et l'idée que mes pensées feront quelque bien à la terre quand j'aurai cessé d'être serait bien certainement le plus noble prix de mes travaux.

Sans engager aucun peuple à adopter la forme de gouvernement monarchique, j'ai seulement dit ce que je crois convenable aux nations et aux chefs des pays qui se gouvernent monarchiquement, glissant de plus sur quelques-uns des nombreux inconvéniens des républiques, au moins sur ceux des états démocratiques dont l'histoire conserve le souvenir; car malgré ce que j'ai dit à leur égard, connaissant le côté faible de ce gouvernement, j'ai déjà le cadre et les premières pensées d'un ouvrage plus étendu que celui-ci, dans

lequel je rapporte les républiques à la tendance actuelle des mœurs de la plus grande partie du globe civilisé, supposé toutefois que rien désormais n'arrête son essor. En effet, comme ce n'est pas moi qui ai provoqué ce changement, bien que je regarde la cause des rois comme sacrée, s'ils sont les premiers à briser leurs sceptres en s'abandonnant au cours des choses, et s'ils ne font rien pour ramener les nations à l'esprit de la monarchie, comment serait-il possible que la royauté seule résistât? Il est encore aisé de s'opposer au torrent; mais si les souverains ne le désirent point, et si la pourpre continue à se flétrir d'elle-même, une fois que le mal sera sans remède, il faudra bien tâcher de prévenir les funestes conséquences d'une telle apathie, et que l'opinion publique s'égare le moins possible pour sortir du *gâchis politique* où la plupart des peuples sont embourbés.

Sans doute mon écrit sur les républiques est plus brillant, et surtout prête beaucoup plus à l'imagination que celui-ci, dont le style monotone est si sérieux que, ne permettant aucune variété, ma plume s'y trouve réduite à n'être que comme un tube de plomb qui distille une eau froide; car des exemples, des comparaisons, des figures et quelques portraits, sont les seuls moyens que j'aie eus pour animer des pensées qui ne se présentaient que comme le résultat d'une observation tranquille et réfléchie, sans pouvoir joindre l'agrément aux préceptes, ni réveiller l'attention du lecteur par les contrastes, les rapprochemens d'idées et de sentimens, de formes et de cou-

leurs, qui, faisant ressortir les objets les uns par les autres, répandent dans une composition la variété, le mouvement et la vie.

Mais le grand nombre de matières contenues dans l'autre ouvrage exige d'autant plus de soins et de travail, que je serai forcé d'y analyser sous de nouveaux rapports l'influence de la divisibilité du sol avec un tel système, l'agriculture qui lui est propre, le commerce, l'industrie, le genre d'impôts qui lui conviennent, même la religion, en un mot tout ce qui sert de base fondamentale à l'organisation du corps politique. Il faudra également purger ces républiques du mal que causent trop souvent les orateurs et la tribune populaire, les mettre à l'abri des agrégations démocratiques, prévenir le trouble des élections, surtout les difficultés de celle du premier magistrat, qui dans certains cas néanmoins doit aussi pouvoir se continuer dans ses fonctions, sans que le public redoute aucune usurpation de sa part; il faut, dis-je, que le pouvoir soit toujours réduit à l'unité, réprimer les masses passionnées et tumultuaires, par conséquent trouver un frein pour le peuple sans qu'il perde rien de son ressort, donner le meilleur mode d'administration pour l'intérieur de ces états, et m'étendre sur tout ce qui peut le plus contribuer à leur durée. Or comme je n'ai point l'intention de faire un libelle, et que mon seul désir sera de convaincre, parce que je n'aurai d'autre but que la vérité, tout en écrivant avec une impartialité que rien en moi ne saurait altérer, je ne veux donner que le moins pos-

sible à l'erreur ; et loin de pouvoir emporter toutes ces choses d'assaut, comme leur mûr examen demande beaucoup de réflexion (outre la nécessité de les éclairer avec le flambeau de l'histoire, quelquefois dénuée d'exemples à leur égard), j'ignore si le Ciel permettra que je laisse un aussi noble héritage à la postérité.

Revenant au *Mentor des rois*, peut-être me suis-je trompé sur plus d'un point ; mais en cela je n'ai fait que payer mon tribut à la fragilité humaine, car l'estime de mes semblables m'est plus chère que la fortune, et je ne saurais être influencé par aucun intérêt particulier. Ecrivant absolument sans passion, sans obstination surtout, comme sans vanité, une fois convaincu de mes erreurs, je suis prêt à m'en rétracter avec la même franchise que je le dis. En outre, il serait difficile de me croire sujet à l'esprit de parti, car on a vu ce que j'en pense. J'écris, dis-je, sans flatterie, sans allusion aux souverains qui règnent aujourd'hui, sans espérance, sans crainte, sans ressentiment; incapable de trafiquer avec le mensonge, j'ai dit ce que je crois nuisible aux peuples, comme ce que je crois préjudiciable aux rois. Enfin, au-dessus de toutes les considérations humaines, et planant sans préjugés sur ce globe que j'ai parcouru dans tant de sens différens, j'ai cherché dans les annales des hommes ces grandes et simples vérités, ces axiomes éternels que le jugement immuable des temps a consacrés, et que l'unanime enseignement des siècles offre comme ce qu'il y a de mieux pour diriger la conduite de ceux qui sont des-

tinés à gouverner. En un mot, ma pensée est sortie franche de mon esprit; et cet ouvrage est d'autant plus impartial, qu'ayant long-temps éprouvé l'ingratitude des cours, ma seule consolation comme mon unique encouragement, pendant que j'y travaillais, fut de penser qu'en écrivant pour les rois j'étais utile aux peuples, toujours libres de voir si ceux qui les gouvernent s'éloignent de ce que je prescris pour le bonheur des nations.

Hélas! élevé pour l'armée, et parvenu au grade de lieutenant-général, que le gouvernement devait reconnaître conformément à la loi; parce que détenu en Afrique lors de la restauration je n'étais point en France quand tout s'y prodiguait, après trois lustres de la plus cruelle captivité soufferte pour mon pays, au lieu de m'en récompenser, abandonné maintenant avec une insouciante barbarie, et sans aucune ressource désormais, car pour vivre je n'avais que mon épée (étrange destinée!), je m'en suis vu priver, et L'ON M'A CHASSÉ DE L'ARMÉE SOUS LES BOURBONS, POUR LESQUELS MA FAMILLE S'EST SACRIFIÉE AINSI QUE MOI. Oui, sans nul égard, même sans retraite ni pension, à peu près comme un laquais dont on est mécontent, je me suis vu chasser de l'armée d'une façon que je ne conçois point encore; et le gouvernement n'a pas fait la moindre chose en ma faveur, soit parce qu'il a cru devoir m'oublier malheureux, soit parce que je ne suis pas intrigant, et n'entends rien à l'art de réclamer. Il est si différent de savoir arracher un emploi à l'importunité, ou de réfléchir toute

sa vie pour se mettre en état de le bien remplir! Cependant ma ruine totale pour les Bourbons, ma jeunesse sacrifiée près d'eux à l'étranger, mes services passés, ceux des miens (comme de mes ancêtres, s'il faut rappeler ici l'esprit de la monarchie), notre sang qui a coulé nombre de fois dans les armées, et la place de mon père donnée à d'autres plutôt qu'à l'un de ses enfans, malgré nos droits et sa fin tragique sur l'échafaud des augustes victimes qui touchent de si près le Roi qui nous gouverne, sont des choses qui crient assez haut contre le sort qui m'est réservé.

Mais c'est trop de parler de mes maux; et, comme je le disais, ayant conduit le prince depuis le berceau jusqu'à la tombe, il ne sera peut-être pas hors de propos d'offrir un résumé des principales maximes contenues dans cet ouvrage. Car en vain objecterait-on l'impossibilité de les suivre toutes, répétant à leur égard ce que Plutarque disait des Stoïciens, qu'il comparait à des enfans qui tâchent de sauter au-delà de leur ombre. Loin que les efforts qu'on fait en pareil cas soient inutiles, ils accroissent toujours la force et l'agilité. Consulter le beau idéal en toutes choses, et ne rien négliger pour tirer parti de ce qu'il offre, est le plus sûr moyen d'approcher de la perfection.

Or, revenant aux rois, que de talens et de qualités doit réunir l'individu né pour le trône! Montrer dans les jeux de son enfance un caractère mâle au-dessus de son âge; employer sa jeunesse aux exercices militaires, et perfectionner par l'expérience ce que l'art

ou l'étude n'ont pu lui donner, comme ce que la nature lui a refusé; que son repos soit un travail, ses amusemens des observations; être maître de tous ses penchans, et se conduire plutôt par ce que dictent les maximes d'état que par ses goûts; moins considérer la royauté comme un objet de succession que comme une chose de devoir; être doué d'une capacité qui s'étende non seulement aux affaires du dehors, et aux projets de la politique, mais qui sache aussi se renfermer dans les détails d'un royaume; par conséquent réunir deux qualités opposées, les vues d'un esprit ardent qui embrasse tout d'un coup-d'œil, et les petites attentions d'un instinct capable de s'arrêter à propos sur un seul point, c'est-à-dire avoir une sphère de connaissances telle que rien n'échappe, et toujours agir par soi-même, en faisant les grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude; élever sa monarchie par le courage et la prudence, l'assurer par l'amour et le respect, l'enrichir par l'agriculture et le commerce, l'embellir par les sciences et les arts, et perpétuer son existence par des établissemens politiques; savoir bien s'entourer; être aussi roi de sa cour que de son peuple, et non moins économe pour elle que pour soi; de l'éloignement pour la raillerie, ou du moins assez de raison pour ne point se la permettre; du sérieux en public, ne jamais y faire ni reproches ni menaces, et surtout donner audience avec patience et douceur, comme une des choses qui font le plus aimer les rois; allier la bienveillance avec l'art de se faire respecter, être grave, modeste, clé-

ment et juste à la fois; savoir répandre les honneurs sur les grands, sans les dispenser de l'obéissance, et soulager le peuple autant que possible; sans lui ôter la nécessité du travail; punir de façon que le châtiment de quelques-uns contienne les autres, et que les récompenses données à un petit nombre fomentent l'émulation de tous; un jugement solide qui distingue le meilleur parti dans les affaires; le discernement des esprits, des caractères et des talens, pour la distribution des emplois; veiller à ce que la justice soit rendue avec impartialité (chose qui contribue tant à la concorde), et surtout n'avoir jamais l'air d'influer sur les décisions relatives aux particuliers; être également insensible à l'une et à l'autre fortune, et, sans s'enorgueillir de la bonne, ne point se laisser abattre par la mauvaise; user de tous ses moyens dans celle-ci pour tâcher de rappeler l'autre, pendant laquelle il faut constamment être en garde contre le malheur; bien saisir l'instant où l'on vit, respecter les préjugés du siècle sans les heurter; être attentif à se servir du temps, et savoir céder à la nécessité, en s'efforçant de la diriger adroitement vers ses fins; pardonner les offenses faites à sa personne, mais point celles qui touchent la royauté, par conséquent venger les injures de ses sujets, puisqu'on en est le père; avoir une mémoire qui se rappelle leurs noms, leurs besoins, leurs visages, et un esprit de droiture qui, sitôt que la raison le prescrit, décide contre soi en faveur des autres; écouter et questionner pour s'instruire, mais peu parler; de l'affabilité dans son abord, et de la brièveté jointe

à la dignité dans ses réponses ; que la parenté soit raison d'état, la finesse défense, la crainte circonspection, l'amitié chose de convenance, et la dissimulation un examen attentif fait par le désir d'apprendre; qu'on n'ose point mentir en sa présence, et que la flatterie n'ait aucun accès sur son amour-propre; être exorable à la prière, mais ferme contre les demandes (car si les courtisans jouissent des bienfaits du souverain, le peuple avec plus de justice jouit de ses refus); récompenser les absens aussi bien que ceux qui entourent; savoir le juste emploi de ses ministres, qu'ils conseillent et ne gouvernent point; ne jamais se reposer sur autrui de ce qu'on peut soi-même ; employer le temps nécessaire à délibérer, mais agir promptement, et qu'on voie l'effet des résolutions avant d'en connaître les causes; ne point céder à la colère, et néanmoins être toujours obéi, c'est-à-dire se faire aimer et craindre ; ne pas se fier à ses ennemis, et ne point s'abandonner à ceux qu'on chérit le plus; cacher ses desseins même à ses ambassadeurs, quand on veut que trompés aussi bien que les autres, ils puissent mieux persuader le contraire de ce qu'on désire ; se conduire avec modération et fermeté pendant la paix, et joindre la ruse à la force pendant la guerre ; ne point rechercher celle-ci, mais ne pas être esclave de l'autre; consacrer toute son ambition au bonheur de ses peuples ; avoir de grands talens militaires ; être froid dans le péril, conséquemment ne point exposer sa vie, mais ne pas trop la ménager non plus quand il s'agit du bien public qu'on doit lui

préférer; que ses généraux n'importe dans quel cas ne soient que ses lieutenans; commander autant que possible ses armées en personne, afin de mieux assurer les lieux où elles mettent le pied, s'y maintenir par l'adresse, et finir la guerre plus puissant qu'on ne l'a commencée; être présent à celles qui se font dans l'intérieur de ses états; exécuter autant qu'on ordonne; que les négociations n'agissent pas moins que les armes, et ne point remettre à celles-ci ce qu'on peut obtenir par la dextérité; ne s'allier que comme égal, ou pour servir d'arbitre, sans jamais courir le risque de se voir assujetti; enfin, parmi tant d'autres choses, dont plusieurs sont rappelées au chapitre précédent, en récapitulant les qualités nécessaires à un général d'armée, ne pas s'enorgueillir de la victoire, ne point se laisser abattre par les défaites, et toujours tâcher de signer la paix à l'ombre de ses lauriers.

FIN.

si subite et si redoutable, paraît avoir fait quelques victimes, toutefois je n'ai pas eu ce malheur dans le cercle de ma pratique.

L'on a remarqué moins d'inflammations des organes digestifs, et lorsque ces affections se sont montrées ce n'était guère que comme accessoires et rarement comme mal principal.

En un mot, les diverses maladies qui règnent en ce moment tiennent toutes à ce que la vie semble prendre plus d'essor, et que le sang et les humeurs circulent avec plus d'activité. Il faut donc s'attacher à modérer cette surabondance de force, et c'est pour cette raison que les législateurs de l'antiquité, plus sages que le vulgaire ne le pense aujourd'hui, firent du carême et du jeûne une obligation religieuse à l'époque du printemps. Il convient de diminuer la quantité de nourriture que l'on donne aux enfans, et surtout de nourriture animale. Il faut préférer des alimens humectans, plutôt bouillis que grillés et desséchés, et tremper son vin davantage. L'emploi des végétaux, des légumes, est alors indiqué par la nature elle-même qui nous en donne l'instinct et le désir, en offrant des primeurs délicates, des asperges, des petits pois, etc.

Les enfans dont la peau se couvre facilement de boutons ou d'écailles farineuses doivent s'abstenir, maintenant plus que jamais, de la chair de porc et des alimens de haut goût fortement salés ou épicés. Si les humeurs se portent vers la tête, il faut éviter de la trop couvrir et d'augmenter par un excès de chaleur le malaise qu'ils éprouvent déjà; il importe de les coucher sur un plan incliné en tenant la tête aussi élevée que possible. Ceux dont la poitrine est faible ou déjà souffrante doivent être garantis des inégalités brusques de température. Des bains tièdes à 25 degrés environ seront utiles pour prévenir les inflammations des organes digestifs; de fréquens exercices, des jeux de toute espèce, des promenades réitérées, achèveront de rétablir ceux qu'une indisposition légère peut avoir atteints, et sauront en préserver les autres.





